


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

DINO COMPAGNI

BORDEAUX. IMP. G. GOUNOUILHOU,
rue Guiraude, 11.

DINO COMPAGNI

ÉTUDE HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR L'ÉPOQUE DE DANTE

PAR

KARL HILLEBRAND

DOCTEUR ÈS-LETTRES

Se è uomo a cui tutta Italia dovrebbe rendere un solenne testimonio di riconoscenza, questi è il Compagni. Egli scrisse solo delle cose di Firenze; ma i fiorentini fatti sono di tale natura e talmente narrati da lui, che rendono in iscorcio la immagine di tutta Italia in tutti i tempi, e sono di salubre ammaestramento. Si levano statue agl' istrioni ed alle femmine che danzano, neppure una pietra al *Padre della italiana Storia, al Compagni!*

(LUIGI TOSTI, *Storia di Bonifazio VIII*, vol. II, p. 131.)

PARIS

A. DURAND, LIBRAIRE-EDITEUR

7, RUE DES GRÈS-SORBONNE

1862


OXFORD

A MON PÈRE

TABLE DES MATIÈRES.

PRÉFACE

En soumettant ce volume au jugement du public, je demande la permission de prévenir un blâme par un aveu : le nom inscrit en tête de ce travail n'est guère qu'un prétexte, j'en conviens, et le lecteur ne tardera pas à s'en apercevoir ; mais je réclame le droit d'en expliquer et d'en justifier l'emploi.

Dans mes études sur l'histoire de Florence au moyen âge et sur l'époque de Dante en particulier, j'ai dû souvent m'arrêter à l'historien que j'essaie aujourd'hui de faire connaître en France. N'ayant jamais pu me résoudre à ne voir, dans l'œuvre de Dino Compagni, qu'une *source* plus ou moins importante, j'ai toujours considéré comme injuste l'abandon dans lequel la *Cronaca* est laissée par la grande majorité du public en Italie, par tout le monde à peu près dans le reste de l'Europe, et je n'ai pu me l'expliquer que par l'oubli. Cet oubli, j'ai tenté de le réparer en appelant l'attention du public français sur l'écrivain remarquable et le grand citoyen ignoré. Toutefois, restreinte à ces limites, cette étude n'était qu'une digression pour moi, un fragment peu intéressant et peu instructif pour le lecteur qui ne s'est pas spécialement occupé de l'histoire de Florence. Aussi, l'interprète de Compagni n'a-t-il pu se résoudre à oublier entièrement les idées et les événements, les hommes et les choses au milieu desquels l'historien a vécu, et qui sont après tout d'un intérêt plus général que sa biographie.

Voilà comment cette monographie est devenue, sans trop d'intention, la première partie d'un travail sur l'histoire de Florence au XIVe siècle, depuis l'avénement de la bourgeoisie en 1282, jus-

qu'à la victoire de la plèbe en 1378, origine de la domination des Médicis. Une étude analogue sur les trois Villani, sur Donato Velluti et Gino Capponi, devra donc servir de complément nécessaire à celle-ci, et formera avec elle, dans un cadre assez irrégulier il est vrai, une histoire complète de la République et de la littérature historique de Florence à cette époque.

Qu'il me soit permis d'ajouter, en ce qui regarde spécialement le présent volume, que si Dino Compagni n'est pas absolument le centre où viennent converger toutes les études qui y sont réunies, son temps est bien la période culminante vers laquelle devaient tendre mes recherches principales; car cette période est sans contredit la plus importante non-seulement de l'histoire de Florence, mais de l'histoire de l'Italie entière. C'est alors que de simple municipe la ville devient État, en entrant dans cette longue série d'expériences politiques, si remplie d'enseignements pour le penseur; c'est alors que Florence donne naissance à la littérature nationale et à l'art moderne, dont elle est restée le centre et l'école; c'est vers ce temps que le moyen âge finit et que la Renaissance commence pour l'Italie qui, débarrassée de la suzeraineté de l'Empire et de la tutelle de la Papauté, entre définitivement dans une phase nouvelle, celle de l'indépendance complète.

Je me suis donc proposé dans ce travail la double tâche de prouver l'importance de l'époque de Dante en donnant un tableau fidèle de cette période, et de révéler un talent historique de premier ordre, tout en montrant un type très-curieux du républicain italien du moyen âge.

Otto Frisingerius, dans son *Histoire de Frédéric Barberousse*, rapporte un mot d'Arnauld de Brescia aux sujets du Pape, qui est tout une révélation : « Imitons, s'écrie-t-il, imitons l'exemple des anciens Romains; relevons le Capitole, rétablissons le Sénat et l'Ordre équestre! » La Renaissance est déjà tout entière dans ce mot. Les institutions féodales apportées par les Goths, les Lombards et les Normands, et que raffermissaient sans cesse les armées impériales, commençaient à perdre leur raison d'être dès les premières années du XIIe siècle, comme l'ont suffisamment prouvé MM. Léo et Fauriel; les villes rentraient partout dans les traditions romaines. Après deux siècles de combat, la victoire resta au romanisme, victoire qu'avaient facilitée les principes et la politique de Frédéric II lui-même, ainsi que l'interruption prolongée

de l'immigration germanique, après la mort de Conrad IV, en 1254. Tandis que la première époque de l'histoire d'Italie n'est qu'une lutte incessante des institutions, coutumes et idées de l'antiquité romaine contre l'envahissement de l'esprit germanique, il n'existe plus que des débris isolés de ce dernier élément dans les temps qui suivent. Cette victoire fut consacrée définitivement par l'insuccès de Henri VII en 1312; c'en était fait désormais de l'Empire romain de nation germanique. Rien ne manqua à la plénitude de ce triomphe. L'élément romain l'ayant emporté de toutes parts et pouvant se développer librement dans les nombreux municipes de l'Italie, la Papauté, loin de le protéger, ne pouvait plus que l'entraver; la translation du saint-siége à Avignon délivra l'Italie de ce danger. La nation aurait donc pu aisément s'organiser en État si elle avait voulu renoncer à la liberté; l'Italie dédaigna cette occasion, comme elle avait dédaigné, cinquante ans auparavant, celle que lui offrait la royauté nationale des fils de Frédéric II; tout en revenant aux institutions, ou plutôt aux traditions romaines, elle préféra conserver sa liberté. Le XIVe et le XVe siècles furent cette glorieuse époque de l'indépendance nationale et de la liberté municipale.

Cette gloire fut bien nationale, malgré le morcellement de l'Italie et la divergence des intérêts qu'il produisait, peut-être même à cause de ce morcellement. Nous autres modernes, si constamment préoccupés de l'idée de la nationalité, que nous la plaçons quelquefois au-dessus de la liberté même, nous qui ne croyons trouver la nationalité que dans l'unité et la centralisation, nous comprenons difficilement que cet état de démembrement de l'Italie au moyen âge pût être une chose non-seulement enviable, mais même compatible avec la vie nationale qu'il éveilla cependant et développa. L'histoire de Florence, et surtout celle des trente années que Dino a racontées et où nous allons le suivre, est pour nous le type de ce développement individuel dont on semble aujourd'hui si porté à méconnaître les conséquences heureuses. C'est fractionnée en une multitude de petits états que la Grèce ancienne put arriver à faire éclore tous les éléments si variés qui formèrent son génie propre; c'est à sa division en villes libres, électorats, comtés, évêchés, que l'Allemagne du XVIe siècle dut son mouvement religieux et littéraire; c'est son démembrement enfin qui mit l'Italie des XIVe et XVe siècles à la tête de la civilisation européenne. S'il est vrai, en effet, que le bonheur

des peuples soit en proportion de la possibilité donnée à chaque individu de se produire conformément à sa nature, il est évident que nos grands états, si bien organisés et si étendus, gravitant autour d'un centre unique, ne sauraient jamais permettre cet épanouissement de la vie individuelle au même degré qu'un ensemble de petits états. Cette multiplicité de centres politiques et littéraires, tous indépendants les uns des autres, offrait à la nation l'occasion de développer tous les éléments qui étaient en elle. Tous les talents, à quelque ordre qu'ils appartinssent, trouvèrent ainsi leur emploi; toute capacité eut son champ pour s'y mouvoir; chacun put s'élever et agir librement dans sa petite sphère; jamais du moins le théâtre ne manquait pour se produire. De là une richesse de vie que ne peuvent connaître les états centralisés, où tant de milliers de germes périssent sans aucun fruit pour la société. Dans l'Italie du moyen âge, aucune force ne se perd, car toutes sont mises ou peuvent être mises en mouvement.

C'est ainsi qu'il fut possible à ce peuple, si heureusement doué, de produire plus de grandes *individualités* dans tous les genres qu'aucune autre nation de l'Europe : hommes d'action et penseurs, artistes et savants, poètes et hommes d'affaires, généraux et hommes d'État. Que les désavantages qu'entraîne le fractionnement en petits états au XIX[e] siècle ne nous fassent donc pas méconnaître les services qu'il a rendus à d'autres époques! Il n'a cessé d'être un bienfait pour devenir un fléau, que le jour où la formation des grands états a mis en danger l'existence même des nations ainsi divisées. Étudier les phénomènes de la vie dans un de ces centres, sera toujours pour le penseur une des plus vives jouissances qu'il lui soit donné de goûter, et un des plus grands enseignements qu'il puisse recueillir. C'est donc moins l'essor littéraire et artistique que la vie publique qui nous intéresse à Florence, malgré l'espèce d'anarchie dont elle est accompagnée; car la vie publique n'existe véritablement qu'avec la lutte et la discussion, l'agitation et les troubles, plus ou moins violents selon le degré de civilisation des temps.

C'est le commencement de cette merveilleuse époque que j'ai tâché d'esquisser. Il faudrait une vie entière et un talent supérieur pour donner un tableau complet de l'état de l'Italie au XIV[e] siècle. Rien de plus compliqué, de plus varié, de plus vivant; tout y est essentiel : on ne saurait omettre aucun détail sans courir le risque d'en fausser l'ensemble.

L'histoire seule de Florence n'a pas un point qui n'ait son intérêt. Elle a passé par toutes les formes politiques connues ; elle a réalisé toutes les utopies des penseurs ; elle a essayé de toutes les institutions : aristocratie foncière et militaire ; règne de la haute bourgeoisie, de la classe moyenne, de la plèbe ; théocratie même et gouvernement représentatif ; absolutisme sous des formes républicaines, et monarchie despotique ; elle a connu l'ostracisme et l'admonestation ; tantôt administration, justice et commandement militaire se trouvent réunis dans les mêmes mains ; tantôt le principe de la séparation des pouvoirs est appliqué dans toute sa pureté. Nous y rencontrons des armées et nationales et mercenaires ; l'élection directe et indirecte par le scrutin et par le sort : en un mot, l'histoire de Florence semble un cours pratique de science politique.

D'un autre côté, le *mouvement circulaire* que son plus grand homme d'État, Machiavel, a posé comme la loi naturelle des sociétés, n'a eu nulle part une évolution plus complète et plus évidente qu'à Florence. Celle-ci, en effet, croissant en liberté et en puissance pendant des siècles, s'est aussi, pendant des siècles, maintenue en pleine possession de ces deux biens ; puis l'heure du déclin a sonné, et la vie s'est retirée d'elle, et la prostration a remplacé le mouvement. Plus que celle de tout autre état, son histoire suggère la triste question qui est au fond de toutes les méditations du politique : La liberté est-elle un état normal ? ou n'est-elle qu'une phase nécessaire dans la vie des peuples, comme la virile maturité dans celle de l'homme, phase qu'on peut prolonger, non éterniser ? La liberté, ainsi que la vie, consiste dans le combat d'éléments divers ; dès qu'un de ces éléments l'emporte définitivement sur les autres, la lutte cesse, le calme se fait, et la torpeur remplace le mouvement.

La même variété que l'on observe dans les événements, les idées et les intérêts, se retrouve chez les hommes. On dit que les nations de race germanique sont plus riches en individualités que les peuples latins : cela n'est pas toujours vrai. Il semble, au contraire, qu'il n'y a pas de pays où l'on rencontre autant de contrastes et autant d'originalité qu'en Italie. Cette riche terre de Florence, en particulier, et cette époque agitée du moyen âge offrent des physionomies accentuées que d'autres contrées et des époques de civilisation plus avancée ne connaissent point. Ce peuple si sensuel et si artiste peut parfois être si froid et si cruel, parfois aussi si

bon et si *bourgeois,* qu'on a de la peine à le reconnaître. Tantôt ce sont des esprits échauffés par quelque belle théorie abstraite, tantôt les intelligences les plus positives; des hommes d'État à grandes vues et de petits marchands bien sensés; de poétiques rêveurs et des pédants érudits; à côté d'une sentimentalité alanguie et presque doucereuse, de gros éclats de naturalisme à la Boccace; auprès de natures idéalistes comme Dante et Giano della Bella, des caractères de la trempe de Corso Donati. Il serait impossible de reconnaître un signe commun de nationalité, si ce n'est celui de la passion, entre les Ezzelin et les saint François d'Assise, les Arnauld de Brescia et les Pétrarque, et plus encore entre les hommes de la Renaissance, tels que Sannazar et Savonarole, Colomb et Campanella, Arioste et Michel-Ange, et tous ces innombrables génies, rêveurs, créateurs ou martyrs, qui tous furent des caractères.

Quand on se rappelle que, dans ce mouvement tumultueux, les lettres et les arts fleurirent d'un éclat sans précédent, et que le commerce et l'industrie de Florence atteignirent, dans le bruit des armes, un développement que l'Italie n'a pas revu; quand on voit « le grand spectacle de l'histoire universelle tout entière concentré » en deux siècles et en une seule contrée, » on comprend que des esprits aussi calmes, aussi éloignés des théories extrêmes que M. Schlosser, détournant leurs regards des scènes de brutalité et de confusion, et les reportant vers l'essor simultané de l'intelligence, s'écrient que « ce n'est que dans l'ivresse d'une liberté anarchique que s'épanouit la plus haute et la plus belle fleur du génie humain. »

Peut-être cet essai pèche-t-il par la composition et par le style, par l'abondance des détails et l'absence de quelques points essentiels; l'auteur est prêt à accueillir toutes les critiques, mais il voudrait qu'on lui tînt compte d'un effort sincère. Il a cherché autant que possible à se dégager des préoccupations du présent. Partisan avoué de la formation d'un grand état dans l'Italie d'aujourd'hui, il a cru pouvoir montrer les avantages du morcellement d'autrefois; opposé à la domination étrangère dans la péninsule, il a cru devoir prouver que la suzeraineté du Saint-Empire n'était point au moyen âge une forme de gouvernement étranger; hostile aux principes démocratiques dans les grands états du XIXe siècle, il a cru pouvoir en montrer la grandeur et l'utilité dans une des petites républiques du XIVe; enfin, il a essayé d'être historique dans le véri-

table sens du mot. Sans méconnaître l'identité de la nature humaine, ni la vérité des lois sociales, il s'est efforcé de ne pas transporter les idées et les intérêts d'aujourd'hui dans le récit des événements du passé. Il semble que ce soit là une condition première pour tout érudit, et cependant il serait difficile de trouver un seul historien moderne, français, allemand ou italien, qui n'ait porté, dans les querelles de la Papauté et de l'Empire, du Romanisme et du Germanisme, des Guelfes et des Gibelins, ses préoccupations personnelles de religion, de nationalité et de convictions politiques.

Autre chose est éclairer le passé par les événements du présent, autre chose juger les hommes et les idées d'autrefois d'après nos principes actuels. Que les luttes politiques de l'Angleterre d'aujourd'hui aident à expliquer les dissensions d'Athènes et de Rome; que la formation d'une nouvelle religion révélée fasse mieux comprendre la naissance du Mahométisme; que l'invasion de 1815 ait pu donner une idée vraie des sentiments des vainqueurs et des vaincus dans l'Angleterre du XI[e] siècle; que la situation des partis en France depuis vingt ans nous éclaire sur le caractère de la lutte des républicains et des démocrates à Rome, à l'époque de la guerre civile, c'est ce qu'on ne saurait nier : comment, en effet, eût-il été possible à MM. Grote, Augustin Thierry, Mommsen, d'écrire l'histoire du passé, si l'on n'admettait ce principe? Mais se croire obligé d'être guelfe parce que les Guelfes étaient les alliés de la France; identifier l'Empire des Hohenstauffen avec l'Empire d'Autriche; faire agir les municipes lombards au nom de l'indépendance italienne; en un mot, prêter les desseins et les passions de nos jours aux acteurs politiques d'un autre temps, c'est une puérilité, si ce n'est un parti pris.

Cette étude, même ainsi limitée, m'eût offert des difficultés insurmontables, si je n'avais rencontré de tous côtés un secours bienveillant et actif. Sans la prévenance et la libéralité de M. Francesco Bonaini, le savant ordonnateur, ou plutôt le créateur de ces archives de Florence dont l'organisation, unique en Europe, fait l'admiration de tous ceux qui ont eu l'occasion d'y avoir recours; sans la confraternité si franche et si entière de M. Ottavio Gigli, il m'aurait été impossible de réunir tous les détails sur la vie de Dino Compagni que l'on trouvera dans ce volume. M. Ottavio Gigli, tout absorbé par son ouvrage sur le *Priorat de Dante,* que l'Italie

savante attend avec impatience, a trouvé le temps de préparer une édition définitive de Dino Compagni, qui sera précédée d'une notice sur l'historien. Il a mis à ma disposition tous ses matériaux, recueillis avec le plus grand soin, et j'en ai profité largement, surtout dans l'article Ier de l'Appendice, quoique je sois arrivé, sur bien des points, à des conclusions opposées aux siennes.

Qu'il me soit enfin permis de rendre un témoignage public de reconnaissance à un ami intime dont l'érudition n'est égalée que par la modestie. M. J. Lespine, un des connaisseurs les plus distingués de la langue et de la littérature italiennes, a bien voulu m'aider à élucider les textes de Dino Compagni, ceux de la *Diceria* surtout, et des *Rime,* souvent difficiles, altérés parfois ; et peut-être que cette partie de mon travail ne sera pas considérée comme la moins importante par le lecteur philologue.

Paris, août 1861.

K. H.

DINO COMPAGNI

ÉTUDE HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE SUR L'ÉPOQUE DE DANTE

Je me propose d'étudier, dans un des monuments les plus curieux de la langue italienne, l'histoire politique de Florence depuis 1280 jusqu'à 1312, en même temps que les origines de la prose italienne et les efforts qui précédèrent et inaugurèrent le grand siècle littéraire de l'Italie.

L'un et l'autre objet de cette étude pourraient sembler peu importants à qui ne verrait là que l'histoire de trente années d'une des républiques si agitées du moyen âge, et l'examen d'un prosateur qui nous a laissé à peine deux cents pages. Mais si l'on réfléchit que cette république fut une des puissances sur lesquelles reposait l'équilibre italien de cette époque, le centre du parti guelfe, le berceau des arts et de la littérature nationale, la *noble fille de Rome* (1), qui, aux

(1) Florence avait alors plus de 200,000 habitants, tandis que Rome n'en avait pas 50,000 (V. G. Villani, l. VIII, c. 38, où il compte plus de 30,000 citoyens en état de porter les armes). La conviction et l'orgueil d'avoir succédé à la mission cosmopolite de Rome se trahit chez tous les historiens florentins (V. Dino Compagni, l. I, p. 1; Ricord. Malaspini, *passim;* G. Villani, *passim,* et notamment l. VIII, c. 36, où il appelle Florence *la nobile città, figliuola e fattura di Roma*).

yeux des Italiens du moyen âge, devait recueillir l'héritage de sa mère et en surpasser la splendeur; l'état enfin dont les vicissitudes politiques offrent, après celles d'Athènes et de Rome, le plus d'enseignements, on conviendra que, plus que toute autre, son histoire mérite d'être approfondie dans tous ses détails.

D'ailleurs, est-il besoin d'insister sur l'importance d'une époque où l'on vit successivement la révolution victorieuse de la bourgeoisie florentine, l'apogée à la fois et la décadence de la papauté, la dernière tentative sérieuse de rétablissement du Saint-Empire en Italie?

Les acteurs n'offrent pas moins d'intérêt que le théâtre de ces faits et que ces faits eux-mêmes. Ce sont les chefs des deux factions des *Neri* et des *Bianchi*, qui divisèrent si longtemps toute l'Italie en deux camps ennemis; c'est le dernier grand pontife du moyen âge, remplissant l'Italie et le monde de son orgueil et de son humiliation; c'est Dante avec ses souffrances, ses passions et son génie; c'est Charles de Valois, Henri VII, et tant d'autres personnages illustres et d'une incontestable importance historique. Certes, si l'intérêt languit, la faute en sera à l'auteur de cette étude et non au sujet qu'il a choisi.

Par le rôle qu'il a joué et par son caractère, l'historien lui-même qui nous servira de guide dans le récit de ces événements, semble bien fait pour nous donner une idée du républicain italien du moyen âge, dont il peut être considéré comme un type. D'une famille distinguée et depuis longtemps déjà mêlée activement aux affaires politiques de Florence, Dino Compagni, après avoir été un des principaux promoteurs de la révolution qui mit le gouvernement entre les mains de la bourgeoisie, fut un des plus fermes soutiens du nouvel état de choses. Appelé plusieurs fois par la confiance de ses concitoyens au gouvernement de la république, qu'il

présida même en qualité de gonfalonier; chargé d'importantes missions diplomatiques, il ne laissa pas d'exercer une grande influence sur les destinées de l'État. Son éloquence cependant, et son patriotisme éprouvé, le mirent peut-être plus que ses fonctions à même d'agir sur l'esprit de ses concitoyens. Ses convictions religieuses, qui n'excluaient pas une grande indépendance dans sa conduite et dans sa manière de voir relativement au Saint-Siége, ses idées de politique générale, ses goûts littéraires enfin, ne contribuent pas moins à faire de lui un représentant fidèle de son époque et de son pays. A ce titre, une étude sur sa vie et ses œuvres servant de base à un travail général sur la Révolution de Florence, peut, je crois, jeter un jour nouveau sur ces événements tant de fois racontés, et ne saurait être complétement dépourvue d'intérêt.

Le document que nous allons étudier, a, en outre, une grande valeur littéraire : premier essai, non-seulement en Italie, mais en Europe, d'une histoire régulière; composé dans le style le plus pur qu'on ait écrit avant Bocace, il nous montre où en était la prose italienne à l'époque même où Dante donna l'expression la plus parfaite à la langue poétique.

Ce point sera réservé à la seconde moitié de cette étude; nous revenons à la partie purement historique, et, pour faciliter l'intelligence des événements que Dino nous a racontés, nous allons d'abord retracer succinctement les faits antérieurs à 1280, époque à laquelle il commence son récit.

PREMIÈRE PARTIE

ÉTUDE HISTORIQUE

CHAPITRE I.

HISTOIRE DE FLORENCE DEPUIS L'ORIGINE JUSQU'EN 1280.

... τὰ παλαιότερα σαφῶς μὲν εὑρεῖν διὰ χρόνου πλῆθος ἀδύνατα ἦν· ἐκ δὲ τεκμηρίων ὧν ἐπὶ μακρότατον σκοποῦντί μοι πιστεῦσαι ξυμβαίνει οὐ μεγάλα νομίζω γενέσθαι οὔτε κατὰ τοὺς πολέμους οὔτε ἐς τὰ ἄλλα.

THUCYDIDES, lib. I, cap. 1.

I. — LA VIEILLE FLORENCE.

Fiorenza dentro dalla cerchia antica
....
Si stava in pace, sobria e pudica.
DANTE; *Paradiso*, XV, v. 97 et 99.

De toutes les républiques italiennes du moyen âge, celle qui devait jouer le plus grand rôle dans l'histoire de la civilisation, parut la dernière sur la scène du monde. Florence n'était encore qu'une commune ignorée, quand Pise, sa voisine, couvrait déjà la Méditerranée de ses vaisseaux; et tandis que Milan et les villes lombardes étaient engagées dans un combat à outrance contre l'empire, la cité toscane resta complétement étrangère aux luttes des deux partis qui divisaient non-seulement l'Italie, mais l'Europe entière, et, depuis les Alpes jusqu'au détroit de Sicile, avaient couvert de ruines et inondé de sang toute la Péninsule. Ce n'est qu'assez avant dans la première moitié du XIIIe siècle, que,

pour son malheur et pour sa gloire, elle commença à prendre une part assez active à ces combats. Elle devait bientôt dépasser toutes les autres républiques en violence et en énergie. A peine, en effet, ses citoyens sont-ils entrés dans la querelle des deux factions, que le théâtre de la lutte se déplace. Dès le milieu du XIII[e] siècle, la Lombardie cesse d'occuper exclusivement l'historien; la Toscane devient le foyer de cette discorde, qui, tout en portant le deuil et la désolation dans les familles, permit aux hommes d'élite de se produire, mûrit, par une ardente émulation, le génie de l'Italie, et le fit éclore dans toute son exubérance.

Jusque-là Florence avait poursuivi silencieusement sa carrière, s'enrichissant par le commerce, s'agrandissant par la réduction de ses voisins, se fortifiant par la soumission des grands, et n'était ni plus ni moins importante que tous les petits centres politiques qui ont tant contribué à mettre au jour l'inépuisable fécondité de l'Italie en hommes remarquables. Ce n'est, en effet, que grâce à cette quantité de petits États, à cette multitude d'intérêts divers, qu'il fut possible à tant d'hommes de trouver une occasion pour se produire, une arène pour déployer leur activité, et qu'il fut donné à ce singulier mélange qui compose le caractère italien, de se développer en entier et de porter ses plus beaux fruits. A ce titre, toutes les petites villes de l'Italie offrent un grand intérêt : à l'historien, comme sources de recherches précieuses; au penseur, comme sujets d'observations sur la nature humaine. Cependant, il est juste que celui d'entre ces États qui a été appelé à exercer son influence le plus longtemps, de la manière la plus puissante et sur le terrain le plus étendu, ait aussi attiré le plus l'attention de la postérité. Il s'attache toujours un intérêt particulier à l'enfance d'un grand homme, alors même qu'elle n'offrirait pas en soi autant de détails curieux que celle de bien des hommes

restés obscurs; nous aimons à le surprendre dans ses premiers tâtonnements, et nous croyons reconnaître dans les traits d'un caprice enfantin les ébauches des grandes actions qui illustreront l'âge mûr. De même, les premiers symptômes de la vie politique à Athènes, ou à Rome, ont toujours attiré l'attention, tandis que telles villes de l'Hellade ou du Latium, bien plus développées peut-être pendant ces temps obscurs, ne nous intéressent qu'autant qu'elles nous aident à retrouver les traces de la route qu'ont suivie ces grands centres de civilisation à leur début. C'est ainsi que dans la disette où nous sommes de documents authentiques sur les origines et les premiers siècles de Florence (1), et pour nous faire une idée juste et complète de ce qu'elle était avant le commencement du XIIIe siècle (2), nous nous trouvons souvent obligés d'éclairer les faits dont la connaissance nous est parvenue, par ce que nous savons sur Lucques, Pise, Fiesole, Sienne, Arezzo, et autres villes de la Toscane.

Les chroniqueurs, en entourant l'origine de Florence de fables nombreuses, ont singulièrement obscurci les faits réels (3). Il est probable cependant qu'ils ne se trompaient

(1) L'obscurité des origines de Florence a beaucoup embarrassé les historiens, depuis Leonardo Aretino (*Istorie fiorentine*, l. 1, 4 — je cite la traduction d'Acciaiuoli, Venezia 1496 —) et Varchi (*Storia fiorentina*, l. IX) jusqu'à Sismondi (*Les Républiques italiennes*, II, 324, 341). Le savant Lami, dans ses *Lezioni d'antichità toscane* (ap. Felliui, *Firenze antica e moderna*, t. 1), et Borghini (*Discorso sulla origine di Firenze*, Firenze 1755), ont traité spécialement cette question difficile, et ont prouvé presqu'à l'évidence l'origine romaine de la ville. — V. aussi d'excellentes pages sur ce sujet dans Giannozzo Manetti (*Vitæ Dantis, Petrarchæ at Boccacii*, édit. Mehus, Florence 1747, p. 7 et 8), qui discute avec une critique remarquable pour son temps cette difficile question; la *Vita di Dante*, de Cesare Balbo, p. 15; Fauriel (*Dante, etc.*, II, 374), et le premier chapitre d'un ouvrage récent de M. Atto Vannucci, *I primi Tempi della Libertà fiorentina*. Antonio Benci, dans la préface à son édition de Malaspini (Livorno 1830), a consacré une quinzaine de pages très-substantielles aux commencements de Florence.

(2) Fauriel (l. c., p. 374) va jusqu'à affirmer nettement que « tout ce qui est antérieur au XIe siècle peut passer pour fabuleux dans l'histoire de Florence. »

(3) Les gracieuses fables empruntées par Ric. Malaspini aux traditions populaires, copiées de Malaspini par G. Villani, de Villani par Ammirato, n'ont aucune valeur historique. On a cependant tort de les traiter aussi dédaigneusement que le fait Benci (l. c.), car elles sont d'une grande importance pour l'histoire littéraire, et, comme les légendes

pas en lui assignant une origine romaine ([1]), et il est évident que dans cette première époque et plus tard Florence passa, aussi bien que les autres États, par les phases sucessives que parcourut toute la Péninsule. Grandissant sous la protection de l'aigle impériale, et soumise au pouvoir de l'évêque comme toutes ses sœurs, comme elles aussi elle sut à la fois s'affranchir de la domination épiscopale et se mettre en hostilité avec l'Empire ([2]). Bien qu'un peu attardée, elle suivit l'exemple de toutes les grandes cités de l'Italie en soumettant les petites villes des environs et les nobles de la campagne pour agrandir son territoire; elle profita, mais dans une mesure plus modeste que Venise, Gênes et Pise, des avantages commerciaux qu'offraient les croisades. Après avoir subi l'influence de l'invasion germanique, elle seconda, plus que tout autre État, la réaction de l'esprit communal contre l'esprit germanique qui se produisit partout pendant

romaines, elles nous apprennent à connaître le caractère du peuple qui s'en est nourri. Ce sont ces fables dont parle Dante, lorsqu'il peint les Florentines du bon vieux temps :

L'altra traendo alla rocca la chioma,
Favoleggiava con la sua famiglia
De' Trojani e di Fiesole e di Roma.
(*Paradiso*, XIV, 124-126.)

([1]) Machiavelli (*Istorie fiorentine*, II, 2) et Varchi (*Storia fiorentina*, t. II, l. IX, p. 44) veulent que la ville ait été fondée par les Fiesolains, et Dante semble partager cette opinion quand il dit :

Quel ingrato popolo maligno
Che discese di Fiesole ab antico.
(*Inferno*, XV, 61 et 62.)

Les chroniqueurs, d'ailleurs, Ric. Malaspini et Villani, rattachent également la fondation de Florence à l'histoire de Fiesole; mais, au lieu de dire que la ville fut fondée par des Fiesolains, comme le veut Machiavel, ils prétendent qu'après la destruction de Fiesole par Sylla, les Romains envoyèrent une colonie dans la vallée de l'Arno (V. à ce sujet une lettre d'Ange Politien adressée à Pierre de Médicis, epist. l. I, ep. 2, *De civitatis florentinæ origine*).

([2]) M. Ferrari, dans son récent ouvrage sur les *Révolutions d'Italie*, s'est appliqué à retrouver l'unité dans l'histoire de l'Italie, et il a réussi à nous montrer les mêmes faits principaux se reproduisant avec exactitude dans tous les États de la péninsule (V. notamment les parties III et VII). Il est à regretter que l'esprit de système ait quelquefois entraîné l'auteur trop loin dans la recherche des similitudes qui ne se rencontrent pas toujours entre les divers États.

le XII[e] siècle (1). Lorsque plus tard la *tyrannis,* dans le sens grec du mot, confisque dans toutes les villes la liberté démocratique au profit d'une famille puissante ou d'un individu supérieur, Florence offrira encore le type le plus accompli du *tyran* italien.

Cependant, en remontant aux premiers faits historiques prouvés par des témoignages irrécusables, nous voyons, par l'importance même que les chroniqueurs donnent à des traditions sur Charlemagne, *second fondateur* de leur ville (2), de quelle portée fut pour l'Italie entière et pour Florence en particulier le couronnement de cet empereur à Rome. C'est à lui qu'ils attribuent la nouvelle enceinte de la ville (3), à lui l'établissement du gouvernement consulaire (4); et leur

(1) C'est le mérite de Leo d'avoir le premier démêlé dans les luttes de l'Italie au moyen âge l'élément romain, représenté dans les villes et par le peuple, et l'élément germanique, que défendent la noblesse et tout le parti féodal, et d'avoir posé la question des races sans en abuser, comme on l'a trop fait de nos jours (V. Leo, *Geschichte der italienischen Staaten,* v. II, *passim,* et notamment p. 286 et suiv.).

(2) Ric. Malaspini (*Storia fiorentina,* c 59) et G. Villani (l. III, 1), et après eux presque tous les historiens, sans même en excepter Machiavelli (*Istorie fiorentine,* l. II), racontent que Totila, roi des Goths, qu'ils confondent avec Attila, avait détruit la ville, et que Charlemagne l'avait rebâtie. Varchi déjà (l. c., l. IX, p. 48 et 49) et Nardi (*Storie,* t. I, p. 6) considèrent ce récit comme une fable, et V. Borghini (l. c., *passim,* II, p. 250-260), a apporté toutes les preuves nécessaires à l'appui de leur assertion. Dans tous les cas, si la ville a été détruite, elle n'a pu l'être par Attila, puisque le roi des Huns, comme le remarque déjà Varchi, n'a jamais passé l'Apennin. Cependant, cette tradition semble avoir été fort répandue; car non-seulement Malaspini, quelques chapitres avant celui que nous avons cité plus haut, nomme Attila le destructeur de la ville (v. l. c., c. 37); non-seulement Dante, dans un vers connu (*Inferno,* XIII, 146), parle du

..... *cener che d'Attila rimase,*

mais encore Boccace (*Vita di Dante,* Milano 1823, p. 21) affirme le fait. Cependant, un célèbre contemporain et rival de Dante, Fazio degli Uberti, nomme Totila dans ces vers :

Quando Totil crudele a tradimento
Tutta l'arse e disfè............

Quant à la tradition légendaire de la restauration par Charlemagne, elle resta vivante jusqu'à la fin du XV[e] siècle. Buonaccorso Pitti (*Archivio storico italiano,* t. I, p. 362) donne une convention conclue entre la République de Florence et Charles VIII de France, du 25 novembre 1494, où je trouve ce souvenir : « Advertens..... quod Carolus Magnus hujus urbis primus fuit restaurator. »

(3) V. Villani, III, 1. — Fr. Inghirami (*Storia della Toscana,* v. V, p. 112 à 125, ch. IV) croit avec Lami (l. c., t. I, ch. III) que Charlemagne ne fit que restaurer les murs déjà existants.

(4) V. Villani, III, 3 : « E ordinarò (I Fiorentini) che la detta città (Firenze) si

instinct ne les trompait point : si ces actes n'émanaient pas directement de Charles, ils furent certainement les conséquences de son œuvre ([1]). Le rétablissement de l'empire romain dut être infailliblement suivi de la restauration des anciennes municipalités et de toute la législation romaine en général, partout où elles avaient été détruites par l'invasion. Des marquis de Toscane gouvernèrent depuis lors la ville comme lieutenants de l'empire, rétabli une seconde fois par Othon le Grand, qui, ainsi que tous les empereurs de race saxonne, paraît avoir particulièrement favorisé la ville de Florence ([2]). Telle fut à cette époque la puissance néfaste du nom impérial, que jamais la cité, dont le pouvoir s'étendait cependant déjà sur une grande partie des environs, et notamment sur la ville importante de Fiesole ([3]), n'eût osé se mettre en opposition avec l'empereur, si les discordes qui éclatèrent vers la fin du XI[e] siècle entre l'Empire et le Saint-Siége ne lui eussent offert l'occasion, depuis longtemps désirée, de se soustraire au marquisat de Toscane. La majorité des Florentins, car déjà il y avait deux partis dans la ville ([4]),

» reggesse e governasse al modo di Roma, cioè per due consoli e per lo consiglio di cento » senatori. » Fauriel (l. c., I, p. 38) voit dans ces institutions municipales des restes de l'ancienne curie romaine. Il trouve des vestiges positifs de ce gouvernement dès le milieu du X[e] siècle. Nous serions tenté d'y voir plutôt une imitation de la municipalité romaine que des débris qui auraient survécu au régime féodal. — Sur les libertés données par Charles aux Toscans, v. Inghirami, l. c., ch. V.

([1]) C'est là ce que je considère comme la conséquence historique de la venue de Charlemagne, et non pas, comme Ant. Benci (*Proemio alla Storia di Malaspini*, p. XXVI), l'alliance durable de la France et de Florence pendant le moyen âge. Florence fut la fidèle alliée de la France, non pas à cause de la tradition de Charlemagne, mais parce que la France était son appui naturel contre l'empereur.

([2]) Il étendit le domaine de la ville et lui donna certains priviléges (V. Villani, IV, 1, et R. Malaspini, c. 51, 52). Des chevaliers allemands se fixèrent à cette occasion à Florence, entre autres les Lamberti et, dit-on, les Uberti (V. Malaspini et Villani, *ibid.*). — Sur les priviléges accordés par Othon à Florence, v. Inghirami, l. c., p. 181.

([3]) Les Florentins prirent Fiesole en 1010 (Malaspini, c. 54; Villani, IV, 6), et grandirent beaucoup par la ruine de cette dangereuse rivale, dont les habitants vinrent se fixer à Florence : « Distrutta la città di Fiesole... molti Fiesolani vennono ad abitare in » Firenze et fecionvi un popolo cogli Fiorentini » (Malaspini, c. 55). Le fait est révoqué en doute par Muratori (*Antiqu. Ital. Diss.*, 47, t. IV. p. 161).

([4]) G. Villani, IV, 22 : « E per la venuta del detto Arrigo imperadore si comincie » divisione in Firenze a parte di Chiesa e d'Imperio. » Ammirato (*Storie*, I, 34) place cette division dans une période plus reculée encore.

embrassa avec enthousiasme la cause du Pape et de la comtesse Mathilde contre l'empereur Henry IV. Un siége prolongé ne put ébranler leur fidélité (1). C'est à cette époque (2) qu'il faut probablement rapporter l'établissement à Florence du gouvernement consulaire, attribué par les chroniqueurs à Charlemagne, et que depuis longtemps les autres villes de l'Italie avaient emprunté à Rome (3). Cette première constitution, qui réunissait la justice et l'administration (4) entre

(1) R. Malaspini, 68; G. Villani, IV, 23. Ferrari (l. c., I, 430) prétend bien à tort que le peuple, fatigué de la guerre, se tourna du côté de l'Empire et abandonna la comtesse (V. Luigi Tosti : *La Contessa Matilda*, l. V).

(2) Neumann, dans sa savante introduction à la constitution des Florentins de Léonard Arétin (Περὶ τῆς τῶν Φλορεντίνων πολιτείας, Frankfurt 1822, p. 15), adopte également l'époque de 1080 à 1150, comme la date probable de l'établissement de ce gouvernement. En tous les cas, nous le voyons fonctionner dès 1177 chez Malaspini, c. 80, Paolino Pieri, p. 8, et Villani, II, 9; dès 1176, chez Scip. Ammirato (l. c., I, p. 56), et, d'après un document cité par von Raumer (*Wiener Jahrbücher der Litteratur*, v. VIII, p. 69), dès 1172. M. Abel Desjardins (*Négociations diplomatiques de la France avec la Toscane*, documents recueillis par Giuseppe Canestrini, dans la *Collection des Documents inédits sur l'histoire de France*, 1859, t. I, p. XLIII) dit même avoir trouvé une première mention des consuls dans des actes publics de 1102. Il a puisé ce fait important, dit-il, dans l'*Archivio delle Riformagioni, libri dei Capitoli* (V. d'ailleurs toute cette partie si remarquable de l'introduction de M. Desjardins sur la constitution florentine). — D'après Paolino Pieri (Rome 1755, p. 18), l'institution des consuls ne date que de l'année 1195. Mais si l'on ne veut pas admettre que ce chroniqueur, d'ailleurs si digne de foi, se contredit lui-même, puisqu'il a parlé des consuls de 1177 deux pages plus haut, il faut interpréter différemment ses paroles : « In quest'anno cominciò Firenze ad avere consoli, che in prima si reggeano a modo di » villa e senza ordine o statuto o buona usanza. » Pieri veut dire, sans doute, que la constitution ne fut formellement écrite qu'en 1195.

(3) Malgré tous les changements survenus, et en dépit de toutes les invasions germaniques, le gouvernement consulaire et sénatorial s'était toujours conservé à Rome (V. Von Raumer, l. c., p. 102, et surtout v. Savigny, *Geschichte des römichen Rechts im Mittelalter*, v. I, p. 322), et avait passé de là à beaucoup d'autres villes après le rétablissement de l'Empire et lorsque les invasions eurent définitivement cessé. Ainsi, nous en trouvons à Ravenne dès 844 (V. Marini : *I Papiri diplomatici*, p. 321, *ad ann.* 844); dès 893, d'après Fantuzzi (*Mon. Ravenat.*, dans la préface, p. XXIX); dès 963 seulement, d'après Von Raumer (l. c., p. 34). Muratori (*Antiqu. Ital.*, XLV) en trouve à Lucques dès 1075; mais Ptolémée de Lucques n'est pas un témoin sûr pour des époques aussi reculées, et c'est sur lui qu'il se fonde pour avancer le fait. Malaspini (c. 55) et Villani (IV, 6), mentionnant le gouvernement consulaire à Florence bientôt après la prise de Fiesole en 1010, ce qui est évidemment trop reculé, semblent indiquer qu'il est venu de Rome : « com' era l'usanza data da' Romani, » et déjà auparavant ils font concourir les Romains avec Charlemagne à la création de cette institution (V. plus haut, p. 11, n. 2). Muratori (*Antiqu. Ital.*, XVIII), au XVIIIe siècle, et Ant. Pagnoncelli (*Dell'Origine de' Governi municipali, etc.*, Bergamo 1823), de notre temps, ont prouvé que des débris de l'ancien système municipal romain s'étaient conservés en beaucoup d'endroits de l'Italie.

(4) Je ne vois point où M. Delécluze (*Florence et ses vicissitudes*, t. I, p. 24)

les mains de deux, plus tard de quatre, et enfin de six consuls, assistés d'un conseil de cent sénateurs (1), se maintint à peu près intacte jusqu'à 1207, époque à laquelle on suivit l'exemple des autres républiques en appelant un *podestà* pour lui confier la juridiction. Bien que tous les habitants libres concourussent à l'élection des magistrats, on ne les choisissait cependant que dans la noblesse urbaine, composée à la vérité d'anciennes familles bourgeoises enrichies depuis longtemps, aussi bien que de descendants d'immigrants germaniques.

La population de Florence se composait alors, comme celle de la plupart des villes d'Italie, de deux classes bien distinctes : celle des patriciens (2) *(nobili, grandi)* et celle du peu-

trouve la séparation de l'administration et de la justice. Nous la rencontrons, en effet, dans le nord de l'Italie, où nous voyons les *consules de communi* et les *consules de placitis*; mais il n'en est trace ni dans les chroniques, ni dans les actes florentins. Quant aux consuls de la *Callimala*, qui répondent à peu près aux *consules negotiatorum* des villes lombardes, ils ne sont que des chefs du principal corps de métier, et n'ont point de caractère politique. Fauriel (l. c., I, p. 77) croit comme nous à la réunion de la justice et de l'administration entre les mains des consuls. Quant au *comte* que cite Muratori (*Antiqu. Ital. med. aevi* I, p. 497), il n'était que président du conseil des échevins sous le marquis de Toscane, et non juge (V. sur ce point Neumann, dans son introduction déjà citée de la politique de Leonardo Bruno, p. 13, et Von Raumer, l. c., p. 69).

(1) Ric. Malaspini, c. 99 : « Infino allora (1207) s'era retta la città sotto signoria » di consoli cittadini, de' migliori della città, col consiglio del Senato, di cento buoni uomini. » E quelli consoli guidavano in tutto la città e 'l contado, e rendeano la ragione e faceano » la giustizia : e durava il loro ufficio un anno : ed erano quattro consoli mentre la città » fu a quartieri, cioè per catuno quartiere uno; poi furono sei quando la città fu partita » a sesti. » Villani (l. V, 32) nous donne le même fait presque avec les mêmes paroles. Comparez aussi Ric. Malaspini (c. 45-55). Il résulte de la liste des consuls jusqu'à 1219, donnée par le P. Ildefonso (*Delizie degli Eruditi toscani*, VII), que le nombre n'était nullement fixe, comme le dit Malaspini, mais qu'il variait de deux à vingt (V. aussi Paolino Pieri, l. c., *passim*). — Il est facile de voir que les grands seuls étaient appelés à ces fonctions. Les historiens nous disent toujours que c'étaient des *buoni uomini*, indiquant par là leur noblesse, ou plus clairement encore en les désignant par *i migliori cittadini* et *consoli cittadini de' maggiori et migliori della terra* (Villani, V, 32). D'ailleurs, les noms des consuls cités pour marquer les années sont toujours des noms de grandes familles nobles. P. e.: « 1199 : essendo console conte Arrighi (della Tosa); — 1203 : » essendo console Brunellino Brunelli, etc. » (Villani, V, *pass.*; Paol. Pieri, l. c., *pass.*).

(2) Les trois états composant le patriciat s'appelaient les *capitani*, les *valvassori* et *il commune* (V. Leo, l. c., II, 170, et Fauriel, l. c., I, 56, 57 et 107). Balbo (*Vita di Dante*, p. 9) soutient une thèse différente, mais sans l'appuyer par des preuves. En général, les écrivains qui ont traité de l'histoire de Florence n'ont pas assez insisté sur la nature des divisions sociales de la République et sur les rapports entre les diverses classes. Cette division est cependant absolument nécessaire pour l'intelligence des événements du XIIIe siècle.

ple *(popolo)*; la première, réunissant les descendants des familles nobles et la commune libre depuis la conquête; la seconde, comprenant tous les autres habitants de la ville, anciens tributaires de l'évêque ou clients de la noblesse, affranchis par elle. Les descendants de ces affranchis, ainsi que des *transmigrés* (1) des autres villes, naissaient donc libres, gagnaient beaucoup par le luxe des hautes classes, et se trouvaient bientôt aussi riches que les patriciens (2). Aussi, plus tard, voulurent-ils et surent-ils ménager à leurs fonctionnaires particuliers (3) l'entrée dans les charges de la république, et c'est ainsi que les révolutions populaires s'accomplirent au XIIIe siècle. Avant cette époque, le peuple se contentait de concourir à l'élection des magistrats, sans songer à réclamer pour lui-même ces dignités (4). Quant aux nobles des environs, qui ne voulaient pas se soumettre au gouvernement, on les poursuivait, pillant et brûlant leurs territoires, détruisant même leurs châteaux forts, si bien qu'en peu de temps Florence eut la domination exclusive sur les environs *(contrada)*. Tout le siècle pendant lequel cette constitution fut en vigueur, n'est rempli que du bruit des

(1) Le simple fait de la translation du domicile d'une ville à l'autre conférait la liberté au nouvel établi (V. Leo, l. c., II, p. 162).

(2) Malaspini, c. 109 : « Ne' predetti tempi..... erano incominciati a essere grandi » i Mozzi, Frescobaldi, etc..... e questi sopradetti erano incominciati di poco a essere » ricchi e grandi, ed erano grandi mercatanti. » D'un autre côté, les patriciens, bientôt même les nobles immigrés de la campagne, ne rougissaient nullement de commercer. Schlosser (*Weltgeschichte*, VII, 340) remarque à ce propos, avec beaucoup de justesse, qu'il « se passa encore beaucoup de temps avant que la noblesse italienne commençât à » croire qu'elle dérogeait à sa dignité en trafiquant, et à regarder avec mépris l'industrie » à laquelle sa patrie devait sa prospérité. Les premières traces de ce dédain ne se mon- » trent pas avant le XIVe siècle, et on ne les trouve que dans les États qui avaient cessé » d'être des États commerçants. »

(3) Avec la tendance à l'association que nous rencontrons partout au moyen âge, il n'est pas étonnant que le *popolo minuto*, à l'instar des différents corps de métiers, de la noblesse et des partis politiques même, se soit constitué en communauté, se donnant une *credenza* (sénat), tout comme la commune, etc. (V. Balbo, l. c., p. 10).

(4) V. Hartwig Floto (*Dante Alighieris Leben und Werke*, p. 4) et Fauriel (l. c., I, 57). Pour se faire une idée générale de toutes ces constitutions républicaines, on ne saurait rien trouver de plus lucide et de plus exact que cette IIIe leçon de Fauriel. La leçon suivante, où il expose la constitution de Florence en particulier, est bien inférieure sous le double rapport de l'exactitude et de la clarté.

luttes avec les seigneurs (1). Tantôt c'est la roche de Fiesole, véritable repaire de nobles brigands (2), tantôt la puissante famille des Buondelmonti (3) que réduit la jeune république; puis les Uberti (4), enfin les Guidi, ces chefs fougueux et chevaleresques de la noblesse rurale, sont obligés de se soumettre et de venir habiter la ville. « Depuis ce temps, ils n'ont jamais plus été amis de la commune de Florence (5). »

Ainsi, tandis qu'en Lombardie les villes se liguent pour défendre vaillamment les intérêts les plus chers de l'indépendance, la petite république toscane ne s'occupe que d'étendre son territoire, de s'agrandir aux dépens de ses voisins (6) : c'est déjà la rusée Florence du XVe siècle, pour

(1) « Il contado era tutto incastellato e occupato di nobili e possenti che non ubbidi- » vano alla città » (Malaspini, 45). Dès 1107, on donna le choix aux nobles des environs qui ne voulaient pas se soumettre à la République, de reconnaître la suzeraineté de la ville ou de se voir déclarer la guerre (Malaspini, 70) : « Negli anni di Cristo » 1107, la città di Firenze essendo molto avanzata, volendo i Fiorentini lor contado » distendere, ordinarono che qualunque castello e fortezza non ubbidisse di fargli guerra. » Villani (IV, 24) dit la même chose. Beaucoup de nobles vinrent se fixer dès lors dans la ville et devinrent partie intégrante de la noblesse urbaine (V. sur la prise de Monte Orlando, Monte Cassoli et de tant d'autres châteaux forts; Malaspini, 71, 79, 90, 91, 94, 95, 97, 98; Paolino Pieri, p. 6 à 9).

(2) En 1125, d'après Malaspini (77), Paolino Pieri (p. 5), et Villani (IV, 32) : « (I Fiorentini) fecionla (la rocca di Fiesole) tutta abattere e disfare infino alle fonda- » menta, e feciono decreto che mai in su Fiesole non s'osasse rifare niuna fortezza. » M. Ferrari (l. c., II, 81) a très-bien saisi le caractère de cette lutte contre Fiesole, la ville « diluvienne et longobarde. » Plus loin, p. 121, il donne une liste fort curieuse des inimitiés des villes.

(3) Malaspini, 80, 81.

(4) Ce fut en 1177 (et non en 1170, comme le dit M. Ferrari, II, 263) que les Uberti se soumirent (V. Paolino Pieri, p. 8; Malaspini, 80; et Villani, II, 9). Ces deux derniers remarquent, à propos de cette intervention des consuls : « e ciò fu per » troppa grassezza. »

(5) Malaspini, 78.

(6) Les nobles de campagne faisaient comme ceux des petites villes; mais comme on ne pouvait leur donner des *podestà* ni les exproprier, on les recevait comme citoyens dans la ville, où ils formaient la partie la plus remuante de la noblesse. M. Abel Desjardins, l. c., renvoie à Camisi (*Serie dei Marchesi e Duchi di Toscana*, 1769) et à Ughelli (*Albero ed Istoria della famiglia de' conti di Marsciano*, 1667). Ne pouvant nous procurer ces ouvrages, nous avons dû nous en tenir à celui de Cosimo della Rena (*Serie de' Duchi e Marchesi della Toscana*), tout incomplet qu'il soit. Ferrari (II, 204 et suiv.) voit très-bien le caractère de ces luttes avec la noblesse rurale, qu'il assimile à celles de Milan. Il peint très-bien le noble campagnard comme représentant de la tradition longobarde.

laquelle l'égoïsme est le principe fondamental de politique (1). Cependant, il faut se garder d'être injuste : en combattant et en réduisant les seigneurs voisins, c'était encore le germanisme expirant qu'elle frappait; c'était la municipalité qui triomphait des membres du corps féodal, comme à Legnano elle triomphait de son chef. L'empereur Frédéric Barberousse le sentait bien; et lorsqu'il vint à Florence en 1184, après la paix de Constance, il écouta avec intérêt les plaintes des seigneurs (2), et ne demanda pas mieux que d'enlever à la ville la souveraineté qu'elle s'était violemment arrogée sur les environs, contrairement au droit écrit (3). Les Florentins se soumirent sans murmurer à cette dure sentence; ils savaient qu'ils n'avaient qu'à attendre et à laisser passer l'orage. En effet, quatre ans après, tous les environs se trouvèrent de nouveau soumis à la commune et à sa juridiction (4).

Dix ans plus tard, ils profitèrent mieux encore de l'interrègne qui laissait l'Allemagne en proie aux luttes d'Othon IV et de Philippe de Souabe, et rendait l'Italie « veuve de son roi. » C'est alors qu'ils formèrent enfin une ligue guelfe, à l'instar de la ligue lombarde (5), et réussirent à soumettre

(1) C'est ainsi que les avantages commerciaux seuls peuvent l'avoir engagée dans son alliance avec Pise contre Lucques (V. Caffari, l. II, p. 347; ap. Muratori, *Scr. rer. ital.*, v. XV).

(2) Malaspini, 82; Villani, V, 12. « Federigo (I) imperadore venne in Firenze..... » e fattagli querimonia per *gli nobili di contado*, come il *comune* di Firenze avea » prese per forza e occupate molte loro castella e fortezze *contro all' onore dell' » Imperio.* »

(3) « E il detto (imperadore) tolse al comune di Firenze tutto il contado e la signoria... » Malaspini, 82; Villani. V, 10. — Comparez aussi Scip. Ammirato (l. c., I, p. 60), Giannotti (*Repubblica fiorentina*, l. I, 5, p. 27), et enfin un travail spécial de Borghini (*Discorsi*, Milano 1803, t. IV, p. 377). — Presque tous les comtes, marquis et barons reçurent de lui des privilèges d'exemption. Il en fut de même à Pistoie et à Pise, villes toutes dévouées à l'empereur. Florence, ennemie de l'Empire depuis ce traitement, conclut secrètement, en 1198, à l'instigation d'Innocent III, des alliances avec toutes les villes toscanes, à l'exception de Pise et de Pistoie (V. Lebret, *Geschichte von Italien*, I, 530).

(4) « Stette la città di Firenze senza contado quattro anni, infino che 'l detto Federigo » andò al passaggio oltre mare » (Malaspini, 82; Villani, V, 10). Il ne s'agit dans tout cela que de territoire usurpé, et nullement, comme plusieurs (entre autres Neumann, l. c.) l'ont cru, d'une substitution de la juridiction impériale à celle de la commune.

(5) V. plus haut, note 3, et la page citée de Lebret. — Fr. Inghirami (l. c.,

la partie de la noblesse rurale qui était encore restée indépendante. Les seigneurs durent prêter serment de fidélité à la république et promettre un séjour régulier et paisible en ville (1).

Au milieu de ces troubles politiques, le commerce et la richesse de la cité allaient grandissant (2). Dépendante jusque-là de Pise, beaucoup plus riche et plus florissante, à laquelle elle servait pour ainsi dire de banque (3), après avoir détruit Fiesole, qui la dominait complétement par sa position et entravait toujours son commerce (4), elle prit dans le XII[e] siècle

VI, p. 230) donne également des détails sur ce fait peu remarqué. Il cite à l'appui Mazzarosa (*Storia di Lucca*, t. I, p. 81). — Il ne peut pas d'ailleurs y avoir de doute à l'égard de l'authenticité du fait que les chroniqueurs, à la vérité, passent sous silence; car l'acte même de la confédération a été publié par Scip. Ammirato (*Storia de' conti Guidi*), qui en parle aussi au premier livre de ses histoires florentin. — V. aussi M. Abel Desjardins (l. c., p. XIII), qui s'exprime ainsi : « La mort prématurée » d'Henri VI, qui laissait un enfant en bas âge, leur fournit (aux villes toscanes) une » occasion propice, qu'elles saisirent avec empressement, pour former entre elles une ligue » guelfe. L'évêque Hildebrand, au nom de Volterra, et les députés de Lucques, de Flo» rence, d'Arezzo, de Sienne et de San Miniato, se réunirent au mois de décembre 1197, » sous les auspices de deux cardinaux, dans l'église de *San Cristoforo in borgo San* » *Genesio*, pour y arrêter les bases d'une étroite confédération. »

(1) C'est ainsi qu'une grande partie des clients des cromtes Uberti de Manzona, des comtes Guidi da Bobbio, des comtes de Capraja, de Pontormo, de Certaldo et d'autres, eurent des rapports avec les bourgeois de Florence (Malaspini, 107; Sozomeni, *Pistoriensis hist. ad. ann.* 1218; ap. Murat ori, *Scr. rer. ital.*, I.)

(2) Les guerres étaient alors chose si commune, qu'on ne s'en occupait même pas : « Ma con tutta la guerra e fatica, » dit Villani, III, 3, « sempre multiplicava (Firenze) » in popolo e in forrza, e poco curavano la guerra de' Fiesolani od altra avversitade di » Toscana. » Outre la grande industrie, notamment celle des draps, l'usure était pour beaucoup dans ce rapide enrichissement. Dino Compagni (I, 2) appelle lui-même la ville *ricca di proibiti guadagni*.

(3) Il est à remarquer que nous trouvons partout en Italie, non loin des grands ports de mer, des villes qui s'adonnent à l'usure et au change : Asti, près de Gênes; Vicence, près de Venise; Salerne, Amalfi, San Gennaro, près de Naples; Florence, enfin, près de Pise (V. Leo, l. c., II, 267). On croyait généralement les Florentins inventeurs du système de la banque, ce qui fait dire à Dante, en parlant des anciens nobles, que

Tal fatto è Fiorentino e cambia e merca.
(*Parad.*, XVI, v. 61. Comp. *Inf.*, XVI, 73.)

(4) On s'explique fort bien ainsi cette rivalité, quand même il n'y aurait pas eu cette haine de race et de caste qui a surtout frappé M. Ferrari, comme nous avons vu plus haut. La rivière et la plaine si fertile devaient naturellement enrichir Florence, et elle ne pouvait voir sans inquiétude une ville si forte dominer la rive droite de l'Arno et les défilés des montagnes; les Fiesolains, de leur côté, ne pouvaient guère souffrir que leur commerce avec la rive gauche dépendît d'une rivale. On voit, par les dommages que bien plus tard encore les seigneurs de Rocca di Fiesole causèrent à la ville, combien, dans ses commencements, Florence dut être gênée par la ville féodale (V. Villani, IV, 32).

un essor rapide et se trouva la rivale de Sienne d'abord (1), plus tard de Pise elle-même.

C'est cette époque que les Florentins du siècle suivant avaient coutume de vanter comme l'âge d'or de la république. Le peuple était encore chevaleresque et laborieux; les mœurs étaient simples, les costumes d'étoffe grossière, les femmes décentes et modestes; les filles ne se mariaient pas avant l'âge de vingt ans, et on ne recherchait pas « la plus grande dot, mais la meilleure réputation (2) ». C'est l'âge que le vieux Cacciaguida vante à son arrière-petit-fils dans ces vers célèbres :

Fiorenza dentro dalla cerchia antica
. . . .
Si stava in pace sobria e pudica.
. . . .
Non faceva nascendo ancor paura
La figlia al padre; che 'l tempo e la dote
Non fuggian quinci et quindi la misura (3).
(*Paradiso*, XV.)

On se tromperait fort toutefois si l'on croyait que cette époque de bonnes mœurs patriarcales, de sobriété et de par-

(1) Malaspini, c. 75. — C'est d'abord, comme le disent très-souvent les chroniques, pour la sécurité des routes ou des avantages de commerce, que ces luttes contre les seigneurs voisins ont lieu; car la ville ne s'agrandissait pas seulement en usurpant sur le domaine impérial : son industrie croissante exigeait de certaines positions dans les environs. Les autres grandes villes de Toscane firent comme elle. Cela ne pouvait finir que par un choc, et Sienne le subit la première.

(2) Villani (VI, 69) et Malaspini (159) peignent encore ainsi les mœurs de Florence vers 1250. Giach. Malaspini, le neveu (ch. 219), les vante encore vers 1282; mais Dante, dans le fameux passage du *Paradis* (XV), met dans la bouche de son bisaïeul Cacciaguida, mort en 1147 dans la croisade de Conrad III, l'éloge de ces mœurs honnêtes et des femmes chastes d'autrefois, tandis que Forese Donati (*Purg.*, XXIII, 97-106) n'a pas d'expressions assez fortes pour flétrir la licence de mœurs des femmes de son temps. Villani, dans le passage cité plus haut, après avoir décrit minutieusement, en copiant mot à mot Malaspini, les vêtements, la nourriture, etc., des Florentins, ajoute : « Di sì fatto abito e di grossi costumi erano allora i Fiorentini, ma erano di buona fè e » leali tra loro, e al loro comune e colla loro grossa vita e povertà feciono maggiori e più » virtudiose cose che non sono fatte a tempi nostri con più morbidezza e con più ricchezza. »

(3) C'est-à-dire que les jeunes filles ne se mariaient pas encore trop jeunes et que l'on pouvait les marier encore sans se ruiner par la dot. Je cite presque toujours le texte de Dante, — on ne traduit pas Dante, — mais je passerai toujours, comme j'ai fait ici, les vers qui demanderaient trop d'explications pour ceux qui ne se sont pas familiarisés avec

cimonie, fût exempte d'agitation. C'était une race passionnée que cette population de Florence sur laquelle n'avaient encore passé ni deux siècles de révolution, ni le despotisme paternel et énervant des Médicis, ni les armées de Charles-Quint. L'état de la ville était loin d'être calme, et, soit que les affaires judiciaires se fussent trop augmentées, soit que les consuls manquassent de l'autorité nécessaire, l'on se vit bientôt obligé, pour maintenir l'ordre et la justice dans la ville, de suivre l'exemple des autres républiques, et d'appeler un *podestà* étranger (1). « Le vice croissant dans la ville, dit Malaspini, et les inimitiés et les luttes entre les citoyens augmentant, on convint, dans l'intérêt de la république *(lo comune)*, pour faciliter la punition des crimes et pour empêcher que la justice ne souffrît des interventions, des alliances et des intimidations, d'appeler un gentilhomme étranger en qualité de *podestà* pour un an, afin qu'il décidât les procès avec ses juges (2), qu'il rendît la justice, prononçât condamnation de biens et de corps, et exécutât les lois de la république de Florence. Néanmoins, le gouvernement des consuls ne cessa point (3), puisqu'il garda la gestion de toutes

le style du poète. Le passage est, d'ailleurs, un de ceux que tout le monde connaît, et si l'on se laissait aller à la tentation, on citerait presque en entier ce sublime XVe chant du *Paradis*.

(1) Malaspini, 99; Villani, V, 32; Simone della Tosa (*Chronichette, etc.*, Firenze 1733), p. 131. — Déjà, en 1193, 1199, 1201, 1205, on avait introduit des *podestà* à Florence (V. Paolino Pieri, p. 12); mais le peuple y semblait répugner, et ce ne fut qu'en 1207 qu'on établit définitivement le podestariat. Cependant, d'après Paolino Pieri (p. 13 et 14), il y eut encore des consuls en 1210 et 1211; et dans l'année 1214, il y eut pendant six mois des consuls, puis pendant les six autres mois un *podestà*. A partir de 1215, on ne voit plus que des *podestà* (Sur le premier *podestà*, qui s'appelait Gherardo Caponsacco, et sur celui de 1199, Pagano de Pareari de Lucques, *Voy.* les observations de Manni sur les *Discorsi di Vincenzo Borghini*, Milano 1809, IV, p. 385, et les *Delizie degli Eruditi toscani*, I, 391, et VII, 138 et 130. Tous les historiens sont d'accord sur le nom de celui de 1207 : il s'appelait Gualfredotto de Milan).

(2) Le *podestà* était toujours accompagné d'assesseurs jurisconsultes : on les appelait Juges (*giudici*) à Florence, autre part notaires (*notai*). — V. Paolino Pieri (l. c., p. 12) : « Ebbe (il podestà) un giudice e tre notari e un compagno e sei fanti. »

(3) C'est à tort que Neumann (l. c., p. 19) distingue ces consuls des anciens chefs du gouvernement. Les historiens sont explicites à cet égard : « Non di meno non si lasciò » la signoria de' consoli ritegnando la ministrazione d'ogni altra cosa » (Malaspini, 99;

les autres affaires, et de cette manière se gouverna la ville jusqu'à l'époque où se fit le premier *peuple* de Florence (1). »

II. — GUELFES ET GIBELINS.

L'uno al pubblico segno (2) *i gigli gialli*
Oppone, e l'altro appropria quello a parte,
Si ch' è forte a veder qual più si falli.

DANTE; *Paradiso*, VI, 100-103.

Tout ne fut pas calmé par l'établissement de la nouvelle magistrature, qui bientôt d'ailleurs devint un soutien du parti aristocratique. Bien des motifs de haine divisaient la population. Le gouvernement était tout entier entre les mains

Villani, V, 32). Il est vrai de dire que souvent on n'appelait pas de *podestà*, et qu'en ce cas les consuls remplissaient ces fonctions; mais de là à l'hypothèse d'une création de nouveaux consuls spécialement judiciaires, il y a loin. Il est presque inutile d'observer que ces consuls — qu'on appelait à cause de cela en plusieurs villes, par exemple à Pistoie, *consules majores* (V. *Pist. Stat. Zacchariae anecdota medii aevi*, t. I, p. 4), — ne doivent pas être confondus avec les chefs des corps de métiers, tels que les *consoli de' mercatanti, etc.* (V. plus bas, ch. II, § I), qui au commencement étaient adjoints au *podestà* comme autorité consultative, espèce de jury avec voix délibérative (Muratori, *Antiqu. ital.*, t. VI, p. 79, et Manni, l. c.). Le *podestà* n'était d'abord que le pouvoir exécutif : « ... mettesse ad esecuzione gli ordini del comune di Firenze » (Malasp., 99). Quant au grand et au petit conseils qui auraient assisté le *podestà*, d'après Ammirato (l. c. *ad ann.* 1204), il est presque impossible d'en prouver l'existence à une époque aussi reculée. Plus tard, ils se trouvent d'une façon certaine (V. Von Raumer, l. c., 70; Zacchariæ, l. c., 374; et Fauriel, au chapitre cité plus haut).

(1) Souvent une institution garde un nom, tout en changeant complétement de nature, ce qui donne lieu à de nombreuses confusions. Déjà, dans la basse latinité, plusieurs fonctionnaires étaient appelés *potestates* (V. Muratori, *Ant. ital. m. aev.*, IV, 65. *B*). Pendant le moyen âge, on donna ce nom à des employés divers : tantôt à l'exarque de Ravenne (Marini, *I Papiri diplomatici, doc.* 87, p. 289, *A*), tantôt aux chefs de corps de métiers, comme à Parme (Muratori, *Scr. rer. it.*, IX, 878). Puis ce fut le lieutenant de l'empereur qui prit ce titre et le garda jusqu'à ce que les villes, par voie de traités ou de force, s'arrogeassent le droit impérial de nommer un *podestà*, auquel elles conférèrent ensuite la juridiction, à cause de son impartialité présumée en qualité d'étranger (V. d'ailleurs, sur l'institution du *podestà*, Raumer, l. c., p. 40 et suiv.; Fauriel, l. c., I, 79-87 — malheureusement, Fauriel ne cite jamais ses autorités, et si l'on peut toujours se laisser guider par son sens historique, il est prudent de ne pas trop se fier à l'exactitude des faits avancés par lui —; Ferrari, l. c., v. II, p. 300-319; Quinet, *Révolutions d'Italie*, I, p. 25). Ce dernier fait très-bien ressortir ce qu'il y a de bizarre et de fatal dans cet établissement de l'étranger dans la patrie, de ces communes s'affranchissant par tant d'héroïques efforts pour abdiquer spontanément leur juridiction.

(2) L'aigle impériale.

des patriciens (1). Ceux-ci, qui composaient la vieille noblesse urbaine *(cittadine),* étant moins guerriers, partant moins hautains que les nobles de campagne nouvellement introduits, se virent bientôt méprisés par ces derniers, parce qu'ils avaient presque tous fait du commerce (2). Ils étaient ainsi devenus bourgeois pour ainsi dire, ce qui n'empêchait pas leurs jeunes fils de se laisser séduire par les manières aristocratiques des seigneurs féodaux, et de se mettre à l'école des Uberti et des Guidi, dont ils furent les dociles élèves. La bourgeoisie proprement dite (3), exclue des emplois publics, portait naturellement envie à ces patriciens, tandis que forcés de quitter leurs châteaux et de venir habiter la ville (4), où ils avaient élevé des forteresses (5), véritables foyers de rébellion, les nobles de la campagne, les Guidi à leur tête, n'obéissaient qu'en murmurant aux magistrats urbains. Des collisions sanglantes avaient eu lieu bien auparavant déjà entre les autorités communales et la puissante et orgueilleuse famille des Uberti, qui traînait à sa suite tous les ennemis de l'ordre républicain, tous les amis de l'empire (6). Avec des éléments aussi divers, la lutte ne pouvait tarder d'éclater. Toutefois, les hostilités ne furent définitivement ouvertes qu'en 1215.

(1) V. plus haut, p. 14.

(2) Malaspini (c. 109) cite nommément les Mozzi, Cerchi, Frescobaldi, Cardi et Rossi comme s'étant livrés au commerce, bien que leurs familles fussent anciennement patriciennes (V. Malaspini, c. 108, sur l'ancienne noblesse florentine : ce chapitre est très-curieux sous ce rapport).

(3) C'est ce que l'on appelait le *popolo* (V. plus haut, p. 15), qui comprenait aussi bien les *popolani grassi* que le *popolo minuto*. Il est très-important pour l'histoire des révolutions de Florence de bien se rendre compte de ces divisions; ce qui est d'autant plus difficile, que bien des *popolani grassi* s'enrôlèrent plus tard dans le parti aristocratique, comme beaucoup de patriciens se firent recevoir dans les métiers (*arti*) : par exemple, Dante.

(4) Malaspini, c. 45.

(5) Malaspini, c. 80, 111.

(6) « Quelli della casa delli Uberti, che erano i più possenti e maggiori cittadini di » Firenze, con loro seguaci nobili e popolani, cominciarono guerra co' consoli ch' erano » signori e guidatori del comune a certo tempo e con certi ordini, per invidia della » signoria. » Malaspini (80) et Villani (V, 9) donnent le récit détaillé de cette curieuse guerre (V. Paolino Pieri, l. c., 8).

Le fait qui donna lieu à cette longue guerre intestine n'était d'abord qu'une affaire de famille; mais il amena dans la suite une scission profonde parmi les nobles : les uns arborèrent bientôt le drapeau du parti guelfe, les autres celui du parti gibelin. Les bourgeois eux-mêmes finirent par se rallier à l'une ou à l'autre de ces factions [1], et Florence, jusqu'alors si indifférente aux grandes questions qui divisaient la Péninsule; Florence, que l'on eût dit occupée uniquement de ses propres affaires, se trouva soudain mêlée à la grande lutte du moyen âge, et sembla, par sa violence, vouloir faire oublier le retard qu'elle avait mis à s'y engager.

Parmi les maisons nobles de la cité de Florence, celles des Uberti et des Buondelmonti, toutes deux originaires des châteaux féodaux de la campagne, attiraient le plus l'attention par leur puissance, leur richesse et leur outrecuidance. Déjà nous avons vu la première de ces familles en lutte avec le pouvoir régulier de la cité. Ce fut le tour de l'autre. Un jeune homme des Buondelmonti « avait promis de prendre pour femme une fille de messer Oderigo Giantruffetti [2]. Comme il passait un jour devant la maison des Donati [3], une noble dame qu'on appelait dame Aldruda, femme de messer Fortiguerra Donati et mère de deux très-belles filles, se trouvant

(1) V. plus bas, p. 25.

(2) C'est le nom que Dino Compagni (I, 3) donne au père de la jeune fille. Selon Villani (V, 38), Malaspini (104), Marchione di Coppo Stefani (l. II, *Istoria fiorentina*, 1, 76, Firenze 1776), ce fut un Amidei. Mais je ne vois pas de raison pour préférer le témoignage de Malaspini à celui de Dino, généralement très-bien renseigné. Quant aux trois autres historiens cités, ils n'ont fait que copier Malaspini pour ces faits reculés, et ont vécu d'ailleurs à une époque très-éloignée de la date de l'événement. Je pense que les Giantrufetti étaient une branche des Amidei, hypothèse qui concilierait les deux témoignages; mais je n'ai pu trouver aucun indice à ce sujet dans Ugolino Verini, qui a donné des renseignements si complets sur la noblesse florentine, ni dans le *Priorista* de Benvenuti et Mariani, considéré généralement comme autorité en cette matière.

(3) Nous reviendrons sur cette famille, qui joua plus tard un si grand rôle dans le parti guelfe, et à laquelle appartenait le chef de la faction des Neri, le baron Corso. C'est dans cette famille que Dante choisit sa femme et ses meilleurs amis, Forese et sa sœur Piccarda, qu'il retrouve, l'un dans le *Purgatoire* (XXIII et XXIV), l'autre dans le *Paradis* (III).

sur le balcon de son palais, l'aperçut, l'appela et lui montra une de ses deux filles, lui disant : — Qui as-tu pris pour femme! Et moi qui te destinais celle-ci! — Et la regardant, il la trouva fort à son goût; mais il répondit : — Je n'y puis rien maintenant! *(Non posso altro oramai).* — Mais dame Aldruda lui répliqua : — Oui, tu le peux; c'est moi qui paierai les dommages (1). — Sur quoi Buondelmonti reprit : —Eh bien! je la veux. —Et il la prit pour femme, abandonnant celle qu'il avait choisie et qui avait sa promesse. Or, Oderigo s'en plaignant à ses parents et amis, ils résolurent de se venger, de le battre et de lui faire affront. Ce qu'entendant les Uberti, famille de haute noblesse, puissante et alliée aux Giantruffetti, dirent qu'ils voulaient qu'on le tuât; sa mort ne leur attirerait pas plus de haine que des blessures qu'ils pourraient lui faire (2). A chose faite tout s'ar-

(1) *Che la pena pagherò io per te* ne veut pas dire *j'en supporterai les conséquences,* mais *je paierai les dommages et intérêts que pourront réclamer les Giantruffetti.*

(2) « Che così fia grande l'odio della morte, come delle ferite. » M. Doenniges (*Kritik der Quellen für die Geschichte Heinrichs* VII, p. 161) traduit : « afin que la haine, à » cause de la mort comme à cause des blessures, devînt grande; » ce qui n'a aucun sens. Nous aurons souvent occasion de revenir sur cette traduction de Dino, qui laisse beaucoup à désirer, mais qui est la seule qu'on ait tentée. Le passage suivant de P. Pieri pourrait presque servir de commentaire à la phrase de Dino que nous venons de citer, si elle avait besoin d'aucune explication : « Questi (M. Lamberti) disse, se voi il fedite sanza » ucciderlo, voi non camperete nel mondo dinanzili, etc. » — Quant au proverbe que Dino ajoute, on sait que c'est Mosca Lamberti qui le dit (V. Malaspini, c. 104, Paol. Pieri, 15, et les autres historiens d'après eux). Dante, dans l'*Inferno* (ch. XXVIII, 107), dans la neuvième *bolge* où sont punis les fauteurs de divisions, entend une voix lui crier :

Ricorderàti anche del Mosca
Che dissi, lasso! capo ha cosa fatta;
Che fu 'l mal seme della gente tosca.

Quant à l'ensemble de sa signification, ce proverbe si connu ne peut faire l'ombre d'un doute. La Crusca, qui le cite au mot *capo,* se contente de dire que c'est un dicton passé en proverbe pour indiquer qu'après l'accomplissement d'un fait tout s'arrange *(per accennare che dopo il fatto ogni cosa s'aggiusta)*; elle le cite de nouveau au mot *cosa,* et se contente de dire qu'il est semblable à cet autre : *Di cosa nasce cosa, e il tempo la governa,* et qu'il s'emploie *lorsqu'on prend une résolution, quoique dangereuse.* Machiavel lui-même explique longuement le sens du discours de Mosca en paraphrasant le proverbe (V, l. II, p. 65). M. Giusti *(Proverbi toscani)* l'explique par : *Tutto stà nel cominciare,* ce qui n'est pas tout à fait aussi exact. Nannucci (*Manuale della Letteratura,* II, 18, note 15) explique *capo ha* par *ha fine da riparare,* explication également un peu inexacte. — Il existait autrefois une locution semblable en

range. Et ils avisèrent à le tuer le jour où il se marierait, et ainsi firent-ils. C'est donc cette mort qui mit la division entre les citoyens, et les parentés et amitiés de chacun des deux partis s'allièrent si bien, que la discorde ne cessa plus. De là naquirent bien des scandales et des meurtres et des luttes civiles (1). »

Pendant près de trente ans les bourgeois assistèrent à la lutte entre les Uberti et les Buondelmonti, soutenus par leurs clientèles, sans prendre part à la querelle; mais peu à peu il leur devint impossible d'y rester étrangers, car les conséquences de cet état de choses anormal finirent par se faire sentir dans la municipalité. Aussi les factions prirent-elles un autre caractère, les bourgeois formant pour ainsi dire un troïsième parti; autant que possible ils s'étaient tenus éloignés des démêlés de la noblesse, qui ne les empêchaient pas de s'enrichir ni d'agrandir et d'embellir la

français : *Chose faicte, conseil prins* (Leroux de Lincy; *Livre des Proverbes françois*). Ce dicton, dont Périès (trad. de Machiavel, p. 57) semble s'être souvenu en rendant le proverbe italien en français, est traduit par : *Quod factum est, infectum fieri nequit,* dans l'*Essai de Proverbes* qui fait partie de l'édition du *Dictionnaire* de Nicot, donnée par Marquis (Lyon, 1609, fol. XV, r°).

(1) J'ai emprunté tout ce récit textuellement à Dino Compagni (page 3 de l'édition de Manni, Florence 1728, édition que je citerai toujours dans le cours de ce travail), d'un côté, pour donner incidemment un échantillon de la manière de notre historien, d'un autre côté, parce que cette extrême simplicité me semble mille fois plus émouvante et plus dramatique que les fables dont Villani (d'après Malaspini) orne sa narration (l. V, 38), et que le récit un peu théâtral de Machiavel (l. II, p. 35), qui nous décrit le blanc destrier du jeune homme « succombant aux pieds de la statue de Mars. » On connaît les vers de Dante sur cet événement si connu à Florence :

La casa di che nacque il vostro fleto
Per lo giusto disdegno che v' ha morti,
E posto fine al vostro viver lieto.
Era onorata essa e suoi consorti
O Buondelmonti, quanto mal fuggisti
Le nozze tue per gli altrui conforti!
Molti sarebber lieti che son tristi,
Se Dio t'avesse conceduto ad Ema *
La prima volta ch' a città venisti.

(*Paradiso*, ch. XVI, v. 136.)

Cf. encore Simone della Tosa, l. c., p. 131.

* Rivière que doivent passer ceux qui vont de Monte Buoni à Florence.

ville [1], et les événements dont toute l'Italie était le théâtre depuis vingt-cinq ans les touchèrent à peine. Mais lorsque le combat à outrance que se livraient Frédéric II et le Pape Innocent IV arriva à son point culminant, et que chacun des deux partis eut recours aux moyens extrêmes, l'empereur, frappé d'excommunication, voulut s'assurer d'une ville aussi importante que Florence : « Il amena, par des ambassadeurs et par des lettres, ceux des Uberti qui étaient les chefs du parti Gibelin, à chasser les Guelfes, leurs ennemis, de la ville, leur promit du secours et suscita la guerre civile [2], et dès lors les bourgeois aussi commencèrent à se diviser en deux camps comme la noblesse [3], en sorte que presque toute la ville fut gagnée par cette scission [4]. »

Voilà donc Florence entrée elle aussi dans ce grand combat qui depuis deux siècles déjà divise la Péninsule sous des noms différents, et qui va durer encore deux autres siècles, épuisant le pays et arrêtant chez les deux peuples historiques du moyen âge, l'Allemagne et l'Italie, pour longtemps, pour toujours peut-être, le dévoloppement national, punissant ainsi les petits-fils des fautes de leurs aïeux.

Il nous faut préciser ici le caractère et le but de ces deux fameux partis dont le nom va revenir si souvent, et qui remplissent si bien tout le moyen âge, que dans cette absence d'unité, dans cette infinie variété d'intérêts, de centres, d'idées, de principes, de théâtres, des historiens ont été

[1] Malaspini (c. 129) nous raconte que les ponts de la Carraja et de Rubaconte (*delle Grazie*) furent construits alors, le premier de 1208 à 1220, le second en 1237. L'industrie de la laine et de la soie s'agrandissaient également (V. aussi Balbo, l. c., p. 17).

[2] Nous citons cette phrase de Malaspini, tout en faisant au lecteur la recommandation que fait Ant. Benci dans sa préface à l'édition du chroniqueur (Livorno 1830), p. XI : « *Creda allo storico e si guardi dal guelfo.* » Malaspini était ardent Guelfe.

[3] Ric. Malaspini, c. 37; Villani, VI, 33.

[4] J'ajoute au passage de Malaspini une phrase de Machiavel (*Istorie fiorentine,* II, 70) : « Oltre di questo all'una ed all'altra parte di queste famiglie nobili si aggiun- » sero molte delle popolane : in modo che quasi tutta la città fu da questa divisione cor- » rotta. »

tentés de placer l'unité de l'histoire d'Italie dans ce dualisme même [1].

On a souvent appelé notre siècle le siècle historique par excellence, et on ne peut nier en effet qu'un tact remarquable n'ait été apporté de nos jours dans toutes les études d'histoire, et que partout on ne se soit départi de l'esprit absolu du siècle dernier pour rendre justice à chaque temps, à chaque civilisation. Cependant, le désir très-légitime de vouloir éclairer les événements du passé à l'aide des faits contemporains, de chercher des analogies en comparant l'état de choses actuel à celui que nous présentent d'autres temps et d'autres pays, nous a souvent égarés.

La nature de l'homme reste éternellement la même : nous pouvons expliquer l'homme qui a vécu il y a vingt siècles par celui qui vit à côté de nous. La nature des rapports sociaux, en tant qu'ils sont déterminés par les passions humaines, varie peu, et il nous est permis de voir dans les partis contemporains le même esprit, les mêmes dispositions qui se répètent invariablement toutes les fois que des complications politiques mettent les hommes aux prises les uns avec les autres. Il n'en est pas de même des idées ni des intérêts : ils subissent l'influence des événements. Mais s'il est vrai que les passions et leur manière de se manifester varient peu, tandis que les objets de nos passions changent sans cesse, nous n'aurons pas le droit de prêter nos idées aux hommes d'un autre temps, pas plus que nous ne leur supposerons des motifs d'intérêts qu'ils ne peuvent point avoir connus. C'est cependant ce qu'on a souvent fait et ce qui a donné lieu aux appréciations les plus erronées.

[1] V. M. Ferrari, l. c., I, préf. p. XI. — Cette manière de voir, sans être neuve absolument, a cependant une certaine originalité, et M. Ferrari l'a très-bien exposée. Les travaux récents de M. Bonaini, le savant et infatigable directeur des Archives de Florence, ont beaucoup contribué à élucider ces questions tant controversées (V. *Giornale storico degli Archivi toscani,* vol. II, p. 171, 257; vol. III, p. 71, 107; vol. IV, p. 3, — le travail intitulé : *Della parte guelfa in Firenze commentario*).

Ainsi, d'après certains écrivains, les Guelfes sont les patriotes italiens, les démocrates du moyen âge, les représentants des villes et du commerce; les Gibelins appellent l'étranger, forment le parti aristocratique, représentent les intérêts de la campagne et de l'agriculture.

D'autres, se rapprochant plus de la vérité et faisant un peu plus abstraction de nos idées modernes, voient dans les Guelfes les défenseurs du pouvoir spirituel du Pape, dans les Gibelins les soutiens des droits féodaux de l'Empereur; dans les premiers les représentans de l'esprit latin et français, dans les seconds ceux de l'esprit germanique, et en concluent que les uns veulent l'organisation politique, les autres la liberté individuelle.

Ceux enfin qui ne croient pas à l'action des idées dans l'histoire, les sceptiques, nous disent qu'il n'y a là que des conflits privés, un chaos de prétentions contradictoires, des querelles de famille sans aucune portée politique, ou bien des intérêts purement matériels.

Tous ces éléments sont entrés dans la composition de ces partis: aucun ne les constitue exclusivement, aucun même n'y prédomine. Tous ont concouru à former l'étrange *comédie*, pour nous servir du mot de Dante, mais personne alors n'avait conscience d'eux.

Combien de fois n'a-t-on pas répété, en deçà et au delà des Alpes, que les Guelfes formaient le parti italien, les Gibelins le parti anti-national en Italie (1)? Rien de plus faux cependant. Ce que nous appelons sentiment de nationalité, était chose complétement inconnue au moyen âge. C'est là la supério-

(1) V. presque tous les auteurs modernes, par exemple : C. Balbo (l. c., *passim*, et notamment p. 341), Fauriel (l. c., I, 58), et Luigi Tosti (*Storia di Bonifazio VIII*, I, p. 143). Le regrettable chef du parti néo-guelfe en Italie y accuse les gibelins d'avoir appelé l'étranger, et expose l'idée de la nationalité absolument dans le sens moderne. M. Huillard-Bréholles (*Revue des Deux Mondes* du 15 octobre 1859 : *La Papauté et le Droit impérial en Italie*) a bien vu que le nom de parti patriotique ne revient pas aux Guelfes, mais il a tort, selon nous, de réclamer ce titre pour les Gibelins.

rité aussi bien que l'infériorité de cette époque comparée à la nôtre. Comme l'antiquité n'a connu que l'idée de l'État, le moyen âge n'a connu que celle de l'humanité. Est-ce à dire qu'il n'ait pas connu la patrie? Comment dire cela du temps et du pays de Dante? Comme dans le monde ancien, la patrie avait d'étroites limites, et l'attachement qu'elle inspirait gagnait peut-être par là en intensité. Le patriotisme avait pour objet Athènes, Sparte, Rome, Florence, et jamais on ne donna le nom de guerre civile à un combat entre deux villes de l'Hellade ou de l'Italie. On se sentait à la vérité Grec et Italien; mais c'était plutôt le privilége exclusif de la civilisation, la conscience de cette civilisation, la solidarité de la supériorité intellectuelle, qui inspirait ce sentiment, que la communauté de langage, l'identité de la race ou la cohabitation dans les mêmes frontières géographiques; le Perse et le Germain étaient moins l'étranger que le Barbare. L'étranger, à vrai dire, commençait aux confins de la république: Dante sent les douleurs de l'exil à Ravenne et à Vérone tout autant qu'à Paris.

Le moyen âge, disais-je, n'a connu que l'humanité. Il a cru à l'unité du genre humain, à l'unité religieuse, à l'unité politique, à l'unité de la parole. L'idée de la nationalité n'existant pas, comment cette idée aurait-elle pu engendrer des divisions? On a parlé bien des fois de la résistance héroïque des villes lombardes au XII[e] siècle, comme inspirée par le patriotisme italien. C'est très-mal saisir le caractère de cette guerre, qui n'est pas une guerre pour l'indépendance de l'Italie, mais une défense des libertés municipales. Pendant toute la durée de la lutte, il n'est pas une seule fois question de la nationalité italienne (1). L'ennemi n'est jamais traité

(1) V. sur l'esprit libéral plutôt que national du mouvement des cités lombardes contre Frédéric Barberousse des idées analogues aux nôtres, émises dans une brochure récente de M. Rendu *(L'Italie et l'Empire d'Allemagne)*, p. 85. L'auteur ajoute avec raison plus oin (l. c., p. 101) que le sentiment national ne s'est éveillé en Italie que vers la fin

d'étranger; même après la victoire, on ne conteste pas la légitimité des droits impériaux. Il n'y a là aucune place pour un parti italien (1).

D'ailleurs, un siècle plus tard, lorsqu'on commença à se servir des nouvelles dénominations de parti, qui est le soutien, l'épée du parti guelfe que l'on veut caractériser de parti national? N'est-ce pas l'étranger, c'est-à-dire la France? Singulière idée que l'on se fait d'un parti national introduisant l'étranger à Naples avec Charles d'Anjou, à Florence avec Charles de Valois. « Nous sommes les fidèles de la maison de France, » disent les Guelfes de Florence à Charles de Valois avant même qu'il n'entre dans la ville (2).

Mais s'il n'y a pas lieu de parler de partis national et anti-national, ne peut-on pas dire que les Guelfes professaient le principe démocratique, et que les Gibelins étaient partisans de l'aristocratie (3)? Notre division si absolue, si tranchée de partis qui ont conscience deleurs principes, qui ont des théories politiques et poursuivent des buts nettement déterminés, nous égare ici encore. La composition des partis italiens était si complexe, que ces mots disent à la fois

du XVe siècle, et expose très-bien (p. 79) cette malheureuse disposition des Italiens, à toutes les époques de leur histoire, à appeler l'étranger, sous quelque forme que ce soit.

(1) Ainsi, M. Abel Desjardins (l. c., p. XIX) dit : « Le parti guelfe était le parti » de l'indépendance, » et, deux pages plus loin, il semble avoir voulu à dessein se réfuter lui-même dans une seule et même phrase : « L'établissement d'une maison française, » dit-il, « sur le trône des Deux-Siciles avait déterminé l'affranchissement et garanti la » liberté de Florence. Le peuple, dans sa reconnaissance, confia pour dix ans au roi » Charles la seigneurie de la cité. » C'est une étrange manière de se montrer reconnaissant de son affranchissement que d'y renoncer au profit du sauveur.

(2) « Noi siamo i guelfi di Firenze, fedeli della casa di Francia » (Dino Comp., II, 29). M. Abel Desjardins (l. c., p. II) semble contredire d'avance ce qu'il va soutenir plus loin, quand, en parlant des sentiments français de la cité guelfe, — partant patriotique dans le sens d'une Italie indépendante, — il nous apprend que « les Florentins » s'appelaient eux-mêmes les *fils de la France*, les *Français en Italie*. »

(3) C'est ainsi que M. Abel Desjardins (l. c., p. XLIII) dit hardiment : « Au début » du XIIIe siècle, les deux partis adoptaient les noms de gibelins (*nobili*) et de guelfes » (*popolani*). » Il eût fallu, au moins, motiver un peu une traduction aussi hardie. — Balbo (l. c., 8) : « Il nome di *guelfo* divenne quello della parte..... delle città, della » libertà più larga, del popolo e dei papi, » et *passim* dans son livre. Nous ne finirions pas si nous voulions citer tous les écrivains qui ont soutenu cette thèse.

trop et trop peu. L'empereur était évidemment l'auxiliaire naturel des nobles qui souffraient des empiétements des villes, car son trône était le couronnement de l'édifice féodal. Aussi voyons-nous bien en Lombardie, en Romagne, en Toscane, une partie, mais une partie seulement, de la noblesse défendre la cause de l'empereur, tandis que certaines villes se groupent autour du drapeau guelfe ; mais d'un autre côté, en Sicile, ce sont les villes qui chassent les Guelfes, les Français, ce n'est point la noblesse ; à Rome, c'est un Gibelin, Brancaleone de Bologne, qui défend le peuple contre la noblesse (1) ; à Florence même, dans la lutte des Neri et des Bianchi, le peuple se rallie aux Gibelins, aux Cerchi ; la haute noblesse aux Guelfes, aux Donati (2).

Les Guelfes ne sont pas davantage toujours et partout les défenseurs des intérêts des villes et du commerce. La ville la plus commerçante de cette première époque, Pise, est aussi la plus gibeline (3), tandis que des gentilshommes campagnards se rattachent en grand nombre au parti guelfe. A Milan, les Torriani guelfes sont d'origine campagnarde. Les Visconti gibelins descendent d'une antique famille urbaine. Dans le royaume de Naples, les nobles de campagne, les barons, se rattachent à Charles d'Anjou. Les républicains de Rome s'allient à l'empereur Frédéric Barberousse contre le pape, pour se voir cruellement trompés, il est vrai, par ce souverain, qui les vendit au pontife (4).

(1) De 1250 à 1258 (V. Schlosser, l. c., VII, 309, et un document ainsi qu'un travail intéressant sur Brancaleone, publiés par M. G. Milanese dans l'*Archivio storico*, v. II, p. 188).

(2) V. Dino Compagni, l. II. — M. Floto, dans son petit livre déjà cité, est frappé aussi de ce que Dino, qui connaissait si bien les hommes et les choses à Florence, ne qualifie jamais les guelfes d'amis du peuple, ni les gibelins d'ennemis du gouvernement populaire : « Au contraire, » dit M. Floto, » chez lui les guelfes paraissent ennemis » mortels du gouvernement populaire, et bien plus violents et tyranniques que les gibe- » lins » (l. c., p. 8). Balbo (l. c., p. 133) constate également que « les bourgeois » furent (alors à Florence) sinon plus gibelins, cependant moins guelfes que les grands. »

(3) V. entre autres Delécluze, l. c., t. I, p. 68.

(4) V. Otto Frising. (*De rebus gestis Fred. I*, l. I, c. 20 à 30). Plus tard, en

Il est plus vrai certainement de dire que les Guelfes étaient le parti de l'Église, les Gibelins celui de l'Empire, bien que nous voyions ici également de nombreuses exceptions. Les villes lombardes opprimèrent l'Église après la paix de Constance. L'empereur Othon IV est le chef des Guelfes; l'empereur Albert — il est vrai que les Gibelins le considèrent comme transfuge (1) — est guelfe; le pape, très-souvent, est gibelin. Un pape combat le pouvoir de Charles d'Anjou, créé par son prédécesseur, pour appeler à sa place les Aragons gibelins (2). Le bras du parti guelfe en Europe, Philippe le Bel, fait insulter le pape, comme jamais Gibelin n'avait osé le faire, et emmène la papauté dans la captivité de Babylone (3). Un siècle auparavant déjà, Innocent III avait été défendu contre le guelfe Othon par celui qui devait être le Gibelin par excellence, par Frédéric II, et nous trouvons presque toujours l'empereur faire cause commune avec le pape pour étouffer l'hérésie si répandue parmi les Gibelins (4).

On dit encore avec une bien plus grande apparence de

1220, Frédéric II est obligé, pour obtenir son couronnement, de promettre à Honorius de vouloir aider l'Église contre les *villes* et les hérétiques (V. Floto, l. c., p. 56), notamment contre Rome même (V. Schlosser, l. c., VII, p, 277; Nicolas de Jamsilla, *Hist. sic. ap. Mur. script. rer. ital.*, VIII; — V. aussi plus bas, ch. II, § III). L'Église employait les villes contre l'empereur; mais comme par la naissance des institutions libres, les droits séculiers de l'Église périssaient dans les cités, elle ne favorisait point ces institutions.

(1) V. Dante, dans le célèbre passage du *Purgatoire* (VI), après la rencontre de Sordello.

(2) Fauriel (l. c., I, p. 62) convient lui-même que les papes, à une certaine époque, « soutinrent partout les Gibelins opprimés et exilés; ils tâchèrent de leur rendre le gou- » vernement des villes guelfes. En un mot, ils usèrent de toute leur influence, dans la » vue plus ou moins directe de modérer l'action de la démocratie dans ces villes. » Ainsi, nous voyons Florence excommuniée en 1258, c'est-à-dire à une époque où les Gibelins étaient chassés et les Guelfes maîtres de la ville (V. Malaspini, 159), et bientôt après le pape Nicolas III s'unit avec les Gibelins contre les Guelfes sous Charles d'Anjou, comme nous l'avons observé dans le texte. Par contre, les Guelfes bannis de Florence envoyèrent en 1261 une députation en Allemagne, pour appeler Conradin! (Malaspini, c. 176; Villani, VI, 83; March. di Coppo Stefani, II, 128).

(3) Déjà, sous son pieux aïeul saint Louis, les Français avaient protesté contre la papauté (en 1248) et ses prétentions, disant « qu'il faut donner à César ce qui est à César » (V. Schlosser, l. c., VII, p. 302).

(4) V. Otto Frising. (l. c., ch. XXI, p. 720), l'exécution d'Arnaud de Brescia par l'empereur Frédéric I; — et V. plus haut, 31, n. 4.

raison, que si les Guelfes n'ont pas défendu la nationalité italienne en connaissance de cause, du moins ont-ils défendu sans s'en rendre compte le principe latin contre les envahissements du germanisme. Cette manière de voir, bien qu'elle soit contredite par des faits nombreux, paraît spécieuse au premier abord. Elle a particulièrement trouvé des partisans (1) dans notre siècle, qui semble avoir l'idée fixe des races. — On ne saurait nier que si le parti guelfe n'a pas toujours combattu l'aristocratie et la féodalité, il ne s'est pas du moins opposé au rétablissement dans les villes des constitutions romaines. Mais cette observation ne peut guère s'appliquer qu'à l'époque des empereurs saxons et franconiens, et les partis guelfe et gibelin ne datent que du règne de Frédéric II, ou pour mieux dire de sa mort (2). Or, à cette époque (vers 1225 à 1250) le principe féodal était vaincu, et s'il s'agitait encore parfois, c'est précisément l'empereur gibelin qui le réfrénait. C'est lui qui organise à la romaine la justice et l'administration dans le royaume de Naples, et ce sont les Guelfes qui renversent cette œuvre pour rétablir la féodalité. Cependant, comme on est convenu d'étendre les dénominations de Guelfes et de Gibelins à la période antérieure à leur origine, nous conviendrons sans peine que bien que le germanisme fût déjà étouffé lors de la première apparition de ces noms, le parti qui commença à s'appeler Guelfe après la

(1) Je pense surtout à MM. Léo, Quinet et Ferrari, dans les ouvrages cités plus haut. M. Floto (l. c.) nie l'existence de ces éléments hétérogènes, et soutient que les populations germaines et latines étaient à cette époque aussi fondues en Italie qu'en France. Outre que ce point est fort contestable, il ne changerait rien à la question : il ne s'agit point du tout de la lutte d'un sang contre l'autre, mais de deux principes contraires introduits par deux races différentes.

(2) Je suis heureux de me rencontrer ici avec Tosti (*Storia di Bonifazio VIII*, vol. I, p. 143 et 144) : « Le guelfisme, » dit-il en ajoutant, « — je parle de l'idée et » non des noms, car on ne les employa que plus tard, — n'eut qu'une époque où il fut » réellement représenté dans toute la pureté de son idée par le pape et la ligue lombarde ; » c'est-à-dire au XIIe siècle. » M. Ferrari (l. c., II, 395-419) a très-bien réfuté l'erreur si répandue qui fait remonter l'origine de ces partis au commencement du XIIIe siècle (V. Muratori, *Antiqu. Ital., pars.* IV, *Diss.* LI).

mort de Frédéric II avait été jusque-là le représentant des intérêts romains. Dans cette mesure, les historiens qui voient en toute lutte de principes contraires un combat de races, méritent plus d'attention que ceux qui, transportant leurs idées modernes dans le passé, nous parlent de nationalité italienne et de parti démocratique. Il ne faudrait cependant pas oublier que si la guerre des Guelfes et des Gibelins a été une guerre de races, les partis n'en avaient point conscience, et que le sang des deux peuples germain et latin était déjà complétement fondu, tandis que la divergence des deux principes qui avaient été posés par l'invasion subsistait encore dans la fusion.

Une chose est certaine : l'objet même de cette lutte fut une conséquence lointaine de l'invasion germanique, quoique celle-ci fût singulièrement modifiée par les traditions romaines. Cet objet était le Saint-Empire Romain de Nation Germanique (1).

Le caractère principal de cette institution est son universalité. La domination romaine avait brisé les barrières des nationalités, effacé les limites politiques, détruit les États, pour mettre à la place l'État qui, sous le nom romain, devait comprendre toute la société civilisée (2). Ce caractère d'universalité de l'Empire romain l'emporta bientôt sur son principe de centralisation. Une fois l'égalité absolue admise et accomplie, Rome elle-même n'avait plus le privilége de la domination. Dès Dioclétien, l'empereur est rarement romain, et on se fit vite à ce caractère cosmopolite de la suprême dignité humaine. Le christianisme, première religion qui ne

(1) Arrivabene (*Secolo di Dante,* I, p. 198) est beaucoup trop absolu quand il dit : « Chi era aderente de' papi... si diceva seguitar la parte o fazione guelfa ; e chi aderiva » all' imperatore, si chiamava di parte o fazione ghibellina. » J'ai réfuté cette thèse dans le texte ; cependant, il faut rendre cette justice à Arrivabene d'avoir entrevu la vérité en ajoutant à *chi era aderente de' papi* les mots *per non essere conculcati dagli ufficial, cesarei.*

(2) V. surtout le IVe traité du *Convito* de Dante.

fut pas nationale, prêtait encore de nouvelles forces à cette institution nouvelle. Cependant, les éléments nouveaux qui devaient entrer dans la civilisation moderne pour la rendre si différente de la civilisation antique, les éléments germains modifièrent, altérèrent même profondément ce legs de l'antiquité romaine, tout en lui conservant l'auréole qui s'attache aux pouvoirs traditionnels. Le trône démocratique, en s'entourant d'usages et d'institutions germaniques, devint bientôt une monarchie aristocratique, la tête du système féodal. Toutefois, bien des idées se réalisent dans l'humanité avant qu'elle ait conscience de ces principes nouveaux qui la gouvernent. Mille ans après la révolution qui fit de la monarchie romaine un édifice féodal, on la regardait encore comme l'héritière directe de Rome. La renaissance des études de jurisprudence au XIIe siècle ne contribua pas peu à maintenir les peuples dans cette illusion; aussi personne ne songea à contester les droits de l'Empire allemand à la domination universelle. Après leur glorieuse victoire de Legnano, les villes lombardes reconnurent les droits impériaux tels que les avaient définis les écoles de droit de Bologne et de Pavie et l'assemblée des plaines roncaliennes (1).

Cependant, si l'on ne contestait pas la légitimité des prétentions impériales, les intérêts nouveaux en souffraient; aussi tous ceux dont les intérêts sont gênés par la présence de l'empereur ou de ses vicaires, se réunissent-ils pour s'affranchir de cette pression. C'est là un des faits les plus étranges de cette époque curieuse. On ne conteste pas le droit de l'empereur, mais on ne veut pas qu'il l'exerce. Les Guelfes les plus avancés l'admettent en principe, et reconnaissent le

(1) Les actes de la paix de Constance en font foi (V. Muratori, *Antiqu. Ital.*, vol. IV, 240-300, *ad ann.* 1183). La noblesse guelfe de Florence invoque elle-même l'autorité impériale contre la démocratie (V. Dino Compagni, l. c., 12).

chef qui en est revêtu tant qu'il est au loin; mais ils s'efforcent de se soustraire à son influence directe. C'est de cette manière seulement que s'expliquent les contradictions qui frappent l'observateur. Que le parti qui ne voulait pas de la direction immédiate de l'empereur se ralliât quelquefois autour du pape, on ne saurait le contester, mais il ne professa pas pour cela le principe de la supériorité du Saint-Siége sur le trône impérial. Ces sortes de ralliements n'étaient qu'accidentels. Le pape étant très-souvent en lutte avec l'empereur, on se joignait souvent à lui pour combattre l'ennemi commun; mais les hommes d'État gibelins du moyen âge ne niaient pas plus la légitimité de la papauté, que les Guelfes ne niaient les droits impériaux. Quiconque voyait un avantage dans la protection de l'empereur se rattachait à lui; quiconque en souffrait voulait le voir éloigné. Des villes commerçantes et libres, comme Pise et Gênes, tiraient profit de son séjour et de son gouvernement immédiat [1]; des chefs féodaux, les Polenta par exemple, s'en trouvaient gênés; et nous voyons ces cités se faire et rester gibelines, comme le seigneur reste guelfe. Ce n'est donc ni le principe de la nationalité italienne, ni la démocratie, ni l'intérêt général du commerce et de la liberté, qui avaient formé le parti guelfe : l'idée romaine y dominait, sans que l'on s'en rendît compte; l'Église et le Saint-Siége servaient de centre de ralliement et de drapeau; mais le véritable lien du parti était le désavantage commun ressortant, pour tous ceux qui le composaient, de l'action trop immédiate du gouvernement impérial. En ce sens, et en ce sens seulement, l'on peut dire que les intérêts matériels étaient le point de départ de toutes les inimitiés entre Guelfes et Gibelins. Les motifs personnels

[1] Florence elle-même, si fière de son guelfisme, surtout après sa résistance à Henry VII, a recours au pouvoir impérial, lorsque les villes toscanes forment une ligue contre elle en 1355 (V. Matteo Villani; Muratori. *Scr. rer. ital.*, XV, p. 286).

s'abritaient naturellement sous le drapeau commun, et nous sommes loin de nier que des éléments impurs se soient parfois mêlés à cette guerre; mais les intérêts individuels ne forment pas de partis politiques. Nous admettons également l'influence secondaire des aspirations démocratiques, très-vagues encore, des traditions municipales de l'antiquité, de la puissance ecclésiastique, des besoins du commerce; le mouvement fut si complexe, que tous ces éléments pouvaient y concourir à la fois, sans qu'aucun d'eux prédominât. Le véritable principe du guelfisme était un principe essentiellement négatif. En le constatant, nous avons aussi caractérisé le programme opposé des Gibelins.

Ceci établi, voyons quelle fut la marche suivie par ces deux partis en Toscane, et à Florence en particulier.

Nous avons vu (p. 26) dès qu'Innocent IV eut lancé sa bulle d'excommunication contre Frédéric II, celui-ci user de tous les moyens en son pouvoir pour s'assurer une influence prépondérante en Italie et particulièrement en Toscane. Il excita les Uberti et son parti contre les Guelfes de Florence, soutint les hérétiques en cette ville, et finit par envoyer aux Gibelins des cavaliers allemands avec son propre fils, Frédéric d'Antioche, en qualité de *podestà* ou de lieutenant de l'Empire (1). Dès lors, les événements dans le reste de l'Italie commencèrent à avoir une influence décisive sur les affaires intérieures de Florence, et aussitôt les Guelfes, bien que soutenus par le peuple, cédèrent à la force majeure et abandonnèrent la ville. Cet événement eut lieu au mois de février 1249. Deux ans plus tard, aussitôt après la mort de

(1) « Ecce igitur dilectum filium nostrum Fridericum..... quem non solum potestate » quam ceteris officialibus imperialis impartitur auctoritas, volumus esse contentum, sed » ut in facinerosos et segniter seu contumaciter se gerentes liberius adminadvertere valeat » sibi concedimus vices nostras. » *Pet. de Vineis*, epist., l. III, 9, t. I, p. 398 (V. d'ailleurs Villani, VI, 33; Malaspini, 137; Paolino Pieri, l. c., p. 23; Machiavelli, II, c. 4).

Frédéric II (1) et de son podestà (2), une révolution populaire les rappela (3).

Les Gibelins, en effet, soit par vengeance, soit par nécessité de se défendre contre les Guelfes établis dans les environs, avaient étrangement abusé de leur victoire et traité la ville en place conquise. Les tours des Guelfes étaient abattues (4); le peuple, déjà favorable au parti exilé, avait été opprimé et pressuré; l'arrogance des nobles avait exaspéré tout le monde. C'est à la suite de ces circonstances, et notamment de la mort de l'empereur, qui ôta leur principal soutien aux Gibelins, que survint l'événement le plus considérable, à notre avis, de l'histoire de Florence à cette époque, événement auquel on n'a cependant pas accordé jusqu'à présent cette importance : la première intervention du peuple dans les affaires des nobles et dans la chose publique.

Le *popolo,* de son autorité propre, s'assembla dans l'église Saint-Laurent, et établit, pour protéger la république, un gouvernement populaire, connu dans l'histoire de Florence sous le nom de *popolo vecchio* (5).

Le nouvel ordre de choses ne fut pas un essai de constitution civile, ce fut une organisation militaire des forces

(1) Nous ne nous étendons pas sur les circonstances de cette mort, parce qu'elles sont en dehors de notre sujet; mais nous ne pouvons nous empêcher d'exprimer notre étonnement de ce qu'un homme sérieux et consciencieux comme Ozanam (l. c., p. 265) n'ait pas hésité de reproduire les absurdes fables de Malaspini (139) sur la mort de Frédéric, « étouffé sous les coussins par la main d'un de ses bâtards. » Ozanam aurait pu ajouter, comme Malaspini, que Mainfroy commit ce meurtre « pour s'emparer du trésor de son père; » ce n'eût pas été un fait historique moins sérieux.

(2) Malaspini, 140; Villani, VI, 42.

(3) Les historiens donnent la date de 1248; mais on sait que l'année ne commençait qu'au mois de mars. Machiavel met le fait en 1246 (l. II, 4), Paolino Pieri (p. 23) en 1247. Floto, dans son intéressant travail sur Dante, se trompe en plaçant à plusieurs reprises (p. 9 et 11) cet événement en 1244, et en indiquant la durée du gouvernement gibelin de sept ans (p. 15). Malaspini (c. 132) dit que c'est la nuit de la Chandeleure 1248 (c'est-à-dire 1249) qu'ils partirent; c'est aussi la date donnée par Simone della Tosa (l. c., p. 134).

(4) Malaspini, c. 132 (édit. Benci).

(5) Peut-être d'après l'antécédent de Bologne en 1218 (Savioli, *Annali Bolognesi,* vol. III, P. I, p. 52).

populaires pour mettre les bourgeois à l'abri des brutalités de la noblesse, et pour assurer la paix dans l'intérieur de la ville, constamment troublée par les luttes des seigneurs. On divisa toute la population urbaine en vingt bannières, celle de la banlieue en quatre-vingt-six, dont chacune avait un chef électif (1). On mit à la tête de cette milice réunie un *capitano del popolo,* étranger comme le *podestà,* et qui partageait avec celui-ci le pouvoir judiciaire (2). Le pouvoir législatif et administratif fut déféré à douze *anciens (anziani),* élus pour un an par les six quartiers *(sestieri)* en lesquels on divisa la ville (3). Une ordonnance, réduisant toutes les tours fortifiées des grands de 120 à 60 mètres, scella l'œuvre populaire et en marqua nettement le caractère (4). On se mit aussitôt à élever un *palais du peuple,* dont on confia la construction à un élève de Niccolò Pisano (5).

L'époque qui suit cette révolution est, sans contredit, la plus belle dans l'histoire de Florence : commerce, industrie, richesse, puissance, fortune militaire, arts et civilisation (6), toutes conséquences naturelles et nécessaires de la liberté,

(1) Villani (VI, 39-42) et Scip. Ammirato (l. II, 91) veulent que la campagne ait été divisée en 96 bannières. Machiavel (II, 76) et Malaspini (c. 137) parlent de 86.

(2) M. Abel Desjardins (l. c., p. XLVII) veut que le *podestà* ait conservé la juridiction civile, et que la juridiction criminelle ait été attribuée au capitaine du peuple. C'est là une supposition que M. Desjardins et M. Vannucci (l. c., p. 92), qui la partage, n'appuient sur aucun document, et je ne connais point de preuve de ce qu'ils avancent. — La phrase de Machiavel ne saurait être interprétée en ce sens (l. c., II, 5) : « Provvidono » a due giudici forestieri, chiamato l'uno *capitano di popolo* e l'altro *podestà,* che le » cause civili come criminali fra i cittadini occorrenti giudicassero. » — M. Vannucci (*I primi tempi della libertà fiorentina,* p. 89) se trompe quand il dit que le « capitaine du peuple fut créé *à la place* du *podestà.* » — Neumann (l. c., 24) se trompe également en citant Dino Compagni comme *capitano del popolo.* Étant Florentin, il n'a jamais pu occuper cette charge. Neumann confond ici la dignité de capitaine du peuple avec celle de gonfalonier.

(3) Malaspini, 141-144; Villani, VI, 41-42; Paolino Pieri, l. c., p. 25.

(4) Outre les chroniqueurs contemporains, aux chapitres indiqués, voyez, sur cette particularité des tours à Florence, Sismondi (l. c., IV, 346-348) et Delécluze (*Florence et ses vicissitudes,* I, 21, 41, 49).

(5) Malaspini, c. 141 (137, édit. Benci). Cet élève fut Arnolphe di Lapo.

(6) V. Delécluze (l. c., p. 56), Wegele (l. c., 17) et Vannucci (l. c., 91, 92). V. aussi le ch. XI du *Purgatoire,* où Oderisi nomme les grands peintres et poètes de ce temps, et parle de la *rabbia superba a quel tempo* des Florentins.

jetèrent leur éclat sur cette période, où le bourgeois lutta de valeur et d'intelligence politique avec la noblesse, comme à l'époque si glorieuse de Rome qui suivit l'adoption des lois de Licinius Stolo. L'émulation produite par la force des circonstances est la seule condition de la véritable grandeur politique, et l'essor d'un peuple ne peut être que libre et spontané, comme tout phénomène vital dans le monde.

Les Guelfes furent donc rappelés, et les Gibelins forcés à se réconcilier avec eux (1); et lorsque, malgré les fêtes de réconciliation et les promesses faites à cette occasion, les Gibelins intriguèrent contre ce gouvernement populaire si odieux, on chassa d'abord leurs chefs (2); puis, une nouvelle conspiration, qu'ils tramaient contre le gouvernement, ayant été découverte, et les auteurs refusant d'en rendre compte au *podestà,* on se vit obligé de les chasser tous ensemble (3) en juillet 1258.

Il y a un fait particulier dans l'histoire des partis en Italie : le parti vaincu et exilé ne renonce point à la patrie, comme en Grèce où il va chercher un nouvel établissement en fondant une colonie; il se campe en face de la patrie même, demandant à y rentrer. C'est à Sienne que, lors de cette expulsion, les Gibelins demandent un asile et du secours. De là, ainsi que de Montevarchi, ils ne cessèrent d'inquiéter Florence, qui cependant ne les craignait pas. La victoire avait toujours suivi son *carroccio* dans les luttes incessantes qu'elle soutenait contre ses voisins depuis la révolution de 1250 (4); elle lui était restée fidèle également dans les combats contre ses citoyens rebelles. Enfin, voulant éteindre dans son foyer même cette guerre sans cesse renaissante, elle demanda à

(1) V. Malaspini, 144; Paolino Pieri, 26.
(2) *I Caporali della Parte* (Malaspini, 145; Villani, VI, 43). Nous reviendrons sur l'organisation de ces partis.
(3) Malaspini, 159; Villani, VI, 65. — Voyez, sur les vengeances du peuple, Dante (*Inferno,* XXXII, v. 119), qui cite tous ceux qui avaient trahi la conspiration.
(4) Machiavel, II, 6.

Sienne, en vertu du traité par lequel cette ville s'était engagée à ne jamais donner asile aux bannis florentins [1], l'extradition ou l'expulsion des Gibelins réfugiés dans ses murs. Sienne, impatiente de s'affranchir de l'espèce de tutelle où elle se trouvait, comme la plupart des villes toscanes, vis-à-vis de Florence, refusa, et la république guelfe, dans le sentiment de sa force, s'apprêta au combat. Les Gibelins, de leur côté, désiraient un combat décisif : le fier Farinata degli Uberti, leur chef, l'avouait hautement. « Il vaut mieux mourir tout de suite, dit-il, que d'errer ainsi par le monde dans la misère [2]. »

Le chevaleresque et héroïque Mainfroy s'était, après la mort de son demi-frère Conrad, établi d'une façon solide dans la Pouille. Héritier de l'intelligence politique de son père et de la bravoure de son aïeul, il forma le point d'appui et le centre du *gibelinisme*. C'est à lui que s'adressèrent les Gibelins de Florence [3], qui déjà, avant leur expulsion, avaient eu des relations avec lui, car il avait relevé partout la cause gibeline. Il leur envoya le plus fidèle et le plus dévoué de ses officiers, le célèbre comte Giordani avec 800 cavaliers [4]. Les Florentins, de leur côté, ne restèrent pas inactifs : ils envoyèrent leur premier diplomate, le maître de Dante, Brunetto Latini, en Espagne, demander secours à Alphonse de Castille, proposé alors comme candidat à l'empire [5]. Les Guelfes s'adressèrent ainsi au petit-fils de Philippe de Souabe pour les aider contre le fils de son neveu, tant étaient déjà confuses les idées de parti ; car si l'on proposait Alphonse

[1] Le traité avait été conclu après la guerre victorieuse que la République avait faite à Sienne en 1254 (V. Malavolti, *Istoria di Siena*, P. I, l. V, p. 68).

[2] Villani, VI, 76 ; Malaspini, 151 (éd. Benci). Il est vrai que Malavolti révoque en doute l'authenticité de ce mot, comme de presque toutes les anecdotes de Malaspini.

[3] Malaspini, 163.

[4] *Ibid.*, 167 ; Machiavelli, II, 7.

[5] Malaspini, 162, et Brunetto Latini lui-même, au commencement du *Tesoretto*.

pour le trône impérial, ce ne pouvait être qu'à cause de son origine gibeline.

Cependant, les plus ardents d'entre les Guelfes de Florence ne pouvaient souffrir que la décision fût plus longtemps différée. L'opposition fut faible, et les belliqueux l'emportèrent. Une armée, la plus belle (1) qui fût jamais sortie des murs de Florence, se mit en marche contre Sienne. Sous les murs mêmes de cette ville, non loin de Montaperti, le comte Giordani et Farinata degli Uberti surent l'engager dans une bataille, et lui infligèrent

Lo strazio e 'l grande scempio
Che fece l'Arbia colorata in rosso (2).
(*Inferno*, X, 85.)

« Le massacre et le carnage qui rougit l'Arbia. »

Le *carroccio* lui-même, après une défense héroïque du vieux Tornaquinci, doyen du parti guelfe, tomba entre les mains de l'ennemi, et les vaincus ne songèrent pas même à rentrer dans leur patrie : ils se retirèrent à Lucques, ville amie, quittant le champ de bataille pour l'exil (1260) (3).

Les Gibelins entrèrent triomphants à Florence, et Guido Novello, de la vieille famille gibeline, si ennemi de la république, fut établi dans le Palais-Vieux comme *podestà*, ou, pour mieux dire, comme vicaire de Mainfroy. La cons-

(1) On l'évalue à 30,000 fantassins, avec les troupes auxiliaires des villes soumises, de Lucques, Prato, Pistoie, Volterra, etc., et à 3,000 cavaliers, avec ceux de Pérouse et d'Orvieto, qui se joignirent aux Florentins près de Sienne (V. sur cette bataille Nic. Jamsilla; ap. Muratori, *Scr. rer. ital.*, VIII, 588, et surtout Gius. Porri, *Chronache della sconfitta di Montaperti*, Siena 1844). Ce volume contient deux récits des plus dramatiques et des plus curieux que M. Porri a tirés de vieux manuscrits, et dont l'un a été écrit d'après le récit d'un témoin de la bataille.

(2) Dante revient souvent sur cette mémorable bataille. Le passage cité plus haut est prononcé (ch. X, 85) par le grand Farinata, qui expie dans l'Enfer ses opinions hétérodoxes. Mais le poète y revient encore (*Inferno*, XXXII) en parlant du traître Bocca degli Abati, et *Purgatorio*, XI, où il parle de l'un des vainqueurs siennois, Provenzan Salvani.

(3) Malaspini, 171 ; Villani, VI, 79; Machiavelli, II, 6. — L'impression produite

titution populaire fut renversée, l'armée nationale dissoute ([1]), et pendant sept ans le joug vindicatif des nobles Gibelins s'appesantit sur la ville et en arrêta le développement.

Combien ce parti était peu capable de résister au peuple uni avec la noblesse guelfe, la nécessité d'une protection étrangère le prouve suffisamment. A peine le comte Giordani et ses Allemands sont-ils rappelés de Florence par Mainfroy, qui avait besoin de ce fidèle soldat, que le parti gibelin se voit presque perdu. Guido Novello convoque aussitôt à Empoli une espèce de parlement de tous les chefs gibelins, où l'opinion de la majorité montre toute l'inconsistance de ce parti : on ne croit pouvoir régner sans inquiétude en Toscane, où l'on compte cependant comme appuis sûrs les villes gibelines d'Arezzo, Sienne, Pistoie et Pise, sans détruire Florence, le centre guelfe. Farinata seul, le premier général et le plus grand politique de Florence au XIII[e] siècle, se montra aussi le plus patriote; il s'opposa à ce vandalisme avec toute l'énergie de l'indignation, déclarant vouloir mourir pour la défense de la ville, et Florence fut sauvée ([2]). Dans les tourments de l'Enfer, il se glori-

par cette défaite fut extraordinaire; on l'attribua surtout à la trahison de Bocca et à l'outrecuidance du peuple :

> .... *fu distrutta*
> *La rabbia fiorentina, che superba*
> *Fu a quel tempo, sì com' ora è putta.*
>
> (*Purgat.*, XI, v. 112.)

Malaspini (l. c.) : « Così si domò la rabbia dello ingrato e superbo popolo di Fiorenza... » (V. Paolino Pieri, p. 30; Simone della Tosa, p. 138). Léonard Arétin prête à Farinata un discours insipide de quatre pages, qui semble bien pompeux à côté de la vigoureuse harangue, entremêlée de proverbes populaires, que nous trouvons chez Malaspini, et que l'orateur termine par ces belles paroles : « Et si je suis seul, tant que je vivrai, » je la défendrai l'épée à la main ! »

([1]) Malaspini (l. c.) : « E per questa cagione fu rotto e annullato il popolo vecchio » di Fiorenza, ch' era durato in tante vittorie e in grande stato per dieci anni. » — Machiavelli, II, 7.

([2]) Malaspini, 174; Villani, VI, 82; Machiavelli, l. c.

fie encore de cet acte d'humanité et de grand politique :

Fu io sol colà dove sofferto
Fu per ciascun di torre via Fiorenza,
Colui che la difesi a viso aperto.
(*Inferno*, X, 91.)

« Ce fut moi seul, là où chacun souffrait qu'on détruisît Florence, qui la défendis à visage découvert. »

Cependant, la tempête approchait qui devait renverser la dernière colonne du gibelinisme. En vain tous les papes qui s'étaient succédés depuis Innocent IV, avaient-ils suivi l'exemple du grand Gênois; en vain avaient-ils ameuté l'Italie entière, et même l'Europe contre « le fils de la vipère; » en vain avaient-ils répandu à profusion l'or anglais : ils n'avaient pu intimider le fier Mainfroy, ni ébranler sa puissance. Mais lorsque le Pape, prêchant la croisade contre le « mécréant, » offrit à Charles d'Anjou la couronne de Naples qu'Édouard d'Angleterre n'avait osé réclamer en personne, ce que les foudres de l'interdiction papale, ce que l'argent, ce que les armes n'avaient pu faire, la fatalité et la trahison l'accomplirent. L'ouragan qui détruisit complétement la brillante escadre de Mainfroy, épargna une partie de la flotte de Charles, qui entra tranquillement dans le Tibre, et jeta l'autre partie sur les côtes de la Toscane, où les troupes débarquèrent sans être inquiétées. Le gros de l'armée de Charles sous le commandement de Gui de Montfort, passait par le Piémont. Une armée gibeline considérable et la nature des lieux devaient infailliblement empêcher ce passage. Buoso di Doara, tyran de Crémone, chef des Gibelins lombards, en qui Mainfroy avait placé toute sa confiance, vendit le passage des Apennins, si facile à défendre (1), et toutes les forces de Charles se réunirent à Rome.

(1) Bien des historiens, entre autres Arrivabene (*Secolo di Dante*, I, 318-321), ont voulu révoquer en doute l'authenticité de ce fait; mais Malaspini (180) est explicite

Sous les murs de Bénévent, sur le Garigliano,

Là dove fu bugiardo
Ciascun Pugliese,
(*Inferno,* XXVIII, 17.)

le glorieux Mainfroy, abandonné des Gibelins de la Toscane (1), périt de la mort des héros au milieu de ses fidèles Allemands et Sarrazins, aimant mieux « mourir sur le champ de bataille que vivre dans l'exil et dans la misère (2). » Charles refusa la sépulture aux restes de son chevaleresque ennemi; mais les soldats français lui rendirent les derniers honneurs en couvrant son corps d'un *tumulus* de pierres, à la manière des légions romaines. La mort, qui avait apaisé la haine de ces vaillants soldats, n'assouvit point la soif de vengeance des prêtres : le légat du Pape, l'archevêque de Cosenza, ordonna de déterrer le corps du héros, et fit disperser ses membres déchirés dans une sombre vallée de la rivière Verde, et le poursuivit de sa malédiction jusque dans la mort. « Mais Dante, au lieu de l'éphémère tombeau de pierres qui tombent en poussière, a élevé au malheureux mais glorieux Hohenstauffen, un monument impérissable de vers divins, où il oppose d'une manière touchante la miséricorde de Dieu à la dureté de celui qui se disait son

à cet égard, et Dante en doute si peu, qu'il place Buoso à côté de Bocca dans les glaces du Cocyte, où « il pleure l'argent des Français » (*Inferno,* XXXII, 115). Ses amis et compatriotes eux-mêmes le crurent coupable, car les Crémonais le chassèrent de leur ville et détruisirent les places fortes de sa famille; il fut même chassé plus tard de son château de Rotera, où il gardait ses immenses trésors, et mourut pauvre, abandonné de tous, dans un âge très-avancé (V. Franc. Pipinus; ap. Muratori, *Scr. rer. ital.,* IX, p 720 : « *Et tamdiu exul fuit, donec egens et decrepitus, terminum vitæ dedit.* »)

(1) « Où sont mes Gibelins pour lesquels j'ai fait tant de sacrifices! » s'écria-t-il au plus fort du combat, en voyant les Guelfes de Florence (Saba Malaspina, *Histor. sicul.,* l. III, 13; ap. Muratori, *Scr. rer. ital.,* VIII, 830). Cet auteur semble remarquer déjà la *furia francese* quand il parle de la *promptitudo* ou de la *sævities gallica* (*Ibid.,* 828, l. III, 10). Il est très-regrettable que cette partie des *Giornali* de Spinelli (ap. Muratori, VI) nous manque.

(2) Malaspini, c. 180; Villani, VII, 9.

vicaire sur terre (1). » Les vrais amis de Mainfroy lui donnèrent après sa mort encore de touchantes preuves d'estime et d'amour. Lorsque son corps eut été retrouvé, et que Charles fit amener, pour le reconnaître, les barons captifs, le comte Giordani couvrit son visage des deux mains, et s'écria en gémissant: Oh! malheur! que dois-je voir! « Car, dit le chroniqueur, l'amour est tout-puissant et ne redoute ni la vue du vainqueur, ni les armes victorieuses des guerriers, ni tourments, prison et mort (2). » Avec Mainfroy disparut une des dernières chances pour l'Italie de devenir une nation.

Cependant, dès que la grande nouvelle arriva en Toscane, les Guelfes exilés et les bourgeois de la ville commencèrent à s'agiter d'une façon si menaçante, les murmures contre Guido Novello prirent un caractère si grave, que les Gibelins se virent obligés de faire des concessions (3). Ils appe-

(1) Cet admirable passage de Dante, auquel Schlosser fait allusion dans la phrase citée dans le texte (l. c., VII, 318), se trouve au *Purgatoire*, III, 107 :

Biondo era e bello e di gentile aspetto;
Ma l'un de' cigli un colpo avea diviso.
. . . .
Orribil furon li peccati miei;
Ma la Bontà 'nfinita ha sì gran braccia
Che prende ciò che si rivolve a lei.
Se 'l pastor di Cosenza, ch' alla caccia
Di me fu messo per Clemente, allora
Avesse 'n Dio ben letta questa faccia :
L'ossa del corpo mio sarieno ancora
In co del ponte, presso a Benevento,
*Sotto la guardia della grave mora *.*
Or le bagna la pioggia e muove 'l vento
Di fuor dal regno, quasi lungo 'l Verde
Ove le trasmutò a lume spento.
Per lor maladizion sì non si perde
Che non possa tornar l'eterno amore,
Mentre che la speranza ha fior del verde.

(2) Malaspini, 180; Villani, VII, 9; Nic. de Jamvilla; ap. Muratori, VIII, 588, qui copie, il est vrai, Saba Malaspina.
(3) Machiavel, l. c., II, 8.

* Tumulus.

lèrent (en 1266) deux *podestà* [1], un Guelfe et un Gibelin, tous deux de l'ordre des *Joyeux Frères* [2], auxquels on adjoignit une commission de trente-six *buonuomini,* choisis parmi les grands et les bourgeois des deux partis, pour donner une constitution au peuple et pour veiller aux finances *(alle spese)* [3]. Cette constitution, où l'on sacrifiait complétement les intérêts gibelins, fut, comme celle de 1250 (le *popolo vecchio*), une organisation militaire plutôt qu'un statut politique. Depuis longtemps des corps de métiers *(arti)* s'étaient formés à Florence comme partout en Europe pendant le moyen âge, et ce fut aux plus considérés de ces corps, aux *arts majeurs (arti maggiori),* qu'on confia la défense de la ville [4]. Les sept corporations, dont celles des légistes et des drapiers [5] étaient les plus considérées, de-

(1) Ce singulier expédient fut très-souvent employé dans des villes divisées en deux factions (V. Muratori, *Antiqu. Ital., Diss.* 46, t. IV, *pass.*, et notamment p. 88, *E*).

(2) Dante, qui nous en a conservé les noms, les place parmi les hypocrites couverts de manteaux de plomb dans la sixième *bolge* (*Inferno,* XXIII, 82-108). On trouve des détails sur les deux frères dans la *Cronaca di Ronzano* et dans les *Memorie di Loderingo d'Andalò, frate gaudente,* de *Gozzadini*; Bologna 1851. Quant à l'ordre, il avait été fondé en Languedoc par Innocent III en 1208, et confirmé récemment par Urbain IV en 1261. Ils avaient très-vite dégénéré, comme leur surnom l'indique d'ailleurs. D'autres disent qu'on les appelait *gaudenti,* parce qu'ils n'étaient soumis à aucune contrainte. Leur but principal était la guerre aux hérétiques; car l'ordre avait été créé contre les Albigeois, et un collége s'était établi à Florence même contre les nombreux dissidents de cette ville en 1244 (V. sur cet ordre un livre peu connu, mais très soigneusement fait : Federici, *Istoria de' Cavalieri gaudenti,* 4, Venezia 1787). Je conserve l'expression consacrée par les auteurs français, tout en faisant remarquer que la traduction exacte serait : *frères jouissants.*

(3) Malaspini 183; Villani, XII, 13; Machiavelli, II, 8.

(4) V. Malaspini, *ibid.*; Villani, *ibid.*; Paolino Pieri, p. 32; Simone della Tosa, 139, — et sur toute cette organisation, à laquelle on accorde beaucoup trop d'importance, les savantes recherches de Neumann (l. c. 27 à 31), Sieveking (*Geschichte von Florenz,* 53 et suiv.), Delécluze (*Florence et ses vicissitudes,* p. 76). Les corporations, qui ne commencèrent à se former en Allemagne que vers le XIIe siècle (Hüllmann, *Gesch. der Stände in Deutschl.*, III, 337), se trouvent déjà dans la première moitié du Xe siècle en Italie, par exemple à Ravenne (Muratori, *Antiqu. Ital.*, VI, 455 : Fantuzzi, l. c., I, 133) et à Florence même (Lami, l. c., I, 56, et II, 717-942), où leurs chefs s'appelaient *prieurs* (Ammirato, l. c., 57, *D*). Machiavel (l. c.) veut que tous les douze arts, sans exception, aient été organisés ainsi lors de cet établissement; mais Malaspini, qui assista à cette révolution pacifique, nous dit expressément : « che ciascuna » delle sette arti maggiori avessono consoli, gonfaloni e insegna. » C'est également une erreur de Machiavel de croire que la population bourgeoise ne fût qu'alors pour la première fois divisée en arts (V. *Delizie degli Eruditi toscani,* VII, 143).

(5) « I mercatanti di Calimala, cioè di panni franceschi (Villani, VII, 13, et Malas-

vaient se réunir, en cas d'alarme, chacune autour d'une bannière confiée à son chef ou *consul*. On voit que toute cette réforme se réduisit à organiser la résistance contre les Gibelins, et on eut bientôt l'occasion de la mettre à l'épreuve.

Les Gibelins, trompés dans leur attente, ou se repentant de leurs concessions, voulurent les retirer, et, s'il le fallait, forcer le peuple, par les armes, à renoncer à ses nouvelles institutions. Mais pour augmenter sa force armée, Guido fut obligé de demander des fonds aux trente-six qui fonctionnaient toujours. Ceux-ci les lui refusèrent. Il eut recours à la force, mais fut si bien reçu par la bourgeoisie, rangée autour de ses gonfalons, qu'il recula sans coup férir, bien qu'il eût 1,500 cavaliers avec lui. Il quitta la ville pour essayer de la reprendre le lendemain, mais il trouva les portes fermées (¹). Les Guelfes rentrèrent officiellement (²), et peu de temps après, des citoyens pacifiques obtinrent que l'on permît aussi la rentrée aux Gibelins. On congédia les deux *Joyeux Frères* de Bologne, et on projeta des mariages qui devaient cimenter la paix.

Cependant, la présence des Gibelins conserva toujours son

pini, 183). La préparation des draps était l'industrie la plus importante de la ville. — V. là-dessus, et sur les relations que ce commerce nécessitait avec la France, M. Abel Desjardins (l. c.). Les statuts ont été publiés par M. Emiliani Giudici (*Storia politica dei Municipi italiani*). Ce corps de métiers jouissait du droit de patronage de l'église métropolitaine de Florence, et ce fut lui qui, sous la surveillance de Giov. Villani, l'historien, fit faire par Andrea Pisano les portes de métal de l'église Saint-Jean (V. Villani, X, 178). — Sur la dérivation probable du mot *calimala* du grec καλὴ μαλή, voyez Neumann (l. c., 29, note 3). — Les sept arts majeurs étaient : 1° les juges et notaires; 2° les drapiers; 3° les changeurs; 4° les laineurs; 5° les médecins et pharmaciens; 6° les marchands de soieries; 7° et enfin les pelletiers. Les cinq *arts mineurs* étaient : 1° les cardeurs; 2° les bouchers; 3° les cordonniers; 4° les maçons et charpentiers; 5° et les forgerons et serruriers. Ils devinrent également arts majeurs en 1282, et neuf autres arts qui s'étaient formés dans cet intervalle reçurent alors le nom d'arts mineurs (V. Malaspini, *ibid.*). C'est cette circonstance qui a donné lieu à l'erreur de Machiavel mentionnée dans la note précédente. — Une preuve que toute cette constitution ne fut qu'une organisation de la milice, et nullement une réforme politique, c'est que l'on ne changea rien quant au gouvernement civil.

(¹) Malaspini, 184; Villani, VII, 14; Paolino Pieri, p. 33; Leon. Aretino, II, 65; Machiavelli, II, 9.

(²) Villani, VII, 15, et Machiavelli, l. c.

caractère particulier : elle était tolérée plutôt que reconnue comme un droit, et lorsqu'à l'approche de Conradin, on les vit manifester trop hautement leurs espérances, les Guelfes s'adressèrent à Charles d'Anjou pour avoir du secours à tout événement. Charles leur envoya le comte de Monfort avec 800 cavaliers français (1). Sans attendre son arrivée, la veille de Pâques (1267), les Gibelins quittèrent la ville (2). L'année suivante, la mort de Conradin rompit à tout jamais le lien entre l'Italie et l'Allemagne (3). Le rôle qu'allait jouer Florence était dorénavant marqué : la ville fut et resta guelfe. Les Gibelins formèrent une émigration, si je puis m'exprimer ainsi : ce n'était plus un parti (4).

On offrit la seigneurie à Charles d'Anjou, qui n'eut garde de refuser, et un vicaire franco-napolitain gouverna la ville pendant dix ans, conjointement avec douze *buonuomini* florentins (5). Le pape, non-seulement confirma cette seigneurie, mais il accorda encore à Charles le titre et les pouvoirs de lieutenant général de la Toscane. Mais une me-

(1) Je ne sais d'où a pu venir la singulière erreur de Cesare Balbo (*Vita di Dante*, p. 24), qui fait venir Charles d'Anjou à Florence trois mois après cet événement. Ce qui est plus étonnant encore, c'est qu'il cite à l'appui Dino Compagni, dont l'histoire ne commence qu'en 1280, et qui parle de l'entrée du fils de Charles d'Anjou en 1289, c'est-à-dire vingt-deux ans plus tard.

(2) Malaspini, 185; Machiavelli, II, 9.

(3) Sur la bataille de Tagliacozzo, voyez Ric. Malaspini, Villani, et surtout l'éloquent Saba Malaspina, IV, l. c., p. 846.

(4) Les Gibelins font encore souvent des tentatives pour rentrer à peu près comme les Stuarts, qui, soixante ans après leur expulsion, essaient encore de s'emparer du trône anglais; mais ils n'entrent pas plus dans l'organisme des partis politiques à Florence, que les partisans des Stuarts n'entraient dans celui des partis anglais au XVIIIe siècle.

(5) Machiavel, II, 10. Toutes les dispositions qu'il mentionne me confirment dans ce que je disais plus haut sur le peu d'importance de cette prétendue constitution de 1267; car, d'après tout ce que nous en savons et tout ce qu'en dit Machiavel, il ne semble être question là que d'une remise en vigueur de la constitution de 1250, temporairement suspendue par les Gibelins. Au lieu d'*anziani*, on appelle les douze premiers magistrats *buonuomini*, et on les fait sortir de fonction tous les deux mois. On reconnaît officiellement les corps de métiers existant depuis longtemps, et on leur rend les armes et les bannières qu'on avait données aux six quartiers de la ville. Voilà à quoi se bornent les réformes. La *Credenza*, de 80 citoyens, le Conseil général, composé de 180 membres, et enfin le Conseil des Cent-Vingt, restèrent tels qu'ils étaient établis depuis longtemps, car leur établissement remonte bien plus haut encore que 1250 (V. Fauriel, l. c., I, 126 et suiv.).

sure bien plus importante dans le sens du guelfisme, et qui eut les suites les plus graves, parce qu'elle établit pour toujours la solidarité de la cause guelfe et de la république de Florence, fut la séquestration des biens des Gibelins et l'organisation du parti guelfe. Celui-ci forma dès lors un État dans l'État : il eut son trésor, ses chefs ou *capitani,* dont les fonctions duraient deux mois comme celles des magistrats suprêmes de la république ; un conseil, une organisation militaire, en un mot tout une constitution politique (1). Quant aux biens des Gibelins, on les divisa en trois parts, dont une fut vendue à l'enchère ; la seconde fut donnée à la caisse du parti guelfe, et la troisième revint à ceux d'entre les membres de ce corps politique qui avaient souffert dans leur fortune par les événements antérieurs. Dès ce moment, le peuple s'intéresse à la cause guelfe, comme les acquéreurs des biens nationaux furent intéressés à la révolution française (2), et les Gibelins ne reprennent plus le pouvoir ; bien plus, lorsque quatre ans plus tard, en 1272, le bon pape Grégoire X lui-même insiste auprès des Florentins pour qu'ils laissent rentrer les Gibelins et que ceux-ci y consentent, le parti exilé n'ose accepter cette faveur (3).

(1) Malaspini, 186 : « E feciono i Guelfi, per mandato del papa e del re, tre rettori » di parte, e chiamarongli in primo i consoli di cavalieri... poi... capitani di parte, etc. » (V. aussi *Ibid.*, 20 ; Villani, VII. 16, et Sismondi, l. c., III, 381). Neumann (l. c., 33) semble confondre l'organisation du parti guelfe avec celui de la ville. M. Bonaini a rendu un service éminent en publiant *in extenso* les statuts du parti guelfe (V. *Giornale storico degli Archivi toscani,* vol. I, p. 1). — V. aussi, sur les *capitani di parte guelfa,* Abel Desjardins, l. c., XXIII.

(2) C'est ce qui fit dire au cardinal Ottaviano degli Ubaldini : « Dapoi i Guelfi di » Firenze fanno mobile, giammai non vi tornano i Ghibellini » (Malaspini, 186). — V. sur cette séquestration Machiavel, II, 10. — Aucun historien moderne ne s'est arrêté, que je sache, à cet événement si curieux, qui rattacha pour toujours la République de Florence à la politique guelfe, et qui rendit possible au parti d'agir avec ensemble et succès contre le parti démembré des Gibelins. Gervinus (*Florentinische Historiographie,* p. 6) n'a pas compris que cette mesure a son importance en ce qu'elle rendit la cité solidaire du parti guelfe, et non en ce que ce parti eut un fonds d'argent liquide. M. Bonaini a très-bien développé (l. c., III, 97 à 99) cette idée : que le parti guelfe et le peuple de Florence étaient dorénavant identiques.

(3) Malaspini, 198 ; Villani, VII, 42 ; Machiavel, II, 10. — C. Balbo commet une erreur évidente lorsqu'il nous dit (l. c., 26) que Florence « admit de nouveau en ville

CHAPITRE II.

LA RÉVOLUTION BOURGEOISE. — 1280-1300.

E come il volger del ciel della luna
Cuopre e discopre i liti senza posa,
Così fa di Fiorenza la fortuna.
Paradiso, canto XVI, 82-84.

C'est vers la fin du XIIIe siècle que l'Italie commença à vivre de sa vie propre. Jusque-là, deux puissances, deux idées l'avaient dominée, avaient arrêté son essor, retardé son développement : l'empire et la papauté; ennemis d'autant plus dangereux, qu'ils étaient dans le cœur des Italiens, et qu'au lieu de les combattre, on les entretenait, on les caressait. Il n'y avait donc pas d'espoir de voir l'Italie s'en

» les Gibelins exilés en 1272, grâce à l'intervention du pape Grégoire X, mais qu'elle » les chassa de nouveau en 1275. » Aucun historien contemporain ne confirme ce fait. Il ne faut pas oublier qu'à partir de 1267, la profession de gibelinisme équivalait à un aveu de culpabilité de haute trahison ; et lorsqu'on saisissait des Gibelins, comme en 1270, on les décapitait, ou bien on les punissait d'une autre manière sévère (Villani, VII, 35; Malaspini, 106). Les Gibelins furent encore une fois admis en partie en 1280, comme nous le verrons plus loin ; mais leurs chefs restèrent exclus. Ceux qui rentraient composaient une minorité dans le gouvernement, et ne restèrent que fort peu de temps; mais surtout ils ne changeaient en rien le caractère guelfe de la politique florentine, et c'est là ce qu'il importe de remarquer ici. Cette rentrée éphémère, d'ailleurs, ne fut pas considérée par les Florentins même comme un triomphe de la cause gibeline : le mot du cardinal Ubaldini, cité plus haut, le prouve, et plus encore les mots que Dante adresse à Farinata :

S'ei (i miei maggiori) fur cacciati, e' tornar d'ogni parte
.... l'una e l'altra flata
Ma i vostri non appreser ben quell' arte.
(*Inferno*, X, 50.)

Il est vrai que cela peut s'appliquer aux Uberti spécialement aussi bien qu'à tout le parti guelfe.

affranchir elle-même. Les circonstances firent que ces deux puissances, les plus grandes de l'Europe du moyen âge, s'entre-tuèrent. La lutte fut longue et terrible, obstinée et cruelle comme le sont toutes les guerres pour des intérêts moraux. Mais, enfin, l'un des adversaires succomba pour ne plus jamais se relever : toutes les tentatives de l'empire pour reconquérir sa position perdue furent vaines désormais, et elles devaient l'être. Bien des âmes généreuses, le regard troublé par les événements qui se pressaient autour d'elles, ne virent pas cela, et s'attachèrent à cette ombre impériale avec l'ardeur et le dévouement qu'inspirent si souvent les causes perdues; mais elles furent impuissantes à lui rendre la vie.

Cependant, l'heure de la victoire du pouvoir spirituel touchait de bien près à sa défaite. Usée par une lutte si longue et si acharnée, discréditée par les moyens qu'elle avait mis en usage pour combattre son ennemi, isolée par le caractère égoïste de sa politique, la papauté allait succomber à son tour : le jour du triomphe fut la veille de la chute, et le destin mystérieux de l'histoire voulut que le bras même qui avait pour ainsi dire établi ce pouvoir, qui l'avait défendu pendant cinq siècles, fût l'instrument de sa ruine : la France se chargea de donner le coup de grâce à cette papauté dont elle était la fille aînée. Le règne de Boniface VIII fut l'apogée du pouvoir papal et le moment de sa chute soudaine. Après le soufflet d'Anagni, la papauté, comme souveraineté spirituelle de l'Europe, avait cessé d'exister.

C'est alors que le génie italien put enfin prendre cet essor auquel rien dans l'histoire universelle ne saurait se comparer. Alors commencent les deux siècles de gloire où ce peuple élu de l'histoire donna au monde une civilisation nouvelle et le spectacle le plus brillant de l'activité humaine. Politique et poésie, sciences et beaux-arts, commerce et in-

dustrie, se développèrent rapidement et jetèrent un éclat que l'humanité ne connaissait plus depuis le temps de Périclès.

La grande époque de l'Italie commence donc le jour où elle est rendue à elle-même. C'est dans la vie municipale que devait se manifester son génie, et cette vie municipale était entravée tant que les deux puissances abstraites, à tendances cosmopolites, et qui ne tenaient aucun compte des formes particulières, pesaient sur elle. Nous avons vu l'une d'elles laisser en succombant respirer l'Italie. Encore vingt-cinq ans, et l'autre affranchira également le pays de sa pression. Ces vingt-cinq ans, l'Italie, et surtout la ville qui dès lors représente dans son essence la plus pure le génie italien, Florence, les met à profit en se préparant au rôle qu'elle doit remplir au XIVe siècle. Ce rôle se dessine dès la destruction du Saint-Empire en la personne du dernier Hohenstauffen, à la mort de Conradin; c'est le développement national par le *municipalisme,* s'il est permis de se servir de cette expression.

I. — LES PRIEURS DES ARTS ET DE LA LIBERTÉ.

Les inconvénients d'une victoire trop complète commençaient à se faire sentir à Florence. Des dissensions, des jalousies nombreuses se firent jour. La méfiance gagnait les esprits. Dans les réunions du « parti, » aussi bien que dans les conseils de la république, on discutait avec vivacité, « et les plus sages d'entre les citoyens redoutaient ce qui pourrait en résulter et voyaient déjà des symptômes de ce qu'ils appréhendaient [1]. » La noblesse, guelfe ou gibeline, pou-

[1] Dino Compagni (*Cronaca,* l. I, p. 4, édit. Manni, Florence 1728). On remarquera dans ce chapitre, et plus encore dans le chapitre suivant, que nous ne citons plus que rarement des sources autres que Dino. C'est qu'à partir de ce moment, la *Cronaca* de notre auteur devient la source principale pour quiconque s'occupe de l'histoire de ce

vait se servir du peuple contre l'ennemi; mais quand on touchait à ses intérêts, l'esprit de caste faisait taire les rancunes de parti. Des hommes considérables du parti guelfe poussaient l'animosité contre leurs adversaires jusqu'à contracter des alliances avec les principales familles gibelines (1). Déjà on redescendait dans les rues pour vider les questions par les armes (2).

C'est dans ces circonstances que la bourgeoisie s'adressa au pape pour qu'il rétablît l'ordre par son autorité. Nicolas III, très-hostile au parti guelfe en général et à Charles d'Anjou en particulier, — il lui avait déjà retiré la lieutenance de la Toscane (3), — saisit avidement cette occasion de contrebalancer la puissance guelfe par l'introduction des Gibelins bannis. Il chargea un des diplomates les plus habiles de l'époque, le cardinal Latino, de mettre ordre dans les affaires de la république, et, soutenu par la bourgeoisie *(popolani)*, ce prélat réussit à faire rentrer les exilés et à leur donner même une part dans le gouvernement. Un conseil de *quatorze hommes*, dont huit Guelfes et six Gibelins, devait remplacer les douze *buonuomini* dans la direction des affaires publiques (4). Toutefois, de nombreuses conditions et

temps, à plus forte raison pour nous, qui nous occupons spécialement de Dino. — Au chapitre IV, dans l'histoire des années 1309-1313, nous aurons de nouveau recours à d'autres auteurs, d'abord parce qu'il y en a de nombreux contemporains, ensuite parce que Dino est très-confus, parfois même inexact dans son IIIe livre, qui nous est parvenu à l'état d'ébauche. D'ailleurs, si son livre est la source principale pour les événements de 1280 à 1308, il est aussi la plus pure et celle qui mérite le plus de créance. C'est ce qu'ont parfaitement compris tous les auteurs modernes, en Allemagne comme en France et en Italie, qui ont traité cette époque de l'histoire de Florence : Sismondi, Fauriel, Sausse-Villiers, Delécluze, Lebret, Leo, Wegele, Schlosser, Floto, Pelli, Troya, Balbo, Tosti, Vannucci, le suivent de préférence aux autres auteurs, tels que Villani et les chroniqueurs florentins, *tous* postérieurs aux événements qu'ils racontent.

(1) Dino Compagni, *ibid.* Entre autres, Bonaccorso degli Adimari, qui maria un de ses fils à la fille de Guido Novello lui-même.

(2) Machiavelli, II, 11. D'après Malaspini (219), c'est pour la dépouille des Gibelins qu'on se brouilla : « Il comune mandò ambasciatori a papa Niccolo, » dit-il *(ibid.)*, et il ajoute que le parti guelfe était sur le point de se diviser.

(3) Machiavelli, II, 10.

(4) Machiavel (l. c.) nous dit que le pape s'était réservé le droit de nommer à cette fonction ; mais nous n'en voyons aucune trace chez les historiens contemporains.

restrictions *(molti patti e modi)* furent imposées à ceux qui rentraient, et les principales familles, telles que les Uberti, devaient même rester pendant quelque temps encore à la frontière, sans toutefois être considérées comme bannies, et avec la jouissance même d'une certaine pension que leur ferait la république (1).

Les Guelfes cependant ne purent supporter l'idée d'un partage du pouvoir avec des ennemis qui n'étaient sérieusement soutenus par personne dans la ville (2), et ils montrèrent bientôt leur malveillance. D'abord, ils retirèrent aux familles confinées les subsides promis. Bientôt ils les déclarèrent formellement rebelles, et ils finirent même par enlever à ceux qui étaient rentrés « les honneurs et priviléges en toute chose. » Le peuple, qui sentait de plus en plus sa force, commençait à se plaindre à haute voix de ces éternels perturbateurs. Quelques grands allèrent eux-mêmes trouver les plus considérés d'entre les bourgeois *(popolani)* pour les pousser à mettre un terme à tout ce désordre.

A cette occasion se produisit pour la première fois, dans les affaires publiques, Dino Compagni.

Quoique jeune encore, — il nous dit lui-même que « sa jeunesse l'empêchait de comprendre toute la gravité de la loi (3); » — il joua un rôle marquant et à cause de sa naissance et à cause de son talent oratoire. Sa famille, en effet, quoi-

(1) Dino Compagni, l. c.; Paolino Pieri, l. c., 43; Ric. Malaspini, 205. La date que donne ce dernier peut, à la rigueur, s'accorder avec celle de Dino; car il place l'arrivée du légat en octobre 1279, et la promulgation de son arrangement, ainsi que la réconciliation officielle, en févrler. Comme l'année commençait en mars, ce serait bien en 1280 que l'événement aurait eu lieu, ainsi que le veut Dino, qui cependant n'a naturellement pu suivre un autre calendrier que Malaspini. Villani (VII, 55) place tout cela dans l'année précédente. Comme il est postérieur aux historiens cités, nous nous en tenons à la date de 1280, comme Machiavel.

(2) Villani, VII. 78 : « A' Guelfi non piaceva la consorteria nell' ufficio co' Ghibellini. » Les passages entre guillemets sont tirés de Dino, si l'auteur n'est pas cité dans la note.

(3) « Per giovanezza non conosceva le pene delle leggi, ma la purità dell' animo, » et, ajoute t-il, « la cagione che la città venisse in mutamento, » c'est-à-dire qu'il sentait instinctivement qu'une nouvelle ère allait commencer pour Florence (l. c., p. 5).

que bourgeoise, jouissait d'une grande considération et avait déjà donné des *anziani* à la ville pendant le XIIIe siècle (1); et si nous en jugeons par l'effet de ses paroles et par les occasions qu'on lui donna de la produire, son éloquence devait être remarquable. Pendant plus de vingt ans, il n'y eut presque pas d'affaire importante où la république ne le chargeât de porter la parole en son nom. Dans sa vieillesse encore, et après quinze ans de retraite, si nous devons croire à l'authenticité d'un discours qui nous est conservé, la ville de Florence l'envoie comme ambassadeur près du Saint-Siége pour complimenter Jean XXII. Plusieurs fois nous le verrons assembler de sa propre autorité les principaux de la ville pour les haranguer; les procès-verbaux des séances des conseils retentissent de son nom, et pendant plus de vingt ans il siége presque sans interruption parmi les consuls de sa corporation (2).

Il fut au nombre des six bourgeois (3) qui se réunirent pour mettre un terme aux désordres des nobles, et détermina

(1) Sur la famille, l'âge et les emplois de Dino, voyez la note de l'appendice.

(2) V. la *Cronaca, passim,* et le chapitre IV de la seconde partie de ce travail. Dans sa vieillesse, on le charge encore d'un discours de félicitations, au nom de la République, au pape Jean XXII, à Avignon (V. plus bas). C'est lui que l'on charge de parler à Mgr Acquasparta (p. 21). Une autre fois, il cite un grand discours prononcé par lui dans le Conseil de Santa Trinità qui précéda l'ouverture des hostilités entre les Cerchi et les Donati (p. 23, où il en cite la substance). Il va avec Lapo di Gazzo chez les Prieurs le lendemain, et ses paroles ont l'effet souhaité : « Con parole dolci raumiliammo i signori » (p. 24). C'est lui qui est chargé par ses collègues les Prieurs de répondre à la députation des *Neri* (p. 30). — V. également plusieurs circonstances où il parle publiquement (p. 31 et 32). — Son discours le plus important est celui de l'assemblée des citoyens à Saint-Jean (p. 33), assemblée qu'il avait convoquée lui-même. — V. d'ailleurs les *Consulte della Repubblica* (*Arch. delle Riform.,* Class. II, Dis. 5, n° 65, pag. 72, 127, 133; n° 66, p. 13, 31, 43, 87, 90). Dans ces deux occasions (novembre 1290), il parle pour la paix et la mise en liberté des prisonniers (n° 67, p. 13, etc., etc.). Je ne continue pas les citations; je remarque seulement que c'est toujours Dino qui répond aux ambassadeurs au nom du Conseil, et que ses paroles, dans les délibérations, sont toujours des paroles de paix. — Ce que nous avons dit suffira pour prouver la grande estime qu'on avait pour son talent oratoire. Une observation qu'il fait sur le discours d'un avocat de Volterra, envoyé en mission à Florence, trahit bien l'orateur (p. 31).

(3) *Ibid.,* 5. Cet appel de notables sans fonctions pour des cas extraordinaires était prévu par la Constitution. On les appelait des *richiesti, arroti* (Leon. Aretino, *Const. Flor.,* 43). — V. aussi A. Desjardins, l. c., LII.

ses collègues (¹) à faire élire par le peuple trois *chefs des arts* pour sauvegarder les intérêts du commerce et de l'industrie, c'est-à-dire de la bourgeoisie en général. Et « les *popolani* s'enhardirent tellement quand ils virent leurs trois chefs établis sans contestation, les franches paroles des citoyens qui parlaient de leur liberté et des affronts qu'ils avaient essuyés les échauffèrent si bien, qu'ils eurent le courage de faire des institutions et des lois qu'il eût été bien difficile *(duro)* d'abolir plus tard. Ils n'accomplirent pas d'autres grandes innovations tout d'abord; mais pour leur modeste commencement, ils avaient fait beaucoup. » Deux mois après, ils doublèrent le nombre de leurs magistrats et leur donnèrent le nom célèbre de *Prieurs des arts et de la liberté*. Par l'institution de ces six *seigneurs,* comme on les appelait encore, chaque *sestiere* de la ville, ainsi que les sept arts majeurs, se trouvaient représentés dans le gouvernement, car le septième, celui des légistes, entrait déjà dans l'administration de l'État, en assistant le *podestà* et le capitaine avec le titre de juges. La durée de la fonction des prieurs fut limitée à deux mois (²).

Ce fut là cette célèbre révolution de 1282 que l'on a appelée quelquefois, mais à tort, le *second peuple* (³). Elle donna

(¹) « Parlai sopra ciò, e tanto andammo convertendo i cittadini che furono eletti..... » e tanto gli riscaldarono le franche parole de' cittadini i quali parlavano della loro libertà » e delle ingiurie ricevute » (p. 5). Malgré toute sa modestie, on voit qu'il parle de lui-même.

(²) On peut comparer Giach. Malaspini (dans sa continuation de la chronique de son oncle, c. 214, ap. Muratori, VIII) et G. Villani (VII, 78). Il est inutile de citer les chapitres correspondants des *Histoires* de Léonard Arétin, Marchionne di Coppo Stefani, Scipione Ammirato, et même de Machiavel, qui n'ont rien ajouté aux détails fournis par les chroniqueurs contemporains.

(³) Fauriel, par exemple (l. c., 137) : « La Constitution de Florence en 1282, que » les historiens du pays nomment le *second peuple*, relativement à celle de 1250, dite » par eux du *vieux peuple*. » Cela est très-inexact : je crois que les historiens des XIIIe et XIVe siècles n'appellent *popolo* que l'organisation de la milice nationale. Ainsi, Malaspini, et après lui Villani, disent en parlant de la Constitution de 1282 : « ... durò infino » che si fece il secondo popolo in Firenze » (Malaspini, 214; Villani, VII, 78); et le dernier, plus loin, en parlant de l'organisation militaire après la bataille de Certamando, dit qu'elle fut « quasi cominciamento del popolo che si cominciò nel 1292. » — Le mot

une forme définitive au gouvernement de la bourgeoisie et à la constitution florentine, et fut suivie du grand essor littéraire, artistique, commercial et politique qui signale l'histoire de Florence au XIV siècle. Comme, à peu de changements près, elle a duré aussi longtemps que la république, à laquelle elle survécut même, et comme elle fut en grande partie l'œuvre du courageux et éloquent citoyen qui nous raconte tous ces détails, et qui se vit tant de fois revêtu de la magistrature suprême, on nous permettra de nous y arrêter un moment.

Le pouvoir suprême était partagé entre trois magistratures, dont deux de date antérieure. La justice restait confiée au *podestà,* créé en 1207; le commandement des forces armées, au capitaine du peuple, institué en 1250; l'administration enfin et le gouvernement proprement dit furent conférés au collége des prieurs des arts, ou à la seigneurie, composée des représentants des arts majeurs (1). L'élection des seigneurs avait lieu au scrutin secret et à la pluralité des suffrages (2) par un conseil d'élection composé des prieurs sortants, des conseils et des arts et de leurs chefs ou consuls, et de citoyens notables qu'on s'adjoignait *(richiesti, arroti)* (3). On élisait

popolo, quand il désigne une classe de citoyens, a exactement la signification du *populus* latin dans la formule *senatus populusque romanus;* quand il est appliqué à une institution, il indique l'organisation de cette classe, et non celle de la République.

(1) Pendant les deux premiers mois qui furent comme l'essai de cette constitution, il n'y en eut que trois, représentant les trois arts les plus estimés. A partir du 15 août de la même année, il y en eut six. Peu à peu on adjoignit tous les douze arts majeurs : « Poi vi furono aggiunte tutte l'altre infino alle dodici maggiori arti » (Villani, VII, 78). De là le nombre si variable de prieurs.

(2) Villani *ibid.* : « Facendo squittinio segreto, cioè quale più voce avesse, e tale » era fatto priore. » — Cf. Malaspini, 214.

(3) Leon. Aretino, *Const. Flor.*, pag. 78 et 79, et Giac. Malaspini, 214 : « Per » li detti priori vecchi colle capitudini delle dodici arti maggiori e con certi arroti che » leggevano i priori. » — Dans l'*Archivio storico italiano* (nuova serie, Firenze 1855, éd. Vieusseux) ont été publiés (vol. I) *Gli Ordinamenti di giustizia,* par M. Franc. Bonaini; on y trouvera (p. 43), sous la rubr. III, des détails *De electione et offitio dominorum Priorum artium.* — Parmi les procès-verbaux des séances des conseils, dans lesquelles figurent souvent Dante et Dino, j'en trouve un (p. 88), du 14 octobre 1293, d'une séance du conseil des *capitudini* des douze arts majeurs, où l'on discute

ainsi parmi les riches, — nobles ou bourgeois indistinctement [1], — les prieurs pour quarante-deux mois, soit 126 citoyens, dont les noms étaient ensuite tirés au sort tous les deux mois [2]. Ces seigneurs habitaient pendant la durée de leurs fonctions une tour fortifiée, mangeant à la même table et aux frais de la république [3]. Il leur était défendu de quitter cette prison. Une espèce de licteurs, six sbires, qu'on nommait *berovieri,* et six *famigli* [4] entouraient leurs personnes; le tout « pour qu'ils n'eussent rien à redouter des puissants. »

Cette magistrature, instituée « pour surveiller le Trésor public, pour rendre raison à tout le monde, et pour protéger les petits et les faibles contre les grands et les forts, » n'était composée que de marchands ou d'artisans *(del popolo grasso)* [5]; mais comme la noblesse ne considérait pas encore le commerce comme déshonorant, beaucoup de nobles y étaient admis [6].

Dix conseils différents entouraient la seigneurie, sans

sur le mode d'élection des prieurs et où « *Dino Compagni consuluit quod quilibet » capitudo eligat unum per sextum et sapientes de qualibet arte dent unum per sextum.* » En 1324, le mode d'élection fut encore changé, et on admit par rotation aux charges de la magistrature *tous* les citoyens qui n'en étaient pas indignes par leur conduite (Giov. Villani, IX, 27; X, 110; XI, 105).

(1) Villani, VII, 79 : « De' grandi come de' popolani nomini grandi, di buona fama » e opere. »

(2) Villani, VIII, 87; IX, 271.

(3) V. Villani, VII, 78; Giac. Malaspini, 214; Machiavelli, II, 11. — Tous les auteurs modernes (par ex. : Sismondi, l. c., IV, 55; Fauriel, l. c., I, 125) semblent croire qu'ils siégeaient dans le palais du peuple. Dino Compagni est cependant explicite : « .... stettono rinchiusi nella torre della Castagna appresso alla Badia » (I, 5); Giac. Malaspini également (l. c., 214) : « .... nella casa della Badia. »

(4) Ces derniers sont appelés *messi* dans Malaspini et Villani. — Ant. Benci, dans son édition de Dino Compagni (Livourne 1830, p. 12 et 13), donne une explication étymologique fort longue, mais très-erronée à mon avis, de ce mot de *beroviere,* dont on a formé le mot *sbirro.*

(5) Giac. Malaspini, 214; Villani, VII, 78.

(6) Un des Bardi, de la famille du mari de Béatrix Portinari, fut un des trois premiers prieurs. Giano della Bella, d'une famille de si haute noblesse, fut prieur; Dante le fut. D'ailleurs, Machiavel est explicite : « ... e potessero essere popolani e grandi, » perchè fussero mercatanti e facessero arti » (l. c., II, 11), et Villani également (l. c.) : « ... purchè fussono artefici o mercatanti. »

compter les douze *buonuomini* qui, trente ans après, lui furent adjoints (1). Tous les projets de loi, élaborés d'abord par le conseil des *trente-six* (2), passaient successivement par ces divers conseils, à l'exception de ceux qui étaient spécialement institués pour seconder le *podestà* et le *capitano,* et étaient soumis en dernier lieu au *parlement,* c'est-à-dire à la réunion de tous les conseils, ainsi que de tous les magistrats, supérieurs ou inférieurs de la république (3). C'est alors seulement que le projet pouvait être ratifié par les trois autorités suprêmes et promulgué comme ayant force de loi. Les conseils étaient renouvelés tous les six mois (4). Aucun changement nouveau ne fut apporté à l'organisation militaire (5).

(1) Villani, XI, 125, *ad. ann.* 1321.

(2) Sur ces *Trente-six,* voyez Léon. Arétin, l. c., 72. On les appelait les *collègues :* ὡς ἂν τίς εἴποι συνέδρους, dit Léonard. Ces *Trente-six* forment le sixième des conseils cités par Fauriel, l. c., I, 127.

(3) Villani, X, 20.

(4) V. sur ces divers conseils Fauriel, I, 126 à 132. Malheureusement, Fauriel ne cite jamais ses sources, ce qui serait bien nécessaire dans une question aussi compliquée et aussi incertaine que celle-ci, où un vaste champ est donné à l'hypothèse, dont Fauriel use beaucoup. Les sept conseils énumérés par lui sont : 1° *del capitano del popolo ;* 2° *de' richiesti, o savii ;* 3° *del cento speziale ;* 4° *gran consiglio dei trecenti del popolo* (Nardi, *Storie,* I, p. 7, et Leon. Aretino, p. 74, qui l'appelle τριακοσίων ἀνδρῶν. — V. *Consulte della Rep., Arch. delle Riform.*, cl. II, Div. 5, n° 68, p. 109, une explication de la composition et des attributions de ce conseil *général*); 5° *del podestà,* ou *speciale del nonanta,* composé de 90 plébéiens (V. Leon. Aretino, éd. Neumann, p. 34. — D'après les *Consulte,* l. c., p. 109, ce conseil s'appelait *del capitano,* ce qui prouve que Fauriel s'est trompé); 6° *de' trentasei,* ou *credenza ;* 7° *il Parlamento,* réunion de tous les conseils. — Dans les *Consulte,* l. c., on trouve également des dispositions sur la manière dont le peuple doit se réunir. — Outre ces sept conseils, il y en a encore trois que Fauriel ne cite pas : 1° *consiglio delle capitudini delle arti maggiori ;* 2° *consiglio degli ottanta della credenza* (V. sur ces deux conseils Leon. Aretino, l. c., 34); 3° commission législative permanente... « arbitri » che ogn' anno avessono a corregger gli statuti » (Ric. Malaspini, c. 86). — Sur les fonctions de ces divers conseils, il est impossible de rien établir de certain.

(5) Fauriel (I, p. 133) parle de changements importants apportés alors dans l'organisation militaire. Ni Malaspini, ni Dino, ni Machiavelli n'en disent mot, et Villani place ce changement en 1292. Il en voit le commencement en 1289, après le retour de Campaldino : « Bene avvenne che tornata la detta hoste in Firenze, i popolani ebbono » sospetto de' grandi, che per orgoglio della detta vittoria non li gravassono oltre al » modo usato : e per questa cagione le sette arti maggiori s'allegarono con le cinque arti » conseguenti e imposono tra loro armi e pavesi e certe insigne, e fu quasi cominciamento di popolo che si cominciò nel 1292 » (Villani, VII, 137). La division en

On a souvent blâmé le peuple florentin d'avoir trop compliqué sa constitution dans le but d'offrir plus de places disponibles aux citoyens ambitieux. Ce blâme nous semble peu fondé. La constitution florentine, comme celle de l'ancienne Rome, n'était pas un système raisonné, l'application subite d'une théorie gouvernementale préconçue, elle était l'œuvre du temps : au fur et à mesure que des besoins se faisaient sentir, on y satisfaisait; les erreurs que démontrait l'usage, on les redressait; les injustices que le progrès des lumières ou les circonstances faisaient ressortir d'une manière trop criante, on y obviait peu à peu. Cette constitution fut l'œuvre de l'histoire, c'est-à-dire une œuvre organique et vitale, et non la réalisation d'une abstraction. C'est ce qui nous explique l'existence de ces nombreux corps politiques que la création de nouvelles magistratures n'abolissait pas toujours.

D'un autre côté, la multiplication des corps de l'État, — quand les membres qui les composent sont indépendants et ne constituent pas une charge pour le Trésor, — a toujours été considérée, et avec raison, comme une garantie de la stabilité et de la supériorité des lois.

Enfin, le désir de prendre part à la chose publique est un désir si légitime et prouve tellement en faveur de l'esprit politique, qu'on a de la peine à comprendre que l'on en ait fait un crime aux Athéniens et aux Florentins. La presse n'existait pas encore, et la seule manière de satisfaire cette ambition infiniment honorable des citoyens de s'occuper des affaires de l'État, était l'établissement d'une « constitution qui tendait à assurer au plus grand nombre possible de citoyens le plus grand nombre possible de droits et de pouvoirs politiques [1]. »

cinquantaines dont parle Fauriel eut lieu en 1292, comme nous le verrons plus bas (Villani, VIII, 1), et toute l'organisation ne fut achevée qu'en 1306 (*Ibid.*, VIII, 87).

[1] Mots de Fauriel (l. c., I, 138), qui, d'ailleurs, s'abstient de tout jugement à

Florence avait atteint le point où rien ne s'opposait plus à son libre développement; son devoir désormais était de s'y maintenir aussi longtemps qu'elle le pourrait. Elle l'essaya, et c'est la gloire de ses hommes d'État d'avoir su enrayer le mouvement progressif avec tant d'habileté, que les conséquences extrêmes de la révolution de 1282, — je veux dire le gouvernement de la multitude, — ne purent triompher que cent ans plus tard.

On a voulu présenter comme Gibelins tous ceux qui désapprouvaient la conduite, soit ambitieuse, soit trop entière des chefs du mouvement, parce que ces chefs se montraient guelfes dans leurs relations avec l'étranger. C'est là une erreur. Dino Compagni n'est pas plus gibelin qu'Aristide ne fut Spartiate: tous deux appartenaient à cette nuance de politique que nous appellerions les démocrates-conservateurs. La noblesse était mise hors de cause; il ne fallait pas lui rendre sa puissance politique, mais il ne fallait pas non plus lui fermer les voies de la vie publique: c'eût été injustice et imprudence. Le bas peuple était exclu; il fallait se l'attacher sans se laisser déborder par lui, sans quoi il devenait l'allié naturel de la noblesse. Comme à Athènes et à Rome les chefs des plus anciennes familles, les Périclès, les Alcibiade, les Gracques et les Césars, s'unissaient à la plèbe contre les classes moyennes, des hommes du parti aristocratique s'efforçaient à Florence de s'attacher le bas peuple, pour s'en servir contre un gouvernement libéral. C'était là ce que l'on voulait prévenir. Exclure la noblesse du gouvernement comme on fit

cet égard. Le plus grand homme d'État et historien de l'Italie, Machiavel, a blâmé très-énergiquement ces complications (*Discorso sopra il riformar lo Stato di Firenze* éd. Lemonnier, v. III, 207-221), et a déclaré explicitement (p. 215) que ces nombreux conseils « n'avaient pas été créés parce qu'ils étaient nécessaires, mais pour contenter les » citoyens. » Mais il ne faut pas oublier que Machiavel écrivit ces mots lorsque la liberté étant morte en même temps que l'esprit public, ces conseils n'étaient plus, en effet, qu'un embarras, et que leur indépendance n'existait plus. Parmi les auteurs modernes, Neumann (l. c., p. 36), est peut-être celui qui a formulé avec le plus de raideur ce reproche, fait tant de fois par d'autres aux Athéniens.

en 1292, c'était la déclarer ennemie de la chose publique et faire naître une guerre permanente dans la cité au lieu d'une lutte pacifique et légale. Voilà pourquoi Dino et les hommes de son parti s'opposaient à ces mesures absolues. Ils voulaient empêcher et ils empêchèrent le gouvernement de classe sorti de la révolution de 1282, de devenir un gouvernement de caste. Il était, il est vrai, exclusivement confié aux hommes d'affaires; mais on obtint que tout noble pût se faire recevoir dans un art, et les artisans de leur côté n'en restèrent pas longtemps écartés. Les sept arts majeurs furent bientôt obligés de s'adjoindre les sept arts secondaires, qui finirent à leur tour par s'associer les neuf arts mineurs, en sorte que l'immutabilité d'un gouvernement oligarchique ne put jamais s'établir, grâce à la liberté publique et grâce à ces bourgeois, simples et courageux, qui pendant si longtemps furent la gloire de l'Italie. La constitution de 1282 avait été l'œuvre de pareils hommes, et Dino Compagni nous offre peut-être le type le plus parfait de cette forte race qui sut allier à un si haut degré l'habileté politique et la rigidité des principes moraux.

II — CAMPALDINO.

Comme la révolution populaire de 1250, celle de 1282 fut suivie d'une sorte de recrudescence de vie. Florence, si nous en croyons les historiens contemporains (1), jouit d'une prospérité sans exemple dans ses annales, et d'une paix dans l'intérieur qu'elle n'avait point encore goûtée. On donna à la ville sa troisième et dernière enceinte (2) : des fêtes nom-

(1) Giach. Malaspini, 219 et 226 : « La città fu nel migliore stato che ella fosse » mai », et Villani, VII, 88 : « Fu nel più stato che fusse mai » — V. sur le gouvernement de Florence de 1280-1292, Ildefonso (*Delizie degli Eruditi toscani*, t. IX, p. 256).
(2) Giach. Malaspini, 226; Villani, VII, 98.

breuses où les artistes et poètes *(uomini di corte)* faisaient les principaux frais, témoignent de la richesse de l'époque et d'une civilisation raffinée déjà ([1]). Des mariages nombreux entre les principales familles gibelines et guelfes éteignirent, momentanément du moins, les vieilles haines.

Le *peuple* de Florence, c'est-à-dire la république constituée, toutes les fois qu'une question d'intérêt italien ou européen surgissait, était sincèrement guelfe et défendait cette cause de son argent et de son sang depuis la journée de Bénévent, où succomba Mainfroy, jusqu'au dernier jour de sa liberté, quand seule elle opposa une résistance héroïque aux armées de Charles-Quint. Mais, guelfe dans sa politique extérieure, ce peuple n'était à l'intérieur ni guelfe, ni gibelin. Il avait trop souffert des deux partis, qui avaient chacun cruellement abusé de leur victoire. Il n'y voyait plus d'ailleurs aucun intérêt supérieur en jeu et se souciait médiocrement de combattre pour les intérêts personnels des nobles. Il était las aussi de voir ses rues servir de théâtre constant à ces luttes stériles, las de ne pouvoir vaquer à ses affaires avec sécurité, et sa révolution avait été dirigée pour ainsi dire contre les deux partis. Dans sa position vis-à-vis de l'étranger, surtout vis-à-vis des petites républiques toscanes, qui, sous l'égide impériale, tâchaient de lui arracher l'hégémonie, la cité devait nécessairement être guelfe; et c'est à cette attitude qu'elle dut de pouvoir les traiter bientôt comme Athènes traita ses alliés, c'est-à-dire comme sujets.

Le sentiment de sa vigueur juvénile lui fit désirer de trouver une occasion pour la déployer. Elle la trouva bientôt.

Les autres villes de la Toscane avaient suivi pour la plu-

([1]) V. Machiavelli, II, 11. — Villani (VII, 88) est très-détaillé sur ces fêtes. — Giach. Malaspini fait durer cet heureux état de paix intérieure jusqu'en 1284 seulement Villani jusqu'en 1289; mais il dure évidemment jusqu'en 1298 au moins, puisqu'on parle de la prospérité après la guerre avec Arezzo (VII, 131; Dino, I, 10), laquelle ne fut qu'une courte interruption, et que les rixes sanglantes n'éclatèrent qu'en 1298 à peu près.

part l'impulsion donnée par Florence. Ainsi les Siennois établirent vers cette époque leur fameux gouvernement des *Neuf défenseurs de la commune et du peuple de Sienne,* qui dura si longtemps (1). Pistoie exclut ses nobles du gouvernement de la république en 1285.

Les Arétins, de leur côté, renversèrent leur seigneurie de nobles gibelins, pour instituer un gouvernement bourgeois à l'instar de celui des Florentins (2), en conférant la dignité de prieur à un Lucquois, qui les gouverna pendant plusieurs années avec tant d'habileté et d'énergie qu'il s'attira la haine implacable des nobles, dont il devint la victime. En majorité à Arezzo, ville presque féodale et où le commerce n'avait pas donné à la bourgeoisie avec la richesse la force nécessaire pour se maintenir au pouvoir, les nobles conspirèrent pour renverser le gouvernement populaire, et, après avoir réussi à chasser les Guelfes, tuèrent le prieur (3). Malgré leurs efforts, les Guelfes et le peuple, ainsi vaincus, ne surent ressaisir le pouvoir et furent obligés d'appeler les Florentins à leur secours. Ceux-ci ordonnèrent en maîtres de recevoir les Guelfes bannis. Le nouveau gouvernement, n'écoutant ni les ambassades ni les menaces, ne songea qu'à se défendre avec le secours de tous les Gibelins de la Toscane. L'âme de ce parti était l'évêque d'Arezzo, de la puissante famille des Pazzi (4), sorte de cardinal de Retz « qui s'entendait mieux

(1) Malavolti (*Storia di Siena,* P. II, liv. III, 50); Andrea Dei (*Cronaca Sanese*); ap. Muratori (*Scr. rer. Ital.,* XV, 38).

(2) *Cronaca aretina* di ser Gorella; ap. Muratori (*Ibid.,* XV, 822). D'ailleurs, Villani (VII, 107 et 114) et Léon. Arétin (*Hist.,* III, 102) mentionnent cette révolution.

(3) Dino Compagni, I, 6.

(4) Sismondi (l. c., IV, 59), suivant Villani (VII, 109), le dit de la famille des Ubertini. Quoique tous les historiens, à l'exception de Dino Compagni (I, 6) et de Simone della Tosa (*Annali ad ann.* 1289, l. c., p. 153) se trouvent d'accord avec Villani, les principaux critiques ont adopté le nom que lui donne Dino. — Paol. Mini (*Disc. della Nob. di Firenze*); Coletto, dans ses *Notes* à l'*Italia sacra* d'Ughelli (t. I), sur les observations à lui soumises par Salvino Salvini, et, de nos jours, Vannucci (l. c., II, 213), se déclarent pour Dino, « en sa qualité de contemporain et de

aux choses de la guerre qu'à celles de l'Église, orgueilleux et hautain. » Dans un différend qu'il avait avec les Siennois et qui avait été soumis à l'arbitrage de Florence, il refusait d'accepter la sentence; et la grande ville guelfe s'apprêtait à soutenir la cause des Siennois, lorsque les Guelfes d'Arezzo vinrent implorer leur secours. Florence n'eut garde de refuser l'occasion de faire sentir tout le poids de sa suprématie à une république indépendante.

Les préparatifs furent grands des deux côtés : Les Arétins avaient confié le commandement de leur armée à Buonconte di Montefeltro, fils de ce Guillaume de Montefeltro auquel les Gibelins de Pise avaient donné leur gouvernement et qui avait livré Ugolin à l'archevêque Roger. Les Florentins eurent un général français. Charles II d'Anjou, revenant de sa captivité pour prendre possession de son royaume, passait, cette année-là, par Florence, où on lui fit grande fète (1). Prié de mettre un officier capable à la tête de l'armée florentine, il « leur laissa Messer Amerigo de Narbonne (2), un de ses barons, jeune et beau gentilhomme, mais sans expérience militaire. » Il est vrai qu'il lui adjoignit un vieux chevalier français en qualité de général *ad latus* (3), « sans compter tous les autres chevaliers vaillants et habiles, et l'argent, et les provisions. »

connaissance personnelle de l'évêque. » Manni, dans sa préface à la *Cronaca*, p. XIII, semble également incliner de ce côté. Pelli (*Memorie di Dante Alighieri*, p. 90, n. 43) croit pouvoir accorder les deux versions, parce que, d'après les archives d'Arezzo, « il est certain qu'une branche des Pazzi de Val d'Arno commença alors à s'appeler *degli Ubertini*. » Balbo (l. c., 75) semble adopter ce moyen-terme en appelant l'évêque tout simplement « Guillelmo Ubertino de' Pazzi... » Wegele (l. c., 71), en l'appelant *Ubaldini*, le confond évidemment avec le fameux *cardinal* que Dante met aux enfers (*Inf.*, X, 120), et dont nous avons cité plus haut le mot sur les Guelfes et les Gibelins.

(1) Paolino Pieri, l. c., 51; Simone della Tosa, l. c., 152. — Pelli (l. c., p. 62, note 21) confond à tort cette visite de Charles II avec celle de son père en 1267, dont parlent Malaspini (195) et Simone della Tosa (*Annali*, p. 140).

(2) V. sur son compte Villani, VII, 129.

(3) Dönniges (l. c., p. 167) traduit *balio* par *amtmann* (bailli). C'est complétement faux. On appelait *balio* le gouverneur d'un jeune homme noble : c'est le *tutor* des Anglais. — Villani (l. c.) nous donne le nom de ce vieillard : Guil. Berardo.

Voyant tous ces préparatifs si sérieux, l'évêque d'Arezzo se serait volontiers retiré de la querelle. Il offrit quelques châteaux aux Florentins; mais il était trop tard : les Arétins le forcèrent à se battre; ce qu'il fit vaillamment.

A Florence, les avis étaient partagés. Dino, alors prieur, désirait personnellement éviter la guerre « en réfléchissant à tous les maux qu'elle entraîne, » et parla pour l'acceptation des châteaux qu'offrait l'évêque. Son avis prévalut. Mais sur ces entrefaites, la duplicité même de l'évêque avait décidé les Arétins à prendre l'initiative et à occuper les châteaux en question. A peine cette nouvelle fut-elle parvenue à Florence, qu'on tint un conseil de guerre à l'église Saint-Jean. On proposait deux plans de campagne différents: « Bien des orateurs parlèrent; on passa au scrutin secret; l'avis d'aller par le Casentino prévalut; et quoique ce fût la voie la plus hasardée et la plus périlleuse, tout tourna bien. » Une armée nombreuse, composée des contingents de tous les Guelfes de la Toscane, tant des seigneurs que des villes libres, comme de Pistoie, de Lucques, de Sienne, de Bologne même, se mit en mouvement, le tout au nombre de 1,300 chevaux et d'à peu près 30,000 fantassins (1).

« Au jour convenu, les Florentins se mirent en marche, enseignes en tête, pour envahir le pays ennemi. Ils passèrent par le Casentin, par de mauvaises routes, où ils auraient pu essuyer de grands revers si les Arétins les y avaient surpris; Dieu ne le voulut pas; et ils arrivèrent près Bibbiena, à un endroit qu'on appelle Campaldino, où les attendait l'ennemi. Ils s'y arrêtèrent et se mirent en rang de bataille. Les capitaines de la guerre envoyèrent les tirailleurs *(feditori)* (2)

(1) Dino Compagni, l. c., I, 8. — Nous lui empruntons le récit suivant.

(2) *Feditori*. Benci (édit. de Livourne, p. 22) et Nannucci (l. c., II, 214) disent que « ce devaient être des soldats armés à la légère; » Dönniges (l. c., 169) semble du même avis lorsqu'il traduit *cavalerie légère* et *tirailleurs*. Atto Vannucci (l. c., 145) dit également qu'ils étaient envoyés *per appicar la battaglia;* Balbo (l. c., 77) est

sur le front de la ligne, et les *palvesi* (1) avec leurs lis vermeils sur fond blanc (2) formèrent le premier rang (3). C'est alors que l'évêque qui avait la vue basse, demanda : « Qu'est-ce que c'est que ces murs-là ? » On lui répondit : « Les palvesi des ennemis. »

» Messer le baron de Mangiadori de Samminiato (4), franc chevalier et qui s'entendait à la guerre, réunit les gens d'armes et leur dit : « Messeigneurs, on avait l'habitude en Tos-
» cane de gagner les batailles par une bonne attaque *(per
» bene assalire)*; aussi elles ne duraient pas et il y périssait
» peu de monde, parce qu'il n'était pas d'usage de tuer les
» ennemis. Aujourd'hui, cette mode est changée et on l'em-
» porte par une bonne résistance *(per istare bene fermi)*. C'est

du même avis. — Tout cela peut, je crois, parfaitement s'accorder avec ce que dit Fauriel, qui a consacré plusieurs pages de son livre sur Dante à cette arme, propre aux Florentins. Les tirailleurs avaient évidemment le poste le plus dangereux, et on comprend que l'on ait considéré comme un grand honneur d'en faire partie. Voici les principaux passages des pages relatives aux *feditori* dans Fauriel (I, p. 94) : « Le général de la » cavalerie désignait un certain nombre de cavaliers ou chevaliers (ceci est inexact) qui » devaient s'élancer les premiers sur l'ennemi, lui porter les premiers coups, et donner » par des traits de bravoure un augure de la victoire. Ces cavaliers d'élite, qui prirent » plus tard le nom de *feditori,* comme qui dirait *assaillants,* et finirent par être en » nombre indéterminé, ne furent d'abord que douze, et se nommèrent *paladins,* comme » les douze pairs de Charlemagne. Il fallait gagner ce nom glorieux immédiatement après » l'avoir reçu, et l'entreprise était souvent mortelle. » Plus loin (135) : « En 1282, le » nombre avait été porté et fixé à deux cent cinquante; on les désignait d'avance. » Il parle encore une fois (p. 152), à propos de Campaldino, précisément des *douze feditori.* Il y a là évidemment une erreur; mais il est difficile de contrôler Fauriel, qui ne cite jamais ses autorités. D'ailleurs, tous les historiens nous disent qu'ils n'étaient point tous désignés par le général de cavalerie, comme le veut Fauriel, mais par le capitaine de chaque *sestiere.*

(1) Les *palvesi* sont des espèces de grands boucliers (le mot français est : *pavois*), et on dit les *palvesi* comme on dit en français *mille chevaux* pour *mille cavaliers.* Cette arme est exactement ce qu'étaient les *hoplites* grecs : des troupes de résistance, le noyau de l'armée, comme les *princes* et les *hastaires* romains; les *feditori* pourraient, par contre, se comparer aux *vélites,* si ces derniers n'avaient pas été précisément choisis parmi les moins riches des Romains.

(2) Les armes de Florence : de là le nom de *florin.*

(3) A. Vannucci (l. c., p. 145) semble confondre la chose. Dino, en effet, n'est pas très-clair pour nous; mais il devait l'être parfaitement pour les contemporains, quand il dit : « Misono i feditori alla fronte della schiera e i palvesi furono attelati dinanzi. » Il est évident qu'il veut dire que les *palvesi* formaient le premier rang de bataille et que les *feditori* furent envoyés d'avance pour engager la bataille.

(4) Il commandait la cavalerie florentine (Voyez, outre Dino, Andrea Dei, *Cronaca Sanese,* l. c., p. 40). Villani, l. c., donne ce commandement à Amerigo de Narbonne.

» pourquoi je vous conseille, tenez fermes et laissez-les vous » attaquer. » C'est ainsi qu'ils se disposèrent à faire. Les Arétins attaquèrent la position *(il campo)* avec tant de vigueur et d'élan, que la ligne des Florentins plia fort. Le combat fut très-vif et rude. De nouveaux chevaliers avaient été créés de part et d'autre ([1]). M. Corso Donati avec la brigade de Pistoie ([2]) battait le flanc de l'ennemi. Les flèches pleuvaient; les Arétins en avaient peu et étaient pris en flanc là où ils étaient à découvert. L'air était chargé de nuages, la poussière épaisse. Les fantassins des Arétins se mettaient sous le ventre des chevaux, les couteaux à la main et les éventraient; et quelques-uns de leurs *feditori* pénétrèrent si avant, que beaucoup d'entre eux furent tués des deux côtés au milieu des rangs ennemis. Ce jour-là bien des gens qui avaient une réputation de grande prouesse, se montrèrent lâches, et bien des hommes dont on ne parlait pas gagnèrent de la considération. De beaucoup de gloire s'y couvrit le gouverneur du capitaine (d'Amerigo de Narbonne), qui y fut tué. M. Bindo del Baschiera Tosinghi ([3]) fut blessé et s'en retourna à Florence, où il mourut peu de jours après. Du côté des ennemis furent tués, l'évêque ([4]) et M. Guillaume de Pazzi, franc chevalier; Buonconte et Loccio di Montefeltri ([5]), et autres hommes vaillants. Le comte Guido n'attendit pas la fin ([6]) et partit sans dégaîner. Messire Vieri

([1]) « De' feditori 150 furono 20 cavalieri novelli che si fecero in quel giorno », dit Villani (VII, 130).

([2]) Ce célèbre chef de parti était alors *podestà* à Pistoie, d'après Villani (*ibid.*).

([3]) C'est le père du fameux Baschiera, qui plus tard commanda les Gibelins à la Lastra.

([4]) Son casque et son bouclier furent placés comme trophées à Saint-Jean, et l'archevêque de Florence rendit grâces au ciel de la victoire en présence même de ces dépouilles opimes de son collègue (Villani, *ibid.* — V. Pelli, l. c., p. 91, n. 50).

([5]) C'est ce chef que Dante (*Purg.*, V) rencontre dans le Purgatoire, et qui lui raconte comment son corps se perdit après la bataille et comment l'ange du Ciel et l'envoyé de l'Enfer se disputèrent son âme. C'est un des plus beaux passages du Dante : *Io fui di Montefeltro, i' son Buonconte, etc.*

([6]) C'est ainsi que ce fameux chef gibelin, si peu semblable à son père, avait déjà fait à Colle et à Florence (V. plus haut).

de' Cerchi, avec un de ses fils qui était chevalier, à son côté, se conduisit fort bien. Les Arétins furent vaincus, non par lâcheté ni par peu de prouesse, mais ils furent mis en fuite par le nombre des ennemis qui les massacraient. Les soldats florentins qui avaient l'habitude des déroutes (1) les tuaient, et les auxiliaires de la campagne *(i villani)* n'en avaient pas davantage pitié. M. Talano Adimari et les siens s'en retournèrent promptement à leurs demeures. Bien des bourgeois de Florence qui étaient montés à cheval, tinrent ferme; beaucoup (d'autres) d'entre eux ne surent rien de l'affaire que lorsque les ennemis furent défaits. Victorieux, on ne marcha point sur Arezzo, qu'on aurait emporté, à ce que l'on espérait, avec peu d'efforts. — Le capitaine et les jeunes chevaliers, qui avaient besoin de repos, crurent avoir assez fait de vaincre sans avoir besoin de poursuivre. On rapporta de nombreuses enseignes ennemies et on ramena beaucoup de prisonniers. Beaucoup de monde fut tué aussi, ce qui fit tort à toute la Toscane (2).

» Cette défaite eut lieu le 11 juin, jour de saint Barnabé, dans un endroit près de Poppi, qu'on appelle Campaldino. »

Cette journée mémorable fut un grand événement à plusieurs égards. Ce fut la première bataille rangée et systématique qu'on eût encore livrée (3); le parti gibelin y fut

(1) *Sconfitte* ne peut point se traduire par *tuerie*, comme le traduit Dönniges (l. c., 17).

(2) Il y eut 3,000 hommes de tués et 20,000 de prisonniers, d'après Fauriel (page 153), qui ne cite pas sa source. Villani (VII, 130) ne parle que de 1,700 morts et de 740 prisonniers. Paolino Pieri (l. c., 52) donne 1,600 morts et 843 prisonniers amenés à Florence. Dino n'indique pas le nombre. D'ailleurs, le récit de Villani ne diffère de celui de Dino dans aucun point essentiel; seulement, il évalue la cavalerie des Florentins à 1,600 chevaux, tandis que Dino n'en donne que 1,300, qu'il spécifie. Villani compte 10,000 fantassins, et il donne aux Arétins 800 cavaliers et 8,000 fantassins. Pour le reste, ils sont complétement d'accord. Seulement, Dino n'a pas cru devoir nous raconter les miracles et les anecdotes qui ne pouvaient ajouter à l'intérêt d'une bataille si remarquable par ses résultats, par les personnages qui s'y distinguèrent et par l'ardeur qu'on y déploya. Villani nous raconte, entre autres, des choses merveilleuses d'une voix surnaturelle qui annonça l'issue de la bataille aux Florentins restés dans les murs, miracle dont le contemporain Dino ne sait rien ou dont il n'est pas bien convaincu.

(3) « Affrontarono le due osti più ordinatamente per l'una parte e per l'altra che mai » s'affrontasse battaglia in Italia » (Villani, *ibid.*).

pour longtemps désarmé (1), et l'hégémonie de Florence sur la Toscane définitivement et pour toujours établie; la noblesse enfin y avait défendu et gagné la cause du peuple. De part et d'autre, tous les hommes qui ont joué un rôle dans l'histoire de Florence, au commencement du XIVe siècle, s'y trouvèrent et payèrent de leur personne. Des trois chefs gibelins, deux étaient restés sur le terrain, le belliqueux évêque d'Arezzo et le brave Buonconte di Montefeltro, que Dante a chanté; le troisième, le comte Guido, se perdit de réputation pour toujours. Du côté des Florentins, les deux citoyens les plus puissants, ceux-là même qui devinrent dans la suite les chefs des deux grandes factions des *Neri* et des *Bianchi,* Corso Donati et Vieri de Cerchi, y rivalisèrent de courage et de patriotisme. Le premier trahit déjà son caractère impétueux; il aida par son audace au succès de la bataille en désobéissant aux ordres donnés (2). Le second montra un héroïsme plus calme et qui ne dut pas peu contribuer à lui conquérir le rang élevé que, malgré son extraction bourgeoise, il allait occuper à Florence. « M. Vieri de Cerchi était du nombre des capitaines, et malade de la jambe; mais il voulut absolument être des *feditori,* et comme il lui revenait de faire le choix pour son sestier, il ne voulut en charger personne, excepté ceux qui s'offraient comme volontaires; mais il se choisit lui-même, son fils et ses ne-

(1) Jusque-là les Guelfes avaient eu pour les Gibelins un sentiment analogue à celui que les démocrates athéniens avaient pour les Spartiates. L'Ionien, malgré sa supériorité intellectuelle, on le voit à chaque page d'Hérodote et de Thucydide, considérait le Dorien comme d'une race supérieure, parce qu'elle était plus guerrière. Je citerai à ce sujet une phrase bien curieuse de Villani (*ibid.*) : « Gli Aretini richiesono di battaglia i Fiorentini » non temendo perchè i Fiorentini fussero due cotanti cavalieri che loro, ma dispregian- » doli dicendo che si lisciavano come donne e pettinavansi le zazzere, e aveanli molto a » schifo e per niente. »

(2) Il avait « l'ordre de se tenir tranquille et de ne pas donner sous peine de mort. » Mais « quand il vit la bataille engagée, il dit en vaillant chevalier : « Si nous perdons, » je veux mourir dans la bataille avec mes concitoyens, et si nous sommes vainqueurs, » que celui qui m'en veut vienne me chercher à Pistoie pour la condamnation! » Et hardiment il avança avec sa troupe, prit les ennemis en flanc, et contribua beaucoup à leur défaite » (Villani, *ibid.*).

veux, ce qui lui valut grand honneur, et son bon exemple ainsi que la honte décidèrent beaucoup d'autres nobles citoyens à se faire inscrire parmi les *feditori* (1). » Les deux amis les plus intimes de Dante, le poète-philosophe Guido Cavalcanti et Bernardino da Polenta, frère de Francesca da Rimini (2), furent de ce nombre. Le poète lui-même y prit part, non sans être vivement ému de cette première épreuve (3). Dino Compagni, qui, en sa qualité de prieur, avait présidé le conseil de guerre avant le départ de l'armée, ne manqua pas non plus à cette bataille. Il accompagna même l'armée au siége d'Arezzo (4).

Comme on n'avait pas profité du premier moment pour poursuivre l'ennemi et pour s'emparer d'Arezzo, on dut se contenter de dévaster et de brûler le territoire arétin; après quoi, on retourna en triomphe à Florence (5).

Une seconde expédition, qu'on dirigea la même année contre Pise, eut pour résultat de prendre à cette ville le château de Caprone (6) et de l'intimider pour longtemps (7).

(1) Villani, *ibid.* — V. sur les détails de la bataille Leonardo Aretino, l. c., *Vita di Dante,* IX, imprimée en tête de l'édit. Pezzana de la *Divina Commedia,* Venezia 1827.

(2) V. Nannucci (l. c., II, 215), Balbo (l. c., p. 82), qui ont tous deux puisé ce détail dans le *Veltro allegorico, etc.,* du comte Troya, qui ne cite pas sa source.

(3) Leon. Aretino (l c., p. IIIX). cite une lettre de Dante, maintenant perdue, où nous lisons cette phrase : « La battaglia di Campaldino, nella quale la parte ghibellina » fu quasi al tutto morta e disfatta, dove mi trovai non fanciullo nell' armi e dove ebbi » temenza molta e nella fine grandissima allegrezza per li varj casi di quella battaglia. » — Léonard ne dit point que Dante servit sous les ordres du baron de Mangiadori, comme le veut Nannucci (l. c., p. 215), ni qu'il fût de la compagnie de Vieri de Cerchi, comme le prétend Balbo (l. c., 79). Fauriel (l. c., 152) et Wegele (l. c., 71), se contentant de dire qu'il fut des cavaliers florentins, suivent plus consciencieusement Léonard. Le reproche que ce dernier fait à cet endroit à Boccace de n'avoir point parlé de cet exploit de Dante dans sa *Vie* du poète, n'est que trop fondé.

(4) Sismondi (l. c., IV, 60) ne doute pas le moins du monde de la présence de Dino à cette bataille. Il me semble également que ce récit ne saurait être que d'un témoin oculaire.

(5) Villani (l. c., VII, 131) nous raconte en détail cette entrée triomphante : la réception du capitaine général sous un dais d'or porté par les plus illustres chevaliers, et la consécration d'une nouvelle église à Saint-Barnabé, en commémoration de la victoire remportée le jour qui porte le nom de ce saint.

(6) Dante (*Inferno,* XXI, 94) fit partie de cette expédition.

(7) Paol. Pieri, l. c., p. 53; Villani, VII, 135.

III. — GIANO DELLA BELLA.

L'essor qu'avait pris Florence depuis sa révolution de 1282 ne fut nullement interrompu par ces expéditions guerrières. Population, richesse, activité, tout allait toujours augmentant (1). Les fêtes et les réjouissances se multipliaient (2), et on jouissait, en apparence du moins, d'une paix profonde à l'intérieur. Toutefois, cette guerre courte et brillante avait aussi offert à la noblesse l'occasion de montrer ses qualités traditionnelles, et lui avait donné un nouveau relief. La haute bourgeoisie *(popolo grasso)* se vit forcée de se rapprocher de plus en plus des *arts mineurs,* qu'elle n'avait que trop négligés jusque-là.

Déjà, avant la bataille de Campaldino, le peuple avait senti la nécessité de compléter l'œuvre de 1282. « Tant que le gouvernement (des Prieurs) conservait son caractère primitif, cette institution fut très-utile au peuple. Mais bientôt tout cela changea, parce que les citoyens qui entraient en cette fonction s'appliquaient non pas à observer les lois, mais à les corrompre. Lorsqu'un ami ou un parent tombait sous le coup d'une punition, il s'entendait avec les seigneurs et avec les magistrats pour cacher ses crimes afin qu'ils restassent impunis. Ils ne veillaient pas davantage à la fortune publique; bien plus, ils s'arrangeaient pour mieux la voler, et ils détournaient ainsi beaucoup d'argent de la caisse de l'État *(camera),* sous prétexte de récompenser des hommes qui avaient servi la république. Les faibles n'étaient nullement soutenus quand ils étaient lésés dans leurs droits par les grands ou les riches bourgeois qui occupaient les

(1) Villani, VII, 131.
(2) Villani (VII, 136) fait une description très-intéressante de ces fêtes, mascarades, tournois et processions, où les femmes avaient également part (V. en général Dino Compagni, I, 10).

charges et qui étaient alliés à des nobles. Bien des gens rachetaient à prix d'argent les peines qu'ils avaient encourues : toutes choses dont les bons citoyens de la bourgeoisie étaient fort mécontents, et qu'ils reprochèrent à cette institution des Prieurs, parce que de fait c'étaient les grands Guelfes qui étaient les maîtres. »

Ces sujets de mécontentement se firent sentir davantage encore après la victoire de Campaldino. Bien que les campagnes contre Pise et Arezzo (1290-1292) (1) détournassent un peu l'activité des grands en alimentant leur ardeur belliqueuse, la scission était inévitable entre la noblesse et le peuple (2). Enorgueillis encore par leurs dernières prouesses, les grands ne mettaient plus de bornes à leur outrecuidance « faisant toute sorte d'affronts aux bourgeois, tantôt par des violences, tantôt par des insultes. » Les grands se trouvaient exclus, sinon légalement (3), du moins de fait, des fonctions du gouvernement. Le peuple, de son côté, n'était pas suffisamment protégé par ses prieurs contre les insultes

(1) V. Villani (VII, 135) et Dino Compagni (l. c.). Dante fait allusion à l'expédition contre Pise (*Inf.*, XXI, 94) en parlant de la reddition de Caprone.

(2) Voici les réflexions que cet état de choses après Campaldino inspire à Machiavel (II, 12) : « Les guerres extérieures et la paix à l'intérieur avaient comme éteint à Flo- » rence les partis guelfe et gibelin ; mais il restait encore cette incompatibilité d'humeur » que l'on trouve naturellement dans toutes les villes entre les puissants et le peuple ; » car, comme le peuple veut vivre selon les lois, et que les puissants veulent se mettre » au-dessus d'elles, il est impossible que l'on s'accorde. Cette incompatibilité ne se ma- » nifesta pas tant que les Gibelins inspirèrent quelque crainte ; mais, dès qu'ils furent » réduits, elle se montra dans toute sa force, et tous les jours quelque bourgeois se voyait » insulté ; et ni les lois ni les magistrats ne suffirent pour les venger, parce que chaque » noble se défendait avec ses parents et amis contre les forces des prieurs et du capitaine. » C'est ici que l'on sent toute la différence entre l'historien et le chroniqueur, l'homme d'État et le bourgeois : Villani (VIII, 1) nous dit que la lutte civile éclata « per la grassezza » e soperchio del tranquillo, il quale naturalmente genera superbia e novità ! »

(3) C. Balbo (l. c., 113) dit : « ... i nobili cacciati dal governo dei Priori dell'arti. » C'est inexact : ils n'étaient pas encore exclus, comme nous le voyons par l'exemple même de Giano della Bella, qui appartenait à une des familles les plus nobles de Florence. Mais Fauriel (l. c., 126) est également dans son tort quand il dit qu'on n'admettait généralement que des grands. Je trouve dans Dino une phrase caractéristique qui marque bien clairement que la bourgeoisie possédait la suprême fonction de fait presque exclusivement. Deux prieurs, dont il fut sans doute lui-même, étaient allés avec l'armée devant Arezzo ; Il ajoute : « Molto furono biasimati quelli due di tale andata, cioè i due de' priori, perchè » non era loro ufficio, ma di gentiluomini usi alla guerra. »

des nobles : il arrivait donc que ceux-ci se trouvaient être « opprimés dans les affaires publiques, oppresseurs dans les affaires privées (1). » Il était urgent de mettre un terme à ces inquiétudes permanentes, soit en offrant à l'aristocratie une place dans le gouvernement, soit en donnant au peuple les moyens de se protéger contre elle.

Florence n'était pas encore une démocratie. Si la noblesse ne formait plus un corps dans l'État, le peuple ne prenait pas non plus part au gouvernement. La classe moyenne était donc toute-puissante ; elle avait une lourde tâche à remplir : d'un côté, utiliser la force des grands en lui donnant une direction favorable à l'État, et d'un autre côté attirer à elle successivement les *arts mineurs,* et consolider ainsi sa base populaire. Ce but, elle ne l'atteignit point immédiatement : menacée par l'outrecuidance des nobles, elle se rejeta trop brusquement vers les classes inférieures ; celles-ci, ardentes, nombreuses, enrichies par la paix, débordèrent un moment le gouvernement. Des réformes injustes pour l'aristocratie, prématurées au moins pour l'État, furent obtenues par l'initiative d'un tribun hardi et d'autant plus dangereux qu'il était sincère. Amis et ennemis sont trop unanimes sur son compte, ses lois elles-mêmes renferment trop d'éléments qu'il lui aurait été impossible de maîtriser une fois arrivé seul à la tête de l'État ; sa conduite fut trop imprudente à la fois et trop noble, trop faible et trop généreuse, pour que nous puissions douter de sa sincérité.

Beaucoup de bourgeois, tant du commerce que des autres arts, entre eux très-probablement Dino, avaient déjà avisé aux moyens d'obvier aux inconvénients existants, lorsque « Giano della Bella, grand et puissant citoyen, intelligent, brave et de bon cœur, élu nouvellement prieur, se fit le chef

(1) Mot de C. Balbo (l. c., 113).

et le guide du peuple; » car, « bien que de bonne famille (1), il désapprouvait l'outrecuidance des grands et eut le courage de le dire. »

Giano se concerta donc avec plusieurs notables du peuple sur les mesures à prendre (2), et dès qu'il se trouva dans le sein du gouvernement (3), il proposa ses nouvelles lois, qui répondaient tellement à la disposition de la majorité des citoyens, qu'elles furent aussitôt adoptées et promulguées sous le titre d'*Ordonnances de la Justice* (4).

Il serait difficile de trouver des mesures plus injustes et

(1) La famille de Della Bella descendait du baron Hugues, mort en Toscane en qualité de vicaire impérial sous Othon III, et Giano en avait conservé les armes en les entourant d'une frange d'or. C'est à quoi Dante fait allusion (*Parad.*, XVI, 127) :

> *Ciascun che Della Bella insigna porta*
> *Del gran Baron il cui nome e 'l cui pregio*
> *La festa di Tommaso riconforta* *
> *Da esso ebbe milizia e privilegio :*
> *Avvegnachè col popol si rauni*
> *Oggi colui che la fascia col fregio.*

Delécluze (*Florence et ses vicissitudes*, I, p. 88) qualifie Giano d'*homme appartenant à la classe moyenne*. C'est évidemment une erreur. Cependant, il est difficile de toujours bien déterminer le rang d'un Florentin, tant la confusion dans les auteurs est grande. Ainsi, Villani (VIII, 1) appelle Giano *antico e nobile popolano*... Ici, il est clair que Villani ou se trompe, ou entend par *popolano* partisan du pouvoir populaire. Mais que dire si Dino nous apprend à un autre endroit (p. 12) que « i potenti cittadin » i quali non tutti erano nobili di sangue, ma per altri accidenti erano detti *grandi* »?

(2) Villani (VIII, 8) : « Era stato de' caporali, comminciatori degli ordini della » giustizia. »

(3) On place ici plusieurs scènes qu'aucun auteur contemporain ni aucun historien florentin des deux siècles suivants ne rapportent. Ainsi, Fauriel (l. c., I, p. 140) dit : « En 1292. les chefs de la noblesse florentine, après s'être bien concertés, se mirent » en hostilité ouverte contre ce gouvernement; ils soulevèrent une partie de la population » des campagnes et tous les partisans qu'ils avaient à Florence. Ce fut pendant quelques » jours une véritable guerre civile. » Sismondi (l. c., IV, 64) parle d'une réunion de tout le peuple *(Parlamento)* où Giano della Bella aurait prononcé un discours éloquent. Ce sont là des scènes dramatiques ou théâtrales inventées à plaisir, à moins que ces deux historiens modernes n'aient eu à leur disposition des sources inconnues au public.

(4) Ces *ordinamenti della giustizia*, que Paolino Pieri (l. c., p. 56) appelle *ordinamenti di tristizia*, ont été insérés dans les statuts de Florence recueillis en 1415, où ils forment 108 pages in-4°. C'est ce que nous apprend Sismondi, IV, 65. — Nous avons consulté les publications récentes qu'ont données de ces lois Em. Giudici (*Storia politica dei Municipi italiani*, Firenze 1852) et Vieusseux, dans la IIe série de l'*Archivio storico* (Firenze 1855). Elles sont contenues en 101 rubriques. Ammirato (*Istorie fiorentine*, l. IV, p. 188) en avait déjà donné des extraits considérables.

* La fête anniversaire du baron Hugues.

plus despotiques que ces lois émanées du tribun populaire; mais on ne peut guère s'étonner que dans des moments pareils, la passion et l'imminence du péril l'emportent sur la raison politique. Les ordonnances furent pour Florence ce que la loi des suspects a été pour la république française. Tout grand qui se permettrait d'outrager un bourgeois serait sévèrement puni; en cas d'assassinat, son palais serait détruit (1). Deux témoins bien famés et le bruit public suffiraient pour la conviction (2). Tous les membres d'une famille seraient responsables du crime de l'un d'eux (3). Trente-trois (4) maisons nobles qui avaient eu des chevaliers dans leur sein (5) seraient considérées comme maisons de Grands, et

(1) C'est ce qu'on appelait *disfare*. De là la locution usuelle dans les historiens de l'époque : Tel a été *disfatto*, pour dire que sa maison a été démolie. — Villani (VIII, 1) nous dit que les autres peines furent doublées. — Cette notice se trouve confirmée par le texte de la loi (V. *Archivio storico*, nuova serie, I, p. 49, rubr. V : *De penis impositis contra magnates offendentes populares*).

(2) Dino emploie des termes assez équivoques : « ... due testimoni di pubblica voce » e fama... », ce que Dönniges (l. c., 172) traduit par : « ... deux témoignages de » voix publique et de renommée... », traduction qui n'a aucun sens et qui ne résout nullement la difficulté. J'aime mieux, comme Manni, mettre une virgule après *voce* et sous-entendre *per* après *e*, ce qui donnerait le sens que j'ai mis dans le texte. Cette interprétation se trouve d'ailleurs soutenue par un passage de Villani (VIII, 12), où il dit « che » la prova della pubblica fama sia per due testimoni. » — « ... deux témoignages prouvent » que le bruit public est fondé. » — Machiavel (II, 13) ne parle pas même des deux témoins : « ... che la pubblica fama bastasse a giudicare. » — V. aussi Scip. Ammirato (l. c., IV, 188), qui cite le texte de la loi. — Quant à la teneur même de l'article, il ne peut pas y avoir le moindre doute, puisque nous possédons le texte latin des *ordinamenti*. Il s'agit seulement de constater l'exactitude des assertions de Dino, qui se trouvent en tous points confirmées par les rubriques V à XVIII des *ordinamenti* publiés dans l'*Archivio storico*, l. c. M. Franc. Bonaini, l'éditeur de ces lois, dit lui-même (p. 4) : « Narrare cotal novità... niuno certo mai si attenterebbe dopo che ne scrisse il Compagni, » storico maraviglioso e più che testimone di veduta. » — Le livre de M. Emil. Giudici (*Storia dei Municipi, etc.*) est un récit très-animé et très-intéressant des événements; mais il ne nous instruit que peu sur les institutions municipales, à l'exception du livre III, où il n'y a cependant rien sur Florence.

(3) « Che l'uno consorto fosse tenuto per l'altro... » Cela ne veut pas dire seulement, comme le croit M. Vannucci (l. c., 150), qu'en cas de fuite, le parent était responsable du criminel, mais que tous les membres d'une famille étaient punis, si l'un d'eux avait commis un crime. Cela ressort du passage où Dino raconte comment lui-même, en qualité de gonfalonier, va détruire le palais des Galigai, et de la phrase de Machiavel (l. c.) : « Obbligaronsi i consorti del reo alla medesima pena che quello. »

(4) Sismondi (IV, 65) se trompe en établissant plusieurs fois qu'il y en eut trente-sept.

(5) Ici, il y a chez Dino une erreur que j'ai redressée dans le texte. Il dit : « Qualunque famiglia avesse avuti cavalieri tra loro, tutti s'intendessono essere grandi »

comme telles exclues de toutes les fonctions publiques, sans excepter même le conseil des collègues ([1]).

Afin de maintenir cette législation sévère et pour réprimer l'opposition tumultueuse des nobles, on établit une nouvelle organisation de la milice nationale, car celle de 1250, bien que renouvelée en 1266, avait perdu son efficacité. On divisa toute la bourgeoisie en état de porter les armes, qu'elle appartînt aux arts majeurs ou aux arts mineurs ([2]), en compagnies ou *cinquantaines,* dont on confia le commandement supérieur à un *gonfalonier de justice* qui fut adjoint aux six prieurs, et qui devait habiter avec eux le même palais public. Élu par eux et comme eux ([3]) pour deux mois, il devint

(V. *Archivio storico,* rubr. XVII). Nous savons d'ailleurs pertinemment que l'aïeul de Dante, Cacciaguida, mort en 1147, était chevalier (V. *Parad.*, XV, et le commentaire de l'anonyme), et cependant Dante se fit recevoir dans un art, celui des médecins (Pelli, l. c., p. 90), et devint prieur en 1300.

([1]) *Nè de' loro collegi.* — On appelait ainsi le conseil des *trente-six* (V. plus haut), qui assistait les prieurs, sans que ses membres fussent astreints à demeurer au palais public pendant toute la durée des fonctions (V. Leon. Aretino, *Const.*, p. 72).

([2]) Ce n'est qu'alors qu'eut lieu la division en cinquantaines que Fauriel (I, 134) place en 1282 (V. Villani, VIII, 1). On sait que plus tard, en 1306 (Villani, VIII, 89), on éleva le nombre de chaque compagnie à 200, ce qui constituait au banneret une armée de 4,000 hommes. — Machiavel, plus profond penseur qu'érudit, donne une idée complétement fausse de la révolution de 1292; il sépare ce qui eut lieu simultanément, plaçant la création du gonfalonier et l'organisation des cinquantaines en 1292, les ordonnances et l'élévation du nombre des compagnies en 1293. Nous ajoutons naturellement plus de foi aux contemporains Dino et Villani qu'à Machiavelli. Il commet une autre erreur en disant que tous les nobles furent exclus. Villani (VIII, 1) est moins absolu, mais plus près de la vérité, en disant « che nullo de' priori potesse essere di casa dei » nobili detti *grandi,* che prima n'avea sovente chiamati; ciò erano certi dei grandi, e » quali erano mercatanti e buoni uomini. » — Les *ordinamenti* (V. *Archivio storico,* l. c., rubr. XXXII et XC) veulent que les trente-trois familles désignées ne puissent jamais recouvrer leurs droits de cité en se faisant immatriculer dans quelque corps de métier, comme l'avait fait Dante. — M. Wegele (l. c., p. 70) va bien loin, et M. Floto (l. c., p. 192) lui reproche avec raison de se tromper quand il dit : « La » noblesse guelfe était exclue du gouvernement avant 1292. » — Je suppose que M. Wegele n'a pas entendu être compris littéralement; mais il se trompe bien certainement (p. 73) quand il dit que tous ceux qui étaient entrés dans un corps de métier, mais qui étaient *d'origine et d'opinions aristocratiques,* étaient exclus à tout jamais. — Les exclusions de nobles n'étaient cependant pas inouïes en Italie. Dès 1285, Pistoie avait exclu ses nobles du gouvernement (Fioravanti, *Memorie stor. della città di Pistoia,* cité par Sismondi, IV, 100). C. Balbo (l. c., 114) cite un exemple antérieur encore, d'après Cibrario (*Storia di Chieri*).

([3]) Sur l'élection du gonfalonier, voyez *Archivio storico,* l. c., 16 : *De electione et offitio Vexilliferi iustitie* (rubr. IV). Il est dit expressément qu'il doit être d'extraction bourgeoise : « ... et sit talis Vexillifer de majoribus popularibus artificibus civitatis Flo-

bientôt le véritable chef de la république (1). Un notaire ou secrétaire (2), qui gagna aussitôt l'importance d'un premier ministre, lui était adjoint. « On lui donna une bannière aux armes du peuple, la croix rouge sur fond blanc, et mille fantassins, qui devaient toujours être prêts à toute requête de ce gonfalonier, soit sur la grande place, soit partout où besoin serait. » Cette milice, ainsi que le banneret, ne pouvaient servir au dehors; elle était uniquement destinée à la répression des séditions (3). Toute cette organisation fut approuvée par le peuple en entier, c'est-à-dire par les vingt et une corporations (4). On voit que déjà les arts mineurs concourent à la législation, comme depuis 1266 ils sont entrés dans l'armée nationale. Cinquante ans plus tard, ils seront en possession de tous les droits des arts majeurs, et en 1378 enfin, les ouvriers obtiennent, par la révolte des Ciompi, l'égalité politique avec les bourgeois et les artisans. Tel fut le courant irrésistible qui entraîna Florence vers la démocratie absolue, laquelle devait aboutir à la monarchie absolue.

Pour rendre la noblesse guerrière inutile, le gouvernement bourgeois fit la paix avec Pise et décida les Lucquois à faire de même (5). Le sentiment de la sécurité revint: la ville et

» rentie et qui pacificum et tranquillum statum diligat puro corde et qui non sit de mag-
» natibus civitatis prædicte. »

(1) Don. Giannotti (*La Repubblica fiorentina*, l. II, c. 8).

(2) V. *Tumulto di Ciompi*, de Gino Capponi; ap. Muratori, *Scr. rer. ital.*, XVIII, pag. 1103, 1108, *B*. — On sait qu'à la fin du XV[e] siècle et au commencement du XVI[e], Machiavel et Guichardin occupèrent cette charge de ministre dirigeant.

(3) C'est à cette défense faite aux citoyens de servir au dehors, ainsi qu'au désarmement, que Machiavel (l. c., III, 1) attribue la faiblesse militaire de Florence au XV[e] siècle.

(4) Ici, il doit y avoir une erreur de copiste chez Dino, qui parle de vingt-quatre arts; car Villani (VIII, 87) et tous les historiens contemporains ne parlent jamais que de vingt et un arts. Cependant, le fait n'est pas tout à fait clair; car Paol. Pieri (l. c., p. 57) dit : « Si reggea Firenze ad popolo e per dodici arti che allora poco dinanzi erano pur » sette. » Et quand il s'agit de l'organisation militaire, on ne parle jamais que de vingt arts (V. Pelli, l. c., p. 89). — V. d'ailleurs un exposé complet de ces lois (Scipione Ammirato, IV; Leon. Aretino, *Istorie fiorentine*, IV; Sismondi, IV, 67).

(5) Villani, VIII, 2 : « Per fortificare il stato del popolo ed indebolire il podere dei » grandi e possenti, i quali molte volte accrescono e vivono delle guerre. »

le pays *(contado)* jouissaient d'un calme rare : on ne fermait plus les portes de la cité, même pendant la nuit. La prospérité allait toujours croissant : on ne leva plus d'impôts; les grands besoins financiers furent couverts par la vente des vieux murs et des terrains en deçà et au delà de ces murs. On acheva la construction du palais du Peuple. Le dernier reste de la campagne fut soumis à la juridiction de la ville (1).

Dino, ardent *popolano* et ami dévoué de Giano (2), fut bientôt appelé à jouer un rôle dans le nouveau gouvernement. Placé, un des premiers, à la tête de la république comme gonfalonier de la justice, il dut le premier exécuter les lois si sévères que l'on venait de voter. Il le fit, le cœur gros, mais avec fermeté, comme un homme de bien remplit un devoir pénible. Il alla, suivi de ses compagnies, détruire les maisons de la famille Galigai (3), dont un membre avait tué un jeune marchand en France. Dino fit lui-même, vingt ans plus tard, lorsqu'il écrit son histoire, le noble aveu que « ce premier exemple devint un fâcheux précédent, et qu'il en résulta une mauvaise habitude chez les gonfaloniers suivants, parce que s'ils détruisaient les maisons conformément aux lois, le peuple les trouvait cruels, et s'ils ne les rasaient pas bien complétement, on les accusait de mollesse et de lâcheté, et beaucoup d'entre eux violèrent la justice par crainte du peuple (4). » D'ailleurs, tout en défendant chaudement Giano aussi souvent qu'il s'agit de son carac-

(1) Villani, VIII, 2, et 26.

(2) Je ne vois pas ce qui a pu faire croire à Dönniges que Dino fut « ennemi » de Giano della Bella.

(3) Selon Villani et Simone della Tosa (l. c. p. 154), ce sont les Galli; selon Machiavel, les Galletti. Mais comme Dino détruisit lui-même leurs palais, il est certes le témoin le plus sûr. — C'est de ces Galigai que descendait la maréchale d'Ancre. — Machiavel, d'ailleurs, et Villani, disent que l'exécuteur de ce jugement fut Ubaldo Ruffoli, le premier gonfalonier.

(4) Dino Compagni, l. c. — Cf. sur tous ces événements : Villani, VIII, 1 et 2; Scipio Ammirato, IV, et Léon. Arétin, *Hist. flor.*, l. IV.

tère personnel, Dino n'est pas aveugle dans son jugement sur le tribun. En tout cas, il revint bientôt de ses illusions, s'il en avait eu, en voyant l'abus que la démocratie faisait de sa victoire. La rigueur contre les grands devint excessive et « l'outrecuidance des méchants s'accrut beaucoup ; car on punissait les grands qui encouraient des peines parce que les juges *(rettori)* [1] craignaient les lois qui exigeaient des punitions énergiques. On poussait si loin cette énergie *(effetto)*, que l'on croyait qu'il n'y avait ni défense ni excuse pour le juge si un accusé était acquitté; et de cette manière, tout accusé était condamné et puni. Les grands se plaignaient beaucoup des lois et disaient à ceux qui les exécutaient : Un cheval touche en passant de la queue le visage d'un bourgeois ; dans une cohue, on coudoie par hasard quelqu'un sans mauvaise intention ; des enfants de bas-âge viennent à se disputer, aussitôt on va porter plainte ; mais doit-on avoir son palais ruiné pour de pareilles baga-

[1] Les recteurs sont évidemment les juges, et, en général, les magistrats judiciaires, comme le démontre non-seulement le passage cité dans le texte, mais encore un endroit de la page 17, où Dino dit que Giano fut *recteur* à Pistoie. Or, il y avait été *podestà*. D'après Sieveking (*Gesch. v. Florenz*, cité par Floto, l. c., p. 193), il faut entendre sous cette dénomination : le *podestà*, le *capitano del popolo* et leurs subordonnés. Nannucci (l. c., II, 217) se trompe donc en traduisant *rettori* par *governatori*, suivant en cela les errements de presque tous les historiens. — Nous possédons un document qui ne laisse pas de doute à cet égard, un poëme de Dino Compagni lui-même, intitulé : *Come ciascuno può acquistare pregio* (V. plus bas, P. II, ch. IV, 2), où, en énumérant les devoirs de chaque état, il définit ceux du recteur, que l'éditeur de ce poëme, M. Guasti, donne également pour synonyme de *governatore*.

Se buon pregio vuol aver rettore,
Siegua sua legge e poi ami giustizia ;
E strugga e spenga a suo poder malizia,
Con grande studio e franchezza di core.
Tenga masnada accorta e buon legisti,
Che chiar conoscano il falso dal dritto ;
E buon notari da non falsar lor scritto :
E notte e giorno sovente riquisti.
A nul perdoni
Nè grazia doni ;
E d'amici e nemici sie straniere ;
Ed estimi più caro onor c' avere,
E che giudica, innanzi il paragoni.

Il est évident que ces vers s'adressent au *podestà*.

6

telles? » Les plaintes des grands n'étaient que trop fondées; et les choses étaient allées si loin, qu'il fallait tôt ou tard en venir aux armes. Les tribunaux craignaient le peuple armé, et aimaient mieux pécher par excès de sévérité que par trop grande indulgence. Le peuple n'écoutait que Giano, qui exerçait alors un pouvoir illimité sur la république. Ardent et d'un caractère entier, il n'entendait pas transiger sur les principes. « Viril et d'un grand cœur, il était assez hardi pour défendre toutes les causes que d'autres abandonnaient, et pour dire ce que d'autres taisaient : le tout en faveur de la justice et contre les coupables; aussi était-il tellement redouté des recteurs, qu'ils craignaient de cacher des méfaits. »

Les grands Guelfes avaient été trop désunis au moment de la promulgation des ordonnances pour s'y opposer (1). Mais lorsque Giano voulut leur prendre le sceau de la république et faire verser la fortune liquide du parti guelfe dans le trésor de l'État, à peu près comme les Gracques avaient voulu faire de la fortune territoriale de la noblesse romaine (2), que l'on prit aux grands la juridiction sur les châteaux et les villages, et que, sur l'instigation de Caruccio del Verre, on réclama toute terre injustement acquise, à quelque époque que remontât cette usurpation (3); alors on sentit le danger et on serra les rangs. Toutefois, bien que réconciliés par la communauté du péril et de l'humiliation, les grands ne se sentaient pas assez forts pour attaquer ouvertement le pouvoir établi. Ils essayèrent donc de priver le peuple de son chef, pour se débarrasser ensuite de la multitude. « Le pasteur tué, les troupeaux se dispersent, » se dirent-ils.

(1) Villani (VIII, 1) énumère toutes les querelles qui les divisaient en ce moment.

(2) « Volle torre a' capitani di parte guelfa il sugello e 'l mobile della parte, che era » in grande quantitade, e recarlo in comune, etc., etc. » (Villani, VIII, 8).

(3) *Ibid.* — V. aussi Gervinus, l. c., 14.

Le moyen qu'ils employèrent pour dépopulariser Giano fut aussi rusé que déloyal. Ils montèrent contre lui une intrigue à laquelle cette nature droite, mais médiocre, n'avait rien à opposer. Corso Donati fut le Scipion Nasica de cette ignoble menée tramée contre le nouveau Gracchus.

« Les grands commencèrent à parler contre lui, donnant à entendre qu'il n'agissait point par amour de la justice, mais pour se débarrasser de ses ennemis(1); car ils l'exécraient lui et ses lois. Partout où ils se trouvaient, ils proféraient des menaces, parlaient d'écarteler les bourgeois qui étaient au pouvoir. Aussitôt quelques-uns qui avaient entendu ces propos, les rapportèrent aux bourgeois, qui commencèrent à s'aigrir, et, soit peur, soit colère, rendirent les lois encore plus sévères, si bien que tout le monde fut irrité et en méfiance. »

La noblesse eut recours d'abord à un vicaire impérial (2), favorisé également par le Pape Boniface VIII, monté depuis peu à la chaire de Saint-Pierre. Tout Guelfes qu'étaient les grands et le Pape, ils ne se souciaient pas trop des gouvernements populaires. Cependant, ce vicaire ne réussissant guère ils avisèrent à d'autres moyens. D'abord, ils surent rendre Giano suspect à la haute bourgeoisie, qui regardait avec envie son ascendant sur le petit peuple.

(1) Villani, qui n'aime évidemment pas Giano, le peint aussi comme très-vindicatif : il attribue surtout à la vengeance les persécutions infligées par lui aux Abbati. La partialité de Villani se trahit dans tout son récit de l'expulsion de Giano, dont il adoucit l'odieux, dans les excuses qu'il fait valoir pour Corso Donati ; il va même jusqu'à défigurer les faits, passe sous silence toute la conspiration, etc.

(2) « Gian di Celano » — c'est le nom du vicaire — « venne in Toscana patteggiato » da' grandi di Firenze e di volontà di papa Bonifazio VIII » (Dino Compagni, l. c.). Villani (VIII, 10) place son arrivée après l'expulsion de Giano della Bella, et le présente comme hostile aux Guelfes et suspect, à cause de son amitié avec le pape et parce qu'il était français. Cependant, le vicaire dit lui-même aux Arétins gibelins : « Je suis venu » en Toscane à la demande des Guelfes de Florence : voici les papiers ! » — Les éditeurs de Dino ne sont pas d'accord sur le sens de *campagna*. Fit-on venir le vicaire de la campagne, ou de la *Campagna di Roma?* Muratori, Manni, Benci et Tortoli sont pour le premier sens de la première leçon ; Nannucci, Guasti et l'auteur d'un article sur la dernière édition de Dino, dans le *Piovano Arlotto* (février 1858), sont pour la seconde, qui semble en effet plus naturelle.

« Un jour, ils prirent leurs mesures pour le faire assassiner, puis renoncèrent à leur projet par crainte du peuple. Enfin, ils trouvèrent moyen de s'en débarrasser par la ruse avec une méchanceté raffinée. » Comptant sur son amour de la justice, ils résolurent de lui faire observer les abus et les brutalités que commettaient les bouchers et de lui aliéner ainsi cette puissante corporation. C'était surtout l'un d'eux, le grand Pécora, le Marius de della Bella et son successeur dans le tribunat, qui se distinguait par sa popularité et par ses insolences; il importait de le rendre hostile à Giano. Le corps influent des juges devait également être gagné. Della Bella donna dans le piége avec une simplicité qui paraîtrait touchante, si elle n'était le fait de l'étroitesse de ses vues politiques. Dans une séance où l'on s'occupait de la révision des lois, les ennemis du tribun lui représentèrent combien il serait utile de sévir contre les supercheries des bouchers et leur brutalité, et de redresser les abus qui s'étaient glissés dans la justice. Giano, facilement indigné à la vue de l'injustice, s'écria aussitôt : « Périsse la cité, plutôt que de supporter cela plus longtemps (1). Qu'on fasse des lois pour mettre un frein à tant d'abus! » Il proposa et fit passer aussitôt des mesures sévères pour obvier au mal (2).

« Après avoir excité ainsi sa passion de la justice, ses ennemis envoyèrent secrètement dire aux juges, aux bouchers et aux autres artisans, que Giano les attaquait et méditait des lois contre eux. »

Cependant, ces menées ne restèrent pas longtemps sans

(1) M. Quinet (*Revue d'Italie*, I, p. 27) me semble avoir très-mal interprété ce mot de Giano. Ce n'est nullement le mot d'un factieux qui veut triompher à tout prix : c'est l'inflexibilité d'un homme convaincu, mais borné; c'est le mot de la révolution : « Périssent les colonies plutôt qu'un principe! »

(2) C'est ici que se placent quelques-unes des pages les plus intéressantes de Dino, que nous n'avons pas assez d'espace pour reproduire. Nous le regrettons surtout pour les discours des nobles prononcés à Saint-Jacques Oltrarno. — Nous trouvons dans l'*Archivio storico* (l. c., I, p. 78, sous la lettre *B*) les procès-verbaux des séances donparle Dino dans sa *Cronaca*.

être dévoilees. Ce fut Dino qui le premier les pénétra et en parla à Giano. Mais loin de le mettre sur ses gardes, cet avis ne rendit le tribun que plus absolu et plus ombrageux, et ne fit ainsi que précipiter sa chute.

Dino, que nous voyons dans toutes les affaires importantes depuis son premier priorat, était de la commission chargée de réviser les lois et s'était trouvé aux séances de l'Église de tous les Saints *(Ognissanti),* où ces propositions insidieuses avaient été faites à Giano della Bella. Il lui « représenta comment on le rendait odieux au peuple et aux artisans, et que s'il poursuivait ses réformes, le peuple se tournerait contre lui. » Il lui conseilla d'y renoncer et surtout de s'opposer à la défense qu'on proposait de faire à toute ville et à tout château des environs de recevoir les bannis florentins; car on était convenu avec de faux *popolani* de bannir Giano et de le priver ainsi d'un asile dans son exil. Tous les membres de la commission qui n'avaient pas trempé dans le complot « voulaient prudemment examiner les faits; mais Giano, plus passionné que prudent, les menaça de mort, sur quoi on abandonna le projet; » et tandis que ceux-ci, intimidés par la violence de Giano, partirent, les conspirateurs restèrent pour convenir des mesures à prendre.

Pendant que ces faits se passaient à Ognissanti parmi les bourgeois hostiles à Giano, les grands de leur côté ne restaient pas inactifs. Ils se réunirent, un représentant par famille, à l'église Saint-Jacques Oltrarno. Là, on parla avec une extrême violence du gouvernement bourgeois. Un Frescobaldi, entre autres, prit la parole pour rappeler à ses pairs « comment ces chiens de bourgeois leur avaient enlevé leurs honneurs et leurs charges, et comment ils ne pouvaient plus, eux, mettre le pied à l'Hôtel de Ville. Nous ne pouvons plus, poursuivit-il, porter nos causes en justice *(sollicitare i piati)*. Si nous frappons un de nos valets, on nous détruit

nos palais. Voilà pourquoi, Messeigneurs, je conseille de secouer cette servitude. Prenons les armes! courons sur la place publique! tuons les bourgeois, amis ou ennemis, tous tant que nous en trouverons, si bien que nous soyons à tout jamais délivrés de leur joug, nous et nos enfants! » Un autre orateur, dont Dino nous a également conservé le discours, dans sa substance au moins, tout en approuvant les sentiments de Frescobaldi, proposa un moyen plus perfide, mais plus sûr. Il conseilla de rendre della Bella suspect de gibelinisme, moyen infaillible de le perdre aux yeux de la majorité des Florentins, chaleureusement Guelfes comme toujours. « Le conseil de ce chevalier sembla bon à tout le monde, et on chargea deux nobles par rue de tromper et de diviser le peuple, de calomnier Giano et de lui aliéner ainsi tous les bourgeois influents. » On ne réussit que trop bien à miner l'autorité du tribun par cette politique déloyale.

Une circonstance imprévue, dans laquelle Giano s'opposa à la violence de la plèbe en faveur d'un ennemi même de sa cause, finit par détruire la popularité déjà ébranlée dont il jouissait encore. A cette occasion se produisit dans toute sa sauvage énergie un des hommes les plus extraordinaires de l'histoire florentine.

Corso Donati appartenait à cette ancienne famille guelfe dont une fille avait causé par sa beauté, il y avait bientôt un siècle, le premier éclat des inimitiés civiles que tous les historiens représentent comme le principe de la division entre Guelfes et Gibelins. Le frère de Corso, Forese Donati [1], avait été intimement lié avec Dante lorsque le poète errait encore « dans la forêt du vice; » c'est dans cette famille que le futur Gibelin avait choisi sa femme [2]. Corso, dont notre historien nous a laissé un portrait admirable, était l'âme de cette no-

[1] Dante, *Purgatorio*, XXIII, 76-118.
[2] Leonardo Aretino, *Vita di Dante*, l. c., XI.

blesse turbulente qui engagea à la fin du siècle le combat à outrance contre la bourgeoisie. « Un chevalier pareil au Romain Catilina, mais plus cruel que lui, de sang noble, beau de corps, orateur agréable, paré des plus belles manières, d'un esprit subtil, d'une âme qui ne pensait qu'au mal... Ce fut messer Corso Donati, qu'à cause de son orgueil on appelait le *baron;* car lorsqu'il passait par la ville le peuple criait : *Vive le baron!* (1) et Florence paraissait être sa ville à lui. La vaine gloire le guidait, et il entretenait une grande maison *(e molti servigi facea.)* » Son courage, sa résolution firent que toute la noblesse guelfe se groupa autour de lui. Il avait déjà donné de nombreuses preuves de la violence de son caractère; à sa première entrée en scène, il débute par une violation des lois (2). Dans sa famille il se montre aussi tyran qu'il est indiscipliné dans la république. On le soupçonnait d'avoir empoisonné sa femme (3). Malgré elle il avait fiancé sa sœur Piccarda, l'amie de Dante, à un homme de son parti. En son absence, la jeune fille se réfugie au couvent, prend le voile; le frère l'arrache de vive force du lieu saint et la traîne à l'autel (4). Nous l'avons vu, dans la bataille de Campaldino, se signaler par une brillante insubordination qui détermina la victoire. Ce je ne sais quoi d'indomptable, loin de lui porter tort aux yeux de son parti, le signala comme le chef de la noblesse. On considérait comme chevaleresque son mépris superbe des lois et de la roture. Les hommes du peuple même avaient une espèce d'admiration mêlée de terreur pour ce personnage altier. Le bourgeois paisible et positif, Jean Villani, ne peut retenir son admiration quand il parle de lui; il est vrai qu'il est Guelfe. « Ce messer Corso, dit-il, fut le chevalier le plus intelligent,

(1) Détail rapporté également par Villani, XIII, 48.
(2) Villani, VII, 113.
(3) Ferretus Vicentinus; ap. Muratori, *Scr. rer. ital.,* IX, p. 974.
(4) Dante, *Paradiso,* III, 49 et suiv., et *Purgatorio,* XXIV, 13-15.

le plus courageux et le plus bel orateur, le meilleur praticien et le plus renommé qui fût en Italie de son temps, homme de grandes passions et à grandes entreprises (1). » Ce fut une de ces « grandes entreprises » de Corso qui causa la rupture définitive entre le peuple florentin et Giano della Bella.

Il avait fait battre un ennemi personnel; dans la lutte qui avait suivi cet affront, un homme avait été tué. Selon les ordonnances de justice, Corso était responsable du meurtre commis par un des siens. Le podestà, trompé par le notaire chargé du procès-verbal, et qui avait été gagné par Corso, l'acquitta. Le peuple en fureur se précipite au palais de justice, d'où le podestà ne se sauva qu'à grand'peine. Des désordres de tout genre eurent lieu. Giano, croyant encore à son ancien ascendant, et voulant protéger l'inviolabilité de la justice en la personne du podestà, monte à cheval et tâche d'apaiser le peuple, qui, étonné de le voir prendre parti contre lui, l'accueille d'abord froidement et bientôt l'insulte. Quelques-uns vont jusqu'à le menacer de leurs lances; il fut obligé de rentrer au palais des prieurs sans avoir pu arrêter l'emportement de la foule. C'en était fait de sa popularité (2).

Cependant, l'autorité finit par rétablir l'ordre, et, ce qui nous donne une excellente idée de ce gouvernement bourgeois, « le lendemain le conseil se réunit, et il fut résolu pour l'honneur de la ville que les objets enlevés seraient rendus au podestà et qu'on lui paierait sa pension. C'est ainsi que cela se fit, et il partit (3). »

L'agitation toutefois ne se calma pas aussitôt, et les enne-

(1) « Il était beau de sa personne » — continue Villani — « et agréable de figure, » mais bien mondain; et à son temps il fit bien des révoltes et des scandales pour s'emparer du pouvoir et du gouvernement. »

(2) Simone della Tosa (l. c., p. 155) et Paol. Pieri (p. 58) sont parfaitement d'accord ici.

(3) Toute la scène de l'assaut donné au Palais de Justice et de la destruction de tous les actes compromettants par le peuple, est admirablement peinte par Dino.

mis de Giano surent admirablement profiter de sa position compromise pour l'évincer complétement. Le bas peuple ne lui pardonnait pas de s'être opposé à sa fureur; les arts influents des bouchers et des hommes de loi, d'avoir mis un terme aux violences des uns et aux iniquités des autres; les Guelfes pusillanimes et crédules le soupçonnaient de gibelinisme; la haute bourgeoisie enfin avait depuis longtemps déjà quelque méfiance de Giano, comme partisan de « la plèbe qui ne possédait rien. » La noblesse, ennemie naturelle et avouée du tribun, donna à entendre à cette bourgeoisie méfiante que c'était lui qui avait causé les troubles. Cependant, on n'eut garde d'enfreindre les lois; tout se passa sans la moindre violence. « On fit courir bien des bruits dans la ville qui irritèrent les esprits de tout le monde contre Giano. » Ses propres parents, les Magalotti, qui jouissaient d'une grande popularité, lui conseillèrent de s'absenter pendant quelques jours de la ville pour éviter la fureur du peuple. « Giano, croyant leur faux conseil, partit, et aussitôt le bannissement fut prononcé contre lui, et il fut condamné en sa personne et en son bien (1). »

C'est le 5 mars 1295 (2) que Giano quitta la ville pour n'y plus rentrer. Il mourut bientôt après en France (3); car lui-même avait fait voter la loi qui interdisait à toute ville toscane de donner asile aux bannis florentins. Sa maison fut pillée et à moitié détruite par ses anciens partisans (4). Les voix furent partagées sur son compte : « les uns le louaient, les autres le blâmaient. Ses amis étaient intimidés et se te-

(1) Les nouveaux prieurs lui étaient hostiles et étaient sous l'influence des grands (Machiavel, II, 13). Paol. Pieri (l. c., p. 58) est parfaitement d'accord avec Dino dans tous ces détails; seulement il prétend que Giano lui-même fomenta l'émeute.

(2) 1294, d'après Dino; mais l'année florentine commençait au 1er avril.

(3) Villani, VIII, 8.

(4) Dino Compagni, 16. D'après Villani, au contraire, le bas peuple vint en armes le protéger, et Giano, « ne voulant pas causer une bataille civile, » quitta la ville. — Machiavel suit ici, comme presque partout, Villani.

naient coi. Leurs adversaires se comportaient vis-à-vis d'eux avec beaucoup d'orgueil, et calomniaient Giano et ses partisans avec arrogance, disant qu'il avait suscité des scandales à Pistoie, brûlé des maisons et condamné beaucoup de monde, lorsqu'il y avait été recteur (1), choses pour lesquelles il eût mérité une couronne civique! car il avait puni les bandits et les malfaiteurs qui s'associaient, sans craindre les lois. Mais sa justice, on l'appelait tyrannie. Il y avait même beaucoup de gens qui ne disaient du mal de lui que par lâcheté et pour faire plaisir aux méchants. » La postérité cependant fut juste pour la mémoire de Giano, et cinquante ans après, G. Villani, qui appartenait au parti opposé, résume ainsi son jugement sur le tribun éphémère : « C'était le *popolano* le plus loyal et le plus franc de Florence, celui qui désirait le plus le bien public. Loin de s'enrichir aux dépens de la ville, il y mettait du sien *(Quegli che mettea in commune e non ne traeva)*. Mais il était présomptueux et vindicatif... et peut-être fut-ce en punition de cette faute qu'il fut condamné, à tort et innocent, par des juges injustes, en vertu des lois qu'il avait faites lui-même. Il est un grand exemple aux citoyens à venir, pour leur apprendre à se garder de vouloir dominer dans leur patrie et à se contenter du rang égal de citoyens (2). »

Quoi qu'il en soit, son exil entraîna « un grand changement et une grande perturbation dans la ville (3). » Villani et

(1) Il y avait été *podestà* (v. plus haut, p. 81, n. 1).

(2) Paolino Pieri, qui lui est très-hostile, dit de lui (l. c., p. 58) : « Veramente » questi fu il maggior popolare che mai fosse in Firenze stato infino a lui, e maggiore » sarebbe advenuto, se quello che fece e volea fare, avesse fatto per senno e non con » romore. »

(3) Villani (VIII, 8) : « Et depuis ce moment-là, » ajoute-t-il, « les artisans et » le petit peuple n'eurent plus que peu d'influence dans la République, qui resta au pou- » voir des grands et puissants bourgeois de Florence. » Villani se trompe évidemment; car les années suivantes furent précisément remplies par des violences démagogiques. Écartés du pouvoir cinq ans plus tard, les meneurs populaires ne reparaissent, il est vrai, que trente ans après.

même Machiavel [1] vantent les années suivantes comme une époque de prospérité et de calme inconnus jusque-là. Dino, qui vivait à Florence alors, en a jugé autrement. Il nous donne un tableau vivant et saisissant de la tyrannie qu'exerçait alors sur le petit peuple un démagogue de la pire espèce [2] et de son terrorisme vis-à-vis des grands. Il peint la vénalité du podestà et du capitaine du peuple, établis et renversés au gré des bourgeois au pouvoir, et il voit dans cette vénalité et servitude de la Justice que représentent ces deux magistrats, le plus grand malheur de l'État. D'ailleurs, les désordres qui suivirent l'exil de Giano della Bella et qui ne sont qu'indiqués sommairement chez Dino, ont été racontés en détail par Villani et par Machiavel d'après lui, qui démentent ainsi leurs appréciations par les faits mêmes qu'ils rapportent.

En effet, les nobles prirent les armes pour s'emparer du gouvernement et pour abolir les ordonnances, et ce ne fut que par l'attitude résolue du peuple, par l'intervention des prêtres et par certaines concessions bientôt retirées, que l'effusion du sang fut épargnée à la ville [3]. Les prieurs eux-mêmes ne se trouvaient plus en sûreté. Pour les défendre contre les insultes du peuple, on fortifia leur palais, bou-

[1] Machiavel, II, 15. Pour lui, c'est dans un but politique et pour établir un contraste avec son temps, qu'il juge si favorablement l'état de choses après l'exil de Della Bella.

[2] Leopardi a publié, sous le nom de ce *Pecora* de Dino Compagni, cinq charmants sonnets satiriques (*Opere*, III, 185).

[3] Villani, VIII, 12; Machiavel, II, 14; Simone della Tosa, l. c., 157. — D'après Villani, les grands (*havendo in sul Priorato de' loro amici*) avaient cru pouvoir risquer un coup de main qui ne réussit point. Le peuple eût pu chasser les nobles à cette occasion, il n'en fit rien. Les concessions qu'on leur fit furent de peu d'importance : on accorda trois témoins au lieu de deux pour établir que le bruit public qui accusait un noble était fondé (*salvo che la prova della piuvica (pubblica) fama era per due testimoni, si misse che fosse per tre*). Cette concession même, faite par les prieurs contrairement à la volonté du peuple, fut bientôt retirée. C'est alors que beaucoup de grands, probablement aussi Dante, se firent *popolani*. Il est inexplicable que Dino ne parle pas de ce soulèvement de la noblesse et de ses conséquences : ce fut cependant un événement très-important.

levard à la fois contre la plèbe et contre la noblesse (1). Florence semblait sortir plus agitée que jamais de cette révolution trop complète,

Nave senza nocchiero in gran tempesta (2).

(1) Simone della Tosa, l. c., 156; Machiavel, II, 15. Ce fut en 1298. Ils avaient été jusque-là d'abord dans la tour *della Castagna,* près l'Abbaye, puis dans le palais des *Cerchi*. Le nouveau palais était bâti sur l'emplacement même qu'avaient occupé autrefois les palais des anciens chefs gibelins, des Uberti (V. Villani, VIII, 26 et 31, et Dino Compagni, p. 5).

(2) *Purgatorio,* VI, 77.

CHAPITRE III.

LA GUERRE CIVILE. — 1300-1308.

Dopo lunga tenzone
Verranno al sangue, e la parte selvaggia
Caccierà l'altra, con molta offensione.
Poi convien che questa caggia
Infra tre soli, e che l'altra sormonti
Con la forza di tal che testè piaggia.
Alto terrà lungo tempo le fronti,
Tenendo l'altra sotto gravi pesi,
Come che di ciò pianga e che n'adonti.

DANTE; *Inferno*, VI, 64-72.

« Levez-vous, citoyens indignes et pleins de scandales; saisissez en vos mains et le fer et le feu, et donnez un libre cours à vos méchancetés (1); mettez au grand jour vos iniques désirs et vos exécrables projets. Plus de délai (2). Allez, réduisez en poussière les chefs-d'œuvre de votre cité; versez le sang de vos frères, dépouillez l'amour et la foi, refusez-vous mutuellement aide et assistance; semez vos mensonges, ils rempliront les greniers de vos fils; faites comme fit Sylla dans la ville de Rome, Sylla qui vit tous les maux qu'il avait accumulés pendant dix ans, vengés en quelques jours par Marius. Croyez-vous donc que la justice de Dieu n'existe

(1) Gervinus (l. c., p 17), essayant une traduction française de cette page de Dino, traduit à peu près comme nous. Mais M. Dœnniges (l. c., p. 201) donne le mot de Dino par : « Répandez vos vilenies! » — *Distendete le vostre malizie!* — Rien de plus infidèle que les traductions trop fidèles.

(2) *Non penate più*. Je donne ici à ce mot le sens de *indugiare*, bien qu'il ait souvent celui de *se faire violence, se contenir*. En acceptant ce sens, il faudrait traduire : « Ne vous faites pas violence plus longtemps », — ce qui serait un peu long.

plus? Comme elle, d'ailleurs, celle du monde donne à chaque œuvre son salaire (1). Jetez les yeux sur vos ancêtres : est-ce par des discordes qu'ils ont gagné des honneurs (2)? Ces honneurs qu'ils ont acquis, mettez-les sous vos pieds (3); ne tardez plus, misérables! On dissipe plus dans un jour de guerre qu'on ne gagne dans bien des années de paix, et une petite étincelle suffit à la ruine d'un grand royaume. »

C'est ainsi qu'avant de raconter les nouvelles luttes civiles qui allaient troubler Florence, Dino, saisi de la plus vive douleur à la vue de sa patrie déchirée, s'exprime dans un langage poétique et éloquent qui rappelle les colères de Dante. Et en vérité, si l'on ne voyait précisément dans cette agitation fébrile le seul moyen qui permît à tant de belles et grandes natures de se produire; si l'on ne songeait que ces événements, loin d'entraver le développement des intérêts matériels, semblent presque avoir favorisé le commerce et l'industrie; que la civilisation, au lieu de souffrir de ce bruit

(1) *Pur quella del mondo rende una per una.* Dœnniges (l. c.) : « Celle du monde déjà paie l'un de l'un. » Cela n'a aucun sens en allemand; en français, cette traduction est tellement surannée, qu'elle ne saurait plus être comprise aujourd'hui. Gervinus (*ibid.*) se trompe complétement en traduisant : « C'est elle (la justice divine) qui paie dans le monde semblable pour semblable. » Dino, en écrivant *rende una per una,* se rappelait peut-être le proverbe usité dans les deux langues : *Render pan per focaccia* (Rendre pain pour fouace); seulement, cette forme étant trop familière, il l'a remplacée par une autre un peu plus grave. Lafontaine, dans ses *Contes* (*le Faiseur d'oreilles*), a dit :

A la pauvrette il ne fit nulle grâce
Du talion, rendant à son époux
Fèves pour pois et pain blanc pour fouace.

La vraie traduction, si elle n'était pas trop libre et trop moderne, serait celle-ci : « Ici-bas déjà la loi du talion frappe le coupable »; ou, si ce n'était trop énergique : « La justice du monde prend œil pour œil, dent pour dent. »

(2) *Si ricevettono merito nelle loro discordie.* Tous les commentateurs, tant italiens qu'allemands, ainsi que tous les traducteurs, ont interprété : « Ont-ils tiré avantage, prix ou mérite de leurs discordes? » Je soumets ma traduction, peut-être un peu hardie, au jugement des connaisseurs du vieil italien ; elle donne, en tous les cas, un sens très-clair, ce que l'on ne saurait dire de l'interprétation adoptée jusqu'à présent.

(3) *Barattate!* Dœnniges (*ibid.*) : « Troquez les honneurs! » Gervinus (*ibid.*) : « Abandonnez! » — Je demande pardon de cette traduction si faible. Il est impossible de rendre en français ce langage si vigoureux, si original et si profondément italien de Dino, langage que tous les critiques considèrent comme la perfection du style italien (V. Dino Compagni, p. 28).

des armes et de ces luttes passionnées, ne fit que grandir au milieu du mouvement, on serait presque tenté de se joindre à Compagni et à Dante dans leurs amères imprécations. Mais nous savons ce que les contemporains ne pouvaient pas entrevoir : cette époque vit émettre les premières grandes idées politiques et philosophiques des temps modernes; la renaissance des études de l'antiquité eut alors ses premières lueurs d'aurore; la sculpture et la musique, la peinture et l'architecture prirent leur essor; la poésie atteignit des hauteurs qu'on n'avait point encore entrevues. Nous avons toujours dans la pensée cette richesse d'une civilisation naissante, et l'admiration du génie inépuisable d'un peuple privilégié l'emporte en nous sur la tristesse que pourrait inspirer ce spectacle des passions humaines déchaînées et des conséquences qu'elles entraînent. Nous comprenons les hommes rares qui s'élevèrent au-dessus de leur époque pour la flétrir; nous ne pouvons souscrire à la condamnation qu'ils ont prononcée. Pour nous, qui connaissons l'Italie des XVIIe et XVIIIe siècles, nous n'hésitons pas à le dire : Mieux vaut la lutte de toutes les forces de la vie, l'ambition toujours prête à s'emparer du pouvoir, la méfiance toujours à l'éveil, que le silence du tombeau, que le linceul de l'ordre et du calme étendu sur la nation. Aux yeux de celui qui pense, les violences qui ont été épargnées à l'Italie dans ces deux siècles de calme, de dilettantisme et de plaisir; les compensations dont elle a été comblée, ne sauraient balancer la perte de sa liberté. Ni les jouissances matérielles, ni celles plus raffinées des arts, ni l'élégance, ni la sécurité de la vie, ne sauraient être mises en ligne de compte avec l'agitation désordonnée mais féconde de la vie publique du moyen âge. Est-ce à dire qu'il faille s'étonner que Compagni regarde avec douleur la situation de sa patrie? Nullement. Il appartenait, comme Dante, à ces hommes qui ne peuvent

voir sans appréhension la voie dangereuse où s'engage un peuple; qui voudraient le retenir, et qui malgré eux sont entraînés par le torrent. Il nous est aisé de les accuser d'injustice et de courte vue; nous qui sommes à distance, nous ne voyons que les contours généraux d'une époque agitée, mais vivante; sauvage, mais forte; nous pouvons affirmer que la loi historique l'a voulu ainsi, et que les hommes ont été impuissants contre elle. Les contemporains ne saisissent que les détails du tableau; ils ne voient pas ce qu'il y a de fatal dans les destinées d'un peuple. Instinctivement, ils croient que l'homme est libre et peut combattre et détourner le mal futur. Comment expliquer autrement la douleur tragique des Eschyle, l'austère réprobation de Thucydide, la raillerie sanglante d'Aristophane, en face d'événements et de peuples que la postérité a placés parmi les plus glorieux de l'histoire? Pourquoi dans Athènes ne se trouve-t-il pas un seul homme supérieur, depuis Eschyle jusqu'à Platon, qui approuve cette démocratie tant admirée par nous? Pourquoi cette époque de Florence où nous sommes entrés et que Machiavel envisage comme l'âge d'or de sa patrie, n'est-elle remplie que des malédictions de Dante, des plaintes de Dino? Pour nous, là où est le mouvement, là est la vie. Nous ne comprenons la vie politique que dans la transformation continuelle et successive, mais lente, et produite par les besoins. Le génie irritable, au contraire, qui voyait ces changements continuels, souvent accompagnés de violence, s'accomplir sous ses yeux, sans que jamais aucun parti fût satisfait; l'homme d'État éprouvé qui luttait toute sa vie avec un noble dévouement contre l'esprit factieux de ses concitoyens, sont bien en droit, l'un de railler sa patrie avec amertume, l'autre de s'éloigner découragé de son travail infructueux. Il sera donc permis d'admirer à la fois la prodigieuse activité et la fertilité inépuisable du peuple

florentin, et de comprendre en même temps les violentes apostrophes de l'historien et l'âpre ironie du poète flétrissant ce peuple même que nous admirons, cette Florence dont

le peuple est si sage... en discours.

Beaucoup ont la justice au cœur; mais elle est lente.
Ils ne lancent ses traits que d'une main prudente;
Mais ton bon peuple au bord des lèvres l'a toujours.

Beaucoup, au lourd fardeau de la chose publique,
Veulent se dérober; mais ton peuple angélique
Accourt sans qu'on l'appelle, en criant : Je suis prêt.

Donc tu peux hardiment triompher, ô Florence!
N'as-tu pas à la fois paix, sagesse, opulence?
Je dis vrai; si je mens, on le voit par l'effet.

Lacédémone, Athène et leurs lois héroïques,
Des civilisations ces modèles antiques,
N'ont eu que des lueurs dans l'art de gouverner,

En parangon de toi, de règlements si sobres
Que les lois qu'en ton sein tu files en octobre,
Au milieu de novembre on les voit se faner.

Combien de fois as-tu, dans ces temps d'amertumes,
Renouvelé tes chefs, tes us et tes coutumes?
Combien de fois changé tes membres et ton cœur?

Ah! si tu te souviens et qu'un rayon t'éclaire,
Tu te verras semblable au valétudinaire
Qui se tord sans repos sur son lit de malheur

Et qui s'escrime en vain à parer la douleur [1].

DANTE; *Purg.*, VI, 129-151.

[1] Dante, *Purg.*, VI (tr. Ratisbonne). — On a toujours tort de citer Dante en traduction. J'ai cependant reculé devant une citation du texte aussi longue et aussi difficile pour le lecteur qui n'est pas familiarisé avec le poète. J'ai emprunté la traduction de M. Ratisbonne. Celle de Lamennais a, il est vrai, le mérite d'une plus grande exactitude; mais celui qui n'est pas familiarisé avec le style du célèbre traducteur, et avec le poète lui-même, se sentirait peut-être choqué de sa fidélité excessive.

I. — CERCHI ET DONATI.

La ... città ... è piena
D'invidia sì, che già trabocca il sacco.
(*Inferno*, VI, 50.)

Le grave et pénétrant Machiavel, qui attribue la chute de la liberté florentine à la ruine de la noblesse, fait, dans la préface de ses Histoires, cette remarque judicieuse : « Si jamais les divisions d'aucune République furent remarquables, celles de Florence le sont certainement plus encore; car la plupart des autres Républiques dont nous avons quelque connaissance, se sont contentées d'une division par laquelle, selon les événements, elles se sont, les unes agrandies, les autres ruinées; mais Florence, non contente d'une seule, en a fait de nombreuses. A Rome, comme chacun le sait, naquit, après l'expulsion des rois, la désunion entre la noblesse et la plèbe, et elle la garda jusqu'à sa ruine (1). Athènes fit de même, ainsi que toutes les autres Républiques qui florissaient alors. Mais à Florence, ce furent d'abord les nobles qui se divisèrent entre eux (2), puis les nobles et la bourgeoisie (3), et enfin la bourgeoisie et la plèbe (4); et bien souvent il arriva que le parti vainqueur se subdivisa en deux. De ces discussions résultèrent plus de meurtres, d'exils, d'extinctions de familles, que jamais il n'y en eut en aucune ville dont on ait souvenir. Et vraiment, à mon avis, il semble qu'aucune autre preuve ne démontre aussi bien la puissance de notre ville que ces dissensions, qui auraient été assez fortes pour anéantir la ville la plus grande et la plus

(1) Machiavel paraît oublier ici que la première noblesse *(patricii)* perdant complétement ses priviléges après les lois de Licinius Stolo, et cessant de faire une classe à part, il se forma à Rome une seconde noblesse *(optimates)* semblable en tout aux *grandi* de Florence.

(2) 1215. Buondelmonti et Uberti.

(3) 1282. Création de l'office des prieurs.

(4) 1378. Révolte des *Ciompi*.

puissante. La nôtre cependant ne semblait que croître par elles; telles étaient la vertu de ses citoyens et la puissance de leur génie, tel était le désir de s'élever, eux et leur patrie, que le petit nombre de ceux qui échappaient à tant de maux était en état de bien plus l'agrandir par leur vertu, que n'avait pu lui être funeste la rigueur des événements qui avaient détruit une si grande quantité de ses citoyens (1). » Le simple récit des événements qui suivirent la révolution bourgeoise va nous expliquer et prouver la vérité des assertions de l'historien.

La noblesse, exclue du gouvernement, ne sut point accepter sa nouvelle position; par là elle se perdit complétement. Peu d'hommes seulement, entre eux Dante, comprirent leurs devoirs et leur avenir : ils se firent inscrire dans les corps de métier (2). Le reste se divisa, non pour des causes politiques, mais pour des motifs personnels; et c'est là ce que Dino déplorait si amèrement. Il est vrai qu'on a voulu voir dans la nouvelle division de la noblesse une recrudescence de la lutte des Gibelins et des Guelfes. Les uns ont distingué en eux des Guelfes et des néo-Guelfes (3), d'autres les anciens Guelfes et les anciens Gibelins eux-mêmes; les troisièmes, enfin, des néo-Guelfes et des néo-Gibelins. Il n'en est rien. Il n'y eut là aucune idée politique. La jalousie, des inimitiés personnelles, l'orgueil des vieux nobles, l'insolence des parvenus, voilà les vraies causes. C'est plus tard seulement, et quand le peuple se mêla de la querelle, que les deux nouveaux partis prirent une couleur politique; et, chose étrange, ce sont les Gibelins qui défendirent les intérêts de

(1) Machiavelli (*Istorie fiorentine*, *Proemio*, p. 12). Giannotti (l. c. II, 2), au contraire, voit la cause de la ruine de la République florentine dans « la désaffection de ses citoyens » et dans la tiédeur avec laquelle ils prenaient part à la gestion des affaires publiques. Les faits seuls réfutent suffisamment de semblables thèses.

(2) Villani, VIII, 12 : « ... si trassono dal numero de' grandi e misono nel popolo » (V. Pelli, 90, et Balbo. 118).

(3) Ferrari, l. c., III, 56.

la démocratie, les Guelfes qui soutinrent les droits aristocratiques. Cependant, sans l'intervention du pape Boniface VIII et de l'empereur Henry VII, cette nuance d'intérêt politique ne se serait pas accusée avec tant de netteté.

Dans le quartier même où les plus anciennes familles de Florence avaient leurs demeures, à deux pas des palais des Pazzi et des Donati, une famille de parvenus, les Cerchi, avaient acheté le palais des comtes Guidi (1). Originaires de la campagne (2) et de très-basse extraction, les Cerchi avaient gagné beaucoup d'argent et se trouvaient, à l'époque dont nous parlons, la première maison de commerce de l'Europe (3). Ils auraient beaucoup donné de leurs richesses pour quelques aïeux, et tâchaient de faire oublier leur origine par un luxe qui n'attirait que davantage l'attention sur cette tache. « Ils s'habillaient richement, nous dit Dino, avaient des valets et des chevaux nombreux, faisaient beaucoup d'ostentation *(aveano bella apparenza)* et menaient grand train. » Leur chef, Vieri de Cerchi, et ses fils chevaleresques avaient ajouté à l'éclat que leur donnait la fortune, celui d'une conduite brillante dans la bataille de Campaldino.

Les Donati, les véritables chefs de l'ancienne noblesse, voyaient avec déplaisir et jalousie ces voisins intrus et leur cherchaient souvent querelle. Cependant, les Cerchi évitaient tout prétexte à des rixes. Ils n'allaient plus dans les réunions du parti; ils se rapprochèrent des bourgeois, et acquirent ainsi une popularité qui leur fut très-utile dans la suite. « Ils étaient bien vus des riches bourgeois, autant parce qu'ils étaient gens de bonne condition et très-affables que parce

(1) Dino Compagni, l. c., 18.
(2) Dante (*Paradiso*, XVI, 65) : « *Sariensi i Cerchi nel pivier d'Acone.* »
(3) Villani (VIII, 38) : « La loro compagnia era delle maggiori del mondo. » — V. aussi Paolo Emiliani-Giudici *(Storia politica dei Municipi italiani)*, qui donne deux lettres de 1290 adressées par la maison des *Cerchi e Compagni* à *Giacchetto Rinucci e Comp., in Inghilterra.*

qu'ils étaient fort serviables, et que l'on obtenait d'eux ce qu'on désirait. Les magistrats judiciaires leur étaient également favorables (1). Les Gibelins les aimaient pour leur humanité et parce qu'ils leur étaient utiles et ne leur faisaient pas d'injures. Le petit peuple, enfin, les aimait, parce qu'ils avaient désapprouvé la conspiration contre Giano della Bella. On leur conseilla souvent de s'emparer du gouvernement, où ils auraient pu aisément arriver à cause de leur bonté; mais jamais ils n'y voulurent consentir. » On voit déjà les résultats de cette démocratie, et si Dino avait raison de redouter son extension pour l'indépendance de la république.

A la tête des Donati se trouva ce fier Corso, le *baron* qui personnifiait la vieille noblesse, aussi bien que Vieri de Cerchi pouvait être considéré comme le représentant de la haute bourgeoisie *(popolo grasso)*. Ce dernier était aussi porté aux concessions que Corso était arrogant. Soit humilité de parvenu, soit craintes de négociant, il supporta avec calme toutes les railleries et toutes les insultes de son orgueilleux voisin (2). Mais celui-ci ne s'arrêtait pas aux paroles; ses actes furent on ne peut plus provoquants. Ainsi, après la mort de sa première femme, qu'on l'accusait d'avoir empoisonnée, il

(1) Ce passage, très-difficile, ne me semble pas avoir été bien compris par Dœnniges. Je me permets quelquefois de paraphraser Dino, parce qu'il serait impossible de le comprendre autrement. C'est ainsi que je traduis *rettori* par *magistrats judiciaires* (V. plus haut, p. 81, note 1). — Pour bien comprendre Dino, il faut savoir que ces deux magistrats (le *podestà* et le *capitano*) étaient des gentilshommes étrangers appelés à Florence, et partant en dehors des trois classes indiquées par Dino.

(2) V. outre Dino, que je ne cite plus, parce que tous les faits qui ne sont pas appuyés sur d'autres témoignages sont pris dans sa *Chronique*, Machiavel (II, 16). Corso, d'après Dino, appelait Vieri tantôt *l'âne de Porta*, tantôt *Vieri Cavicchia* (petite bûche), ou bien il disait, quand son ennemi qui n'était pas grand orateur avait parlé en public : « L'âne de Porta vient de braire », et autres facéties de haut goût aristocratique qu'on rapportait aussitôt à Vieri. — Il y a ici une divergence d'opinions, quant au texte, entre les éditeurs. Muratori lit : *Chiamaval Guido Cavicchia*, leçon que suit le dernier éditeur Tortoli (Barbera et Bianchi) en changeant *chiamaval* en *chiamava*, ce qui est nécessaire quand on adopte cette leçon. Manni, qu'ont suivi Benci, Guasti et Vannucci *(Poligrafia italiana)*, en substituant le pronom entier à son apostrophe, lit : *Chiamaval Vieri Cavicchia*. Balbo (137) adopte également cette leçon. Manni a toujours le plus attentivement contrôlé les manuscrits, et cette épithète de *cavicchia* semble bien difficile à appliquer à un homme de la réputation littéraire de Guido Cavalcanti.

épouse une riche héritière, parente des Cerchi, malgré le refus de la famille, et leur fait perdre un riche héritage. Il ne surgit pas de sujet de querelle qu'on n'y trouve le baron. Quelques jeunes Cerchi meurent empoisonnés : la voix publique désigne messer Corso comme l'auteur de ce crime. Il est vrai que, les preuves manquant, on ne peut le poursuivre en justice. Une autre fois, c'est un affront grossier que Corso fait subir à la femme de Vieri de Cerchi (1). On l'accusait d'autres violences encore.

La position devenait de plus en plus tendue. Les esprits étaient montés à tel point que le moindre accident pouvait faire éclater le feu couvant sous la cendre. Une fois déjà, à l'enterrement d'une dame de la maison Frescobaldi, un geste mal interprété avait mis les armes à la main des factieux. L'intervention de quelques citoyens pacifiques avait encore empêché l'effusion du sang (2).

En cette circonstance, c'étaient encore les Donati qui avaient provoqué le désordre; quelques jours après, l'attaque vint du côté des Cerchi, sans cependant amener plus de résultat. Le célèbre Guido Cavalcanti, l'ami de cœur de Dante (3),

(1) Marchione di Coppo Stefani (*Delizie degli Eruditi toscani*, vol. X, p. 4). Les anecdotes deviennent si nombreuses ici, que, pour plus de clarté, je les passe sous silence, quelque intérêt dramatique qu'elles puissent offrir.

(2) Paol. Pieri (l. c., p. 62) place cet événement en 1297.

(3) Tous ceux qui se sont occupés de l'étude de Dante connaissent ce remarquable poète par Dante lui-même (*Inferno*, X, 63; *Purgatorio*, XI, 97; *Vita nuova*, p. 97 : *Questo mio primo amico*); par Boccace (*Decamerone*, giorn. VI, nov. 9, et Sachetti, nov. 68); par les commentaires de Landino, de Boccace et de Benvenuto da Imola, qui l'appelle *alter oculus Florentiæ*, au Xe chant de l'*Enfer*; par la biographie de Fil. Villani (dans le dernier volume de Giovanni Villani, édit. de Milan), et par Giov. Villani lui-même (l. c., VIII, 41), etc., — sans compter les modernes, qui tous se sont étendus longuement sur lui, comme le méritait son rang poétique si élevé. Balbo veut qu'il fût de vingt ans plus âgé que Dante : il aurait donc eu alors plus de soixante ans, et Dino, qui le connaissait personnellement, l'appelle *giovane*. C'est probablement d'après F. Villani, qui raconte qu'il se maria avec une Uberti en 1266, que Balbo avance ce fait étrange, que reproduit aussi Joh. Erdmann (*Dante's Zeitalter*, 152). Il y a là évidemment une erreur de copiste dans la date; car elle est également en contradiction avec ce que nous savons de son âge par les autres sources. Il était d'une antique famille qu'on disait d'origine allemande, comme celles des Uberti, Lamberti, etc. (V. Ugol. Verini, l. c., III, 22 : *Vos Cavalcantes Germanis Regibus ortos fama canit*). — V. sur Cavalcanti et les éloges dont le comblent les Italiens une lettre de Lorenzo de' Medici, citée par Ruth

« jeune homme, fils de M. Cavalcante Cavalcanti, noble chevalier, affable et hardi, mais emporté *(sdegnoso)*, solitaire et appliqué à l'étude, ennemi personnel de messer Corso, avait souvent résolu de lui faire affront. M. Corso le craignait beaucoup, parce qu'il le savait d'un caractère altier, et avait tenté de l'assassiner lorsque Guido était allé en pèlerinage à Saint-Jacques (de Compostelle) (1); mais son projet n'avait pas réussi. C'est pourquoi, de retour à Florence et apprenant le fait, Guido excita contre Corso nombre de jeunes gens qui lui promirent de l'aider. Étant donc un jour à cheval avec quelques-uns des Cerchi, un javelot à la main, il lança son cheval contre M. Corso, croyant que les Cerchi le suivaient pour s'engager dans la lutte (2). Passant près de lui, il lança son arme, qui manqua le but. Il y avait là avec M. Corso son fils Simon, jeune homme ardent et courageux, Cechino di Bardi et beaucoup d'autres, l'épée en main, qui se mirent à le poursuivre et lui jetèrent des pierres lorsqu'ils virent qu'ils ne pouvaient l'atteindre. Beaucoup de pierres aussi lui furent lancées des fenêtres, si bien qu'il fut blessé à la main. »

Tels étaient les préludes du grand drame. Malgré ces rixes, la guerre civile n'était pas encore rallumée; mais les partis se dessinaient de plus en plus. Autour des Cerchi se ralliaient, nous l'avons vu, les démocrates et, chose étrange,

(*Geschichte der italienischen Poesie*, I, 346); Giulio Negri (*Storia degli Scrittori fiorentini*); Delécluze (*Dante et la Poésie amoureuse*, I, 268 et suiv.); Tiraboschi (t. IV, l. III, c. 3, § 14). — Ses poésies ont été commentées par Mini, Tomacelli, Dino del Garbo, Marsile Ficin et beaucoup d'autres. Son père passait pour athée, et Dante le place parmi les hérétiques, à côté de Farinata degli Uberti, dont Guido avait épousé la fille (*Inferno*, X).

(1) Ce fut pendant ce voyage en Espagne qu'il composa sa belle ballade *toulousaine* :

Era in pensier d'amor quand' io trovai
Due forosette nove, etc.

(2) *Per farli trascorrere nella briga.* Dœnniges traduit : « Pour les laisser passer. » Guasti et Vannucci l'expliquent comme nous : *Entrare in lite.*

tous ceux qui secrètement penchaient vers le gibelinisme (1). Ce qui est plus remarquable encore, tous les hommes distingués sous le rapport politique ou littéraire, Guido Cavalcanti, le poète-philosophe, l'historien Giacchetto Malaspini (2), Dante Alighieri et son ami le poète et jurisconsulte Cino da Pistoja, Dino Compagni, Lapo Salterelli (3), l'avocat Donato Alberti, le légiste Petracco enfin, le père de Pétrarque, se rattachaient à ce parti.

Le chef était pourtant d'une incapacité notoire. Son inhabileté et sa pusillanimité lui portèrent un tort plus grave que n'aurait pu le faire aucun mouvement irréfléchi et passionné. Il supportait sans se plaindre les insultes les plus grossières de Corso, insultes que les bouffons (attachés au palais des Donati) (4) allaient répandre partout dans la ville en les grossissant encore, « afin que les Cerchi s'attaquassent aux Donati. » Vieri n'eut garde de le faire, mais il fit plus mal : il menaça de l'amitié des Pisans et des Arétins. C'était presque se déclarer Gibelin, et c'était là précisément ce que désiraient les Donati. Aussitôt ils répandirent le bruit « que les Cerchi avaient fait alliance avec les Gibelins de Toscane, et ils les calomnièrent tant, que l'affaire vint aux oreilles du Pape.

« En ce temps-là siégeait en la chaire de saint Pierre le pape Boniface VIII, qui était un homme fort passionné et

(1) Dino Compagni, l. c.; Machiavelli, II, 16.

(2) Villani, VIII, 38. — Il est nommé aussi parmi ceux qui furent bannis en même temps que Dante (Dino, p. 48).

(3) V. Dino, p. 22. — Nous avons un sonnet de Dino, adressé à Lapo et la réponse de celui-ci. Dante le donne comme un type de la décadence des mœurs (*Paradiso*, XV, 135); mais il paraît que ce fut un homme de talent.

(4) *I giullari*. Dœnniges (l. c., p. 189) traduit ce mot par *bavards*. Ce sont là des erreurs bien graves. Ce mot est très-commun dans toutes les langues du moyen âge et synonyme du *uomini di corte* de Villani, qui cependant les appelle aussi parfois *giullari*. C'est le mot latin *joculator*, dont les Français avaient formé le mot *jongleor* (jongleur), les Provençaux *joglar*, et que l'on trouve si souvent chez Muntaner. Tout le monde sait qu'aucun prince ou grand d'Italie, de Provence et de Catalogne, n'était alors sans un poète de cour, ou bouffon de ce genre.

d'un caractère altier, dirigeant l'Église à sa manière et humiliant quiconque n'était pas du même avis que lui. Il avait près de lui ses banquiers *(mercatanti),* les Spini, famille riche et puissante à Florence. » Ce furent ces financiers qui le gagnèrent à la cause des Donati. Il comptait bien d'ailleurs en faire les soutiens de la cause papale, en les mettant en lutte avec l'autre parti, dont le gibelinisme naissant était d'autant plus dangereux qu'il avait les sympathies populaires, ce qui ne s'était pas encore vu dans la cité. Il envoya le cardinal Matteo d'Acquasparta en qualité de « pacificateur » à Florence (1). Celui-ci non-seulement échoua dans sa mission, mais fut lui-même en butte à des insultes et témoin de grands scandales.

Ce fut sous ces auspices que s'ouvrit le printemps de cette mémorable année de 1300 qui devait marquer le plus grand degré de puissance auquel parvint la papauté avant de tomber pour ne plus se relever qu'après avoir complétement changé de nature, l'année du grand jubilé qui attira toute la chrétienté à son dernier pèlerinage à la ville éternelle, l'année où Dante, d'après sa fiction, parcourut l'autre monde, et où Villani conçut la première idée de sa grande chronique (2). Dino Compagni joua pendant le cours de cette année un rôle très-actif dans la république, faisant les efforts les plus sincères pour conjurer les passions des partis, s'appliquant avec un zèle humble et cependant ardent à apaiser le cardinal et à empêcher ainsi une brouille de la république avec le Pape, décidant ses concitoyens à la seule mesure de saine politique qui eût pu sauver la paix. Cette année vit Dante, prieur d'abord, ambassadeur ensuite; elle fut « principe et cause de tous ses maux, » à ce qu'il en dit lui-même (3). J'essaierai

(1) C'est à lui que Dante fait allusion (*Paradiso*, XII, 124).
(2) Villani.
(3) V. Leonardo Aretino (*Vita di Dante*, l. c., p. XIII).

donc d'en retracer rapidement les principaux événements, bien qu'ils aient déjà été racontés par presque tous les écrivains qui se sont occupés de la vie de Dante. Peut-être réussirai-je à élucider quelques points qui sont restés jusqu'ici assez obscurs.

La veille de la Saint-Jean 1300, une procession solennelle des bourgeois avait été troublée par des nobles du parti de Corso Donati. Les consuls des arts avaient même été maltraités par les gentilshommes, « qui leur rappelèrent que c'étaient eux qui avaient gagné la bataille de Campaldino et qu'on les avait payés en les excluant de toutes les charges de l'État. » Ce fut le prétexte que saisirent les Prieurs pour mettre enfin un terme à tous ces troubles. Les deux hommes les plus remarquables de Florence se trouvaient alors dans le gouvernement : Dante, prieur du 15 juin au 15 août (1), et Dino, en sa qualité de notable, adjoint à la seigneurie, qui ne se passait guère de lui (2). Tous deux, intimement liés avec plusieurs des Cerchi, partageant leurs idées politiques, si idée politique il y avait, décidèrent cependant leurs collègues à prendre une mesure impartiale autant que nécessaire, celle d'exiler les hommes les plus dangereux des deux partis. On a reproché à Dante et à Dino de n'avoir pas compris Vieri de' Cerchi dans cette sentence (3), puisque Corso était du nombre des exilés; mais on oublie que Vieri n'avait pas encore tiré l'épée. Il était, par sa position, sa fortune, son âge, à la tête d'un parti; mais sa conduite était irréprochable jusqu'alors. La preuve que Dino et Dante ne ménagèrent pas leur parti, c'est que l'intime ami du poète, Guido Cavalcanti, et avec lui le chroniqueur Giachetto Malaspini

(1) Leonardo Aretino (*Vita di Dante*, l. c., XIII; Pelli (l. c., 96).

(2) Sismondi (l. c., IV, 114) ne croit pas non plus que Dino fut prieur, et son nom ne se trouve dans aucun *Priorista;* mais la fonction que je lui donne dans le texte me semble résulter d'une comparaison attentive du texte.

(3) Balbo, l. c., 145.

furent au nombre des bannis (1). Un fait peu remarqué et qui nous frappe ici, c'est ce droit que s'arroge soudain la bourgeoisie régnante d'appliquer un ostracisme que ne connaît point la loi, espèce de coup d'État préventif qui débarrasse Florence de Corso Donati, à peu près comme Athènes se défit de Cimon, moins pour des attentats commis que pour les dangers que sa position et son caractère font courir à l'État. — Peu s'en fallut que les Donati ne s'emparassent de la ville à cette occasion; car, tandis que les Cerchi se soumirent en se rendant à Sarrezano, ils voulurent résister. Une menace des tribunaux *(rettori)* (2) les décida cependant à partir; car ils ne savaient pas qu'une armée venait à leur secours de Lucques, de la plus ancienne et la plus loyale des villes guelfes, ni que c'était le cardinal « pacificateur » qui l'avait appelée (3). « Alors se montra bien clairement l'intention du cardinal, à savoir, que la paix qu'il voulait consistait dans l'abaissement du parti des Cerchi et dans l'élévation de celui des Donati. » Dino aussitôt écrivit aux Lucquois, au nom du gouvernement florentin, de ne pas oser franchir les frontières de la république, qu'il les rendait responsables de toute violation de la paix. En même temps, il ordonnait aux milices de campagne *(villate)* d'occuper les défilés.

Cette énergie extrême au moment du danger s'alliait cependant à beaucoup de prudence et de douceur dans des rapports plus délicats. Le peuple, furieux de la conduite équivoque du cardinal, avait fait des démonstrations hostiles; quelqu'un même « de peu d'esprit » avait envoyé une flèche

(1) Villani, VIII, 41. — Je ne comprends pas comment a pu se glisser dans l'excellent livre d'Abeken (*Beiträge zur Göttlichen Comœdie*, Berlin 1826, pag. 83 et 84) l'erreur répétée, que Dante, en sa qualité de prieur, avait composé cette ordonnance. On ne trouve pas trace de ce fait dans Dino Compagni.

(2) Balbo se trompe quand il dit que ce mot est *synonyme de prieurs* (V. plus haut, page 81, note 1).

(3) C'est à cette sincérité que se réduisent tous les prétendus efforts du clergé pour la paix dont parle Ozanam (*Dante et la Philosophie catholique*, p. 273), qui dédaigne un peu trop tous les auteurs qui ne sont pas de son parti.

dans une fenêtre du palais épiscopal. Le prélat eut peur, déménagea, se logea au delà de l'Arno. Les prieurs, qui tenaient à ne pas se brouiller avec le Pape, auprès duquel ils n'étaient déjà pas en grande faveur, lui offrirent un présent de treize cents florins neufs pour se faire pardonner cet affront. Dino, choisi pour la harangue, comme dans toutes les circonstances difficiles, les lui offrit sur un plat d'argent. « Ne les dédaignez pas, Monseigneur, pour leur petit nombre, dit-il en finissant; mais sans le grand conseil public (*i consigli palesi*) on ne peut donner une plus grande somme. Le cardinal répondit qu'il les avait pour agréables; puis il les regarda longtemps et finit par les refuser. »

Le prélat partit assez mécontent du résultat de sa mission (1). Cependant, l'année finit sans que les luttes recommençassent, et la mesure de l'ostracisme semblait avoir porté ses fruits, lorsque « le jour du renouveau où les dames vont en grand nombre danser dans les environs, » c'est-à-dire le 1er mai 1301 (2), deux cavalcades de jeunes gens, échauffés par de copieux repas, se rencontrent : le sang coule ; un Cerchi a le nez coupé. « Ce coup-là fut la destruction de notre ville, parce que la haine entre les citoyens s'en accrut beaucoup.

(1) Villani (l. c.) prétend que le cardinal excommunia la ville en partant. Dino n'en parle point. Villani et Simone della Tosa placent sa venue après l'événement du 1er mai 1301. Muratori, dans ses *Antiqu. ital., ad ann.* 1300 et 1301, commet une grave contradiction que relève déjà Pelli (l. c., 97, note 9) en disant que Matteo fut envoyé à Florence en 1300, et ensuite qu'il vint en novembre 1301 après Charles de Valois.

(2) Je donne cette date en toute assurance, bien que tous les autres historiens mettent ce fait du 1er mai avant celui du 23 juin, veille de la Saint-Jean. Pelli (p. 96, note 5) dit avoir « suivi Dino toujours, parce qu'il parle avec le plus d'exactitude »; Balbo est d'avis (p. 146) que « le seul moyen de mettre d'accord tous les témoignages contradictoires est de suivre Compagni »; Wegele (l. c., p. 122) est décidé « à suivre Dino »; et tous trois mettent, comme les auteurs qui s'en sont tenus à Villani, l'événement du 1er mai avant celui du 23 juin. En suivant l'ordre des événements d'après Dino, qui n'indique pas les années à la vérité, il me semble que l'on ne peut pas se tromper. Certainement, il ne s'écoula pas dix-huit mois entre l'affaire de Ricoverino Cerchi et l'entrée de Charles de Valois, et cet événement ne peut pas avoir eu lieu avant le bannissement des chefs des deux partis, sous le priorat de Dante (15 juin au 15 août 1300), car aucun des bannis qui étaient cependant les plus violents ne s'y trouve impliqué, et le confinement des principaux perturbateurs eut lieu le lendemain de l'affaire du 23 juin 1300.

Et la ville se divisa de nouveau en grands, classe moyenne et petit peuple *(grandi, mezzani e picciolini)*, et même les moines prirent fait et cause pour les uns et pour les autres. Tous les Gibelins (secrets) tinrent pour les Cerchi, parce qu'ils espéraient en être moins inquiétés ; de même tous ceux qui étaient encore attachés à Giano della Bella, parce qu'il leur semblait que les Cerchi avaient été mécontents *(dolenti)* de son expulsion. » Voilà donc les débris du prétendu parti aristocratique et la nuance radicale de la démocratie réunis dans le camp des bourgeois enrichis ! Il est bien difficile de concilier avec des faits pareils les préjugés répandus sur la tendance démocratique du parti guelfe. Avouons-le, il n'y a guère jusque-là que des intérêts privés qui déterminent les citoyens à se rallier à telle faction plutôt qu'à telle autre ; de nouveaux partis étaient en train de se former, parce qu'il y avait de nouveaux intérêts. Ce qui restait des anciens partis entrait en se coalisant dans ceux qui naissaient, et plus tard l'intervention papale et la part que prit la bourgeoisie à la lutte lui donnèrent un caractère plus tranché de politique. Il est curieux de voir les motifs que Dino, généralement favorable aux Cerchi, suppose à ceux qui appartiennent à ce parti. Guido Cavalcanti, alors exilé, s'y était rallié, « parce qu'il était ennemi personnel de Corso Donati ; » Naldo Gherardini, « par haine des Manieri ; » Manetto Scali, « parce qu'il était parent des Cerchi ; » Berto Frescobaldi, « parce qu'ils lui avaient prêté beaucoup d'argent ; » Goccia Adimari, « parce qu'il était brouillé avec sa famille ; » le jeune Bernardo Adimari, « par camaraderie *(perche era loro compagno)* ; » quatre ou cinq Tosa, « pour faire pièce à M. Rosso, leur parent, qui les avait humiliés, » etc. Quant à leurs adversaires, la plupart d'entre eux suivent le parti des Donati, « par habitude et amitié. » Je cherche en vain des principes politiques, je ne trouve encore que des intérêts person-

nels (1). Mais la guerre civile avait éclaté, qui devait coûter la fortune, la patrie, la vie à tant de nobles caractères :

Ed ora in te non stanno senza guerra,
I vivi tuoi; e l'un l'altro si rode
Di quei ch' un muro e una fossa serra.

(DANTE, *Purg.*, VI, 82.)

Sur ces entrefaites, Corso Donati avait rompu son ban et était allé à Rome, où il réussit, à l'aide des Colonna et des banquiers du Pape, les Spini, à s'emparer complétement de l'esprit du Pontife. Celui-ci cita Vieri devant le Saint-Siége; et le timide chef de parti obéit à son injonction. Mais quand le Pape voulut le déterminer à faire la paix avec Corso, il prétendit « n'être en guerre avec personne, et, partant, n'avoir de paix à faire avec personne (2). Prouvant d'ailleurs qu'il n'avait rien fait contre le parti guelfe, » il put s'en retourner sans être inquiété davantage.

Le gouvernement florentin ne vit pas d'un œil tranquille les menées coupables des Donati, qui se préparaient déjà à un coup de main sur leur patrie. Il résolut d'y mettre un terme en rappelant les bannis des deux partis, et en sévissant avec rigueur contre le meneur principal. Corso Donati, qui était resté à Rome, fut condamné « de corps et de bien » pour rupture de ban.

A leur retour de Sarrezano, dont le mauvais air avait ruiné la santé de Guido Cavalcanti, qui mourut peu de jours

(1) On voit combien peu sont fondées les idées des écrivains modernes, comme M. Wegele (l. c., p. 123) et M. Vannucci (l. c., p. 228), qui voient déjà, dès l'origine des luttes entre les *Neri* et *Bianchi*, des principes politiques. Delécluze (*Florence et ses vicissitudes*, p. 108) va même jusqu'à dire que, « malgré la substitution des noms, les *Bianchi* et les *Nèri* ne furent rien autre chose que ces mêmes Gibelins et ces mêmes Guelfes dont l'obstination politique parut plus vive que jamais, etc. » Fauriel lui-même ajoute trop d'importance politique à ces événements, qui ne firent guère que préparer le noyau autour duquel vinrent se grouper plus tard les nouveaux partis politiques produits par la révolution complète qu'avait subie l'état de choses en Italie vers la fin du XIIIe siècle.

(2) Dino Compagni, p. 28; Villani, VIII, 38.

après (1), les Cerchi se tinrent tranquilles, tandis que les Donati ne profitèrent de leur rentrée que pour conspirer contre le gouvernement (2). Se croyant à peu près sûrs de la majorité dans le Parti, ils convinrent entre eux, dans une réunion secrète à l'église de la Trinité, de faire convoquer le grand Conseil du Parti (3), d'y proposer l'expulsion des Cerchi et de leurs partisans comme Gibelins, et de renverser ensuite le gouvernement bourgeois. Ils ne réussirent pas dans ce projet. Après de longues discussions, Buondelmonte, un des chefs héréditaires de l'antique noblesse guelfe, « cheva-

(1) Wegele (129) veut qu'il soit mort en décembre 1300. Je ne sais sur quel auteur il se fonde pour avancer un fait qui serait en contradiction avec tout le reste. — V. d'ailleurs Leon. Aretino (*Vita di Dante*, p. XVIII).

(2) Ce rappel des *Neri* (Donati) est généralement contesté; mais le texte de Dino est très-clair et ne laisse aucun doute à cet égard : « Les Cerchi rentrèrent... et se tinrent tranquilles; mais les Donati, non contents d'être retournés, se réunirent, etc. » (p. 23). Le fait est important, parce qu'il prouve que le rappel fut une mesure inspirée par la politique et non par des égards pour la santé des Cerchi, comme le veut Balbo (147), et que cette mesure fut impartiale et légale. M. Floto (l. c., 195) croit que Dino s'est trompé dans son récit, et doute que les personnes citées par Dino comme présentes à Santa Trinità y aient été en réalité. Il semble singulier que l'historien qui a rencontré ces personnes quelques jours plus tard dans l'assemblée plénière du parti guelfe, se trompe dans des faits aussi graves. M. Floto fonde ses doutes sur un passage de Dino, où Lapo Salterelli demande qu'on fasse rentrer les bannis, et surtout Pazzino de' Pazzi, qui, selon notre historien, avait été présent à Santa Trinità; mais Pazzi ne paraît pas avoir été compris dans le premier bannissement : il l'était certainement dans le second, après la conspiration qui dut avoir lieu, non en janvier, mais peu avant le 15 juin 1301, époque à laquelle les prieurs sortaient de fonction, puisque Palmieri Altoviti était encore prieur, et nous savons qu'il était entré en fonction le 15 avril 1301 (V. Dino Compagni, p. 24; V. Marchionne di Coppo Stefani, l. c., p. 13, et Dionisi, *Preparazione istorica e critica alla nuova edizione di Dante*, Venezia 1808, I, 9). D'après Machiavel (II, 18), elle aurait eu lieu pendant le priorat de Dante, ce qui est tout à fait impossible. Villani, Coppo Stefani et Scip. Ammirato citent Corso Donati parmi les conspirateurs de Santa Trinità, ce qui est en contradiction directe avec ce que nous dit Dino Compagni. Il faut renoncer à le suivre, ou il faut adopter la suite des événements telle que nous la donnons d'après lui : il n'y a pas de moyen-terme possible.

(3) On ne saurait expliquer autrement cette conspiration et surtout la présence de Dino dans ce conseil. On a toujours confondu le complot de Santa Trinità avec le grand conseil où se trouvait Dino. Il ne peut pas s'agir ici du Grand Conseil de la République, puisque les Cerchi y avaient la majorité; Dino ne pouvait être présent à la conspiration, puisqu'il était hostile au parti des conspirateurs. Il est évidemment question du grand conseil du parti guelfe, dont les conjurés de Santa Trinità veulent et espèrent gagner l'appui. Balbo suppose comme nous que Dino y assistait en qualité de capitaine du parti. — Tous les écrivains modernes se sont égarés, en confondant la réunion de Santa Trinità avec la séance du grand conseil lui-même, parce que, malgré leur intention avouée de suivre uniquement Dino Compagni, ils n'ont pas osé aller jusqu'au bout. Il est inutile de les citer, puisqu'aucun d'eux n'a jusqu'à présent adopté notre interprétation.

lier sage et modéré, » prétendait que « c'était trop risquer, qu'il pourrait en résulter trop de malheurs, et qu'on ne le souffrirait pas en ce moment. » Lapo Salterelli, l'ennemi de Dante, parla dans le même sens; Dino enfin, qui était sans doute capitaine du Parti et « désirait l'union et la paix entre les citoyens, leur dit encore au moment de se séparer: Seigneurs, pourquoi voulez-vous mettre le désordre dans une si bonne cité? Pourquoi la voulez-vous détruire? Contre qui donc voulez-vous vous battre? Contre vos frères? Quel sera le fruit de la victoire? Des larmes, pas autre chose que des larmes! Ils répondirent que leur intention était uniquement de faire disparaître le scandale et de vivre en paix. » Dino convient aussitôt, avec d'autres « loyaux » bourgeois, de s'interposer entre les Donati et les Prieurs, et il réussit en effet par la persuasion à préserver, pour le moment, les Donati d'une accusation de haute trahison, « pour avoir conspiré et comploté contre le Gouvernement. » Ils en furent quittes pour une sévère admonestation de l'un des Prieurs.

Bientôt, cependant, on découvre que le comte Battifolle avait envoyé de dehors des hommes et des armes aux conspirateurs; que Simone de' Bardi, le même qui avait épousé Beatrice de' Portinari, l'objet de l'amour idéal de Dante, avait fait préparer les provisions pour nourrir ces troupes auxiliaires, et le Gouvernement fut obligé de sévir contre les coupables. Le comte et son fils, ainsi que Simone de' Bardi, furent sévèrement punis. Les autres conjurés, entre eux Pázzino de' Pazzi, furent bannis (1).

(1) Cette assertion n'est pas généralement adoptée; mais nous croyons cette hypothèse fondée. Villani, qui ne connaît qu'un seul exil, le place ici. Dino ne le mentionne pas, croyant sans doute que cela s'entend de soi, puisque la conspiration fut découverte et les chefs punis. Enfin, Dino cite plus tard Pazzino de' Pazzi, qui avait été présent à Santa Trinità, parmi les bannis, et il rapporte les divers discours pour le rappel de ces bannis. Balbo (p. 154), qui a le plus scrupuleusement étudié ces faits, n'admet pas un second exil, n'ayant pas admis précédemment le retour simultané des Donati et des Cerchi. Mais

Cette mesure fut impuissante à rétablir l'ordre : la cité fut de plus en plus agitée d'une sourde fermentation, et c'est dans cet état de surexcitation des esprits que les dissensions intimes de Pistoie furent transportées à Florence et y donnèrent leurs noms aux deux partis (1).

Les Donati avaient prouvé à deux reprises qu'ils pouvaient compter sur l'appui du dehors : une armée lucquoise avait marché à leur secours lors du premier exil, en juin 1300; des hommes et des armes allaient arriver avant le second exil, lorsque la conspiration de Santa Trinità fut découverte; le pape les soutenait. Les Cerchi cherchèrent donc aussi un appui à l'étranger : ils voulurent avoir Pistoie de leur côté; et comme cette ville leur offrit la seigneurie pour mettre un terme aux luttes sanglantes de ses nobles, ils saisirent avidement l'occasion, et lui envoyèrent un des leurs qui devait la mettre complétement dans leur intérêt.

Les habitants de Pistoie, en effet, qui de l'aveu unanime de tous les historiens étaient gens « pleins de discordes, cruels et sauvages, » et qui étaient toujours en guerres intestines, étaient depuis quelque temps plus troublés que jamais. La grande famille des Cancellieri était divisée en deux branches ennemies, celle des *Bianchi* et celle des *Neri* (2) et remplissait du bruit de ses querelles cette petite ville

Qui toujours en mal faire dépasse ses ayeux.

(*Inf.*, XXV. 12.)

Un récent éclat avait amené de véritables batailles rangées

comment expliquer autrement que par notre hypothèse le vers de Dante qui sert d'épigraphe à ce chapitre : *La parte selvaggia* (ce qui est synonyme de Cerchi) *caccierà l'altra con molta offensione?* — Pelli (l. c., p. 102) promet de suivre Dino; mais il ne le fait pas, et s'engage ainsi dans des erreurs évidentes au sujet de la conspiration de Sante Trinità.

(1) V. la note de l'appendice sur la lacune que nous trouvons ici dans Dino.

(2) L'aïeule d'une des deux branches s'était appelée *Bianca;* de là le nom de *Bianchi* donné à cette branche, tandis que l'autre, pour s'en distinguer, s'appelait dès lors la branche des *Neri* (V. Pelli, 99, 13).

8

dans les rues. Dans une rencontre de jeunes gens, l'un d'eux avait été tué. La vengeance frappa un innocent, qui sauva sa vie, il est vrai, mais perdit une main en luttant avec un jeune homme. Le père de ce dernier envoya son fils demander pardon au père de la victime. Ce dernier, irrité, lui inflige la peine du talion en lui coupant la main sur une mangeoire(1). De là des discordes plus graves que jamais. C'est alors que l'autorité de la petite République, impuissante contre les grands, appelle à son secours le Gouvernement bourgeois de Florence, qui avait si bien su venir à bout de ses nobles querelleurs. Les Anciens offrirent la *Balia* ou seigneurie de leur ville aux Florentins, qui n'eurent garde de la refuser. Déjà auparavant les habitants de Pistoie avaient fréquemment confié le podestariat ou la capitainerie à des particuliers florentins. Tous, à l'exception de Giano della Bella, qui y avait rendu la justice avec une sévère équité, avaient fait leur fortune pendant la durée de leurs fonctions, soit en se laissant corrompre, soit en confisquant des biens. Cette fois-ci, ce fut au Gouvernement même de Florence que les Anciens de Pistoie confièrent leur ville; et le parti des Cerchi, alors au pouvoir et sans contrôle parce que tous les partisans marquants des Donati étaient exilés, y envoya en qualité de capitaine un des siens, un certain Cantino Cavalcanti, cousin de Guido (2). Cantino eut peu d'égards aux lois de Pistoie,

(1) V. Marchionne di Coppo Stefani (l. c., IV, 1), Villani (VIII, 37), Dante (*Inferno*, XXXII, 63), Machiavel (II, 16), et les autres Florentins, ainsi que les historiens de Pistoie, notamment l'Anonyme, un des grands historiens du XIVe siècle (*Istorie pistolese,* ap. Muratori, *Scr. rer. ital.*, XI, 367), et Fioravanti (*Memorie storiche di Pistoia,* cap. XVIII). Cet événement remonte évidemment à plusieurs années auparavant, et je serais assez disposé à ajouter foi à une notice de Ptolomée de Lucques (*Annali,* ap. Muratori, XI, p. 1296), qui le place en 1286. Tous les historiens, depuis Villani, le placent en 1300, comme ce chroniqueur. Le fait d'une loi portant que les *anziani* devaient s'élire par moitié dans les deux partis, fait cité par Dino (page 24), semble donner raison à Ptolomée de Lucques, en suggérant la supposition fort naturelle que si une telle loi existait, les partis devaient exister aussi depuis un certain temps.

(2) V. Dino Compagni, 24; *Istorie pistolese,* l. c., 373. L'auteur anonyme de ces dernières nous dit que c'était pendant l'exil de Corso, ce qui concorde parfaitement avec

portant que les Anciens seraient élus par moitié dans les deux partis des *Neri* et des *Bianchi,* qui divisaient non plus seulement la famille des Cancellieri, ni la noblesse, mais la ville entière. Il les fit tous nommer du parti des *Bianchi.*

Identifiant ainsi leurs intérêts avec ces derniers, les Cerchi en devinrent solidaires, et nous ne devons guère nous étonner de les voir adopter définitivement la dénomination de leurs protégés de Pistoie : *Bianchi.*

Le successeur que les Prieurs de Florence donnèrent à Cavalcanti alla plus loin encore que son prédécesseur. C'était un certain Andrea Gherardini, zélé partisan des Cerchi, peu capable d'ailleurs. Il prit prétexte de l'approche d'une armée des Guelfes lucquois pour bannir un certain nombre de *Neri* de Pistoie : ceux-ci, comptant précisément sur ce même secours, se barricadèrent dans leurs maisons [1]. Ce furent des luttes plus cruelles que toutes celles que cette ville agitée eût encore vues : de longs siéges en forme remplirent tout un mois. Le dernier château-fort, véritable citadelle

Dino et confirme notre hypothèse développée dans l'appendice. Villani (VIII, 38) place ici cette réception des deux partis en Florence, que l'on donne généralement pour cause de la guerre civile dans cette cité. Je crois être parfaitement fondé à considérer comme un conte tout le récit de Villani, copié ou embelli et imité par tous les historiens postérieurs. Les contemporains ne parlent point de la visite des cancellieri à Florence. Est-il probable, d'ailleurs, que la guerre civile de Florence ne doive son origine qu'au séjour fortuit de quelques nobles étrangers? Selon toute apparence, les *anziani* de Pistoie ne donnèrent la seigneurie de leur cité à Florence qu'en 1301, et c'est lors de l'expulsion des *Neri* pistoïois de leur ville natale par un Cerchi florentin, envoyé dans la ville troublée en qualité de *podestà,* que les Cerchi prirent le nom de *Bianchi.* C'est ainsi que Machiavel aussi semble entendre la chose (II, 16). Il fait bien remonter l'origine des noms à Pistoie, d'où ils viennent bien évidemment; mais il ne parle nullement d'une visite à Florence des Cancellieri, logés les uns chez les Cerchi, les autres chez les Frescobaldi, visite qui aurait déterminé, d'après Villani, la scission entre les Cerchi et les Donati. Cette tradition a cependant été adoptée par tous les écrivains italiens, français et allemands qui, à notre connaissance, ont traité de cette époque. Machiavel, cependant, ajoute encore trop d'importance aux luttes de Pistoie en les représentant comme causes de celles de Florence; elles ne furent pas même l'étincelle qui mit le feu aux combustibles accumulés, s'il est permis de parler ainsi : l'incendie était tout déclaré quand les affaires de Pistoie y furent mêlées. Fauriel (I, 159 et 160) me semble celui de tous les auteurs modernes qui a le mieux compris la véritable portée de cette complication nouvelle.

(1) Dino Compagni, *ibid.; Istorie pistolese,* 375.

dans laquelle les Neri se défendirent avec héroïsme sous le commandement d'un homme résolu, Simone da Pantano [1], fut réduit à la fin de ce temps. La forteresse fut complétement détruite; les assiégés eurent les honneurs de la guerre [2], et se rendirent dans les villes guelfes, où ils avaient des amis, surtout à Lucques d'où tous les Gibelins, parmi eux le jeune Castruccio Castracani [3], venaient d'être chassés [4].

Quand les fonctions d'Andrea touchèrent à leur terme et qu'il se fût amassé une fortune [5], le parti offrit la capitainerie à un membre de la famille des Cancellieri mêmes, Schiatta Amati [6]; car les « Cerchi évitaient le nom de seigneurie plus par lâcheté que par patriotisme *(pietà)*, parce qu'ils craignaient beaucoup leurs adversaires. » Cependant, quoiqu'ils ne régnassent pas de nom, de fait ils étaient bien maîtres de la situation. Mais s'ils passaient généralement « pour riches, puissants, intelligents et gens de grand avenir *(in buona speranza)*, les hommes avisés se disaient bien : Ils sont marchands, gens naturellement lâches, tandis que leurs ennemis sont passés maîtres en fait de guerre et hommes décidés à tout. » De tous côtés leurs adversaires donnaient à entendre qu'ils étaient ligués avec les Gibelins d'Arezzo et de Pise, et bien qu'il n'en fût rien, « ils ne le niaient pas quand on le leur reprochait, croyant par là se rendre plus redoutés et pouvoir venir à bout de leurs ennemis. Car, se di-

(1) « Homme de taille moyenne, » dit Dino, « maigre et brun, cruel et sans pitié, » brigand, et capable de toutes les mauvaises choses. » Il fut le chef de la branche des *Cancellieri Neri*.

(2) *Istorie pistolese*, 376; Villani, VIII, 44.

(3) *Vita Castruccii Antelminelli ab* 1301-1328 *a Nicolao Tegrini;* ap. Muratori, X, 1307.

(4) Villani, VIII, 45.

(5) Dino Compagni, 25, et *Istorie pistolese*, 376.

(6) Il ne faudrait pas croire que ce Schiatta Cancellieri fut envoyé contre Pistoia, comme il semblerait résulter d'une inspection superficielle du texte : il fut seulement chargé du commandement de l'armée florentine sur pied de paix, comme nous dirions aujourd'hui, c'est-à-dire d'un emploi permanent.

saient-ils, ils nous craindront davantage tant qu'ils ne seront pas assurés que nous ne nous liguerons pas avec les Gibelins, et ceux-ci de leur côté nous aimeront encore plus, parce qu'ils espèreront obtenir quelque chose de nous. C'est ainsi que les Cerchi furent maîtrisés en voulant devenir maîtres (1). »

II. — CHARLES DE VALOIS.

Tempo vegg' io, non molto dopo ancoi,
Che tragge un altro Carlo fuor di Francia
Per far conoscer meglio e se, e i suoi.
Senz' arme n' esce e solo con la lancia,
Con la qual giostrò Giuda, e quella ponta
Sì, ch'a Fiorenza fa scoppiar la pancia.
Quindi non terra ma peccato ed onta
Guadagnerà, per se tanto più grave,
Quanto più leve simil danno conta.

DANTE ; *Purg.*, XX, 70 et suiv.

Les choses allaient mal pour les Neri. A Florence et à Pistoie, le gouvernement était entre les mains de leurs ennemis. Arezzo et Pise étaient dévouées au même parti; les Cerchi pouvaient d'un moment à l'autre s'emparer de la dictature : le Pape seul était en état de sauver les exilés. Leurs instances auprès de lui devinrent plus pressantes que jamais. Rien ne fut épargné : ni insinuations calomnieuses ni argent (2). Boniface comprenait parfaitement que ses intérêts et ceux du vieux parti guelfe étaient identiques; il épousa la cause des Neri. Dès ce moment, la lutte devint politique, de personnelle qu'elle avait été.

Les Neri se jetant résolument dans les bras du Pape, les

(1) « E volendo i Cerchi signoreggiare, furono signoreggiati... » Nous omettons un passage ici, parce qu'il ne nous semble nullement essentiel; mais nous n'y avons point trouvé l'obscurité qu'y voit Dœnniges (p. 200). Paolino Pieri (p. 65) dit également : « Ora... si cominciò la parte bianca a innalzare e avere la signoria. »

(2) « Ils firent tant auprès du Pape, disant que la ville tombait entre les mains des » Gibelins et qu'elle serait le refuge *(ritegno)* des Colonna, et si grande fut la quantité » d'argent mêlée aux fausses paroles, qu'il... etc. » (Dino Compagni, l. II).

Bianchi n'auraient eu de salut qu'en se déclarant franchement Gibelins. Mais tandis qu'ils cherchent ou attendent en vain le chef impérial qui eût pu les organiser et faire triompher leur cause, le nouveau parti guelfe, impatient de rentrer, met moins de scrupules à choisir; il prend un aventurier français, le frère du roi, que Philippe le Bel envoya, après quelques succès militaires en Flandre, chercher aventure et fortune en Italie. Le Pape l'avait leurré en lui offrant la Sicile : « Il savait que les princes français et leurs soldats étaient toujours prêts à combattre dès que le signal leur était donné, non pas pour une cause seulement, mais pour toutes les causes et contre tous les hommes (1). » Boniface faisait briller bien des espérances devant les yeux éblouis de Charles sans Terre, comme on l'appelait : ce n'était plus seulement la Sicile, mais la couronne de l'Empire latin, par la main de l'héritière Catherine de Flandres, et au loin le trône du Saint-Empire lui-même, « usurpé » par Albert d'Autriche, que le Pape n'avait pas reconnu. En attendant, il lui donna des titres : comte de Romagne, capitaine du patrimoine de saint Pierre, seigneur de la Marche d'Ancône, pacificateur de la Toscane (2).

(1) Sismondi, l. c., IV, 116.

(2) Villani, VIII, 42; Paolino Pieri, p. 67. — Charles de Valois ne se trouvait point par hasard en Italie lorsqu'il fut envoyé à Florence : le Pape le fit bien venir de Provence *ad hoc*, et M. Abel Desjardins (l. c., XXIII) se trompe quand il dit : « Charles » de Valois se trouvait alors en Italie, où l'avait appelé le pape Boniface VIII, pour l'op- » poser aux Aragonais. » Il n'était pas alors en Italie, mais en Provence. « Accoutumés » depuis un demi-siècle à recourir à la protection des Français » (Remarquez que M. Abel Desjardins considère les Guelfes florentins comme les ennemis de l'étranger et les défenseurs de l'indépendance italienne; n'oubliez pas non plus que, depuis un demi-siècle, les seuls étrangers contre lesquels on eût pu appeler l'étranger étaient les Français eux-mêmes, car Mainfroy était italien et Conradin n'en voulait pas à Florence), « les Florentins don- » nent spontanément au frère du roi de France la noble mission de ramener la paix dans » leurs murs. » Ce fait est complétement erroné : à moins qu'on ne joue sur les mots, *les Florentins* veut évidemment dire *la ville, la République de Florence ;* or, le gouvernement n'était composé que de *Bianchi*. On était d'ailleurs fort tranquille à l'intérieur. Les *Neri* exilés sollicitèrent Charles de Valois, non de ramener la paix dans leurs murs, mais bien de les aider à chasser les *Bianchi*, et de leur donner le gouvernement de la ville. Charles de Valois ne fut donc pas appelé par Florence, mais contre Florence. — V. Fr. Inghirami (*Storia della Toscana*, v. VI, 618), qui raconte ce fait comme nous.

Les Bianchi, en s'alliant ouvertement avec les Gibelins de Pise et d'Arezzo, sans briser formellement avec les Guelfes, protestant même de la pureté de leur guelfisme, n'avaient fait qu'empirer leur position, puisqu'ils étaient abandonnés de leur défenseur naturel, l'Empereur. En vain tournaient-ils leurs regards vers le nord : il n'y avait plus de Hohenstauffen, portant sur le trône impérial de vastes desseins; une famille de Suisses économes, monarques bons ménagers, les Hapsbourg avaient ceint la couronne de Frédéric Barberousse, et se souciaient médiocrement de rétablir « l'unité sur la terre. » Ils mariaient bien leurs enfants, et trois siècles plus tard ils sont arrivés, sans bruit, sans idées surtout, où Othon le Grand, où Frédéric II avaient échoué; mais ils y arrivèrent lorsqu'il fut trop tard, lorsque l'unité du monde n'était plus, au moment même où Luther rompait avec Rome, et le seul grand homme de la famille dut démembrer de ses propres mains ce colosse qui lui échappait de tous côtés.

Cependant, le moment était bien propice en 1301. On le laissa passer; et lorsque, huit ans plus tard, un prince d'un sang plus ardent reprend l'idée impériale et tente de la réaliser, il ne trouve que mort et pourriture. Le parti gibelin n'est plus qu'un fantôme : il va s'enterrer à côté de lui

La haute politique étant impossible aux nouveaux Gibelins, on fait de la petite. On se met au niveau de l'adversaire, et on succombe, comme de juste, dans cette lutte de finesse. Le conçoit-on? un Dante lutter de ruse et de flatterie avec des Spini, avec un Nero Cambi, banquiers et usuriers? Comme le grand poète dut souffrir d'avoir ces natures de boue à combattre; comme l'homme d'État dut rougir d'être réduit à ces expédients, lui qui avait invoqué de sa puissante voix, avec sa conviction enthousiaste, le restaurateur de l'Empire romain : « O Alberto Tedesco! qui abandonne l'Italie in-

domptée et sauvage, quand tu devrais enfourcher l'arçon.

» Qu'un juste jugement du ciel, nouveau, éclatant, tombe sur ton sang, tel qu'en tremble ton successeur !

» Pourquoi toi et ton père, dans l'avidité d'acquérir là-bas, avez-vous souffert que le jardin de l'Empire fût désert?

» Viens voir ta Rome qui pleure, veuve, seule, et jour et nuit t'appelle : Mon César, pourquoi me délaisses-tu (1)? »

Voilà l'homme que les Bianchi envoyèrent à Rome, lutter de finesse avec Nero Cambi, l'argentier; de brutalité avec M. Corso Donati, le coupe-jarret (2). Avec lui on envoya quelques autres hommes de parti; entre autres, cet Andrea Gherardini, qui avait si bien su profiter de sa dictature à Pistoie. Les Siennois se joignirent également à cette ambassade, avec de mauvais desseins, selon toute probabilité, et surent retarder le voyage de façon à arriver trop tard. « Parvenus à Rome, le Pape les prit à l'écart dans son cabinet, et leur recommanda de renoncer à leur obstination, de s'humilier devant lui; il leur donnait à entendre qu'il ne demandait pas mieux que de traiter avec eux, et décida deux des ambassadeurs à repartir pour Florence, afin de négocier avec le Gouvernement. » Les deux qu'il faisait retourner ainsi étaient des gens suspects (3). Boniface s'assurait de Dante comme de l'homme important et dangereux qui le pénétrait parfaitement. Dino ne fut point aveugle non plus. Il savait à quoi s'en tenir sur les intentions pacifiques du Pape et la mission pleine d'humanité de Charles de Valois. « Le nom de cette entreprise fut excellent, mais l'intention était tout autre; car il voulait abattre les Bianchi et élever les Neri,

(1) *Purgatorio*, VI, 97 et suiv. Il a comparé auparavant l'Italie à un cheval rétif qui a besoin « de l'éperon et du montoir. »

(2) C'est en partant pour Rome que Dante aurait prononcé le mot que lui reproche tant Boccace comme preuve de sa présomption : « Si je vais, qui reste? Si je reste, qui va? » Mais il faut se garder d'ajouter foi à ces anecdotes de Boccace (V. *Vita di Dante*, Milano 1823, p. 94).

(3) Dino peint l'un d'eux comme un homme faible, l'autre comme un Guelfe fanatique.

et mettre les Bianchi en hostilité avec la maison de France et avec l'Église. »

Pendant qu'on retenait Dante à Rome, le pacificateur approchait. Arrivé à Bologne, il se reposa quelques jours (1). Aussitôt, des deux côtés, des ambassadeurs viennent à lui : « Seigneur, lui disent les représentants des Neri, les patriotes, Dieu merci, c'est nous, qui sommes les Guelfes de Florence, les fidèles de la maison de France. Pour Dieu, prenez garde à vous et à vos troupes. » A peine sont-ils partis, qu'arrivent les envoyés des Bianchi, « qui, avec grand respect, lui firent beaucoup d'offres, comme s'il était leur maître. Mais les paroles trompeuses avaient plus de pouvoir sur lui que les paroles vraies, et il lui semblait que ceux qui lui disaient : Prenez garde où vous allez, avaient plus d'amitié pour lui que ceux qui lui faisaient des offres. »

Les Neri lui conseillèrent « de venir par voie de Pistoie, espérant le mettre en collision avec les habitants de cette ville, » et ils réussirent dans ce projet, grâce à une manœuvre habile (2). Bien qu'il fût constamment stimulé et irrité contre les Bianchi, Charles ne se dirigea pas encore de Pistoie sur Florence. Tournant par Sienne, il alla à Anagni, où il devait rencontrer le Pape, Charles II de Naples, son fils Robert, et Corso Donati. C'est là qu'on arrêta le plan du coup d'État (3).

(1) *Istorie pistolese*, l. c., p. 377; Dino Compagni, l. c.

(2) Dino Compagni, l. c. — D'après l'anonyme des *Istorie pist.* (*ibid.*), ce passage aurait eu lieu au mois d'août; et il concorde en ceci, comme dans les moindres détails, avec Compagni, si ce n'est qu'il représente tout au point de vue des Neri, surtout la défense des Pistoiois.

(3) *Istorie pistolese (ibid.)*. D'après cette chronique, Charles serait allé en Sicile entre le mois de septembre et de novembre, après son pourparler avec le pape et Charles de Naples. C'est peu probable, comme l'a déjà remarqué Pelli (l. c., 102, 27). Comment aurait-il pu faire cette expédition dans un mois ou un mois et demi, arrivant à Anagni au commencement de septembre et se trouvant dans les environs de Florence à la fin d'octobre? D'ailleurs, Dino et Villani, ainsi que les autres historiens florentins (à l'exception de Paolino Pieri, qui veut que Charles soit allé prendre part à la guerre de Flandre dans cet intervalle), tous les autres historiens, dis-je, le font venir directement d'Anagni.

« Les choses en étaient là lorsqu'on élut à Florence les nouveaux Prieurs de l'accord presque des deux partis, des hommes bons et non suspects, dont le petit peuple espérait beaucoup, aussi bien que le parti des Bianchi, parce qu'ils étaient unis et sans orgueil, et qu'ils avaient la ferme volonté de mettre en commun les fonctions publiques, persuadés que c'était là le dernier remède. » Mais « leurs adversaires comptaient également sur eux, parce qu'ils les connaissaient pour des hommes faibles et pacifiques qu'ils croyaient facilement pouvoir tromper sous le prétexte de la paix. »

Rarement des magistrats vinrent occuper leurs charges à un moment plus critique. A l'intérieur, l'autorité du Gouvernement était minée par de sourdes intrigues; au dehors, une armée d'intervention menaçait la ville; on ne pouvait compter sur aucun secours étranger. Frédéric d'Aragon avait besoin de son armée pour repousser l'expédition de Charles de Valois, projetée contre la Sicile. Toutes les grandes puissances semblaient favorables aux ennemis de la République depuis qu'ils s'étaient posés en Guelfes purs. Enfin, une restauration violente semblait inévitable, si l'on ne sauvait l'indépendance par des mesures énergiques et d'une hardiesse désespérée. Les Prieurs qui entrèrent en fonction le 15 ocbre 1301 n'étaient pas hommes à suivre une politique aussi extrême. Dino Compagni, l'âme de ce nouveau gouvernement, avoue lui-même, avec une noble franchise, qu'ils étaient audessous de la tâche difficile qui leur incombait, parce qu'ils ne se rendaient pas compte de la gravité de la situation : il aurait fallu des hommes de parti; Dino et ses collègues voulaient rester étrangers aux factions et en furent débordés.

Les partisans des Neri qui se trouvaient en ville, tâchèrent aussitôt de profiter du changement et de s'emparer de l'es-

— La manière dont Machiavel (II, 18) raconte tout cet incident prouve que l'on peut être grand historien et se rendre coupable des plus grandes inexactitudes.

prit des nouveaux magistrats. « Ils furent immédiatement d'accord pour aller les voir par quatre et six à la fois, comme cela se trouvait. Seigneurs, leur disaient-ils, vous êtes bons, et c'est de gens comme vous que notre ville a besoin. Vous voyez la discorde parmi vos concitoyens; c'est à vous qu'il revient de rétablir la paix parmi eux; autrement, la ville y périra. C'est vous qui avez le Gouvernement. Quant à nous, nous vous offrons pour arriver à ce but, sincèrement et loyalement, notre bien et nos personnes. » Dino leur répondit au nom de ses collègues : « Chers et fidèles citoyens, nous recevons volontiers vos offres, et pour commencer à en profiter, nous vous demandons avec instance ce que vous nous conseillez vous-mêmes, et nous vous prions de déposer toute animosité afin que notre ville puisse respirer [1]. De cette façon nous perdîmes les premiers moments, n'ayant osé ni faire fermer les portes, ni refuser audience à ces citoyens, quoique leurs offres trompeuses ne nous inspirassent aucune confiance; car nous pensions bien que toutes ces paroles menteuses ne servaient qu'à couvrir leur méchanceté. Nous leur donnâmes à entendre que nous allions nous occuper de rétablir la paix, alors qu'il aurait fallu aiguiser les épées. » Les Prieurs se mirent à l'œuvre aussitôt. On fit venir d'abord les chefs du Parti [2], et Dino leur dit : « Honorables capitaines, cessez et mettez de côté toute autre affaire; ne vous occupez plus que de pacifier les partis de l'Église, et notre concours [3] vous est entière-

[1] Dœnniges explique : « Nous vous prions de nous conseiller et d'appliquer votre esprit à calmer notre ville. » Notre interprétation semble plus satisfaisante quant au sens. D'ailleurs, *por l'animo* pour *por animo*, et ce dernier pour *por mente*, et surtout *por l'animo a guisa che* pour *por mente alla guisa colla quale*, est fort insolite; au contraire, *por l'animo* dans le sens de *deporre* ou *posar l'animo di parte*, *l'animosità*, *tranquillarsi*, comme aussi *a guisa che* dans le sens de *di modo che*, sont trop communs pour en parler. Il en est de même de *che* pour *quel che* (*che ci consigliate*) : on pourrait cependant ici adopter le sens de M. Dœnniges.

[2] On sait que cette ancienne corporation guelfe était presque un État dans l'État, ou plutôt à côté de l'État, un second gouvernement, mais nullement identique avec les *Neri*.

[3] Je crois qu'*ufficio* est pris ici non dans le sens de *carica*, *magistrats*, comme

ment assuré dans les demandes que vous pourrez faire. Les capitaines s'éloignèrent pleins de joie et de confiance, et commencèrent à ramener les gens et à faire entendre des paroles d'amitié. A peine les Neri en furent-ils informés, qu'ils dirent que ce n'était que ruse et trahison, et commencèrent à fermer l'oreille à toute parole de conciliation. » Les partisans des Cerchi de leur côté virent dans ces efforts « un motif de s'abandonner à une lâche inaction (1). A quoi bon, disaient-ils, se donner tant de peine, puisque la paix va se faire? Et pendant ce temps, leurs adversaires n'en pensaient pas moins à accomplir leurs criminels projets.

» On ne prit aucune mesure militaire (2), parce qu'on ne pouvait douter qu'on n'arrivât à la paix, et cela pour plusieurs motifs : d'abord l'intérêt du Parti (3), et le désir de ne pas partager les fonctions de la cité (avec les Gibelins) (4); ensuite parce qu'il n'y avait entre eux que des motifs de

l'entend M. Dœnniges, mais dans celui d'*ajuto, servigio, etc., bon office*. C'est ainsi que l'entend Guasti. Ce sens, d'ailleurs, s'accorde mieux avec *vi si dà*.

(1) *Ne prese viltà dicendo*. M. Dönniges traduit : « ... curent la lâcheté de dire », ce qui est complétement faux. *Prender viltà* signifie ordinairement le contraire de *prendere* ou *pigliare animo*, par conséquent *perdre courage*; mais ici *viltà* semble avoir un sens plus large.

(2) *Niuno argomento da guerra si fece*. M. Dönniges traduit : « Il n'y avait aucune cause de guerre. » *Argomento* dans le sens d'*apparecchio* est tellement commun, que les éditeurs auraient pu parfaitement se dispenser de le noter.

(3) *Per pietà di parte*. M. Dœnniges traduit : « ... par égard aux partis. » Cela n'a aucun sens, et, en tous les cas, ce n'est pas ce que les mots veulent dire, *parte* étant au singulier. Mon interprétation me semble très-simple. Personne n'osait encore avouer à Florence qu'il était gibelin. Les *Bianchi*, tant qu'ils furent à Florence du moins, ne cessèrent pas un instant de protester de leur fidélité au parti guelfe; c'est donc par « loyauté de parti » qu'il faudrait traduire, si cela pouvait se dire en français. La traduction de Dœnniges tombe ainsi par l'inspection du texte même; mais elle est également inadmissible quant au sens général. Il explique dans une note : « ... par pitié *(pietà!)* pour les partis, pour ne pas laisser arriver les choses au point où elles étaient par exemple à Pistoie, où les partis (il veut parler sans doute des fonctions) devaient être partagés entre les *Neri* et les *Bianchi*. » Mais c'était précisément là ce que l'on demandait à Florence. Machiavel (II, 17) exprime seulement avec plus de clarté la même idée que notre interprétation croit trouver chez Dino : « Dondechè, » dit-il, « i capitani di Parte, » e qualunque era de' Guelfi e della Repubblica amatore, temeva forte che questa nuova » divisione non facesse con rovina della città risuscitar le parti ghibelline. »

(4) Benci (édit. de Livourne, 1830) sous-entend, et probablement avec raison, *co' Ghibellini*, ce qui confirmerait mon interprétation de la phrase précédente (V. la note 3).

simple discorde, et que les offenses n'étaient pas arrivées à ce point que cette discorde ne dût faire place à la concorde dès qu'on remettrait les fonctions en commun ([1]). »

Les Neri cependant comprenaient fort bien qu'ils ne pourraient se maintenir qu'après une destruction complète des Cerchi. Or, « cela ne pouvait se faire, comme le fait remarquer très-bien Dino, sans détruire en même temps la ville entière, tant était grande leur puissance. » Aussi les Neri comptèrent-ils peu sur un arrangement à l'amiable, qui ne leur aurait pas même convenu. Il ne s'agissait déjà plus pour eux d'un simple rétablissement, mais d'une cruelle vengeance à tirer. Charles, à leur gré, tardait trop. Ils envoyèrent députation sur députation pour accélérer sa marche. Rien ne leur coûtait. Ils ramassèrent 70,000 florins, somme énorme pour

([1]) Ce passage est considéré comme un des plus obscurs de l'auteur, et les éditeurs sont tous très-embarrassés pour l'expliquer. Benci dit même : « Questo è il periodo più » oscuro di tutti », et retranche plusieurs mots pour lui donner un sens beaucoup moins naturel, à mon avis, que celui qui résulte d'un examen attentif du texte. Voici le texte de Manni et de Muratori, auquel je n'ai rien changé : « Niuno argomento da guerra si fece, » perchè non poteano pensare che altro che a concordia se potesse venire per più ragioni : » la prima, per pietà di parte e per non dividere gli onori della città; la seconda, perchè » (cagion non v' era altra che di discordia : perocchè) le offese non erano ancora sute » tante, che concordia esser non vi dovesse, raccomunando gli onori. » Benci propose de retrancher, et retranche en effet, tout le membre de phrase, depuis *perchè cagion* jusqu'à *offese*, que nous avons mis entre parenthèses, et il propose, dans le cas où l'on n'accepterait pas ce retranchement arbitraire, de lire plus haut *a discordia* au lieu de *a concordia se potesse venire*. Mais alors toute la phrase n'aurait plus de sens. Guasti suit cette interprétation de Benci, Vannucci également. Nannucci se contente de constater la difficulté sans l'expliquer. Tortoli ne donne point de notes dans son édition (Firenze, Barbera e Bianchi, 1858), mais il en a ajouté une dans la chrestomathie de Nannucci (p. 226), qu'il a publiée après la mort de ce savant, et il essaie, dans cette note, d'interpréter le passage d'une façon un peu forcée, mais fort ingénieuse : il met les mots depuis *perocchè* jusqu'à *dovesse* entre parenthèses, et construit, par conséquent : *Raccomunando gli onori non vi era altro che di discordia...* « Vouloir partager les honneurs n'eût été autre chose qu'une raison de discorde, eût équivalu à la déclaration de la discorde. » — Je crois que notre explication est plus naturelle, tant sous le rapport philologique que sous le rapport du sens général; car Dino prétend toujours que le partage des honneurs entre les *Bianchi* et les *Neri* était un moyen de pacification. Un autre passage de Dino (plus loin, p. 49), d'ailleurs, semble confirmer l'exactitude de notre interprétation; le voici : « ... Gli odi non eran tanti tra i cittadini che per guerra di loro la » città se ne fosse turbata, se i falsi popolani non avessono, etc. » — Dœnniges, d'après sa note, semblerait entendre ce passage à peu près comme nous; mais il le traduit différemment.

ce temps et pour des exilés, et les lui offrirent pour solde; ils le traînèrent jusqu'à Sienne.

Reçu avec pompe par les Siennois (1), il s'arrêta quelques jours en leur ville et envoya deux députés à Florence, un clerc français, « homme déloyal et méchant *(cattivo)* sous une apparence de bonté et de bienveillance (2), et un chevalier provençal qui fut « tout le contraire » de son collègue.

» Arrivés à Florence, ils firent visite à la seigneurie avec grand respect, et demandèrent à parler au Grand Conseil, ce qui leur fut accordé. Dans cette assemblée, un avocat de Volterre, homme faux et de peu de talent, qu'ils avaient amené, parla pour eux. Mais il parla sans aucune suite et sans ordre, disant toujours que le prince du sang royal de France était venu en Toscane uniquement pour faire la paix dans le parti de la Sainte-Église et par grand amour pour la ville de Florence et pour le parti, et que le pape l'envoyait comme un seigneur en qui l'on pouvait avoir confiance, puisque la maison de France n'avait jamais trahi ni ami ni ennemi. Qu'on devait partant se réjouir de ce qu'il fût venu remplir sa fonction.

» Beaucoup d'orateurs se levèrent, empressés *(affocati)* de parler et de vanter seigneur Charles, et chacun se précipitait sur la tribune pour être le premier. Mais les Prieurs ne donnèrent la parole à aucun d'eux : cependant, il y en eut tant,

(1) V. *Istorie pistolese*, l. c., 377; Villani, VIII, 48 et 42.

(2) Quelques commentateurs, entre autres Ferd. Arrivabene (*Secolo di Dante*, I, 157), qui voit partout des allusions historiques, ont voulu voir ce Guillaume dans le Geryon du XVIIe chant de l'*Enfer*, v. 10 :

La faccia sua era faccia d'uom giusto,
Tanta benigna avea di fuor la pelle,
Ed un serpente tutto l'altro fusto.

C'est évidemment une erreur reposant uniquement sur la ressemblance de ces vers et de la phrasé de Dino. Dante ne représente jamais des personnages historiques ou allégoriques dans ces monstres qui se rencontrent en si grand nombre dans la *Divina Commedia*.

que les députés s'aperçurent bien de combien le parti favorable à la réception de M. Charles était plus nombreux et plus hardi que le parti contraire. Ils écrivirent à leur maître qu'ils avaient remarqué que le parti des Donati avait beaucoup gagné et que celui des Cerchi avait beaucoup perdu. » Dino et ses collègues « promirent aux commissaires d'envoyer la réponse à leurs maîtres par une députation. En attendant, ils prirent conseil de leurs concitoyens, parce que dans une circonstance aussi importante et aussi inouïe, ils ne voulaient rien faire sans leur consentement. Ils convoquèrent donc l'assemblée générale [1] du parti guelfe et des soixante-douze métiers, qui avaient tous des consuls [2]. Ils leur enjoignirent de voter chacun par écrit s'il convenait à son corps de métiers que l'on laissât venir à Florence M. Charles de Valois en qualité de pacificateur. Tous répondirent à haute voix et par écrit qu'on devait le laisser venir et qu'il fallait lui faire les honneurs qui revenaient à un seigneur de noble sang. Les boulangers seuls dirent qu'il ne fallait ni le recevoir ni le fêter, parce qu'il venait pour détruire la république. » Ce vote fut évidemment inspiré par la crainte de subir un siége préjudiciable à tous les intérêts de la bourgeoisie, et dont l'issue ne pouvait être douteuse avec l'état de défense de la ville et l'irrésolution des Cerchi ; on espérait ainsi épargner à la ville un sac, qui ne pouvait manquer si elle était prise de force.

On envoya donc des députés à Charles pour lui annoncer qu'il pouvait entrer librement s'il voulait s'obliger par serment écrit, signé et scellé, « à ne s'arroger aucune juridiction sur la ville, à n'occuper aucune dignité, ni sous titre

[1] Il ne faut pas confondre le Grand Conseil dont il était question plus haut avec cette assemblée *générale*, appelée aussi *Parlamento*, où tous les citoyens éligibles, sans exception, étaient présents (V. plus haut, p. 60, n. 4).

[2] Ce qui n'était pas encore le cas vingt ans auparavant. Il n'est pas question ici des *arts*, mais des *métiers*.

impérial, ni sous aucun prétexte, et à respecter les coutumes et les lois de la république (1). » Tout était préparé pour lui barrer les défilés de Poggibonzi dans le cas où il refuserait de s'engager à ces conditions. C'était encore avoir trop bonne opinion du prince : une lettre ne lui coûtait guère ; la promesse demandée fut écrite par lui et dûment scellée. Dino, qui avait conservé la lettre, la lui montra lorsqu'il entra dans la ville, et il ne désavoua pas sa signature.

La seigneurie le fit prier en même temps « de ne pas venir le jour de la Toussaint, parce que ce jour-là le petit peuple goûtait le vin nouveau, et qu'il pourrait en résulter des troubles, et de retarder son entrée jusqu'au dimanche suivant. » Charles n'avait pas grande confiance dans les assurances des exilés qui l'entouraient : il fut content de gagner quelques jours. Ceux-ci, au contraire, ne lui laissaient pas de repos ; « ils l'entraînèrent de Sienne presque de force et lui donnèrent 17,000 autres florins pour le faire avancer ; car il craignait beaucoup l'esprit passionné des Toscans *(furia di Toscani)* et ne venait qu'avec beaucoup de méfiance. Ceux qui le conduisaient l'encourageaient, lui ainsi que ses troupes. Seigneur, lui disaient-ils, ils sentent bien qu'ils sont vaincus et ne demandent un ajournement qu'avec quelque mauvaise intention ; ils conspirent contre vous. Ils lui donnaient encore d'autres soupçons de ce genre. Mais il ne se faisait point de complot. » Au contraire, c'est pendant ces quelques jours de répit que le véritable chef du gouvernement de Florence, Dino Compagni, voyant qu'il ne pouvait empêcher l'entrée de Charles, voulut rendre son intervention moins dangereure en lui ôtant tout prétexte. C'est dans ce

(1) Ce point très-important ne doit pas être oublié. Machiavel (II, 19) est évidemment mal renseigné lorsqu'il dit le contraire : « Gli dettero autorità che potesse secondo » l'arbitrio suo disporre della città. » Villani (VIII, 48) était également témoin personnel des serments de Charles de Valois.

but qu'il fit une dernière tentative infructueuse de réconciliation qu'il nous a racontée lui-même [1].

« Je pensais donc, en vertu de la fonction que j'occupais, et sentant chez mes collègues de bonnes dispositions, réunir beaucoup de braves citoyens dans l'église Saint-Jean, et je donnai suite à cette idée. Tous les magistrats de la république furent présents, et quand le moment de parler me sembla venu, je dis : Chers et braves concitoyens, qui tous avez reçu le saint baptême sur ces fonts [2], la raison vous oblige et vous force à vous aimer comme des frères, surtout (si vous pensez) que vous possédez la ville la plus noble du monde. Il y a eu quelques dissensions parmi vous, par suite de la brigue des places *(per gara d'ufici)* que, vous le savez, nous avons promis par serment, moi et mes collègues, de partager entre les deux partis. Le Seigneur va venir et il faudra lui faire des honneurs. Oubliez donc vos ressentiments et faites la paix entre vous afin qu'il ne vous trouve pas divisés. Oubliez toutes les offenses et tous les mauvais sentiments qui peuvent avoir existé parmi vous jusqu'à ce moment. Qu'ils soient pardonnés et oubliés pour l'amour et le salut de la patrie. Et sur ces fonts sacrés sur lesquels vous avez reçu le saint baptême, jurez une paix sincère et entière les uns aux autres, afin que le Seigneur qui approche trouve tous les citoyens unis [3]. Tous applaudirent à ces paroles,

[1] On trouvera peut-être ces citations fréquentes et longues; mais personne n'oserait raconter ces détails après Dino Compagni, et comme ce travail lui est consacré spécialement, je puis sans inconvénient m'étendre sur ces événements, où notre auteur a joué un rôle si important. Balbo dit également de ces faits : « ... sono rapportate così al vivo » da Dino Compagni al principio del suo bellissimo secondo libro, che pur prendendone » lunghi squarci, mi duole di quanto lascio per brevità. Ma leggasi... tutto quel secondo » libro nel testo; chè una narrazione più bella per se e più istruttiva de' tempi non » credo che si trovi » (l. c., p. 156).

[2] Dante fait souvent allusion à ce baptistère, par exemple : *Inferno,* XXIX, 17, où il le décrit, et *Paradiso,* XXV, 9, en parlant de son enfance.

[3] Tosti (l. c., p. 132) dit de ce discours : « Pietosissime parole uscite da santis- » simo petto; ed io credo che queste pochissime vincano per solennità di forma tutta » italiana e virtù di affetto e certa celestiale sustanza le moltissime che procellosamente » si balestrono dalle tribune dei forestieri. »

et faisant comme je leur avais dit de faire, ils touchèrent la Bible de leur main et jurèrent de tenir bonne paix et de défendre les honneurs et justices de la ville. Cela fait, nous nous séparâmes.

» Mais les méchants citoyens qui, d'attendrissement, versaient des larmes et baisèrent le livre saint et se montrèrent les plus émus, furent les principaux instigateurs de la destruction de la république; cependant, par un sentiment de pudeur, je ne veux pas dire leurs noms..... Que de larmes j'ai versées sur ce serment, en pensant à toutes les âmes qui ont été damnées pour leur parjure! »

C'est le 4 novembre 1301, un dimanche ([1]), que Charles de Valois fit son entrée solennelle à Florence, reçu avec joie par la foule étourdie, applaudissant à tout spectacle et à toute nouveauté; avec un triomphe secret par les Neri, restés en ville; avec un morne abattement par les Bianchi; avec une anxieuse appréhension enfin par les quelques hommes de bien qui mettaient la patrie au-dessus de l'esprit de parti. Hommes bien rares alors en Italie, et que l'on admire d'autant plus, tout en les plaignant, qu'en tous pays et en tous temps le patriotisme vrai et désintéressé est méconnu et vaincu par l'ambition personnelle. Quel spectacle navrant ce dut être pour l'âme honnête de Dino, de voir soudain accourir

([1]) Villani (VIII, 48) met le 1er novembre; Paolino Pieri (l. c., p. 67), March. di Coppo Stefani (l. c., p. 17), Scip. Ammirato (l. c., p. 213) mettent également cette entrée à la Toussaint. Balbo, ne sachant auquel des historiens ajouter le plus de foi, se décide enfin à croire à une erreur de Dino. Mais celui-ci fut prieur alors; le retard qu'on demanda à Charles pour éviter les collisions qui pourraient résulter d'une entrée le jour de la Toussaint, « où le peuple buvait le vin nouveau, » avait été accordé : comment Dino pourrait-il se tromper? Pelli (p. 103, n. 32) adopte la date de Dino, malgré l'autorité de Muratori, que Balbo appelle, peut-être à tort, *quasi inerrabile*. Ce que dit Balbo avoir vu dans Dino sur une réunion à Santa Maria Novella, le 5 novembre, ne se trouve point dans la chronique. L'anonyme de Pistoie donne la même date que Dino (l. c., p. 378). — Le témoignage le plus grave contre Dino me semble un document publié par M. Abel Desjardins (l. c.), et qu'il a puisé à la bibliothèque Magliabecchiana, cl. XXV, nº 591, IVº *estratti dai libri di diversi archivi*. Ce document, intitulé : *Dai libri di camera fiscale*, commence : « 1301 in Kal. novembre a terza, entrò » messer Carlo in Firenze. » Du reste, la date n'est pas bien importante : il est probable que l'on a pris le premier dimanche du mois pour le premier jour.

à la curée tous ces gentilshommes de campagne qui s'étaient tenus si tranquilles depuis Giano della Bella ! Ils semblent flairer le sang et le butin ; de tous côtés ils arrivent, de Lucques et d'Agubbio, de Sienne et de Pérouse ; les Malatestini et les Mainardo, qui, depuis longtemps, n'avaient osé mettre le pied dans Florence, viennent s'agenouiller devant le nouveau maître pour se livrer à la violence, à la vengeance, au brigandage sous son égide. « Le peuple commun perdit son énergie, et le mal commençait à gagner. » Tout cela grossissait les forces de l'aventurier : le voilà fort de 1,200 chevaux. Il descend chez les Frescobaldi, malgré les invitations du gouvernement à venir habiter le Palais du Peuple. Première insulte au parti dominant ; d'autres ne se firent pas attendre. Que faire ? Le mal était accompli ; Dino le voyait bien. C'est avec une profonde douleur qu'il raconte l'aveuglement du peuple qui a appelé lui-même sa ruine. Il fit un dernier effort. Avec ses collègues, il choisit quarante citoyens des deux partis pour discuter les mesures à prendre. Mais « ceux qui avaient de mauvais desseins ne parlaient pas ; les autres avaient perdu toute énergie. » Avec quel mépris et quelle douleur en même temps le patriote peint ces bourgeois sans principes politiques, qui ne voient que leurs intérêts. « Moi, Messieurs, dit un certain Falconieri, je me trouve très-bien ; je ne dormais plus tranquille. Montrant ainsi toute sa lâcheté, il tenait la tribune assiégée la moitié du jour. » Un autre, avocat de mauvaises mœurs, un certain Lapo Salterelli, que ne ménage pas non plus Dante dans son poëme (1), avait été auparavant ardent Bianco ; maintenant, il avait grand peur du Pape qu'il avait offensé (2). « Il s'empara de la tribune pour attaquer les Prieurs : Vous

(1) Dante, *Paradiso,* XV, 128.

(2) « Per l'aspro processo avea fatto contro a lui », dit Dino. Fauriel (l. c., p. 161) cite des détails curieux sur ce procès ; il cite même le texte des lettres du pape ; mais il n'indique pas la source à laquelle il a puisé.

perdez Florence ! Mettez les magistratures en commun ! Rappelez les bannis ! Il avait dans sa maison M. Pazzino de' Pazzi qui était exilé, et comptait en être protégé et sauvé dès que Pazzino serait rétabli. » Puis c'est un Alberto del Giudice, « riche bourgeois, sombre et dissimulé [1], qui monte à la tribune et reproche aux Prieurs de ne pas se hâter d'en élire d'autres, et de faire rentrer les bannis. » M. Lotteringo da Monte Spertoli parle également en ce sens : « Seigneurs, voulez-vous être bien conseillés? renouvelez les magistrats, rappelez les bannis en ville et enlevez ensuite les portes de leurs gonds; car si vous faites ces deux choses, vous pouvez dire avoir rendu inutile la clôture des portes [2]. »

Le grand cri à l'ordre du jour était donc de nouvelles élections et le partage des fonctions publiques entre les deux partis. Dino ne se prêta point à l'illégalité de la première de ces deux mesures. Cependant, il consulta des légistes avant de refuser d'une façon péremptoire. Il s'adressa à quelqu'un qui ne pouvait être soupçonné de partialité, à M. Andrea de Cerreto, « savant jurisconsulte, devenu Guelfe Nero, d'ancien Gibelin qu'il avait été, » pour lui demander « si les magistrats pouvaient être renouvelés sans violer les Ordonnances de justice. » Il répondit que cela ne se pouvait. Et moi, s'écrie Dino, qui avais été accusé, à qui on avait reproché d'avoir violé ces Ordonnances, je me proposai de les observer, et de ne pas laisser faire de nouveaux offices contrairement à la loi! »

C'est à ce moment que les ambassadeurs revinrent de la cour de Rome, où ils avaient laissé leurs collègues Dante et Andrea Gherardini. Ils rendirent compte de l'insuccès de leur mission. Il en résultait clairement que si l'on ne voulait se livrer volontairement à ses ennemis, il ne restait plus qu'à

(1) *Malinconico*. Benci dit que ce mot est synonyme de *scaltro* ou *cupo*.

(2) « Potete dire d'abbattere la chiusura delle porte »; ce que Dœnniges traduit : « Vous pouvez dire avoir rendu *impossible* la fermeture des portes. »

faire la paix avec le Pape, qui y semblait assez disposé. « Je ne veux point abandonner les hommes pour des femmes, » avait-il dit, et les Neri virent bien que là était le danger pour eux. « S'ils tombent d'accord avec le Pape, nous sommes perdus, » disaient-ils. Les Bianchi ne voulurent point le comprendre. Dino seul, malgré le peu de dispositions favorables de ses collègues, parla dans le sens d'une réconciliation avec le Pape, et finit par réussir à rallier les membres du Gouvernement. « Dès que les Neri apprirent que les Prieurs se soumettaient au Pape, ils s'armèrent et se préparèrent à attaquer la ville par le feu et le fer, et à la dévaster et la détruire. Les Prieurs écrivirent cependant secrètement au Pape; mais le parti Nero sut tout, parce que ceux qui juraient le secret ne le gardèrent pas. » Si la lutte avait été une lutte politique, s'il s'était agi de principes et non de haines personnelles, on pourrait blâmer les conseils de Compagni; mais il s'agissait pour lui d'épargner à la ville un sac honteux que lui préparaient ses propres enfants : c'était du patriotisme de pactiser avec le Pape pour sauver la ville, déjà occupée par l'étranger et par les rebelles.

Cependant, les demandes d'un renouvellement de la suprême magistrature se firent entendre avec plus d'insistance de moment en moment. « Les seigneurs furent tellement pressés par les grands citoyens d'élire de nouveaux Prieurs, que, malgré les Ordonnances de justice, — car ce n'était pas encore le moment de l'élection, — nous consentîmes à les nommer, plus par pitié pour la ville que pour d'autres causes. » Dino « vint à la chapelle de Saint-Bernard au nom de toute la seigneurie, accompagné d'une foule des plus puissants bourgeois, parce qu'on ne pouvait procéder à l'élection sans eux. » Là il leur parla « humblement et avec beaucoup d'égards (*tenerezza*) » du salut de la ville. Je vais partager le Gouvernement, puisque la lutte pour le Gouvernement

cause toute cette discorde. On tomba d'accord d'élire trois Prieurs dans le parti des Neri, et trois dans celui des Bianchi. Le septième, que l'on ne pouvait diviser, on le prit de si peu de valeur, que personne ne pouvait s'en défier. »

Les Neri, sentant qu'ils échoueraient dans tous leurs projets si ce compromis réussissait, s'y opposaient vivement. Bien que Dino lui enjoignît plusieurs fois de se taire, Noffo Guidi, prieur *extra-muros* du parti des Neri (1), exigea de lui de nommer plus de Neri que de Bianchi dans la seigneurie, et voulut lui « faire jouer le rôle de Judas; » mais Dino lui répondit « que plutôt que de commettre pareille trahison, il jetterait ses fils à manger aux chiens. »

Pourtant, les nouveaux Prieurs ne devaient se réunir qu'au 15 décembre d'après la loi, et Dino et ses collègues continuèrent, avec une résignation et un dévouement inaltérables, de s'acquitter de leurs fonctions dans ces circonstances si difficiles. Souvent Charles de Valois, qui occupait encore le faubourg d'Oltrearno, les faisait inviter à dîner, honneur qu'ils refusèrent, en prétextant la loi, qui voulait que les seigneurs couchassent et prissent leurs repas dans le Palais. Enfin, ne pouvant refuser plus longtemps parce que Charles de Valois feignait d'avoir des communications à leur faire au sujet des affaires de la République, et que cela « eût été par trop de méfiance, » ils acceptèrent, mais de façon à ce que trois d'entre eux restassent dans le palais. Le plan de Charles se trouvait ainsi déjoué : il avait eu l'intention de se défaire des six Prieurs et de s'emparer du pouvoir avec les Neri.

Tous les moyens pour conjurer les maux de la patrie, les seigneurs les mirent en usage : processions, lois de répres-

(1) Les *Neri* bannis s'étaient déjà organisés comme l'ancien parti guelfe, et à l'instar de la République, tant était dominant au moyen âge l'esprit d'association et de corporation.

sion dures et sévères, le billot et la hâche en permanence sur la grande place, menaçant quiconque causerait des disputes ou des tumultes. On augmenta les forces et les attributions du capitaine de guerre, qui était alors ce Schiatta Cancellieri que nous avons déjà vu à Pistoie. Tout en vain. Les troupes trahirent leur chef : on découvrit que 1,000 florins avaient été promis aux soldats qui veillaient à la sûreté des Prieurs, s'ils voulaient les tuer. On les renvoya simplement. On ne réussissait pas à fortifier le pouvoir légitime, parce que tout en se proposant d'être vigoureux et prompt, on n'employait que des moyens pacifiques et légaux. « Rien ne peut la douceur contre la mauvaise foi. »

Les Neri devenaient tous les jours plus hardis. « Nous avons un chef en ville, le Pape est notre protecteur, tandis que nos adversaires ne sont préparés ni à la guerre ni à la paix. De l'argent, ils n'en ont pas; ils ne paient pas même leurs soldats. Eux-mêmes avaient préparé tout ce qu'il fallait pour la guerre et réuni tous leurs partisans dans le quartier d'Oltrearno. » Des citoyens de toutes les villes guelfes se rassemblaient là. « Tous les voisins étaient gagnés : ils projetaient de tenir le pont de la Trinité, d'ériger une machine de guerre sur deux palais pour lancer des pierres, et ils avaient engagé beaucoup de paysans, ainsi que tous les bannis de Florence, » tandis que les Bianchi, soit respect de la seigneurie et des lois, soit avarice et lâcheté (1), n'osèrent pas même recevoir des hommes armés dans leurs maisons ni s'y fortifier.

Enfin, vers la fin de novembre (2), les Neri se sentirent as-

(1) C'est la supposition de Dino Compagni, car il dit expressément : « Nous ne les » aurions pas punis, et nous avions fait dire secrètement à un des Cerchi de se préparer » et de le dire à ses amis. » On espérait, bien à tort, que les Cerchi, si riches, si puissants, disposant de si nombreux valets et clients, protégeraient le gouvernement. Quant à l'obscurité que Nannucci voit dans ce passage, je ne la trouve point.

(2) La date manque dans Dino : *un dì ..... di novembre;* mais cela ne pouvait être qu'après le 15 novembre, comme nous le montrerons plus tard.

sez forts pour risquer une attaque; ils se ruèrent sur la ville armés de pied en cap. Un brave bourgeois, Orlanduccio Orlando, fut la victime de la fureur des Médicis. Cependant, le peuple accourut en armes au palais, poussé pour la plupart par la curiosité. Des patriotes conseillèrent à la seigneurie d'engager le combat à l'aube du jour, de se fortifier par l'appel des milices de la campagne *(vicarie)*. Le podestat n'osa pas même envoyer ses hommes pour arrêter l'assassin d'Orlando; le gonfalonier ne bougea pas, disant qu'il avait dix jours devant lui pour le faire poursuivre; et ainsi le premier sang avait coulé impunément. On fit cependant mander la milice; mais lorsqu'elle arriva, elle était déjà gagnée et passa en grande partie secrètement aux Neri. Le gonfalon de la République, suspendu à la fenêtre du Palais du Peuple, flottait en vain. Pour la première fois depuis plus de cinquante ans, le peuple n'obéit pas à l'appel. Il y avait cependant là beaucoup de monde, fantassins et cavaliers armés de toutes pièces. Le mouvement et le désordre étaient grands. Les Prieurs n'entendaient rien à la guerre; le capitaine du peuple, Schiatta Cancellieri, ne bougeait pas; « car il était plus fait pour la paix et le calme que pour le combat. » Puis la nuit survint; chacun se retira et se barricada chez soi. Les palais deviennent de véritables forteresses. Des pourparlers entre les grands des deux partis commencent. Les Spini disent au Scali : « Dites, pourquoi faisons-nous tout cela? Ne sommes-nous pas parents et amis et tous Guelfes? Nous ne voulons autre chose que secouer les chaînes que le peuple nous a imposées. Nous serons plus puissants en nous unissant que nous ne le sommes maintenant. Pour l'amour de Dieu, soyons unis, comme nous devons l'être. » Puis de touchantes scènes de réconciliation des Spini avec les Scali, des Buondelmonti avec les Gherardini, des Bardi avec les Mozzi, de Rosso della Tosa avec son

cousin Baschiera. Les Gibelins et le peuple se virent trahis. On ouvrit les yeux enfin, mais trop tard. La chose avait pris un caractère politique. Au moment où l'on s'y attendait le moins, les haines de famille se turent : la noblesse et le peuple se trouvaient en présence; les Spini avaient dit le mot magique : « Secouons les chaînes que le peuple nous a imposées. »

Peu de nobles restèrent fidèles au peuple, entre eux Dante. Grande fut la défection, grande aussi l'impression qu'elle fit sur la masse. Le matin, Charles de Valois offre ses bons offices : c'est lui qui gardera le quartier le plus dangereux, le « quartier du scandale, » Oltrearno; c'est lui qui punira les coupables; qu'on lui donne seulement les clefs. On les lui refuse; mais on retire les troupes florentines des portes de la ville pour y mettre les Français. En occupant ainsi l'entrée d'Oltrearno, « M. Guillaume, le chancelier et le maréchal de Charles de Valois jurèrent entre les mains de Dino de ne la garder que pour la commune, et lui prêtèrent serment, au nom de leur maître, de se charger de la défense de la ville et de se tenir à la disposition de la seigneurie. Et jamais je n'aurais cru, ajoute l'historien, qu'un pareil seigneur, de la maison royale de France, violerait son serment. Mais la nuit suivante n'était pas fort avancée encore que, par la porte même dont nous lui avions confié la garde, il fit entrer Gherarduccio Buondelmonte qui était banni, accompagné de beaucoup d'autres rebelles. » Les Prieurs s'aperçurent trop tard qu'ils avaient encore été trop crédules. Ils voulurent au moins fortifier et occuper la porte de San Pancrazio. Des Neri se jetèrent sur leurs hommes et les chassèrent. Cependant, les Français continuaient à protester de leur dévouement à la seigneurie : « Faites-nous trancher la tête si notre maître ne punit pas ces méfaits. » Charles de Valois déclare de sa propre bouche qu'il fera pendre Corso Donati s'il se

montre dans la ville; il n'ignore cependant pas que celui-ci y était entré le matin même « en franc et hardi chevalier [1]. »

Les Bianchi courent aussitôt à sa rencontre; mais, mal organisés comme ils sont, il les met facilement en fuite, s'empare hardiment de plusieurs palais, y plante sa bannière. Bientôt elle flotte sur le Palais du Peuple. Il ouvre les prisons et la populace se joint à lui. Pendant ce temps, « les Cerchi se réfugient dans leurs maisons et restent derrière les portes fermées. » Charles pousse l'impudence jusqu'à prétendre toujours qu'il va sévir contre les rebelles, et envoie deux anciens Bianchi fanatiques, qu'il avait gagnés et que nous avons vus faiblir dès son approche, Lapo Salterelli et Schiatta Cancellieri, pour faire dire aux Prieurs qu'il est très-courroucé, qu'il va prendre une vengeance éclatante, qu'il veut que la commune reste maîtresse. Il prie la seigneurie de choisir en ce but les hommes les plus influents des deux partis et de les lui envoyer comme ôtages. Moitié de gré, moitié de force, on suivit ce conseil. « Les Neri y allèrent avec confiance, les Bianchi avec des appréhensions. » En effet, « il renvoya les Neri et retint les Bianchi prisonniers, sans paille ni matelas, comme des meurtriers. Oh! bon roi Louis (saint Louis) qui craignais tant Dieu, où est la foi de la maison royale de France? Déchue par les mauvais conseils, elle ne craint plus le déshonneur. Oh! méchants conseillers, qui avez fait du rejeton d'une si noble couronne,

[1] V. ici le document cité plus haut, p. 130, n. 1, publié pour la première fois par M. Abel Desjardins (l. c.). Ce savant éditeur le croit, je ne sais pour quelle raison, émané d'un partisan de la faction des *Bianchi*; il vient confirmer en tous points le récit de Dino Compagni. « Entrò messer Corso Donati in Firenze per la porta a Pinti da San Pier » Maggiore e ruppe la porta a forza, e i Corbizzi non furono arditi di contrastare; anzi » si rendero a messer Corso senza patto, e Renieri del Pazzo li ricevette; e posevi su la » Torre del Paslascio e sua insigna con bandiera. A mano, a mano cominciò l'arsione e » la ruberia per lo contado per tutte parti, e bastò quattro dì; metti che ogni uomo fece » male che volle a amico e a nemico e di avere e di personna. Poi al quinto die si riformò » un poco la terra, e i priori che erano furono isposati, fatti altri priori nuovi..... e in

non pas un soldat, mais un assassin, emprisonnant les citoyens contre toutes les lois, manquant à sa parole, et altérant le renom de la maison royale de France! »

La terreur fut générale. En vain la seigneurie fit sonner le tocsin : personne ne répondit à cet appel; les Cerchi ne quittèrent pas leurs maisons, et le sac de la ville commença pour continuer pendant six jours, jusque vers le 4 décembre, sans interruption (1). C'était donc là ce qu'avait annoncé le terrible météore qui brillait au ciel naguère (2). Les scènes les plus horribles de carnage et de débauches se déroulèrent. Corso Donati présidait à tous ces hauts faits. « Autour de lui s'assemblèrent de nombreux gens d'armes; une grande suite l'accompagnait; il fit incendier et voler partout, et (principalement) chez les Cerchi et leurs amis. Il y gagna beaucoup de biens et s'éleva à une grande hauteur. » Il donna une espèce d'ordre à cet épouvantable désordre : il organisa le pillage. « Un ennemi attaquait l'autre, les maisons commençaient à brûler, des brigandages se commettaient, et on ne sauvait les choses précieuses qu'en les mettant en sûreté dans les maisons des pauvres. Les Neri

» questo tempo furono rotte tutte le prigioni, la podestate che ci era fue isposata : e fue » podestà messer Cante Gabrielli d'Agobbio. »

(1) Villani dit du 4 au 10 novembre; le document cité dans la note précédente donnerait la même date; mais il est impossible que tous les événements racontés par Dino se soient passés dans l'espace d'un jour ou qu'ils soient inventés à plaisir.

(2) « La sera apparì in cielo un segno maraviglioso il qual fu una croce vermiglia » sopra il palagio de' priori. Fu la sua lista ampia più che palmi uno e mezzo : e l'una » linea era di lunghezza braccia venti in apparenza e quella attraverso un poco minore. » La quale durò per tanto spazio quanto penasse un cavallo a correre due aringhi. Onde » la gente che la vide, e io che chiaramente la vidi, potemmo comprendere che Iddio era » fortemente contro alla nostra città crucciato. » Dino Compagni, p. 42. — C'est la seule fois que Dino rapporte un miracle, ou, du moins, quelque chose de presque surnaturel; peut-être son imagination lui a-t-elle fait voir plus qu'il n'y avait en réalité, mais il est certain qu'un météore étrange s'était montré au ciel. Dante en parle dans son *Convito* (II, 14) : « In Fiorenza, nel principio della sua distruzione, veduta fu nell' aere, » in figura d'una croce, grande quantità di questi vapori seguaci della stella di Marte. » Fraticelli, à la vérité, dans son édition du *Convito* (*Opere minori di Dante*, I, 169), rapporte, mais à tort selon nous, ce passage à la destruction de Florence sous Totila. Peut-être aussi Dante et Dino ne veulent-ils parler que de la grande comète qui parut à cette époque, d'après Ptolémée de Lucques (*Annales* ap. Muratori, XI, 1304), depuis septembre jusqu'à décembre; d'après Villani (VIII, 45), depuis septembre jusqu'à janvier.

puissants extorquaient de l'argent des Bianchi. Les jeunes filles furent mariées de force, les hommes tués... Bientôt toute la campagne brûla, et ces horreurs durèrent six jours : c'est ainsi qu'on en avait décidé. »

Que faisait pendant ce temps le pacificateur? Il restait tranquillement dans son palais, et « quand une maison brûlait *(ardea forte)*, il demandait : Qu'est-ce que ce feu-là? On lui répondait que c'était une chaumière lorsque c'était un grand palais, » ce qui suffisait pour tranquilliser sa conscience. Un serviteur de sa royale famille lui dit : « Une noble ville périt sous toi. » Il répond : « Je n'en sais rien. »

Les Cerchi restaient toujours cachés. « A force de peur et de ladrerie, ils ne s'occupaient de rien, et cependant, c'étaient eux qui avaient été la cause de toute la discorde. Pour ne pas payer des soldats et par lâcheté, ils ne firent aucune défense ni résistance à leur expulsion; et lorsqu'on les en blâmait et reprenait, ils disaient que c'était par respect de la loi. Mais ce n'était pas la vérité; car lorsque M. Torregiano de' Cerchi était venu chez les seigneurs demander des instructions, on lui avait dit (1) de s'armer et de se préparer à la défense; de le dire aux autres amis et de se montrer homme de courage. Non, s'ils ne le firent pas, c'est qu'ils manquaient de cœur; voilà ce qui enhardit et enfla leurs ennemis. »

Les Cerchi n'osant s'opposer aux pillards, le gouvernement ne le pouvant, et Charles de Valois laissant faire, encourageant même sous main le désordre, personne ne mit un frein à la fureur des Neri. Un seul jeune homme, d'une famille bien glorieuse, ne mentit pas à son sang. Baschiera Tosinghi, fils d'un des héros de Campaldino, d'un guelfisme

(1) En présence de Dino Compagni, qui revient deux fois sur ce fait pour bien prouver que si les Cerchi furent vaincus, c'est par leur propre faute. — D'après Lombardini, le *gran rifiuto* du IIIe chant de l'*Inferno* se rapporte à ce Torregiano dei Cerchi. Je ne saurais cependant adopter cette interprétation.

au-dessus de tout soupçon, essaya de défendre courageusement sa patrie, que plus tard, jeté dans le parti extrême par un exil immérité, il devait lui-même attaquer à main armée. Il fut abandonné par les hommes qui combattaient sous ses ordres. « Plût à Dieu, dit Dino en finissant le récit des efforts infructueux de Baschiera, plût à Dieu que les autres citoyens de son parti eussent eu son énergie! Ils n'auraient rien perdu! Mais vaines furent leurs pensées en se laissant aller à croire qu'ils ne seraient pas attaqués. »

Quant aux Prieurs, ils étaient impuissants : la milice de campagne, ainsi que le petit peuple, avait tourné du côté des Neri. Leur dernière tentative fut de s'adresser à tous les bourgeois influents : personne ne voulut rien risquer. Dino, voyant qu'il n'y avait plus rien à faire, céda à ses collègues, et, désespérés, ils déposèrent enfin leurs charges quinze jours avant le terme fixé par la loi (1). Le sac de la ville continuait encore.

Les nouveaux Prieurs, après avoir laissé tranquillement s'écouler les six jours destinés au pillage, nommèrent, de concert avec Charles de Valois, à l'emploi de podestat, Cante Gabrielli d'Agobbio, instrument des Neri, bien que Dino veuille nous persuader qu'il empêcha beaucoup de mal (2).

Cependant, malgré ce semblant d'ordre rétabli, le pillage et la vengeance ne cessaient pas encore (3). Charles, qui

(1) Dino dit le 1er novembre; mais c'est évidemment une erreur de copiste que je m'étonne de ne voir relevée par aucun des éditeurs. Le *codex* de la Magliabecchiana (516), porte le 8 novembre; mais il y a là toujours l'impossibilité matérielle que tous les événements racontés par Dino aient eu lieu en quatre jours. Je lis tout simplement 1er décembre pour 1er novembre, comme le propose Dœnniges, p. 227.

(2) « Il quale riparò a molti mali e molte accuse, e molte ne consentì. » Dino est certainement trop indulgent pour Cante; mais Nannucci (240) va un peu loin dans ses accusations. Dino nous peint bien l'homme tel qu'il était, faible et avare. Fauriel (I, 178) prétend que Charles l'avait amené. Il avait déjà été *podestà* en 1298 (V. Pelli, l. c., 104, 35). Villani (VIII, 82) et les *Storie pistolese* (l. c., 381) l'appellent *Bino* à tort; car nous avons de nombreux actes officiels où il porte le nom que lui donne Dino.

(3) Fauriel (l. c., 178), Wegele (l. c., 138), Ozanam (l. c., 273), Balbo (177) parlent d'une intervention du cardinal d'Acquasparta qui aurait eu lieu alors sans amener

jusque-là, avec une perfidie inouïe, avait laissé faire et avait fomenté le désordre par-dessous main, commença maintenant à dévoiler ouvertement sa rapacité. « M. Carlo, seigneur dépensier et désordonné *(di grande e disordinata spesa),* dut enfin révéler ses mauvais desseins et commença à vouloir tirer de l'argent des citoyens. Il fit citer les anciens Prieurs, qu'il avait tant vantés et si souvent invités à dîner, auxquels il avait promis par serment et lettres scellées qu'il ne renverserait pas les magistrats de la cité et qu'il ne violerait pas les lois municipales. Il voulut leur extorquer de l'argent en les accusant de lui avoir défendu le passage des défilés, d'avoir usurpé sa fonction de pacificateur, d'avoir attaqué le parti guelfe, et d'avoir commencé à élever des fortifications contre l'honneur du roi de France et contre le sien propre; mais il ne les poursuivit ainsi que pour en tirer de l'argent. Un des nouveaux Prieurs, qui servait d'intermédiaire (voulut leur persuader de donner l'argent) : « N'aimez-vous pas mieux, leur dit-il, lui donner de votre argent que d'aller prisonniers en Pouille? Cependant, ils ne donnèrent rien; car le scandale fut si fort dans toute la ville, qu'il renonça à son projet. » Bientôt après, un de ceux qui l'avaient le plus fêté lors de sa venue, et dont il avait accepté la magnifique hospitalité dans son château, dut acheter sa vie par une forte somme. Un peu plus tard, après avoir bien établi à Florence le parti des Neri, il va encore chez le Pape lui demander de l'argent. Celui-ci lui répond « qu'il l'avait envoyé à la source de l'or *(nella fonte dell'oro).* » Une autre fois, peu de jours avant son départ définitif, il obtient encore 24,000 florins de la commune, sans compter les nombreuses confiscations faites pendant son séjour. Et Charles n'est pas seul à pressurer ainsi les Bianchi. Les Donati et les Rossi,

un résultat; mais ils ne citent pas leur source. Je pense que c'est Villani (l. c.); mais Villani a toujours besoin de confirmation, et aucun autre historien ne confirme ce fait.

qui bientôt devaient diviser de nouveau la ville par leur ambition et leur cupidité; les Tornaquinci, qui déjà, pendant les six jours de pillage, s'étaient distingués par leur violence; les Bostichi enfin, ne laissèrent pas passer une si bonne occasion sans en profiter. Ces derniers surtout « insultèrent et dépouillèrent bien des gens. » La manière dont ils s'y prirent dans ces exactions, si elle n'était pas précisément honnête, ne laissait pas d'être aussi expéditive que productive. Ainsi, ils se chargent de garder les propriétés d'un riche bourgeois et demandent 100 florins pour ce service d'amitié. Les 100 florins reçus, ils se mettent à piller ses maisons : le père des nobles pillards offre en dédommagement à la victime un bien de campagne; cependant, comme cette indemnité est trop considérable, il demande une somme en espèces pour la plus-value; cette somme reçue, les fils s'emparent de nouveau de leur ancienne terre. Ils paraissent n'avoir pas été moins ingénieux en violence qu'en exactions. Ouvertement, en plein midi, dans leur palais, sur le marché neuf, ils « laçaient » leurs ennemis personnels dans des instruments de torture qu'ils y avaient établis; ce qui fit dire au peuple, qui plaisantait de tout : « Il y a beaucoup de tribunaux en ce pays; il y a tel et tel, et la maison Bostichi sur le marché. » Bien d'autres s'associaient à ces horreurs. « On commit beaucoup d'infamies sur des jeunes filles; on enleva des mineures; on dépouilla les gens sans appui, pour les chasser ensuite de la ville..... On mettait en accusation les gens riches, et on leur faisait avouer d'avoir conspiré, quand ils n'en avaient rien fait; puis on les condamnait à 1,000 florins chacun. D'autres sont condamnés par contumace, en leurs biens et en leurs personnes; s'ils se soumettent, on les fait juger; puis on les accuse d'un autre crime pour les chasser de nouveau. On cachait beaucoup de trésors en des endroits secrets. Bien des langues changèrent en peu

de jours. « C'était surtout contre les ex-Prieurs, notamment contre Dino, qu'on se déchaînait. « On disait bien à tort beaucoup de mal d'eux, et les gens qui le disaient les avaient vantés peu de jours auparavant encore. Beaucoup ne les blâmaient que pour plaire aux ennemis, et ils (les ex-Prieurs) eurent beaucoup à souffrir. Cependant, ceux qui disaient du mal d'eux mentaient; car tous étaient des hommes qui n'avaient en vue que le salut public et l'honneur de la République; » s'ils n'avaient pas mieux combattu, c'est que « le combat était inutile, parce que leurs adversaires avaient toutes les chances pour eux (1) : Dieu les favorisait, le pape les soutenait, messer Charles était leur champion; leurs ennemis n'étaient pas faits pour faire peur. »

Arrivé là dans son récit, Dino Compagni l'interrompt pour adresser une apostrophe violente à ses concitoyens, comme il le fait souvent dans le cours de son ouvrage. Un à un, il interpelle les principaux d'entre eux qui ont été cause de la « destruction de la ville. » Il les cite pour ainsi dire nommément à la barre de l'histoire, pour reprocher à chacun d'eux ses crimes ou ses fautes. Ce sont là des pages dignes de son grand compatriote, mais, comme les vers de Dante, empreintes d'une actualité si vivante, qu'elles perdent beaucoup à être lues à cinq cents ans de distance. On comprend cependant encore sa colère, on comprend sa douleur. Quel temps de désolation que ces quatre mois qui lui rappellent « les jours de Marius et de Sylla! » « Bien des gens, qu'auparavant on ne nommait jamais, devinrent grands par des crimes, et, régnant avec cruauté, chassèrent de nombreux citoyens, les déclarèrent rebelles, les bannirent en confisquant leurs biens. On détruisit bien des palais *(magioni)*. On punit beaucoup de personnes, selon ce qui avait été convenu

(1) « Erano pieni di speranza. » Cette expression a toujours chez Dino le sens que nous lui donnons.

et écrit entre eux, et personne n'échappait à sa peine. Ni amitié ni parenté ne vous protégeait. De nouveaux mariages ne purent rien : tout ami devint ennemi; les frères abandonnaient les frères, le fils son père; tout amour, toute humanité disparurent..... La foi jurée, la piété, la miséricorde ne se trouvèrent plus chez personne [1]. Qui disait le plus : « Meurent, meurent les traîtres ! » celui-là était le plus grand. Oh vous! bourgeois qui convoitiez les fonctions publiques, qui absorbiez (*succiavate*) les honneurs, qui occupiez les palais du gouvernement, comment vous êtes-vous défendus? Par des mensonges, la feinte et la dissimulation, désavouant vos amis, flattant vos ennemis, uniquement pour vous sauver. Pleurez donc maintenant sur vous et sur votre cité! »

Charles de Valois cependant pensait sérieusement à son départ. Il n'y avait plus grand'chose à prendre à Florence. Après son retour de Rome, il avait encore réussi à découvrir une conspiration contre sa vie, tramée par un homme de sa suite, le comte de Languedoc, et les Bianchi, et en avait profité pour faire brûler les palais et confisquer les biens des conspirateurs [2]. De nombreux bannissements avaient déjà été prononcés, soit par lui, soit par le podestat, entre autres celui de Dante, dès le mois de janvier [3]. Le 4 avril, avant le départ du pacificateur, une nouvelle proscription devait

[1] On dirait ce passage traduit d'Hésiode (*Œuvres et Jours*, v. 182 et suiv.) si l'on ne savait que Dino ignorait le grec et, en tous les cas, le poète d'Ascra.

[2] « En qualité de pacificateur », ajoute ironiquement Dino Compagni. Villani raconte également et assez longuement cette prétendue conspiration du comte de Languedoc (VIII, 48). Léonard Arétin, qui vit les lettres falsifiées sur lesquelles la condamnation s'était fondée, déclare le tout controuvé (*Vita di Dante*, l. c., XVIII).

[3] Dino ne parle pas de cette première condamnation, qui fut prononcée le 27 janvier 1302. Le texte de cette sentence a été publié plusieurs fois, notamment dans les *Delizie degli Eruditi toscani* (t. X, 94), et par Pelli (l. c., 105-42). Palmieri Altoviti, qu'on a nommé à tort parmi les collègues de Dante dans le priorat, mais qui fut prieur en 1301, lors de l'éclat des inimitiés entre les Cerchi et Donati, fut du nombre. La date de 1302 m'avait donné quelques doutes d'abord sur l'authenticité de ce document, car, d'après le calendrier florentin, ce devrait être l'année 1301. Mais Balbo (l. c., p. 180) assure que c'est une liberté prise par le copiste, et qui se retrouve sur tous les autres documents joints à celui cité plus haut.

purger la ville de tous les fauteurs de troubles, c'est-à-dire de tous les Bianchi qui y restaient encore. Dino nous nomme beaucoup de ces malheureux, notamment Dante Alighieri, alors ambassadeur à Rome, frappé ainsi une seconde fois (1), tous les Cerchi sans exception, l'héroïque jeune Baschiera (2), Lapo Salterelli, l'ennemi de Dante, qui aida à lui rendre l'exil plus intolérable encore, Giacchetto Malaspini, le chroniqueur, Petracco, le père de Pétrarque, sans compter tant de familles illustres, les Uberti, les Lamberti, les Adimari, et « bien d'autres; si bien qu'il y eut plus de six cents hommes qui errèrent souffrant *(stentando)* dans le monde, qui çà qui là. » Dino ne fut pas compris dans le nombre. Était-ce parce que sa conduite, si strictement légale, si dévouée, si conciliante, ne laissa pas même aux usurpateurs les plus arbitraires le plus léger prétexte pour une accusation? Était-ce qu'on ne craignait pas comme chef de parti

(1) La date de ce second exil n'est pas parfaitement certaine; cependant, Villani la donne, et Dino nous dit que c'était au mois d'avril avant le départ de Charles, et nous savons qu'il partit le 5 avril. March. di Coppo Stefani (l. c., 23) donne le 2 avril; les documents des *Delizie degli Eruditi toscani* (X, 85), le 4 et (p. 99) le 5. D'après le document officiel découvert par Savioli en 1772 et publié par Tiraboschi (*Storia della Letteratura ital.*, t. V, 494), dans les *Delizie degli Eruditi toscani* (XII, 258), et par Pelli (l. c., 106, 43), la seconde condamnation de Dante — ainsi que celle de Lapo Salterelli, l'avocat; d'Andrea Gherardini, l'ex-capitaine et le collègue dans l'ambassade de Dante; de Palmieri Altoviti, l'ex-prieur; de Donato Alberti, le célèbre juge, qui fut pris et mis à mort plus tard, et d'autres célèbres Florentins — aurait eu lieu le 10 mars 1302. Il ne peut donc pas y avoir de doute à cet égard, et tous les biographes de Dante ont adopté cette date. Balbo seul (182, note) incline pour 1303, après avoir soutenu, pour le document de la première condamnation, que le copiste doit avoir conformé la date au nouveau calendrier. Il oublie que le 10 mars 1303 fut le jour de l'entrée du cardinal de Prato, qui essaya de réconcilier les deux partis, et qui n'aurait certainement pas commencé par une condamnation aussi violente son œuvre sincère de pacification. Le fait n'est pas important pour nous : il suffit que près de six cents personnes furent exilées dans le mois de mars et dans les premiers jours d'avril.

(2) C'est le même Baschiera dont le père avait été tué à Campaldino, et qui s'était distingué par sa résistance lors de l'arrivée de Charles de Valois. Il fut nommé plus tard représentant des *Bianchi*, lors des tentatives de réconciliation faites par le cardinal de Prato, et commanda en 1304 l'expédition de la Lastra, qui échoua si malheureusement. La seconde fois, Dino l'appelle Tosinghi, la première fois Tosa; mais il l'appelle toujours le fils de Bindo, et les deux noms appartiennent à la même famille (V. Ugolino Verini, l. c., III, p. 23) : *Quis Tosam ignorat Romano sanguine cretum — Et consanguineos simili de stirpe Tosingos?*

l'homme qui n'avait jamais voulu s'inféoder à aucune faction? Était-ce enfin que sa position de fortune fût trop modeste pour attirer la cupidité des nouveaux maîtres? Nous ne savons. Mais de ce jour-là, il renonça pour plus de quatorze ans à l'activité politique, et nous ne le retrouvons dans le service de la république que lorsque la légalité fut complétement rétablie (1).

Le lendemain de cette proscription monstrueuse, le 5 avril 1302, cinq mois jour pour jour après sa glorieuse entrée, messer Charles Sans Terre quitta Florence après l'avoir pacifiée de la sorte. Il partait pour la Sicile où, sans coup-férir, il fut obligé de conclure la paix; ce qui fit dire au peuple de Florence : « Messer Charles est venu en Toscane pour la pacifier, et il l'a laissée en guerre; il est allé de là en Sicile pour faire la guerre, et en a tiré une honteuse paix (2). »

III. — NERI ET BIANCHI EN TOSCANE.

Après le départ de Charles de Valois, « le gouvernement de la cité resta à messer Corso Donati, Rosso della Tosa, Pazzino de' Pazzi, Geri Spini, » les quatre chefs de la faction victorieuse, ainsi qu'aux autres Neri de la ville et de la campagne, « dont aucun n'aurait pu se défendre du reproche d'avoir ruiné la république. Ils ne pouvaient pas dire qu'une nécessité quelconque les avait forcés, si ce n'est l'orgueil et l'ambition, car les haines parmi les citoyens n'avaient pas encore été au point qu'on n'eût pu éviter les horreurs de la

(1) V. la note de l'Appendice sur le prétendu exil de Dino.

(2) Villani (VIII, 48 et 49) : « Messer Carlo venne in Toscana per paciaro e lasciolla » in guerra e andonne in Cicilia per guerra fare e reconne vergognosa pace. » D'après Nannucci (l. c., 243), ces mots sont de Jacopo della Lana. Dante fait allusion à cette expédition de Sicile dans son livre *De vulgari eloquio* (l. II, ch. VI; *Opere minori*, II, p. 226), quand il désigne Charles de Valois sous le nom de Totila : « *Ejecta maxima* » *parte florum de sinu tuo, Florentia,* necquicquam Trinacriam *Totila serus adivit.* »

guerre, si les faux *popolani* n'avaient eu l'âme corrompue par le désir du gain, ou pour mieux dire du vol, et par l'ambition de s'emparer du pouvoir. »

On devait voir bientôt les conséquences de cette révolution violente, qui, au moyen de l'étranger, avait placé une minorité oppressive à la tête de la république. Dans le sein même de cette minorité, guidée par des intérêts bien différents de principes politiques, il y avait trop d'éléments contraires, trop de caractères absolus, passionnés, ambitieux, pour qu'elle pût longtemps rester unie. Les événements extérieurs et les dangers qui menaçaient le pouvoir à peine établi, retardèrent l'éruption de ces hostilités sourdes, mais ne les éteignirent pas.

Les Bianchi ne comptaient nullement renoncer à leur patrie sans tenter un dernier effort. Surpris par la rapidité de mouvement de leurs adversaires, intimidés par les forces françaises et l'autorité d'un prince de la maison que Florence avait toujours considérée comme la tête du guelfisme, paralysés par leur propre parcimonie, ils avaient été vaincus sans résistance. Plusieurs de leurs partisans les plus distingués et les plus énergiques venaient de mourir, comme Guido Cavalcanti, ou s'étaient trouvés absents, comme Dante. La loi ne pouvait plus être une entrave à une levée de boucliers pour ceux qui avaient été mis hors la loi; le parti qui n'avait pas eu de force parce qu'il n'avait pas de principe politique, se vit dans la nécessité de rompre avec les traditions florentines pour devenir un parti italien. Les Bianchi eurent le courage, — nous le verrons bientôt, — d'abandonner de nom le parti guelfe, qu'ils avaient abandonné de fait depuis longtemps : ils s'unirent aux Gibelins; c'est dire qu'ils renièrent leur patrie : car guelfisme et Florence étaient identiques. Or, dès ce moment, ce parti si faible, si pusillanime, devint redoutable. S'il avait eu un

chef intelligent et vigoureux, les destinées de l'Italie auraient peut-être été différentes ; car tout conspirait en leur faveur : l'abandon du Saint-Siége par la France; la mort de Boniface, le guelfe le plus obstiné; l'élection d'un pape gibelin d'abord, puis l'éloignement, et partant l'impuissance de la papauté; la mort d'Albert d'Autriche et l'avènement d'un empereur qui se proposait de marcher sur les traces de Frédéric II; enfin le peu d'unité et de consistance, la violence surtout du parti triomphant à Florence.

D'ailleurs, les positions qu'occupaient encore les Bianchi au dehors, immédiatement après leur expulsion, n'étaient pas à dédaigner et pouvaient servir utilement de points d'appui et de centres d'opération. Le dernier capitaine du peuple, M. Schiatta Cancellieri, « dont la maison avait donné les noms aux maudites factions parmi les Guelfes de Florence, » était parti aussitôt pour sa ville natale, Pistoie, et occupait les forts de Serravalle sur le chemin de Lucques, celui de Montale sur la route de Florence, assurant ainsi son centre contre toute surprise des deux ennemis dangereux. A Arezzo, quartier général des Gibelins depuis cent ans, se trouvait un homme hors ligne, Uguccione della Faggiuola [1], qui eût pu donner au parti l'unité de direction qui lui manquait, s'il avait eu plus de conviction et moins d'ambition personnelle.

Charles de Valois déjà avait tenté plusieurs fois, mais toujours en vain, de prendre Pistoie. Une fois même, « par un temps de pluie, il avait été si mal conduit, qu'il s'était égaré dans les marais, à un endroit où les Pistoïois, s'ils avaient voulu, l'eussent pu prendre ; mais ils le laissèrent s'en aller,

[1] On sait que dans l'opinion du comte Troya Uguccione fut le *Veltro* prédit par Dante au Ier chant de l'*Enfer* (V. *del Veltro allegorico dei Ghibellini*). La conduite d'Uguccione dans cette occasion semble être en opposition avec la thèse du comte Troya, et M. Tommaseo, dans l'*Anthologie* de Florence (octobre 1831), a basé principalement sa critique du *Veltro* sur les divers passages de Dino Compagni.

craignant sa haute position (1). » Les Neri furent plus heureux devant les autres places. M. Schiatta, dont la conduite avait toujours été équivoque ou du moins très-faible, trahit par lourdeur d'esprit, selon Compagni, et joué par des « hommes plus fins que lui, » comme Geri Spini et Pazzino de' Pazzi, l'insuffisance des fortifications de Serravalle. Les Neri forcèrent la citadelle à capituler, promirent les honneurs de la guerre, et envoyèrent en prison toute la garnison. Quant à Montale, ils le prirent par trahison; le gouverneur le vendit 3,000 florins (2). A Arezzo, enfin, loin de trouver un appui dans ce vieux Gibelin parvenu, prototype de tous les *condottieri* du XVe siècle, dans Uguccione della Faggiuola, les Bianchi furent tant traqués par ce chef que le Pape avait gagné par l'appât d'un chapeau rouge pour son fils, qu'ils furent obligés de quitter Arezzo pour rassembler leurs forces à Forli (3). Bien d'autres malheurs les frappèrent encore et les empêchèrent de prendre l'offensive. Dans le Val d'Arno, la citadelle de Pien di Scò tomba entre les mains des Neri par la trahison de Carlino di Pazzi, que son cousin Camicion attend chez Dante dans le cercle des traîtres (4). La garnison, composée de gens des familles les plus riches, fut en partie tuée, en partie faite prisonnière; d'autres enfin purent se racheter, l'argent étant après tout l'ambition la plus vive des Neri.

(1) Villani (VIII, 51) raconte également ce siége manqué porté devant Pistoie par les Florentins et les Lucquois; mais il le met en mai 1302, et il fait commander l'armée des *Bianchi* et la ville de Pistoie par Tolosato degli Uberti. Ce sont là évidemment des erreurs : Villani anticipe sur les dates et sur les événements.

(2) Villani (VIII, 65) est ici d'accord avec Dino Compagni; seulement, il met le fait en mai 1303.

(3) V. Dino Compagni. — L'auteur du *Veltro* (l. c., 76, etc.) suppose qu'il s'agissait d'une coalition, entre le pape, Uguccione et les *Bianchi* modérés, contre la France. Cela n'expliquerait pas pourquoi le *podestà* traita si durement les exilés de Florence et pourquoi le lieutenant du pape à Forlì les reçut avec tant de bienveillance.

(4) V. Dante (*Inferno*, XXXII, 69) :

Aspetto Carlin che mi scagioni...

V. aussi Paol. Pieri (l. c., 73); Villani (VIII, 52).

Les Bianchi ne se laissèrent pas décourager par ces désastres et ne cessèrent pas de se préparer à une campagne sérieuse. Pise leur promit de l'argent, et bien que ce secours manquât momentanément par le fait d'un noble Pisan, vendu aux Neri de Florence, Tolosato degli Uberti, qui se mit à la tête du mouvement général, sut rétablir les rapports des bannis florentins avec la république gibeline. Mais à Florence même, les restes du parti des Bianchi reçurent un coup mortel. Des lettres compromettantes, écrites de Pise par un des bannis, furent découvertes. Deux jeunes Diodati, le beau Masino Cavalcanti, un Gherardini, furent décapités; Macci, mis à la torture *(alla colla),* y rendit l'âme (1). « Ah! quelles furent les douleurs de la mère des deux jeunes gens, quelle fut sa déception, lorsque, fondant en larmes, les cheveux épars, elle se jeta au milieu de la rue, à genoux sur terre, devant M. Andrea da Cerreto, le juge, le conjurant, en croisant les bras, que, pour l'amour de Dieu, il essayât de sauver ses fils. — Après de pareilles violences, les citoyens qui avaient encore eu l'espoir de voir renaître le calme dans la ville, y renoncèrent; car le sang qui avait été versé jusque-là l'avait été en vain (2). »

Ce malheur ne fut pas isolé; mais nous n'avons point à raconter en détail tous les désastres des Bianchi. Dino, qui nous les rapporte l'un après l'autre, les raconte tous d'une façon si émouvante et si dramatique, ces événements eux-mêmes offrent des scènes si tragiques, des vicissitudes et

(1) Villani (VIII, 59) met tout cela sur le compte du *podestà* Folcieri di Calvoli, qui ne fut cependant qu'un instrument aveugle des quatre chefs des *Neri*. — Cf. Simone della Tosa (l. c., 157) et une *Cronichetta d'incerto* (*Cronichette antiche di varii scrittori*, p. 173, Firenze 1733, ed. Manni).

(2) Cet admirable récit me semble avoir été défiguré par des fautes matérielles dans la traduction allemande de Dœnniges. Benci explique la dernière phrase autrement que nous, et son interprétation, au point de vue philologique, semble bien plus naturelle que la nôtre; mais les faits historiques ne permettent pas de l'adopter. Il explique, en effet, « comme » on n'avait pas encore versé de sang jusque-là, il n'y avait pas de raison pour que la » cité ne pût revenir à la concorde. » Mais on avait déjà versé des flots de sang.

des malheurs si étranges, qu'on a de la peine à les passer sous silence; mais pour notre but, il suffit de constater que revers après revers, trahison après trahison vinrent frapper les Bianchi; qu'au mépris des lois, et contre toute humanité, les meilleurs citoyens furent mis à mort par le parti victorieux; qu'enfin, le dernier de ces grands désastres, la défaite de Monte Accenico, où la brillante et nombreuse armée des exilés se dispersa presque sans coup-férir [1], « réunit les deux partis des Gibelins et des Bianchi, et fondit les deux noms en un seul. »

Jusque-là, en effet, les Bianchi n'avaient cessé de protester de la pureté de leurs sentiments guelfes : aussi les lois régulières ne pouvaient les atteindre tant qu'on respectait les lois. Mais lorsqu'après la défaite de Monte Accenico, « les Guelfes-Bianchi qui avaient été faits prisonniers furent tués tout comme des Gibelins, ils (les Bianchi et les Gibelins) traitèrent ensemble pour leur sécurité; car jusqu'à ce jour, ils (les Bianchi) avaient toujours hésité s'ils devaient être avec eux (les Gibelins) de toute leur âme.» Bien des bourgeois et des nobles, du guelfisme le plus pur et le plus reconnu, furent ainsi perdus par cette accusation de gibelinisme [2]; ce qui fit dire à un Florentin plus modéré ou plus prudent, que Dino qualifie cependant de *guelfissimo :* « Il y a déjà tant de

[1] Elle était commandée par Scarpetta degli Ordelaffi, vicaire du pape à Forlì (V. *Cronaca di Forlì;* ap. Muratori, *Scr. rer. ital.*, XXII). — Dante fut son secrétaire plus tard. — L'armée se composait, d'après Dino, de 4,000 fantassins et de 700 cavaliers.

[2] Notamment le brave Donato Alberti, dont le fils avait été pris et racheté quelques semaines auparavant, lors de l'affaire de Montale. On conduisit le vieillard « sur un âne, » dans une blouse de paysan, devant le *podestà,* » qui le mit à la torture et le railla publiquement avant de le décapiter avec les autres prisonniers. Et « ce ne fut pas là une » sentence juste, mais contraire aux lois communes; car les citoyens expulsés qui essaient » de rentrer ne doivent pas être condamnés à mort... et ce fut également contre les usages » de la guerre, car il devait les retenir prisonniers » (V. Dino, l. c.). Dante fait allusion à cette infraction aux lois de la guerre et de l'humanité dans sa belle *canzone XX* (*Opere minori,* I, p. 218) : *O patria degna di trionfal fama!* — V. aussi Villani (VIII, 59 et 60) et Paolino Pieri (74 et 75).

gens qui sont Gibelins ou le veulent être, qu'il n'est pas sage d'en faire plus encore de force (1). »

Au fond, ce fut peut-être un avantage pour les Bianchi que d'être forcés à s'allier résolument avec les Gibelins. Leurs affaires allaient bien mal. A Arezzo, ils avaient été trahis par la duplicité d'Uguccione; à Forli, l'incapacité du chef qu'ils y choisirent leur avait fait essuyer la défaite de Monte Accenico. Sienne était équivoque, leur ouvrant tantôt les défilés, tantôt les occupant (2). On comprit qu'il fallait brûler les vaisseaux, avoir le courage d'épouser la cause des ennemis de la patrie. Dante, qui avait fait partie de tous ces mouvements, était de cet avis. Une occasion se présenta bientôt. Une entreprise étourdie, que tentèrent les Neri sur Bologne, avec le secours du marquis de Ferrare, jeta cette puissante ville dans leur parti (3). Elle promit secours aux Bianchi et fit alliance avec les principales villes de la Romagne, ainsi qu'avec les seigneurs les plus puissants de cette

(1) Dino cite plusieurs de ces hommes qu'on fit gibelins de force : « O messer » Donato, » s'écrie-t-il en rapportant la mort de cet honnête vieillard, » combien ta » fortune a changé!... Qui t'a fait tout cela? Les Guelfes que tu aimais tant, que dans » chacun de tes discours tu mettais une apostrophe contre les Gibelins. Comment les » fausses rumeurs ont-elles pu t'enlever le nom de Guelfe? Comment par des Guelfes as-tu » pu être jugé comme un Gibelin?... Mais qui a ôté leur nom de Guelfes à Baldinaccio » Adimari, à Baschiera Tosinghi, dont les pères firent tant pour le parti guelfe? Qui eut » l'autorité de prendre et donner ainsi les noms en si peu de temps, en sorte que l'on » appelait Guelfes les Gibelins, et que les grands Guelfes furent nommés Gibelins, etc. » Plus haut, il avait cité les principaux Gibelins qui s'étaient faits Guelfes neri, Betto Brunnelleschi, qui devint même un des chefs de ce parti, Baldo d'Aguglione et Fazio do Signa, que Dante a rudement traités dans la *Divina Commedia* (*Paradiso*, XVI). et surtout le juge Andrea da Cerreto, « d'antique origine gibeline, » que le vieux Donato maudit quand il fut conduit à la mort.

(2) « *La lupa puttaneggia*, » disait-on, d'après Dino, de cette ville incertaine, et Dante caractérise leur vanité et leur inconstance avec une amère allusion aux Français (*Inferno*, XXIX, 123) :

Or fu giammai
Gente sì vana come la sanese?
Certo non la francesca sì d'assai.

(3) V. Dino Compagni. — Ce fut cet Azzo VIII dont parle Dante (*Purg.*, XX, 79). Arrivabene (*Secolo di Dante*, vol. I, p. 209-215) nous donne d'excellentes recherches sur ce point controversé du *Purgatoire*. Je m'étonne seulement qu'il n'ait pas cité le passage de Dino se rapportant au mariage du marquis d'Este avec Beatrice, la fille de

contrée, et bientôt une ligue redoutable était formée. Elle se composait de Bologne, de Forli, Faenza, Pistoie, Pise, des Bianchi de Florence, de Bernardino da Polenta, frère de Francesca da Rimini, et du comte Federigo di Montefeltro. Les anciens Gibelins, entre autres les Ubaldini, s'y joignirent bientôt (1), et, ce qui était plus important, les Uberti, les plus puissants d'entre les Gibelins toscans. « Pendant plus de quarante ans, ils avaient été bannis de leur patrie et n'avaient jamais trouvé ni grâce ni miséricorde; mais au dehors ils vécurent sans cesse sur un grand pied et ne renoncèrent à aucun de leurs honneurs; car ils vivaient toujours avec des rois et des seigneurs, et ne s'occupaient que de grandes choses. » Le chef de la famille, Tolosato degli Uberti, prit le commandement de Pistoie.

C'est au mois de juin 1303 que la ligue ouvrit les hostilités. Bientôt, les Arétins eurent repris plusieurs forts. Uguccione, l'ami de Dante, fut remplacé dans la seigneurie de la ville par quelqu'un de plus sûr (2), Federigo di Montefeltro, « fils du bon comte Guido, dont la gloire gracieuse retentit par le monde entier, » et auquel Dante a posé un éternel monument dans les sublimes vers du *Purgatoire*. L'armée imposante de la ligue, dont le commandement avait été confié à un noble Ferrarais (3), avançait toujours. On désirait une bataille; mais les Neri la refusèrent et se re-

Charles II de Naples, et celui qui se rapporte à la succession du marquis (p. 71 et 85). — Sur Charles II, voyez *Paradiso*, VI, 106.

(1) Selon l'auteur du *Veltro* (p. 13), ce furent les deux fractions modérées des deux grands partis — ce qu'on appellerait aujourd'hui le *juste milieu*, dit-il, les *deux centres*, comme dit très-bien Balbo (p. 210) — qui se seraient réunies; car les Gibelins étaient divisés en *Verdi* et *Secchi*, comme les Guelfes en *Neri* et *Bianchi*. Je ne puis partager cette opinion; car je vois que les *Bianchi* ou les Guelfes modérés devinrent tous des hommes extrêmes, et que le chef des *Verdi* ou Gibelins modérés, Uguccione, fut, momentanément du moins, Guelfe extrême.

(2) V. *Veltro*, p. 14 et suiv., où l'auteur essaie en vain, ce nous semble, de sauver la mémoire de ce chef de parti.

(3) Cette armée était, après la jonction avec les Arétins, de 1,200 cavaliers, selon Dino, et de 6,000 fantassins, selon Villani (VIII, 60).

tirèrent à Florence. Bientôt après, ils perdirent leur meilleur soutien dans Boniface VIII, et la discorde éclata dans le parti même à Florence. C'eût été le moment pour les Bianchi de s'emparer de la ville. Les Pisans, qui se souciaient médiocrement de guerroyer, se lassèrent les premiers et partirent. Ils furent suivis de ceux que gagna l'argent des Neri. Bientôt toute cette belle armée était fondue avant d'avoir combattu. Au lieu de marcher sur la ville, on négocia et l'on perdit tout (1). C'est alors aussi que Dante, rempli d'amertume, se sépara de ses compagnons d'infortune pour aller demander l'hospitalité au « grand Lombard, » à della Scala de Vérone. Il avait jugé d'un coup d'œil toutes les misères de son parti. Déjà les conséquences inévitables de l'exil se faisaient sentir : la dissension, l'orgueil personnel, qui fait que chacun se croit homme supérieur, et qu'il considère la subordination comme une honte; les idées fausses que l'on se fait sur l'état de la patrie; les illusions dont on se berce; l'égoïsme caché que dévoile le besoin; l'espèce d'oisiveté affairée qui compromet tout; les petites jalousies; le manque de principes : certes, le poète doit avoir éprouvé tout cela lorsque, dans le célèbre passage du *Paradis,* où il se fait prédire qu'il sera forcé un jour de quitter « toute chose chère à son cœur, » il ne se plaint pas tant d'être obligé de manger le pain d'autrui et de monter l'escalier de l'étranger, que de ses compagnons d'infortune, de cette « compagnie méchante et stupide..... qui, toute ingrate, toute folle et impie, se tournera contre lui, » et dont il est fier de s'être séparé « pour faire un parti à lui seul (2). »

(1) Je m'étonne que les auteurs qui ont traité de cette « guerre du Mugello » n'aient jamais fait mention de cette campagne de 1303, sans la confondre avec celle de 1302, qui finit par la défaite de Monte Accenico, et qui avait été conduite par Scarpetta degli Ordelaffi (V. Balbo, l. c., 211–212; Pelli, l. c., 111; Fauriel, I, 191; Wegele, p. 149). Dino est cependant très-affirmatif et très-explicite sur ce point.

(2) Dante (*Paradiso,* XVII, 61 et suiv.). — Dante, après avoir été un des douze commissaires de la guerre, se sépara dès lors des exilés pour retourner auprès des Della

A peine rentrés à Florence, les Neri commencèrent à se diviser. Trop d'ambitions personnelles, trop d'intérêts divergents, trop de passions et trop de principes divers avaient formé cette alliance étrange, pour que la scission pût tarder longtemps à éclater. Les Grands se détachèrent formellement des *popolani grassi*. Les deux hommes principaux de Florence, dont chacun visait à la domination exclusive, se mirent à la tête de ces deux classes. La seconde, dirigée par Rosso della Tosa, Pazzi et Geri Spini, occupait les fonctions publiques. Il n'est pas étonnant qu'un caractère passionné et emporté, d'une ambition dévorante, comme Corso Donati, ne put voir qu'avec rage ces bourgeois profiter de cette victoire qu'il avait remportée lui, le chef de la plus ancienne famille nobiliaire. « Se croyant plus digne qu'eux, et pensant n'avoir pas la part qui lui revenait, ce chevalier, qui ne redoutait rien lorsqu'il voulait entreprendre quelque chose, résolut d'abattre et de briser l'institution des Prieurs, et de s'élever avec ses partisans... » Et il commença à semer la discorde; et en se couvrant du prétexte de la justice et de la loyauté, il disait : « Les pauvres gens sont vexés et dépouillés de leur subsistance par les impôts et les droits *(libbre)*, tandis que certains autres s'en remplissent la bourse. Qu'on voie un peu où est allé tout cet argent; car on ne peut pas avoir tant dépensé à la guerre. Il demandait ces choses avec beaucoup de zèle devant les seigneurs et dans les conseils. » Naturellement, le petit peuple le suivait aveuglément. Rosso della Tosa, de son côté, « se tenait au *popolo grasso,* parce

Scala; il n'assista donc pas à l'expédition de la Lastra, comme le semble croire l'auteur du *Veltro* (p. 122) et comme l'affirme Fauriel (l. c., I, p. 196). Pelli (l. c., p. 115), Balbo (245 et 246) et Wegele (l. c., 154) supposent comme nous que Dante ne fut pas présent à la Lastra; Leonardo Bruni (*Vita di Dante*, l. c., XX) prétend, il est vrai, que le poète ne se sépara de ses compagnons d'exil qu'après l'affaire de la Lastra; mais il me semblerait extraordinaire que Dante, qui a rappelé dans la *Divina Commedia* tous les faits importants de sa vie, n'eût pas même fait allusion à ce célèbre événement. Le marquis Azzolino (*Sul Veltro di Dante*, Firenze 1837) rapporte ce passage à tout l'exil de Dante, non sans raison.

que c'étaient les tenailles avec lesquelles il saisissait le fer chaud. » Déjà on voit où ils en veulent venir. L'analogie avec les nobles des républiques grecques, qui, en se mettant à la tête du bas peuple, arrivent à la tyrannie, est frappante [1]. Déjà Giano della Bella avait exercé, grâce à ce concours, une dictature absolue, dans les meilleures intentions il est vrai, et l'employant comme Caïus Gracchus au bien, ou ce qu'il croyait le bien du peuple. Nous avons vu combien il eût été aisé aux Cerchi, avec un peu de hardiesse, d'escamoter à leur profit la démocratie florentine. Dino l'avait vu clairement; il ne fut pas davantage dupe de Corso ni de Rosso. « Tout ce qu'ils faisaient et arrangeaient dans la ville était pour avoir la seigneurie *dans le genre des seigneurs de Lombardie,* » où les Scala à Vérone et les Torre à Milan offraient déjà les types que bientôt les Uguccione et les Castruccio, plus tard les Sforza et les Médicis, vont fidèlement copier.

Pendant que Rosso se fait des alliés par des faveurs, Corso ramasse de l'argent : « Les deux ennemis se regardaient de côté *(à fianchi).* » Cependant, Rosso n'osait rien entreprendre. Il craignait la popularité de Corso. Il voulait réduire d'abord les Bianchi et tous les ennemis extérieurs, avant de s'attaquer à son adversaire. Celui-ci n'eut pas autant de scrupules; « il ne se souciait pas des petites choses » et allait droit au but. Il rassembla les chefs des grandes familles nobles, exclues des fonctions publiques, « leur montra par beaucoup de preuves comment ils étaient captifs et asservis par une engeance de bourgeois enrichis, qui les gouvernaient et prenaient les honneurs pour eux-mêmes; et parlant de la sorte, il réunit autour de lui tous les Grands qui se croyaient opprimés et qui tous le suivirent, au nombre de trente-deux.

[1] V. les poésies dé Solon et celles de Théognis, dans l'édition de Welker.

Il ne négligeait pas en même temps d'exciter le petit peuple. Le gouvernement des Prieurs, exclusivement composé de *popolani grassi,* dévoués à Rosso, avait fait venir du blé de la Pouille pour le donner à bas prix au peuple. Corso répandit le bruit que, pour frauder sur les quantités, on mêlait la paille dans le blé, et autres insinuations de ce genre. Les mesures onéreuses du gouvernement n'irritèrent que davantage les masses : il prélevait des impôts énormes, levait 1,200 chevaux, et envoyait encore hors ville travailler aux fortifications le petit peuple que cela exaspérait. Le moment semblait propice à Corso. Après avoir appelé un gentilhomme de la campagne à son secours, il attaqua le palais occupé par les Prieurs et par les chefs du parti de Torre. Le combat fut acharné, mais sans résultat. On resta ainsi sous les armes pendant un mois (1). Toutes les rues étaient barrées par des chaînes. C'est ainsi que trouva la ville le légat du pape Benoît XII, qui arriva pour la pacifier le 10 mars 1304, pendant que les exilés et les troupes de la ligue commençaient à se reformer de nouveau, encouragés par l'élection du nouveau Pontife.

En effet, pendant que les luttes que nous venons de raconter désolaient la Toscane, un événement de la plus haute importance avait eu lieu, événement qui dut naturellement avoir son contre-coup à Florence : Boniface VIII venait de mourir et un Pape gibelin lui avait succédé.

L'histoire offre peu d'événements d'un effet plus dramatique et d'un enseignement plus profond que cette mort du dernier grand Pontife du moyen âge, cette chute subite de la puissance spirituelle au lendemain de son plus grand triomphe, le royaume de saint Pierre humilié et insulté par le descendant de celui qui l'avait créé. La grande lutte qui

(1) Villani (VIII, 68) raconte également ce premier éclat, calmé momentanément par l'arrivée du légat.

avait rempli le moyen âge semblait terminée depuis plus de trente ans : Frédéric II était mort excommunié, Mainfroy avait succombé sous les coups dirigés par l'Église, le dernier Stauffen avait péri sur l'échafaud. L'idée d'un Empire chrétien semblait morte. L'interrègne avait singulièrement fortifié la papauté. Rodolphe d'Hapsbourg ne nourrissait point l'idéal d'un Empire universel et semblait « négliger son devoir. » Son fils Albert souffrait tranquillement « que le jardin de l'Empire restât désert (1). » Naples était reconnu fief du Saint-Siége et occupé par la maison guelfe des d'Anjou; à Florence, constamment guelfe depuis la mort de Mainfroy, la faction extrême de ce parti venait d'être installée par un prince de la maison de France; celle-ci, la fille aînée de l'Église, semblait ne nourrir que les sentiments du plus profond dévouement pour sa mère. En réalité, lorsqu'en l'an 1300 Boniface VIII convoqua le grand Jubilé et que des milliers de chrétiens se rassemblèrent dans la ville de saint Pierre pour voir leur chef spirituel plus puissant que Grégoire VII, plus fier qu'Innocent IV, plus ardent qu'Alexandre, Boniface pouvait bien mettre la couronne impériale sur sa propre tête, faire porter devant lui les deux épées nues et s'écrier : C'est moi qui suis Pape! c'est moi qui suis Empereur! L'Église avait vaincu (2). Le rêve des plus grands Pontifes était réalisé : il n'y avait plus d'Empire. Mais le jour du

(1) *Purgatorio*, VII, 92, et VI, 105.

(2) *Chronicon* Fr. Pipini (l. IV, c. 47; ap. Muratori, *Scr. rer. ital.*, vol. XIV) et Vitriarius (*Corpus juris publici, Pfaffinger*, préface). — Paol. Pieri (p. 76), qui parle beaucoup du caractère hautain de Boniface, quoiqu'en sa qualité de *Nero*, il ne lui soit pas hostile, raconte que le pape se mit la couronne sur la tête en présence de ses cardinaux, et qu'il signait souvent : *Bonifatius episcopus servus servorum Dei et ejusdem omnipotentis gratia Romanorum imperator et semper Augustus.* — V. aussi Dante (*Purg.*, XVI, 106) :

Soleva Roma che 'l buon mondo feo
Due soli aver, che l'una e l'altra strada
Facèn vedere e del mondo e di Deo..
L'un l'altro ha spento; ed è giunta la spada
Col pastorale..., etc.

triomphe devait être la veille de la chute. La Papauté s'était ruinée elle-même dans sa lutte contre l'Empire. En combattant la catholicité temporelle, elle avait ébranlé la catholicité spirituelle. Jusque-là, le moyen âge avait été dominé par l'idée de l'unité, et c'était sa grandeur en même temps que sa faiblesse. Il avait compris l'humanité mieux qu'aucun âge; mais il n'avait pas eu conscience de l'existence et de la force des nationalités, il n'avait tenu aucun compte des individus. La chute de l'Empire universel avait révélé l'existence des nations et leur droit à une vie indépendante : on s'accoutuma dès lors à l'idée d'un monde chrétien sans unité et centre. Le chef spirituel de la chrétienté dut l'éprouver le premier. Il avait éveillé le sentiment national contre la domination universelle de l'Empire, et le peuple qui le premier eut conscience de ce sentiment, qui le premier suivit l'appel de l'Église en se tenant en dehors de l'Empire, le peuple qui devait développer dans sa forme la plus pure et la plus absolue l'idée de la nationalité, la France frappa le coup qui devait tuer la Papauté.

On connaît le différend de Philippe le Bel et de Boniface; on se rappelle la mission de Guillaume de Nogaret, la scène d'Anagni (1), la mort terrible de ce vieillard impuissant

(1) L'impression que fit cette scène d'Anagni dut être extraordinaire, quand on pense que Dante, qui par anticipation déjà donne une place en Enfer à Boniface, qui le poursuit sans pitié en cent endroits de la *Divina Commedia,* qui l'accuse d'avoir fait du *cimetière du Christ un cloaque;* que Dante, dis-je, éclate d'indignation en parlant de l'affaire d'Anagni :

Veggio in Alagna entrar lo fiordaliso
E nel vicario suo Cristo esser catto;

Veggiolo un' altra volta esser deriso;
Veggio rinnovellar l'aceto e il fele,
E tra vivi ladroni essere anciso.

(*Purgatorio,* XX, 86.)

V. aussi, sur cet événement, Villani (VIII, 62, 63); *Istorie pistolese,* 528. — V. également Tosti (*Storia di Bonifazio VIII,* 280 et suiv.). Il prétend que le soufflet, tant contesté, a été réellement donné à Boniface par Sciarra.

de rage : *magnanimo peccatore* (1). Avec lui mourut la Papauté dans le sens que lui donnaient les grands papes du moyen âge. Un an après, le Saint-Siége fut transporté à Avignon, et le chef de la chrétienté devint un évêque français; et lorsque ce pouvoir fut rétabli dans la ville de saint Pierre, il avait changé de nature. De ce moment commence la véritable histoire de l'Italie : ce n'est que sur les ruines de la Papauté et de l'Empire que devait fleurir cette brillante civilisation. Le terrain qui avait si longtemps servi de champ de bataille à des rivalités en dehors ou au-dessus des intérêts italiens, ce terrain était préparé pour la vie nationale et indépendante. C'était le moment de s'unir et de former un grand État à l'instar de la France. L'absence de traditions nationales, le manque d'un noyau autour duquel on eût pu s'agréger, les dissensions qui en ce moment-là avaient précisément armé les Italiens les uns contre les autres, ne permirent pas cette concentration. L'Italie resta dans la voie municipale, et sut, grâce à son génie inépuisable, arriver, même sous cette forme, à une vie vraiment nationale et à une civilisation unique.

Cependant, quelles furent les conséquences immédiates de la mort du Pape pour Florence et la Toscane, et quelles furent les impressions, les craintes, espérances, déceptions et jugements divers qu'elle provoqua? Dino nous le dit : « Bien des gens furent contents et joyeux de sa mort, et les Bianchi et les Gibelins en particulier s'en réjouirent, car il était leur cordial ennemi; mais les Neri s'en affligèrent beaucoup (2). »

(1) Ce mot est de Benvenuto da Imola, dans son commentaire de la *Divina Commedia*. Le prédécesseur de Boniface, le pape ermite Célestin V, qui fit « le grand refus » (*Inferno*, III, 60), aurait prédit de celui qui le sut si bien faire sortir de sa place, « ch' egli entrerebbe nel pontificato qual volpe, regnerebbe qual lione, morrebbe » come cane » (Muratori, *Annal. ad ann.* 1303, t. VIII, p. 12). Villani le peint avec un peu plus d'indulgence que Dino et Dante, mais encore sous des couleurs peu flatteuses dans le portrait qu'il en fait (VIII, 64). — Cf. *ibid.*, 6.

(2) Ce qui détruit complétement le raisonnement de l'auteur du *Veltro*, qui, pour sauver

La nouvelle élection n'était guère faite pour les consoler. « Notre Seigneur Dieu qui pourvoit à toutes choses, voulant reconforter le monde par un bon pasteur, pourvut à la peine des chrétiens; car fut appelé à la chaire de saint Pierre le pape Benoît, natif de Trévise, frère prêcheur et prieur général, homme de peu d'ayeux et de petit rang, mais constant et honnête, modeste et saint. Le monde se réjouit d'une nouvelle lumière. » Une des premières choses que fit le nouveau Pape, très-favorable aux Gibelins, fut de rétablir les Colonna; puis il nomma deux cardinaux, dont l'un Anglais, l'autre « l'évêque de Spoleto, né au château de Prato et frère prêcheur, nommé M. Niccolo, de petite famille, mais de grand savoir, gracieux et sage, *mais* d'origine gibeline. Les Bianchi et les Gibelins s'en réjouirent beaucoup, et ils firent tant et si bien, que le pape Benoît l'envoya en qualité de pacificateur en Toscane. » Il arriva à Florence, où il fut fort bien accueilli, au printemps de 1304 (1). Chargé de la dictature, il obtint une réconciliation solennelle, accompagnée d'une mise en scène un peu théâtrale, mais qui dut faire une certaine impression sur les esprits. Cependant, la paix ne fut pas de longue durée, car les chefs de parti ne l'avaient pas franchement acceptée. Rosso notamment « resta contrarié; car il lui semblait que la pacification était allée trop loin pour ce qu'il voulait. C'est pourquoi il résolut de hâter l'exécution de son projet avec ses partisans; car ils le laissaient faire et se montraient fort bien disposés pour lui. »

son héros, Uguccione della Faggiuola, des reproches réitérés de Dino et des soupçons d'avoir transigé avec l'ennemi de son parti, prétend que Boniface, depuis ses luttes avec la France, — qui, on le sait, avaient déjà commencé en 1297, — était devenu favorable aux *Bianchi* et Gibelins, et que ces derniers étaient tous disposés à s'allier avec lui (V. *Veltro*, p. 15). Il croit que c'est la raison qui détermina son vicaire, Scarpetta degli Ordelaffi, à si bien recevoir les *Bianchi* bannis; mais pourquoi alors donna-t-il à Uguccione l'ordre de les chasser, pour ainsi dire, d'Arezzo?

(1) Dino et Paolino Pieri (p. 79) disent 1303, ce qui a trompé Dœnniges et Sismondi (IV), qui mettent son entrée au 10 mars 1303. Ils oublient que l'année florentine allait jusqu'au 25 mars. Villani (VIII, 69) met l'entrée du cardinal au mois de mai.

Ils mirent donc tout en œuvre pour faire manquer les tentatives du cardinal-légat : tantôt ils demandaient des choses évidemment « impossibles, » comme une réconciliation des Buondelmonti et des Uberti, ennemis mortels depuis un siècle; tantôt ils insistaient sur la soumission préalable de Pistoie, prétendant, non sans quelque apparence de fondement, que si les Bianchi rentraient et gardaient en même temps Pistoie, les Neri se trouveraient dans une position désavantageuse. « Mais s'ils disaient cela, ce n'était pas, selon Dino, parce qu'après la reddition de Pistoie ils auraient voulu sérieusement faire la paix, mais pour faire sortir le cardinal de Florence et pour retarder les négociations pacifiques; et ils le poussèrent tellement par leurs paroles fardées, qu'il partit de Florence, le 8 mai 1304, » après avoir reçu des Prieurs, deux jours auparavant, la mission d'opérer la paix générale en Toscane avec le concours de quatre Lombards nommés par le Pape. Cependant, le cardinal revint au bout de deux jours, furieux non-seulement contre Pistoie, mais même contre sa ville natale, qu'il excommunia. Il avait été reçu avec les plus grands honneurs dans les deux endroits; mais on lui avait refusé catégoriquement de se livrer à Florence. Le légat ne renonça pourtant pas encore à ses tentatives de pacification. Il imagina de faire venir à Florence, avec un sauf-conduit, quatorze Bianchi bannis (1), parmi lesquels un Uberti, un Cerchi, et notamment Baschiera della Tosa, qui fut très-fêté et qui se montra fort disposé à se réconcilier avec son parent Rosso, chef des Neri bourgeois et rival de Corso. « Lorsque ces hommes du parti blanc vinrent à Florence, ils furent très-honorés par le *petit* peuple. Beaucoup d'anciens Gibelins, hommes et femmes, embrassèrent les armoiries des Uberti... et le peuple

(1) D'après Villani (VIII, 69), il n'y en eut que douze. Dino compte peut-être les deux arbitres, dont le père de Pétrarque, qui étaient venus auparavant.

avait grand espoir, parce que les Gibelins et les Bianchi avaient l'intention de s'unir avec les Neri et de consentir à ce que ceux-ci demanderaient, pour ne pas leur laisser de prétexte de refuser la paix. » Mais les Neri n'avaient nullement envie de partager le pouvoir avec leurs ennemis ; et les choses en vinrent au point que tout le monde conseilla aux Bianchi de rester en ville, de se fortifier et d'engager le combat. Ils demandèrent en effet aux Cavalcanti, dont le palais était susceptible d'être défendu, de les recevoir ; mais ceux-ci n'en eurent pas le courage ; ils refusèrent et durent s'en repentir amèrement. Les Bianchi, voyant le mauvais vouloir de leurs ennemis, la pusillanimité de leurs amis, partirent le 8 juin (1) sans avoir rien obtenu. Le cardinal resta encore un jour ; mais se voyant exposé à une attaque à main armée, il jugea prudent de se retirer aussi et partit pour la cour de son maître à Pérouse.

Ce fut le lendemain, 10 juin, qu'éclata l'épouvantable incendie qui consuma plus de 1900 maisons, et ruina entre autres et pour toujours les Cavalcanti, contre lesquels il paraît d'ailleurs avoir été dirigé. On voulait se défaire de cette famille opulente, qui formait, malgré sa première réconci-

(1) Villani (VIII, 71) met ce départ au 4 juin. La date est importante ici, parce que l'on prétend généralement que la convention de Gorganza, où Dante et autres organisèrent la guerre offensive, eut lieu en juin (V. *Veltro alleg.*, l. c., p. 122). D'après Leonardo Bruni (*Vita di Dante*, l. c., XX), il me semblerait plutôt résulter que cette convention eut lieu en 1303. Le passage de Giannotto Manetti (*Vitæ Dantis, Petrarchæ ac Boccacii*, édit. Mehus, Flor. 1747, p. 28), confirme cette supposition, et la réunion de San Godenzo, dont parle l'auteur du *Veltro*, et qui serait citée dans un document de l'*Archivio generale di Firenze*, ne me semble pouvoir se placer qu'en 1307, date que donnent Pelli (l. c., 117, note 39) et le P. Ildefonso (*Delizie degli Eruditi toscani*, X, 235). D'ailleurs, le comte Troya ne sait pas lui-même ce qu'est devenu ce document, dont la date était effacée, à ce qu'il dit ; mais Pelli l'ayant publié avec la date de 1307, il faut bien qu'au siècle dernier elle fût encore lisible. Quant au raisonnement de l'auteur du *Veltro* sur la mort d'Alessandro da Romano, il ne l'appuie d'aucune preuve. Nous n'entendons point parler de ce chef dans l'expédition de la Lastra, et je ne vois pas de raison pourquoi il n'ait pu vivre encore en 1307. Il n'est d'ailleurs pas question, dans le document cité par Pelli, de cet Alessandro da Romano, et la lettre publiée par l'auteur du *Veltro* (p. 125), dans laquelle Dante fait ses condoléances aux neveux d'Alessandro, pourrait fort bien être de 1308–1311, comme le veut C. Witte, dans son édition des lettres de Dante. — V. d'ailleurs Fraticelli (*Opere minori di Dante*, III, 443).

liation dès l'arrivée de Charles de Valois, un noyau et un appui pour le parti exilé. Tous les historiens ([1]) s'accordent pour accuser de ce crime épouvantable le parti des Neri, qui du reste ne perdit presque rien dans cette destruction effrayante. Les Cavalcanti émigrèrent. Les Neri sentaient cependant qu'ils avaient à « effacer, et l'affront fait par eux au cardinal-légat et pacificateur, et l'ignominie du feu que criminellement ils avaient allumé, » car ils envoyèrent une députation à Pérouse auprès du Pape ([2]). Elle se composait de Corso Donati, Rosso della Tosa, Geri Spini, Pazzino de' Pazzi et Betto Brunnelleschi, cinq noms que nous voyons revenir constamment quand il s'agit de diriger le parti. En dissension secrète entre eux-mêmes, ils se surveillaient réciproquement, afin qu'aucun d'eux ne pût partir sans les autres, et se seraient presque perdus ainsi par leur méfiance mutuelle; car les Bianchi, probablement avertis par le cardinal, n'eurent pas plutôt appris cette absence des meneurs et des hommes d'énergie du parti contraire, qu'ils essayèrent d'en profiter pour s'emparer de Florence par un coup de main. Leur irrésolution et leur manque d'entente seuls firent avorter l'entreprise, admirablement combinée d'ailleurs.

Ils exécutèrent tous les préparatifs avec tant de silence, que ceux de leur parti qui étaient restés à Florence ne s'en aperçurent même pas. Soudain une armée de 1,200 chevaux ([3]), composée, comme celle de l'année précédente, de Bolonais, Arétins, Romagnols et autres membres de la ligue, se trouva dans la Lastra, à deux milles de Florence. L'épouvante dans la ville fut grande. Les Neri perdirent courage, commencèrent à s'humilier et à « parler de soumission. Beaucoup d'entre eux se cachèrent dans les couvents;

([1]) Villani (VIII, 71), Machiavel (II, 21), et tous les autres, même Paolino Pieri, si favorable au parti des Neri, dont il faisait lui-même partie (p. 79).
([2]) Dino Compagni, l. c.; Paolino Pieri, 80.
([3]) Villani (VIII, 72) l'évalue même à 1,600 chevaux et 9,000 fantassins.

d'autres se déguisèrent en moines. » On se croyait perdu.

Cependant, l'armée de la Lastra n'était pas au complet; elle attendait Tolosato d'Uberti qui commandait à Pistoie, ainsi que les Cavalcanti et autres grands seigneurs avec leurs gens qui devaient descendre de leurs châteaux; mais se voyant découverts à Florence et pressés par leurs partisans dans la ville, les chefs précipitèrent l'entreprise : surtout « Baschiera della Tosa, qui était pour ainsi dire leur capitaine, dominé plus par la passion que par la raison, comme il arrive chez les jeunes gens, se voyant entouré d'une belle armée et fort pressé (par les amis de Florence), espérant aussi gagner pour lui seul l'honneur de la victoire, descendit vers la ville avec ses cavaliers... Il n'aurait pas dû le faire; car la nuit leur aurait été plus favorable que le jour, tant à cause de la chaleur que parce que les amis de la ville se seraient joints à eux la nuit. D'ailleurs, ils manquaient à la convention faite avec leurs amis qui ne voulaient pas se trahir, l'heure convenue n'étant point encore arrivée... Ce fut le 22 du mois de juillet, » le jour même où naquit Pétrarque, et où « le Pape Benoît mourut à Pérouse, de poison introduit dans des figues fraîches, à lui envoyées » sans doute par les chefs des Neri qui se trouvaient à sa cour.

Déjà l'armée des exilés avait pénétré jusqu'à la place principale, lorsqu'une fausse alerte, causée par un incendie, répandit une panique dans les rangs. On se crut coupé. Les conjurés de la ville, intimidés et craignant de se compromettre, ne se joignirent pas à la petite armée de Baschiera qui fut mise en déroute et décimée. Uberti venant de Pistoie ne put ni ramener au combat ni même rallier les fuyards (1).

(1) V. le récit si dramatique, mais malheureusement trop étendu pour le placer ici, que Dino Compagni fait de cette fameuse expédition. Villani (VIII, 72) la raconte en

« Voilà comment on perdit, par une grande faute, la ville qu'on avait regagnée... Le plan des bannis était intelligent et énergique; mais leur arrivée fut une folie, car elle était trop soudaine et avant le jour convenu (1). Souvent, les temps sont la pierre de touche (2) des hommes qui ne sont pas grands par leur mérite, mais par leurs paroles *(volgari)* : cela se vit ce jour-là, lorsque les Bianchi arrivèrent devant la ville et que tant de citoyens changèrent de langage, de maintien et de manières. Ceux-là précisément qui parlaient d'ordinaire avec orgueil et dédain des bannis, changèrent leur parler, disant, sur les places publiques et en d'autres lieux, qu'il était juste que les Bianchi rentrassent; mais ce fut bien plutôt la peur que leur désir et leur pensée qui leur fit dire cela, et beaucoup d'entre eux cherchèrent un refuge chez les moines, non par humilité, mais par infâme et misérable lâcheté, croyant qu'ils allaient être expulsés *(che la terra si perdesse)*. Mais dès que les Bianchi furent partis, ils recommencèrent leurs premiers propos injustes, violents et mensongers (3). »

Ainsi que nous l'avons dit, le pape gibelin était mort empoisonné à Pérouse. L'évêque de Bordeaux, élu à sa place sous la pression de Philippe-le-Bel et par les efforts du cardinal da Prato, qui fut cependant de « convictions gibelines, » monta sur le trône papal sous le nom de Clément V, et commença la série des papes français, qui, pendant un siècle, siégèrent

peu différemment. L'anonyme des *Istorie pistolese* (l. c., p. 380 et 390), Paol. Pieri (p. 80), Simone della Tosa (158) et une *Cronichetta d'incerto* (p. 174) se trouvent d'accord en tous points avec Dino Compagni. Le récit du premier de ces historiens, aussi clair qu'animé, est un beau morceau de littérature.

(1) Villani (*ibid.*) prétend avec autant de raison que Baschiera avait trop tardé.

(2) *I tempi sono paragone degli uomini*. Dœnniges fait évidemment un contre-sens en traduisant : « Les temps peuvent se comparer aux hommes. » Mais je ne vois pas non plus pourquoi M. Vannucci croit une explication nécessaire : *Sperimentano, mettono alla prova*. Le sens littéral est le plus simple et le plus beau.

(3) Qui ne voit à cette page que celui qui l'écrit est témoin de ce qu'il rapporte? A mon avis, cette page seule suffirait pour prouver contre l'auteur du *Veltro* que Dino ne fut pas parmi les exilés.

à Avignon ([1]). Cet événement, qui aurait pu être d'une conséquence si importante pour l'Italie, ne changea rien à la situation où elle se trouvait en ce moment. Les chefs des Neri, Corso Donati, Rosso della Tosa, et les trois autres, retournèrent à Florence immédiatement après la mort de Benoît, et dès qu'ils apprirent la tentative manquée des Bianchi et Gibelins réunis qui avait eu lieu le jour même de la mort du Pape. A peine rentrés, ils résolurent de reprendre l'offensive et de s'assurer avant tout de Pistoie, seul point important en Toscane qui fût encore au pouvoir des Bianchi, et où commandait le chef de la famille la plus ancienne et la plus gibeline de l'Italie, le petit-fils du grand Farinata, Tolosato degli Uberti. Après avoir demandé et obtenu des secours de Lucques, la ville la plus fanatiquement guelfe de la Toscane, les Neri s'adressèrent au chef même du parti guelfe en Italie, au roi de Naples, qui leur envoya pour général son propre fils, le duc Robert de Calabre, avec 300 chevaux ([2]), et ainsi renforcés, ils entreprirent le siége en établissant un camp retranché devant Pistoie.

La tentation est grande de céder encore ici la parole à l'historien, de s'arrêter un moment avec lui à cette expédition qui rappelle les scènes de Platée, de Mitylène et de Corcyre, racontées par Thucydide avec une vérité si effrayante. Rien ne saurait donner une idée plus exacte de la passion et de la férocité des partis dans ces petites républiques, et de cette liberté turbulente qui, en Grèce comme en Italie, fut par un mystère impénétrable le terrain fécond d'une civili-

([1]) V. sur cette élection Villani (VIII, 80), qui rapporte de nombreuses anecdotes. — Dino ne parle qu'incidemment de ce fait, qui aurait pu être si important pour l'Italie; mais les quelques mots qu'il dit sont curieux. Outre le roi de France et le cardinal *gibelin*, il nomme comme principaux auteurs de cette élection les Colonna!... tant étaient déjà confondues les notions des anciens partis. — Cet événement a été si souvent raconté et discuté, qu'il ne semble plus rester aucun doute sur les circonstances dans lesquelles il s'est produit.

([2]) V. *Istorie pistolese*, l. c., 391.

sation admirée par l'humanité. Le récit très-détaillé et on ne peut plus animé que fait Dino de ce mémorable siége de Pistoie, forme un des plus beaux épisodes de son ouvrage; et si nous ne le reproduisons pas ici, c'est uniquement pour ne pas donner, contrairement à la nature de ce travail, une trop grande importance à un événement qui ne fut qu'un acte du drame dont nous ne pouvons dérouler les scènes que bien rapidement.

Le siége, qui dura onze mois, fut conduit et supporté avec une extrême opiniâtreté. La ville, rigoureusement bloquée, manquait de vivres : tous ceux qui essayaient d'en introduire étaient tués ou cruellement mutilés; les assiégés répondaient en tuant les prisonniers. Obligés de faire sortir de la ville les vieillards, les femmes et les enfants, parce que les vivres ne suffisaient pas, ils eurent la douleur de voir du haut des remparts massacrer leurs parents, déshonorer leurs épouses. Le duc de Calabre en sauva quelques-uns. Mais cette protection même, déjà fort insignifiante, leur fut bientôt enlevée. « Le nouveau pape Clément V, sur les instances du cardinal de Prato, ordonna au duc Robert et aux Florentins de lever le siége. Le duc obéit et partit (1); mais les Florentins restèrent et élurent pour capitaine Cante di Gabrielli d'Agobbio (2). » Les horreurs augmentèrent encore. « Bien meilleur fut le sort de Sodome et Gomorrhe, s'écrie Dino, et d'autres villes englouties d'un coup avec leurs habitants.» Cependant, « les assiégeants aussi souffrirent beaucoup par le mauvais temps, l'air pernicieux et les lourdes dépenses; » car il était impossible de suffire à tous les besoins d'un siége aussi prolongé sans avoir recours à des mesures vexatoires pour se procurer de l'argent : toutes sortes de nouveaux im-

(1) *Istorie pist.*, l. c., p. 392. Elles ajoutent que Robert laissa un maréchal à sa place.

(2) C'est le fameux *podestà* qui en 1302 avait banni Dante et tant d'autres, l'ami intime de Charles de Valois.

pôts, service militaire obligé, les pères et parents des exilés payant des remplaçants pour leurs fils ou alliés qui ne pouvaient rentrer sans risquer leurs têtes, les artisans eux-mêmes appelés aux armes, toutes ces charges étaient au-dessus du patriotisme des Florentins. Les chefs à Pistoie, de leur côté, comptaient toujours sur un secours, soit du Pape, — la ville était terre d'Église — soit de la ligue des Bianchi et des Gibelins, et ne songeaient pas à se rendre, malgré des souffrances inouïes. Les Pisans les auraient bien aidé de leur argent; malheureusement il ne servait de rien, la ville étant investie : quant à risquer leurs personnes, ils ne le voulaient pas. « Les Bolonais étaient des amis tièdes. » Les vivres étaient épuisés; déjà on ne distribuait plus que des rations insuffisantes aux hommes de service; c'est alors qu'on résolut de tenter un suprême effort et de périr en combattant [1]. En même temps toutefois, se voyant abandonnés par tous leurs alliés naturels, notamment par les Bianchi de Florence, les chefs du gouvernement de Pistoie en appelèrent au Pape et reconnurent soudain les titres de l'Église sur leur ville, titres qu'ils avaient reniés deux ans auparavant lorsque le cardinal de Prato était venu pour les réconcilier avec les Neri. « Ils avertirent de leur misère le cardinal de

[1] V. Dino Compagni, l. c. — Villani (VIII, 82) raconte tous ces détails fort au long, mais sans beaucoup d'animation. L'anonyme des *Istorie pistolese* représente cette constance et ces souffrances des habitants de Pistoie sous des couleurs moins vives, il est vrai, mais avec non moins d'émotion que Dino Compagni : « Per la grande fame che » v'era dentro, diventarono sì spietati tra loro, che lo padre cacciava li figliuoli e le » figliuole, e lo figliuolo lo padre, e lo marito la moglie, e molti v' hebbe che vollono » morire prima di fame che venire a mano di quelli dell' oste. Tanto venne che le giovani » ch' erano cacciate fuori, erano vendute come li schiavi, e per tutto questo li Pistolesi » non si voleano arrendere, credendo sempre essere soccorsi da' Pisani, perocchè haveano » perduta la speranza de' Bolognesi. » — Il ne faut point se fier au récit oratoire et romanesque de ce siége qu'a laissé, dans un excellent latin, Ferretus Vicentinus (*Historia rerum in Italia gestarum a 1250 ad 1318*; ap. Muratori, *Scr. rer. ital.*, IX, 1024-1027). Cet écrivain ne doit nullement être considéré comme une autorité pour les événements antérieurs à 1310; car, d'après son propre dire (p. 1051, au commencement du IVe livre), il était encore petit enfant alors, et toutes les fois qu'il n'a pas été témoin d'un fait, son faible pour les belles phrases le rend très-suspect. — Paolino Pieri (l. c., p. 82) est complétement d'accord avec Dino.

Prato, ainsi que d'autres amis secrets qu'ils avaient dehors et qui travaillaient pour eux. Ceux-ci firent si bien, que Napoleone Orsini (de la famille la plus anciennement guelfe de Rome) fut nommé à la cour (d'Avignon) cardinal-légat en Toscane... pour venir au secours de Pistoie, comme ville de l'Église. Le cardinal se mit en route aussitôt. »

Les Florentins tenaient à s'emparer de la place à tout prix avant que le pacificateur n'arrivât; ils ouvrirent donc des négociations, promettant de laisser à la ville de Pistoie « sa liberté, de laisser intacts ses monuments *(bellezze),* de ne toucher ni aux personnes ni aux fortifications. » Ces propositions furent accueillies par le gouvernement de la ville assiégée, « non sans la volonté de Dieu qui dirige les grandes choses comme les petites, et qui ne voulut pas complétement détruire cette ville. »

« La capitulation ayant été signée avant que le cardinal ne fût arrivé, on ouvrit les portes le 10 avril 1306 (1). Les Neri s'emparèrent de la ville, mais ils n'observèrent point les stipulations; car ils eurent tellement peur d'être obligés de la rendre, qu'aussitôt, et sans attendre un moment, ils rasèrent les murs qui étaient très-beaux..... Ils n'eurent point pitié de la beauté de la ville qui resta comme un château en ruines (2). » « Mais, ajoute Dino Compagni,

(1) Villani (VIII, 82) dit que ce fut en 1305, ce qui est évidemment une erreur. Les *Istorie pistolese* (p. 393) disent que le siége dura onze mois et que la ville fut rendue le 11 avril 1306. Simone della Tosa (l. c., 159) prétend que le siége avait commencé le 20 mai, et qu'il dura six mois; puis il nous dit, comme Dino, que la ville se rendit le 10 avril!

(2) Je prends cette dernière phrase, ainsi que la suivante, dans les dernières pages du Ier livre de la *Cronaca* de Dino, tandis que l'ensemble du siége est raconté au IIIe livre. Ce passage du Ier livre, relatif au siége de Pistoie, est assez considérable, et je ne comprends pas que son véritable sens ait échappé à tous les éditeurs, traducteurs et historiens. Tous, en effet, ont cru qu'il s'agissait de ce premier et court siége de Pistoie au mois de mai 1300, dirigé par les *Bianchi* pour chasser les *Neri* de la ville; mais ce ne fut là qu'un siége de quelques châteaux-forts occupés par des *Neri* de Pistoie, et nullement de la ville (V. plus haut, p. 101). Seulement, Dino, en racontant ces premiers malheurs de Pistoie, ne peut s'empêcher de penser à ceux qui devaient fondre sur la ville six ans plus tard, de la part de ceux précisément qui en furent bannis en 1300. Tous les détails sur

de ce siége, des dangers et de la faim des citoyens, des attaques et des prouesses que firent ceux qui s'y enfermèrent, des beaux forts qu'ils perdirent par trahison, je n'ai point l'intention d'écrire; car un autre en écrira avec plus de certitude, et celui-là, s'il écrit avec âme, fera pleurer irrésistiblement *(dirottamente)* ceux qui l'écouteront (1). » Les vainqueurs ne se contentèrent pas de la destruction des fortifications qu'ils avaient promis de respecter : le territoire de la ville conquise fut divisé entre les républiques de Lucques et de Florence; la juridiction, dans la ville même, fut confiée à la première, le commandement de l'armée à la seconde, et de la sorte l'autonomie même de la ville détruite (2).

la faim, sur la mutilation des prisonniers, sur la capitulation, sur la destruction des murs, etc., se rapportent parfaitement au siége de 1306, et aucun ne saurait trouver sa place dans l'affaire de 1300. Qu'on lise le texte, et que l'on juge s'il peut y avoir un doute sur l'exactitude de notre interprétation. « Quelle confusion dans cette ville si belle, » si utile, si riche! Ses citoyens ont bien de quoi pleurer, eux qui sont plus beaux de » corps que tous les autres Toscans, possesseurs d'un endroit si abondant, entouré de » belles rivières, de montagnes agréables, de terres fertiles (*di fini terreni*), forts dans » les armes, mais pleins de discorde, et farouches. Voilà ce qui fit que pareille cité fut, » pour ainsi dire, tuée; car la fortune y changea en bien peu de temps. Ses habitants » furent assiégés par les Florentins, à tel point qu'ils donnaient leur chair pour avoir du » pain et se laissaient couper les membres pour procurer des vivres à la ville... » (Ce passage est très-simple et fort clair, si on le rapporte aux faits que nous venons de raconter dans le texte, relativement au siége de 1306, et on n'a point besoin de recourir à l'interprétation forcée de Dœnniges, qui, dans une note, prétend qu'il faut entendre qu'en se faisant couper les mains et en sortant, les citoyens diminuaient la famine de ceux qui restaient, en augmentant ainsi leur portion (*sic.*) — « ... et ils arrivèrent si loin, qu'ils ne » mangèrent plus que des pommes jusqu'au dernier jour. Et Dieu le glorieux eut soin » qu'ils fussent reçus avec une capitulation, leurs ennemis ne sachant pas (où on en était » dans la ville), et à la condition de laisser la ville intacte. Mais cette condition ne fut » point observée; car, une fois maîtres de la ville, ils en détruisirent *(dirupinate)* les » belles murailles. Mais quand la famine fut ainsi arrivée à son terme, en même temps » que la cruauté de couper les nez aux femmes qui sortaient de la ville par faim et de » couper les mains aux hommes, ils n'eurent point pitié de la beauté de la ville, qui resta » comme un château en ruines. » Ce sont souvent les mêmes mots que ceux qui se trouvent au IIIe livre.

(1) Ce contemporain n'est nullement Villani, comme le pense Dœnniges; ce pourrait être plutôt l'anonyme des *Istorie pistolese*. Mais je crois que ce n'est ni l'un ni l'autre, et que la monographie relative à ce siége s'est perdue. — V. cependant les récits détaillés de ces deux écrivains (Villani, VIII, 82; *Istorie pistolese*, l. c., 379 à 389).

(2) Villani (*ibid.*) et *Istorie pistolese* (p. 393) donnent exactement les mêmes détails que Dino sur la destruction des fortifications et des palais des *Bianchi*, destruction qui dura deux mois; sur le parjure des Florentins, sur les magistrats lucquois et florentins enfin, établis à Pistoie *con grandissimi salarj*. Le premier *podestà* envoyé à Pistoie pour

« Lorsque le cardinal-légat d'Orsini apprit les nouvelles de Pistoie, il fut très-indigné; car il s'était cru en état de prévenir ce qui était arrivé. Il s'en alla à Bologne. » Dans cette ville, une nouvelle révolution avait eu lieu. Les Bianchi-Gibelins venaient d'en être chassés, et les Neri rentrant s'étaient empressés de faire sortir de la ville la ligue gibeline et de faire alliance avec les Florentins (1). Parme, Reggio et Modène, poussées à bout par la tyrannie du marquis de Ferrare, chef des Bianchi, l'expulsèrent également. Toute l'Italie était en ébullition. Le légat essaya du métier de pacificateur, sans être plus heureux que son prédécesseur à Florence : il fut chassé ignominieusement de Bologne, et le légat du Pape, le descendant des Orsini, se vit jeté dans le parti gibelin et marcha bientôt à la tête d'une armée gibeline contre le foyer du guelfisme, contre Florence! Dans l'histoire d'Italie, nous ne trouvons que de ces contradictions, qui prouvent que le sens des partis politiques s'était déjà complétement perdu, si jamais ces partis avaient eu des principes nettement accusés.

Le cardinal se rendit d'abord à Forli dans la Romagne, puis à Arezzo, où il réunit une armée. A lui se joignirent le marquis de la Marche d'Ancône et beaucoup de nobles de ce pays; de nombreux Bianchi et Gibelins de Florence, entre autres Dante (2); quantité de chevaliers de Rome et de Pise, et des

y faire fortune fut un des quatre tyrans, Pazzino de' Pazzi. — La peinture des souffrances de Pistoie après la guerre est admirable dans les *Istorie* de l'anonyme, qui nous raconte aussi le soulèvement des Pistoïois exaspérés et la répression de ce soulèvement par les Florentins.

(1) Villani (VIII, 94), *Cronichetta d'incerto* (l. c., p. 174), *Istorie pistolese* (390) parlent d'une ambassade florentine et lucquoise à Bologne, qui aurait déterminé cette révolution si importante dans ses suites; car elle donna au parti des Guelfes-Neri un centre de ralliement et d'opérations dans des contrées toutes gibelines.

(2) Avec lui Andrea Gherardini, son collègue dans l'ambassade, Vieri de' Cerchi, et autres; car, comme nous l'avons dit plus haut (p. 147, note), nous plaçons ici, comme Pelli, la réunion de San Godenzo, que l'auteur du *Veltro* place, sans raison suffisante, ce nous semble, en 1304, d'autant plus que cet historien lui-même croit que Dante fut en Toscane à cette époque (V. *Veltro*, 137).

chevaliers d'ordres religieux de la Lombardie; en sorte qu'il eut une armée de 2,400 chevaux choisis, chiffre énorme pour cette époque, car il suppose environ 20,000 à 30,000 fantassins. L'entreprise avait beaucoup plus de chances que celle de la Lastra; elle manqua, comme celle-ci, par la faute des chefs, et les Neri de Florence se trouvèrent encore une fois sauvés contre leur propre attente. Ils envoyèrent bien une armée considérable à la rencontre de celle du cardinal, mais cette armée était démoralisée d'avance; elle n'approcha pas même d'Arezzo; se contentant de détruire quelques châteaux-forts des Uberti, et ne se hasardant point dans la plaine, elle évita tout combat. Les Bianchi insistèrent fortement auprès du cardinal pour faire engager la bataille; ils ne purent le décider à cela, non plus qu'à couper les vivres à l'armée des Neri, quand celle-ci se retira à Florence saine et sauve et parfaitement rassurée. « Le cardinal fut vivement blâmé de l'avoir laissée partir en toute sécurité; on se disait beaucoup qu'il l'avait fait pour de l'argent ou contre des promesses. » D'autres prétendaient qu'il s'était arrangé avec Corso Donati pour que celui-ci lui livrât la ville contre une forte somme. Quoi qu'il en soit, « les gens qui étaient venus au secours du cardinal partaient désolés, voyant leur plan perdu. » D'ailleurs, espérant pouvoir rentrer dans leur ville et dans leurs propriétés, ils avaient fait des frais énormes sans aucun profit. « Depuis, ils ne se réunirent plus jamais. »

Quant au cardinal, il ne tira pas le moindre avantage de sa conduite équivoque : les Neri se moquèrent de lui impudemment. Faisant semblant de vouloir se soumettre à ses décisions, ils lui envoyèrent pour ambassadeurs Betto Brunulleschi et Geri Spini, « qui le faisaient tourner et girouetter à leur guise, tout en obtenant ses faveurs; ils paraissaient être les maîtres à sa cour... Jamais femme ne fut jouée, puis vilipendée par des entremetteurs, comme le cardinal le

fut par ces deux chevaliers. » Peu de temps après, et pendant qu'on s'amusait encore de prétendues négociations, il fut destitué de sa légation par le Pape, auprès duquel on l'avait calomnié, et « il se retira à Rome avec peu d'honneur. »

Les Neri s'étaient encore une fois tiré, sinon avec gloire du moins avec avantage, de la position difficile dans laquelle ils s'étaient trouvés. Cependant, bien qu'ils parussent fort unis contre le parti exilé, tout n'était pas concorde et amitié chez eux.

Nous avons vu se produire, dès le départ de Charles de Valois, les dissensions secrètes entre les éléments incompatibles réunis dans le parti Nero. Rosso della Tosa, Pazzino de' Pazzi, Geri Spini et Betto Brunelleschi, les deux premiers de familles nobles, les deux autres appartenant à la haute finance, s'étaient emparés du pouvoir aussitôt après le départ de Charles, et Corso Donati s'était vu exclu de cette restauration qu'il avait amenée lui-même. Ce n'est qu'avec difficulté qu'il sut contenir sa colère. Une fois déjà elle avait éclaté; une fois déjà le sang avait coulé, et le pacificateur envoyé par le pape Benoît n'avait réussi qu'à étouffer pour un moment ces haines en favorisant l'ennemi commun; il n'avait su les éteindre. Après la prise de Pistoie et l'expédition manquée du cardinal Orsini, rien ne retint plus les fougueuses passions de Corso, qui s'était allié avec le principal chef gibelin de l'Italie, avec Uguccione della Faggiuola (1), dont, vieillard déjà, il épousa la fille en troisièmes noces (2). Il avait formé autour de sa personne un parti de vieille noblesse qu'il opposait à la haute bourgeoisie sur laquelle s'appuyaient Rosso della Tosa et les trois autres chefs des Neri.

(1) Sur ces intéressantes négociations entre Corso et Ugo, voyez *Veltro*, p. 137, § XVI : *Trattati di messer Corso Donati e d'Ugo della Faggiuola*. C'est sur ces négociations que le savant auteur du *Veltro* a principalement basé son hypothèse sur le *levrier* de Dante.

(2) Villani, VIII, 96.

« Comme le ver naît dans la pomme saine, ainsi il faut que toutes choses créées à quelque fin aient en elles un germe qui les conduise à leur destruction. Une seconde fois naquit grand scandale, parmi les Guelfes Neri de Florence, par l'envie et l'avarice. Messer Corso Donati, qui croyait avoir le plus fait pour regagner la ville, trouvait qu'il n'avait que peu ou presque pas de part aux honneurs et avantages; car Rosso della Tosa, Pazzino de' Pazzi, Betto Brunelleschi et Geri Spini, avec leurs partisans de la bourgeoisie, accaparaient les honneurs, rendaient des services à leurs amis, donnaient les ordres et arrêts *(i risponsi)* (1), accordaient des grâces et abaissaient Corso. C'est ainsi que les deux partis s'irritèrent beaucoup intérieurement, et cette irritation grandit au point de se changer en haine ouverte. »

« Corso réunit des gens de toutes espèces, mais surtout bon nombre de Grands, qui haïssaient les bourgeois à cause des sévères Ordonnances de justice faites contre eux et que Corso promettait d'annuler. Il en gagna beaucoup qui, lui aidant, espéraient devenir assez forts pour rester dans le gouvernement. Beaucoup d'autres furent gagnés par ses belles paroles, qu'il savait très-bien colorer (2). Il disait par tout en ville (3) : Ceux-là accaparent tous les honneurs, et nous autres, qui sommes nobles et puissants, nous sommes traités comme des étrangers (4) ; c'est eux qui ont les soldats (5) pour se faire suivre, eux qui ont les faux *popolani*, eux qui

(1) Le véritable sens du mot serait « les réponses d'un oracle. »

(2) Je laisse l'expression de Dino, bien qu'elle soit peu française; elle était beaucoup employée aussi par les Provençaux : *colorar las paraulas*, et Cicéron déjà (*Orat.*, l. II) : *Oratio mea quasi coloratur cantu illorum* (V. Nannucci, l. c., p. 246).

(3) Dœnniges traduit *dicea* comme s'il y avait *si dicea*, par « on disait. »

(4) *Strani* n'a nullement le sens d'*ennemis*, que lui donne Dœnniges.

(5) *Sgherigli* : c'est ainsi que lisent Benci, Nannucci, Vannucci et Guasti, les trois derniers en copiant la note du premier, et ils font dériver ce mot du *guerilla* des Espagnols. J'aime mieux conserver l'orthographe de Manni, *scherigli*, qui n'a point besoin d'explication, ce me semble, et je le fais simplement dériver de *schiera*, troupe, compagnie, provenant à son tour du *schaar* allemand. Ce sont simplement des soldats réguliers.

se partagent le trésor, dont nous, en notre qualité de Grands, devrions être maîtres. De cette façon, il détourna beaucoup de ses adversaires et les gagna à sa cause; » parmi eux, les Medici et Bordoni, familles de la haute bourgeoisie. Bientôt ces nouveaux convertis se distinguèrent par leur violence. « Ils commencèrent à parler avec plus d'outrecuidance sur les places publiques et dans les conseils, et si quelqu'un s'opposait à eux, ils le traitaient en ennemi. » La position devint de plus en plus tendue : on en arriva bientôt à des offenses personnelles. Un jour, Pazzino va en personne chez Corso faire une saisie pour une somme d'argent que celui-ci lui devait, et les deux chefs de factions ont une vive altercation. Les partisans de Corso allèrent le lendemain jusqu'à attaquer et blesser dans la rue un officier de Rosso, et les deux partis ne tardèrent pas à engager deux petites armées. Les Bordoni avaient une clientèle et des relations nombreuses à Pistoie, à Prato et dans la campagne. Corso alla lui-même à Lucques s'assurer du concours des citoyens de cette ville. « Il les anima fort contre le gouvernement florentin, en leur montrant les actions coupables de ses adversaires et les moyens dont ils se servaient, que, vrais ou faux, il savait fort bien présenter sous le jour qu'il voulait. De retour à Florence, il ordonna qu'au jour déterminé tous ses partisans fussent armés et se rendissent au palais des Prieurs, pour dire qu'ils voulaient absolument que Florence changeât de forme de gouvernement, et pour en arriver aux mains par ces discours.

« M. Rosso et ses partisans entendirent parler de ces engagements, projets et propos; et comme ils se trouvaient prêts à la lutte et l'esprit irrité, ils s'échauffèrent tellement à force de parler, qu'ils ne purent plus dominer leur fureur. Un dimanche matin, ils allèrent trouver les Prieurs, qui réunirent le conseil, et, après avoir appelé les citoyens aux ar-

mes, citèrent M. Corso, ses fils et les Bordoni. Citation et proscription furent prononcées à la fois, et on les condamna sur-le-champ. Le jour même de cette condamnation, ils allèrent, accompagnés du peuple en fureur, au palais de Corso. Celui-ci se barricada et se retrancha, avec beaucoup de valets, à la place de San Piero Maggiore; et les Bordoni accoururent à son secours courageusement, avec une grande suite et avec des bannières à leurs armes (1). Corso se trouvait très-souffrant de la goutte et ne pouvait manier l'épée; mais de ses discours il reconfortait ses amis, louant et animant ceux qui se comportaient vaillamment; cependant il avait bien peu de gens, parce que ce n'était pas encore le jour convenu. Les agresseurs, par contre, étaient nombreux, parce que toutes les compagnies de la milice étaient là avec les soldats mercenaires et les sapeurs catalans (2), tous pourvus de frondes, de pierres et de feu. Les quelques valets de Corso se défendirent vigoureusement de leurs lances, de leurs arbalètes et à coup de pierres, attendant que ceux de la conspiration de leur maître vinssent à leur secours; mais pas un ne bougea ni n'en fit semblant. Alors M. Corso, voyant qu'il ne pouvait pas se défendre, résolut de se retirer. Aussitôt les barricades furent rompues. Ses amis, ou se réfugièrent dans les maisons voisines, ou bien se donnaient l'apparence d'être du parti contraire. »

Tous les partisans de Rosso, ce vieillard lui-même, mais notamment les fils de Geri Spini, s'étaient distingués pendant le combat, « se battant bravement à pied et à cheval. » Ils

(1) *Pennone* (*pennon* en vieux français) sont les longues banderoles attachées aux lances et étendards.

(2) Cette traduction pourrait sembler bien hardie, mais elle me semble seule bonne et claire : « Tutti i gonfaloni del popolo, » dit Dino, « co' soldati e con gli sgharigli a' » serragli, etc. » Ici, c'est bien, même chez Manni, le mot *sgharigli*, et l'origine espagnole du mot rend très-probable qu'il s'applique aux Catalans dont nous aurons à parler plus bas; *a' serragli* serait plus exactement traduit par « contre les barricades »; mais, d'après tout le sens de la phrase, où l'on énumère les différentes armes, il ne peut être question que de sapeurs en général.

avaient tué un Bordoni et lui avaient coupé une main pour l'emporter; les autres membres de cette famille se sauvèrent, le père et chef trouva un asile chez les Tornaquinci.

M. Corso lui-même, « malade de la goutte, s'enfuit du côté de l'abbaye de San Salvi, où il avait commis déjà et fait commettre bien des crimes. Mais les Catalans le saisirent et le reconnurent. Comme ils voulaient l'emmener, il se défendit avec de belles paroles, en chevalier intelligent qu'il était. Cependant, un jeune homme survint, le beau-frère du maréchal (1). Poussé par les autres à le tuer, il ne voulut pas le faire; mais à peine retourné il y fut renvoyé, et cette seconde fois il lui donna un coup dans la gorge avec une lance catalane, et un second dans le flanc; Corso tomba. Quelques moines le portèrent à l'abbaye, et là il mourut et fut enterré le 15 septembre 1307 (2). »

C'est alors seulement que « le peuple commença à se reposer. On parla beaucoup de cette triste mort et de manières bien diverses, selon l'amitié ou l'inimitié qu'on lui portait.

(1) C'est sans doute le chef de ces troupes mercenaires, qui ne sont autres que les Catalans de Villani (comme il résulte de leur nom espagnol et de leurs armes catalanes); car Villani dit expressément qu'ils étaient sous les ordres du *maréchal* du roi Robert. Ces Catalans servaient alors de *bravi* dans toute l'Italie (V. Arrivabene, *Secolo di Dante*, I, 216).

(2) Villani (VIII, 96) et Machiavelli (II) racontent que, voulant échapper au supplice, Corso se laissa tomber volontairement de cheval pour se briser la tête contre une pierre, et que les soldats l'achevèrent à coups de hallebarde. Pour le reste, Villani s'accorde avec Dino Compagni : ainsi que celui-ci, il représente le parti de Rosso comme le parti légal; seulement, il le peint sous des couleurs moins odieuses que Dino, qui ne le ménage pas moins que celui de Corso. Il faut comparer le long récit de Villani avec celui de Dino Compagni pour se faire une idée claire de la supériorité de ce dernier. Je ne vois pas pourquoi Balbo (p. 288) et l'auteur du *Veltro* (p. 137) mettent cet événement, qui, d'après eux, mit un terme aux négociations de Dante et d'Uguccione avec les partisans de Corso, au 15 septembre 1308, et le départ de Dante pour Paris à la mi-octobre de la même année (*Veltro*, p. 139). Troya prétend cependant (p. 142) que Dante quitta Paris quand le bruit de l'élection d'Henry VII parvint dans cette ville. Combien de temps, à ce compte, eût-il pu passer à Paris, Henry ayant été élu en novembre 1308? Et l'auteur du *Veltro* le fait étudier profondément la théologie et composer les six premiers chants du *Purgatoire* à Paris!... On a longtemps contesté ce séjour de Dante à Paris, malgré les paroles explicites de Boccace, de Manetti et de Filelfo. Ce fait est mis hors de doute par les recherches de M. Victor Leclerc sur Siger de Brabant, le maître de Dante, insérées dans l'*Histoire littéraire de la France*, t. XXI.

Mais pour ne dire que la vérité, sa vie était dangereuse et sa mort répréhensible. Ce fut un chevalier de grand courage et de grand renom, noble de sang et d'usages, admirablement beau de corps jusqu'à sa vieillesse; la forme de son visage était belle et ses traits délicats, ses cheveux et sa barbe blancs. Il fut orateur agréable, intelligent et orné, et il ne visait jamais qu'à de grandes choses. Intimement lié avec des grands seigneurs et des nobles, il eut un grand nombre d'amis dans toute l'Italie. Ennemi des constitutions populaires et des bourgeois *(de' popoli e de' popolani)*, il était adoré des hommes de guerre. Criminel et rusé, il méditait toujours de méchants desseins. Il périt de la main d'un mercenaire étranger d'une façon bien ignoble (¹). »

Florence se sentit délivrée d'un grand poids lorsque l'homme qui l'avait agitée depuis plus de quinze ans ne fut plus. La mort seule de Corso pouvait la garantir contre ses violences, car il s'était montré également dangereux à sa patrie dans l'exil, et au gouvernement dans la guerre et dans la paix. — Uguccione della Faggiuola, qui marchait sur la ville pour se réunir avec l'ancien chef guelfe, se retira aussitôt, et Florence fut sauvée. Il est vrai de dire que, cités par

(¹) Ce mercenaire avait été payé par Rosso et Pazzino. Dino dit, du moins, que c'était là une supposition généralement accréditée, et qu'après s'être minutieusement renseigné, il l'a trouvée fondée. — Comparez avec ce portrait celui qu'il a donné plus haut (p. 87), ainsi que celui de Villani, que nous avons cité à la page suivante. — Quant à la mort de Corso, Dante nous en a laissé une troisième version en deux tercets inimitables, dans lesquels on croit sentir le mouvement du cheval et du corps traîné après lui. Il avoue à son ami Forese, frère de Corso, qu'il rencontre au Purgatoire, qu'il désire mourir bientôt, parce que Florence devient de jour en jour « plus maigre de bien », et Forese lui prédit alors la mort de Corso, qui est cause de tous les malheurs de Florence. Il tombera de cheval, s'embarrassera dans les étriers et sera traîné ainsi sur terre :

Quei che più n' ha colpa
Vegg' io a coda d'una bestia tratto
Verso la valle, ove mai non si scolpa.
La bestia ad ogni passo va più ratto
Crescendo sempre, infin ch' ella il percuote,
E lascia il corpo vilmente disfatto.

(*Purg.*, XXIV, 82-88.)

le Pape à comparaître à Avignon, les chefs du gouvernement républicain n'obéirent pas à son injonction et se virent frappés d'excommunication; mais la ville était si habituée à ces rigueurs, qu'on n'y faisait guère attention, et depuis que le Pape n'était plus en Italie, on n'en tenait moins compte que jamais. Quant au gouvernement de la République, il resta entre les mains des Neri bourgeois, dirigés par Rosso della Tosa et ses trois collègues. Les préoccupations politiques cessèrent pour un moment (1).

(1) Le seul incident remarquable qui marqua les deux années suivantes fut l'élection de l'évêque. Elle n'a guère d'importance pour le sujet qui nous occupe, mais elle ne laissa pas d'être d'un certain intérêt, parce qu'elle nous permet de jeter un coup d'œil sur la manière dont on traitait les affaires à la cour du pape. Après la mort du cousin de Rosso, qui avait été évêque jusque-là, « on en nomma un autre par simonie; il était de basse » extraction, passionné Guelfe, très-vulgaire et familier avec le peuple, mais nullement » de sainte vie. Le pape en fut beaucoup blâmé, mais à grand tort; car Dieu laisse quel- » quefois faire les mauvais pasteurs, à cause des péchés des hommes, selon le mot du » philosophe. On obtenait beaucoup à la cour (papale) avec des promesses et de l'argent : » l'un eut les voix, l'autre l'argent, mais lui eut l'évêché. Le chapitre de Florence, de » son côté, avait élu un chanoine pour cette dignité, et Rosso et les autres *Neri* le favo- » risaient, car il était de leur parti, et ils espéraient en faire ce qu'ils voudraient. Il alla » donc à la cour (d'Avignon), dépensa beaucoup d'argent, et n'eut pas l'évêché. » — Un fait plus important, passé sous silence par Dino, est la création d'un nouveau magistrat, étranger comme le *podestà* et le *capitaine*, sous le nom d'*exécuteur des ordonnances de la justice* (V. Villani, VIII, 87; Simone della Tosa, l. c., 159; Em. Giudici, *Storia dei Municipi italiani*, I, p. 402).

CHAPITRE IV.

HENRY VII. — 1308-1313.

L'alto Arrigo ch' a drizzare Italia
Verrà in prima ch' ella sia disposta.
(*Paradiso*, canto XXX, 137 et 138.)

« Le temps est arrivé où surgissent des signes de consolation et de paix; car le nouveau jour commence à resplendir, montrant l'aube qui déjà éclaircit les ténèbres de la longue misère. Déjà les légers vents de l'Orient grossissent; le bord du ciel rougit (1), et de sa douce sérénité encourage les espérances des peuples. Et nous aussi nous verrons cette joie désirée, nous qui si longtemps avons passé la nuit dans le désert; car le soleil de la paix se lèvera, et la justice, languissante comme la fleur de l'héliotrope sous ce soleil, dès qu'il aura fait briller son éclat, reverdira. Par la lumière de ses rayons, ceux qui ont faim seront rassasiés, et ceux qui ont soif seront désaltérés; et sa face flamboyante confondra ceux qui aiment l'iniquité; car le fort lion de la tribu de Juda a dressé ses oreilles pleines de miséricorde, et, prenant en compassion les gémissements de la servitude universelle, il a suscité un nouveau Moïse, qui arrachera son peuple de l'oppression des Égyptiens, le conduisant à la terre où coule le lait et le miel.

(1) *Rutilat cœlum in labiis suis.* La vieille traduction dit : « E 'l ciclo risplende » ne' suoi labii »; celle de Fraticelli (*Opere minori*, III, 465) : « Rosseggia il cielo » sull' estremità dell' orizonte. » L'image est trop hardie pour le français et même pour l'italien moderne, j'en conviens; mais l'*extrémité de l'horizon* est bien peu poétique.

» Réjouis-toi d'avance, ô Italie! que plaignent même les Sarrazins, et qui bientôt seras enviée de l'univers; car ton époux, la consolation du monde et la gloire de ton peuple, le très-clément Henry, Divin, César, Auguste, accourt aux noces. Sèche tes larmes, efface les traces de ta douleur, ô très-belle! car il est proche celui qui te délivrera de la captivité des méchants; qui, frappant les traîtres, les détruira par la bouche du glaive, et louera sa vigne à d'autres laboureurs, afin qu'au temps de la moisson ils rendent le fruit de la justice. »

C'est en ces termes enthousiastes que Dante annonce aux rois, princes et peuples d'Italie, la descente prochaine de l'empereur Henry VII, et il ne fut pas seul à acclamer l'avènement de ce prince. Tous les patriotes, tous les hommes sincères et convaincus, à quelque parti qu'ils appartinssent, voyaient dans cet événement la fin du temps d'épreuve, le commencement d'une ère de liberté, de paix et de gloire. « Dieu, le Tout-Puissant, qui est le gardien et le guide des princes, voulut que l'Empereur, par sa venue, abattit et châtiât les tyrans qui étaient en Lombardie et en Toscane, jusqu'à ce que toute trace de tyrannie fût effacée, » nous dit Dino, qui considère Henry comme l'instrument de la divine Providence, « l'ange de Dieu, » le redresseur de tous les torts, l'initiateur d'une époque nouvelle (1).

(1) Dino Compagni (l. c., 78). — Comparez avec cet accueil fait à Henry VII par Dante et Dino ce qu'en dit Nicolas de Botronte (*Nicolai episcopi Butrontiniensis relatio de itinere italico Henrici VII imperatoris ad Clementem V papam;* ap. Muratori, *Scr. rer. ital.*, IX, p. 885), entièrement dévoué au Saint-Siége et envoyé auprès d'Henry VII en qualité de surveillant, pour ne pas dire espion du pape. Sa relation est presque un plaidoyer pour Henry VII, et sa description de l'enthousiasme italien ne saurait être suspecte. — Albertus Mussatus (*Alb. Mussati historia Augusta ;* ap. Muratori, *Scr. rer. ital.*, X, p. 1–800), secrétaire de la ville infidèle de Padoue, Guelfe zélé, bien que partisan de l'aristocratie, atteste également ces dispositions de l'Italie pour Henry VII. Je ne cite pas Jean de Cermenate (*Joann. de Cermenate, Hist. sub imp. Henrici VII* 1307–1313; ap. Muratori, *Ibid.*, IX, 1222), parce qu'il est Gibelin ardent et que son témoignage pourrait sembler entaché de partialité. Toutefois, son enthousiasme pour l'Empire (*passim* et p. 1274) est caractéristique, et on ne saurait mettre en doute son patriotisme; on n'a qu'à lire comment il traite les Allemands : *Sto-*

C'est le propre des grands cœurs, plus encore que des grands génies, de s'attacher opiniâtrement aux idées qui ont été la gloire et le bonheur des siècles passés, mais qui ont fait leur temps pour ne plus revivre jamais. C'est ainsi que nous voyons les Eschyle et les Aristophane, les Caton et les Brutus, aussi bien que les Dante et les Pétrarque, se cramponner avec toute l'énergie des âmes sincères à des formes politiques surannées, dans lesquelles l'histoire leur a enseigné de chercher le salut de leur pays. Rien de plus naturel, en effet, surtout pour des hommes chez lesquels l'imagination et l'enthousiasme dominent l'intelligence et le sens pratique, et ceux qui se targuent le plus de leur prescience s'aperçoivent souvent, au terme de leur carrière, que les temps ont changé et qu'ils ont fait fausse route toute leur vie. Qui ne le sait par l'expérience? Ce changement a lieu d'une façon si insensible, les conditions de la société se sont transformées si radicalement sans que nous nous en doutions le moins du monde, les idées de nos pères sont si loin d'être les nôtres, que parfois on est tenté de se demander si la vérité n'est pas elle aussi relative comme presque tout en ce monde. Tel a combattu toute sa vie avec conviction, avec courage, avec dévouement, pour une cause bonne, et n'a point réussi à la sauver; le vaisseau qu'il montait a sombré : faut-il qu'il perde son temps à en chercher les débris, à tirer de l'abîme

lida gens Germaniæ (p. 1274); *stolidus Theutonus* (p. 1273); *barbari* (p. 1257), — voilà les épithètes qu'il aime à donner aux hommes de l'Empereur; preuve de plus, s'il en était besoin, que l'on pouvait être Gibelin sans être ami de l'étranger. Ferretus de Vicence (*Ferreti Vicentini Hist. rer. in Italia gestarum a 1250 ad 1318*; ap. Muratori, *ibid.*, IX), le plus élégant latiniste de son temps, peu favorable à la cause impériale et moins encore à la cause populaire, constate également, comme malgré lui et avec humeur, cette disposition générale des esprits; ainsi (p. 1055) : « Plebs omnis » Italiæ quæ novis semper ducibus trahi quærit, lege fatorum alterna venientem Cæsarem » jam manifestis optabat applausibus. » Et plus loin : « Omnes turbæ gaudio valde » magno exultantes justi regis adventum præstolari visæ sunt metu deposito; semper » enim vulgus novis trahi fatis exultat. » — Que deviennent, après de pareilles remarques, le démocratisme guelfe, l'aristocratisme gibelin tant soutenus au XIX[e] siècle? — Le Vénitien anonyme, enfin, auteur d'une *Vita Clementis V* (ap. Baluze, *Vitæ pap. Avon.*, t. I, p. 87) : « Tunc oppressi cœperunt bene sperare. »

le gouvernail qui l'a dirigé jusque-là, ou vaut-il mieux qu'il cherche ailleurs son salut? Pendant les époques agitées où toutes les traditions historiques périssent, celui-là mérite bien de son pays qui veut lui conserver un de ces soutiens éprouvés; mais au réveil, au lendemain de ces terribles bouleversements, s'il peut être sage et si c'est toujours d'un grand cœur de jeter un regard en arrière sur la mer traversée pendant une nuit d'orage, de regretter la terre perdue et les souvenirs qu'on y a laissés, il n'est point permis à l'homme d'action d'essayer d'y revenir. — Qui peut le nier? C'est la démocratie qui infiltra au corps politique d'Athènes la maladie morale dont il devait mourir; les beaux jours de rude et honnête simplicité étaient déjà loin du temps d'Aristophane : toutes les âmes distinguées s'efforcèrent de retenir le passé. Comme le poète comique, le vieil Eschyle, Socrate, Platon, dirent, et ils ne se trompaient pas, que le mal était dans la démocratie; mais elle était, et aucun effort ne pouvait plus évoquer les mœurs, les sentiments, les idées du passé. Les hommes d'État, Périclès surtout, comprirent ce que les poètes ne voyaient pas, et voulant être de leur temps, renoncèrent au passé. C'est qu'il faut savoir s'accommoder de ce qui est, quand même ce qui est nous blesserait; il faut travailler sur l'étoffe qui est sous nos mains, tirer parti des éléments qui constituent la société nouvelle, améliorer si l'on peut; mais on n'a pas le droit de venir réclamer la restauration factice de ce que le courant irrésistible de la révolution a déraciné et emporté; et si les regrets sont plus puissants que la confiance, qu'on continue de chanter le passé et de le faire revivre dans l'art, mais qu'on n'essaie pas de le ressusciter dans la réalité (1).

(1) Combien les racines de l'institution impériale furent profondes, Pétrarque nous le prouve, et plus encore Énée Sylvius, qui soutint encore ce droit impérial et unitaire même après la déconfiture de Charles IV (V. Rendu, l. c., 52, 63, 97).

Pareille chose eut lieu à Rome, lorsque les honnêtes gens rêvèrent le rétablissement de cette république aristocratique qui avait fait la gloire du peuple-roi. Ils ne se doutaient pas que tout autour d'eux avait changé. Depuis cent ans, le premier Gracchus avait déjà sapé les fondations de la République, lorsque Caton ne s'apercevait pas encore qu'il n'y avait plus à Rome ni patriciens, ni républicains, ni Romains; qu'il n'y avait plus qu'une plèbe et un homme. Son cœur se brisa quand il vit la vérité, comme le cœur de Dante fut brisé le jour de la mort d'Henry de Luxembourg. Mais Dante était chrétien et poète : il se réfugia dans la foi et dans l'art, et, sur la ruine de ses rêves chéris de bonheur universel sur une terre pacifiée, il bâtit le plus grandiose monument que l'homme ait conçu, et y cisela en traits indélébiles les figures qui animèrent autrefois de leur vie ce monde mort à jamais ([1]).

C'est ce monde qu'il s'était obstiné, lui et beaucoup d'autres, à croire vivant encore, et cependant jamais il n'y eut de transformation plus radicale que celle que l'Europe avait subie pendant le XIIIe siècle. Sur son seuil, il nous semble voir se projeter encore la grande ombre de Frédéric Barberousse évoquant toutes les traditions de l'Empire. Quand il mourut à la tête de la chrétienté armée contre l'islamisme, loin du théâtre qu'il avait si longtemps rempli de sa voix puissante, le monde était encore un : il n'y avait qu'une religion, le catholicisme; qu'une loi, la loi romaine; qu'une langue, la langue des anciens Césars : l'unité était partout. Cent ans plus tard, tout avait changé : le grand schisme divisait l'Europe; les langues modernes s'étaient formées; un tiers-État indépendant grandissait partout; les derniers

([1]) On sait que la plus grande partie du *Purgatoire* et le *Paradis* tout entier, où peu d'amertume et de murmures rappellent encore le fougueux partisan dont toutes les espérances ont été si cruellement déçues, furent composés après la mort d'Henry VII, de 1314 à 1321 (V. *Feltro*, l. c., 197-224).

vestiges de la noblesse germaine avaient disparu dans la grande mêlée des Guelfes et des Gibelins; le premier chevalier de la chrétienté était allé chercher ses alliés sous le croissant; l'Italie du Midi avait reçu une organisation moderne qui détruisait tous les vieux éléments ou du moins les assimilait; la maison de France avait tué la féodalité depuis la Garonne jusqu'au Rhin, et avait fait de la France une grande puissance, car c'est de France que partit l'idée d'une grande nationalité, et conséquemment d'une résistance contre les deux pouvoirs universels, et c'est sous Philippe le Bel qu'elle fut d'abord formulée; l'Allemagne s'entre-déchirait et ses souverains aimaient mieux s'enrichir chez eux que d'aller chercher une gloire peu lucrative à Naples ou à Jérusalem. Une autre génération avait grandi, d'autres intérêts réclamaient leurs droits, d'autres idées divisaient les âmes. Mais pareille époque d'enfantement est douloureuse : l'Italie se tordait sur son lit de souffrances, « semblable à la malade qui ne peut trouver le repos sur sa couche, et en se retournant s'escrime contre sa douleur (1). » Elle ne pouvait savoir qu'elle allait mettre au monde le plus beau fruit que l'histoire ait vu mûrir dans sa longue course : la Renaissance. Au milieu de ces souffrances, un bruit frappe les oreilles de ceux qui n'espèrent plus : la chrétienté ne manque plus de chef; le redresseur des torts va venir; il va répandre la justice et la paix, et les temps vont reparaître où il n'y a eu qu'un seul troupeau et qu'un seul pasteur. Rien de plus touchant que la naïveté et la bonne foi des Italiens : Guelfes et Gibelins, tous les honnêtes gens, oublient leurs querelles et saluent César ressuscité. « Voici l'agneau de Dieu, voici celui qui a enlevé les péchés du monde (2). »

(1) *Purgatorio*, VI, fin.
(2) Dante (*Opere minori*, ediz. Fraticelli, ep. VII, p. 490). — Voyez, sur cette unanimité des partis à acclamer Henry VII, la note 1, page 183.

Dino Compagni ne reste pas en arrière du poète gibelin. Pour lui aussi, Henry est un messager du ciel venu pour punir les méchants et récompenser les bons; pour lui, ce n'est pas seulement la loi humaine rétablie, le saint Empire reprenant la tradition des siècles, comme pour Dante : aux yeux de Dino, Henry est avant tout le vengeur, le représentant de la justice divine. Cette âme naïvement pieuse, qui croit apercevoir le doigt de Dieu dans chaque événement, voit dans la mission de Henry un dessein profond de la divine Providence. Dino n'est pas Gibelin; par sa famille, il est Guelfe; il l'est aussi par patriotisme. Mais jamais les Guelfes n'avaient osé, malgré la haine qu'ils portaient aux empereurs, contester la légitimité et l'origine divine de l'empire (1). Un homme sincère pouvait donc, tout en restant Guelfe très-pur, considérer le rétablissement de l'empire comme un retour à l'état normal, à la liberté, et, partant, comme un grand bienfait. Le sentiment religieux s'y joignant, on conçoit jusqu'à quel point un homme passionné pour la justice, témoin de tant de violences et de tant d'iniquités, comme Dino, dut s'exalter. Cependant, il ne faudrait pas prêter au républicain modéré les idées développées, le système élaboré, achevé et complet de Dante, d'Albertus Mussatus, de Pétrarque. Ces hommes avaient vécu longtemps en dehors des petits intérêts, des intrigues de Florence ou de Padoue; ils avaient appris à s'élever plus haut, à envisager les événements et les pays à un point de vue plus général. Dino reste toujours Florentin, pendant que Dante est devenu cosmopolite, « citoyen du monde, » comme il s'appelle lui-même. Pour l'historien de

(1) Presque tous les historiens ont traité Dino de Gibelin, à cause de cet accueil enthousiaste fait à Henry VII et aussi à cause de sa sympathie pour les *Bianchi*. On l'a vu cependant revêtir des emplois suprêmes non-seulement dans la République guelfe de Florence, mais encore dans la corporation du Parti. Il est vrai qu'avant d'être Guelfe il est *popolano*, mais il ne cesse de protester de son guelfisme; il s'opposait seulement à ce que l'on fît des Gibelins de tous ceux qui n'étaient pas *Neri* fanatiques.

la république guelfe, c'est toujours Florence qui forme le centre du monde; c'est autour de Florence que tout tourne pour lui. Il a aussi peu que Dante sentiment de la grande révolution qui s'est accomplie. Comme Dante, il ne voit que la chrétienté unie sous le sceptre temporel d'un empereur et sous le sceptre spirituel du successeur de saint Pierre. Mais ce sont là des idées qui lui sont transmises de ses aïeux. Il y a peu pensé; il ne conçoit pas l'univers autrement; c'est la forme nécessaire à ses yeux, dans laquelle le monde doit se mouvoir. Dante n'accepte pas aveuglément; il examine, il met la tradition en système. Si Dino adopte cette forme, à peu près comme tout homme d'État pratique de nos jours ne combine qu'en s'enfermant dans l'idée de l'équilibre européen, Dante rappelle nos théoriciens et philosophes professeurs de politique, pour lesquels cette forme moderne est le résultat d'un système de philosophie de l'histoire. Dino croit que tous les maux de l'Italie en général, et de Florence en particulier, sont les conséquences du grand interrègne, dont les suites un peu éloignées, il est vrai, furent si heureuses pour l'Italie. On comprend aisément qu'au moment de cette transition, Dino n'ait pas pu encore entrevoir le nouvel état de choses. Bien que l'Italie n'eût jamais formé un seul État, et malgré les luttes incessantes entre l'empire et la papauté qui affaiblirent l'autorité de tous les deux, il y avait toujours eu la tradition d'une autorité supérieure; et si, dans les derniers cinquante ans, le pouvoir de César n'avait point agi, il était toujours considéré comme une autorité, vacante momentanément, mais incontestée dans son principe, devant laquelle tout devait fléchir, et les aigles impériales étaient encore sur le palais public de Florence [1]. Cette autorité suprême avait, par son inaction, laissé un jeu

[1] Dino Compagni, p. 89 : « L'aquile levarono dalle porte e dove erano intagliate » o dipinte. »

libre à l'anarchie ou à ce que les honnêtes gens appellent anarchie dans les moments de révolution, et qui n'est après tout qu'un déplacement de l'autorité; elle avait laissé faire le désordre, accumuler les violences et les crimes : comment ne l'aurait-on pas saluée avec enthousiasme lorsque, sortant de sa léthargie, elle allait rétablir l'ordre? Hélas! c'était trop tard. Lorsqu'elle reparut, le pouvoir était en d'autres mains, et ces mains n'étaient pas disposées à le lâcher : les villes de l'Italie s'étaient à tout jamais affranchies de toute tutelle, et se chargeaient elles-mêmes de rétablir l'ordre, de clore l'ère des révolutions, de créer un nouvel état social. Vouloir rétablir l'Empire après cette révolution, eût été une folie aussi grande alors que le serait aujourd'hui une tentative de fonder l'Italie sur l'indépendance municipale qui a fait sa grandeur aux XIVe et XVe siècles, tandis que partout en Europe les agrégations territoriales en grands États ont changé les conditions de la vie politique. Nous ne savons si Dino se résigna plus tard à s'accommoder de ce nouvel état de choses; mais d'après toute la tendance et la nature de son esprit, nous inclinons à le croire, du moins le voyons-nous, quatre ans plus tard, représenter sa ville natale auprès du Saint-Siége. Mais dans le moment, la douleur et la déception durent être grandes pour lui; car nous voyons que la plume lui échappe et qu'il n'a jamais eu le courage de remettre la main à cette partie de son ouvrage où il avait déposé toutes les espérances qu'il fondait sur le nouveau César. Dante, nous le savons, n'accepta jamais le nouvel ordre de choses qui avait donné un si éclatant démenti à ses plus chères théories. C'est que pour lui l'Empire n'avait pas été un fait, mais un principe et une conviction réfléchie.

Accompagnons cependant encore notre historien jusqu'au bout, et suivons-le dans ces années où il détourne ses regards de la scène restreinte sur laquelle il les avait fixés, pour em-

brasser l'événement qui devait remuer si profondément toute l'Italie et qui fut pour l'Empire comme le dernier éclat d'une lumière destinée à s'éteindre (1).

I. — L'EMPEREUR EN LOMBARDIE.

« L'Empire étant vacant par la mort de Frédéric II, ceux qui tenaient au parti impérial se trouvant accablés de lourds fardeaux et presque détruits *(venuti meno)* en Toscane et en Sicile, les gouvernements changés, la renommée et les souvenirs de l'Empire presque éteints, l'Empereur du ciel intervint et inspira au Pape et à ses cardinaux de reconnaître

(1) Les citations que nous intercalons dans le texte sans indication d'auteur, seront, dans ce chapitre, comme partout ailleurs dans le cours de ce travail, puisées dans Dino. Mais notre auteur étant incomplet dans cette partie, par des raisons que nous exposons plus loin, nous remplirons les lacunes en recourant à d'autres historiens contemporains. Il va de soi qu'ici les citations dans le texte deviennent inutiles : chez eux, nous ne cherchons que des faits authentiques; chez Dino, nous tenons à montrer le style et l'homme. Ceux de ces contemporains que nous consultons de préférence sont : Villani, au IXe livre; Ferretus Vicentinus, Albertinus Mussatus, Joannes de Cermenate et Nicolas Botrontinensis. Nous puisons souvent aussi à une source beaucoup trop négligée et que nous avons déjà bien des fois eu l'occasion de signaler : nous voulons parler des admirables *Istorie pistolese,* dont l'auteur est inconnu, et que Muratori a publiées dans ses *Script. rer. ital.*, XI, p. 367-530. Ce livre, si remarquable de style, et qui nous a fourni tant d'intéressants détails sur le siége de Pistoie en 1305 et 1306, contient un récit succinct, mais clair, véridique et animé, de toute l'expédition d'Henry VII (399-404). Une autre source, complétement négligée encore, est une *Vie de Clément V,* dans les *Vitæ Paparum Avenionensium* de Steph. Baluzius (Paris 1693, I, p. 85-94), écrite par un Vénitien contemporain, et qui est plutôt une vie d'Henry VII que de Clément V, dont il n'y est pas question le moins du monde. Les quatre autres *Vies* de Clément V contenues dans cette collection nous ont aussi donné quelques renseignements, sinon nouveaux, du moins confirmatifs des autres sources. On trouve de nombreux détails relatifs à la descente d'Henry dans la collection de Bœhmer (*Regesten Heinrichs VII,* Stuttgard 1844) et dans Pertz (*Monum. Germ., Hist.,* IV). — Nous n'avons pu nous procurer le livre estimé de Barthold : *Der Rœmerzug Kœnig Heinrichs von Lützelburg* (2 vol., Kœnigsberg 1830). M. Dœnniges n'a malheureusement pas publié son *Histoire d'Henry VII,* promise et parfaitement préparée, mais nous avons eu sous les yeux le résultat de ses études sur cette époque : *Kritik der Quellen zu einer Geschichte Heinrichs VII* (Berlin 1841), et ses *Acta Henrici VII* (*Ibid.* 1839). — M. Bonaini prépare une édition complète de tous les documents relatifs à Henry VII. — Le livre de M. Kopp (*Kaiser Heinrich und seine Zeit,* Lucern 1854) ne contient absolument rien de nouveau sur l'expédition d'Henry VII, et la traite d'ailleurs très-sommairement, comme le comporte la nature toute spéciale de son sujet, qui est une histoire des confédérations du moyen âge.

combien les bras de la sainte Église étaient affaiblis, au point que ses propres partisans ne lui obéissaient presque plus. Comme on n'avait ni bras ni défenseurs, on pensa faire un empereur qui fût juste, sage et puissant, fils de la sainte Église et dévoué à la foi; et on allait cherchant qui pouvait être digne d'un si grand honneur, et on trouva un homme qui avait longtemps vécu à la cour (d'Avignon), sage et de noble sang, juste et renommé pour sa grande loyauté (1), vaillant guerrier, de grande famille, homme d'un grand génie et de grande modération, à savoir : Henry, comte de Luxembourg de la vallée du Rhin en Allemagne. Il était âgé de quarante ans, de taille moyenne, bel orateur, bien de visage (2), mais un peu louche.

« Le comte avait été à la cour (du Pape) pour obtenir un grand archevêché d'Allemagne pour son frère, et en était parti après l'avoir obtenu. Or, cet archevêché (c'était celui de Trèves) avait une des sept voix de l'Empire; les autres voix, grâce à la volonté de Dieu, s'unirent à celle-ci et il fut élu empereur, dignité que la longue vacation de l'Empire avait presque fait considérer comme impuissante. »

Cette élection ne plut guère à Philippe le Bel, qui avait voulu faire donner la couronne impériale à son frère Charles, le fameux Sans-Terre (3), qui s'était tant distingué à Florence comme pacificateur, et comme guerrier en Sicile, et que Boniface VIII avait déjà décoré du vain titre d'Empereur d'Orient. Il semble que Clément V, qui poussa beaucoup à l'élection d'Henry, commençait à trouver un peu importune la tutelle en laquelle le tenait le fils aîné de l'Église; car il

(1) Je supprime la virgule que je trouve dans toutes les éditions entre *famoso* et *di gran lealtà*.

(2) *Ben fazionato* n'est plus italien, mais Benci croit devoir l'expliquer par *di buona faccia*.

(3) V. Baluzius (*Vitæ Pap. Aven.*, II, 119) et une lettre du cardinal Raymond. — V. d'ailleurs les *Gesta Balduini* (*Ibid.*, p. 113) et Villani (VIII, 101 et 102). — Déjà, sous Boniface VIII, Philippe avait nourri cette pensée (Villani, VIII, 62).

confirma aussitôt l'élection de Francfort [1] et engagea fortement le nouvel empereur à faire une descente en Italie... L'insuccès de la mission du cardinal de Prato, tout-puissant à la cour du Pape, et le refus péremptoire des Florentins d'obéir à l'injonction de Clément lors du récent siége de Pistoie, pouvaient bien être pour quelque chose dans cette politique assez surprenante de la part d'un pape et d'un pape français en particulier. Aussi ne tarda-t-il pas à s'en repentir, et nous le verrons bientôt intriguer, avec le prince français qui occupait le trône de Naples, contre celui que naguère il avait protégé.

C'est qu'en effet Henry prenait son rôle au sérieux. Rempli depuis son enfance de la plus haute idée du saint Empire, idéaliste, un peu rêveur même, les obstacles qui devaient s'opposer à la réalisation de ses rêves ne l'occupaient guère. Pour lui, le droit impérial prenait les proportions d'un dogme religieux [2]. C'était une de ces natures dont le moyen âge offre tant de types, alliant une modestie presque timide à des desseins chimériques et grandioses, une honnêteté toute bourgeoise à une exaltation religieuse qui lui faisait se considérer lui-même comme chargé d'une mission providentielle. Né sur les frontières de la France, il avait passé une

(1) C'est au mois de juillet 1309 (d'après Dino, p. 77), c'est-à-dire huit mois après l'élection de Francfort, que la confirmation papale fut expédiée (V. Et. Baluze, l. c., p. 16, 57, 70, 86), et Henry la reçut à Heilbronn au mois d'août de la même année (Voy. *Chronicon aulæ regiæ*, ap. Dobener, V, 192; voy. aussi Pertz, *Mon. Germ. Hist.*, IV, 495 et 496). Inghirami (*Storia della Toscana*, VII, 5) explique très-bien comment Clément V avait lui-même insinué le choix d'Henry de Luxembourg; malheureusement, ce livre est fait entièrement avec des sources de seconde et de troisième main : Ammirato, Pignotti et Sismondi sont presque les seuls auteurs cités comme sources.

(2) On ne peut guère s'imaginer quelle idée Henry s'était faite de la mission impériale et des droits de la couronne. Cet empereur sans armée, arrivant en Italie après soixante ans d'absence du gouvernement impérial, demande plus que Barberousse ni Frédéric II n'avaient pu obtenir avec leur puissance formidable. Il ne se contentait pas de la constitution et des droits accordés par la paix de Constance... il remontait aux décrets roncaliens qui avaient suivi la prise de Milan par Frédéric Barberousse. — V. Bœhmer (*Regest. Heinr.*, 368-477) : « Nedum humana. » dit-il dans un décret rendu à Pise en avril 1313, « nedum humana, verum etiam *divina* precepta quibus jubetur quod » *omnis anima* Romanorum principi sit subjecta »; — *Mon. Germ.*, IV, 544.

grande partie de sa jeunesse à la cour de Philippe le Bel, qui l'avait armé chevalier ([1]), et chez lequel il avait même pris service ([2]). Nous le trouvons à Lyon, en 1305, lors du couronnement du Pape, et à Poitiers, où il accompagne son frère, qui doit y finir ses études, commencées à Paris. La candidature de ce même frère, à l'archevêché de Trèves, l'avait tout récemment encore conduit dans le midi de la France; il parlait le français avec facilité et exclusivement ([3]), au point de l'imposer aux membres de son conseil ([4]). Bref, ce dernier représentant de l'Empire germanique était Français, comme pour achever de nous convaincre que la nationalité était chose de peu d'importance dans les idées du moyen âge ([5]); car quand même son langage et son éducation n'eussent pas été tout français, toute sa politique l'était au plus haut point. En effet, ce qui distingue l'esprit français dès les premières époques de l'histoire où il peut se montrer, ce qui en fait la grandeur et la faiblesse, c'est l'abstraction, c'est l'idéalisme. Ce penchant à se faire des idées générales, belles et vraies

([1]) Alb. Argentinus (118, 3).
([2]) Bœhmer (*Regest.*, l. c., 313-314).
([3]) Albert. Mussatus (l. c., p. 340) : « Il parlait, » dit-il, « *idioma gallicum.* »
([4]) Bœhmer (*Regest.*, l. c., introduction).
([5]) « Sa nature intime était tout allemande et n'avait rien du caractère français », nous dit Mr. Wegele (l. c., 185). C'est, ou ignorer ce que nous savons d'Henry VII, ou bien mal juger le caractère respectif des deux nations. Nous donnons dans le texte notre manière de voir à ce sujet, et nous nous contentons ici de rappeler les croisades de saint Louis et l'expédition de Charles VIII deux siècles plus tard, pour nous renfermer dans l'histoire du moyen âge et pour ne citer que les faits les plus connus. D'ailleurs, qu'on pense un peu aux relations de famille d'Henry VII et aux opinions des contemporains à ce sujet : son frère Balduin avait fait ses études à Poitiers et à Paris (V. *Gesta D. Balduini de Lucxenburch. Trev. Arch. et Henricis imp.*; ap. Stef. Baluzii, *Miscellaneorum,* vol. I, p. 105, Paris 1678); la sœur de son frère avait épousé le fameux Gui de Flandres; lui-même s'était marié avec une fille du duc de Brabant (*Ibid.*, p. 112), et il était beau-frère du comte de Savoie. On voit que dans sa parenté il y avait beaucoup de Flamands et de Brabançons, comme on en trouvait beaucoup dans son armée, où il y avait d'ailleurs un fort élément bourguignon (V. Ferretus Vicentinus, l. c., 1059). Alb. Mussatus (l. c., p. 216), parlant de lui avant son élection, le cite comme un prince français : « Inter ceteros utriusque Galliæ principes insignis habebatur. » M. Wegele pousse d'ailleurs le patriotisme — si ce sentiment mérite le nom de patriotisme — jusqu'à vouloir faire « une nature essentiellement germaine » de Dante, le caractère et le génie les plus *romans,* si je puis m'exprimer ainsi, qui ait jamais été (l. c., p. 92).

au point de vue absolu, mais que l'on veut aussitôt, et avec une certaine impatience, transporter dans le domaine des faits; cette manière de ne tenir aucun compte des circonstances du moment, des traditions historiques, des conditions réelles, des difficultés d'exécution, quand il s'agit d'appliquer une théorie ou un principe que l'on a reconnus bons, sont un de ces caractères particuliers de l'esprit français. Tous les grands politiques de l'Allemagne et de l'Italie du moyen âge et du XII[e] siècle sont éminemment pratiques. Ils ne demandent que le possible, s'accommodent des moyens termes, et, se contentant du moins quand ils ne peuvent avoir le tout, ils comptent quelquefois sur la force brutale, rarement sur la bonté de leur cause, sur la pureté de leurs intentions, sur la bonne foi de ceux auxquels ils ont affaire. Barberousse eût haussé les épaules à cette expédition romanesque, à peu près aussi aventureuse que celle de Charles VIII en 1494, à cette expédition entreprise sans argent (1), sans armée (2), sans que rien eût été préparé dans le pays où l'on allait entrer. Loin de se ménager des alliés pour le moment de la descente en Italie, d'organiser par exemple les forces éparses, mais considérables du parti gibelin, tant en Sicile qu'en

(1) Villani (IX, 7) : « Non era ricco signore di moneta » ; et Jean de Cermenate (l. c., p. 1239) : « Hic enim rex noster magnanimus erat et omnium virtutum dives, » pecunia et auro nimium pauper. »

(2) Il n'y avait que peu de gens autour de lui, et, parmi ce petit nombre d'hommes, à peine quelques Allemands. — Dino Compagni dit (p. 78) : « Avec *peu de chevaux* » il passa la montagne... *sans armes*. » — V. la liste des noms qui se trouvent dans sa suite (Ferretus Vicentinus, l. c., 1057) et la liste officielle de ses chevaliers dans les *Acta Henrici VII*, publiés par Dœnniges (II, 233). — Arrivabene (l. c., I, 118) lui donne 1,000 archers et 1,000 gens d'armes. Je ne sais à quelle source il peut avoir puisé cette donnée. Schlosser, cependant (*Weltgeschichte*, VIII, 114), donne le même nombre. Nicolas de Butronte (p. 887) dit simplement : « Tunc cum eo pauci erant. » De même Villani (IX, 7) : « Venne a Losanna con poca gente. » Et Albert. Mussatus (p. 330) dit qu'il partit avec 300 gens d'armes et 300 piétons. — Je sais bien que l'auteur anonyme des *Gesta Balduini et Henrici* (l. c., p. 119) dit que l'empereur arriva à Suze le 24 octobre *exercitu cum maximo*; mais cet auteur mérite très-peu de foi pour tout ce qui se rapporte à l'expédition d'Henry VII en Italie, où il ne l'accompagna pas; il est très-important, au contraire, pour les affaires rhénanes, qui ne nous occupent pas ici.

Toscane, en Romagne et en Lombardie, on repoussait les offres de service que les vieux partisans de l'Empire dans la Péninsule avaient faites le lendemain de l'élection à la cour de Spire ([1]), où Henry avait solennellement annoncé son dessein de reprendre le chemin de Rome ([2]). On ne voulait pas entendre parler de partis. Henry ne souffrait pas même que l'on prononcât en sa présence les vieux noms de Gibelin et de Guelfe ([3]). Mais en faisant ainsi abstraction de ces partis, il prouvait qu'il ne connaissait absolument rien aux affaires d'Italie. Il voulait y venir en pacificateur, effacer tout souvenir des anciennes luttes; il croyait que sa seule apparition au delà des Alpes allait suffire pour tout calmer et faire rentrer dans l'ordre. Dante et Dino avaient une idée peut-être plus haute encore que l'Empereur de la mission impériale; mais ils avaient cet instinct politique que les Italiens ont le talent de ne jamais perdre, même au milieu de leur plus ardent enthousiasme, et dont ils semblent avoir hérité de leurs aïeux les Romains. Dante et Dino voyaient qu'avant de donner la paix il fallait faire justice, et ils voulaient qu'avant de rendre un chef à la chrétienté on guérît les membres, fût-ce par le fer et le feu. Henry savait si peu ce qu'était l'Italie, ce qu'étaient les besoins où les habitudes du pays, qu'il ne fit point un pas sans la permission du Saint-Siége, et que, pendant près de deux ans, il se laissa prendre à la comédie que lui jouait Robert de Naples ([4]). Quant aux Guelfes de Florence, c'est-à-dire la tête et le cœur du parti anti-impé-

([1]) Nicol. Botront. (l. c., p. 888) et Leon. Aretino (*Histor.*, l. IV). — « Exules » florentini ad eum confluere dicebantur » (Alb. Mussatus, p. 268). — Guido della Torre, le chef des Guelfes lombards, y envoya également, et promit de venir à la rencontre de l'empereur à Lausanne avec des troupes, promesse qu'il ne tint nullement (V. Albertus Argentinus, 116, 9-12, et Muratori, *Ann. ital.*, VIII, 41).

([2]) Alb. Mussatus, p. 395, rubr. 8.

([3]) Dino Compagni, 79; Nic. Botr., 839; Alb. Muss., 340; Villani, VIII, 21.

([4]) A Asti, on lui montre des lettres qui prouvent les menées coupables de Robert. Henry ne consent pas à y ajouter foi, et les fait brûler (Nic. Botront., 890). — V. sur Robert, *Paradiso*, VIII, 145.

rial, il lui laissa tout le temps nécessaire pour se préparer à lui résister à l'aise, et n'écouta même pas les appels ardents de Dino et de Dante.

Précédé par ses ambassadeurs, qui partout, excepté à Florence (1), avaient été bien reçus, l'empereur se mit en marche pour l'Italie au mois de septembre 1310, et après avoir reçu à Lausanne les députés de toutes les républiques et seigneuries de l'Italie, à l'exception de Florence (2), ce qui le frappa beaucoup, et ayant renouvelé au pape sa promesse de respecter l'Église et de n'empiéter en rien sur le patrimoine de saint Pierre (3), il arriva à Suze le 24 octobre (4). Si des ambassadeurs officiels étaient venus à sa rencontre jusqu'à Lausanne, et des commissaires officieux jusqu'à Spire et Mayence, ce fut bien autre chose encore à Suze et surtout à Turin. Les Gibelins en particulier, Dante dans le nombre (5), lui promirent monts et merveilles et le poussaient en avant, l'assurant de leur appui s'il les faisait rentrer dans leur patrie, s'il anéantissait le parti guelfe (6). Mais « il ne voulut

(1) Villani, *ibid.*; *Mon. Germ., hist.* IV, 519. — Cette ambassade avait été confiée à Louis de Savoie (V. Simone della Tosa, l. c., 160). Les Florentins, d'ailleurs, n'avaient pas attendu l'arrivée des ambassadeurs de Henry pour lui montrer leur antipathie. Dino nous dit (p. 78) : « Dans son premier conseil, il fut offensé par les Florentins; car, » c'est sur leurs prières que l'archevêque de Mayence lui conseilla de ne pas partir et de » se contenter d'être roi d'Allemagne, en lui représentant toutes les difficultés et les dan- » gers de la descente en Italie. »

(2) Villani (IX, 7) : « L'Imperadore domandò perchè non v'erano... » etc.

(3) *Monum. Germ.*, IV, 501 : « Promissio lausannensis. » — Les *Annales mediolanenses anonymi* (ap. Muratori, *Scr. rer. ital.*, XVI, 691) nous donnent les paroles d'un serment prêté par Henry avant même qu'il ne se mît en route, et dont celui de Lausanne ne fut qu'une doublure : *Ego, etc., etc., ... juro quod ecclesiam romanam et fidem catholicam pura fide totisque viribus conservabo et defendam... papæ Clementis suorumque successorum personas, honorem et statum contra omnem hominem cujuscumque existat præeminentiæ et dignitatis seu status, manutenebo, defendam et conservabo.*

(4) Ferretus Vicentinus, l. c., 1057. Ptolémée de Lucques (ap. Baluz., l. c., I, 38) dit « vers la Toussaint. »

(5) Balbo, l. c., 336, et Fauriel, I, 215. Le fait est cependant incertain, quoique vraisemblable.

(6) Nicol. Botront., l. c., 889. — Les seigneurs, il est vrai, étaient presque tous Guelfes en Lombardie, comme dans le reste de l'Italie; mais Arrivabene (*Secolo di Dante*, I, p. 193) a tort de généraliser ce fait. Il n'en fut nullement ainsi avant 1300

pas entendre parler, nous dit Dino, de parti guelfe ou de parti gibelin, et les faux bruits l'accusaient à tort (de partialité). Les Gibelins disaient : Il ne veut voir que des Guelfes ; et les Guelfes : Il ne reçoit que des Gibelins ([1]). »

Henry allait bientôt comprendre l'impossibilité d'une politique toute de conciliation et d'impartialité dans un pays aux haines aussi vivaces, aux passions aussi bouillantes, et que les révolutions successives avaient rempli de tant de douleurs et d'infortunes, imméritées ou méritées, mais toujours cuisantes et impatiemment supportées. La complaisance avec laquelle tout le monde sur son chemin lui rendait hommage, le trompait encore. Il avançait toujours lentement et en augmentant constamment son armée de tous les mécontents qui affluaient. L'argent fut moins prompt à lui arriver. Cependant, « l'empereur était bien déterminé à remplir sa promesse, car il était seigneur qui estimait beaucoup la foi jurée..., et à l'époque fixée il arriva à Asti ([2]), où il rassembla des troupes, prit les armes, équipa ([3]) ses cavaliers, et d'où il vint descendant de ville en ville, portant la paix comme s'il était un ange de Dieu, et recevant les hommages partout sur son chemin jusqu'à Milan ([4]). »

On doutait fort de la soumission volontaire de cette ville importante. Les Torriani y avaient toujours la seigneurie et

ni après 1310, puisque les Gibelins, notamment Ezzelino à la premiere époque, Can Grande et Visconti à la seconde, dominaient en Lombardie.

([1]) Dino Compagni, p. 79. — Nic. Botront. (p. 889) nous cite des mots semblables d'Henry : « Ipse partem in Lombardia non haberet; sed totum, nec partem vellet tenere » in Lombardia; nec pro parte venerat, sed pro toto. » Alb. Mussatus (l. c., p. 340) dit également de lui : « Gibolengæ guelfæve partium mentiones abhorrens », et Villani lui fait dire dès Lausanne (IX, 7) : « Nostro intendimento era di volere i Fiorentini « tutti e non partiti. »

([2]) Ferr. Vicent., 1057; Nic. Botr., 890.

([3]) *Ammuni* se trouve souvent pour *ammoni;* mais je le prends dans le sens de *munire,* bien que je ne me rappelle pas l'avoir vu employé dans ce sens, celui de la phrase n'admettant que cette traduction.

([4]) Dino Compagni, 78. — On ne trouvera pas ces expressions si exagérées en réfléchissant qu'Henry vint, en effet, en libérateur, ramenant partout les bannis, *à quelque parti qu'ils appartinssent,* et qu'il mit partout des vicaires généraux à la place des tyrans.

y formaient le centre des Guelfes lombards. Le chef entreprenant des Gibelins milanais, Maffeo Visconti, avait réussi, il est vrai, pendant un exil de plus de cinq ans, à se faire un puissant parti en Lombardie ([1]); mais c'était un homme nouveau pour ainsi dire, peu aimé de la population de la ville, qui était attachée et dévouée à l'héritier de la plus ancienne famille de Milan, à Guidotto della Torre. Cependant, tout se passa au mieux. « Quand l'empereur fut arrivé là où se séparent les chemins, dont l'un conduit à Milan et l'autre à Pavie..., Maffeo Visconti leva la main et dit : Sire, cette main peut te donner et enlever Milan. Viens à Milan, où sont mes amis, et personne ne pourra nous le prendre. Si tu vas à Pavie, tu perds Milan ([2]). » L'empereur, fidèle à sa résolution de ne prendre parti pour personne, envoie un de ses maréchaux, de la famille même des Torre, à Milan pour traiter avec Guidotto; mais « les bonnes paroles » de son cousin ne tranquillisent guère le seigneur de Milan, qui, malgré toutes les promesses, « n'augurait rien de bon *(dubitava)* de son arrivée et craignait de perdre la seigneurie. Il lui semblait donc opportun de se préparer à la guerre ([3]). » Il arma en effet et fortifia la ville. Cependant, l'empereur, refusant l'invitation du comte Filipponi, seigneur de Pavie, «suivit tranquillement *(con piano animo)* le conseil de M. Maffeo Visconti, et se tourna vers Milan, laissant Pavie à sa droite, passa le Tessin à gué et traversa le territoire de Milan sans opposition. » Les Milanais eux-mêmes vinrent au devant de lui, quand ils virent que Henry poursuivait son plan avec calme et sans se laisser détourner. « M. Guidotto della Torre, voyant tout le peuple aller à sa rencontre, se mit également

([1]) Dino Compagni, 78 : « Era capitano quasi di tutta Lombardia, uom savio e » astuto più che leale. »

([2]) Dino Compagni, *ibid.*, et Nic. Botr., 891.

([3]) Manni lit *non gli parea*, ce que Benci change avec raison en *gli parea;* car il y aurait contre-sens.

en mouvement ; et quand il fut près de lui, il jeta sa baguette par terre, descendit de cheval, lui baisa le pied, et comme un homme sous l'empire d'un charme *(incantato)*, il fit le contraire de ce qu'il avait voulu faire (1). »

« L'empereur fut reçu à Milan en grande fête par le peuple, et il réconcilia M. Guidotto et M. Maffeo, ainsi que leurs partisans. Il fit beaucoup d'autres belles choses et tint plusieurs parlements (2). » Aussitôt arrivé, Henry, qui tenait beaucoup plus aux formes qu'au fond des choses, et qui espérait être réellement maître de la Lombardie lorsqu'il serait couronné roi, s'occupa de l'affaire de son couronnement. « Il était d'antique usage que l'empereur prît la première couronne (3) à Monza. Mais pour plaire aux Milanais et pour ne pas revenir sur ses pas, Henry, avec son épouse, prit la couronne de fer à Milan, dans l'église de Saint-Ambroise, le matin de la Noël 1310. Cette couronne était de fin acier, imitant des feuilles de laurier, fourbie et brillante comme une épée, et ornée de beaucoup de grosses perles et autres bijoux (4). Il tint grande et brillante cour à Milan, et le matin du 1er janvier 1311, l'impératrice distribua beaucoup de dons à ses chevaliers. »

Voilà comment le nouveau César, le « miséricordieux Henry *(divus et caesar et augustus)*, » employa un hiver précieux, pendant que le roi Robert et Florence formaient

(1) Cf. Alb. Mussatus, 337; Nic. Botr., 893; Jean de Cermenate, 1237. Ce dernier, très à même d'être bien instruit sur les affaires de Milan, où il fut notaire municipal, nous raconte tout au long cette humiliation de Guido avec les mêmes détails que Dino, un peu plus circonstanciés cependant : il ajoute qu'il y eut une légère rixe : les Allemands voyant qu'on ne baissait pas les étendards devant l'empereur, les auraient saisis et foulés aux pieds. — Cf. Muratori, *Ann. d'Ital.*, VIII, 43.

(2) V. Dino Compagni, l. c., et Dœnniges, *Acta Henrici*, I, 21).

(3) La première des deux couronnes d'Italie.

(4) Comme on ne put trouver à Monza la vraie couronne, on en avait fait faire une pour la circonstance par Lando de Sienne (V. Bœhmer, *Regest. Heinr.*, 347; *Gesta Trev.*, 824; Villani, IX, 9; Pertz, *Monum. Germ.*, IV, 504-509). — V. aussi *Annales mediolanenses anonymi* (ap. Muratori, XVI, 692), curieuse source sur tout ce couronnement et sur l'émeute.

contre lui une ligue formidable (1), et que déjà le Pape méditait de le perdre, ou, pour nous servir des mots de Dante, « le Gascon trompait le grand Henry (2). » Celui-ci avait encore toutes ses illusions et était loin de vouloir s'engager dans un parti. Cependant, les Guelfes commençaient déjà à l'abandonner, et tandis que de toutes parts de nobles visiteurs affluaient à Milan, « les Guelfes n'allaient plus chez lui et les Gibelins lui rendaient de fréquentes visites, parce qu'ils en avaient plus besoin (3); et pour avoir supporté tant de souffrances *(incarichi)* pour l'Empire, il leur semblait qu'ils devaient occuper un rang plus élevé. Mais la disposition de l'empereur était bien juste, car il aimait et honorait tout le monde également comme ses sujets. » C'est pendant ces quartiers d'hiver de Milan que vinrent successivement faire soumission les ambassadeurs des Crémonais, des Génois, les seigneurs de Pavie, de Lodi et d'autres villes; et bien que Dino loue l'Empereur de ce que « sa vie ne se passait ni à écouter la musique, ni à chasser les oiseaux, ni à s'amuser, mais dans des conseils continuels et à envoyer des vicaires dans les villes pour pacifier les discordants, » il semble qu'il eût mieux fait de soumettre de force ce qui s'opposait, et de marcher sur Rome et Florence (4), que de laisser à ses ennemis le temps de se fortifier. Dante le lui dit (5) : « O successeur de César et d'Auguste! lorsque tu descendis les crêtes de l'Apennin..., soudain les longs sou-

(1) Villani, IX, 7, 8, 9, 16, 17; Ptolémée de Lucques, *Vitæ Clementis* (ap. Baluz., I, p. 40); Muratori, *Annali ital.*, VIII, 41; le même, *Antiq. Ital.*, IV, 615-622; Mazzarosa, *Storia di Lucca*, p. 126.

(2) *Paradiso*, XVII, 82.

(3) Je me permets de changer la ponctuation des éditions italiennes, et de lire, au lieu de « aveano maggior bisogno per gl' incarichi dell' impero portati. Parea loro » dovere... » — : « *maggior bisogno. Per gl' incarichi dell' impero portati parea* » *loro dovere.* »

(4) Florence (d'après Villani, IX, 9) défendit à toutes les villes de la ligue d'aller rendre hommage à l'empereur à Milan, et (*Ibid.*, IX, 10) elle commença à fortifier ses défenses.

(5) *Opere minori*, III, 488. — V. notre Append. sur cette lettre et celle citée plus haut.

pirs s'arrêtèrent et les fleuves de larmes se séchèrent, et, comme lorsque le soleil chéri se lève à l'horizon, une nouvelle espérance d'une ère meilleure brilla pour l'Italie... Mais pourquoi notre soleil... croit-il devoir s'arrêter?... Nous nous étonnons que tu apportes tant de retard, étant depuis longtemps déjà vainqueur dans la vallée du Pô, et que tu abandonnes la Toscane, que tu l'oublies, que tu la négliges, comme si tu croyais que les droits tutélaires de l'Empire se bornent aux confins de la Ligurie, sans savoir que la souveraineté romaine ne se renferme ni dans les frontières de l'Italie ni dans les limites de l'Europe aux trois coins; car, bien que par la violence qu'elle a subie, son domaine ait été rogné de tous côtés, elle touche cependant, selon ses droits imprescriptibles, les flots d'Amphitrite, et se contente à peine d'être renfermée par les ondes stériles de l'Océan... Rougis donc de te laisser si longtemps retenir dans un petit coin de terre, toi qu'attend le monde entier. Qu'il n'échappe pas à la sagesse d'Auguste, que la tyrannie toscane se fortifie dans la confiance en ton retard, et qu'en excitant tous les jours l'orgueil des méchants, elle cueille des forces nouvelles et accumule insolence sur insolence. »

Henry n'écoutait pas ce langage passionné : il se berçait toujours de l'illusion que la seule apparition de sa personne suffirait pour tout faire rentrer dans l'ordre. Il n'eut pas longtemps à attendre pour éprouver quel était le respect dont étaient remplies les populations envers César-Auguste. Il avait besoin d'argent. Les deux chefs de parti à Milan, à peine réconciliés, profitent de cette circonstance pour ameuter le peuple, riche et pauvre, contre l'empereur, qui se voit obligé d'envoyer un de ses maréchaux pour réduire la « fidèle » ville et pour s'emparer des barricades. Maffeo Visconti, voyant que la chose tournait mal, avait à temps abandonné son nouvel allié, et fut comblé d'honneurs et de

bontés par le confiant et simple Henry. « Alors commença à monter M. Maffeo Visconti, et les della Torre et leurs partisans commencèrent à baisser. La méfiance devint plus grande encore que la haine. »

L'empereur recommanda la ville à M. Maffeo (1), lorsque il la quitta enfin après quatre longs mois, en avril 1311, pour se mettre ne route contre Crémone, naguère encore si soumise, maintenant en révolte ouverte; car « l'ennemi, qui ne dort jamais, mais qui sème et récolte toujours, avait mis la discorde dans le cœur des nobles de Crémone et les avait excités à la désobéissance. » On y avait suivi en tout point l'exemple des Milanais. Les chefs des deux partis ennemis se réconcilièrent momentanément pour se réunir contre l'empereur, dont ils chassèrent le vicaire. Quand Henry l'apprit, « il ne s'emporta point; mais, en homme d'une âme altière, il les cita : ils n'obéirent pas et rompirent leur foi et leur serment. Les Florentins envoyèrent aussitôt un ambassadeur (dans la ville rebelle) pour ne pas laisser le feu s'éteindre. Celui-ci promit des secours en hommes et en argent, ce que les Crémonais acceptèrent, et ils se mirent à fortifier leur ville. »

(1) Dino Compagni, 80. — J'ai passé rapidement sur cette émeute de Milan, dans laquelle Maffeo Visconti joua un rôle si habile et si peu honorable, et fonda la grandeur future de sa maison, parce que Dino, n'aimant pas à parler des choses qu'il ne connaît pas très-exactement, ne s'étend presque pas sur cette affaire. — Cf. Villani (IX, 11), qui va jusqu'à accuser Maffeo de n'avoir pas seulement abandonné la cause des révoltés, mais de l'avoir même dénoncée : « Messer Maffeo sotto la detta promessa il tradì e tutto » palesò allo imperatore »; mais c'était là un faux bruit répandu en Lombardie. Ferretus Vicentinus (l. c., 1060-1062), qui fait de toute cette conspiration un épisode de roman fort dramatique, représente Maffeo comme l'instigateur à la fois et le traître qui, dans la nuit précédant le jour de l'exécution, serait allé avertir Henry. Mais Nicolas de Botronte (l. c., 897) nous dit que l'empereur avait voulu arrêter Maffeo, et que lui, Nicolas lui-même, est allé le chercher dans la maison du chancelier; Albertus Mussatus (l. II, r. 5, p. 342), qui avait eu entre ses mains les actes du procès, nous le confirme, et Jean de Cermenate, enfin (1244 et 1245), également témoin oculaire, est aussi en contradiction avec Villani et Ferretus, qui n'ont écrit tous les deux que sur oui-dire. Mais, encore une fois, nous n'écrivons point une histoire d'Henry VII, et nous n'avons aucun intérêt d'entrer dans de plus amples détails. Notre but est simplement de remplir les lacunes que Dino a laissées dans ce dernier livre de son histoire qu'il n'a pas revu, et en général de ne donner des notices historiques qu'autant qu'elles sont nécessaires pour l'intelligence de notre auteur. Pour tout le reste, nous renvoyons aux ouvrages spéciaux cités plus haut.

Cependant, à son approche, on revint sur ces idées de résistance. « Les délégués de la ville allèrent à sa recontre à pied et lui exposèrent qn'ils ne pouvaient pas supporter les charges qui leur étaient imposées, qu'ils étaient pauvres et qu'ils obéiraient sans vicaire. L'empereur ne leur répondit pas; mais ils furent avertis par lettres secrètes que, s'ils voulaient obtenir leur pardon, il fallait envoyer un grand nombre de citoyens pour demander grâce, parce que l'empereur voulait qu'on l'*honorât*. Ils en envoyèrent bon nombre en effet, qui, pieds nus, têtes nues, en simple chemise, la corde au cou, l'entourèrent en lui demandant grâce, sans qu'il leur parlât; car au milieu de leurs supplications, il poursuivait toujours sa marche vers la ville. Arrivé là, il trouva la porte ouverte, y passa, s'arrêta, et mettant la main à l'épée et dégaînant, les reçut sous son épée. » La forme et « la dignité impériale » étaient sauves, qu'importait le reste?

« Les grands et puissants qui avaient été coupables, ainsi que le noble chevalier florentin Rinieri Buondelmonti, le podestat qui avait été envoyé pour les soutenir contre l'empereur, étaient partis avant qu'il n'arrivât. Il fit donc saisir tous les grands qui étaient restés, ainsi que tous ceux qui vinrent lui demander grâce, et les retint en prison. Quant à la ville, il la réforma *(riformò)*. Pour ce qui est de l'interdit impérial, il l'en releva et il envoya les prisonniers à Riminingo. »

L'issue malheureuse de ce mouvement, pas plus que la sévérité de l'empereur à cette occasion, n'empêchèrent les citoyens de Brescia de suivre l'exemple de Milan et de Crémone, pendant que Henry séjournait encore en cette dernière ville, où il jura définitivement l'alliance conclue avec Philippe le Bel avant son départ (1).

(1) Dœnniges, *Acta Henr. VII*, II, 9; *Mon. Germ.*, IV, 514, 515.

Brescia était divisée, comme toutes les villes de l'Italie, en deux parties : Le chef du parti gibelin, prédominant depuis quelque temps, avait décidé la ville à se rendre, et l'empereur, par un excès de générosité ou pour se concilier les Guelfes, avait confié le gouvernement de la ville au chef même de ces derniers. Lorsqu'au moment de marcher contre Crémone, il avait envoyé demander à Brescia que l'on fît partir le contingent de troupes dû, le rusé chef guelfe avait profité de l'occasion pour débarrasser la ville de tout élément hostile, en lui envoyant tous les guerriers gibelins. « Dès que l'empereur s'aperçut de cette manœuvre, il fit demander certains autres Bresciens nominativement : ils ne vinrent point; alors il les fit citer en leur fixant un terme et en les menaçant d'une peine : ils n'y vinrent point encore. Voyant leur mauvais vouloir, l'empereur, accompagné de peu de monde, sortit de son palais, se fit ceindre du glaive, et, tournant son visage vers Brescia, il mit la main à l'épée, puis la tirant à demi du fourreau, il maudit la ville de Brescia. »

Après avoir laissé un vicaire à Crémone, « l'empereur marcha sur Brescia avec son armée, accompagné d'une grande partie des Lombards, comtes et seigneurs, et sur les conseils qu'on lui donnait, en fit le siége : on lui disait en effet que cette ville ne pouvait tenir parce qu'elle manquait de provisions et que la récolte de l'année précédente tirait à sa fin; que ses habitants se rendraient aussitôt qu'ils le verraient campé autour de leurs murs. Si vous la laissez tranquille, ajoutait-on, toute la Lombardie est perdue et la ville deviendra l'asile de tous vos adversaires. En outre, la victoire que vous allez remporter est faite pour effrayer tous vos autres ennemis. » Il croyait d'ailleurs déroger de sa dignité impériale en laissant impunie, même momentanément, une révolte contre son autorité sacrée [1]. Il résolut donc

[1] *Civitas Brixiensis nefando ausu nostro culmini rebellavit et indignum erat*

d'assiéger la ville, et fit venir en ce but les ingénieurs *(maestri)* et le matériel de siége nécessaire.

On vit bientôt combien on avait trompé l'empereur.

Pendant qu'il perdait son temps devant Brescia, Florence et le roi Robert armaient, ramassaient de l'argent, soulevaient les populations. En vain Dante, dans un langage de prophète, appela-t-il le roi; plus cette petite ville lui opposait de résistance, plus Henry s'obstinait à la prendre de force. Le siége prit bientôt un caractère de cruauté qui fait horreur même après les scènes de Pistoie et d'autres guerres de l'Italie. L'empereur sentait ses illusions s'en aller une à une: il était venu porter la paix et il lui fallait faire la guerre; il avait agi avec générosité envers ses ennemis, et ceux-ci l'avaient trahi partout; la petite ville de Brescia l'arrêtait au milieu de cette marche solennelle qu'il avait rêvée à travers les terres de l'Empire. Tout l'irritait, tout devait l'aigrir: son armée fut décimée par les chaleurs; la fleur de la chevalerie périt; lui-même prit là le germe de la maladie qui allait l'emporter deux ans plus tard; son frère bien-aimé, le vaillant et chevaleresque Walram, succomba; « bien des comtes, chevaliers et barons périrent devant Brescia, et beaucoup d'Allemands et de Lombards y tombèrent malades, car le siége dura jusqu'au 18 septembre. »

L'empereur irrité et impatienté, les assiégés désespérés, on comprend le caractère que prit bientôt la lutte. Tebaldo Brucciati, le chef de la ville lui-même, qui était venu personnellement, lui le Guelfe, il y avait un an, à Spire, pour appeler l'empereur en Italie contre sa propre ville natale; Tebaldo Brucciati auquel Henry avait confié le gouvernement de la ville en mécontentant le chef gibelin, et qui l'avait si

nimisque improvidum nos inde discedere donec sub sceptro nostro colla submitteret, ne forte fieret reliquis Lombardie civitatibus in scandalam et ruinam (Document cité par Kopp, l. c., p. 153, n. 2).

effrontément trahi en se mettant à la tête de la résistance lombarde et en excluant de la ville tous les partisans de l'empereur, fut victime de la violence des assiégeants. « Dans une sortie, par un effet de la justice divine, son cheval fit un faux pas et tomba. Lui-même fut saisi et amené devant l'empereur, qui se réjouit beaucoup de cette prise. Après lui avoir fait subir un interrogatoire, il le fit traîner autour de la ville, cousu dans une peau de bœuf, puis lui fit couper la tête et écarteler le tronc. Quant aux autres prisonniers, on les pendit. »

Les assiégés ne le cédaient pas en cruauté aux impériaux. « Ils devinrent si cruels envers les assiégeants, que lorsqu'ils en faisaient un prisonnier, ils le plantaient sur les créneaux afin qu'on le vît, et là ils l'écorchaient vif et montraient grande cruauté; lorsque les assiégeants faisaient des prisonniers, ils les pendaient. Ils se faisaient ainsi la guerre chaudement, les uns et les autres dedans et dehors, avec tours et machines. Mais on ne put si bien investir la ville que des espions florentins n'y entrassent, qui consolaient les Bresciens par des lettres et leur apportaient de l'argent. »

Mais enfin, « comme le pays était pauvre, et la chaleur grande, comme on tirait les vivres de très-loin, comme les chevaliers étaient affaiblis *(gentili)*, et comme dans la ville beaucoup de gens mouraient de faim et des fatigues que leur causaient les veilles auxquelles ils étaient obligés par la crainte continuelle d'une surprise, on convint, le 14 septembre 1311, par la médiation de trois cardinaux qui avaient été envoyés auprès de l'empereur par le Pape, d'une capitulation avec les Bresciens, par laquelle ceux-ci remettaient la ville à l'empereur, contre la promesse d'avoir la vie sauve et leur avoir respecté, et ils se rendirent à ces cardinaux [1].

[1] Le pape lui avait envoyé ces cardinaux pour le couronner à Rome (V. Ptolémée de Lucques, *Vitæ Clementis V;* ap. Baluzium, l. c., 42).

« L'empereur fit son entrée en ville et tint ses promesses. Il fit détruire les murs, exila quelques Bresciens et s'en retourna de ce siége avec beaucoup moins de cavaliers qu'il n'en avait en y arrivant; car beaucoup y moururent, beaucoup en revinrent malades. »

C'est ainsi qu'Henry avait perdu quatre mois à Milan et quatre autres devant Brescia, répit dont Robert et les Florentins avaient habilement profité (1). C'est en vain que dès le mois d'avril, Dante, parlant au nom de tout son parti, l'avait exhorté à marcher sur Florence. « Tu passes l'hiver, tu passes le printemps à Milan, et crois-tu tuer l'hydre pernicieuse en coupant les têtes une à une?... Que te vanteras-tu d'avoir accompli, unique chef du monde, lorsque tu auras fléchi la tête de la félonne Crémone? Est-ce que soudain la rage ne va pas éclater à Brescia ou à Pavie?... et lorsque, flagellée, l'hydre se sera apaisée là, elle s'élèvera en se gonflant à Verceil ou à Bergame, tant que la cause première de ce mal n'est enlevée, et tant que, la racine d'un pareil égarement étant arrachée, les rameaux épineux ne dessèchent avec le tronc?... Ne sais-tu pas, ô le plus glorieux des princes, et n'aperçois-tu pas du sommet de ton élévation, où se blottit, à l'abri des chasseurs, le renard odieux? Ce n'est pas dans le Pô rapide ni dans le Tibre que s'abreuve l'animal; mais ce sont les flots du fleuve Arno que sa gueule empoisonne. — Ne le sais-tu pas? — Florence, s'appelle cette peste. Voilà la vipère qui se tourne contre les entrailles de sa mère; voilà la brebis malade qui souille de son infection le troupeau de son maître; voilà la Mirrha criminelle et impie qui a soif des embrassements de son père Cynaras! »

On a bien souvent reproché à Dino et à Dante ces appels réitérés de l'étranger contre leur patrie; mais on semble ou-

(1) Villani, IX, 10.

blier que leur patrie était gouvernée exclusivement par un parti ou, pour mieux dire, par une coterie. Ce n'est pas sur la ville de Florence qu'ils appellent la colère et la vengeance divine, mais sur le parti qui y domine, sur les quatre Neri dont Dino nous a laissé les portraits repoussants et qui exploitaient la république à leur profit, en opprimant et en terrorisant les uns, en poursuivant les autres. Peut-on s'étonner que celui qui mettra fin à cet état de choses inique, révoltant, soit accueilli comme un Messie par les hommes de parti, comme « un ange du ciel, » pour me servir de l'expression de Dino, par tous ceux qui, patriotes dans le vrai sens du mot, n'appartenant à aucun parti, voulant le bien et aimant la liberté, gémissaient sous un joug insupportable? C'est un juge que l'on appelle dans la patrie, et non un ennemi (1). D'ailleurs, ces enthousiastes et ces victimes impatientes calculaient juste, malgré leur fanatisme et leurs souffrances. Si Henry était arrivé devant Florence au printemps de 1311 au lieu d'y arriver à la même époque de l'année 1313, la ville eût été prise. C'était du moins l'opinion de tout le monde, même des ennemis de la cause impériale (2). Du reste Henry paraît s'être aperçu, trop tard malheureusement, qu'il avait fait une faute, qu'il aurait fallu frapper au cœur. Ses alliés se refroidissaient, ses amis commençaient à se méfier de lui. En Lombardie, les prédictions de Dante se réalisaient point

(1) Les invectives de Fra Guittone contre Florence sont bien plus violentes encore que celles de Dino Compagni, sinon que celles de Dante (V. sa lettre XIV, publiée par Nannucci, *Letter. del primo secolo*, II, p. 137 et suiv., et Cantù, *Hist. des Ital.*, I, p. 523, d'après la publication du recueil complet des lettres de Guittone d'Arezzo joint aux *Trattati morali d'Albertani da Brescia*, par Seb. Ciampi, 1832). M. Schlosser fait à ce propos cette remarque judicieuse (*Neuere Geschichte*, I, 442) : « Quant au » reproche d'aigreur exagérée dans ses attaques contre Florence, que l'on a l'habitude de » faire à Dino, il est on ne peut plus injuste, si une petite partie seulement de ce que » Dante a reproché à ses compatriotes est fondée. Dino se montre, au contraire, par ce » blâme même qu'il dirige contre Florence, le pair de Dante, supérieur à son époque, » ferme et austère, vrai républicain, qui voit la ruine de la liberté dans la déviation de la » loi, de la religion et des mœurs. »

(2) Villani, IX, 15, 23.

par point. Après Milan, Crémone et Brescia, ce fut le tour de Pavie de se révolter contre l'empereur que le chef guelfe de cette ville y avait naguère appelé. Cette fois, Henry ne s'arrêta pas, « croyant avoir perdu assez de temps, » à ce que nous dit Dino, et poursuivit sa route vers Gênes. Il y arriva juste un mois après la prise de Brescia, le 21 octobre 1311.

Les deux partis dans cette ville, les Doria et les Spinola, rivalisèrent de zèle et d'obséquiosité, ce à quoi personne ne s'était attendu; car « les Génois sont de leur naturel très-fiers et orgueilleux et querelleurs entre eux, si bien que Charlemagne lui-même ne put jamais les réconcilier. A cause de cet orgueil, on n'avait jamais cru qu'ils recevraient l'empereur en seigneur. On pensait qu'ils lui laisseraient seulement le passage libre à travers la ville. Les citoyens sont outrecuidants, disait-on, la côte est difficile, les Allemands se permettent des familiarités avec les femmes, il y aura des querelles; mais Dieu, qui gouverne et dirige les princes et les peuples, les conduisit, et, pliant leurs volontés sagement, ils l'honorèrent comme de braves sujets et le retinrent dans leur ville plusieurs mois. » Ils lui confièrent même la seigneurie absolue de leur ville pour vingt ans (1). Henry y prit ses quartiers d'hiver (2).

II. — HENRY VII ET LES FLORENTINS.

Pendant que Henry se repose à Gênes de ses fatigues, qu'il ramasse l'argent nécessaire pour l'expédition projetée de Rome par des contributions imposées à toutes les villes soumises et qu'il refait son armée réduite des trois quarts par

(1) Albertus Mussatus, l. c., 399; Ferretus Vicentinus, 1088. — Henry renvoya aussitôt le *podestà*, et demanda 60,000 florins.

(2) Il y perdit l'impératrice. — V. son portrait et ses éloges dans Dino Compagni, 84; Alb. Mussatus, l. c., 399, r. 13; Villani, IX, 27; *Gesta Bald.*, 126.

le siége de Brescia, les Florentins, c'est-à-dire les quatre chefs de parti qui se trouvaient à la tête de la république guelfe, non contents d'avoir organisé une résistance formidable dans l'Italie centrale, lui suscitent des ennemis sur ses derrières et poussent à la révolte ceux-là mêmes sur lesquels il devait le plus compter. « Les Florentins, dit Dino, qui malgré son enthousiasme pour l'empereur et malgré son illusion sur la réussite définitive de l'entreprise, voit très-clair dans les choses qui se passent, les Florentins se montrèrent partout hostiles à l'empereur, surtout en fomentant la rébellion dans les villes de la Lombardie. C'est ainsi qu'avec de l'argent et des promesses écrites, ils corrompirent M. Ghiberto (1), seigneur de Parme (et le décidèrent), en lui donnant 15,000 florins, à trahir l'empereur et à soulever la ville. » C'était cependant un homme sur lequel Henry semblait avoir le droit de compter, plus encore que sur Tebaldo de Brescia, si les bienfaits attachaient les hommes. Il lui avait donné le château de San Domino, un autre beau château sur les rives du Pô, puis le gouvernement de Reggio, enfin celui de Parme. Ghiberto fut le premier à descendre en armes sur la place publique, à crier : *Mort à l'empereur!* et à faire entrer le parti ennemi (2). Après avoir détaché Parme, il souleva Crémone à peine pacifiée (3). Bientôt il s'allia avec le comte Filippone de Pavie, qui le premier était venu à Asti se soumettre volontairement à l'empereur, et avec Guido della Torre de Milan ; il attira ainsi dans son parti la ville de Pavie et tous les mécontents milanais. Il réussit également à détacher Brescia, malgré les souvenirs encore vivants de ses récentes souffrances (4). « Combien s'augmenta en peu de

(1) Villani l'appelle Ghiberto da Correggio.

(2) Tous ces détails, que j'abrège, se trouvent dans Dino, confirmé ici, comme presque partout, par les autres auteurs contemporains, surtout par Albertus Mussatus (409), et Ptolémée de Lucques (*Vitæ Clementis V*, ap. Baluzii, 44).

(3) Villani, IX, 34. — Padoue un peu plus tard (*Ibid.*, 36).

(4) *Ibid.*, 32, et Dino Compagni.

temps la mauvaise foi parmi les Lombards, et les poussa à s'entre-déchirer et à rompre leurs serments! »

Au-dessous de toutes ces menées, il y avait l'argent florentin : les quatre Neri qui étaient au pouvoir « opprimaient leurs pauvres concitoyens en leur extorquant l'argent qu'ils employaient à pareille marchandise *(derrate)*.... Dans leur crainte et terreur, ils ne pensaient qu'à corrompre les seigneurs des places fortes par des promesses et de l'argent tiré des malheureux habitants qui se laissaient tout prendre petit à petit pour conserver seulement leur liberté. Ils (les quatre chefs du gouvernement) dépensaient de grandes sommes en méchantes œuvres; car leur vie n'était qu'en de pareilles menées. »

Réussissant partout à souhait, étant parvenus à s'entendre sur tous les points avec le roi de Naples, sur lequel le trop confiant empereur entretenait encore des illusions inconcevables, à rallier les forces éparses du parti guelfe, toscan et romagnol en un faisceau compacte par la formation d'une ligue dont ils avaient la direction suprême, à susciter à l'empereur des embarras partout où il se trouvait, à lui aliéner toutes les villes déjà soumises (1), à détacher de lui tous les seigneurs lombards et piémontais sur lesquels il comptait pour protéger ses derrières, les Florentins allèrent plus loin en s'adressant au pape lui-même et au roi de France. Le premier avait poussé Henry à entreprendre l'expédition; le second s'était rallié à l'empereur. Ils envoyèrent donc à la cour d'Avignon un de leurs plus habiles diplomates, « Frère Bartolomeo, fils d'un banquier, homme adroit qui avait vécu en Angleterre et dont l'esprit subtil avait été bien cultivé dans sa jeunesse. » Mais ici ils avaient affaire à forte partie. « On leur soutira beaucoup d'argent, ils en perdirent

(1) C'est d'abord Brescia, en décembre 1311 (Villani, IX, 31); puis Crémone, en janvier 1312 (*Ibid.*, IX, 33); enfin Padoue, en février 1312 (*Ibid.*, IX, 15). — Cf. aussi *Istorie pistolese*.

autant et n'obtinrent point du pape ce qu'ils voulaient. » D'autres ambassadeurs furent envoyés avec de fortes sommes près du roi de France, au grand scandale du cardinal d'Ostia, qui s'écria en les voyant : « Qu'est-ce que cette insolence des Florentins, qui avec leurs dix lentes *(lendini)* osent tenter tous les seigneurs ! » Le roi de France était moins difficile ; il acceptait l'argent et jouait double jeu, réitérant ses promesses et ses protestations d'amitié à Henry, tout en dirigeant selon ses besoins la politique du pape et du roi Robert (1). Le premier envoya en mission à Bologne, puis à Ferrare et à Florence son neveu, gascon comme lui-même, le cardinal Pelagrù. Reçu avec grands honneurs par les Neri, qui firent sortir à sa rencontre le *caroccio,* les gardes *(armeggiatori),* les moines en procession et les premiers bourgeois de leur parti, il ne résista pas beaucoup à leurs flatteries, moins encore à leur argent, et les releva de l'excommunication sous le coup de laquelle ils étaient encore (2). Ils lui révélèrent comment tout le but de leurs négociations était de déterminer le pape à retarder l'arrivée de l'empereur, et le gagnèrent bientôt à agir pour eux dans ce sens. A son retour, lors de son passage à Gênes, l'empereur, qui avait été instruit de ses menées à Florence, lui montra de l'humeur. Le cardinal n'en fut que plus décidé à agir contre lui auprès de son maître. Arrivé à Avignon, il persuada facilement au pape, qui ne dédaignait point l'argent des Florentins, comme le bon cardinal d'Ostia, de faire ce que désiraient tant les Guelfes de Florence.

Henry donna dans tous ces piéges. Il passa près de cinq mois à Gênes sans avancer en rien ses affaires. Toujours en négociations avec le roi Robert, (3) auquel il avait déjà devant

(1) Bœhmer (*Regest.*, nos 404, 429, l. c.).
(2) Villani, VIII, 115.
(3) Alb. Mussatus, l. c., 406-408.

Brescia promis en mariage (¹) sa fille, il semblait ne vouloir point voir que les troupes napolitaines campaient déjà sur les frontières de la Toscane (²). Cependant, il commençait à comprendre la faute politique qu'il avait commise en essayant de rallier à lui les Guelfes de la Lombardie; il sentit qu'il s'était aliéné ses partisans naturels pour se faire des amis peu sûrs parmi ses adversaires. Il sanctionna donc une ligue de tous les chefs gibelins du nord de l'Italie, dont Can Grande de Vérone, malgré son extrême jeunesse, était l'âme, comme il en avait été l'instigateur (³). Il en confia la direction au comte Wernher de Homburg, avec le titre de capitaine général (⁴). Une autre mesure non moins caractéristique pour la tournure qu'avaient prise ses idées depuis ce temps, fut de prononcer l'interdiction sur Florence (⁵), qui avait maltraité et renvoyé honteusement ses derniers ambassadeurs (⁶).

Enfin, après vingt mois de séjour en Italie, il quitta Gênes pour se rendre dans la fidèle Pise, où il arriva le 6 mars 1312 avec trente galères (⁷). « Il y fut reçu en grande pompe et avec allégresse et honoré comme seigneur...; » car « Pise était tout à fait dans les intérêts et du parti de l'empire. Elle

(1) *Acta Regist.*, p. 116; Alb. Mussatus, VIII, r. 2, p. 408; Raynald., *Ann. eccl.* : 1310, n° 21; 1311, n° 21; 1312, n° 33.

(2) Villani, IX, 20, 26, 31; Ferretus Vicentinus, 1091; *Vitæ Pap. Aven.*, ap Baluz., p. 91.

(3) *Vit. Pap. Baluz.*, p. 91.

(4) *Bonincontri Morigine, Chronicon modoëtiense* (ap. Muratori, *Scr. rer. ital.*, XII, p. 1106) et *Vitæ Pap. Baluz.*, p. 91. L'auteur inconnu dit qu'il fit *præsidem Lombardiæ Guarnerium de Oemburch.*

(5) *Mon. Germ.*, IV, 521. *Bannitio florentiæ* en déc. 1311. Cf. Villani, IX, 29.

(6) V. sur cette seconde ambassade Nicolas de Botronte (l. c., p. 908 et 909), qui en fit partie et en a laissé une relation détaillée très-importante pour la connaissance des affaires de la Toscane. Dès son arrivée, le *podestà*, le capitaine et les prieurs convoquent une assemblée générale (*consilium major secundum modum civitatis florentinæ*), et dans ce conseil déclarent Henry VII « tyran » et promettent l'impunité à quiconque s'emparerait de ses ambassadeurs. Spini (*qui mercator Domini Bonorii papæ avunculi Domini Pandulphis fuerat.* Pandulphe était collègue de Nicolas dans cette mission) les informa de cette résolution, mais trop tard : le peuple vint les assiéger dans leur résidence de la Lastra, jusqu'à ce que le capitaine du peuple vint les délivrer et leur donner la conduite jusqu'aux terres des comtes Guidi (V. également Villani, IX, 25).

(7) Villani, IX, 37; Tronci, *Annales pisani ad ann. 1312.*

espérait plus en lui que toute autre cité; elle lui avait envoyé 60,000 florins en Lombardie et promis 60,000 autres dès qu'il arriverait en Toscane (1), croyant ravoir (par là) sur ses ennemis ses châteaux-forts et domaines. Elle lui offrit une riche épée en signe de son amour : elle faisait fêtes et allégresse à chacun de ses succès, supportant toutes les menaces qu'elle eut à essuyer pour son attachement à lui; aussi a-t-elle toujours été une porte ouverte pour lui et les nouveaux seigneurs (empereurs) qui sont venus en Toscane par terre ou par mer, et les Florentins la surveillent beaucoup lorsqu'elle se réjouit de la prospérité de l'Empire. »

Quelles étaient en général les dispositions de la Toscane, et comment les choses s'étaient-elles passées à Florence en particulier depuis la prise de Pistoie et la victoire définitive des Neri sur les Bianchi de Toscane? Nous avons vu la politique extérieure des chefs de la république guelfe et les moyens peu loyaux, mais fort persuasifs qu'ils employèrent pour regagner les bonnes grâces du Saint-Siége, perdues par leur outrecuidance et leur désobéissance lors du siége de Pistoie; nous avons pu entrevoir également quelques-uns des procédés employés à l'intérieur.

Depuis la mort de Corso Donati, « quatre étaient les chefs de la faction *(discordia)* des Neri, à savoir : M. Rosso della Tosa, M. Pazzino de' Pazzi, M. Betto Brunelleschi et M. Geri Spini. » Leur gouvernement fut à peu près aussi terroriste, aussi arbitraire et aussi exacteur que possible. Pour se procurer de l'argent, « ils imposaient les Gibelins et les Bianchi, et bien que ces derniers eussent encore gardé quelques traces de guelfisme, ils les traitaient en ennemis déclarés. » Un

(1) Villani (IX, 7) veut qu'elle les ait déjà envoyés à Lausanne. Albertus Mussatus (l. c., 334) ne parle que de 40,000 florins. — Cet argent eut bientôt disparu, comme les sommes qu'avaient données les villes lombardes et Gênes, et l'empereur se trouvait encore nécessiteux : « Jam imminutæ erant ad danda stipendia Cærasis facultates », dit l'auteur de la *Vita Clementis V* (ap. Stef. Baluzium, p. 92).

Gherardini et un Cavalcanti furent décapités par leur ordre; « ils faisaient nommer les Prieurs ainsi que les autres fonctionnaires, au dehors comme au dedans, à leur convenance; ils mettaient en liberté et condamnaient qui bon leur semblait, rendaient la justice, se chargeaient du service, et donnaient des avertissements selon leur bon plaisir. » Ils faisaient chevaliers nombre de leurs partisans et leur accordaient des dotations énormes, sans que le peuple, momentanément lassé des révolutions, se vengeât autrement que par des railleries; il les nommait « les chevaliers de la quenouille, parce que les sommes qu'on leur donnait avaient été prises aux pauvres femmes qui filaient. »

Quant aux autres villes de la Toscane, Pistoie, « appauvrie, lasse, épuisée et anéantie par la guerre, » ne fut pas d'un grand secours à la ligue guelfe, non qu'elle eût cessé d'être du même sentiment, mais elle avait un podestat florentin, auquel elle donnait un si fort salaire, qu'elle ne pouvait payer sa contribution à la ligue (1).

Les Lucquois n'étaient pas entrés bien franchement dans la coalition. « Ils avaient continuellement des ambassadeurs à la cour de l'empereur, et voulaient faire des conditions, stipulant qu'on ne leur ôterait rien de leur territoire et qu'on ne ramènerait pas les bannis. Mais dès que l'empereur agit avec fermeté et leur envoya un ambassadeur, Louis de Savoie, ils se soumirent et protestèrent de leur fidélité. La ville tout aussi guelfe de Prato fit de même. Sienne tergiversait (2), ne tenant point les défilés contre l'ennemi, ni ne se séparant pas complétement de Florence.

(1) Ammirato (l. c., t. II, l. V, p. 148) rapporte par erreur le soulèvement de Pistoie contre Lucques à cette date, et parle d'ordres émanés de l'empereur pour empêcher les Florentins de réprimer cette révolte. Je n'ai pas trouvé trace d'un ordre pareil dans les documents.

(2) *Sienna puttaneggiava* est la forte expression de Dino, que nous suivons de loin quand même nous ne le citons pas textuellement (V. sur le rôle de Sienne, Malavolti, *Storia di Siena,* P. II, l. IV, p. 57).

De toute la ligue il n'y avait que Bologne « qui tînt fermement avec les Florentins contre l'empereur. » Quant à ces derniers eux-mêmes « aveuglés de leur orgueil, ils s'opposèrent toujours à lui... n'envoyèrent aucun ambassadeur à Pise... comptant davantage sur le succès de leur argent *(nella simonia)* et sur la corruption de Rome que sur des négociations avec l'empereur. » Lorsque Louis de Savoie, satisfait de ses succès à Luques et à Prato, vint pour la seconde fois à Florence [1], « les grands lui rendirent peu d'honneurs et firent tout le contraire de leur devoir. Il exigea qu'ils envoyassent des ambassadeurs à l'empereur pour lui rendre hommage et lui obéir comme à leur maître. M. Betto Brunelleschi lui répondit, au nom de la seigneurie, que jamais les Florentins ne baisseraient les cornes devant un maître, et l'on n'envoya point les ambassadeurs (exigés), qui auraient cependant obtenu de lui les meilleures conditions, » car il aurait fait aux Florentins toutes les concessions compatibles avec son honneur impérial, « parce que le plus grand obstacle qu'il eût en Italie, étaient les guelfes de Tos cane. » Parti de Florence, l'ambassadeur (Louis de Savoie) retourna à Pise; tandis que les Florentins firent élever une fortification près d'Arezzo et y recommencèrent la guerre. Ils se montraient en tout ennemis de l'empereur, l'appelant un cruel tyran, l'accusant de faire cause commune avec les Gibelins et de ne vouloir pas voir les Guelfes. Dans leurs appels de troupes (*bandi*), ils disaient (que c'était) pour l'honneur de la sainte Église et pour la mort du roi d'Allemagne. Ils ôtèrent les aigles des portes et de partout où il y en avait de sculptées ou de peintes, et ils menacèrent de punition celui qui en prendrait d'autres ou n'effacerait pas celles qui s'y trouvaient. »

(1) Villani, IX, 28. Il y donne l'*ultimatum* porté par Louis de Savoie.

Bien que parfaitement revenu de ses illusions sur le compte des Florentins, l'empereur remettait toujours le châtiment de la ville infidèle. Cependant, il suivit dès lors une politique plus tranchée. « Lorsqu'il apprit tous les affronts que lui faisaient les Guelfes de la Toscane, et qu'il vit les Gibelins se rattacher à lui sincèrement, il changea ses résolutions et s'allia à eux. Reportant sur eux l'amour et la bienveillance qu'il avait eus auparavant pour les Guelfes, il se proposa de les soutenir, de les ramener dans leur patrie, et de considérer et poursuivre comme ses ennemis les Guelfes et les Neri.

Toutefois, avant de marcher sur Florence, il voulait s'assurer de la couronne impériale. Il commençait, un peu tard à la vérité, à pénétrer le roi Robert, qui, sous prétexte de lui rendre hommage, avait envoyé à Rome son frère Jean avec des troupes (1). « Les offres du roi, aurait dit Henry en l'apprenant, viennent bien tard, et le prince Jean arrive trop tôt. » A peine, en effet, l'empereur eut-il quitté Pise et approcha-t-il de Rome, où il se rendait directement sans toucher à Florence, que Robert laissa tomber le masque. Henry dut se frayer une route à main armée. Arrivé à Rome le 7 mai (2), il ne put, pendant les deux mois de son séjour,

(1) D'après Dino Compagni, Robert n'envoya son frère avec 300 cavaliers qu'après l'arrivée d'Henry à Rome; Jean de Cermenate (p. 1249), qui, d'ailleurs, mérite moins de foi pour les événements de l'Italie centrale que pour ceux arrivés en Lombardie, commet la même erreur. Nous savons par Mussatus (l. c., p. 406 et suiv.) et Nicolas de Botronte (l. c., p. 920) que les troupes de Robert étaient à Rome bien avant l'empereur, et que ce dernier avait appris leur arrivée dans la ville sainte pendant son séjour à Gênes. D'après Ptolémée de Lucques (*Vitæ Clem. V*, ap. Baluz., p. 43), Jean était entré à Rome avec 500 cavaliers dès le 11 décembre 1311. Villani place son arrivée avec 600 cavaliers au 16 avril 1312, toujours vingt-cinq jours avant celle de l'empereur (v. IX, 38). Il nous dit précédemment (IX, 30) qu'il y avait en même temps des troupes napolitaines à Florence, — ce qui devait dessiller les yeux d'Henry.

(2) Dino dit le 1er mai; mais tous les auteurs cités plus haut mettent son entrée au 7 mai. Alb. Mussatus (l. c., 407) nous fait un tableau magnifique du cortége de l'empereur, qui, tête nue, dans une armure brillante d'or et de pierreries, entra au milieu des siens sans être blessé. En même temps vinrent les contre-propositions presque insultantes de Robert (V. Nic. Botr., p. 921; Bœhmer, *Regest.*, 482; Dœnniges, *Acta Henr.*, II, 117). — Je m'éloigne ici du récit de Dino Compagni, qui se trouve en contradiction

s'emparer de la partie principale de la ville occupée par les troupes de Robert. Henry en fut d'autant plus contrarié, que l'église métropolitaine de saint Pierre, où tous les couronnements s'étaient faits jusque-là, se trouvait dans la partie occupée par l'ennemi, et il tenait énormément à ces détails minutieux, comme cela arrive toujours lorsque l'on sent que la réalité échappe et qu'il faut se consoler par les apparences (1). Il avait d'ailleurs, on ne saurait le méconnaître, un goût très-prononcé pour la représentation, la mise en scène, comme nous avons vu à Milan et à Crémone. Il dut enfin se résigner à ce qu'il ne pouvait changer, et le 29 juin 1312 (2) « fut couronné à Rome dans l'église Saint-Jean de Latran, empereur et roi des Romains, Henry comte de Luxembourg, par M. Nicolas cardinal de Prato, M. Luca del Fiesco, cardinal de Gênes et M. Arnauld Pelagrù, cardinal de Gascogne,

avec d'autres textes plus authentiques, et qui est d'ailleurs très-incomplet vers la fin de son histoire, par des motifs que je développe dans la seconde partie de ce travail. Mais, s'il y a quelques inexactitudes, les seules d'ailleurs que j'aie pu découvrir dans son œuvre; s'il se rencontre quelques lacunes, — combien la vérité idéale, si je puis m'exprimer ainsi, brille-t-elle en chaque ligne! S'il ne donne pas tous les faits et toutes les dates exactement, le sens des événements y est tout entier. — Voyez, par exemple, la page sur les menées de Robert et des Florentins (p. 89). « Les Florentins entretenaient constamment des ambassadeurs aux pieds du roi Robert, en le priant d'attaquer l'empereur » avec ses troupes, lui promettant et lui donnant beaucoup d'argent. Le roi Robert, en » prince prudent et ami des Florentins, leur promit de les soutenir, et fit comme il avait » dit. Mais, vis-à-vis de l'empereur, il feignait d'exhorter et de pousser les Florentins » à lui obéir comme à leur maître, et dès qu'il entendit que l'empereur était à Rome, » il y envoya aussitôt son frère Jean avec 300 cavaliers, prétextant qu'il les envoyait à sa » défense et pour l'honorer à son couronnement... » (Ici se trouve la faute relevée dans la note précédente.) « ... mais, de fait, il l'envoyait pour qu'il s'entendît avec les ennemis de l'empereur, les Orsini, pour qu'il corrompît le sénat et qu'il empêchât le cou» ronnement; mais on le pénétrait *(che ben la 'ntese?)*. Il feignait un grand amour » pour l'empereur, et lui envoyait ses ambassadeurs pour lui témoigner sa joie de son » arrivée, lui faisant de grandes offres, demandant à entrer dans sa famille, et lui disant » qu'il lui envoyait son frère pour honorer son couronnement, et parce qu'il en aurait besoin » pour sa protection. Mais le très-sage empereur leur répondit de sa propre bouche : » — « Tard viennent les offres du roi, et trop hâtée est l'arrivée du prince Jean. » — » Et cette réponse impériale était sage; car il comprenait le motif de son arrivée. »

(1) Nous nous en tenons strictement, dans ce récit bien écourté, à Nicolas de Botronte, parce qu'envoyé d'avance à Rome par l'empereur, afin de tout aplanir pour son couronnement, il ne le quitta plus un instant jusqu'à un mois avant sa mort (Cf. *Vitæ Pap. Aven.*, ap. Steph. Baluz., p. 18, 47, 92).

(2) Et non le 1er août, comme le veulent Dino Compagni, Villani (IX, 42) et Alb. Argentinus (117, 52).

avec la permission et d'après les ordres du pape Clément V et de ses cardinaux [1]. »

Après avoir renouvelé ses serments de fidélité à l'Église et à la foi chrétienne, il adressa des circulaires à tous les seigneurs de l'empire germanique, ainsi qu'aux autres princes de la chrétienté, dans lesquelles éclate la haute idée qu'Henry se faisait de l'empire : « Ainsi que le Dieu unique a subordonné les armées célestes d'après leur rang, de même il a voulu que tous les hommes séparés en royaumes et pays soient soumis à un prince unique, afin que pour la gloire de l'ordre divin ils prospérassent dans la paix et la concorde en se fortifiant par la charité et la foi. Le pouvoir suprême, incertain dans les premiers siècles et passant d'un peuple à l'autre, parce que ces peuples s'éloignaient de leur Créateur, le Seigneur l'a enfin, dans sa sagesse et bonté, conféré aux Romains, afin que là où devait être le siége apostolique du pontificat, fût aussi le suprême siége de l'Empire, et qu'en un seul et même endroit brillât la puissance du pape et de l'empereur. Le fils de Dieu, en sa qualité de pontife éternel, a institué un pontificat éternel; en sa qualité de roi des rois et seigneur des seigneurs, il a soumis toute puissance terrestre à l'Empire. » Le trône suprême, resté vacant depuis la mort de Frédéric II, lui, Henry, l'a rempli, et « maintenant, pour la joie du monde et pour l'accomplissement d'un désir si longtemps nourri, l'empire romain est rétabli [2]. » Il ne devait pas durer un an.

Après ce couronnement tant désiré, et la célébration des fiançailles de sa fille Béatrix avec le fils du roi Frédéric de

(1) Dino Compagni, l. c. — Cf. Villani, IX, 40; *Monum. Germ.*, IV, 529-535; (*Coronatio romana*) et *Vitæ Pap. Aven.*, ap. Baluz., p. 93; Dœnniges, *Acta Henr.*, II, 51; Raynald, *Ann. eccles.*, nos 39 et 39. Ce dernier donne le texte du curieux serment prêté par Henry.

(2) Ces passages sont pris dans une curieuse lettre d'Henry au roi Édouard d'Angleterre qu'a publiée M. Kopp (l. c., p. 182 et 183) avec un extrait de la réponse du roi Édouard. — Cf. *Mon. Germ. Hist.*, IV, 536.

Sicile (1) et quelque repos donné à ses troupes dans la ville de Tivoli, où il se retira pendant deux mois (2), l'empereur se mit enfin en route contre Florence, et c'est à ce moment que Dino termine son histoire. Entrepris lors de l'arrivée de Henry VII à Suze en octobre 1310, écrit pendant ces deux années de séjour stérile en Italie, le récit est, non pas interrompu, mais bien terminé au moment où l'empereur approche de Florence (3). La prise de cette ville par l'armée impériale ne fait pas l'ombre d'un doute pour l'historien, et il s'arrête encore une fois avant de déposer la plume, pour passer en revue les principaux acteurs de son drame. Quelques-uns d'entre eux ont déjà été frappés par la main de Dieu ; ceux qui survivent sont réservés à la justice vengeresse de l'empereur.

« Combien la justice de Dieu fait-elle bénir sa majesté, lorsqu'elle montre par de nouveaux miracles aux petits qu'il n'oublie pas leurs souffrances, et qu'il donne toute la paix de l'âme à ceux qui ont essuyé les offenses des puissants quand ils voient que Dieu se souvient d'eux ! Comme l'on reconnaît évidemment la vengeance de Dieu lorsqu'il a longtemps tardé et laissé faire ! Mais quand il tarde ainsi, c'est pour punir plus sévèrement, tandis que beaucoup croient qu'il a oublié. »

Presque tous les usurpateurs criminels de Florence périrent en effet misérablement. Nous avons vu quatre ans auparavant la mort ignoble et les honteuses funérailles de Corso Donati. Pendant le séjour de l'empereur en Lombardie, le ciel avait frappé son rival le plus puissant. « M. Rosso della Tosa était un chevalier d'esprit hautain, auteur de la rébellion *(discordia)* des Florentins, ennemi du peuple, ami des

(1) Bœhmer (*Reg. Heinr.*, 495) ; Dœnniges (*Acta Henr.*, II, 185). Elles se firent par procuration de part et d'autre.
(2) V. Nic. Botr., 925 : Alb. Muss., 410 ; Ferr. Vicent., 1108.
(3) V. plus bas, P. II, ch. III.

tyrans. C'était lui qui avait divisé tout le parti des Guelfes en Neri et Bianchi, lui qui enflammait les discordes civiles, lui qui par des soins assidus, par des complots et des promesses, dominait les autres. Très-fidèle au parti des Neri, il poursuivit toujours les Bianchi, et les villes d'alentour qui étaient du parti des Neri, mettaient leur confiance en lui et avaient des contrats avec lui. Celui-ci donc, attendu de Dieu depuis longtemps — car il avait plus de soixante-quinze ans — se promenait un jour, lorsqu'un chien lui courut à travers les jambes et le fit tomber, si bien qu'il se cassa le genou. Une fistule se déclara et il mourut, martyrisé par les médecins, dans des convulsions. Il fut enterré avec tous les honneurs qui reviennent à un grand (1).

» M. Betto Brunelleschi et sa maison étaient d'origine gibeline. Il était fort riche, tant en terres qu'en argent; mais il était bien mal famé auprès du peuple, parce que dans les temps de disette il serrait son grain, disant : Ils m'en donneront tant, ou il ne sera pas vendu du tout. Il maltraitait beaucoup les Bianchi et les Gibelins sans pitié aucune, et cela par deux raisons : d'abord pour être estimé plus de ceux qui gouvernaient, puis parce qu'il ne pouvait pas espérer de pardon pour une pareille faute. Il était souvent employé aux ambassades parce qu'il était bon orateur. Il avait été très-lié avec le pape Boniface, et son intimité avec le cardinal Orsini fut grande lorsque celui-ci était en Toscane en qualité de légat. Il sut le tromper par des paroles en lui ôtant tout espoir de rétablir la paix entre les Bianchi et les Neri de Florence. — Ce chevalier avait été en grande partie cause de la mort de Corso Donati. Cependant, il s'était tellement adonné au mal, qu'il ne craignait ni Dieu ni les hommes, au point de traiter avec les Donati pour se concilier avec eux, en s'excusant et en

(1) Cette mort avait déjà eu lieu deux ans auparavant, d'après Simone della Tosa (l. c., p. 159); Dino la raconte ici, parce qu'il groupe toujours les faits selon leur nature, non selon leur ordre chronologique.

accusant d'autres (du meurtre). Mais un jour qu'il jouait aux échecs, deux jeunes gens des Donati pénétrèrent chez lui, dans sa maison, avec quelques camarades et lui firent de nombreuses blessures à la tête, si bien qu'ils le laissèrent là pour mort. Un de ses fils fut frappé par un Bincoco au point d'en mourir quelques jours après. M. Betto se trouvait si bien pendant plusieurs jours, que l'on croyait qu'il s'en tirerait; mais après quelques jours, il mourut en proie à la folie, sans pénitence et sans avoir donné satisfaction à Dieu ni au monde, chargé de la haine de nombreux concitoyens, misérablement. — De sa mort beaucoup se réjouirent, car c'était un détestable homme (1).

» M. Pazzino de' Pazzi, le troisième des quatre principaux maîtres *(governatori)* de la ville, chercha également à faire sa paix avec les Donati... bien qu'il eût pris peu de part à la mort de Corso; car il avait été son grand ami et se souciait peu du reste. Mais la puissante famille des Cavalcanti, qui était forte de soixante hommes en état de porter les armes, nourrissait une grande haine contre ces chevaliers *governatori,* parce qu'ils avaient forcé le podestat Folcieri à exécuter Masino Cavalcanti. Ils l'avaient cependant souffert sans se trahir le moins du monde. Mais un jour Paffiera Cavalcanti, un jeune homme de grand courage, apprenant que M. Pazzino était allé à Santa Croce, le long de l'Arno avec son faucon et accompagné d'un seul valet, monta à cheval avec quelques compagnons, et ils allèrent le chercher. Dès que l'autre les aperçut, il se mit à fuir du côté de l'Arno. Mais Paffiera le poursuivant, lui enfonça sa lance dans les reins, et quand il fut tombé dans l'eau, ils lui coupèrent les veines et s'enfuirent dans la vallée de Siève; et il mourut ainsi misérablement (2).

(1) V. Villani (IX, 12), qui nous raconte en même temps le déterrement de Corso Donati, pour lui rendre les honneurs qui lui avaient été refusés lors de sa mort.

(2) Villani (IX, 32) s'accorde avec Dino sur les circonstances de cette mort. — V. le récit détaillé de la mort de Donati, Pazzi et Brunelleschi, dans Inghirami (*Storia della*

» Dans quel petit espace de temps sont morts les cinq cruels citoyens depuis que la justice règne et que les criminels sont punis d'une méchante mort!

» Quant à Geri Spini, « enfin le dernier des violents oppres-
» seurs de Florence, il fut toujours depuis en inquiétude *(in*
» *guardia)*. »

» Tant notre ville est troublée! tant nos citoyens sont endurcis dans le mal! et ce que l'on fait un jour, on le blâme le lendemain. Les sages avaient coutume de dire : L'homme sage ne fait rien dont il puisse se repentir. Mais dans cette ville et par ses citoyens, il ne se fait rien de si louable qu'il ne soit interprété pour le contraire et blâmé! Les hommes s'y entretuent; le crime n'est pas puni selon la loi; si le criminel a des amis ou s'il peut donner de l'argent, il est acquitté de tout méfait. Oh! citoyens injustes! qui avez perdu l'univers entier (1) et souillé *(viziato)* de vilaines coutumes et de faux gains! c'est vous qui avez jeté tout mauvais usage dans le monde; maintenant, le monde commence à le rejeter sur vous. L'empereur, avec ses forces, vous fera prendre et enlever par terre et par mer. »

C'est avec ces paroles que Dino termine son histoire. Nous allons le quitter un moment pour suivre l'empereur Henry VII pendant cette dernière année de sa triste et malheureuse expédition, pour voir s'évanouir dans la même tombe les espérances de Dino Compagni, les illusions de Dante et le dernier vestige d'une idée qui avait dominé le monde pendant cinq siècles.

De Rome, l'empereur Henry VII, dont l'armée avait été con-

Toscana, VII, p. 19), qui semble avoir consulté de préférence Scip. Ammirato (II, P. I, p. 167), bien que cet historien soit postérieur de 250 ans aux événements en question; de là, des erreurs très-graves : ainsi, il place à cette même époque (1310), après la mort de Pazzi, le grand incendie qui ruina les Cavalcanti en 1304.

(1) Allusion à l'usure et aux affaires de banque que les Florentins avaient introduites dans le commerce européen.

sidérablement diminuée par le départ de nombreux seigneurs allemands ([1]), se dirigea par Viterbe, Pérouse et Arezzo, vers Florence, qu'il somma de se rendre et qui répondit par un refus péremptoire ([2]). Il marcha immédiatement sur la ville rebelle, prenant partout sur son chemin les forts occupés par les troupes de la république ([3]). Mais de nombreux secours que les villes guelfes envoyèrent à leur métropole, s'il est permis de s'exprimer ainsi, ct les dévastations exercées partout par les troupes mêmes de l'empereur, l'empêchèrent bientôt de poursuivre l'œuvre si tardivement entreprise. Cette fois-ci encore, Henry VII ne sut pas profiter du moment où la prise de la ville lui eût été facile. Malgré tous les préparatifs que Florence n'avait cessé de faire depuis deux ans, elle se trouvait prise au dépourvu par l'empereur; car elle avait envoyé presque toute son armée occuper les défilés du château d'Ancisa. L'empereur avait su la tourner et s'était trouvé inopinément devant sa vieille ennemie complétement découverte ([4]). La Seigneurie effrayée avait offert de traiter; Henry n'avait voulu entendre parler que de reddition sans condi-

([1]) Alb. Mussatus, 450; *Gesta Trev.*, 828.

([2]) Je serai très-succinct sur cette dernière période de l'expédition d'Henry VII. L'*Iter italicum* (p. 929) de Nicolas de Botronte, que j'ai si souvent eu occasion de citer dans le cours de ce chapitre; Jean de Cermenate (l. c., p. 1270 à 1274), et les *Acta Henrici VII*, publiés par Dœnniges (II, p. 190), — nous donnent des détails si concordants que nous pouvons les suivre sans crainte. Le récit de Ferretus Vicentinus (p. 113 à 116) est trop sommaire et trop oratoire pour servir de source authentique. — Cf. Alb. Mussatus, liv. IX, rubr. 1 à 4, p. 470 à 480; liv. XI, p. 498; ch. II, III, XIII. — Le Vénitien anonyme, auteur de la *Vita Clementis V* (ap. Baluz., p. 94), est en tous points conforme avec Villani. Quant à la sommation dont nous parlons dans le texte, elle fut adressée d'Arezzo, qui était comme toujours le rendez-vous des Gibelins toscans, et qui avait déjà adressé sa soumission au mois de juin 1311, lorsque l'empereur était encore devant Brescia (Dœnniges, *Acta Henrici VII*, II, 154).

([3]) Ce n'étaient pas toujours des hommes de la milice. Nous voyons déjà des mercenaires, qu'on appelait encore Catalans, mais qui se recrutaient parmi les nobles Italiens. Dans un de ces forts, Henry en fait prisonniers une cinquantaine : « ... nobiles bene in » equis stipediarii Fl.rentinorum natione Cathalani » (Nic. Botr., 925). Il les relâcha quelques mois plus tard (*Ibid.*, 926).

([4]) Sur cette affaire d'Ancisa, voyez Villani, IX, 45; *Gesta Bald.*, 828. Il s'arrêta devant la porte de Santa Croce, à San Salvi, depuis le 18 septembre jusqu'au 30 octobre, d'après la *Cronichetta d'incerto* déjà citée, p. 175.

tion aucune [1]. L'armée florentine, forte de 1,500 chevaux et d'un nombre proportionné de fantassins, ne tarda pas à rentrer [2]. Bientôt après arrivèrent les renforts des villes amies. Leur nombre peut nous donner une idée de la richesse et de la population des villes d'alors, qui n'avaient encore que de la milice bourgeoise. Lucques envoya 600 cavaliers et 2,000 piétons; Sienne le même nombre; Bologne 400 chevaux et 100 fantassins; Pistoie 100 hommes de cavalerie et 500 d'infanterie; Césène, Ravenne, Faenza, Rimini et d'autres, chacune 300 cavaliers et 1,500 fantassins. L'empereur, que 400 chevaliers flamands et allemands avaient quitté à Rome pour regagner leurs foyers [3], n'eut à opposer que 1,800 cavaliers à une armée de 4,000 chevaux et de 20,000 fantassins [4]. Bien qu'il eût l'avantage dans tous les engagements et qu'il changeât de camp tous les mois, son armée, au lieu de porter tort à Florence par ses brigandages, se priva elle-même de toutes ressources, et les liens de la discipline se relâchèrent complétement [5]. Ce

[1] Nic. Botront., l. c., 927. — L'empereur, d'après lui, trouvait au-dessous de sa dignité de rien promettre : il voulait qu'on s'en remît à sa bonté bien connue. Nous retrouvons toujours et partout cet étalage de la dignité impériale qui ne cache que mal la faiblesse réelle de l'empereur. Il résulte cependant de tout, que cette conduite un peu solennelle était affaire de principe chez lui; et, qui plus est, telle fut l'idée qu'il s'était faite de la majesté impériale, qu'il semble réellement ne pas s'émouvoir et planer au-dessus des passions comme des partis depuis son couronnement à Rome.

[2] Nicolas de Botronte (l. c., p. 925) dit qu'à son arrivée il trouva l'armée florentine déjà rentrée. Le témoignage de Nicolas est irrécusable, mais susceptible d'une interprétation qui le ferait concorder avec les autres sources : il est probable qu'une partie seulement de l'armée était rentrée. On sait combien il est difficile pour l'ennemi de connaître au juste la position et les forces des adversaires. Villani (IX, 45 et 46) et Ferr. Vicentinus (p. 1111) disent que le gros de l'armée florentine rentra huit jours après l'arrivée de l'empereur.

[3] Alb. Mussatus, l. c., 464; Nic. de Botr., *ibid.;* Bœhmer, *Reg. Heinr.*, 501.

[4] Sur tous ces chiffres, voy. Nic. de Botronte, p. 930. — Ammirato (t. II, P. I, p. 175) donne aux Florentins 24,000 cavaliers et 12,000 fantassins, assertion aussi improbable que superficielle, comme le sont d'ailleurs presque toutes les assertions d'Ammirato. Alb. Argentinus (l. c., 118, 8) exagère évidemment en disant que les Florentins avaient plus de 100,000 hommes sous les armes. Nous savons d'ailleurs que les Pisans avaient envoyé à Henry des secours en argent et en hommes (Maranzoni, *Cronica di Pisa*, 616).

[5] Nicol. Botr., 928, 929, 931. — Henry quitta son camp devant Florence en octobre 1312 (Cf. Ptol. de Lucques, *Vitæ Pap. Aven.*, ap. Baluz., p. 49).

qui fut plus malheureux que tout le reste, l'empereur tomba gravement malade; le germe de mort qu'il avait conçu dans le camp devant Brescia, s'était développé; on désespéra pendant plusieurs jours de sa guérison (1). Après s'être arrêté pendant quelque temps à Monte Cassiano, il fit prendre à son armée les quartiers d'hiver à Poggibonzi (2) où il fonda sur les ruines de la ville gibeline une ville nouvelle qui ne devait guère vivre. Il l'appela Monte Impériale (3). C'est de là que siégeant en grande pompe, dans tout l'appareil impérial et avec tout le cérémonial d'autrefois, il frappa de son interdiction le roi de Naples, ainsi que de nombreux Florentins et Lucquois (4). Dès son départ de Rome, il avait formellement rompu avec Robert, et en promettant sa fille au premier prince Gibelin de l'Italie, au fils du roi Frédéric de Sicile, il s'était allié avec celui-ci contre le roi Robert (5). Sur les instances du Pape, il avait accordé un an de trève, et, fidèle à sa promesse, il n'ouvrit les hostilités contre Robert que douze mois après sa déclaration de Tivoli (6). Le roi de Sicile eut moins de scrupule et se prépara militairement et diplomatiquement à la résistance. Au lieu de comparaître aux citations réitérées de Henry, il s'en moquait ouvertement dans ses manifestes (7), et l'empereur, s'il ne voulait pas déro-

(1) Jean de Cermenate, p. 1270 : « Cujus lectum illico stipant medici, nec ullus tam » Hippocras aut Galenus ipsum solatio certum reddit. » Nicolas de Botronte (l. c., p. 926) répète plusieurs fois cette phrase : « Quando medici desperabant de imperatore. » — Je ne cite ces passages que pour détruire les soupçons d'empoisonnement répandus sur la mort d'Henry VII neuf mois plus tard.

(2) Villani, IX, 47; Alb. Mussatus, p. 475.

(3) Joh. de Cermenate, p. 1872; *Gesta Bald.*, p. 132.

(4) *Monum. Germ.*, IV, 537; *Bannitio civitatum Tusciæ altera;* Dœnniges, *Acta Henr.*, II, 193.

(5) Ferr. Vicent., l. c., 1105; Nic. Botr., 921.

(6) Nic. Botr., 920; Dœnniges, *Acta Henr.*, II, 54 et 55, — document dans lequel il proteste immédiatement contre cette réclamation du pape, et déclare qu'il n'y obvie que par esprit de conciliation.

(7) Dœnniges, *Acta Henr.*, II, 235. — Le langage de ce manifeste est on ne peut plus violent; il va jusqu'à appeler Henry « *perjurium* », et qualifie, non sans fondement, ses déclarations écrites : *loquaci quadam garrulitate, muliercularum senescentium more*.

ger de sa dignité, dut avoir recours à la mesure de l'interdiction, sans écouter davantage le Pape, qu'il avait tant ménagé jusque-là, et qui fit son possible pour le détourner de cette démarche extrême. Henry passa outre ([1]). Clément V aurait voulu le soutenir qu'il ne l'aurait pas pu, à moins de rompre avec toutes les traditions de la papauté. Robert était son vassal, il ne pouvait guère séparer sa cause de la sienne ([2]).

Dès le printemps, Henry rentra à Pise, qu'il avait indiquée comme lieu de rendez-vous aux troupes de secours qui devaient lui arriver de toutes parts, notamment d'Allemagne. Il avait enfin compris sa position. Il rompit avec le Saint-Siége ([3]), comme il avait rompu avec le parti guelfe; il s'était franchement mis à la tête des Gibelins, et avait envoyé son frère, l'archevêque de Trèves ([4]), réunir et lui amener une forte armée d'ultramontains sur lesquels il pût se reposer. Son propre fils, le roi Jean de Bohême, se mit à la tête de cette

([1]) Le fait de cette sentence contre Robert de Naples et contre Florence, renouvelée plus tard à Pise avec plus de formalités encore (V. *Monum. Germ.*, IV, 545; Dœnniges, *Acta Henr.*, I, 128; II, 226), est caractéristique pour Henry et pour le temps. Ce fut en vertu du droit impérial de Justinien, prêché du haut de toutes les chaires d'universités en Italie depuis deux cents ans, prisé à l'égal du droit canonique, en vertu de ce droit qui avait remplacé et anéanti les vieilles lois germaniques et avec elles la vieille liberté allemande, que l'empereur germain frappa les soutiens de la cause dite *romane*. — V. *Mon. Germ.*, IV, 445; Alb. Mussatus, 524; Villani, IX, 48; Ptol. de Lucques, *Vita Clementis V* (ap. Baluz., p. 51).

([2]) Il l'avait couronné lui-même, en sa qualité de suzerain, en 1310, et probablement étaient-ils convenus dès lors de la conduite à tenir en Italie (V. Ptolémée de Lucques, l. c., p. 34). — Philippe le Bel poussa le pape à se déclarer contre Henry, parce qu'il ne pouvait pas supporter, dit Alb. Argentinus (l. c., 118, 3), que celui-ci le traitât comme son inférieur (Cf. Raynald, *Eccl. Ann. ad 1313*, n° 20). — Le roi Édouard d'Angleterre fit son possible pour prévenir la guerre entre l'empereur, qu'il aimait et estimait, et Robert, qui était son proche parent (V. Kopp, l. c., p. 325). — Le pape fit remettre d'abord une protestation à Henry et à Frédéric de Sicile (V. Raynald, l. c., 21 et 23; Dœnniges, *Acta Henr.*, II, 87; Nic. de Botronte, 930). L'empereur y répondit par une ambassade dont l'instruction, fort curieuse, nous est conservée (Dœnniges, *Acta Henr.*, II, 81-83. — Nic. de Botronte (l. c., *ad fin.*) nous raconte une conversation remarquable qu'il eut avec Henry avant que celui-ci ne se mît en route contre Robert, pour le déterminer à ne pas mécontenter le pape. Henry y développe toutes les raisons de droit et d'équité qu'il croit avoir pour lui, etc. Toutes ces lettres, messages, manifestes et discours développent absolument les mêmes idées que Dante a exposées dans sa *Monarchia*.

([3]) Je considère l'ambassade envoyée à Avignon comme une rupture; car les ambassadeurs devaient aussitôt repartir si le pape ne les admettait pas tout de suite.

([4]) Alb. Mussatus, 516; *Gesta Baldev.*, 132.

belle armée (1). La flotte considérable que Gênes mit à sa disposition, devait se réunir avec celle de Sicile (2); le roi Frédéric allait envahir le royaume de Naples du côté sud, tandis que l'empereur, à la tête de sa formidable armée, se proposait de franchir les frontières du nord. Henry devint soudain homme pratique, lorsqu'il n'avait plus personne à ménager. Malgré la défense expresse du Pape de passer les limites de la Pouille (3), malgré sa santé complétement ruinée, il remonta l'Arno jusqu'à San Miniato, puis se dirigea par Poggibonzi à Buonconvento (4), où il s'arrêta. C'est là que la mort vint le surprendre à l'âge de cinquante-deux ans, au moment où le parti guelfe se croyait perdu (5). La grave maladie qu'il couvait depuis si longtemps, les fatigues auxquelles il s'exposait, les soucis dont il était la proie, les mauvaises exhalaisons des environs de Buonconvento, la chaleur du mois d'août, l'imprudence enfin de boire frais étant fort échauffé, sont des raisons plus que suffisantes pour expliquer cette mort soudaine sans que l'on ait besoin de l'attribuer au poison administré par un frère dominicain, disait-on, dans la sainte hostie (6). Mais le bruit s'en répandit

(1) Elle se composait de 2,500 cavaliers allemands et de 1,500 chevaliers italiens.

(2) Villani (IX, 50) donne 70 navires génois; *Vitæ Pap.* (ap. Baluz., l. c., p. 94).

(3) V. plus haut, p. 227, note 6, et Bœhmer (*Regest. Heinr.*, 554). Ptolémée de Lucques se trompe évidemment en mettant cette défense au mois de décembre; elle est du 12 juin 1313 (V. sa *Vita Clementis*, l. c., p. 53). L'auteur anonyme d'une autre vie de Clément V (*Ibid.*, 94) nous dit que Clément lui fit cette défense (*Philippi regis Franciæ litteris excitatus*).

(4) Bœhmer (*Regest. ibid.*), le 8 juillet 1313.

(5) Alb. Mussatus (*De rebus gestis Italor. post Henr. VII*, I, 1); Villani, IX, 52.

(6) Alb. Mussatus (*Historia Augusta*, XVI, rubr. 8, p. 568); Villani, IX, 51; Ferretus Vicentinus, 1116 et 1117. Ce dernier écrivain, qui aime les anecdotes, semble accepter le fait de l'empoisonnement; cependant, il ne peut pas y avoir de doute. Nous avons encore une lettre du fils de l'empereur, Jean de Bohême, qui se porte garant de l'innocence des Dominicains, maltraités par les soldats allemands, furieux de la mort de leur empereur (V. St. Baluzius, *Miscellanea*, I, 162). Jean Canonicus (*Vitæ Pap. Aven.*, ap. Baluz., l. c., p. 22) dit qu'il mourut d'un *apostema*, tout en mentionnant les soupçons qui planèrent sur les Dominicains et les mauvais traitements qu'ils eurent à essuyer de la part des soldats allemands. Quant à la date, Ferr. Vicentinus (l. c., *ibid.*) la fixe au 13 septembre; Alb. Mussatus (XVI, rubr. 8, p. 567), au 8 septembre; Jean de Cermenate (l. c., p. 1282), au 24 août, conformément aux actes officiels; cette dernière est la seule véritable. Nicolas de Botronte, qui était resté à Pise, ne parle pas de la mort

dans l'armée, et tous les moines de l'ordre qui se trouvaient à Buonconvento eurent à souffrir des vengeances brutales de la soldatesque exaspérée : aucun d'eux cependant ne perdit la vie. Le corps de l'empereur fut transporté à Pise, où il repose encore (1).

A quelque point de vue qu'on envisage ce dernier représentant d'une idée morte, on ne saurait contester la grandeur et la pureté de son caractère, l'élévation de son esprit, la touchante simplicité de ses mœurs, et il est difficile de se défendre d'un mouvement d'attendrissement en voyant ainsi une conscience honnête périr à la tâche qu'avec un peu moins de candeur et d'idéalisme il eût peut-être menée à bonne fin, sauf à laisser s'écrouler après lui l'édifice péniblement élevé avec des matériaux rebelles et des éléments dissolvants. Henry avait entrepris cette œuvre immense avec la naïveté d'un enfant : il fit une rude école de politique, et au moment où il allait profiter de son expérience, le destin l'arrêta. S'il ne s'était agi pour lui, comme pour Saint-Louis, avec lequel sa figure offre le plus de ressemblance, que d'une guerre contre des ennemis avoués, sa bravoure et son intelligence droite auraient pu lui donner la victoire; mais il avait affaire à des adversaires qu'il n'avait pas soupçonnés, car il s'était préparé à triompher, non à combattre. Il ne connaissait ni l'Italie ni les Italiens, ou pour mieux dire il ignorait le monde et les hommes. Comme il avait mal jugé la situation avant de s'y engager, et comme il s'obstinait à ne pas revenir de ses idées, il fut presque toujours obligé de aire le contraire de ce qu'il voulait faire. Croyant pouvoir aller comme en procession triomphale jusqu'à Rome, il se

d'Henry dans son rapport au pape, écrit dans ce dernier mois. Ptolémée de Lucques (l. c., p. 53) la met au 23 août. — Je ne cite cette divergence que pour caractériser Ferretus et l'authenticité qu'il mérite : il ne fait que copier Mussatus en le variant légèrement.

(1) V. une page intéressante sur son tombeau dans le *Voyage dantesque* de M. Ampère (p. 241).

voit obligé de réduire par la force une place après l'autre, et voulant apporter la paix à l'Italie, il n'y porte que la guerre; espérant réconcilier les ennemis et éteindre les haines de parti, il ne fait que les enflammer davantage; venu pour réjouir et pour récompenser, il est obligé de punir. Malgré lui il devient sévère jusqu'à la cruauté, cet Henry « miséricordieux; » malgré lui il devient rapace et exacteur [1], ce prince modèle qui sait se passer de tout; malgré lui il devient soupçonneux et méfiant, lui qui était venu là si franc, le cœur ouvert, exigeant la confiance de tout le monde, comme il mettait lui-même sa confiance en tout le monde. Bientôt ce juge impartial, qui repoussait si dédaigneusement les partis, qui pour se concilier les Guelfes avait fait les sacrifices les plus inouïs, se voit forcé de se jeter tout entier dans un parti, de devenir plus Gibelin que Frédéric II : voilà où avait amené la politique idéaliste le meilleur empereur qui fût jamais descendu en Italie, un des princes les plus respectables du moyen âge, irréprochable dans sa vie privée, vaillant et chevaleresque au combat, sage et prudent là où il ne poursuivait pas sa chimère — en Allemagne par exemple, — animé enfin des meilleures intentions et des plus sincères. Tous ceux qui approchèrent de lui, amis ou ennemis, savants et chevaliers, prélats et bourgeois, ne tarissent pas dans leurs éloges sur ce caractère simple et naïvement sublime [2]. Malheureusement, ce n'est ni avec la simplicité ni avec la sublimité qu'on fait des hommes d'État. Si Henry était venu avec une caisse bien garnie, les villes marchandes de la Lombardie ne lui eussent pas été si hostiles; s'il avait amené une bonne armée allemande, il n'aurait pas eu besoin de se

[1] Il serait trop long d'énumérer toutes les sommes qu'il extorqua des villes lombardes; on dit qu'il alla jusqu'à accorder au marquis de Montferrat le droit de frapper de la fausse monnaie. Je crois cependant que Schlosser se trompe dans cette assertion, et qu'il a mal interprété le droit qu'Henry accorda de frapper la monnaie à l'effigie de la ville de Florence, mise au ban de l'empire (V. Villani, IX, 48).

[2] V. l'Appendice.

reposer sur des alliés inconnus et peu sûrs; s'il avait connu l'état des choses et des esprits en Italie, il aurait marché droit sur Florence; s'il avait connu les hommes, il aurait pénétré Robert de Naples, et ne se serait point remis du soin de contenir les provinces soumises à des hommes sans principes et sans dévouement; s'il avait pénétré enfin le fond de la question litigieuse, il se serait fait franchement Gibelin. Peut-être eût-il réussi. Mais, après tout, s'il avait été un homme d'État pratique, il n'eût pas fait cette sublime folie de tenter la fondation de la paix perpétuelle et du règne de la justice en rétablissant l'Empire universel, tentative qui eut le précieux résultat de donner aux Italiens conscience d'eux-mêmes et de débarrasser le monde d'une idée surannée qui lui pesait comme un cauchemar et enchaînait ses ailes (1). Si Henry eût réussi, — et il est probable que, si à cette dernière heure un Frédéric II avait paru, il aurait réussi, — il n'aurait pu arriver à ce résultat que par la ruse et la mauvaise foi; il n'eût pu se maintenir, lui et son système, que par la violence et le despotisme, et ce fut un bonheur pour l'Italie que la mort ait empêché Henry d'avoir recours à ces armes et que le destin ait ainsi fait de cette dernière descente impériale dans le sens universaliste du moyen âge une féconde expérience, qui ne fut pas trop chèrement achetée.

La douleur que la mort de Henry causa aux Gibelins, la joie qu'en ressentirent les Guelfes sont difficiles à peindre. « Le clergé des villes guelfes parcourut les rues en grand nombre, accompagné de laïques, la croix en tête, conduit

(1) On n'objectera pas, je pense, les expéditions de Louis de Bavière et de Charles IV : le premier poursuivait un but tout différent du rétablissement de l'empire universel en descendant en Italie, sans autorisation de la Diète, pour échapper aux complications allemandes et pour ramasser de l'argent; le second alla à Rome malgré lui, à la condition expresse qu'on ne l'obligerait pas à y rester plus d'un jour. Je sais bien que Pétrarque et Énée Sylvius (avant d'être pape) reprirent le système de Dante, mais sans trouver aucun écho, sans personne pour les écouter, ni, à plus forte raison, pour réaliser leurs vœux : Charles IV, leur maître, trouvant déjà trop vaste et trop élevée la tâche de gouverner l'Allemagne, l'abandonna presque à elle-même pour n'être que roi de Bohême.

par les évêques et chantant des psaumes de louanges au Dispensateur de la paix après tant d'angoisses. La nuit, on alluma des feux de joie; les gens se vêtirent de neuf, et toutes sortes de réjouissances et d'allégresses furent organisées (1). » Les Gibelins furent atterrés du coup (2). La belle armée qu'Henry avait destinée à envahir le royaume de Naples, se dispersa aussitôt, à l'exception d'un millier de cavaliers que Pise prit à sa solde (3). Malgré ses sacrifices inouïs et le coup terrible qui venait de détruire toutes ses espérances, cette ville héroïque et fidèle ne renonça pas à la cause de l'Empire. D'ailleurs elle n'avait pas de pardon à espérer de sa puissante rivale, et la haine de cette voisine fut peut-être un mobile plus puissant encore que l'attachement au parti gibelin. Elle se trouvait complétement isolée dans l'Italie entière. Il lui fallait un chef; mais ni Henry de Flandre, ni Louis de Savoie, ni même Frédéric de Sicile n'osèrent se charger de cette responsabilité (4). La situation en effet était grave et l'entreprise était difficile de soutenir une cause qui avait perdu son représentant. Tout le parti gibelin se trouvait d'ailleurs désorganisé, tandis que les Guelfes étaient plus compactes que jamais. Robert, à qui Florence avait déjà confié la seigneurie pour cinq ans, fut relevé de l'interdiction impériale par le pape, qui lui conféra tous les droits impériaux en le nommant vicaire de l'Empire. C'est cependant dans ces moments de désespoir que le parti gibelin, si l'on peut encore appeler ainsi le parti hostile à Naples, trouva trois hommes supérieurs qui en peu de temps réussirent à devenir tout-puissants en Toscane et en Lombardie, tandis que la mort de

(1) Alb. Mussatus (*De rebus gestis Italorum post Henricum VII*, I, 1, p. 573).

(2) *Ibid.* : « Gibolengi Albique terrore supremo confugiunt, etc. »

(3) V. *ibid.*, p. 574 ; Villani, IX, 52; Nic. Specialis, *Hist. sicul.* (ap. Muratori, *Scr. rer. ital.*, X, 1056).

(4) Nicolaus Specialis (l. c., lib. VII, cap. II, p. 1055) dit que Frédéric donna aux Pisans ce conseil charitable, mais peu héroïque : *Agite, fratres carissimi, sicut et qualitas temporis innuit, et volventis rotam fortunæ impetus se convertit.*

Clément V et de Philippe le Bel priva momentanément le parti guelfe de ses soutiens principaux.

Le vicaire impérial, institué à Gênes par Henry VII, le fameux Uguccione della Faggiuola, le premier de la longue série de *Condottieri* des XV[e] et XVI[e] siècles, celui-là même à qui Dante a dédié son *Inferno*, accepta la seigneurie de Pise (1). Pendant deux ans, il gouverna d'une façon absolue à Pise et à Lucques qu'il avait conquises, inquiétant toute la Toscane guelfe par ses attaques incessantes, et humiliant l'orgueil de Florence par une victoire signalée, remportée sur l'armée de la république près de Montecatini (octobre 1315). Obligé enfin de quitter ces deux villes, où il s'était rendu odieux par ses excès et son arbitraire, il se rendit en Lombardie près de Can Grande, tandis que la puissance du Castruccio Castracani degl' Interminelli, qui obtint la seigneurie de Lucques d'abord, de Pise ensuite, ne fit que s'accroître en Toscane, où ce jeune guerrier rendit le parti gibelin tout à fait prédominant (2). Dans le Nord, le protecteur de Dante, Can Grande, consolidait et étendait de jour en jour sa domination, et bientôt Vicence et Padoue ne furent plus que des provinces de cette principauté gibeline de Vérone (3), où les Scaligères étalaient impunément leur puissance, tandis que Matthieu Visconti conservait le gouvernement de Milan, où il fonda une principauté indépendante, tout en se disant Gibelin.

Mais que signifiait désormais le nom de Gibelin? Les trois

(1) *Istorie pistolese* (l. c., p. 405-411); *Croniche di Pisa*, de Bern. Maranzoni (ap. Muratori, p. 623-626); *Mon. pisana* (*ibid.*, XV, 991-996). On sait que le comte Troya a voulu faire d'Uguccione le libérateur promis par Dante dans l'allégorie du levrier (*Veltro allegorico, etc.*)

(2) On sait que la *Vita di Castruccio Castracani* de Machiavel ne peut pas être considérée comme une source historique sur ce chef entreprenant. La source la plus importante est Nicolai Tegrimi (*Vita Castrucii Castracani*, ap. Muratori, XI).

(3) Sur Can Grande, voyez Alb. Mussatus (*Gesta Ital.*, l. XII, l. c., p. 607-609). Il joua lui-même un rôle très-important dans ces événements. — V. Gugl. Cortusio (*De novitatibus Paduæ*, ap. Muratori, XII, p. 778 et suiv.), Ferr. Vicentinus (l. c., 1124 à 1136), et Verci (*Storia della Marca Trivigiano*, V, VI, VII et VIII).

chefs mêmes ne se battirent point pour le principe impérial, ne régnèrent point en vertu du droit impérial, ne comprirent point un système impérial; comment aurait-on pu chercher des principes chez leurs partisans? Qu'on s'appelât dorénavant Guelfe ou Gibelin, qu'on formât des républiques ou des principautés, l'empire avait disparu, et à sa place s'éleva la vie municipale, vers laquelle l'Italie avait tendu à son insu, et comme malgré elle, depuis deux siècles, cette vie municipale que ses rêves de domination universelle ne l'avaient laissé atteindre que si tard. Elle renonça enfin à son idée fixe d'unité et à son rôle de peuple élu. Mais elle ne devint pas pour cela un corps de nation. Elle fut ce qu'avait été la Grèce avant la domination macédonienne, un grand groupe de petits États, dont les uns furent démocratiques, les autres aristocratiques, quelques-uns temporels, d'autres spirituels, tantôt républicains, tantôt monarchiques. La communauté de langage, de souvenirs historiques, de civilisation, d'art, de supériorité sur le reste de l'Europe en était le seul lien, et grâce à cette forme peu systématique qui permettait un libre développement aux forces et aux éléments les plus divers, elle devint le théâtre fécond de la plus brillante civilisation que e monde moderne ait vue.

Nous ne quitterons pas l'histoire politique de ces curieuses années de révolution et de transformation, dont sortit une société nouvelle, sans essayer de trouver quelques traces de celui qui nous a servi de guide pendant cette époque agitée. Comment Dino Compagni supporta-t-il le coup qui avait brisé toutes ses espérances et qui avait peut-être ébranlé sa foi dans la justice divine? Nous ne le savons. Cependant, il semble avoir de nouveau pris part aux affaires de sa ville natale pendant ou immédiatement après la guerre malheureuse contre Uguccione della Faggiuola; car nous voyons

qu'on le chargea, dès l'année suivante (1316), d'une ambassade à la cour d'Avignon, pour féliciter Jean XXII de son avènement au siége pontifical. Nous possédons encore le discours qu'il prononça à cette occasion, en sa qualité de premier ambassadeur, au nom de la république [1]; mais nous ne savons si ce fut là son dernier rôle politique. Comme il plaça toujours l'amour de son pays au-dessus de l'esprit de parti, nous ne pouvons guère nous étonner qu'il ait accepté une mission de la république rendue à elle-même; car son ambassade tombe dans les années où débarrassée par la mort des chefs de la faction noire, Florence n'avait pas encore aliéné sa liberté entre les mains de cet aventurier qui s'appelait le duc d'Athènes. Dino n'avait jamais été Gibelin. Il avait été partisan de l'Empire parce qu'il reconnaissait le droit établi, et que jamais droit ne fut mieux établi que le droit impérial le fut aux yeux des Italiens du XIVe siècle. Il avait appelé de tous ses vœux Henry VII, non pour soumettre Florence, mais pour la rendre à elle-même, non contre sa patrie, mais contre les factions qui en avaient usurpé le gouvernement.

Dino Compagni mourut deux ans après Dante, le 26 février 1323, et son corps fut porté à l'église de la Trinité [2], où il repose encore, à l'endroit même où il avait si solennellement et si courageusement protesté contre les perturbateurs de l'ordre et de la liberté, contre ceux qui conspiraient la perte de la république.

(1) Ce discours, que nous donnons *in extenso* dans l'Appendice, a été publié pour la première fois par Francesco Doni dans ses *Prose antiche*. — V. plus bas, ch. IV, 1, sur l'authenticité de ce discours.

(2) Muratori (*Scr. rer. ital.*, IX, 466) a puisé ce détail dans une notice que Francesco Doni, dans ses *Prose di Dante e di Boccaccio*, a donnée, d'après une note d'un codex de la Magliabecchiana. Cette note est ainsi conçue : « *Morì Dino Compagni adì XXVI di febbrajo 1323, sepulto in Santa Trinità.* » Il faudrait déterminer l'époque à laquelle remonte ce manuscrit, pour savoir si cette note a été écrite avant ou après l'introduction du nouveau calendrier, et si Dino mourut en 1323 ou en 1324. — Sur ses descendants, voyez Manni (*Proemio*, p. X) et Muratori (l. c., IX, p. 467). — V. d'ailleurs notre Appendice.

DEUXIÈME PARTIE

ÉTUDE LITTÉRAIRE

CHAPITRE I.

LES PROSATEURS ITALIENS AVANT DINO COMPAGNI.

Comme dans tous les pays et à toutes les époques de l'histoire où des peuples jeunes donnent à leur civilisation naissante une expression littéraire, chez les Italiens du moyen âge la poésie précéda la prose. Comme partout aussi et comme toujours, leurs premiers ouvrages en prose furent des ouvrages historiques.

Depuis un demi-siècle déjà, la poésie italienne avait été cultivée avec passion et avec succès, et à l'époque de Dante, il y avait à peine un Florentin de bonne éducation qui ne sût tourner au besoin un petit sonnet ou composer une canzone en langue vulgaire. Il n'était pas si facile encore de s'exprimer en prose; car s'il y avait un langage et des formes toutes prêtes pour le poète, le prosateur ne trouvait point encore une période savante, des transitions convenues, la forme enfin qui eût pu lui permettre de donner à sa pensée tout l'ordre logique dont elle a besoin pour exprimer toutes ses nuances, pour faire ressortir les points les plus saillants, pour subordonner avec art les parties, soit moins importantes, soit purement explétives. Le poète, au contraire, rencontrait dès ses premiers essais des formes métriques, adoptées et depuis longtemps pratiquées dans le provençal, idiome parent, dont les lois se laissaient sans aucune difficulté appliquer à l'italien. Il trouvait en outre que cette poésie provençale dont il empruntait la prosodie traitait

avec une légère nuance les mêmes sujets qu'il voulait chanter en italien; il s'offrait à lui enfin tout un arsenal poétique, si je puis m'exprimer ainsi, de comparaisons, d'épithètes, de liaisons, de tournures, d'inversions admises ([1]).

Il n'en était pas ainsi de la prose. La langue italienne, qui pouvait sans difficulté adopter le système métrique du provençal, ne trouvait point une prose développée qu'elle eût pu prendre pour modèle. Elle n'avait de type parfait à imiter que le latin; mais l'absence complète d'une déclinaison quelconque, le nombre relativement restreint de conjonctions, l'impossibilité dans laquelle elle se trouvait comme toutes les langues modernes de s'affranchir complétement de l'ordre analytique, ne lui permettaient pas de se modeler sur Cicéron, comme la poésie se modelait sur Bertrand de Born ou Sordello. Il fallut, pour arriver à cette perfection, les deux ou trois siècles pendant lesquels de profonds penseurs et de grands artistes travaillèrent cette matière rebelle.

On avait, il est vrai, dans les historiens latins qu'on connaissait parfaitement, des exemples qu'il était permis de suivre, d'imiter même; car ces écrivains avaient traité le genre de sujets qu'on allait aborder. Marquons cependant une différence : l'histoire ancienne, après tout, était bien éloignée, et la similitude entre les sujets était plus apparente que réelle; ou du moins, si elle existait, on était trop engagé dans les événements pour pouvoir les juger et les comparer avec d'autres aussi froidement que nous avons l'habitude de le faire. Pour chanter les yeux de sa dame, pour exprimer les sentiments de fidélité ou de tristesse, pour peindre les

([1]) Cette manière de voir a été beaucoup combattue de nos jours, surtout par Trucchi (*Poesie italiane, Prefazione*. Prato 1846), qui revendique pour les Italiens une complète originalité, et qui, dans son zèle, va jusqu'à accuser de manque de patriotisme les Crescimbeni, Galvani, Salviati et autres, qui ont soutenu la thèse adoptée par nous dans le texte, et que Sismondi et Ginguené ont toujours défendue. — V. Trucchi (l. c., p. XVI, 24; XX, 30; LVIII, 119) et Nannucci (*Voci italiane deriv. dal prov.*, p. 32), qui prétend même que dans Dante « *non v' ha parola che non sia romana.* »

tournois chevaleresques, il suffisait d'avoir lu ou écouté les troubadours provençaux, et les mêmes mots, avec peu de changements, pouvaient presque se transporter d'une langue dans l'autre. Que l'on se figure au contraire le pauvre chroniqueur du moyen âge imitant Salluste ou Tite-Live : la langue vulgaire pouvait-elle lui fournir une seule parole pour rendre celles de son modèle? et le prosateur habitué à penser en latin, trouvait-il en italien une seule expression équivalente à sa pensée? Où aurait-il puisé ce fonds commun d'idées et de formules si nécessaires pour écrire une véritable histoire, si substantielle, si peu philosophique qu'elle soit (1)? Même pour raconter des faits, pour peu qu'on se propose d'intéresser, ne faut-il pas qu'on fasse ressortir des idées? Mais la difficulté était bien plus grande encore lorsqu'on abordait des sujets abstraits. Il y a quelque embarras jusque dans la belle prose du *Convito* de Dante et jusque dans les digressions scolastiques de la *Divine Comédie*, bien qu'au commencement du XIVe siècle la langue italienne fût déjà tout autrement développée que cent ans auparavant; et pour ne pas aller plus loin, on peut se faire une idée de l'extrême difficulté d'une pareille entreprise, en se rappelant les obstacles que durent surmonter les premiers philosophes français et allemands qui eurent le courage et l'abnégation d'exposer en leurs langues maternelles, presque formées déjà, des raisonnements conçus en latin; car il faut un certain effort pour suivre Descartes et Wolf dans leurs écrits français et allemands, tandis que leurs ouvrages latins n'offrent pas la moindre difficulté.

Outre les causes générales et constantes de l'antériorité de la poésie à la prose, il y eut donc en Italie une cause spé-

(1) Dante, dans le *Convito* et la *Divina Commedia*, fut le premier qui traita en langue vulgaire des questions abstraites, telles que les dogmes et les doctrines de la philosophie scolastique.

ciale qui contribua à développer d'abord la poésie en langue vulgaire; cette cause était l'existence d'une poésie provençale, riche déjà et fort cultivée.

Un fait également commun à l'histoire littéraire de l'Italie et à celle de tous les peuples, c'est que les premiers essais en prose furent généralement tentés en histoire. En effet, nous voyons partout, chez les peuples primitifs, que le premier emploi qu'ils font du discours libre *(oratio soluta)* consiste à décomposer le poème épique, à donner aux récits de l'imagination populaire la valeur de traditions historiques. C'est ainsi que nous voyons les logographes ioniens, jusqu'à Hérodote, rattacher l'histoire des faits contemporains aux exploits des héros de la fable, tout comme les premiers chroniqueurs florentins, jusqu'à Villani, font remonter les origines de leur ville natale et ses premières destinées à des noms romains dont les traditions s'étaient conservées sans doute dans des poésies populaires (1) antérieures à l'école provençale qui régna en Italie vers le milieu du XIVe siècle, et racontent, sans le secours du mètre et du rhythme, ce que la femme florentine du temps de Frédéric Barberousse, assise à son rouet

Favoleggiava con la sua famiglia
De' Trojani e di Fiesole e di Roma (2).

(1) Fauriel est le seul auteur, à ma connaissance, qui affirme ce fait; mais sa seule autorité, appuyée qu'elle est par des citations nombreuses, peut suffire. Dans ses leçons XII et XIII de la *Vie de Dante* (vol. II), il expose avec sa clarté habituelle le développement de cette poésie populaire et, pour ainsi dire, épique, d'abord dans le latin vulgaire, puis dans l'italien, qui s'en éloignait si peu. Il n'est pas étonnant que des faits de cette importance aient échappé aux savants du siècle dernier, aux Crescimbeni et aux Apostolo Zeno, par exemple; mais on a le droit d'être surpris que des travaux aussi étendus que ceux de Ruth (*Geschichte der italienischen Poesie,* 2 vol. in-8o, Leipzig 1847), en Allemagne; de Nannucci (*Manuale della letteratura del primo secolo,* Firenze 1858) et de Trucchi (l. c.), en Italie; d'Ozanam (*De la Poésie populaire en Italie avant et après saint François,* formant le premier chapitre du travail sur *les Poètes franciscains en Italie; Œuvres,* t. V), en France, — ne mentionnent point ces curieuses légendes populaires; car Ozanam n'en parle que tout à fait incidemment (l. c., 28–38).

(2) Dante (*Paradiso,* XV, 124–125).

Quoi qu'il en soit, c'est vers cette époque seulement que l'usage de la prose vulgaire se répandit peu à peu (1), que les traités publics (2), les correspondances commerciales (3) commencèrent à être écrits en cette langue, et déjà le public préférait lire en version italienne les récits et les autres ouvrages composés d'abord en latin (4), quelquefois en provençal (5). Cependant, ces compositions ne peuvent guère

(1) Mme Ferrucci (l. c., I, p. 562) cite ici l'*Hymne au Soleil* de saint François. Les nombreuses rimes et le rhythme de ce morceau nous le font cependant considérer comme une œuvre poétique. Ozanam (l. c., p. 73) le prend pour tel.

(2) V. le traité de paix conclu à Tunis entre l'ambassadeur pisan et le roi du pays en 1265, publié par Cantù (*Histoire des Italiens*, vol. I, App. 531).

(3) Paolo Emiliani-Giudici (*Storia politica dei Municipi italiani*, Firenze 1855) publie dans l'Appendice (p. III), après le *Statuto dell' Arte di Calimala*, une correspondance commerciale en italien, à laquelle nous avons déjà fait allusion plus haut, en parlant de la famille des Cerchi. Cette correspondance intéressante se compose, en effet, de plusieurs lettres échangées entre les maisons Consiglio de' Cerchi et Ce, à Florence, et Giacchetto Rinucci et Ce, à Londres. Dans une note (p. 231), Giudici constate la clarté de ces lettres, qui « ne feraient pas honte à Dino Compagni. » Il ajoute qu'on croyait jusque-là que les « plus anciennes lettres écrites en langue italienne, connues jusqu'à présent, étaient celles de Guittone d'Arezzo, publiées par Bottari (Rome 1745), et dont le style est excessivement négligé (*disgustosamente mostruoso*). » — V. aussi un registre de dépenses et de recettes, tenu en italien par une femme Morcada, dans l'*Archivio storico* (App. no 20).

(4) V. *Trattati morali d'Albertani di Brescia*, publiés par Sébastien Ciampi (Florence 1832), dans la traduction de Soffredi del Grazia de Pistoie. Avant la découverte de cette traduction par Ciampi, tout le monde, et même l'Académie de la Crusca, avait adopté une traduction du XIVe siècle, dont l'importance philologique était naturellement bien moindre. Cette traduction, qui parut pour la première fois en 1610 chez les Giunti, à Florence, a encore souvent été réimprimée, et même dans notre siècle (Milan 1830). La traduction du notaire de Pistoie, trouvée par Ciampi, et qui remonte à 1278, a cependant seule des titres à l'intérêt du philologue. On sait qu'un des traités moraux d'Albertani a été traduit par Chaucer, dans ses *Canterburg Tales*, sous le titre de *Tale of Meliboeus*. Il existe aussi une ancienne version de ce traité (ou plutôt conte) en français, si je ne me trompe, sous le titre du *Livre de Mélibée et de dame Prudence*. — Outre ces traités d'Albertani, je citerai, parmi ces traductions primitives, celles des *Histoires*, de Paul Orose, de l'*Art de la Guerre*, de Végèce, et du *Viridarium consolationis*, œuvre de basse latinité, mise en italien par Bono Giamboni vers 1250. D'autres monuments de ce genre, tout aussi anciens (le savant éditeur M. Vannucci les fait remonter à 1250), sont les trois traductions du *Livre de Caton*, ouvrage latin de la décadence, dont une fut publiée par Manni en 1734, et les deux autres par Vannucci en 1829. C'est aussi vers 1260 — puisque ce livre est dédié à Mainfroy — que Frate Guidotto da Bologna donna, dans son *Fiore di Rettorica*, une version italienne de la *Rhétorique à Hérennius* de Cicéron. Brunetto Latini a également donné (vers 1260) une traduction du *De inventione* de Cicéron, sous le titre de *Rettorica di Tullio*, et des fameux discours de Caton, de César, de Catilina et de Pétréius, dans Salluste, ainsi que trois discours de Cicéron. Quelques-uns, comme Mannuzzi (*La prima Orazione di messer Tullio Cicerone contro Catilina volgarizzata da ser Brunetto Latini*; Firenze, Passigli et Sori, 1834), lui attribuent aussi la traduction de la première *Catilinaire* qu'on possède en vieil italien.

(5) Tels sont les légendes de la *Table ronde* (V. Nannucci, l. c., p. 155); les *Conti*

être considérées comme des ouvrages littéraires; on ne saurait par conséquent les prendre pour point de départ d'une histoire de la prose italienne.

Ainsi que les premières poésies italiennes avaient été écrites dans le dialecte sicilien, remplacé bientôt par le toscan, de même le premier monument un peu étendu et vraiment littéraire de la prose italienne est composé en dialecte sicilien, tandis que presque tous les prosateurs de l'époque suivante furent des Toscans, et c'est là un fait qui s'explique suffisamment par l'histoire générale de l'Italie au XIIIe siècle (1).

Pendant que Florence et tout le centre de la Péninsule étaient encore en proie à la guerre intestine, ou marchaient laborieusement vers une vie municipale indépendante, Naples, résidence des Hohenstauffen et capitale du royaume des Deux-Siciles, jouissait d'une paix profonde, d'un luxe royal, d'une liberté de penser très-grande et de tous les raffinements de la vie, au milieu d'institutions qu'on pourrait appeler parfaites pour l'époque. La reine Constance avait déjà accordé une protection particulière aux poètes provençaux, et son fils Frédéric II ne mettait au-dessus des troubadours du midi de la France que les savants philosophes de Bagdad et de Cordoue, comme si le grand homme ne se fût cru compris ou deviné que par ceux dont le regard n'était pas troublé par les passions religieuses, politiques ou locales. L'influence de cette cour brillante, qui joignait le goût de la science à la frivolité, où de graves questions de droit et de philosophie alternaient avec le « gai savoir » des Proven-

di antichi cavalieri, publiés par Tommaso Barocchi (Florence 1850); enfin, une traduction de *Jules César,* de Jacques Forest, qui l'a, de son côté, traduit de Lucain.

(1) Je ne cite point d'autorités pour des faits connus parfaitement de quiconque a reçu une éducation libérale. D'ailleurs, les histoires littéraires de l'Italie sont nombreuses et entre les mains de tout le monde. Je ne nierai pas cependant que je me suis souvent écarté de Tiraboschi, Ginguené et Sismondi, qui ne disposaient pas des matériaux découverts depuis trente ans, et qui écrivaient dans l'esprit du XVIIIe siècle, esprit littéraire si différent du point de vue actuel.

çaux, et où des spectacles chevaleresques et des chants amoureux délassaient les plus grands hommes d'État du moyen âge des fatigues ou des mécomptes de la politique, cette influence prépondérante fit un instant du peuple sicilien le principal acteur dans l'histoire de l'Italie, de sa langue l'organe dominant de la littérature naissante; et il n'est pas étonnant que le premier monument considérable de la prose italienne se trouve écrit dans le dialecte qu'avaient popularisé par leurs belles canzones l'empereur Frédéric II et son célèbre chancelier Pierre des Vignes, le roi Enzio et le valeureux Mainfroy, son demi-frère (1).

Matteo Spinelli, contemporain de ces poètes grands seigneurs (2), nous a laissé une chronique, sous le titre très-caractéristique de *Giornali* (Journal) (3), qui nous fait tout d'abord juger ce qu'était encore à cette époque la prose italienne. Si nous citons le premier cet ouvrage de Spinelli, ce n'est pas que nous ignorions les essais nombreux et souvent informes qui le précédèrent; mais ce n'est point ici le lieu de faire une histoire de la langue italienne. Quand même il nous semblerait nécessaire d'entrer dans quelques détails sur la formation de l'idiome moderne, nous préférerions renvoyer le lecteur à des écrivains plus autorisés que nous pour traiter un sujet aussi difficile, et à des ouvrages qui ont rendu presque inutiles toutes études nouvelles sur ce point (4). Mais

(1) V. sur la cour de Frédéric II et son influence sur la civilisation intellectuelle de l'Italie : Diego Soria (*Histoire de la puissance des Évêques de Rome*, Genève 1856, p. 261–281); Schlosser (*Weltgeschichte*, VII, 273, et *passim*); Perticari (*Degli Scrittori del trecento*, lib. I, cap. VII, publié dans la *Proposta di alcuni correzioni al vocabolario della Crusca*, Milan 1817), — et comme curieux documents contemporains constatant cette influence : *Il Novellino*, plus connu sous le titre de *Cento Novelle antiche* (la nouvelle XX); Dante (*De vulgari eloquio*, I, 12), et Spinelli lui-même (ap. Muratori, *Scr. rer. ital.*, VII, p. 1095).

(2) V. sur sa vie, la préface de Muratori (l. c., p. 1057) et l'article de Nannucci (l. c., II, p. 2).

(3) Les *Diurnali* ou *Giornali* ont été publiés plusieurs fois. Les citations que nous ferons renverront à l'édition de Muratori (l. c.).

(4) Nous pensons surtout au travail si remarquable de Fauriel, cité plus haut (V. l'Appendice).

ces auteurs eux-mêmes ne considèrent les monuments antérieurs que comme des tâtonnements encore incertains. Le langage de ces monuments n'est pas même encore, à leur avis, complétement italien, et ils ne voient le véritable idiome moderne apparaître dans toute son individualité qu'avec les poésies de Ciullo d'Alcamo et avec les *Giornali* de M. Spinelli. D'ailleurs, l'ouvrage du chroniqueur sicilien, quoique ce soit, ainsi que le titre semble l'indiquer, un journal à peine destiné à être publié, offre par son étendue même une matière plus ample à l'étude littéraire et philologique, que certaines inscriptions, actes, textes de lois, décrets et autres documents de ce genre.

Est-ce à dire que les *Giornali* n'aient plus rien de latin et soient écrits dans un italien, ou si l'on aime mieux dans un sicilien pur? Nous sommes loin de l'affirmer. Des mots latins, des tournures même qui rappellent les habitudes d'une langue morte, se rencontrent fréquemment au milieu d'un langage d'ailleurs tout italien (1); mais ces réminiscences ne sont toujours qu'isolées et ne sauraient altérer le caractère général du langage, qui est essentiellement sicilien (2). Mais ce qui distingue le style de ce charmant conteur d'anecdotes,

(1) Ainsi : *iero* (*ierunt*), pour *girono, andarono; happe* (*habuit*), pour *ebbe; pede* (*pes, dis*), pour *piede; cha* (*quià*), pour *chè*, etc.

(2) Quelques-uns des caractères les plus marqués du dialecte sicilien, la substitution de l'*u* à l'*o* et du *ch* (*k*) au *p*, s'y trouvent, par exemple, presque toujours. Ainsi : *chiù*, pour *più; chiano*, pour *piano; chiangere*, pour *piangere*. Cette consonne favorite remplace aussi très-souvent le *qu* des Toscans : *chillo* et *chello*, pour *quello ; chisto*, pour *questo*. Il est inutile de citer les expressions propres au dialecte sicilien, qui n'ont pas leur origine dans une tendance *générale* de la prononciation ou de la construction, par exemple : *presone*, pour *prigione; nce*, pour *ci* ou *vi; bascio*, pour *basso; vacancia*, pour *pulcella*, — car ce sont là des provincialismes fortuits. Quant aux désinences des verbes : *ao*, pour *o* (*tornao, incominciao, cacciao, innamorao*); *aro*, pour *arono* (*contàro, trovaro*); le futur, en *raggio*, au lieu de *ro* (*ordinaraggio* pour *ordinaro*), — ce sont là des formes encore usitées dans le patois napolitain de nos jours. Dante, dans son livre *De vulgari eloquentia* (l. I, ch. 12), ne qualifie nullement ce langage de *laida loquela*, comme le dit Nannucci (l. c., II, 3); mais il distingue le sicilien tel qu'il était parlé par le peuple ignorant, et qu'il désapprouve hautement, de celui que parlaient les Siciliens de bonne éducation *(quod ab ore primorum Siculorum emanat)*, et qu'il dit *laudabilissimum*. Ce dialecte a été si heureusement cultivé, dit-il plus haut, que *quidquid pœtantur Itali Sicilianum vocatur*.

n'est pas seulement la mollesse particulière au dialecte dont il se servait, c'est aussi une certaine négligence, un certain laisser-aller dans la construction des phrases. On ne songe certainement pas à demander au premier prosateur d'une langue des périodes cicéronniennes; on trouve tout naturel qu'il coordonne toutes ses phrases au lieu de les subordonner les unes aux autres, et qu'il unisse tout simplement ses propositions par des conjonctions copulatives au lieu de les disposer en phrases incidentes; mais chez Spinelli, nous ne trouvons que le langage de la conversation, et rien de plus; c'est-à-dire que son style manque de netteté. Il écrit comme il aurait raconté devant un auditoire curieux, en s'aidant du geste, de l'intonation, du regard. Ce style de la conversation, appliqué à des œuvres écrites et de longue haleine, manque souvent de clarté (1), à moins qu'il ne soit interprété par un lecteur habile, qui le débite comme un acteur débite la comédie. Aussi finit-il toujours par fatiguer, par cela même que l'explication nécessaire qu'en donnerait le débit, nous fait défaut. Mais il y a d'un autre côté une animation que l'art le plus raffiné ne saurait obtenir : chaque parole, chaque tour de phrase même fait image (2). On croirait entendre un loquace barbier, à l'affût des nouvelles du jour, vous servir tout chaud le bruit qui court la ville.

C'est là d'ailleurs la spécialité de Spinelli; ne voyez pas en lui un historien, pas même un chroniqueur politique : c'est un conteur d'anecdotes souvent fort piquantes, presque toujours animées. Les faits de l'histoire contemporaine ne se mêlent guère qu'incidemment à ces cancans de la ville et de

(1) V. par exemple cette phrase entre cent : « Fo trovato... messer Amelio di Molisio... che stava al lietto con chella zittella e era vacancia e fo ritennto e... chiamaro » lo iustitiero e fo portato presone. » — Ces changements de sujet sont continuels.

(2) Tous ses récits sont admirablement dramatiques et animés, par exemple celui si caractéristique pour les rapports de Frédéric II avec les Mahométans à son service, où il raconte la manière brutale dont un capitaine de Sarrazins déshonore impunément son hôte, ou celui de la fuite et des aventures du jeune Ruggiero de Sanseverino, et tant d'autres.

la campagne. Mais ses anecdotes, à part le style et la gracieuse teinte d'ironie qui charment tant chez Boccace, ne le cèdent point en intérêt aux nouvelles du *Decamerone;* là est le mérite des *Diurnali,* et non dans la valeur historique, qui est presque nulle et que des erreurs matérielles, notamment de chronologie, rendent même dangereuse pour le lecteur qui voudrait le prendre au sérieux et y chercher des renseignements sur l'époque et le pays où a vécu Spinelli.

La différence est grande lorsque de ce curieux expansif et sans prétention nous passons aux littérateurs *ex professo*, aux rhéteurs tant soit peu pédants de Florence, de ce dialecte sicilien si négligé à la langue majestueuse déjà et compassée des Toscans.

C'est à Florence que les études de rhétorique furent cultivées en premier lieu, et nous voyons par l'éducation de Dante quelle était l'importance que l'on ajoutait à cette branche du savoir. Cependant, les premiers rhéteurs, tels que Buoncompagni et Guidotto de Bologne, n'usèrent que peu de la langue vulgaire. L'honneur de fixer pour ainsi dire le dialecte toscan, d'élever le « patois » italien au rang qu'occupait jusque-là le latin exclusivement, revient à Brunetto Latini, celui même de qui Villani nous dit qu'il « fut le premier à dégrossir les Florentins (1) » et à qui Dante, son élève, a fondé un monument plus solide par ses beaux vers que tous les autres titres que le pauvre rhéteur pouvait avoir à l'immortalité :

« Si ma demande eût été exaucée, vous ne seriez point encore banni de la vie humaine;

» Car dans ma mémoire est gravée et mon cœur conserve votre chère et bonne et paternelle image, alors que dans le monde souvent

» Vous m'enseigniez comment l'homme s'éternise, et combien j'en ai de gratitude, il convient que, pendant que je vis, ma langue le manifeste (2). »

(1) Giov. Villani, liv. VIII, ch. X.
(2) Dante, *Inferno,* XV, v. 87-97. Tout ce chant est consacré à Brunetto.

C'est par son influence bien plus que par ses œuvres que Brunetto Latini a une si grande importance historique. Né dans le premier quart du XIII[e] siècle, d'une famille noble, notaire de profession, il fut ambassadeur de la république auprès du roi Alphonse de Castille, lors de la bataille de Monte Aperti ([1]). Ardent Guelfe, il ne put rentrer dans sa patrie, tombée au pouvoir des Gibelins, et passa, dit-on, dix ans en France, où il enseigna la rhétorique. Il revint à Florence vers 1270, et y vécut encore vingt-quatre ans, entouré de l'estime de tout le monde ([2]). Les fils des premières familles de Florence ([3]), entre eux Dante et Guido Cavalcanti, avaient suivi ses leçons; le livre du *Trésor,* qu'il publia en langue française, « pour chou que la parleure en est plus délitable et plus commune à toutes gens, » fut l'encyclopédie la plus répandue du moyen âge; ses nombreuses traductions du latin de Cicéron et de Salluste répandaient le goût de la littérature classique. Cet homme si actif, qui fut à la fois

([1]) V. Malaspini, ch. 167 : « ... et l'ambassadeur fut ser Brunetto Latini, homme » d'un grand esprit », — et Brunetto lui-même, dans son *Tesoretto,* v. 12 et 13 :

(Fiorenza) *Mi fece suo messaggio*
All' alto re di Spagna.

([2]) L'abbé Zanoni, dans son édition du *Tesoretto* et du *Favoletto* (Florence 1824), a eu le mérite de nous donner une biographie assez complète du célèbre savant, et nous renvoyons à ce travail, bien qu'il ait été sujet aux critiques de Nannucci (l. c., I, p. 422 et suiv., et II, p. 249 et suiv.). Nous nous contentons d'indiquer l'opinion des contemporains. Giov. Villani (l. c.) dit qu'il fut « gran filosofo e fue maestro in rettorica, tanto » in bene sapere dire, come in bene dittare... egli fue cominciatore e maestro in digros- » sare i Fiorentini e farli scorti in bene parlare e in sapere guidare e reggere la nostra » Repubblica secondo la politica. » Filippo Villani, dans la *Vita di Brunetto* (à la suite des chroniques de Giovanni et Matteo Villani, édition de Florence, 1824), l'appelle « philosophe de profession, notaire de position, d'une réputation étendue, savant, sagace, abondant en mots d'esprit, cependant en même temps sérieux et modeste, de langage agréable, poli; et il eût été heureux par ces dons extraordinaires, s'il avait su supporter avec plus de sagesse les affronts de sa patrie courroucée. » Le chant XV de l'*Enfer* reste cependant le témoignage principal, et les commentaires de Boccace, de Benvenuto da Imola et de Landino n'ajoutent rien de nouveau : le premier, selon son habitude, y glisse même des erreurs évidentes, comme celle, par exemple, qui consiste à placer sa mort en France. — V. aussi l'article de Mazzuchelli (*Gli Scrittori d'Italia,* Brescia 1853, in-folio, 6 vol., *A* et *B*) sur Brunetto. Sur les raisons qui ont déterminé Dante à mettre Brunetto en Enfer, voyez la page éloquente de Nannucci (l. c., I, 245) contre Perticari.

([3]) V. Leonardo Bruni (*Vita di Dante,* l. c., p. VIII).

philosophe et grammairien, politique et jurisconsulte (1), professeur (2) et traducteur, avec tout cela « un peu mondain (3), » exerça une influence extraordinaire non-seulement sur le développement général des esprits à Florence, mais encore spécialement sur la prose toscane. Il fut un des précurseurs de la Renaissance, réunissant tous les caractères des savants du XVe siècle, jusqu'à leur irritabilité d'érudit, mais ayant de plus qu'eux tous une parfaite indépendance dans les affaires politiques. Malheureusement, nous sommes obligé, en parlant de lui comme prosateur italien, de nous fier plus aux témoignages de ses élèves ou de ses concitoyens qu'à ses propres œuvres, dont les unes sont écrites en français (4), les autres sont des traductions du latin (5), les dernières enfin, et les plus importantes, des œuvres poétiques (6). Lorsque nous voyons par conséquent tous les contemporains, ainsi que la génération suivante, si unanimes à le représenter comme le premier prosateur de son époque, c'est à ses traductions qu'il

(1) Il fut non-seulement ambassadeur, mais aussi *dittatore* (c'est-à-dire secrétaire, comme Machiavel) et *sindaco* de la République (V. Tiraboschi, l. c., IV, 483 et suiv.; Ginguené, I, p. 215). D'après une note de l'abbé Zanoni (l. c., XVII, note 22), il fut protonotaire du roi de Sicile en 1269, et revêtit depuis de nombreux emplois dans la République, notamment celui de prieur en 1287 (*Ibid.*, p. XIX).

(2) Il enseignait le *trivio* et le *quadrivio*, c'est-à-dire les sept arts libéraux (V. Cesare Balbo, l. c., p. 55 à 68).

(3) *Un poco mondanetti,* dit-il de lui-même et de l'ami auquel il adresse son *Tesoretto* (c. 21); et un peu plus haut :

... io era compreso
Di smisurati mali
Oltre che criminali!

Villani aussi (l. c.) l'appelle *mondano.*

(4) Le *Trésor,* qu'il recommande à Dante, et « dans lequel il vit encore » après sa mort, fut traduit en italien par Bono Giamboni, sur lequel voyez Nannucci (l. c., II, 352 et suiv.).

(5) Nous en avons déjà parlé au commencement de ce chapitre.

(6) Le *Tesoretto* et le *Favoletto,* publiés par Zanoni. Le *Pataffio,* sorte de recueil d'idiotismes florentins (*riboboli*) réunis pour soutenir la thèse la plus ignoble, ne semble pas avoir été écrit par Brunetto, quoi qu'en disent Monti et Perticari. C'est, du moins, l'opinion de Nannucci (l. c., I, 477), qui expose la dissertation sur ce sujet de Delfuria, insérée dans les Actes de l'Académie *della Crusca*. A. Maria Salvini avait préparé une édition du *Pataffio* avec de copieuses notes (V. le recueil de ses manuscrits à la Bibliothèque Marucelliana, cod. A, 101, 4).

faut s'adresser pour voir si ces éloges sont justifiés, et le premier coup d'œil nous montre dans sa prose un fait singulier, mais qui s'explique aisément. Tandis que les expressions dont Brunetto se sert sont souvent peu italiennes, ses tournures et ses constructions sont parfaitement pures et ne feraient pas honte à Machiavel. Il avait une grande habitude du français dans lequel il avait écrit son principal ouvrage, et il a eu le tort de ne savoir pas assez s'en dégager dans le choix des termes quand il écrivait en italien (1); imbu de ses lectures latines, il a eu le mérite de ne pas perdre de vue les modèles classiques dans la structure de ses périodes (2). En effet, ce qu'il fallait à l'italien pour devenir une langue individuelle bien définie, c'était d'en écarter toutes les expressions qui s'y étaient glissées furtivement du provençal et du français, et qui, ne répondant pas au génie et ne se pliant pas aux lois de l'idiome naissant, menaçaient d'en altérer le caractère. Mais ce qu'il fallait aussi pour que cet idiome, de patois qu'il était encore au commencement du XIII[e] siècle, devînt une langue littéraire, c'était de le ployer par un système de périodes un peu plus compliqué que ne l'admet généralement la forme tout analytique d'un dialecte vulgaire. Sous ce dernier rapport, l'influence de Brunetto a été très-salutaire; car par cela même qu'il donnait une tournure quelquefois un peu forcée à sa phrase, il assouplit la langue au point qu'il devint facile à ses successeurs de s'en servir sans

(1) On rencontre un grand nombre de mots provençaux et français dans le *Tesoretto*, ainsi que dans les traductions de Brunetto, où ils sont moins nombreux, à la vérité, que dans ses poésies, mais cependant très-fréquents encore, en comparaison des écrivains de l'âge suivant, et notamment de Dino Compagni, qui en est complétement libre. Je ne cite pas ici tous les gallicismes et tous les *provençalismes* qu'on y relève (V. Perticari et Nannucci, l. c.), parce que plusieurs de ces prétendus mots étrangers existent encore en italien, mais surtout parce que, la langue n'étant pas formée encore à cette époque, on ne saurait dire si alors un mot était ou non italien; les deux langues étaient encore presque confondues dans la littérature comme dans l'usage.

(2) Par exemple, dans les premières phrases de la *Rettorica*, que l'on dirait de l'italien de Machiavel. On ne saurait mieux rendre la période savante du modèle latin tout en restant parfaitement italien.

efforts. On se tromperait cependant si l'on croyait qu'il rend toujours fidèlement la pensée de l'original qu'il a sous les yeux (1). Il lui arrive souvent de ne pas comprendre parfaitement le texte, plus souvent de le dénaturer en ne rendant que le sens strictement sans faire passer dans l'idiome moderne la forme dans laquelle la pensée se présentait en latin, et qui en faisait une partie intrinsèque. Une trop grande sévérité toutefois serait déplacée en jugeant un homme qui eut à lutter contre tant de difficultés et qui en a surmonté un si grand nombre. Si on le compare d'ailleurs à son ami Bono Giamboni, qui traduisit comme lui différents auteurs latins, pour la plupart de la décadence, il est vrai, on sent toute la supériorité de Brunetto.

Giamboni (2) est peut-être quelquefois plus clair, plus net dans l'expression de la pensée que Brunetto Latini, mais il parvient rarement à l'ampleur de langage qui caractérise son maître. Or, ce qu'il fallait à cette prose naissante, ce n'est pas la lucidité, un idiome analytique et un style très-simple n'en manquent jamais, mais l'enchaînement, la liaison, l'ordonnance savante de la pensée. Le style de Giamboni se rapproche beaucoup plus de la langue parlée que celui de Brunetto. Souvent il a plus de finesse dans l'expression, mais il ne s'élève jamais à l'éloquence. Bono a mieux réussi d'ailleurs dans sa version italienne du *Trésor* de son maître que dans ses traductions de Paul Orose et de Végéce; ce qui se comprend aisément en réfléchissant aux qualités de son talent que nous venons de signaler.

(1) On y trouve même d'assez nombreux contre-sens (V. les discours de Caton et de César).

(2) Giamboni nacquit vers 1240; il fut juge du peuple dans les quartiers de San Brocolo et de San Pietro. — V. Villani (XII, 35) et un document d'un codex Strozziano, nº 1104, cité par Nannucci (II, 353) qui place sa mort vers 1295. — Le savant Méhus (*Lettere di Ambrogio Camaldino, Prefazione*) fait le plus grand cas de ce Giamboni comme critique et traducteur; et plus récemment encore, Perticari (*Scrittori del trecento*, II, c. 7) et Giordani (*Lettera a Gino Capponi*) ont parlé de la langue de Giamboni avec beaucoup d'éloges, tout en lui reprochant ses gallicismes.

Si l'on veut bien saisir tout le mérite de ces efforts de Brunetto et même de Giamboni pour arriver à créer une prose originale et pure, on n'a qu'à voir avec quelle difficulté la plupart des contemporains de ces hommes maniaient la langue italienne, quand ils renonçaient au vers. Dans la prose de Dante même, combien, à côté de passages pleins d'élan, n'y a-t-il pas de lourdeur encore, malgré toute la beauté des périodes et la savante harmonie (1)? Et les lettres tant controversées de Guittone d'Arezzo (2), qu'on les suppose écrites en langue vulgaire par lui-même ou traduites du latin par des contemporains, quelle inhabileté ne trahissent-elles pas? Ne semble-t-il pas étonnant que ce poète, qui écrivait en vers d'un style si coulant et si naturel, d'une pureté presque irréprochable, ce poète que Pétrarque place à côté de l'Alighieri et de Cino de Pistoie (3), se sente si peu à l'aise lors-

(1) Nous pensons ici aux commentaires contenus dans le *Convito*, où, à la vérité, le mysticisme allégorique et les subtilités scolastiques peuvent être pour beaucoup dans l'obscurité du style.

(2) Fra Guittone d'Arezzo, dont nous avons déjà parlé plus haut, vivait dans la seconde moitié du XIIIe siècle à Florence principalement, où il mourut en 1294, d'après Nannucci (l. c., I, 161), qui ne cite cependant pas sa source. Cantù (l. c., I, p. 525) dit qu'on ne connaît pas l'époque de sa vie. Il fut un des prédicateurs et des poètes les plus estimés de son temps. — Le recueil de lettres dont il s'agit ici, composé de huit lettres en vers et de trente-deux en prose, fut publié pour la première fois par Bottari (Rome 1745) et souvent reproduit depuis, notamment par Seb. Ciampi (à la suite de son édition des *Trattati d'Albertani,* 1832). Quelques-unes de ces lettres sont très-connues, entre autres celle aux Florentins (no 14), qui rappelle d'une manière frappante les véhémentes épîtres de Dante. Cantù (l. c.) et Nannucci (l. c., II, p. 155) croient ces lettres réellement composées en italien. Si nous étions capable de porter un jugement sur une matière aussi délicate, où nous n'aimons pas à nous écarter des critiques italiens les plus autorisés, nous pencherions pour l'opinion de Seb. Ciampi (l. c., *Prefazione,* cap. II, p. 38), qui veut qu'elles aient été écrites d'abord en latin et traduites en langue vulgaire par divers. Les raisons qu'il donne pour cette hypothèse sont aussi convaincantes que celles de Nannucci le sont peu. La seule raison, en effet, un peu précise que donne ce dernier, c'est que beaucoup de ces lettres sont adressées à des religieuses; mais on sait fort bien que les religieuses du moyen âge étaient fort au courant des études classiques, par exemple Héloïse et Hroswitha, et que toutes presque savaient le latin.

(3) Pétrarque (*Sonetti in morte di Laura*), sonnet XIX, p. 247 de l'édit. Lemonnier :

Ma ben ti prego che in la terza spera
Guitton saluti e messer Cino e Dante.

Et dans le *Trionfo d'Amore* (cap. IV, *ibid.*, p. 343) :

Ecco Dante e Beatrice, ecco Selvaggia,

qu'il s'agit de s'exprimer en prose? On a de la peine à voir ces pénibles efforts pour donner une forme éloquente à des sentiments vrais; on voit que cet écrivain aurait de la chaleur, de la véhémence même si la matière ne lui était pas rebelle; on voit l'intention d'un style artificiel, presque savant, des prétentions à l'antithèse; mais toutes ces velléités et tentatives n'aboutissent qu'à une obscurité souvent impénétrable (1) et à une incorrection que peut seul expliquer l'état d'enfance de la langue. Si nous trouvons encore des expressions étrangères à l'italien chez Brunetto Latini et si les puristes italiens s'en choquent, pouvons-nous trouver mal que leur oreille délicate ne supporte pas les latinismes

Ecco Cin da Pistoia, Guitton d'Arezzo,
Che di non esser primo par ch' ira aggia.

Benvenuto da Imola, dans ses commentaires sur la *Divina Commedia,* et Laurent de Médicis, dans une lettre, en disent également beaucoup de bien, dit-on, tout en faisant leurs réserves. Il est vrai que Dante a été très-sévère pour Guittone, non-seulement dans son livre *De vulgari Eloquentia* (l. II, c. 6), où il dit, à propos de lui : « Desistant » ergo ignorantiæ sectatores Guidonem Aretinum et quosdam alios extollentes nunquam » *in vocabulis atque constructione desuetos plebescere* », et (*Ibid.,* l. I, c. 13) : « Guittonem Aretinum qui nunquam se ad curiale vulgare direxit », — mais encore dans plusieurs passages de la *Divina Commedia*... Ainsi, dans le *Purgatoire* (XXIV, 56), le poète Bonagiunta di Lucca avoue que ni lui ni Guittone n'ont pu arriver à la perfection de Dante, et plus loin (*Ibid.,* XXVI, 124), Guido Guinicelli le dit vaincu par la nouvelle école, quoique les anciens en fissent grand cas : « *Di grido in grido pur lui dando pregio.* » Perticari, qui a si rudement traité la prose de Guittone (*Scrittori del trecento,* I, 3, et *Difesa di Dante,* ch. XXII), n'est pas plus indulgent pour ses vers. Bottari, l'éditeur de ces lettres, et Nannucci (l. c.), le défendent chaudement. — V. d'ailleurs, sur Guittone comme poète, Ruth (l. c., I, 341-344). — Delécluze (*Dante et la Poésie amoureuse,* Paris 1847) ne l'a pas même nommé. — La dernière édition des *Rime di Fra Guittone d'Arezzo* est celle de Florence 1828, si nous sommes bien informé.

(1) V. par exemple le début de la plus connue de ces lettres, de celle adressée aux Florentins (nº 14) : « Infatuati miseri Fiorentini! Uomo che di vostra perta perde, e » dole di vostra doglia, odio tutto a odio e amore ad amore eternalmente! La pietosa » lamentevile voce del periglioso vostro e grave infermo..... nel mio core duro di pietra » quasi pietate alcuna adduce..... se 'l sommo, ricco e saggio buono maestro mio Dio, » che fare lo deggia e di fare lo savere donar mi degna, ch' è per me ogni cosa in sapere » finendo o cominciando ogni bene. » — Cette seule période, que je réduis encore à sa plus simple expression en en retranchant presque toutes les phrases incidentes, n'est-elle pas un exemple frappant de l'obscurité, de l'incorrection et surtout de ce manque de sûreté que j'ai signalés dans le texte comme les défauts principaux du style de Guittone, et ne prouve-t-elle pas en même temps qu'il y a là l'étoffe d'un prosateur très-chaleureux, mais très-embarrassé encore par la difficulté du langage?

et les gallicismes de Guittone [1]? Le recueil de ces lettres, je parle de celles qui sont écrites en prose, est un curieux spécimen pour le philologue, et quelques-unes d'entre elles jettent même quelque lumière sur certaines questions historiques; mais elles ne forment pas une œuvre littéraire, et leur auteur a à peine le droit de compter parmi les prosateurs italiens du XIII[e] siècle.

C'est ici qu'il faudrait placer le *Specchio di Penitenza* de Passavanti, qui possède déjà une grande propriété de termes et une allure rapide et pittoresque [2], les « Vies » de Cavalca, ainsi que plusieurs autres récits religieux; mais nous avons des raisons pour les croire postérieurs. Un livre d'un autre genre, remontant à cette époque reculée, et qualifié par le public de *fiore del parlar gentile,* a beaucoup occupé et a mérité d'occuper les érudits qui ont fait des recherches sur les commencements de la prose italienne. Nous entendons parler du *Novellino,* plus connu en France sous le titre de *Cento novelle* [3], recueil qui a fourni à

[1] Pertieari (*Scrittori del trecentó,* l. I, c. 4) fait très-durement le procès à ces lettres, qu'on dirait écrites par « un de ces premiers Huns ou Goths qui sur leurs chars » passèrent les Alpes avec femmes et enfants, portant leur grammaire échevelée dans le » beau pays latin. » M. Emiliani-Giudici (l. c., p. 231) appelle le style de Guittone *disgustosamente mostruoso*. Il est vrai que Bottari, dans la préface de son édition (Rome 1745), le juge moins sévèrement, et Nannucci (l. c., p. 135 à 155) se donne beaucoup de peine pour le défendre; bien qu'il ne réussisse pas toujours à nous persuader, il ne laisse pas que de bien plaider sa cause, et il recommande de profiter de son style, comme Salluste a profité de celui de Caton : « ... *a più serrare i concetti e a » rinvigorire lo stile.* » Cantù (l. c., p. 522), tout en reconnaissant la défectuosité de la prose de Guittone, la défend assez chaleureusement.

[2] V. Cat. Ferrucci (l. c., p. 371), qui a tort de placer aussi à cette époque les *Fioretti di San Francesco.* Tous ces récits, composés d'abord en vers, n'ont été mis en prose qu'au XIV[e] siècle, comme le prouve Ozanam (*Les Poètes franciscains*, p. 230).

[3] Le *Novellino,* publié pour la première fois en 1482, a été souvent réimprimé depuis, et le public attend avec impatience l'édition complète et critique que promet M. Gigli. Nous suivons l'édition d'Ant. Dom. Manni (Firenze, Vanni, 1778-1782), qui contient certainement, comme le remarque Lami dans ses *Novelle letterarie,* des morceaux postérieurs à 1304 et même à 1313, puisqu'on y parle de personnages et d'événements de cette époque; mais la majeure partie de ces contes, — observe avec raison Nannucci (l. c., II, p. 64) — « ont un tel cachet d'antiquité, qu'ils doivent évidem- » ment être placés au nombre des plus anciens écrits en langue vulgaire, et considérés » sans hésitation comme antérieurs à 1300. On ne peut même pas contester que quel-

Boccace le sujet de quelques-uns de ses plus jolis contes ([1]), et dont le style même ne peut avoir été sans exercer une grande influence sur l'auteur du *Decamerone;* car le célèbre nouvelliste a peu de pages d'un style plus gracieux, plus coulant, plus animé que celui du *Novellino*. Il met certainement plus d'art dans la composition et dans le plan de ses nouvelles, il sait donner à son récit cette légère teinte d'ironie qui lui va si bien, son imagination lui inspire des détails nombreux qui relèvent la pauvreté de la plupart des sujets fournis par la tradition; mais sa prose, plus pure sans doute que celle des auteurs des *Cento novelle,* n'a pas plus de charme, plus de naturel, une plus grande propriété dans le choix des termes, une plus grande lucidité dans la structure de la phrase. Ce qui caractérise surtout ces vieilles nouvelles italiennes, c'est leur extrême simplicité. Aucune mise en scène, point de remplissage, nulle réflexion. Les faits les plus saillants, les pointes les plus vives sont seuls marqués et se suivent presque sans transition. Tout est d'une sobriété extrême, la pensée comme le langage, et cependant on ne voudrait rien y voir ajouté, à moins que ce ne fût Boccace qui se le permît.

Tous les ouvrages que nous venons de passer en revue si rapidement, soit chroniques ou traductions, lettres ou contes ([2]), ont cependant peu d'importance comparativement

» ques–uns remontent jusqu'à l'époque de Frédéric II, lorsque notre langue balbutiait » encore dans son berceau. » — M. Ruth (*Studien über Dante*, p. 257) nous apprend que M. Fanfari a trouvé dans la bibliothèque Martelli des *Conti* dont il met la composition encore avant celle des *Cento Novelle antiche*. Il renvoie à ce sujet à la *Etruria*, livraison de mai 1851. Il est à regretter que ces contes n'aient pas été publiés.

([1]) Le conte des *Trois Anneaux* (giorn. I, nov. 3), si célèbre par l'admirable usage qu'en a fait Lessing dans *Nathan le Sage* et celui de la *Dame de Gascogne* (giorn. I, nov. 9). Il est curieux de voir le merveilleux art de développement de Boccace, en racontant cependant si simplement les faits contenus dans une douzaine de lignes du *Novellino*.

([2]) On comprend que je n'ai pas épuisé la série des prosateurs italiens antérieurs à 1300; mais j'ai choisi les plus célèbres représentants de chacun des différents genres de compositions en prose. Il y aurait peut-être encore une ou deux chroniques à citer, nombre de traductions et surtout plusieurs recueils de contes, quoique la Crusca ne donne,

aux *Histoires florentines* de Ricordano Malaspini, qui est sans contredit le principal prosateur italien du XIII[e] siècle. Cette circonstance, ainsi que le caractère de son sujet, expliqueront suffisamment pourquoi nous nous arrêtons à lui un peu plus longuement qu'aux auteurs que nous venons de voir.

Ricordano Malaspini (1), né dans les premières années du XIII[e] siècle (2), d'une des plus anciennes familles de Florence (3), vécut jusque vers l'époque du triomphe définitif du tiers-État florentin. Bien que partisan dévoué de l'Église et des Guelfes, il ne paraît pas avoir partagé l'exil de Brunetto Latini en 1260, époque à laquelle il était déjà laborieusement occupé à compiler sa chronique. Cet ouvrage si étendu et si curieux, que Giovanni Villani ne s'est pas fait le moindre scrupule de copier en entier et presque textuellement

dans le registre des auteurs, en tête de son grand dictionnaire, que bien peu de noms que nous n'ayons pas mentionnés. Un examen plus long serait en dehors du but et des limites que nous nous proposons. On aura vu aussi que nous ne nous permettons guère de jugements sur une matière aussi délicate que le style italien sans avoir pour nous une autorité de la critique italienne. Ce sont surtout Perticari et Nannucci, quelquefois Giordani, qui nous ont guidé dans cet examen si difficile.

(1) Je lis *Malaspini*, comme Muratori (*Scr. rer. ital.*, t. VIII) et le docte éditeur florentin des *Istorie*, Vincenzio Follini (Ricci, Firenze 1816, in-4°); Benci (Livorno 1830) et Bianchi (Firenze 1847) lisent *Malespini;* Nannucci, enfin, et beaucoup d'autres, *Malispini*. Dino Compagni a aussi cette dernière orthographe. Mais tout fait croire que cette famille florentine de l'historien ne fut qu'une branche de celle des marquis de la Lunigiane, les amis et hôtes de Dante, qui les a éternisés dans le *Purgatoire* (VIII, 118 et suiv.), et cette famille s'appelait bien *Malaspini*.

(2) Il est vrai qu'il dit lui-même avoir été à Rome chez ses parents en 1200, et y avoir trouvé les *Ricordanze*, dont il composa la première partie de ses *Istorie;* et il ajoute qu'il se mit aussitôt à les en extraire. Mais un travail de ce genre suppose toujours au moins l'âge de 20 à 25 ans : or, comme ses *Istorie* vont jusqu'en 1282, il faudrait supposer qu'il arriva à l'âge de 102 à 107 ans avec toutes ses facultés intellectuelles, ce qui est peu probable. J'aime mieux croire, comme Nannucci, qui a vu les manuscrits, qu'il y a dans le texte une légère lacune après M CC. Muratori (l. c., VIII, 879) admet la possibilité d'une erreur de copiste, tout en parlant du séjour à Rome en 1200 comme d'un fait acquis.

(3) Il nous donne lui-même de longs détails sur ses ancêtres : « Il detto Ricordano, » dit-il entre autres de lui-même (ch. XL), « fu nobile cittadino di Firenze venuto ab » antico da Roma... »; et (*Ibid.*) : « Io Ricordano sopradetto fui per femmina (cioè » l'avola mia) della detta casa de' Caponi di Roma... », et il fait remonter cette famille au temps de Catilina. D'ailleurs, Ugolino Verini (*De illustratione urbis Florentiæ*, Lutetiæ 1583) dit de la famille florentine des Malaspini :

Ipse Malaspinus Romano a sanguine cretus
Dicitur et Ligurum sparsisse per oppida semen.

sans en nommer l'auteur, mérite une étude particulière; aussi les éditeurs modernes de Malaspini ont-ils acquis des droits sérieux à la reconnaissance des amateurs de la vieille littérature italienne, en rétablissant avec un soin extrême le texte un peu altéré des manuscrits (1).

Malaspini fut le premier qui tenta de composer une histoire générale de Florence (2), et s'il n'est pas toujours à la hauteur de l'histoire austère, la tentative seule dans son siècle doit lui être comptée à grand honneur. On connaît l'habitude des chroniqueurs du moyen âge de faire précéder l'histoire contemporaine d'un récit plus ou moins imaginaire de fables qu'ils rattachent à l'origine de leur pays. Malaspini n'a donc fait que suivre une coutume généralement admise, en remontant jusqu'à Adam et Ève dans sa narration des événements florentins. Certes, ce n'est pas là de l'histoire bien grave; mais l'indignation et les reproches sérieux des critiques semblent peu motivés lorsqu'ils parlent d'un conteur de la naïveté et de la bonhomie de Malaspini (3). Il

(1) La première édition des *Storie fiorentine* de Malaspini fut publiée par les Giunti en 1568. (V. la note de la page précédente.)

(2) Il ne fut point le premier qui écrivit une histoire *quelconque* en italien, comme le dit à tort Muratori (*Scr. rer. ital.*, VIII, p. 879) : « Primus omnium, quantum quidem novimus, historiam italica lingua conscripsit », et ce célèbre savant est ici en contradiction avec lui-même; car il nous dit dans le volume VII de sa collection (p. 1057) : « Ambos (Ricordanum Malaspinam et Dinum Compagnum) antiquitate præcellit Spinellus... », et plus loin il appelle Matteo Spinelli *antesignanum historicorum italice scribentium.*

(3) Muratori déjà est très-sévère pour lui (l. c., VIII, 879). Mais ce sont surtout Tiraboschi, Perticari et Nannucci qui ne peuvent se résoudre à lui pardonner ses inexactitudes, son *enfantillage,* sa *crédulité* et l'*absurdité de ses récits.* Ils lui reprochent durement ses anachronismes, comme, par exemple, la fondation de l'église de Saint-Pierre sous le gouvernement d'Auguste (ch. XL), ou la célébration d'une messe dans l'église de Fiesole au temps de Catilina (ch. XVII). Ils se moquent impitoyablement de ses étymologies, lorsqu'il fait venir le nom de la ville de Pise de *pisare* « peser » (ch. XXII); celui de Lucques (ch. XXIII), de *Luce* (du christianisme); celui de Pistoie, enfin, de *pistalenzia* (ch. XX). — Les sévères critiques que nous venons de citer, bien qu'ils semblent être plus près de la vérité dans leurs excuses que dans leurs reproches, se sont encore trop arrêtés à un point de vue étroit en alléguant le petit nombre de livres existant alors, l'impossibilité de confronter les documents, etc. La seule et véritable excuse de Malaspini, pour la relation de ces faits fabuleux, c'est qu'il n'a jamais eu la prétention d'être historien dans le sens que nous donnons à ce titre quand nous parlons de Thucy-

est possible que l'aimable chroniqueur ait été bien convaincu de l'authenticité des fables qu'il nous raconte, mais ce n'est pas là une raison d'y chercher des sources historiques, et on est mal venu à se plaindre quand on n'y trouve pas ce que l'on ne devait pas y rencontrer. Mais en considérant la partie des Histoires de Malaspini où il nous raconte ces légendes, sans parti pris et uniquement au point de vue littéraire, on ne peut guère être bien sévère pour l'auteur. On aurait tort cependant de méconnaître une certaine importance, même historique, dans ces récits fabuleux pris dans leur ensemble. Il y a toujours une vérité au fond de toute tradition légendaire, et si l'on sait faire abstraction des faits particuliers, on découvre toujours une idée générale ou le souvenir d'un fait positif formant la base de toutes les exagérations et de tous les ornements de l'imagination populaire. Le fait général dans le cas spécial qui nous occupe, le fait qui ressort incontestablement de l'ensemble de ces récits, c'est que toute la civilisation moderne de l'Italie avait sa base dans le monde romain, base que l'invasion n'avait pu détruire. C'est Rome, en effet, qui envoie la colonie de Florence (1), c'est elle qui lui donne ses premières institutions municipales (2), presque toutes les grandes familles florentines descendent des patriciens romains (3); c'est à Rome encore que, selon Malaspini lui-même, la tradition historique s'était maintenue par les Mémoires *(ricordanze)* des familles (4). Certes, on ne trouve chez cet auteur primitif

dide; c'est qu'il ne voulait qu'amuser, et rien de plus, comme il le dit lui-même dans la préface (ch. I); c'est enfin qu'il fut de son temps, aussi bien qu'Hérodote, lorsque ce dernier rapportait l'enlèvement d'Europe et de Médée, les aventures de Gygès et les miracles des ossements d'Oreste. Lui faire un crime de sa crédulité et de l'invraisemblance des premiers faits qu'il raconte, serait aussi injuste que de reprocher aux Romains d'avoir rapporté l'origine de Rome au fils de Vénus et aux enfants de Mars.

(1) C'est à Assilla, un des partisans de Marius, que Malaspini attribue l'honneur d'avoir conduit cette colonie (ch. XII).

(2) Malaspini, ch. XXXIX.

(3) *Ibid.*, ch. XXXV.

(4) *Ibid.*, XLI et XLII, XXXVIII et CVIII.

ni critique ni ordonnance, ni même de grandes qualités de narrateur; mais il ne prétend pas non plus à tous ces mérites. Pour lui, les faits en eux-mêmes, tels qu'ils lui ont été transmis, ont une valeur suffisante qu'il craindrait de compromettre en y ajoutant du sien, ne fut-ce que pour les éclaircir ou pour les présenter sous une forme plus instructive. Tels il les a reçus, tels il nous les transmet à son tour. « Il écrit d'ailleurs avec une telle placidité, que lors même qu'il réprimande le pécheur, il n'est jamais véhément; jamais son récit ne s'anime de quelque hardiesse juvénile. Jamais on n'entend le conseil prévoyant et ferme de l'âge viril. C'est le propre du vieillard de se réjouir à noter un fait et quelquefois une phrase sans sentir cependant le travail que donnent les soucis des affaires publiques (1). » La véhémence et l'ardeur de Dino Compagni lui sont aussi étrangères que la brièveté et la concision de cet historien. L'auteur a si peu de part dans ces œuvres, la forme y joue un rôle si inférieur, qu'aucun chroniqueur du moyen âge ne se fait scrupule d'emprunter à un autre des parties entières de son récit sans nommer même cette source où il a puisé (2). Aussi, au lieu de faire un reproche à Malaspini de s'être conformé à l'usage général de son temps, nous lui sommes reconnaissant de

(1) Benci, dans la préface (p. VIII et IX) de son édition de Malaspini (Livorno 1830). Je me rends coupable d'une certaine infidélité dans la traduction de cette phrase du savant éditeur, infidélité dont j'ai besoin de me justifier. Benci prononce le jugement cité dans le texte sur les deux Malaspini, oncle et neveu; je le restreins au premier : il les appelle tous deux, dans une parenthèse que j'omets, *sempre apostolici et Guelfi*, ce qui est une erreur. Tout fait présumer, au contraire, et tous les auteurs modernes ont compris ainsi, que le *Bianco* Giacchetto Malaspini, dont parle Dino, et qui fut banni en même temps que Dante, est le même que le continuateur de la chronique de Ricordano, et qu'il fut ainsi jeté dans le parti gibelin. Par là se trouve infirmée aussi l'hypothèse de Benci, d'après laquelle il place la mort de Giacchetto Malaspini à « peu d'années après 1300, » et pour laquelle il n'apporte d'autre preuve que l'interruption du récit de Giacchetto en 1286.

(2) L'exemple le plus curieux et le plus connu est celui de Giovanni Villani, dont les six premiers livres, c'est-à-dire la moitié de son œuvre, sont pris en entier dans les chroniques de Malaspini, dont il a parfois corrigé quelques termes archaïques, rarement les phrases, jamais les faits. Toutes ces fables ridicules, sur lesquelles de si éminents critiques se récrient tant, se trouvent encore chez lui.

ce qu'il nous a conservé ces légendes dont parle Dante lorsqu'il nous peint les mœurs douces et honnêtes des femmes de Florence au XIII[e] siècle :

« L'une veillait au soin du berceau et consolait l'enfant en ce premier langage qui ravit les pères et les mères ;

» L'autre, de la quenouille tirant la chevelure, discourait *(favoleggiava)* avec sa famille, des Troyens et de Fiesole [1]. »

Cependant, nous sommes forcé de les écarter de la partie vraiment historique du livre, auquel elles donnent un caractère de *Nouvelle*, titre que l'auteur réclame lui-même. Dès que nous approchons de l'époque à laquelle il vécut, ses notices deviennent on ne peut plus précieuses, et la seconde moitié de sa chronique est une des sources les plus importantes pour l'histoire de l'Italie au XIII[e] siècle [2]. Bien qu'il soit guelfe ardent, son respect pour le fait, pour la vérité matérielle est tel, qu'il le défigure rarement, et tant qu'il se borne à raconter, on peut se fier à lui sans crainte, ce qu'on aurait tort de faire lorsqu'il essaie de nous indiquer les mo-

[1] Dante, *Paradiso*, XV, 121 à 126. — Rien ne serait plus curieux que ces fables de Ricordano, si elles étaient mieux racontées. Dans un mélange bizarre de traditions bibliques et païennes, il raconte l'histoire d'Adam, de Noë et de Jupiter, la fondation de Fiesole, première ville du monde après le déluge, par *apollonio strologo* (Apollo augur, sans doute — ch. II); l'histoire d'Atalante, de Dardanus et *Madonna* Elena (III et IV); d'Énée (IX); d'Attila (XXII), qu'il fait contemporain de César ; des Uberti (XXXI), et surtout de Catilina et de son Centurion, dont il fait de véritables chevaliers errants (XIII à XXI). Je ne partage nullement l'avis de Benci (l. c.) et de Nannucci (l. c., II, 16), qui croient ces dernières fables interpolées : c'est le même style, le même genre et les mêmes idées sur le monde romain, que dans toutes les autres. Il serait curieux de retrouver les traces de cette tradition de Catilina à Florence. Nous la retrouvons partout : chez Dante, Dino Compagni, Villani, Brunetto Latini, et Salluste est un des auteurs latins les mieux connus à Florence.

[2] C'est ce qu'accordent, d'ailleurs, tous les critiques. Muratori (l. c., 879), dit de lui : « Minime contemnendus, ubi tempora propiora ac præsentia describit. » Benci (l. c., p. XI) : « Quand il enregistre l'histoire de son temps, il peut faire erreur dans les » chiffres, dans l'indication des lieux, dans un petit événement ; mais il ne ment pas : tel » qu'il le sait, il raconte le fait, quel que soit le personnage qui peut s'y trouver com- » promis. » Et Nannucci (l. c., p. 9) le dit : « ... al sommo veritiero ed ingenuo, » diligentissimo ed accurato nel descrivere i fatti dell' età sua e de' tempi a quelli vicini. » Il faut observer cependant que les fables prennent la moitié de son ouvrage, c'est-à-dire environ 100 chapitres sur 208.

tifs de ses personnages ou les causes intimes des événements. Toutes les fois qu'il discute les faits, l'homme de parti apparaît et poursuit d'une haine aveugle, et avec une intolérance passionnée, tout ce qui tient de près ou de loin au gibelinisme (1).

Nous avons dit qu'il ne faut point chercher chez Malaspini un plan savamment ordonné; il ne se donne même pas la peine de lier le récit d'un événement à celui qui fait le sujet du chapitre suivant ou précédent. En cela, il est chroniqueur par excellence. Il raconte au jour le jour ce qu'il a vu ou ce qu'il a entendu, et bien que ces pages, écrites sous l'impression même des événements, restent très-au-dessous des récits des Muntaner, des Villehardouin et des Joinville en vivacité et en coloris, elles nous offrent cependant un tableau assez fidèle du temps.

Le style de Malaspini porte encore très-visiblement les traces de l'époque à laquelle il écrivait : beaucoup d'embarras dans la construction grammaticale (2); nombre d'expressions tombées depuis en désuétude (3). La phrase est encore mo-

(1) « Creda dunque (il lettore) » — dit fort bien Benci — « allo storico e si guardi » dal Guelfo. » V. par exemple le jugement si passionné sur Frédéric II (c. 107). — Quelquefois même il adopte les calomnies des Guelfes, et alors il faut se méfier non-seulement de son jugement, mais encore de sa véracité. V. par exemple la mort de Frédéric II (c. 143). Il est vrai que ce sont là des faits qui ne se sont pas passés à Florence même.

(2) L'abus des verbes auxiliaires *être* et *avoir* trahit surtout cet embarras et montre où en était encore la conjugaison de ce verbe italien si riche aujourd'hui. Benci lui reproche ce défaut, ainsi que le « abuso degli aggetivi in genere e numero, abuso di plurale » e singolare nel collegare i nomi co' verbi » (l. c., p. LIV).

(3) « Nimiam vetustatem ejus verba sapiunt », dit Muratori (l. c., 880), en lui appliquant les paroles de Quintilien sur Ennius, que Perticari (l. c., p. 134) et Nannucci (l. c., p. 9) citent également en parlant de Malaspini : « Sicut sacros vetustate lucos » adoremus in quibus grandia et antiqua robora iam non tantam habent speciem, quan» tam religionem. » — Perticari, qui est en ces matières délicates une grande autorité, relève aussi cet archaïsme dans les termes suivants : « Si vegga il primo aspetto de' voca» boli e il ritratto dell' antichità; ma perchè egli tutto s'imiti, è troppo vecchio; nè giunge » alla gentilezza ed alla purità dei Villani, e quella sua semplicità è tanta, che spesso » non si distingue dal selvaggio » (l. c.). Ambrosoli (*Manuale della Letteratura italiana*, t. I), et, d'après lui, Nannucci (l. c.) : « ... tiene del rozzo suo secolo... ha » molti vocaboli caduti affatto in disuso. » — Les mots inusités dans l'italien des XIVe et XVe siècles sont si fréquents dans Malaspini, qu'il suffit de jeter les yeux sur une page de sa chronique pour en trouver des douzaines.

notone dans sa simplicité, la grammaire semble lettre close pour l'écrivain ([1]); des négligences de rédaction, des ellipses continuelles ([2]) le rendent quelquefois obscur, malgré son extrême simplicité; et cette simplicité même, dont on lui fait un si grand mérite ([3]), manque souvent de charme et de naïveté. On ne saurait nier cependant qu'il a une propriété de termes rares chez les auteurs de ces époques reculées ([4]).

S'il fallait résumer notre jugement sur Malaspini, nous dirions volontiers qu'il nous a toujours semblé donner une idée complète de ce que peuvent avoir été les logographes ioniens avant Hérodote, les Hécatée de Milète, les Phérécyde de Léros, tels que nous aimons à nous les représenter : dégageant les premiers la langue de la forme métrique, donnant les premiers à la tradition de l'épopée une valeur historique, et rattachant leur époque à celle de l'âge des héros par des fables qui perdent leur intérêt poétique en passant par leur plume ([5]). Mais il est bien éloigné du *père de l'histoire*,

([1]) Ceci encore est l'opinion des critiques italiens, que je cite toujours à l'appui de ces assertions sur le style de l'auteur; j'ajoute cependant quelques exemples, parce que ces savants n'ont relevé ce défaut que très-passagèrement. Une ou deux citations suffiront pour prouver surabondamment ce que j'avance : ainsi, les nombreux changements de sujets (ch. XVII) : « Il centurione... dimorava nel detto palazzo un cento cavalieri, ed » era posto (il palazzo) della mano dritta d'Oriente »; ainsi (*ibid.*), trois changements de sujets dans une seule phrase : « Il detto centurione mai non andava al palagio di » Catilina, e vedendo (Catilina) che il detto centurione non venìo a lui, mandò per lui » più volte, e ogni volta mandava (il centurione)... » etc.; — des constructions fautives, par exemple : « ... e centurione *gli* convenne... »; — passages du discours indirect au discours direct, sans aucun avertissement (*anacoluthes*); par exemple : « ... e pregò » Teverina la sua madre che al detto centurione non fosse fatto male; però, mentre che » *fui* in suo potere... » etc. — Toutes ces choses, fort ordinaires en grec, ne sont pas admises dans la grammaire italienne, à moins qu'un cas isolé de cette négligence chez Boccace ne lui donne droit de cité dans la langue classique, comme le semble vouloir M. Fanfani dans ses notes à Boccace (*Decam.*, ed. Lemonnier, Fir. 1857, p. 38, n. 4).

([2]) Les ellipses de sujets, celles de *disse*, celles de membres de phrases entiers; puis les répétitions des mêmes mots. C'est ainsi que je trouve (ch. XVI) *il detto Catilina* répété cinq fois en trois lignes.

([3]) Perticari, l. c., liv. II, 6, 134.

([4]) Cette observation est d'Ambrosoli (l. c., I), chez lequel on rencontre beaucoup de judicieuses remarques sur le style.

([5]) R. Ottfried Müller, *Geschichte der griech. Litteratur*, I, ch. XVIII, p. 468 et suiv.; M. Egger, *Des Origines de la prose dans la littérature grecque* (*Revue Européenne*, nº du 15 mars 1860, III, 237).

et il ne faudrait pas se laisser tromper par la simplicité du style de l'historien d'Halicarnasse, par sa curiosité un peu trop universelle, par sa naïve crédulité, par son respect enfantin des choses sacrées, au point de le confondre avec des chroniqueurs comme Malaspini, qui n'ont point su vivifier l'histoire par le souffle du génie. Le vieux Florentin a souvent la loquacité du citoyen d'Halicarnasse; il semble même parfois posséder plus que lui l'intelligence pratique des affaires; mais il n'a jamais ce coup d'œil clair et serein et en même temps si pénétrant du Grec; jamais le sentiment de l'idéal qui respire dans toutes les pages d'Hérodote ne se sent chez Malaspini; il n'y a pas sous la simplicité de son style cet art d'autant plus insinuant qu'on s'est donné plus de peine à ne pas le faire paraître; il n'y a surtout pas cette vue d'ensemble qui fait des neuf Muses la première histoire de l'humanité éveillée.

Nous passons, sans nous y arrêter, sur les chapitres que Giacchetto Malaspini, le neveu de Ricordano, a ajouté à l'œuvre de son oncle, et qui comprennent les événements depuis 1282 jusqu'à 1286. Le style ne diffère guère de celui des *Histoires*, et la manière est exactement la même que celle du vieux Ricordano. Il est même impossible de s'apercevoir de la différence des opinions politiques des deux écrivains. Car il est certain que Giacchetto fut aussi ardent gibelin que son oncle avait été guelfe passionné; mais il ne faut pas oublier que la faction des *Bianchi*, à laquelle appartenait le jeune Malaspini, n'était originairement qu'une fraction du grand parti guelfe, et que ses adhérents ne furent jetés que bien plus tard et après leur expulsion de Florence dans le parti gibelin (1). Nous ne quitterons cependant pas les Malaspini

(1) Nous voyons le nom de Giacchetto Malaspini parmi les compagnons d'infortune de Dante. Cf. Dino Compagni (p. 48) et Scip. Ammirato (l. V, *ad ann. 1315*), qui nous apprend qu'il servit dans l'armée d'Uguccione della Faggiuola contre Florence, et qu'il fut présent à la bataille de Val di Nievole.

sans dire un mot des curieux documents qui avaient servi à Ricordano, de son propre aveu, à compiler la plus grande moitié de ses *Histoires* (1). Je veux parler de ces *Ricordanze* que ni les critiques littéraires ni les historiens n'ont encore assez étudiées, ce nous semble.

Il paraît avoir été d'usage, dans les vieilles familles florentines comme dans celles des patriciens de l'ancienne Rome, de conserver des espèces de journaux ou Mémoires, dans lesquels chaque chef de famille racontait à sa manière les faits dont il avait été témoin, ainsi que ceux qui lui avaient été transmis par d'autres. En tous les cas, ces documents de famille furent plus que des généalogies (2), et Tiraboschi eût mieux fait, ce semble, de rechercher ces matériaux, si importants au point de vue de l'histoire florentine, que de suivre les précédents de Muratori en les traitant avec dédain. « Dieu sait quelle sorte d'écrits ce peut avoir été, » s'écrie-t-il, pensant sans doute à tous les contes légendaires de Malaspini (3). Mais outre toutes ces fables absurdes, ces *Ricordanze* contenaient souvent des faits très-curieux, qui se rattachaient à des contrats, des donations, des ventes, etc., consignés dans les documents de famille; et, comme le fait remarquer fort bien un critique allemand, qui s'est occupé spécialement des historiens florentins (4), ces récits « ren-

(1) Ricord. Malaspini (ch. I, XXXVIII, XLI, XLII, CVIII) nous raconte en détail où et comment il a trouvé ces antiques documents, les uns dans la famille des Capocci de Rome, qui étaient ses parents, les autres dans l'abbaye de Florence. Je suppose que ces derniers ont été dans le genre des *annales pontificum* ou *maximi*, ou, pour mieux dire, des *libri lintei*, des *commentarii magistratuum* et *pontificum*, dont Niebuhr a si bien su déterminer le caractère. — V. aussi Mommsen (*Rœmische Geschichte*, I, 432); sur les généalogies des familles, avec biographies et récits (*Ibid.*, 436).

(2) V. la *Cronica di Firenze*, de Donato Velluti (Manni, Firenze 1731, p. 1), dont le témoignage n'est certes pas à dédaigner; il nous dit exactement la même chose que R. Malaspini : « Mi pensai di fare ricordanza e memoria di ciò che intorno alla detta » materia ho udito da mio padre e que' che sono stati più antichi di me e ho veduto per » carte, libri e altre scritture, avvegnadiochè poche ho veduto e conosciuto da me. »

(3) V. Tiraboschi (l. c.). Nannucci (l. c., II, 7) a cité textuellement ce passage de Tiraboschi, sans cependant nommer cet écrivain.

(4) Gervinus, *Historische Schriften*, p. 7.

fermaient autant de vérité naïve et candide que les Mémoires de nos jours contiennent d'adulation, de calomnies et de vanité; » ce qui s'expliquerait par le seul fait qu'ils n'étaient pas destinés à la publicité (1). Peut-être la chronique si négligemment écrite (2) de Paolino Pieri n'a-t-elle pas eu d'autre destination. Cette négligence même de la langue pourrait le faire croire.

Nous possédons un ouvrage historique très-curieux et très-remarquable, même au point de vue littéraire, appartenant déjà à l'époque suivante, qui nous donne une idée assez complète de ce que peuvent avoir été les Mémoires dont nous parlons. L'histoire de la *Guerre de Semifonte* de Pace da Certaldo (3), si toutefois il est permis de toujours ajouter foi aux assertions de l'auteur, semble confirmer en tout point les indications de Ricordano Malaspini et de Donato Velluti sur la nature des *Ricordanze*.

(1) On a conservé fort peu de ces *Ricordanze* du XIIIe siècle; on possède cependant des fragments de celles des familles Cavalcanti et Guicciardini, remontant à ce siècle. De 1300 à 1400, elles sont très-fréquentes, et il nous en est conservé un grand nombre qui se trouvent dans les bibliothèques Laurentienne et Magliabecchiana. Celle de Paolino Pieri semble être la seule imprimée (édit. Adami, Rome 1755). Les plus importantes paraissent être celles d'Alfieri de' Raminghi, à partir de 1312; de Matteo Corsini (V. Giulio Negri, *Storia degli Scrittori fiorentini*, p. 403); des Médicis, commencées par M. Fuligno en 1373; de Lapo Nicollini, à partir de 1379; de Salviati, de 1398 à 1411; des Peruzzi, de 1308; des Monachi, de 1348; des Pitti, de 1374; de Lapo di Castiglionchio, enfin, l'ami de Dante, également vers le milieu du siècle. — Cf. Gervinus, l. c., *ibid.*

(2) Paolino Pieri (*Cronica della città di Firenze dal 1080 al 1305*, Adami, Roma 1755, Monaldini, gr. in-4o; réimprimée à Florence, en 1770, dans les *Aggiunte agli Scrittori delle cose d'Italia*, vol. II). Cette chronique ne fut commencée qu'après 1302 (V. p. 4, *ad ann. 1118*), et elle fut terminée en 1305. Elle mérite beaucoup de confiance, car l'auteur est impartial en général, et elle révèle beaucoup de détails que Villani passe sous silence. C'est ce que reconnaissaient déjà Lami (*Novelle Lettere fiorentine*, 1756, col. 365 et suiv.) et Manni (édit. de Florence, Préface). Malheureusement, cette œuvre n'a aucune valeur littéraire; elle n'est, pour ainsi dire, pas composée, et, sous ce rapport, inférieure même aux *Giornali* de Spinelli; le style en est on ne peut plus incorrect, la langue en est presque barbare, de l'aveu même des éditeurs. Nous citons ici cette chronique, parce que son auteur appartient tout à fait au XIIIe siècle, comme il résulte de plusieurs passages.

(3) *Storia della guerra di Semifonte*, da messer Pace da Certaldo (Firenze 1753, édit. imp. in-8o, republiée en 1773). L'auteur était né en 1273; il fut le contemporain et l'ami de Giov. Villani. Dino parle deux ou trois fois de son père, comme ayant

Pace da Certaldo nous raconte que son bisaïeul, Scoto da Certaldo, avait commencé dans les premières années du XIII[e] siècle à écrire ses Mémoires, que son grand-père et son père avaient continués et lui avaient transmis. Le petit livre de Pace traite précisément d'un événement dans lequel son bisaïeul avait joué un grand rôle, du siége de la ville de Semifonte par les Florentins (1), et si le discours que l'auteur prête à ce vieux Scoto da Certaldo lui avait été conservé dans ses Mémoires de famille (2), comme il le prétend, ces *Ricordanze* avaient, outre leur portée historique, une grande valeur littéraire, quand même l'arrière-petit-fils aurait changé le style de son aïeul; car ce discours est un morceau d'éloquence qui ne déparerait pas l'œuvre d'un historien de premier ordre. Mais ce petit récit pour lequel Pace prétend avoir consulté des *Ricordanze* d'autres familles (3), et que son ami Villani avait revu (4), nous prouve aussi la grande importance historique de ces Mémoires, qui nous éclairent parfaitement sur plusieurs faits graves de l'histoire florentine, surtout sur la manière dont les châteaux et les petites villes des environs étaient tombés entre les mains des seigneurs et sur les moyens qu'employait Florence pour les recouvrer les uns après les autres.

Mais il est temps de nous arrêter dans cette rapide revue des principaux prosateurs avant Dino, dont l'œuvre elle-même n'avait peut-être pas d'autre destination dans son origine que les archives de la famille Compagni. Pace da Certaldo, par l'époque à laquelle il vécut, par son langage, par sa manière de traiter l'histoire et d'envisager la politique, appartient déjà

joué un rôle politique important, bien qu'un peu équivoque (V. p. 7 et 52). Il fut son collègue dans le priorat.

(1) Villani, V, 30.

(2) Pace da Certaldo, l. c., p. 40.

(3) *Ibid.*, p. 16 et 17.

(4) *Ibid.*, p. 92

tout entier au XIVe siècle. Son petit ouvrage, d'ailleurs, n'est déjà plus de la chronique, c'est de l'histoire (1); et puisque nous sommes arrivés à ce point du développement de la littérature en prose des Italiens, revenons à Dino Compagni, et essayons de montrer par quels mérites il a réussi à être le seul prosateur de son époque qui n'ait pas vieilli, et d'être compté parmi les écrivains classiques de l'Italie. Tout ce que nous avons parcouru si rapidement nous servira à marquer d'une manière plus précise la véritable signification de l'œuvre de Dino, qui fut en même temps le premier historien (2) et le premier prosateur de l'Italie.

(1) Les quelques pages sur l'histoire contemporaine qu'il ajoute après le récit de la guerre ne détruisent pas ce caractère supérieur. — C'est ici, et peut-être même cinquante ans avant Pace, qu'il faudrait placer la curieuse narration de la bataille de Monte Aperti, qu'a publiée M. G. Porri (*Miscellanea storica sanese,* Siena 1844, p. 31 à 98). Ce récit, si dramatique dans sa simplicité, d'un langage si émouvant dans sa naïveté, est attribué à un Niccolò di Ventura qui vécut au XVe siècle. Je partage cependant l'avis de M. Porri, qui le croit écrit immédiatement après la bataille, c'est-à-dire en plein XIIIe siècle. N'ayant aucune preuve à l'appui de cette assertion, sauf les arguments tirés de la langue, je ne pouvais, malgré ma conviction bien arrêtée, placer l'auteur de ce remarquable petit ouvrage parmi les prosateurs antérieurs à Dino.

(2) *Padre dell' italiana storia,* l'appelle Tosti, malgré son antipathie pour les théories politiques de Dino (*Storia di Bonifazio VIII,* II, 131).

CHAPITRE II.

DU STYLE DE DINO COMPAGNI.

Nous allons essayer de montrer quels sont les mérites qui recommandent l'histoire de Dino Compagni, en rapprochant son œuvre des modèles du genre, admis et reconnus par tous (1), pour mieux faire ressortir ainsi les qualités qui la distinguent. Mais avant d'examiner si le choix du sujet et son ordonnance, le plan de l'auteur et ses principes politiques, sa connaissance des hommes et des choses, la vivacité de son talent et son originalité lui assignent un rang estimable parmi les historiens modernes, il nous faut voir d'abord si le politique éminent que nous connaissons, a été en même temps, comme écrivain, à la hauteur de la tâche qu'il s'était proposée. Nous allons donc essayer de caractériser le style de Dino Compagni, en le comparant aux prosateurs italiens, ses contemporains, et de prouver, s'il est possible, que si l'œuvre de Dino avait eu dès l'époque où elle fut écrite une popularité égale à celle de Villani, par exemple, on aurait renoncé depuis longtemps à ce préjugé, qui consiste à croire que la prose italienne sortit tout adulte, si je puis m'exprimer ainsi, de la plume de Boccace, de démontrer en un mot que Dino fut autant et plus pour l'auteur du *Decamerone*, que ne fut Guido Guinicelli pour Dante.

Mais ici nous sentons toute notre insuffisance et le besoin absolu de nous appuyer de grandes autorités sans y souscrire aveuglément toutefois, et nous allons céder la pa-

(1) V. ch. III, § 4.

role un moment à ceux qui seuls peuvent être juges dans une matière aussi délicate que le style, aux critiques italiens. Il est vrai que la *Cronaca* de Dino n'est connue que depuis un peu plus d'un siècle; mais les savants italiens ont semblé vouloir racheter par leur admiration enthousiaste le coupable oubli dans lequel on a laissé pendant des siècles le premier prosateur de la langue nationale.

Nous ne nous contenterons pas de l'opinion des critiques italiens; il y a des noms français dont personne ne conteste l'autorité en pareille matière : Sismondi par son origine, Ozanam par ses longues études, se sont, pour ainsi dire, italianisés au point de juger des questions de ce genre en connaissance de cause. Si nous corroborons encore tous ces jugements par ceux des premières autorités allemandes, c'est que tout le monde sait combien certains savants allemands ont acquis de mérites par leurs travaux sur l'Italie en général et sur Dante en particulier, et que des noms comme ceux de Schlosser et Witte, Blanc et Dœnniges ont gagné droit de cité dans la république des lettres italiennes.

Quand nous nous serons ainsi mis à l'abri de ces autorités, nous essaierons d'expliquer autant qu'un étranger peu familiarisé encore avec l'italien classique saurait le faire, les qualités de style qui ont valu à Dino Compagni ce concert d'admiration, non sans montrer cependant l'exagération de beaucoup de ces appréciations, prouvant ainsi que

'l lungo studio e 'l grande amore,
Che m'an fatto cercar lo suo volume

ne nous ont pas aveuglé au point de ne pas voir les côtés faibles de ce style tant vanté, et le côté faux des louanges si largement payées (1).

(1) Il est singulier qu'aucun Anglais, à ma connaissance, ne se soit occupé de Dino Compagni.

Nous avons vu que dès le XVIe siècle, le premier écrivain italien qui fit mention de Compagni, Federigo Ubaldini, le nommant parmi les amis distingués du poète Francesco Barberini, le qualifie de « remarquable dans les vers et dans la chronique [1]. » Le premier éditeur de la *Cronaca*, le savant compilateur des historiens italiens, Muratori, après avoir parlé avec beaucoup d'éloges des qualités historiques de l'œuvre de Dino et avoir exprimé son étonnement bien naturel de ce que ce remarquable livre n'eût pas encore vu le jour, continue ainsi à en apprécier le style : « Notre Dino me semble être bien au-dessus de Malaspini et de Villani par l'élégance du style autant que par le choix du sujet. Nous trouvons chez lui une pureté de termes et de locutions, qui le place certainement parmi les pères les plus distingués de notre langue. Aussi les auteurs du dictionnaire de la Crusca ont-ils été bien inspirés de le considérer comme une autorité. Et on ne doit guère s'étonner que Dino ait écrit avec autant d'élégance et de sobriété *(tam ornate ac pudice)*, car naturellement doué d'un génie distingué, il s'appliqua encore avec zèle à la poésie..... De là sa facilité et son élégance dans la parole et dans la prose écrite, mérites on ne peut plus rares à cette époque parmi ceux qui se servaient de l'idiome italien... En un mot, dit-il en finissant, Florence peut se féliciter et se glorifier d'avoir produit un écrivain pareil [2]. « Bien que le XVIIIe siècle n'eût pas précisément grand goût pour le genre de talent qui distingue Dino, Muratori ne fut pas seul à l'admirer. Apostolo Zeno, qui en préparait une édition, et qui recherchait avec le plus grand soin tout ce qui aurait pu l'éclairer sur les circonstances de sa vie, en parle avec le plus grand éloge; à son avis, Dino

(1) *Documenti d'amore*, di Fr. Barberini (ed. Fed. Ubaldini; Mascardi, Roma 1640; *Proemio*).

(2) Muratori, *Script. rer. ital.*, t. IX, p. 466.

« écrit avec une pureté et une élégance de beaucoup supérieures à Villani (1). » Pelli, qui s'est acquis des titres si incontestés à la reconnaissance des amateurs de la littérature italienne, par ses travaux sur Dante, Pelli l'apprécie beaucoup et le place au-dessus de tous les autres historiens contemporains (2); le savant Manni, bien qu'il n'entre pas non plus spécialement dans un examen du style de l'historien, qu'il a publié avec tant de soin et en le faisant précéder d'une notice assez intéressante, Manni place très-haut « cette histoire, plus digne que beaucoup d'autres d'être vue et lue de tout le monde, » — « cette œuvre, une des plus pures de notre doux langage, œuvre qui

alla sua terra
Ancor fa onor col dir pulito e bello (3). »

Même Tiraboschi, qui était si difficile à contenter en ce qui regardait le style, dit « très-mérités les éloges que l'on décerne à la pureté et à l'élégance de la langue dont Dino se servit (4). » Giulio Negri (5), Cinelli Calvoli (6), Crescimbeni (7), Moreni (8), l'académie de la Crusca, citent toujours Dino comme prosateur classique, sans cependant s'étendre longuement sur son style. Dans notre siècle, où l'on revient de plus en plus, dans tous les pays de l'Europe, aux écrivains originaux, on n'a pas été moins unanime à l'égard de Dino, et tous les critiques parlent avec éloge de sa prose et la recommandent à ceux qui veulent se former d'après les bons

(1) *Lettere* di Apost. Zeno (Venezia 1785), t. II, p. 339, lett. CCCLXXVI.
(2) Pelli (*Memorie per servire alla vita di Dante*, p. 96), et *passim*.
(3) *Istoria di Dino Compagni* (ediz. Dom. Mar. Manni, Firenze 1728), p. IX.
(4) Tiraboschi (*Storia della Letteratura italiana*, t. V, p. 407).
(5) Giulio Negri (*Istoria degli Scrittori fiorentini*, Ferrara 1722, p. 146).
(6) *Biblioteca volante*, di Giov. Cinelli Calvoli (Venezia 1747, t. II, p. 175), où il promet, comme Apost. Zeno, une édition de la *Cronaca*, qu'il ne donna jamais.
(7) *Commentarj del canonico Giov. Mario Crescimbeni intorno alla sua Istoria della volgar Poesia*, vol. II, P. II, liv. III, p. 116.
(8) Dom. Moreni (*Bibliografia della Toscana*, Firenze 1805, t. I, p. 283).

modèles. Le fameux défenseur de Dante, comte Perticari, appelle le langage de Dino « bref, rapide, substantiel *(denso)* (1). » Giordani, dans une lettre à Gino Capponi, sur un choix de prosateurs italiens, s'écrie en parlant de notre historien : « Dino Compagni, le contemporain de Dante, n'est-il pas une merveille? auteur d'une prose dont Salluste n'aurait pas à rougir, tant elle se distingue par sa brièveté, sa précision, sa vigueur. Et certainement, ajoute-t-il plus loin, pour ne parler que du style *(dettato)*, je crois que ce que nous avons de plus parfait dans notre langue du premier siècle est dans Compagni et dans les *Vies* de Domenico Cavalca (2). » On sait de quel poids est l'opinion de Giordani en pareille matière, et ce jugement, qui place la prose de Compagni au-dessus de celle de Boccace, et que partage M. Tommaseo (3), si exagéré qu'il soit, prouve le cas que les premiers juges littéraires de l'Italie font de notre auteur. Nous nous bornons ici à ne citer que les passages des critiques strictement relatives au style, et nous ne transcrirons pas toute l'appréciation que donne Vincenzio Nannucci de cet « admirable écrivain, » dont il caractérise ainsi le langage : « Les qualités de la prose de Dino sont la pureté des termes, l'élégance du style, la brièveté, la force, la précision et la vivacité des idées *(concetti)* (4) ». M. Emiliani-Giudici, qui tantôt qualifie la *Cronaca* « d'œuvre étonnante et supérieure à toute imitation, » tantôt appelle Dino Compagni « l'illustre citoyen, le chaleureux et élégant historien de son temps, » lui a consacré quelques pages, très-bien écrites et fort bien pensées, dans son histoire

(1) Giulio Perticari : *Degli Scrittori del trecento e de' loro imitatori*. Ce travail précède la *Proposta di alcune correzioni ed aggiunte al vocabolario della Crusca* (Milano 1817, vol. I, p. 137).

(2) Giordani (*Opere*, Firenze 1857, ediz. Lemonnier, vol. II, p. 92).

(3) Opinion personnellement exprimée.

(4) Vinc. Nannucci (*Manuale della letteratura del primo secolo della lingua italiana*, Firenze 1856, II, 212).

de la littérature italienne, où il dit, après avoir payé un juste tribut d'éloges à la composition et à l'esprit de la *Cronaca*, que « l'expression aussi, au point de vue de l'art, est inimitablement belle, » le mouvement de la phrase « rapide, franc, animé (*gagliardo*) et harmonieux, » bref que « sa prose à un caractère bien différent de celui que montraient alors les œuvres des savants [1]. » Mme Caterina Ferrucci, dont les lectures publiques sur Dante furent tant appréciées à Genève il y a quelques années, trouve aussi que Dino Compagni, « comme écrivain, a plus de chaleur et plus de couleur que les trois Villani. Son style est nerveux, rapide, vif, plus par abondance de passion que par art; » sa prose, pour elle, est « on ne peut plus lucide *(evidentissima)*; » ses images, « faites pour éveiller l'horreur et la pitié dans le cœur du lecteur, » toute son histoire enfin, « un modèle du style *(elocuzione)* le plus noble [2]. » M. Trucchi appelle la *Cronaca* « le premier essai de véritable histoire en langue vulgaire. Elle est écrite, continue-t-il, avec tant de franchise et de vigueur de style, et avec une telle énergie de sentiments, que peu de nos meilleurs historiens l'ont surpassé dans cette émotion que les modernes appellent l'intérêt, et qui n'est autre chose que cette force de vérité et d'évidence qui attire toute l'attention de l'âme du lecteur et de l'auditeur [3]. » Le Frère Giuliani enfin, un des connaisseurs les plus estimés de la langue du *Trecento*, nous parle de cette « concision nerveuse si admirée dans la chronique de Dino Compagni [4]. »

Les historiens de notre temps ne sont pas restés en arrière des critiques dans les éloges qu'ils font de Compagni : César Balbo ne laisse pas passer une occasion sans vanter ce

(1) V. Emiliani-Giudici (*Storia dei Municipi italiani*, P. II, 901, et *Storia della Letteratura italiana*, I, p. 116; II, 35).

(2) Cater. Ferrucci (*I primi quattro Secoli della letteratura italiana*, I, p. 378).

(3) Trucchi (*Poesie italiane*, I, 262).

(4) *Sul moderno linguaggio della Toscana*, *lettere* di Giambattista Giuliani Somarco (lett. XXIII).

« prince des chroniqueurs » et sa « douce énergie » *(dolce fortezza)* (1). Luigi Tosti, le célèbre non-seulement comme « l'âme la plus belle qu'ait jamais eue Florence, » mais encore comme un écrivain « vraiment sublime; » il ne tarit pas d'admiration (2). M. Vannucci constate « que la force et la chaleur qui manquent au récit de Malaspini, se trouvent abondantes chez Dino Compagni, qui éleva l'humble chronique à la dignité de l'histoire... Toutes les pages de ce citoyen honnête et capable, montrent combien la vertu profondément ressentie est éloquente : ses paroles sont simples comme son âme; sa langue est aussi élégante et châtiée *(purgata)* que ses sentiments sont généreux (3). Ambrosoli, dans son histoire de la littérature italienne, les éditeurs modernes de l'historien, notamment Benci, Carrer, Tortoli et Pastore n'ont pas été plus avares de louanges que les critiques et historiens que nous venons de nommer (4).

Les Français qui se sont spécialement occupés de l'époque de la littérature italienne dont nous parlons, à l'exception de Ginguené (5), qui semble presque n'avoir pas pris connaissance de l'histoire de Dino, parlent de lui en termes très-élogieux. Sismondi l'appelle « l'écrivain italien le plus élégant du XIIIe siècle (6), » et Ozanam, qui le dit digne « d'écrire pour un autre siècle que le sien », en fait le plus grand cas (7).

(1) Cesare Balbo (*Vita di Dante*, Torino 1857), p. 332). — Cf. p. 145, et beaucoup d'autres.

(2) Luigi Tosti (*Storia di Bonifazio VIII*, Milano 1848, II, 142, et *passim*).

(3) Atto Vannucci (*I primi Tempi della Libertà fiorentina*, ch. V, p. 198-200).

(4) Ambrosoli (*Manuale della Letteratura italiana*, I); Benci, édit. de Compagni (Livorno 1830); Carrer (Venezia 1835); Tortoli (Firenze 1858); Giac. Pastore (Napoli 1852). Voici les mots de ce dernier sur le style de Dino : « Sa prose s'élève » au-dessus de celle de presque tous ses contemporains, et il y a en elle bien plus à » admirer que la simple et nue beauté de la langue : elle est chez lui si gracieuse par la » propriété des termes, et si abondante en phrases fleuries et élégantes; elle a si peu de » cet archaïsme *(rancidume e vieto)* que nous observons dans tous les autres écrits de » ce temps, — que..... »

(5) Ginguené (II, 301) place Villani beaucoup plus haut que Dino Compagni.

(6) Sismondi (*Histoire des Républiques italiennes*, IV, 68).

(7) Ozanam (*Documents inédits pour servir à l'histoire littéraire de l'Italie*, 1850).

Mais ce sont surtout les critiques allemands qui ont parlé avec admiration, peut-être même avec trop d'admiration de notre historien. M. Schlosser, dont nous avons déjà plusieurs fois eu l'occasion de citer les paroles enthousiastes qui lui échappent sur Dino dans ses *Études sur Dante* et dans son *Histoire universelle*, caractérise ainsi, dans un autre ouvrage où il parle de la Renaissance des lettres en Italie, les qualités de style de Dino Compagni. « Bien différent de Pétrarque et bien éloigné de sa manière diffuse, le Florentin Dino Compagni écrivit en italien l'histoire de sa patrie, de 1280 à 1312, avec le burin de Dante, avec brièveté, concision, sévérité et austérité. Il ne construit pas des périodes comme Machiavel et ne cherche pas comme un autre de ses compatriotes, Villani, une aimable prolixité et des anecdotes amusantes; il est vrai, grave et profond comme Thucydide, et son histoire est sévère comme la justice finale. C'est ce que les Italiens doucereux et alanguis (des derniers siècles) lui ont longtemps et amèrement reproché... Quoique nous sachions, par l'étude de Dante, combien la langue polie des Italiens modernes *(cinquecentisti)* est inférieure à la force naturelle et à l'élégance originale d'un Dante et d'un Dino Compagni, nous ne nous permettrions cependant pas de parler du style et de la langue de Dino, si tous les Italiens de goût n'étaient unanimes dans leur jugement, car il est besoin d'une oreille italienne pour juger la beauté de l'italien. Tous ils admirent l'élégance de sa distinction naïve, l'énergie du langage, la finesse de ce style simple, sans ornements, complétement adapté au sujet... Comme chez Dante, il n'y a rien de recherché : pensées et paroles coulent de source (1). » M. Weber trouve que « la brièveté serrée, souvent obscure de son style, rappelle Thucydide (2). » M. Ger-

(1) *Neuere Geschichte*, I, 441.
(2) *Weltgeschichte*, I, 646.

vinus, dans son excellent livre sur Machiavel, donne une analyse assez étendue de la *Cronaca* et apprécie dignement les mérites de Dino, sans cependant insister sur les qualités de style, au sujet duquel il se contente de faire observer que « sa langue serrée, d'un laconisme souvent obscur, suffit pour montrer qu'il n'est pas chroniqueur et journaliste comme les Villani et les Malaspini (1). » Mais M. Dönniges est celui de tous les savants allemands qui, encouragé par les conseils de César Balbo, s'est appliqué avec le plus de zèle à l'étude de notre historien, dont il a donné une traduction complète, accompagnée d'une courte notice, d'autant plus importante dans les passages relatifs à la langue, que l'auteur l'a écrite en Italie même et pour ainsi dire sous l'inspiration des hommes de goût qui se sont efforcés de nos jours à faire revenir leur pays aux traditions littéraires du XIV[e] siècle, si violemment et si longtemps interrompues par le règne d'un goût efféminé. « Aujourd'hui, dit M. Dönniges (2), que l'on essaie en Italie d'épurer le langage moderne en revenant à l'âge d'or du *trecento*, on commence à admirer Compagni tout particulièrement et à le placer à côté de Dante... Vraiment, il faut admirer l'homme du XIV[e] siècle qui, à une époque où la prose était à peine née, où il devait encore lutter avec la formation même de la langue, a su porter l'art difficile de la narration presqu'à la perfection, sans le moins du monde faire violence aux événements mêmes... Il est le modèle du style sublime et vigoureux du genre historique en Italie. »

Résumons en quelques paroles ces éloges si divers et venant de tant de côtés. C'est la brièveté et la précision, l'élégance et la pureté, la force et la chaleur que nous trouvons presque toujours notées comme les qualités principales du style de

(1) *Historische Schriften*, 11.
(2) *Kritik der Quellen für die Geschichte Heinrichs VII*, p. 148.

Dino Compagni. Nous souscrivons sans hésiter à certains de ces éloges; nous ne pouvons les admettre tous comme également fondés. . . . . . .

La brièveté certainement est une précieuse qualité, pourvu qu'elle ne soit pas obtenue au détriment de la clarté, et parfois, il faut l'avouer, Dino ne fait pas très-bien comprendre sa pensée (1). Souvent, il est vrai, ce qui est obscur pour nous devait être très-clair pour les contemporains; car Dino suppose presque toujours que ses lecteurs sont parfaitement familiarisés avec la marche générale des événements (2). Mais lorsque ce manque de clarté résulte de la trop grande brièveté du style, il est choquant; car si la précision est la première qualité d'un écrivain, la concision peut être et est souvent un défaut, comme nous le voyons quelquefois même

(1) Voyez, par exemple, p. 16 : « ... aveane mandato... » (De qui?); — p. 17 : « ... senza esserne richiesto... » (De qui?); — p. 18 : « ... e molti furono che cercarono i malifici si trovassono, che ne furono malcontenti per essere colpevoli... » (Pourquoi, s'ils étaient coupables, demandera-t-on, cherchaient-ils à dévoiler les crimes?); — *ibid.* : « ... no 'l vollono rendere per amore nè per grazia... » (Par amour de qui?); — p. 25 (parlant des Pistolois qui, pendant le siége, allaient chercher des vivres, au risque d'avoir le nez et les mains coupés) : « ... intantochè davano la carne per cibo e » lasciavansi tagliare le membra per recare alla terra vittuaglia... »; — p. 26 : « ... a' quali » Iddio glorioso provvide che per accordo furono ricevuti, no 'l sapendo i loro avversarii, » con patti fatti di loro salvezza : i quali servati non furono; perchè, poichè l'ebbono avuta, » le belle mura della città furono dirupinate... » (Il s'agit de la reddition de Pistoie : le *no 'l sapendo* veut dire que les assiégeants ne savaient pas la disette de la ville; le *l'ebbono avuta* veut dire « la ville », et non *la salvezza*, comme le veut Dœnniges. Mais tout cela est peu clair). — V. encore p. 26 et 27 : « I nemici de' Cerchi... » etc., où il faut absolument supposer un changement de sujet pour comprendre l'alinéa. — Dans le début si vanté du second livre (p. 28), on ne comprend que difficilement pourquoi Dino, dans la même phrase, rappelle les discordes des ancêtres et leurs mérites. Le passage si difficile (p. 31) : « La prima per pietà... » etc., qui a donné tant de mal à tous les éditeurs, n'est pas mieux compris, non plus que mille autres qu'il serait trop long de citer.

(2) Page 12 : « ... e tali vi posono il suggello... » (Ce passage est très-clair pour ceux qui connaissent les antécédents de ces *tali*, nommés ensuite; mais pour le lecteur qui n'est pas au courant de l'état des partis, il n'a aucune signification.); — p. 24 : « I Cerchi procuravano... » etc.; — p. 65 : « Quelli dentro... » etc. — Au passage (p. 16) sur Giov. di Celona, Gervinus (l. c., p. 11) fait déjà, dans une note, cette remarque fort judicieuse : « On ne saurait rien comprendre à cette affaire, si l'on ne » connaissait pas par ailleurs l'état de choses; et tout ce qui suit immédiatement n'est, » pour ainsi dire, qu'un fragment servant à compléter et à illustrer l'histoire intérieure » de la ville. » — Je dirai la même chose des dernières pages de la *Cronaca* sur la mort des usurpateurs et autres passages, notamment l'éloquente apostrophe qu'on trouve aux pages 45 et 46.

chez les maîtres, comme chez Tacite. Ce laconisme, il est vrai, n'est pas affecté chez Dino. L'état de la langue ne lui permettait pas encore d'arriver à cette limpidité qui fait le mérite des écrivains classiques. Dans la conversation et dans le discours, il est permis d'indiquer seulement beaucoup de choses; l'interlocuteur et l'auditeur sont au courant du sujet; et le geste, l'inflexion de la voix, le regard lui expliquent le sens exact, sans qu'il soit absolument nécessaire d'exposer nettement et logiquement une pensée. Il est donc naturel qu'à une époque où la langue parlée avait été rarement écrite, ce besoin de la clarté ne se soit pas fait sentir aussi impérieusement qu'à des époques où l'on est habitué de s'adresser à un public que rien ne peut aider à comprendre la pensée de l'écrivain. Ce défaut est d'autant plus naturel chez Dino, qu'il est avant tout orateur, et qu'il n'est que secondairement écrivain. Chez Thucydide, l'obscurité est la conséquence de la profondeur même; il exige l'attention continue du lecteur et il a le droit de l'exiger : il n'est difficile que pour nous qui ne savons pas le grec, et pour ceux de ses compatriotes ou des Romains, pour lesquels la lecture était un délassement et non une étude (1). Tacite est obscur, soit par affectation, soit par précaution, soit par négligence; chez d'autres écrivains, le manque de clarté dans l'expression est le résultat naturel du peu de clarté de leurs idées : si nous ne comprenons pas Dino, nous pouvons presque toujours être certains que l'état arriéré de la langue en est la cause, bien que parfois la rapidité de la rédaction puisse y être pour quelque chose.

Quant à l'élégance du style de Dino, il faudrait s'entendre sur la signification un peu élastique de ce mot, pour savoir si l'on doit le lui appliquer. Si l'on entend par élégance de

(1) Entre autres Cicéron (*Orator.*, IX, 30) : « Ipsae illae (Thucydidis) conciones » ita multas habent obscuras abditasque sententias, vix ut intelligantur. »

langage le mouvement et l'animation de la phrase, la sobriété de touche, le choix des termes et leur propriété, l'auteur de la *Cronaca* peut passer pour un écrivain élégant; mais si l'on veut dire par ce mot l'artifice dans la structure des périodes, l'harmonie de la cadence, l'absence de tout ce qui pourrait choquer un goût très-délicat, ce mot nous semble mal choisi pour caractériser le style de Dino. Chacune des paroles dont il se sert rend nettement sa pensée, et l'obscurité chez lui n'est jamais le résultat du choix des mots; ceux-ci, au contraire, sont toujours admirablement appliqués à leur objet; ils font presque toujours image et sont souvent caractéristiques. Jamais les expressions de Dino ne sont banales; mais parfois elles sont triviales, à notre avis du moins. Un terme peut être fort vigoureux et significatif sans que pour cela il soit de bonne compagnie. A Dieu ne plaise que nous en fassions un reproche à Dino; le mot propre ne nous choque nullement, et nous le préférons toujours à une circonlocution moins énergique et moins pittoresque; seulement, nous ne qualifions pas d'élégant ce genre d'expressions. Il est plus difficile, pour ne pas dire impossible, à un étranger de juger de l'harmonie musicale d'un idiome qui n'est pas le sien, et les modernes sont rares qui saisissent la cadence d'Isocrate, tant admirée par les anciens. Il semblerait cependant paradoxal, croyons-nous, à un Italien d'entendre citer la prose de Dino comme une prose musicale; d'autant plus que le mouvement un peu heurté de la marche en est un caractère particulier. Quant à la période proprement dite, on ne la trouve guère chez notre historien. Les phrases et les membres de phrases s'ajoutent les uns aux autres sans une liaison étroite; c'est le langage parlé (λέξις εἰρομένη) des anciens. Les conjonctions copulatives dominent; à peine en rencontrons-nous d'autres que *mais, et,* quelquefois *que*. La classification, s'il est permis de s'exprimer ainsi,

des propositions, leur subordination réciproque, l'antithèse et toute l'architecture symétrique de la prose de Machiavel, l'opposition, la comparaison, la distinction des idées telles que nous les rencontrons chez les anciens, ne se trouvent point chez lui. Cela tient en grande partie au manque d'habitude de raisonner d'une manière dialectique dans l'idiome vulgaire, au petit nombre des conjonctions alternatives et adversatives, restrictives et conditionnelles, et au peu d'usage qu'on en faisait dans cette langue naissante; mais la passion et la chaleur de l'écrivain y sont aussi pour beaucoup. Un style régulier n'est possible qu'avec un grand calme; et lorsque nous trouvons cette régularité des périodes et des pensées chez les orateurs véhéments, nous pouvons être certains que la violence n'est que feinte et que l'âme est peu émue au fond. Il ne faut donc pas chercher chez Dino le style périodique ou antithétique des anciens (ἀντικειμένη λέξις); moins encore la phrase arrondie *(orbis orationis, giro numeroso),* telle que nous la trouvons chez Guichardin ou Machiavel; mais bien la simplicité, la rudesse presque du langage, qui a, sinon le charme de l'art consommé, du moins l'attrait plus modeste et plus chaste de la naïveté et de l'enfance. Ne demandons pas à Hérodote ou à Joinville l'ampleur magistrale, la majestueuse sonorité d'Isocrate et de Bossuet, comme nous ne demandons pas aux écrivains d'une période classique une simplicité qui serait de la puérilité et de l'afféterie; mais gardons-nous aussi de nous laisser entraîner par notre engouement pour les premiers balbutiements d'une langue naissante, à les mettre au-dessus de la riche et parfaite éloquence des époques de maturité.

Les juges les plus compétents, et où pourrait-on en trouver de plus compétents que les auteurs du Dictionnaire de la Crusca? considèrent le langage de Dino comme très-pur; et il est très-pur en effet sous plus d'un rapport : il l'est surtout

relativement. Lequel, en effet, des prosateurs avant Boccace atteindrait à la correction de Dino? On trouverait difficilement dans la *Cronaca* entière un gallicisme, soit dans les locutions, soit dans les mots; et cette remarque ne constitue pas un éloge médiocre. A une époque où les relations de toute espèce avec la France étaient si suivies, où Brunetto Latini écrivait un poëme en français, où Dante savait au besoin faire des vers provençaux (1), où les deux langues ne s'étaient presque pas encore définitivement séparées, où les études, les missions diplomatiques, les voyages de commerce conduisaient sans cesse les Florentins en France (2) pour y perdre l'originalité distincte à peine de leur idiome naissant, à pareille époque, il est remarquable qu'un écrivain se soit tenu complétement libre de toute réminiscence étrangère, tandis que des historiens comme Villani en abondent. Mais, dira-t-on, il est injuste de reprocher à un auteur de s'être servi d'expressions qui aujourd'hui n'appartiennent plus à la langue

(1) V. les vers provençaux 140-149 du chapitre XXVI du *Purgatoire*, qu'il met sur les lèvres d'Arnauld Daniel. Comparez aussi le premier livre de *De vulgari Eloquio*.

(2) Nous avons déjà eu occasion de parler des voyages en France de Brunetto, de Giano della Bella, de Dante, de Villani. Dino y alla lui-même en qualité d'ambassadeur. Nous savons que le père de Boccace, qui naquit alors, habitait Paris. Nous avons mentionné les relations commerciales des Cerchi avec la France. Le passage de la *Cronaca* où Dino raconte l'exécution de la cruelle sentence prononcée contre les Galigai, nous montre ceux-ci en France. Les Florentins et les habitants de Cahors, étant également adonnés aux affaires de banque, avaient de nombreux rapports. Dino et Dante font souvent allusion à ces relations. Qui ne connaît le passage que le poète met dans la bouche de son trisaïeul (*Parad.*, XV, 118), parlant des Florentines du XIIe siècle :

O fortunate! e ciascuna era certa
Della sua sepoltura; ed ancor nulla
Era per Francia nel letto deserta.

Sur les relations commerciales de Florence avec la France, voyez le remarquable travail de M. Abel Desjardins, que nous avons eu plusieurs fois l'occasion de citer (l. c., p. XXV), notamment sur l'*art de Calimala* (p. XXVI et suiv.). Sur les rapports diplomatiques, M. Desjardins ne donne que peu de nouveau; il semble malheureusement qu'il n'y a pas de documents antérieurs à 1300, et la lettre des Florentins à Philippe-le-Bel en 1300 est insignifiante. Il est à regretter que M. Desjardins n'ait pas fait quelques recherches sur les relations littéraires et sociales de la France et de la Toscane. Un travail de ce genre, prenant pour point de départ les considérations de M. Villemain (*Cours de littérature du moyen âge* (leçon X), serait on ne peut plus intéressant. — V. aussi des documents publiés par M. Berti (*Giornale dell' Archivio storico*, I, p. 163).

constituée, mais qui, à son époque, n'étaient nullement signalées comme fautives. On aura raison de faire cette objection, et nous n'entendons pas non plus exprimer par là un blâme contre Villani ; on conviendra cependant qu'il est on ne peut plus méritoire pour un écrivain des premiers temps de n'avoir employé aucun terme qu'après plus de cinq siècles on puisse éliminer comme étranger. Toutefois, la pureté ne consiste pas seulement dans l'absence de mots d'origine étrangère ; elle veut aussi qu'il y ait de la correction et de la régularité dans les formes grammaticales ; elle demande surtout que les expressions ne vieillissent pas. Or, les noms, les mots, les formes et les temps des verbes vieillis sont excessivement nombreux dans la *Cronaca*, à tel point que plusieurs éditeurs modernes se sont crus obligés de les corriger ; d'autres se sont contentés de les expliquer dans les notes (1). On a eu tort certainement de vouloir enlever ainsi à Dino son caractère archaïque ; le style vieilli a toujours un charme particulier,

(1) V. notre Appendice sur les diverses éditions. Benci note plus de deux cents mots qu'il a corrigés dans le texte, sans compter ceux qu'il a laissés tels qu'ils étaient dans le manuscrit et qu'il a expliqués dans les notes. Les index de ces noms et mots vieillis, dressés par Benci, se trouvent dans presque toutes les éditions faites depuis trente ans, et il serait parfaitement inutile de les citer ici. Ce qui est plus remarquable, c'est que la plupart des formes verbales employées par Dino rappellent encore les formes du latin : par exemple : *prendesti*, pour *prendeste* ; — ce que Benci a grand tort de corriger, car c'est bien la seconde personne du pluriel du parfait latin avec retranchement de l'*s* finale, comme *le parte*, ce qui est évidemment le pluriel latin *partes*. Le verbe auxiliaire *avoir* est presque toujours conjugué d'une façon tout à fait inusitée dans l'italien du XIVe et du XVe siècles : *arò*, pour *avrò* ; *arete, arebbe, aresti*, pour *avrete, avrebbe, avresti* ; *aviamo*, pour *abbiamo* ; — et, au contraire : *abbiendo*, pour *avendo* ; *avieno*, pour *aveano* ; *auto*, pour *avuto*. Beaucoup de ces formes sont employées dans les vers, mais ne sont pas admises en prose. Souvent aussi Dino donne aux mots italiens la signification qu'avait la forme latine de ces mots ; par exemple : *contendere*, dans le sens de *demander instamment* (p. 37), et autres. Les transpositions et inversions, qui ne sont pas dans le génie de la langue italienne, et qui doivent être évidemment prises dans l'idiome classique, sont très-fréquentes dans la *Cronaca* : ainsi (p. 37), un moine vient donner un conseil aux prieurs, parmi lesquels se trouvait Dino, et leur adresse la parole en ces termes : « Signori, voi venite in gran tribolazione e la vostra città... ». Les collectifs construits avec le pluriel se rencontrent souvent, comme en latin. Des mots tout latins, comme *ferace* (*ferax*), fécond ; *frangere*, pour *schiacciare* ; *vittuaglia*, pour *vettovaglia*, — sont très-fréquents, et je ne sais pas pourquoi Benci ne les corrige pas, puisqu'il corrige tant de mots bien plus faciles à comprendre. Peut-être a-t-il cru ne pas altérer le caractère archaïque du style de Dino, en changeant des incorrections légères.

et personne n'a ni le droit ni la faculté de le *moderniser*. Mais on n'est pas fondé, d'autre part, à nous donner comme modèle de pureté des auteurs dont la langue n'est plus la nôtre. Admirons toujours l'abondance et l'originalité, la vigueur et la hardiesse de la langue de Rabelais et de Fischart, de Montaigne et de Luther, mais prenons pour modèle la prose de Pascal et de Gœthe.

La langue de Dino Compagni a bien assez de qualités d'ailleurs, pour qu'elle n'ait pas besoin de prétendre à celles qu'elle n'a pas. Ce qui fait le charme et la supériorité de son style sur celui de tous les prosateurs du *Trecento,* sans en excepter Boccace lui-même, c'est la force et la chaleur, la rapidité et l'éloquence, le pittoresque et la propriété des termes. Quelle vigueur dans l'apostrophe au début du deuxième livre : « Levez-vous, citoyens indignes! Prenez en main et le fer et le feu! » Quelle animation dans la péroraison de la *Cronaca*, et quelle éloquence dans les paroles qu'il adresse aux citoyens réunis à Saint-Jean! Il est impossible de mettre dans un récit plus de mouvement et plus de rapidité qu'il n'y en a dans la description de la bataille de Campaldino. « Les Arétins attaquèrent la position avec tant de vigueur et d'élan, que la ligne des Florentins plia. Le combat fut très-vif et rude. M. Corso Donati, avec la brigade des Pistoïois, battait le flanc de l'ennemi. Les flèches pleuvaient : les Arétins en avaient peu et étaient pris en flanc là où ils étaient à découvert. L'air était chargé de nuages, la poussière épaisse. » Les journées d'agitation fébrile qui précèdent l'arrivée de Charles de Valois, les séances orageuses du conseil, le sac de la ville, le siége de Pistoie sont autant de modèles de narration vivante et rapide. Les portraits ne sont pas moins animés que les récits. Dino a l'art de faire vivre ses personnages. Qu'on compare son portrait de Boniface VIII ou de Corso Donati, avec ceux des mêmes hommes chez

Villani. Qu'on relise les pages sur le boucher démagogue Pecora, qu'on dirait imitées d'Aristophane, lorsqu'il flagelle de sa satire le Paphlagonien Cléon. Deux mots d'ailleurs suffisent à Dino pour peindre un personnage : il saisit et rend avec un rare bonheur le côté caractéristique des individus. « Il s'entendait mieux aux affaires de la guerre qu'à celles de l'Église, » dit-il de l'évêque d'Arezzo. Pour peindre l'outrecuidance et l'ascendant de Corso Donati : « On eût dit que la ville lui appartenait, » dit-il. Boniface VIII est un homme « de grande passion et d'une âme hautaine, dirigeant l'Église à sa guise, et haïssant quiconque ne pensait pas comme lui. » Quand il s'agit de donner une idée nette des motifs d'une action ou du but que l'on poursuit, il trouve toujours l'expression propre : « Il voulait établir, dit-il de Rosso della Tosa, une tyrannie (principauté) dans le genre de celle des seigneurs de Lombardie. »

Mais il faudrait citer la *Cronaca* entière si l'on voulait donner une idée complète de ce langage si pittoresque et si bref, si chaleureux surtout. A l'exception des pamphlets de Dante, la prose italienne n'a pas de morceau à nous offrir plus passionné, plus ému que la plus grande partie de l'histoire de Dino. Malgré son excessive simplicité qui touche à la raideur, malgré l'archaïsme de l'expression, elle s'élève parfois à une éloquence qu'on ne retrouve guère que dans les poètes. L'enthousiasme, l'indignation et la piété sont les Muses qui inspirent à Dino ce langage si énergique et empreint d'une si sauvage poésie. Pour s'en faire une idée juste, il faut lire son ami et contemporain, auquel ces mêmes sentiments de l'enthousiasme, de l'indignation et de la piété ont inspiré la plus grande œuvre des temps modernes, il faut lire Dante.

CHAPITRE III.

DINO COMPAGNI HISTORIEN.

1. — CE QUE NOUS ENTENDONS PAR LE MOT « HISTORIEN. »

« La tâche de l'historien est le récit de ce qui est arrivé [1]. » Sa première, sinon son unique qualité, est donc la véracité. Nous dire tout ce qui est arrivé et ne nous dire que ce qui est arrivé, voilà son devoir. Mais bien que la vérité soit son seul but, sa tâche est double, comme le sont les deux voies par lesquelles l'homme arrive à la vérité qui elle-même a deux faces : la vérité matérielle et la vérité idéale; la première n'a aucune valeur sans la seconde, celle-ci manque de base sans la première. Expliquons-nous.

Ce que nous avons appelé la vérité matérielle de l'histoire se compose de tous les faits authentiquement prouvés par des sources irrécusables, et dégagés de tout jugement personnel, des faits nus en un mot. Mais en supposant que l'on puisse présenter les faits tout nus comme des chiffres, ce qui n'est pas possible; en supposant de plus que nos sources soient incontestables et complètes, ce qui est rare même pour des événements qui se sont passés sous nos yeux, hier, aujourd'hui, ici même; en supposant enfin que ces faits ainsi prouvés et rangés à côté les uns des autres dans l'ordre chronologique, nous donnent la vérité, ce qui n'est pas, car

[1] Guill. de Humboldt (*Ueber die Aufgabe des Geschichtschreibers. Gesammelte Werke*, Berlin 1841, Bd I, p. 1).

la vérité est complexe; nous n'aurions pas encore l'histoire, mais une énumération sans intérêt et sans enseignement qui aurait pour nous la valeur morale que pourrait avoir une table de logarithmes, et c'est là ce que voulait dire Aristote quand il dit que la poésie est plus philosophique et plus grave que l'histoire [1].

D'un autre côté, si l'histoire doit remonter aux causes des événements, aux motifs des individus, à l'influence du sol et des habitudes, à la force des idées, pour offrir un enseignement et un intérêt vraiment humains, elle doit s'appuyer sur une intelligence philosophique des faits, dont elle déduit les lois générales; elle doit suppléer à ce qui manque par la création d'après l'analogie. Si donc, d'un côté, l'historien n'est que copiste machinal, de l'autre côté il est créateur pensant, tout aussi bien que le poète. Mais voici le danger auquel s'expose celui qui entreprend une tâche aussi grande : Si par une connaissance insuffisante des faits, ces lois générales qu'il en a déduites étaient fausses, ses créations pécheraient par défaut de vérité, et l'œuvre serait manquée. Le peintre idéaliste qui nous représente des figures d'après de fausses notions des lois du corps humain, s'éloigne autant et plus facilement encore de la vérité que l'artiste réaliste qui copie servilement les traits matériels sans égard aucun aux lois de l'harmonie. La vérité idéale, c'est-à-dire la seule vérité complète, ne peut donc s'élever que sur les bases de la vérité matérielle, si elle ne veut se perdre dans le vague.

Nous disions tout à l'heure qu'une énumération toute véridique des faits serait sans intérêt. Il y a plus : elle est impossible. D'abord, tous les événements ne tombent pas sous les sens. Quelque sûres que soient nos sources historiques, si

(1) *Arist. Poét.*, 9 : « Καὶ φιλοσοφώτερον καὶ σπουδαιότερον ποίησις ἱστορίας ἐστίν. Ἡ μὲν γὰρ ποίησις μᾶλλον τὰ καθόλου, ἡ δ' ἱστορία τὰ καθ' ἕκαστον λέγει. »

nombreuses qu'elles soient, il restera toujours de grandes lacunes. Car les faits, en supposant même que nos sources soient complètes et exemptes d'erreur, ont un élément immatériel. Il ne nous suffit pas de voir les événements, nous voulons savoir le pourquoi et le comment; nous voulons les rattacher les uns aux autres, connaître les motifs qui les ont déterminés; en un mot, il nous faut le « lien intellectuel, » pour parler avec Gœthe. D'ailleurs, en tout ce que nous racontons, nous mêlons nécessairement et sans le vouloir, plus ou moins, nos appréciations personnelles. Lors même que nous nous abstenons de tout jugement, nous sommes forcés de donner du nôtre en remontant à l'origine d'un événement et en voulant l'expliquer; le fait n'est donc plus absolument pur et net.

Mais outre que l'exactitude *objective* renferme toujours un alliage personnel du narrateur, elle est presque toujours difficile à établir, pour ne pas dire impossible. Combien de fois le récit de deux témoins oculaires, sincères tous deux, ne diffère-t-il pas sur le même événement? Et lorsque l'historien a sous les yeux des témoignages contradictoires, lorsqu'il a tous les documents officiels et tous les papiers secrets, n'a-t-il pas besoin encore, pour les concilier, pour les expliquer, d'en revenir à des calculs de probabilité? A plus forte raison lorsque les documents font presque entièrement défaut sur une époque, ou qu'ils sont trop nombreux. Enfin, ces faits, même élucidés ainsi, ne sont souvent pas la vérité, et c'est encore en ce sens qu'Aristote pouvait dire que la poésie était plus vraie que l'histoire. C'est un fait que Frédéric le Grand en 1756, que la France en 1792, déclarèrent la guerre, et cependant l'histoire, la vraie histoire, a toujours dit que l'un et l'autre ont été attaqués.

Or, pour rétablir la vérité, son but suprême, que doit faire l'historien? Il soumettra d'abord les faits transmis au con-

trôle de la critique; puis, en écartant les causes apparentes pour remonter aux causes réelles, il déterminera la signification, l'importance de chaque fait. Il les coordonnera, non selon la succession fortuite dans le temps, mais selon leur cohérence intime et nécessaire. Et là où les faits lui manquent, il osera même les supposer, en appliquant sa connaissance de la nature humaine et des lois historiques.

Mais ici est le danger. Ces prétendues lois historiques ne sont-elles pas préconçues? Cette parfaite science psychologique n'est-elle pas trompeuse? Cela se peut, et c'est le cas de montrer l'importance des faits matériels, dont nous venons de démontrer l'inanité à les prendre isolément. Toutes ces lois de l'histoire doivent être fondées sur un grand nombre de faits parfaitement établis, comme la connaissance de la nature humaine ne peut être que la suite de l'étude sérieuse et continue des hommes. Alors se produit un autre résultat bien plus important. L'histoire ainsi racontée nous permet de déduire de nouvelles conséquences, de nouvelles idées, qui seront différentes, mais en harmonie avec celles que nous avons adoptées en commençant, et ce sera là, s'il est permis de s'exprimer ainsi, la contre-épreuve du problème. Le devoir de l'historien est donc moins d'inventer des faits au moyen de l'imagination, que de les deviner d'après l'analogie et par le don spécial de son talent; c'est non pas de transporter dans les faits des idées préconçues, mais bien d'y trouver les idées cachées et de les exposer. Nous arrivons ainsi à trouver dans l'histoire, non-seulement un tableau de l'humanité à telle époque et dans tel pays, mais encore l'évolution de certaines idées. Il importe donc de ne pas dépasser les limites, de crainte d'empiéter sur le domaine du philosophe de l'histoire. Aussi la vraie tâche de l'historien n'est-elle pas seulement d'instruire pour l'avenir, d'avertir des dangers qui peuvent menacer, d'enseigner à profiter des

circonstances futures, de nous montrer la voie qu'il faut suivre parce que dans le passé elle a mené au succès; sa vraie tâche est plus haute : elle est, comme celle de l'art, de nous élever du particulier au général, de l'accidentel au nécessaire, du fini à l'infini, d'éveiller en nous vaguement, par la reproduction de la vie humaine dans sa vérité, une vie plus intense et plus élevée, celle que Platon appelait la seule vie.

Car l'histoire est un art, et comme tel laisse une certaine liberté à qui la cultive. On a souvent considéré comme le premier devoir de l'historien, en France l'impartialité, en Allemagne l'*objectivité*, c'est-à-dire l'absence de la personnalité de l'historien. Également à tort, ce nous semble. Pour comprendre le sens intime des faits historiques, il faut s'être intéressé vivement à ces mêmes faits; or, il est impossible de s'y intéresser réellement sans prendre un parti. Quand même l'historien raconte des faits éloignés par le temps et l'espace, il transporte dans le récit et dans son jugement quelque chose des idées, des passions même qui l'ont dominé. S'il n'a pas de conviction, il ne saurait donner à son récit la chaleur qui seule peut lui conquérir l'intérêt du lecteur; on n'a pas de chaleur en se mettant en dehors ou au-dessus des partis. Thucydide, Salluste, Tacite ont été hommes de parti, et pour citer un historien qui n'a pas traité les événements de son temps, Augustin Thierry est d'un parti, et c'est grâce à cette chaleureuse partialité que son livre de la *Conquête de l'Angleterre* vit et intéresse.

Mais si le récit d'un événement doit toujours être empreint d'une certaine partialité, il n'est pas moins nécessaire que l'on sente le souffle de l'artiste dans l'œuvre, que la personnalité de l'historien se retrouve jusqu'à un certain point dans l'histoire, qu'elle ait un caractère *subjectif*, pour me servir d'une expression allemande en combattant une théorie allemande. De toutes les sciences, l'histoire est celle qui se rap-

proche le plus de l'art; en un sens elle est art. S'il en est ainsi, l'historien n'est pas photographe, il est peintre; comme tel il doit lui être permis, bien plus, on a le droit d'exiger de lui de mettre son âme dans le récit des événements. La matière en effet est neutre : c'est l'artiste qui lui donne une expression, et c'est surtout en ce sens que l'artiste est créateur. Tel paysage vu au même moment par deux individus divers de caractère, d'éducation, de disposition momentanée, éveillera dans l'un des sentiments riants, dans l'autre des idées mélancoliques; si tous deux sont peintres, et bons peintres, chacun donnera une reproduction fidèle, exacte, reconnaissable du site; mais tandis que l'un a étendu un voile de tristesse sur ces arbres et sur ces montagnes, l'autre les aura animés d'une joyeuse vie qui pénètre bienfaisante dans l'âme du spectateur. Il en est de même de toute matière que puisse choisir l'artiste : Pétrone ou Juvénal, le sujet est le même et les talents se valent, et cependant les œuvres ne se ressemblent pas; car l'un a écrit avec le sourire sardonique sur la lèvre, l'autre avec l'indignation au cœur. Et chacun d'eux a bien fait. Nous demandons au poète comme à l'historien qu'ils fassent passer leur âme dans les objets qu'ils nous représentent, pourvu qu'ils n'altèrent pas ces objets pour les accommoder à leur disposition personnelle.

Les mérites principaux de l'historien se résument donc en trois qualités : l'exactitude des faits matériels, l'art de les lier les uns aux autres dans leur cohérence intime, de les expliquer les uns par les autres, de les compléter même quand il le faut, et enfin l'art bien plus difficile de faire ressortir naturellement les idées générales qui dominent les faits, tout en résultant de ces faits eux-mêmes. L'animation que doit l'histoire à la conviction chaleureuse de l'écrivain ne saurait faire défaut si l'historien s'est de la sorte identifié avec son sujet.

II. — DINO COMPAGNI MÉRITE-T-IL LE NOM D'HISTORIEN?

Après avoir sommairement développé le caractère et la tâche du véritable historien, il resterait à examiner jusqu'à quel point Dino Compagni est digne de ce titre. Est-il scrupuleux dans les faits qu'il rapporte, et mérite-t-il toujours créance? Sait-il rattacher les événements les uns aux autres selon leur cohérence organique? Est-il toujours guidé enfin par une idée générale, et cette idée domine-t-elle tout son ouvrage? Quelque restreint que soit un sujet, le véritable historien peut y développer les qualités du grand artiste; il peut y mettre l'intérêt de la grande histoire, et l'ensemble des faits racontés par Dino a bien pour l'Italie du moyen âge l'importance que la conspiration de Catilina a eue pour l'histoire de la révolution romaine. Mais il ne suffira pas de prouver que Dino est historien au fond et par les qualités essentielles, il faudra examiner encore si la forme qu'il a choisie doit être qualifiée de Chronique, de Mémoire ou d'Histoire; car les avis sont partagés sur ce point. En nous référant enfin à ce que nous avons dit plus haut des qualités de l'écrivain, du style en particulier, du récit, des portraits, des tableaux, et en essayant de montrer la profondeur de ses vues politiques et morales, nous croyons pouvoir laisser au lecteur le soin de décider si Dino a été à la hauteur du rang que nous aimerions à lui voir assigné; car nous l'aurons envisagé alors à tous les points de vue importants : comme historien en général, comme chroniqueur et comme écrivain.

Racontant des événements contemporains qui s'étaient passés sous ses yeux et dans lesquels il avait joué lui-même un rôle important, Dino Compagni a par cela seul déjà des droits acquis à notre confiance. Son caractère honnête qui se révèle à chaque page de son récit et dans toutes ses actions,

est un garant de plus de sa véracité; mais elle est prouvée plus clairement encore par ce qu'il nous dit lui-même au commencement du premier livre de son histoire, sur le procédé employé par lui dans le triage et dans l'examen des faits. Si nous ne savions que Dino ignorait le grec et qu'il ne connaissait point Thucydide, on dirait que l'Italien s'est inspiré de l'Athénien en ces mots : « Je me suis proposé, en commençant, d'écrire la vérité relativement aux choses certaines que j'ai vues et entendues, parce qu'elles sont notables, et que personne n'a pu aussi sûrement que moi les considérer dans leurs sources. Quant à celles que je n'ai vues qu'imparfaitement, je me suis proposé d'en écrire d'après ce que j'en ai entendu raconter *(secondo udienzia)*, et comme beaucoup de gens se laissent, au gré de leurs passions aveugles, emporter trop loin dans leurs discours et altèrent la vérité, j'ai résolu d'en écrire selon l'opinion la plus accréditée [1]. »

Dino a donc apporté, s'il faut l'en croire, le soin le plus scrupuleux dans le choix des renseignements qu'il nous donne, et dès la première page il nous prouve qu'il n'a rien avancé de trop et qu'il prend au sérieux sa promesse de ne dire que ce dont il est parfaitement sûr. Son procédé nous rappelle encore la manière de faire et jusqu'aux mots de Thucydide: il passe sous silence les événements antérieurs à la révolution

[1] « Règles singulières de *crédulité,* » — s'écrie M. Cantù en citant ce passage (*Hist. des Italiens,* v. VI, p. 9), — « qui nous prouvent que la véritable histoire était » encore au berceau! » — Ce sont cependant, à peu de chose près, les règles qui ont guidé Thucydide (I, 22): « τὰ δ'ἔργα... οὐκ ἐκ τοῦ παρατυχόντος πυνθανόμενος ἠξίωσα γράφειν οὐδ'ὡς ἐμοὶ ἐδόκει, ἀλλ' οἷς τε αὐτὸς παρῆν καὶ παρὰ τῶν ἄλλων ὅσον δυνατὸν ἀκριβείᾳ περὶ ἑκάστου ἐπεξελθών. Ἐπιπόνως δὲ εὑρίσκετο, διότι οἱ παρόντες τοῖς ἔργοις ἑκάστοις οὐ ταὐτὰ περὶ τῶν αὐτῶν ἔλεγον, ἀλλ' ὡς ἑκατέρων τις εὐνοίας ἢ μνήμης ἔχοι. » — « Je n'ai » pas voulu exposer les événements d'après des informations prises auprès du premier » venu, ni d'après mon opinion particulière; mais j'ai présenté les détails tels que je les » connaissais comme témoin oculaire, ou bien tels que je pouvais les constater d'après » des renseignements aussi exacts que possible fournis par d'autres. Mais il était difficile » de toujours établir la vérité, parce que les témoins des événements n'étaient pas d'ac- » cord dans leurs rapports sur les mêmes faits, et qu'ils parlaient selon qu'ils étaient

populaire qui eut lieu lorsqu'il était déjà arrivé à la maturité de l'âge, et s'il n'appuie pas sur ces événements, c'est par les mêmes raisons qui ont déterminé l'historien grec à laisser de côté les faits qui précédèrent la guerre du Péloponèse. « Comme il n'est pas dans mon intention de raconter les événements anciens, parce que parfois on ne retrouve pas le vrai, je laisserai tout cela de côté (1). » Ce soin d'écarter tout ce dont il ne peut pas strictement garantir l'authenticité doit nous prévenir en faveur de l'historien et nous inspirer tout d'abord de la confiance (2). Ce soin d'ailleurs n'est pas poussé à l'extrême. Car là où la connaissance d'événements antérieurs à son temps est absolument nécessaire pour expliquer les faits qu'il veut nous raconter, il n'hésite pas à nous les donner, rappelant ici encore le grand historien grec. Comme celui-ci ne rapporte de tous les événements antérieurs que la guerre des Perses, pour nous montrer la source indirecte des jalousies entre les deux peuples antagonistes de la Grèce et l'origine de la puissance maritime d'Athènes, et comme de là il passe aussitôt aux causes immédiates de la guerre qu'il veut raconter, de même Dino nous rappelle le fait le plus important de l'histoire florentine, un fait arrivé soixante-cinq ans avant la révolution populaire qui forme le point de départ de son histoire, pour nous expliquer par cet

» favorables à l'un ou à l'autre parti, ou autant que le leur permettait leur mémoire. » — Dino nous répète, en d'autres occasions, le soin qu'il a de rechercher la vérité. Ainsi (p. 76), à propos de la mort de messer Corso Donati : « Beaucoup de personnes crurent » que les deux chevaliers l'avaient tué, et, comme je voulais m'assurer de la vérité, je » cherchai avec zèle et je trouvai qu'il en était vraiment ainsi. » — Pour le siége de Pistoie, auquel il n'assista probablement pas, il renvoie (p. 26) à un auteur contemporain « qui en écrira avec plus de certitude. »

(1) Dino Compagni, p. 8. Thucydide (liv. I, ch. I) : « τὰ γὰρ πρὸ αὐτῶν καὶ τὰ ἔτι παλαιότερα σαφῶς μὲν εὑρεῖν διὰ χρόνου πλῆθος ἀδύνατα ἦν. » — « Il était impossible, à cause du long intervalle, de déterminer exactement les événe» ments antérieurs et ce qui est encore plus reculé. » — Cf. aussi liv. I, ch. XX.

(2) Presque tous les historiens et critiques s'accordent sur ce point, et le consultent préférablement. Je vois d'après une note du *Veltro*, p. 23, que M. Tommaseo (*Antologia di Firenze*, nº du 10 octobre 1831) qualifie Dino d'*homme d'une rare bonne foi, d'un rare bon sens.*

événement ce que sans lui nous ne pourrions comprendre. « J'ai pris ce fait pour point de départ, nous dit-il, afin d'ouvrir une voie à l'intelligence des origines des maudits partis guelfe et gibelin, et nous allons revenir à ce qui eut lieu de notre temps. »

Si Dino a en effet rempli aussi consciencieusement le devoir de l'historien, il faut avouer que ses efforts ont été pleinement couronnés de succès. A l'exception des dernières pages, à peine achevées, nous ne trouvons aucune inexactitude dans les faits qu'il relate. Nous le trouvons même bien rarement en contradiction avec des auteurs contemporains ou postérieurs de peu de temps, bien que tout semble faire croire que son livre fût ignoré de ces derniers ; et là où il se trouve en contradiction avec l'un de ces auteurs, comme avec Villani, pour les événements de l'année 1300, il est d'accord avec la majorité des autres écrivains, et, pour nous servir des paroles d'un auteur italien de notre temps (1), « le seul moyen de les mettre tous d'accord est de suivre Compagni. » Quant aux documents authentiques, tels qu'inscriptions, actes, registres et autres, ils ne confirment pas moins les faits donnés par notre historien (2).

Il ne suffit pas cependant d'être aussi consciencieux que possible dans le choix des faits rapportés ; il ne suffit pas même de savoir que ces faits méritent toujours une créance absolue ; il est important que le narrateur sache les coordonner selon leur cohérence intime : il ne serait pas histo-

(1) Cesare Balbo (*Vita di Dante*, l. c, p. 146.)

(2) Toutes les dates des *Priorista* paraissent être d'accord avec celles que donne Dino, notamment celle sur le priorat controversé de Palmieri Altoviti. Quant aux textes des condamnations prononcées contre Dante et les autres exilés, leurs dates ne sont pas en contradiction avec Dino, qui ne les indique que vaguement. Il en est de même des réunions des *Bianchi* exilés pour essayer de rentrer (V. plus haut, P. I, ch. III, 2 et 3). — M. Dœnn'ges observe (l. c., p. 152) : « Il est vrai qu'il a des erreurs comme tout » le monde, mais des erreurs insignifiantes, jamais des faits pouvant falsifier le fond des » événements, pas de vraies fautes historiques en un mot. »

rien s'il n'avait fait que suivre machinalement l'ordre chronologique, comme un rapporteur de journal.

Un mérite qu'on ne saurait assez apprécier dans un historien et que Dino possède au plus haut point, consiste à élaguer tous les événements, si intéressants qu'ils soient d'ailleurs, qui ne concourent pas à l'ensemble des faits, qui sont sans conséquence politique ou morale, et qui partant sont superflus. On ne trouverait guère qu'un seul fait de ce genre dans la *Cronaca* de Dino, et celui-là dans la partie de son ouvrage à laquelle il n'a pas mis la dernière main : nous voulons parler de la mort de l'impératrice, circonstance qui pouvait faire beaucoup de bruit, mais qui n'eut aucune influence ni sur les faits, ni à ce qu'il semble sur les dispositions de l'Empereur. Dans les trois premiers quarts de l'histoire de Dino, aucun fait pareil n'est rapporté, quelque curieux qu'il ait été, quelque sensation qu'il puisse avoir causée. C'est ainsi qu'il ne mentionne même pas le Jubilé de 1300, considéré comme un des plus grands événements du siècle, et qui avait attiré à Rome plus d'un million d'étrangers dans le cours de l'été, événement sur lequel tous les autres historiens insistent longuement, qui d'après son propre dire a révélé à Villani sa vocation de chroniqueur, et que Dante a pris pour point de départ de son grand voyage mystique. Dino n'en parle même pas, et avec raison (1). Il nous donne une histoire des luttes civiles de Florence et non une histoire d'Italie, et moins encore de Rome : tous les faits contemporains qui n'ont pas exercé d'influence sur ces luttes, n'existent pas pour lui.

Le talent de Compagni est surtout dans l'art de grouper les faits triés par son procédé de critique, et de ne jamais perdre de vue l'ensemble, tout en approfondissant les détails. C'est ainsi qu'il a su réunir tous les faits se rapportant à la

(1) Il ne cite le Jubilé que comme date, au début de l'ouvrage : il se propose d'écrire les événements arrivés *nel tempo del Giubbileo*.

guerre d'Arezzo, en remontant de plusieurs années le cours des événements, et en établissant, par ce qu'il raconte sur la conduite du parti guelfe à Florence, que l'instigation de ce même parti pouvait seule avoir été la cause première de la guerre. Ce n'est qu'après avoir achevé tout ce qui a trait à cette guerre extérieure, qu'il revient aux affaires intérieures, pour ne plus les quitter. Il fait de même pour les événements qui précédèrent et suivirent la révolution opérée par Giano della Bella; de même pour le récit du siége de Pistoie, qui forme chez lui un ensemble complet dont rien ne vient le distraire, tandis que les chroniqueurs du temps, Giovanni Villani par exemple, interrompent à tout moment le fil de leur récit, racontant tel fait complétement étranger à ce siége, arrivé à la même époque à Florence ou à Rome, en France même, sauf à revenir à Pistoie dès qu'un fait d'armes brillant les y rappelle. Dino ne s'arrête pas là : il commence par bien établir, bien exposer tout ce qui est nécessaire pour l'intelligence de son récit; la situation géographique de la ville ; le caractère et les mœurs de ses habitants; la forme du gouvernement, les éléments de discorde répandus dans la petite république avant que la lutte civile éclatât. Après la défaite du parti des Bianchi à Florence, une subdivision se déclare parmi les vainqueurs, tandis que l'on avait encore à lutter contre l'ennemi commun, qui tentait sans cesse de rentrer. Compagni finit d'abord d'énumérer toutes ces tentatives et tous les malheurs qui frappèrent les exilés dans les sept années consécutives, avant d'entreprendre le récit de ces nouvelles discordes dans le sein du parti des Neri.

Dino possède d'ailleurs à un haut point l'art de deviner et d'exposer les causes intimes des événements, et la situation qui les a précédés et souvent déterminés. Comme il dessine d'une manière remarquable et en peu de traits, rapides mais vivants, les principes de dissolution qui existaient à Florence

avant la fin du siècle! Tandis que Villani nous raconte que les désordres qui éclatèrent alors eurent leur origine dans la *troppa grassezza* des citoyens, Dino nous montre deux éléments incompatibles, prêts à entrer en lice l'un contre l'autre : la vieille noblesse féodale et la nouvelle aristocratie des négociants parvenus; il nous peint la tension croissante entre ces deux éléments après la réforme de Giano; les griefs du petit peuple, les jalousies des grands et l'absence d'esprit public; la hauteur des uns, l'affabilité des autres; la force de caractère des vieux nobles, la faiblesse, voisine de la lâcheté, des parvenus. Il concentre sur un point donné tous les nombreux frottements qui précédèrent la crise finale, au lieu de les disséminer, selon l'ordre chronologique, au milieu d'autres événements simultanés. Il ne cherche pas dans une visite fortuite des Bianchi et des Neri de Pistoie, la cause de luttes qui couvaient depuis longues années; il la voit dans ces intérêts divergents dont le frottement ne pouvait manquer de produire l'incendie. Toutefois, Dino sait fort bien faire la part de ce qu'il y a d'accidentel dans tous les événements, aussi bien que des passions et des motifs individuels. Il sait fort bien distinguer les révolutions sorties d'un besoin ou d'un mauvais état réels, de celles qui sont produites par l'ambition personnelle d'un meneur comme Corso Donati, « qui se croyait plus digne que les autres, mettait tous ses soins à les abaisser, à briser le pouvoir des Prieurs et à s'élever lui et ses partisans. Car il ne lui semblait pas avoir la part qui lui revenait dans le gouvernement de la république, et il agit en homme énergique, tel qu'il se montrait d'ailleurs en toutes choses qu'il entreprenait. » L'historien montre la même perspicacité en pénétrant les desseins secrets de l'adversaire de Corso Donati et en expliquant sa conduite. « Tout ce que faisait messire Rosso della Tosa et tout ce qu'il préparait dans la cité, était pour avoir la seigneurie dans le

genre des seigneurs de la Lombardie... Il craignait l'animosité *(l'abbominio)* des Toscans en agissant contre messire Corso; il craignait les ennemis de dehors et tâchait de les réduire d'abord avant de déclarer ouvertement son inimitié contre son ennemi; il craignait enfin le crédit dont Corso jouissait dans le parti (guelfe) et qui aurait pu l'aider à soulever le peuple. Il se tenait avec la haute bourgeoisie, dont il se servait comme de tenailles pour retirer le fer chaud. »

Mais tout en laissant au hasard, aux motifs personnels, aux maux sociaux leur portée réelle dans l'explication des événements, Dino apporte toujours au jugement de ces faits une idée générale, ou plutôt, cette idée générale est pour ainsi dire le résultat de son expérience, venant corroborer ses convictions intimes et antérieures. Dino est profondément religieux. L'idée d'une Providence bienfaisante, mais surtout juste, parfois même sévère dans sa justice, le guide toujours, et donne, outre l'unité du plan et du sujet, une sorte d'unité idéale à son œuvre. Quel que soit un événement, qu'il l'afflige ou le réjouisse, qu'il vienne frapper ses ennemis ou ses amis, la cause qu'il croit bonne ou celle qui lui semble mauvaise, non-seulement il ne murmure jamais, mais il bénit toujours l'action de la divinité, dont il voit le doigt en toutes choses. C'est ce profond sentiment de piété qui lui donne sa résignation dans l'adversité, et cette confiance sans bornes, cette confiance si absolue, qu'on en est gagné comme malgré soi en le lisant, bien que l'événement ait donné tort à ses prévisions. Tout son livre, pourrait-on dire, n'est qu'un effort continuel pour dévoiler aux yeux de sa génération l'action toujours vigilante de Dieu. Ce Dieu « qui gouverne et domine les princes et les peuples, notre Seigneur Dieu, qui prend soin de toutes choses, » remplit toute son œuvre. Lorsque, après la mort de Boniface VIII, le pacifique Benoît XI monte au trône pontifical, c'est à Dieu que Dino en rend grâces.

« Notre Seigneur, qui veille à toutes choses, voulait réconforter le monde par un bon pasteur, et il pourvut à la nécessité des Chrétiens. » Et lorsque ce bon pape est enlevé trop tôt à l'Église et aux croyants, c'est encore un dessein incompréhensible de la Providence qu'il voit dans ce triste coup. « La justice divine, qui souvent punit d'une manière impénétrable *(nascosamente)* et enlève les bons pasteurs aux peuples coupables qui n'en sont point dignes, et leur donne celui qu'ils méritent pour leur méchanceté, enleva le pape Benoît. » Quand Pistoie, dont il déplore le sort, Pistoie, qui à ses yeux défend une cause juste, est visitée par les plus grandes infortunes, il ne comprend pas, mais il se soumet; il ne peut admettre que la justice divine se trompe : « Comme la colère de Dieu les assaillit! Quels et combien grands doivent avoir été les péchés qu'ils pouvaient avoir commis, pour subir un jugement si soudain! » Et lorsque les Florentins semblent un moment disposés à traiter avec la malheureuse ville, c'est encore à l'indulgence divine qu'il rapporte ce mouvement de pitié : « Dieu le glorieux, qui frappe les pécheurs et les flagelle, mais qui ne les anéantit pas complétement, fut ému de compassion et inspira cette pensée aux Florentins. » C'est encore « l'Empereur du Ciel » qui a inspiré l'élection d'Henry VII au trône impérial; c'est la « justice de Dieu » qui fait trébucher le cheval du traître Tebaldo devant Brescia et le livre ainsi entre les mains du juge terrestre; c'est elle enfin, qui après avoir laissé se combler la mesure du crime des quatre usurpateurs florentins, les frappe les uns après les autres, et c'est ce jugement sévère, « *giusto giudicio del ciel,* » dit Dante, qui fait pour ainsi dire la conclusion de son œuvre. Dieu punit les quatre principaux acteurs de ce terrible drame qu'il a déroulé devant nos yeux, et ce drame était fait pour inspirer le doute à tout homme qui n'eût pas eu la foi naïve, mais sublime de Dino, cette foi qui transporte les

montagnes : « Combien la justice de Dieu ne loue-t-elle pas Sa Majesté, lorsqu'elle montre par de nouveaux miracles aux petits d'ici-bas que Dieu n'oublie pas leurs disgrâces; c'est ainsi qu'il donne toute la paix de l'âme à ceux qui essuient les affronts des grands, lorsqu'ils voient que Dieu se souvient d'eux et qu'on reconnaît manifestement sa main vengeresse après une longue indulgence et une longue patience; car s'il tarde, c'est pour punir plus sévèrement, tandis que beaucoup croient qu'il a oublié ([1]). »

Cette paix de l'âme, Dino la conserve toujours jusque dans ses emportements les plus violents en apparence; et il ne la doit qu'à cette profonde conviction religieuse qu'il porte en toutes choses. Tel nous voyons l'historien, tel nous retrouvons l'homme. Car ce n'est pas seulement l'historien qui reconnaît la vivante action de la divinité dans les événements qu'il raconte et dans les coups qui frappent les individus : l'homme, l'homme politique se laisse aussi guider par elle, et c'est à une inspiration divine qu'il attribue, avec une modestie mêlée d'orgueil, les idées qu'il peut avoir conçues pour le salut de la patrie : « Il me vint une pensée sainte et honnête. »

S'il voit dans la justice divine tout l'ordre et toute l'harmonie qui concilient les événements les plus contradictoires en apparence, c'est la violation de la justice humaine qu'il envisage comme le plus grand des crimes pour le citoyen aussi bien que pour l'homme. Aucun terme ne lui semble trop dur pour qualifier des juges ou des magistrats qui ne respectent pas

([1]) M. Dœnniges paraît avoir été frappé comme nous du fréquent retour à la justice divine dans le récit de Dino (p. 157). Il dit fort bien : « Si violent et si passionné » qu'il (Dino) se montre, il aime fortement la justice et il reste toujours vrai; libre » lui-même, il honore la liberté. La patrie déchirée l'a saisi d'une profonde douleur : il » ne s'efforce pas de la cacher, il l'exprime hautement; des larmes et des plaintes soulagent son cœur oppressé; sa pensée, si élevée déjà, de vouloir pénétrer et comprendre » les conseils de Dieu, et de reconnaître la main divine dans les peines comme dans les » récompenses, est pieuse et vraiment religieuse. »

les lois dont ils sont les dépositaires, et qui se laissent guider par des considérations humaines ([1]), cédant à l'intimidation, protégeant les leurs ou trompant leur conscience par de fausses interprétations de la loi ([2]). Si la ville est en proie au désordre, c'est parce qu'elle « est gouvernée sans justice. » Lui-même, lorsqu'un cas grave se présente, qu'en sa qualité de Prieur il craint de violer la loi malgré lui, va consulter les légistes en renom, pour s'informer de la légalité de telle ou telle mesure, et s'oppose ensuite avec une énergie admirable à cette démarche illégale qui le délivrerait cependant d'une lourde responsabilité. Sa fonction l'oblige-t-elle à exécuter une loi qu'il désapprouve, il n'hésite pas à faire son devoir tout en gémissant de cette cruelle nécessité; c'est ainsi que, premier magistrat de la république, gonfalonnier de la justice, il se voit forcé d'appliquer le premier la loi sévère qui punit de la démolition de toutes ses maisons la famille dont un membre avait commis un meurtre, fût-ce sans préméditation. Lorsque le cours de la justice légale a été interrompu par une de ces justices populaires fréquentes dans les révolutions démocratiques, il ne néglige rien pour arriver à ce que force reste à la loi ([3]).

C'est donc l'idée de justice qui l'anime dans toute sa vie comme dans toute son œuvre; c'est avec cette idée qu'il aborde les faits; c'est cette idée qu'il retire comme fruit de l'expérience, et que lui confirment les événements. On dirait le destin de la tragédie grecque ([4]). C'est là ce qui donne à

([1]) Page 6.

([2]) Pages 11 et 17.

([3]) V. Dino Compagni, p. 15. Un *podestà* ou premier juge s'était rendu coupable ou suspect de prévarication; la populace assaille le palais que lui a assigné la seigneurie : il ne se sauve qu'avec peine, et tout son avoir lui est enlevé, mais, le lendemain, Dino décide le conseil à ordonner que, « pour l'honneur de la ville, les choses enlevées soient » restituées au *podestà*, et qu'on lui paie ses appointements en entier. Ainsi se fit la » chose, et il partit. »

([4]) C'est ce qui fait dire à Mme Ferrucci (*I primi quattro Secoli della Letteratura italiana*, I, p. 378) : « L'effet que produit sur nous la lecture de la chronique de

son histoire cette élévation, ce caractère idéal que nous avons réclamé comme une des qualités essentielles, bien qu'elle soit la plus rare, du véritable historien.

Cette idée cependant prend chez Dino Compagni une forme toute particulière, toute individuelle; elle s'identifie tellement avec lui, qu'en la démontrant il se révèle lui-même. Loin de voir dans ce cachet personnel que l'auteur imprime à son œuvre, une tache, nous y voyons, nous l'avons fait pressentir plus haut, une grande beauté de plus. Cette empreinte individuelle donne à l'œuvre la chaleur qui manquera toujours à celui qui se met tout à fait en dehors des passions sans se laisser émouvoir par les événements qu'il raconte. Nous l'avons dit, et nous le répétons, il faut que l'historien prenne non-seulement une part dans les luttes qu'il peint, il faut qu'il y prenne un parti. S'il traite un sujet éloigné de lui par le temps ou l'espace, ou que d'autres circonstances l'empêchent d'y jouer un rôle actif, nous voulons qu'il y prenne au moins une part idéale et qu'il la prenne avec passion. Chez Dino, on sent partout l'homme, ou agissant lui-même dans les événements dont il parle, ou, lorsqu'il est écarté de toute activité directe, s'y intéressant avec une intensité toujours égale. De là cette vivacité de ton, cette rapidité de mouvement que nous ne trouvons au même point que dans les historiens anciens. Nous sommes heureux de le voir flétrir avec une indignation énergique qui rappelle Tacite, les crimes et les fautes de ses concitoyens; s'émouvoir de pitié à la vue des souffrances de Pistoie; saluer avec enthousiasme son messie vengeur, Henry VII.

On se tromperait cependant si l'on croyait que cette passion si ardente fût aveugle. Dino n'est pas injuste parce qu'il est convaincu, et l'envie est loin de lui, bien qu'on l'ait accusé

» Compagni est semblable à celui de la tragédie grecque, qui inspirait une terreur salutaire pour épouvanter et avertir les coupables. »

de ce défaut sous un prétexte bien frivole ([1]). Partout où il voit de bonnes intentions, le désir sincère d'être utile à la patrie, il peut blâmer les mesures prises, il en approuvera les auteurs; comme il fait de Giano della Bella et des Ordonnances de la justice. Lorsque ses collègues, bourgeois comme lui, dépassent leurs limites et se mêlent d'affaires qui regardent la noblesse, c'est avec la plus grande réserve qu'il les reprend et en prêtant ce blâme à la voix publique ([2]). Il sait même être juste envers cette noblesse, cause de tous les maux de Florence, et, partant, objet de toute son indignation, lorsqu'il trouve que ses griefs sont fondés, que les lois portées contre elles sont d'une sévérité inique ([3]). Malgré toute sa chaleur, Dino n'est pas aveugle, car il n'est point l'instrument d'un parti. Quoi qu'on en ait dit, il n'est ni Nero, ni Bianco, pas même Guelfe ni Gibelin. Dino est Florentin et honnête homme avant tout; il veut le bien de sa patrie, la paix et surtout l'observation des lois. On l'a dit Gibelin; mais qui blâme plus énergiquement que lui les hommes du parti Guelfe, qui, après trente ans d'absence des Gibelins, s'allient avec ceux-ci par des mariages et attirent ainsi de nouveau dans la ville un élément de discorde heureusement éliminé depuis de longues années ([4])? On l'a dit partisan avoué des Bianchi; mais comment se fait-il qu'un homme de l'importance de Dino, un des premiers gonfaloniers de justice, trois fois Prieur, membre de tous les comités, ambassadeur de la répu-

([1]) Pourquoi, en effet? Parce qu'il n'a pas parlé du grand rôle que Dante a joué dans la République!... Mais, à ce compte, il aurait dû nommer tous les prieurs de l'année; car nous savons bien aujourd'hui que Dante ne joua pas un rôle plus important que ses collègues, et Dino le nomme comme ambassadeur et comme exilé.

([2]) Deux de ses collègues dans le gouvernement étaient allés, après la victoire de Campaldino, prendre et détruire le fort de Bibbieno Le commandement des troupes et des expéditions militaires revenait à un magistrat spécial, et Dino considère avec raison la fonction des prieurs comme un emploi pacifique, et désapprouve ce fait de guerre de la part des magistrats chargés d'administrer la République à l'intérieur.

([3]) Page 11 : « Les plaintes de la noblesse... » (V. plus haut, P. I).

([4]) Page 4.

blique, d'une vieille famille patricienne qui avait déjà donné de nombreux magistrats à la république, que Dino, qui cependant ne ménageait guère ses adversaires politiques, n'ait pas été banni en même temps que Dante et tous les Bianchi expulsés avec lui, au nombre de six cents? Si Dino avait été Bianco, comment accuse-t-il les chefs de ce parti, à trois reprises et formellement, de lâcheté, d'ineptie, d'avarice et d'intentions peu honnêtes (1)?

On a fait un reproche à l'historien d'avoir, en même temps que Dante, appelé contre sa ville natale l'empereur Henry VII. Mais avec sa haute idée du droit impérial, droit que personne ne contestait alors en Italie et que l'on enseignait du haut de toutes les chaires universitaires, l'empereur n'était pas un ennemi : c'était le maître légal, le véritable souverain, et tous ceux qui s'opposaient à lui étaient des rebelles. Avec ses idées de justice, l'empereur était surtout le juge qui avait été longtemps absent et qui venait enfin rendre justice. Certes, Dino aussi bien que Dante eussent été fort étonnés de s'entendre accuser de manque de patriotisme, parce qu'ils voulaient que le gouvernement, légal à leurs yeux, vînt s'établir à la place usurpée par des misérables, et ce n'est certes pas Dino qui introduisit dans sa patrie Charles de Valois, le véritable étranger sans droit aucun. Il semble singulier de voir accuser de partialité passionnée celui qui, avant l'entrée de ce « médiateur » violent, fit encore un dernier effort désespéré et infructueux pour réconcilier les deux partis, en faisant

(1) Pages 26, 27, 38, 45. — Si beaucoup d'écrivains ont accusé Dino de partialité outrée, beaucoup d'autres aussi l'ont défendu de ce reproche, Muratori avant tous les autres (*Script. rer. ital.*, IX, *Proemio*) : « Illud manifeste colligas hominem fuisse » (Dinum. l. c.) recti regiminis amatorem et pacis suasorem perpetuum et quamquam » in cives suos acerbis interdum querelis invehatur, non eum tamen extra orbitum rapit » affectus : immo utique zelum boni civis ostendit. » — M. Atto Vannucci dit également de lui (*I primi Tempi della Libertà fiorentina*, p. 198) : « Dans son récit, il n'est » point animé d'esprit de parti : il reconnaît le bien et le mal partout où il se trouve, et » il a toujours une parole d'éloge pour les bons et de blâme pour les coupables, sous » quelque bannière qu'ils marchent. »

jurer à ses concitoyens, sur les fonts baptismaux, ce serment de concorde qu'ils ne devaient pas tenir deux jours; celui qui peu de mois auparavant avait apostrophé le conseil réuni, par ces mots véhéments : « Contre qui voulez-vous combattre? Contre vos propres frères? Nulle sera la victoire que vous en emporterez : vous ne recueillerez que des larmes! » Loin d'être Gibelin, il voit « le salut du monde dans l'union de l'Église et de l'État pour la vraie liberté, » telle que Dante la défendit toute sa vie.

Mais Dino est bien d'un parti dans un autre sens : il est du parti des honnêtes gens, du parti de la liberté, du parti de la légalité. S'il a commis des fautes, c'est par excès de bonne foi, et il ne manque jamais de s'en accuser lui-même : « Nous parlions de paix, lorsqu'il aurait fallu affiler les épées. » Cette passion pour le bien, cette « haine vigoureuse » du mal, font à notre avis un des caractères les plus admirables de ce beau récit; et c'est précisément parce qu'il joint cette ardeur personnelle à la gravité d'une idée générale austère, et que celle-ci ressort de faits consciencieusement recueillis, scrupuleusement triés et fidèlement reproduits, que nous croyons pouvoir placer Dino parmi les historiens, dans le vrai sens du mot (1).

III. — PLAN DE LA CRONACA.

L'histoire de Dino porte le titre de *Chronique,* et ceux même qui l'admirent le plus l'appelleront toujours le « *prince des chroniqueurs* (2), » rarement le *premier historien italien*. C'est là, croyons-nous, un effet de l'habitude que l'on a assez

(1) C'est dans ce sens que M. Atto Vannucci (l. c.) dit du mérite littéraire de Dino : « Toutes ces précieuses qualités, que chacun peut reconnaître dans l'historien, ont leur » principale source dans son âme, fortement trempée, et dans son cœur, qui méprisait » toute lâcheté et brûlait de l'amour du bien public. »

(2) V. Cesare Balbo, l. c., p. 332.

généralement de comprendre tous les écrivains historiques du moyen âge sous le nom de *chroniqueurs*. Il est facile de voir que cette dénomination n'est pas réfléchie et ne contient aux yeux de ceux qui s'en servent aucune arrière-pensée de blâme ou de critique. Outre le titre, en effet, l'ouvrage de Dino n'a rien de commun avec ce que l'on entend par *chronique*.

La chronique enregistre les faits au fur et à mesure qu'ils se passent; elle prétend aussi peu à une unité quelconque que le ferait de nos jours un recueil de plusieurs années d'un même journal. Le chroniqueur ne fait que fournir la matière, il ne la travaille pas. Il ne part pas d'une idée générale; il ne développe pas une action principale; il ne suit pas un plan. Le fait seul l'intéresse, et il le donne tel qu'il se présente à lui, sans penser à éveiller en nous de certaines idées ou de certains enseignements, soit en groupant les faits d'après un principe autre que l'ordre chronologique dans lequel ils se sont offerts à lui, soit en pénétrant au-dessous de la surface des événements. De là aussi dans les bonnes chroniques, comme celles de Villani et de Muntaner, cette fraîcheur dans chacun des récits qui semble la vie elle-même. Le chroniqueur ne reproduit que la vie telle qu'elle se montre aux yeux du spectateur superficiel ou enfantin, pour lequel l'apparence des choses est encore identique avec leur essence; c'est-à-dire qu'il la reproduit dans son désordre apparent. Il n'essaie pas de l'ordonner par l'action de sa raison et de son intelligence, en un mot il ne prétend pas à la critique. Aussi ne peut-il donner que des faits isolés, curieux et attrayants, comme des événements inattendus et surprenants dans la vie, mais non un ensemble que l'esprit se plaît à pénétrer, parce que c'est l'esprit qui l'a édifié.

Bien plus, il arrive souvent que la chronique n'est pas même l'œuvre d'un seul homme et manque ainsi de cette

unité superficielle que lui donnerait le ton général du récit, et de la manière de voir de l'auteur. Tel couvent, telle cité, tel évêché, avait une chronique qui souvent était continuée pendant un ou deux siècles. Les chroniqueurs, estimés même, ne considèrent point leur œuvre comme une œuvre personnelle. Puisqu'il ne s'agit pour eux que des faits, ils les prennent partout où ils les trouvent, sans même se donner la peine de changer les mots dans lesquels ils sont rapportés. C'est ainsi que Giovanni Villani reproduit textuellement la chronique presque entière de Ricordano et de Giacchetto Malaspini, sans nommer ces deux prédécesseurs, et il ne croit nullement n'être pas dans son droit en agissant ainsi.

Ce qui caractérise donc la chronique proprement dite, est l'absence d'unité et de plan, l'absence de critique et de réflexion, l'absence de personnalité, et son but n'est que la reproduction des faits tels qu'ils arrivent à la connaissance des hommes, et tels qu'on les accepte journellement sans contrôle. De là, le corps de légendes et de fables adopté invariablement et sans examen par le chroniqueur qui ne se croit pas en droit d'y toucher; de là aussi les *on-dit* du jour accueillis et enregistrés avec complaisance et sans scrupule aucun; de là enfin l'incertitude de tous les faits dont l'auteur n'a pas été témoin oculaire.

Or, nous n'avons pas besoin de prouver, après tout ce que nous avons dit plus haut, que Dino n'a aucun de ces caractères du chroniqueur. Il est évident que son œuvre a une grande unité et un plan suivi; que les faits ont subi chez lui le contrôle de la critique; qu'ils ont passé par la réflexion de l'auteur; que son but est moins de nous donner les faits pour eux-mêmes, dans leur apparence extérieure, que dans leur essence intime. Nous savons aussi que son œuvre est une œuvre éminemment personnelle, qui ne doit rien, ni à la tradition, ni à l'inspiration puisée dans les chroniqueurs anté-

rieurs. Nous avons fait remarquer, en effet, que loin de suivre strictement l'ordre chronologique dans la relation des événements, il n'entreprend un récit que pour le mener à fin sans interruption, contrairement à l'usage des chroniqueurs, et nous avons rappelé sa narration de la guerre d'Arezzo, du siége de Pistoie, de la révolution opérée par Giano della Bella, de la lutte des Bianchi et Néri, de la descente d'Henry VII enfin. Nous ne voulons pas prétendre que le premier essai d'histoire moderne soit arrivé de prime-abord à cet ordre limpide et classique que nous admirons chez les anciens; certainement les contours ne sont pas encore assez fermement dessinés, tous les détails et tous les événements ne se dégagent pas encore dans un enchaînement net et logique; en un mot, la composition est loin d'être parfaite chez Dino; mais on ne saurait nier que son histoire forme un ensemble où toutes les parties, bien que complétement achevées, tiennent les unes aux autres et ne sauraient être isolées sans que le tout en souffrît.

Dino ne peut pas davantage être qualifié d'écrivain de Mémoires, bien que sa personnalité joue un grand rôle et dans l'histoire de son temps et dans le caractère de son récit. Le propre des Mémoires est de rapporter tous les événements à l'auteur, de les grouper autour de sa personne, qui se trouve ainsi le centre de tout ce qui se passe. Les faits n'y sont racontés qu'en tant qu'ils ont quelque rapport avec l'écrivain qui, lui, est le vrai sujet du récit. C'est donc plutôt une sorte d'autobiographie, dans le sens le plus étendu du mot, avec une part assez large donnée aux événements, qu'un récit de ces événements fait par un individu qui les juge à un point de vue général. L'écrivain de Mémoires ne veut point épuiser l'histoire de son temps, ni en donner un tableau complet, ni en faire saisir la portée et l'esprit: il ne se propose que de montrer la part active ou idéale qu'il a prise à cette his-

toire; c'est à lui-même qu'il rattache tout, et les choses qu'il n'a pas vues ou qui n'ont pas eu d'influence sur sa vie restent en dehors de son récit, quand même il comprendrait qu'il a eu tort de ne pas s'intéresser à ces faits. L'unité des Mémoires n'est pas dans l'ensemble d'un groupe d'événements, formant autant d'actes d'un drame complet; elle est dans la vie, réelle ou morale, de l'auteur. L'écrivain de Mémoires s'éloigne du chroniqueur en ce qu'il applique bien et la critique et la réflexion aux événements; de l'historien, en ce que ces événements n'ont pas pour lui une valeur par eux-mêmes, mais seulement en tant qu'ils concernent sa personne, qu'ils ont exercé telle ou telle influence sur elle. Il se distingue du chroniqueur en ce qu'il y a chez lui de l'unité, quelquefois même un plan; il diffère de l'historien, parce que cette unité n'est pas dans la nature des faits, mais dans sa personne.

Dino Compagni, certainement, a joué un rôle important dans les trente années de l'histoire de Florence qu'il nous raconte; mais il ne s'est donné dans son récit qu'une part très-modeste, et, loin de rapporter tous les événements à lui-même, il ne parle jamais de lui que lorsqu'il est absolument obligé de le faire pour n'être pas incomplet ou pour prouver l'authenticité d'un fait. Ce n'est point par leur importance pour ses destinées propres, ni même pour la marche de ses idées à lui, qu'il estime les événements, mais par leur valeur intrinsèque, au point de vue de l'histoire générale et du développement de la république, de la morale et de la religion. On sent partout, nous l'avons dit plus haut, le souffle de cette âme; mais cette personnalité, tout en donnant le ton à l'œuvre, n'en forme point le centre comme dans des Mémoires. Les événements ne tournent point autour de lui, quoiqu'il s'y mêle souvent comme acteur, et que son âme y semble être présente toujours.

L'unité que Dino Compagni a su donner à son histoire est d'ailleurs un genre d'unité tout différent de celui que l'on rencontre quelquefois dans les Mémoires, et cela ressort de ce que nous venons de dire. Il a trouvé l'unité dans les faits eux-mêmes qu'il avait à raconter; il lui a semblé qu'ils formaient un ensemble parfaitement dessiné, arrondi, s'il est permis de s'exprimer ainsi, un tout aussi complet, aussi fini que le peut être un anneau isolé de la grande chaîne que forme l'histoire universelle (1). Les trente-deux années de 1280 à 1312, forment en effet, dans l'histoire de Florence, un cycle d'événements aussi défini que le peuvent offrir les vingt-sept années de la guerre du Péloponèse ou l'ensemble des faits que nous comprenons dans le mot de Révolution française (1789-1815). Cette unité, où est-elle? où Dino l'a-t-il placée? Quel est le plan qu'il a suivi pour nous la faire saisir? Quelle est enfin l'ordonnance des parties dans ce tout?

Florence avait joui d'un long repos, pendant lequel le développement du commerce avait profondément altéré les conditions sociales et les rapports respectifs des citoyens. Les conséquences de l'exil de la vieille noblesse territoriale dans la personne de ses chefs gibelins, se faisaient sentir après une génération; il fallait mettre les lois et la constitution en harmonie avec le nouvel état de choses; tout annonçait donc une révolution imminente. La noblesse guelfe s'aperçoit trop tard de l'importance qu'a acquise la bourgeoisie par son travail, par sa richesse, par son esprit d'indépendance et par sa culture intellectuelle, quatre choses qui se suivirent à Florence, comme partout, avec une conséquence presque mathématique. Sous prétexte de pacification, la no-

(1) M. Dœnniges (l. c., 15) remarque, à propos des Mémoires — car, pour lui, la *Cronaca* forme des Mémoires — : « Ce qui me paraît avoir été écrit de plus parfait en » ce genre chez les anciens, ce sont les *Commentaires* de César; au moyen âge, la soi- » disant *Chronique* de Dino Compagni. » — Je crois avoir suffisamment réfuté cette manière de voir.

blesse gibeline est rappelée, et la bourgeoisie commence à comprendre que c'est contre elle que se fait cette réconciliation. Se voyant menacée, elle provoque la lutte; c'est avec l'éruption de ce volcan que commence le récit de Dino. L'ère de la révolution municipale est ouverte. Une première victoire, modeste, presque timide, en 1280, présage celle qu'on va bientôt remporter. La révolution s'enhardit; à peine deux ans se sont-ils écoulés, que la bourgeoisie s'empare du pouvoir, sans cependant le confisquer à son profit exclusif.

Quelques années de prospérité, de gloire, de grandeur, années trop courtes, que regrettaient Dante, Dino et tous les patriotes, passent. De brillantes victoires au dehors font estimer le gouvernement libéral, mais modéré de la république, dont l'activité, unie au calme intérieur, et la richesse grandissante excitent l'envie de l'Italie. Cependant, les courtes et heureuses campagnes contre Pise et Arezzo ont donné l'occasion à la noblesse de faire preuve de ses vertus traditionnelles et lui ont rendu la confiance en elle-même. Elle commence à remuer; déjà elle veut prendre sa revanche de 1282. Le peuple la prévient une seconde fois; mais la bourgeoisie est obligée de s'allier avec la démocratie pour faire face au danger. Un tribun se lève, convaincu, ardent, d'une probité éprouvée, mais animé d'un fanatisme du bien qui ne transige pas. La révolution fait un nouveau pas; elle devient souveraine et abuse de sa souveraineté, en excluant toutes les vieilles familles du gouvernement de l'État. Voilà le résultat de cette alliance inconsidérée, fatale, à jamais regrettable et toujours regrettée par les amis de la liberté modérée, de ce parti avec la démocratie. La populace est lâchée; on ne la retiendra plus si facilement, car le peuple n'est pas mûr encore. L'auteur de la révolution, le tribun du peuple, en est la première victime; son successeur, vrai Cléon succédant à Périclès, ou plutôt sorte de Marius suivant les traces de

Caïus Gracchus, *si parva licet componere magnis,* le boucher Pécora, exerce impunément son terrorisme pendant plusieurs années.

Cependant on se lasse, le peuple tout le premier, de cette autorité, et, énervé par seize ans de révolution, on espère qu'une puissante et riche famille de la noblesse parvenue s'emparera du gouvernement et donnera l'ordre. Mais alors les débris de l'ancienne noblesse, qui avait souffert le gouvernement de la masse, risquent leur tout plutôt que d'endurer la supériorité de leurs rivaux. Ceux-ci hésitant par manque d'énergie et d'intelligence politique, l'audace du parti féodal va croissant. Bientôt il obtient l'alliance offensive du Saint-Siége. Aussitôt les restes des vieux partis de se rattacher, les Gibelins aux Cerchi, les Guelfes aux Donati. Toute la ville se sépare en deux camps. En vain la bourgeoisie, désarmée, honnête, mais sans autorité, veut-elle intervenir, concilier, empêcher un éclat en éloignant les chefs des deux partis; elle se trouve impuissante à conjurer le danger. Cet exil même tourne à l'avantage de l'une des deux factions; elle réussit à s'assurer complétement de l'alliance du pape, et trouve une armée et un général dans un prince étranger, accompagné d'une nombreuse suite d'aventuriers. Celui-ci, trompant le trop crédule, le trop faible gouvernement des bourgeois, s'empare de la ville pour la livrer à la faction des Neri; des scènes de désordres, rappelant les orgies de Marius et les proscriptions de Sylla, désolent la ville; le sang coule dans les rues; tout un parti est proscrit en masse; l'arbitraire, le viol, le meurtre règnent partout; tous les liens sociaux sont dissous. A partir de ce moment, il n'y a plus pour ainsi dire de gouvernement; la révolution a abouti au triomphe de quelques ambitieux, qui ne sont liés les uns aux autres par aucune conviction, soutenus par aucun principe.

Aussi, dès le lendemain de la victoire, la dissension éclate-

t-elle dans le camp des vainqueurs, et, ni le danger qui les menace tous également de la part des bannis exaspérés tentant le retour, ni une guerre entreprise en commun contre une ville voisine ayant des affinités avec les exilés, ne sauraient les déterminer à oublier leurs jalousies. Deux surtout d'entre les cinq chefs veulent exploiter les événements à leur profit, fonder des principautés, « des tyrannies dans le genre des seigneurs de Lombardie; » chacun d'eux se fait des partisans; la haute bourgeoisie se rallie autour de l'un, les restes de la vieille noblesse autour de l'autre. Mais ce ne sont plus deux principes, ce ne sont plus même deux partis en présence, ce sont deux hommes. Un meurtre fait triompher l'un d'eux; mais ceux qui l'ont aidé veulent être payés de leurs services, ce qui ne peut se faire que par la spoliation, l'arbitraire, la violence. C'est dans cette affreuse situation qu'une lueur d'espérance réconforte tous les bons citoyens. La justice elle-même, le droit traditionnel, le droit divin, imprescriptible, approche dans la personne de l'Empereur, lentement, solennellement, pas à pas, mais elle approche toujours : la voilà. L'iniquité va cesser, la loi va être remise sur le trône, la paix et la concorde rétablies, l'ère des révolutions va enfin être close.

Redeunt Saturnia regna.

Hélas! tout cela n'a été qu'un beau rêve, et Dino Compagni dut vivre encore dix ans après avoir terminé son récit, pour voir la révolution continuer toujours sans se lasser jamais. Mais dès lors la révolution avait cessé sa marche violente et saccadée; elle s'était réglée, organisée, et ce siècle de transformation continue, au bout duquel nous trouvons un autre état social, vivra dans le souvenir des générations futures comme l'âge d'or de la république; car il a eu la liberté et le mouvement qui seuls sont la vie.

Cependant, on ne saurait le nier, l'année qui termine le récit de Dino ne clôt pas absolument un cercle d'événements, et on pourrait accuser d'arbitraire l'historien qui s'y est arrêté. Pour défendre Dino contre ce reproche assez fondé en apparence, il nous faudra entrer dans une discussion spéciale : Quand Dino a-t-il composé son histoire?

« Les souvenirs des ouvrages historiques de l'antiquité, nous dit-il dans la préface à son œuvre, ont pendant longtemps stimulé mon âme à écrire les événements périlleux et non prospères *(pericolosi, non prosperevoli)* qui ont pesé pendant bon nombre d'années, et spécialement vers l'époque du Jubilé de l'an 1300, sur la noble cité (de Florence), fille de Rome. » Mais « se donnant à lui-même son insuffisance pour excuse, et croyant d'ailleurs qu'un autre tenait la plume, il s'est longtemps abstenu d'écrire. » Or, s'il a tardé pendant beaucoup d'années *(molti anni)* après le Jubilé de 1300, nous ne pouvons guère mettre moins de huit ou dix ans. Mais un autre mot de l'introduction nous indique que déjà Henry VII avait passé les Alpes et lui avait fait espérer un temps meilleur lorsqu'il commençait à écrire : « Je me suis proposé, dit-il, d'écrire dans l'intérêt de ceux qui *vont être les héritiers des années heureuses,* afin qu'ils reconnaissent les bienfaits de Dieu, qui régit et gouverne en tout temps. » Des preuves plus convaincantes viennent encore à l'appui de ce que nous avançons. Le temps présent, qu'il emploie en parlant de Pise « surveillée par les Florentins (1), » nous permet de croire qu'il écrivait à cette époque (1311), et la péroraison de son histoire nous prouve d'une façon irréfutable qu'elle fut terminée après le couronnement d'Henry VII à Rome, et avant le siége de Florence. « L'empereur, avec ses forces, vous fera prendre et enlever par terre et par mer (2). »

(1) Page 88.
(2) Allusion évidente à la flotte génoise et à celle de Frédéric de Sicile, toutes deux destinées à attaquer l'allié des Florentins, Robert de Naples.

Nous croyons donc avoir bien établi que Dino n'a pu écrire son histoire que pendant les deux ans écoulés entre le 23 octobre 1310, date de l'arrivée de Henry VII à Suze, et le 1er septembre 1312, jour de son départ de Rome et de sa marche contre Florence. Dès lors, tout devient fort clair et fort simple, et l'on s'explique aisément comment, avec la conviction intime qu'avait Dino, conviction partagée d'ailleurs par d'autres, il a dû considérer cette marche de l'empereur sur Florence comme la fin des désordres, des illégalités et des révolutions, la solution de la situation. Maintenant, rien ne s'oppose plus à bien saisir l'unité du sujet de Dino et le plan qu'il s'est proposé de suivre. Commençant avec le premier acte du drame, en 1282, il le déroule jusqu'à la catastrophe, jusqu'au dénoûment, dont il ne peut pas douter, puisqu'il approche irrésistible, à ce qu'il croyait du moins avec tant d'autres. Si donc, aux yeux de la postérité, la révolution que Dino nous a racontée ne semble pas parfaitement limitée et terminée en 1312, elle a paru l'être à l'historien, et c'est là tout ce qui importe; car il ne s'agit pour nous que d'établir l'intention de l'auteur (1).

Maintenant, comment Dino procède-t-il en nous faisant assister à ce drame? Son premier soin, et ceci le distingue tout d'abord de tous les chroniqueurs et de tous les écrivains de Mémoires, est de décrire exactement les lieux où l'action doit se passer : la ville de Florence, sa situation géographique, les distances exactes qui la séparent de toutes les villes importantes de l'Italie centrale, la nature de son protectorat sur la Toscane et les dispositions de ses environs, le climat, le caractère des habitants, l'industrie et le genre de commerce propre à la ville, les monuments d'art enfin qui la parent. Après avoir décrit ainsi le théâtre, il explique l'origine première de tous les partis de Florence, en remontant à

(1) V. l'Appendice.

un fait qui s'est passé en 1215, puis entame aussitôt son sujet.

Quant à ce sujet, il le divise en trois livres, subdivisés à leur tour en un certain nombre de chapitres. Le premier de ces livres comprend les événements de 1280 à 1299, ou les changements successifs dans la constitution Florentine; le second, ceux de 1300 à 1305, ou la lutte entre les Neri et les Bianchi; le troisième enfin, ceux de 1306 à 1312, ou les événements extérieurs qui réclament l'attention pendant ces années : les mouvements des exilés, le siége de Pistoie, l'expédition d'Henry VII. Chacun de ces livres comprend un certain nombre de chapitres que je ne vois indiqués dans aucune des nombreuses éditions de la *Cronaca,* il est vrai, mais qui se détachent tout naturellement. Ainsi, dans le premier livre : l'introduction, la révolution de 1280 à 1282, la guerre d'Arezzo, Giano della Bella et les réformes, les hostilités entre les Cerchi et les Donati; et de même dans les deux autres livres. En tout cas, on ne saurait nier que l'ouvrage se divise en trois grands groupes d'événements ou époques, si l'on veut, chose qu'on ne rencontre jamais chez les chroniqueurs, qui ne groupent pas les faits appartenant au même ordre et chez lesquels les divers chapitres n'ont aucun lien, parce qu'ils ne prétendent pas à un récit continu et suivi.

Ayant de la sorte esquissé le plan de son histoire, Dino l'a exécuté avec soin pendant les deux ans qu'il a consacrés à ce travail. Malheureusement, arrivé à la seconde moitié de son dernier livre, les événements l'ont empêché de le revoir, de le polir, de le compléter et de le rectifier. Déçu dans toutes ses espérances, frustré de ce triomphe dont il s'était nourri d'avance pendant deux années d'attente anxieuse, on comprend qu'il n'ait jamais eu, plus tard, le courage de mettre la main à ce travail inachevé qui lui rappelait de si cruels souvenirs (1).

(1) La négligence dans le style de cette dernière partie du livre III n'échappera pas

Nous avons relevé ailleurs (IIe part., ch. II), les côtés faibles de l'histoire de Dino, et nous l'avons placé comme écrivain moins haut qu'on ne le fait généralement. Ici, il nous importait et il nous importe de savoir si on peut l'appeler historien ou non. Or, s'il mérite ce titre pour le choix de son sujet, pour la manière dont il l'a limité, isolé et arrondi, pour l'ordonnance des parties et la disposition générale, pour l'unité extérieure enfin, il ne le mérite pas moins pour l'unité idéale qu'il a su lui donner. Nous l'avons dit plus haut : Dino est une âme profondément religieuse; c'est donc l'idée religieuse qui domine tout et que nous avons retrouvée partout. C'est à la Providence qu'il attribue chaque événement isolé; c'est le dessein de la Providence qu'il croit entrevoir dans tout l'ensemble des faits de ces trente ans. L'idée de la justice, comme elle fait l'originalité, le caractère propre de son livre, comme elle lui donne sa chaleur communicative et son charme tout particulier, en constitue aussi ce que nous avons appelé l'*unité idéale*. Dieu, dans sa justice, a voulu faire passer le peuple florentin, successeur du peuple-roi, par ces trente années de révolution, comme il a fait passer jadis un autre peuple élu par le désert pendant quarante ans. Il a semblé suspendre ses arrêts et laisser faire les criminels; mais c'est pour les punir plus terriblement. Rien aussi n'approche de l'effet de ces dernières pages de Dino, quand il montre la Némésis frappant un à un, d'une mort épouvantable et violente, sans les consolations de la religion, les grands crimi-

au critique attentif. La négligence dans les faits est bien plus remarquable encore. Dino, qui n'avance pas, dans les cinq premiers sixièmes de son ouvrage, un seul fait dont on puisse prouver l'inexactitude, en signale, dans le dernier, quatre ou cinq d'évidemment erronés. L'enchaînement des événements n'est pas rigoureux, le récit manque de clarté, et les faits rapportés sont fort incomplets. Je ne doute pas le moins du monde que Dino ne se soit proposé de revoir et de remanier encore cette portion, que je considère comme une ébauche; cette ébauche offre cependant, à côté de tout cela, quelques-uns des traits les plus heureux de notre historien. — Nous avons signalé plus haut (P. I, ch. IV) les points où Dino s'écarte des auteurs contemporains qui méritent le plus de confiance, surtout de Nicolas de Botronte et de Jean de Cermenate.

nels qui ont si longtemps effrontément étalé leurs crimes. Un seul reste encore en vie, mais tourmenté de soupçons, de craintes continuelles, et celui-là, le juge suprême sur terre, l'empereur, va le frapper, et extirper ainsi le dernier de ces impies qui ont méprisé toutes les lois divines et humaines et « souillé la terre de leurs crimes. »

IV. — COMPARAISONS.

Tout ce qu'on vient de dire sur Dino frappera bien plus encore, si, après avoir lu son histoire, on revient aux chroniques contemporaines. Ignorée pendant quatre siècles, produite enfin au bout de ce long laps de temps, dans une collection de pure érudition où l'on allait chercher des sources et des documents, mais non des modèles de littérature classique; écrite au moment où la langue italienne venait de naître, il n'y a rien d'étonnant que l'histoire de Dino, malgré toute l'admiration que professent pour elle, de nos jours, les savants italiens et allemands, n'ait pas encore conquis la place qui lui revient immédiatement au-dessous ou du moins pas trop éloignée des *Histoires florentines* de Machiavel et de certains ouvrages historiques de l'antiquité. Il n'est pas douteux cependant que, grâce à l'étude de plus en plus générale et populaire consacrée à Dante, grâce à l'intérêt qu'inspire à tout le monde l'avenir du peuple italien, et qui fait rechercher avec plus de soin tout ce qui, de près ou de loin, peut nous éclairer sur son passé, grâce enfin aux recommandations de tous les amateurs des lettres italiennes et à la multiplication des éditions à bon marché, il n'est pas douteux, disons-nous, que la *Cronaca* ne devienne, dans un avenir assez rapproché, un livre populaire que personne ne voudra ignorer. Nous ne voulons pas dire par là qu'il occupera jamais dans l'esprit du grand public le rang de la *Guerre*

du Peloponnèse ou de la *Conspiration de Catilina,* des *Annales* ou des *Histoires florentines;* mais, nous n'en doutons pas, on cessera bientôt de le regarder comme un document à l'usage des érudits ou de lui donner l'importance d'une chronique intéressante. Il suffit, en effet, de jeter un regard sur les chroniqueurs contemporains, pour saisir aussitôt la distance énorme qui le sépare d'eux.

Que l'on compare Dino avec Malaspini ou Villani, avec Joinville ou Muntaner, le résultat sera toujours le même. On trouvera fort à critiquer; mais on admettra que l'on a, en lisant Dino, affaire à un historien, tandis que tous les autres écrivains en langue vulgaire, qui au commencement du XIVe siècle ont consigné les événements de leur temps, peuvent offrir une lecture plus ou moins agréable, mais ne sauraient être rangés dans la même classe d'auteurs, ni appartenir au même genre littéraire.

Nous avons parlé plus haut de Malaspini, et tout en le défendant contre la sévérité des critiques italiens, qui lui reprochent si amèrement la crédulité avec laquelle il a accepté les traditions populaires, ainsi que la négligence et l'archaïsme de son langage, nous avons été obligé de constater que Malaspini ne mérite à aucun titre le nom d'historien. Chez lui nous ne trouvons ni unité matérielle du sujet, ni unité idéale dans la tendance générale. Il ne peut encore moins être question d'un plan quelconque en cet ouvrage, composé dans sa plus grande moitié de fables empruntées textuellement à des sources plus anciennes, et dont la seconde moitié est écrite au jour le jour. N'établissant aucune cohérence entre les faits même contemporains, cet ouvrage n'est d'ailleurs que de peu de valeur historique, sous le rapport de l'authenticité des faits qui se sont passés avant le siècle ou loin du pays où l'auteur a vécu. Aucune idée politique n'y domine; rarement on trouve un peu de chaleur qui anime-

rait le récit; l'art et l'élévation manquent complétement, et la naïveté parfois un peu lourde du vieux chroniqueur, ne saurait être un mérite équivalent à la portée politique du récit de Dino.

Mais Giovanni Villani lui-même, auquel presque tous les littérateurs ont jusqu'à présent sacrifié notre historien ([1]), Villani dont les chroniques ont joui si longtemps d'une popurité si grande et si incontestée, peut-il supporter une comparaison avec Dino Compagni ([2])?

Nous ne voulons pas lui reprocher avec trop de sévérité d'avoir copié textuellement la chronique de Malaspini, dans les six premiers livres de son ouvrage ([3]) : c'était là un usage reçu, et cela semblait être le droit des chroniqueurs au moyen âge; il a d'ailleurs traduit en italien du *Trecento* la langue un peu archaïque de son prédécesseur; nous ne voulons pas lui reprocher l'inexactitude fréquente dans les détails ([4]), ni l'absence de principes politiques et moraux bien arrêtés, qui

([1]) Tiraboschi (*Storia della Letteratura italiana,* Milan, 1823, t. V, P. II, p. 608) et Ginguené (*Histoire littéraire de l'Italie,* II, 301) consacrent de longues pages à Villani et passent sur Dino en quelques mots. M. Villemain, qui a consacré dans son *Cours de Littérature du moyen âge* une leçon presque entière (la quatorzième) à Giov. Villani, ne cite pas même le nom de Dino Compagni, et nous sommes loin de lui en faire un reproche; car, avec les précédents des littérateurs italiens, il n'en pouvait user autrement.

([2]) Villani a été publié *in extenso* dès 1537 (Venise, Jac. Farolus), tandis que l'histoire de Dino ne sortit pour la première fois de la poussière des bibliothèques qu'en 1717, lorsque Muratori la publia dans sa collection.

([3]) V. Ant. Benci (*Storia fiorentina de' Malispini,* Livorno 1830, *Proemio,* p. 7). Cette copie va même jusqu'au chapitre CVIII du livre VII. Muratori (*Scr. rer. ital.,* XIII, 4) prétend qu'il a extrait de la même manière d'autres chroniques dans les cinq livres suivants.

([4]) C'est surtout la partie de 1286 à 1316, époque à laquelle il était fréquemment en voyage, qui contient de nombreuses inexactitudes. Muratori (*Scr. rer. ital.,* XIII, 4) a douté de son séjour en France, mais sans bonne raison; et Tiraboschi (t. V, P. II, p. 610), Gervinus (l. c., p. 24) et Dœnniges (l. c., p. 111 et 112) ont fort bien prouvé la certitude de ses voyages. Comparez aussi à ce sujet P. Massai, *Elogio di Giovanni Villani,* dans le volume I des œuvres de Villani, Milan 1802, p. xxvii (vol. VIII de l'édition de Florence, 1823, p. xxix). D'ailleurs, Villani lui-même est explicite à cet égard (V. liv. VIII, 58, 64 et 78). — Les erreurs sont nombreuses dans l'histoire des années de son absence, surtout dans son récit de l'expédition d'Henry VII (V. par exemple, IX, 1, 7, 9, 14, 15, 20, 34, etc.). De même toute sa version des négociations entre Philippe le Bel et Clément V (liv. VIII, 80).

frappe à la lecture de sa chronique; mais dans des choses plus essentiellement littéraires, Villani n'est-il pas bien inférieur à l'auteur de la *Cronaca?*

L'étendue seule que Villani a donnée à son œuvre, qui comprend, outre l'histoire traditionnelle des siècles passés, tous les faits contemporains, depuis les changements de règne en Angleterre et les guerres de Flandre (1) jusqu'aux événements de Jérusalem et de Grenade (2), empêche l'intérêt de se concentrer; d'autant plus qu'aucune transition ne ménage le passage d'un fait à un autre, qu'aucun rapport, si ce n'est l'ordre très-fortuit de la chronologie, ne les rattache les uns aux autres. Tel chapitre nous a arrêtés pendant quelque temps en France, tandis que le suivant nous transporte à Florence, pour nous ramener en France dans le troisième. Le récit d'un événement politique alterne avec la nécrologie de quelque individu célèbre (3); un incendie ou une inondation (4) nous arrête au milieu du développement d'un fait historique important; une anecdote piquante interrompt et suspend le récit d'une guerre ou d'une négociation diplomatique (5).

On objectera que Villani ne prétend pas au titre d'historien; qu'il se contente de la gloire plus modeste d'avoir été le premier chroniqueur du moyen âge. D'accord, mais cette

(1) Cf. VIII, 58, 78, 37, 64; X, 151; XII, 85 et 86. Les faits de Bohême même (XII, 84) sont consignés, sans compter un nombre infini de faits arrivés en Espagne, etc.

(2) Surtout dans la partie empruntée à Malaspini, mais aussi plus loin : VII, 145; VIII, 35; XI, 98; X, 202; XII, 30, — et dans d'innombrables autres endroits.

(3) IX, 121, sur Dante; VIII, 10, sur Brunetto Latini; etc., etc.

(4) XI, 22, 11; X, 169; XI, 4; XII, 90; etc., etc. Quelquefois aussi c'est un loup qui s'est montré (XII, 52), ou de grandes tempêtes en mer (XII, 26), et autres faits *historiques* de ce genre.

(5) Ainsi, l'histoire de Welf et de Mathilde, qui rappelle presque celle de la femme de Candaule et de Gyges dans Hérodote (I, 8-15); celle de l'hostie saignante, qui arrive à Paris (VII, 113); la conversation d'Ugolino et de Marco Lombardo (VII, 121), absolument dans le genre de celle de Crésus et Solon chez Hérodote (I, 32); la légende de l'embellissement merveilleux d'un enfant tartare par le baptême (VIII, 35); la manière dont on retrouve le corps de sainte Zénobie (X, 70). — Cf. aussi : X, 120; XII, 40, et nombre d'autres.

objection elle-même, pour peu que nous ayons réussi à persuader au lecteur que la *Cronaca* est dans le fait une *histoire,* ne prouve-t-elle pas la supériorité de notre auteur? D'ailleurs, même en faisant abstraction un instant de cette distinction et prenant les faits seuls que les deux auteurs racontent également en leur qualité de contemporains, combien Dino n'est-il pas au-dessus de Villani dans la lucidité de son exposition, dans l'animation de son récit, dans la pureté même du langage, dans la profondeur du coup-d'œil jeté sur le rouage compliqué des intérêts et des passions qui ont été les motifs de tous ces faits ?

Villani est un homme d'affaires très-intelligent; il nous donne des renseignements on ne peut plus curieux sur les opérations financières des grandes maisons de Florence et de la république elle-même [1]; c'est un conseiller municipal pratique et prévoyant, qui a rendu de grands services à la ville et qui nous initie à beaucoup de détails sur l'administration communale, sur les travaux de l'édilité et les intérêts locaux [2]; mais il n'est point homme politique comme Dino. C'est un parfait honnête homme, nous n'avons nullement lieu d'en douter; ce n'est point un grand et noble cœur, animé de cette passion du bien et surtout de cette colère contre le mal qui caractérisent Dino et Dante; ce n'est pas une âme d'élite et il n'est pas capable de juger de telles âmes, comme le prouvent entre mille ses jugements si mesquins

[1] Ainsi : les faillites des Bardi et des Perruzzi (XII, 54); sur les ressources de Florence après ses défaites en 1325 (X, 201); sur la faillite des Scali, qui coûte si cher à la ville (X, 142 et 149); sur les moyens financiers pour couvrir les dépenses de guerre, qui sont expliqués fort au détail (XI, 49, et surtout 90-93, où nous trouvons tout le système des impôts, le budget de la République, etc.); sur ses relations personnelles avec les maisons de banque (XII, 54).

[2] C'est lui qui dirigea la construction des murs en 1321 (X, 136 et 256); lui qui, lorsque toutes les villes toscanes chassèrent les mendiants et que Florence fit venir pour 600,000 florins de blé de Sicile, donna le projet d'organisation de la vente à bon marché du pain (X, 120; XVI, 72). Il fut dans la commission chargée de la construction des portes de Saint-Jean (X, 176), comme dans celle qui devait organiser la colonie de Firenzuola, à laquelle il donne lui-même le nom (X, 201).

et cependant si justes en un sens, sur Dante et sur Henry VII. Il toise le génie et le héros avec la mesure du bourgeois. Voilà tout ce que l'on peut en dire (1).

Il n'a pas l'esprit de parti, dira-t-on, qui anime Dino; mais il n'en a pas non plus la chaleur (2). Son récit se traîne souvent avec une loquacité fatigante. Son style même manque presque toujours de coloris, sans compter qu'il est souvent incorrect et en tout cas bien moins pur et moins simple que celui de Dino (3). Ce qui frappe en effet dans ce dernier, c'est l'extrême simplicité, réunie à l'animation du récit. Il dédaigne tout ornement, et il est curieux de voir le même événement ou le même mot rapporté par Villani, embelli, allongé, développé, mais affaibli. Telle la mort de Buondelmonti, telle la réponse si laconique de Vieri de 'Cerchi au pape: « Moi, je ne suis en guerre avec personne. » Tel enfin l'admirable récit des événements le jour de l'entrée de Charles de Valois ; le silence des ennemis, la lâcheté des gens intéressés, le zèle de ceux qui étaient compromis, l'abattement

(1) XI, 121, et IX, 1.

(2) Vers la fin de la chronique, le ton s'anime un peu; mais c'est surtout sous l'impression des nombreuses faillites qui lui firent perdre tant d'argent (XII, 22, 42), et par animosité contre les artisans, dont l'élévation rapide faisait déjà pressentir la chute de la bourgeoisie et la victoire de la classe ouvrière par la révolution des Ciompi en 1378 (V. par exemple, XII, 43).

(3) Je prends au hasard le premier chapitre du premier livre, qui débute par une incorrection grossière : « Io Giovanni Villani, cittadino di Firenze..... considerando..... mi » pare. . ». Des tournures de phrases et des mots tout à fait français s'y trouvent en si grand nombre, qu'on est embarrassé de faire un choix. Ainsi : *senza ferire colpi* (sans coup férir); *non lasciar di voler essere* (ne pas laisser de vouloir); *semmana* (semaine), pour *settimana; aggio* (âge), pour *età; dammaggio* (dommage), pour *danno; difenza* (défense) pour *difesa; ciancellare* (chanceler), pour *cancellare; intamato* (entamé); *inanimarsi*, pour *indisporsi;* etc., etc. Perticari (l. c., p. 135) prétend expliquer ces gallicismes en disant que Villani « étudia trop les Français, ayant trop longtemps vécu » parmi eux »; et il cite une vingtaine de ces mots, que je n'ajoute pas à ceux que l'on vient de lire et qui m'ont frappé davantage. Il ne faut pas oublier, d'ailleurs, qu'à cette époque les langues n'étaient pas encore divisées d'une façon aussi tranchée qu'aujourd'hui, et que Perticari cite beaucoup de mots qui sont aussi italiens que français. Quelquefois aussi Villani traduit les mots des princes français rapportés en italien par Malaspini (par exemple liv. VI, 9 et 10, etc.). — Les formes vieillies et tombées complétement en désuétude, des significations fausses données à certains mots, sont plus fréquentes encore; mais, comme elles se rencontrent également pour la plupart chez Dino, nous ne nous y arrêtons pas. Quant aux gallicismes, Dino en est complétement libre.

des bons citoyens, le désordre général, les allées et les venues, la confusion dans la séance du conseil; le tout raconté en traits rares et excessivement sobres, mais vivants. Cette excessive sobriété de Dino est naturelle et instinctive la plupart du temps, parfois elle cache une intention; comme lorsqu'en rapportant le discours de l'ambassadeur de Charles de Valois, il rappelle l'antique et proverbiale bonne foi de la maison de France, « qui ne trahit jamais, » pour lui opposer, immédiatement après et sans observation, laissant aux faits le soin d'édifier le lecteur, le parjure effronté du frère du roi de France.

Quant aux portraits que nous rencontrons chez les deux historiens, que l'on compare un instant ceux qui peignent le même individu : le Corso Donati de Dino vit, comme le Jugurtha de Salluste; celui de Villani est un simple factieux comme tous les autres : on ne comprend ni les motifs de ses actions, ni la nature intime de son caractère. Lisez le tableau d'un événement important dans les deux écrivains, celui du sac de Florence par exemple, lors de l'entrée de Charles de Valois : il vous semblera vous trouver au milieu même de ce désordre, de ces scènes de carnage et de brutalité si vous lisez Dino; on dirait un chapitre de Thucydide, racontant les horreurs de Corcyre et de Platée. Villani ne réussit pas même à vous émouvoir avec ces monstruosités, et cela s'explique, puisqu'elles ne l'émeuvent pas lui-même. Le despotisme du duc d'Athènes ne lui arrachera pas un cri d'indignation, et c'est bien à lui que peut s'appliquer le mot de M. Villemain sur les républicains italiens du moyen âge : Il n'a « ni enthousiasme, ni colère; son esprit est actif et souple; plein d'inventions, mais dénué de grandeur [1]. » Toutefois,

[1] Voy. M. Villemain (l. c., leçon XIV). Tout ce qu'il y est dit de Villani est admirable; mais il est fort regrettable que M. Villemain n'ait vu que Villani. Tout le monde n'était point « marchand », comme l'illustre écrivain semble le croire : il y avait aussi

ces paroles si vraies, quand on les applique à Villani, ne sauraient être étendues aux républicains italiens en général, parmi lesquels il y avait des Dino Compagni et des Alberto Mussatus, des Cola di Rienzi et des Dante.

On a comparé Villani à Hérodote (1), mais la ressemblance ne porte que sur la surface. La bonhomie intelligente, le mélange de finesse et de crédulité (2), une certaine loquacité familière, le nombre des épisodes, peut-être aussi deux récits de Villani que l'on dirait imités d'Hérodote (3), pouvaient donner lieu à cette comparaison. Mais en y regardant d'un peu plus près, on n'aura pas de peine à reconnaître la distance qui sépare l'historien grec du chroniqueur florentin. La simplicité de langage chez Hérodote n'est pas exempte d'art, comme son plan est fort habilement conçu et exécuté. Le style de Villani est coulant, mais il est loin d'être classique. La disposition est nulle dans la chronique : l'auteur n'a absolument pas de plan. Il s'éloigne de son sujet, y revient pour le quitter de nouveau, se perd dans les épisodes, et nul lien ne rattache les différentes parties les unes aux autres; tandis qu'Hérodote ne perd jamais un instant de vue ni son point de départ ni le but auquel il s'est proposé d'arriver : il écrit une histoire universelle, mais dans laquelle tous les faits les plus hétérogènes viennent se grouper autour d'un fait principal et ont tous un rapport plus ou moins direct avec ce fait dominant; il tient d'une main ferme le fil d'A-

les poètes, les rêveurs, les gentilshommes de vieille roche, les hommes d'État à grandes vues, les galants et les preux. Mais il est vrai de dire que tout cela paraît fort peu dans Villani, d'après lequel on prendrait Dante lui-même pour un vieux bourgeois d'humeur acariâtre.

(1) Récemment encore G. Weber (*Weltgeschichte*, I, 527).

(2) Villani (VII, 131) rapporte un miracle auquel il a assisté lui-même, dit-il. V. ses observations sur l'influence des astres (X, 120, et XII, 140) et ses récits sur d'autres miracles (VII, 143, et VIII, 35).

(3) Cf. Villani, VII, 121, et Hérodote, I, 32; Villani, VII, 131, et Hérodote, IX, 100. — Je suis surpris qu'aucune des éditions que j'ai vues de Villani n'ait indiqué la source de ces deux récits.

riane, et le lecteur n'a qu'à le suivre pour être certain qu'il se retrouvera dans son intéressant labyrinthe.

Certes, l'entreprise d'un ouvrage presque encyclopédique comme celui de Villani, n'est pas en elle-même dénuée d'une certaine grandeur, et si le chroniqueur n'est pas un homme de génie, on sent cependant chez lui une éducation bien supérieure à celle des contemporains français et espagnols, à celle même des écrivains de l'Italie méridionale. Le souvenir des historiens anciens qu'il invoque ([1]) prouve moins une supériorité individuelle sur les chroniqueurs de son temps dans le reste de l'Europe, que la supériorité de la civilisation générale du milieu dans lequel il vivait. Mais il semble que cette supériorité même porte tort parfois à la fraîcheur de son talent, car il n'atteint pas souvent à la vivacité de Joinville ou de Villehardouin.

C'est que dans l'un et dans l'autre, il y a cette vigueur de la jeunesse que l'on ne retrouve pas dans une civilisation vieillie, à moins d'être homme de génie. Chacun, en effet, porte l'empreinte de son temps, même l'homme supérieur, à plus forte raison celui qui n'a qu'une intelligence ouverte et un talent facile. Villani est de ces derniers; Villehardouin, Joinville, Muntaner également. Mais le milieu que reflète l'historien florentin est celui de marchands intéressés, très-polis à la surface, fort corrompus au fond; la vie est déjà toute factice. Joinville est le type le plus parfait d'un chevalier français du temps du bon roi saint Louis; en le voyant, nous voyons tous ces braves croisés et seigneurs châtelains avec leur mélange de jovialité et de dévotion, de franchise,

([1]) VIII, 36. — Muratori établit aussi nettement que nous la supériorité de Dino sur Villani (*Scr. rer. ital.*, IX, p. 466) : « Si Dini Compagni historiam componas cum » antiquiore Ric. Malaspinæ et cum posteriore celebretissima Joh Villani quæ inter vulgares florentinas ex antiquitate supra ceteras commendantur, aliquid, ni fallor, in isto » invenias quo utrique præferatur. » Et plus loin : « Malaspinæ ac Villano mihi præcel- » lere videtur. »

de loyauté et de vaillance, le tout dans une nature sans nul doute supérieure à celle de la grande masse, — car un exemplaire complétement nul ne saurait jamais servir de type d'aucun genre, — mais sans qualités extraordinaires, à peu près ce que Villani était dans son monde. Ce n'est la faute ni de l'un ni de l'autre si le monde de Florence était déjà plus raffiné que sain, si celui de la chevalerie française était plus jeune et vivace que poli et cultivé.

Pour nous qui estimons comme la première qualité, comme la qualité essentielle de la chronique, cette vie et cette fraîcheur de ton qui nous fait, pour ainsi dire, assister aux événements, nous n'hésitons pas à le dire, bien que ce soit contre toutes les opinions reçues, nous mettons Joinville, Muntaner, Froissard même et Ayala bien au-dessus de Villani. Celui-ci a trop de prétentions à nos yeux pour être un naïf et simple chroniqueur; il n'a pas assez de portée dans son talent pour arriver à être historien. Ses récits nous laissent froids, tandis que Joinville nous transporte au milieu même de ses grands coups d'épée. Ses anecdotes et ses conversations ont un naturel et une grâce de vérité qui nous font sourire, comme si nous les entendions nous-mêmes racontées de sa bouche. Par cette fraîcheur de ton, par cette animation du récit, il se rapproche de Dino Compagni, qui vécut précisément à cette heureuse et courte époque de l'histoire de son peuple où la jeunesse et la virilité se touchaient. La vieille aristocratie rurale existait encore, mais déjà le marchand lui disputait le pas; une loyauté toute chevaleresque était encore en usage dans la guerre, tandis que la diplomatie commençait déjà son travail d'habileté et de corruption; de grossiers chevaliers se cherchaient encore brutalement querelle dans les rues, mais déjà le rhéteur Brunetto Latini avait commencé à « dégrossir les Florentins; » la poésie était universellement cultivée; mais elle avait encore l'inspiration de la jeunesse

et n'était dégénérée ni en pur jeu de formes, ni en frivole amusement. Si Florence n'avait été appelée si subitement à jouer un rôle sur la scène de l'histoire, au lendemain même de son éveil, sans préparation aucune, sans avoir passé, comme la Grèce, par deux siècles d'art, de culture et de luttes contre l'étranger, on serait tenté de dire qu'elle en était alors dans son développement à peu près où en était Athènes du temps des Sophocle, des Aristophane, des Thucydide, lorsque les premiers sophistes rencontraient encore parfois quelques-uns de ces braves vieillards qui avaient vu fuir les Perses à Salamine, et lorsque les horreurs de la guerre civile, les massacres et les proscriptions, coïncidaient avec le culte le plus passionné de la beauté idéale que l'humanité ait jamais professé. Dino et Dante sont la plus parfaite expression de cette période mémorable dans l'histoire de Florence.

De là aussi la supériorité de Compagni sur Joinville, dont il a toute la jeunesse, en y unissant toute la culture intellectuelle et toute l'expérience politique de Villani. Aussi, ni Joinville ni Villani n'arrivent-ils pas, malgré tant de qualités inappréciables, à la véritable histoire. Le chroniqueur français en effet « est admirable de candeur et presque de génie; mais les qualités diverses de l'historien, l'attention impartiale, le savoir, l'exactitude, tout ce qui n'est pas impression personnelle, ne les lui demandez pas; » c'est « le plus naïf des témoins, » mais rien de plus [1]. D'ailleurs, la vue d'ensemble, chose si nécessaire au véritable historien et qui distingue à un si haut point notre Dino, lui fait complétement défaut. « C'est en descendant aux moindres détails des choses, qu'il attache, qu'il rend ses tableaux vivants et satisfait sa fantaisie. C'est aussi par là qu'il se sépare de la ligne ferme et sévère qui doit guider un historien. Son goût n'est point pur, ni son style élevé... Ses causeries,

[1] Villemain *(Cours de Littérature du moyen âge)*, leçon XIV. V. aussi leçon X.

peu retenues, ressemblent parfois à des chroniques de bivouacs, telles que les vieux grenadiers en débitaient sous l'Empire aux jeunes soldats (1). » C'est précisément sous tous ces rapports que Dino se distingue de lui si avantageusement. Il sait peindre une bataille, celle de Campaldino par exemple, une scène populaire, avec le même naturel, le même mouvement; mais ce récit ne sera jamais son but, comme chez Joinville; il sera subordonné au but principal de l'œuvre, il concourt à l'effet général, et s'il se présente à l'esprit de l'écrivain un souvenir qui soit sans importance pour l'économie générale de son histoire, il le taira toujours. Il n'en était pas ainsi de Joinville, qui « allait devant lui, se plaisant en ses histoires au jour le jour (2). »

Ce que nous avons dit de Joinville comparé à Dino Compagni, s'applique à plus forte raison encore au dernier des trois chroniqueurs célèbres de l'époque (3), au Froissard aragonais, Ramon el Muntaner.

De toutes les chroniques célèbres du moyen âge, celle qui a le plus de caractère des Mémoires dans le sens tout à fait

(1) Francis Wey (*Histoire des révolutions du langage en France*, p. 177).

(2) Francis Wey (l. c.). — M. Caboche, dans son excellent travail sur les chroniqueurs français (*Magasin de Librairie*, 18e livraison, p. 199), a bien vu ce côté de Joinville, et il est à regretter qu'il n'ait pas développé cette critique. « Il ne se doute » point des avantages ni des difficultés de la composition », dit M. Caboche avec infiniment de raison; et il ajoute : « S'il se donne quelquefois l'air d'un auteur qui divise son » travail, il reprend vite ses libertés avec ces divisions, et laisse sur son chemin des la- » cunes et des oublis. »

(3) Je me borne à ces trois chroniqueurs, parce que chacun d'eux a un caractère particulier et, pour ainsi dire, typique; que chacun représente un genre divers de composition historique, et, en même temps, un des trois grands pays néo-latins, et qu'enfin ils sont seuls strictement contemporains de Dino (Joinville écrivit en même temps que lui; Muntaner, qui eut à peu près le même âge que Dino, commença à écrire son récit dix ans après lui, et Villani avait commencé douze ans avant notre historien, pour continuer encore pendant trente-quatre ans après lui). Mais la cause principale qui m'a déterminé à choisir ces trois chroniqueurs de préférence à tant d'autres, c'est qu'ils sont les plus connus; que beaucoup de personnes peuvent, par le souvenir de leurs lectures, contrôler mes parallèles, et que je tiens à cœur de prouver qu'une partie de la popularité dont ils jouissent reviendrait de droit à Dino Compagni. N'étaient ces motifs bien décisifs, j'aurais choisi de préférence, parmi les contemporains de Dino, soit l'Anonyme de Pistoie, soit Pace da Certaldo, dont j'ai parlé plus haut. Mais, malgré leur mérite incontestable, ils sont, pour ainsi dire, inconnus, et leurs sujets sont trop spéciaux.

moderne du mot, est incontestablement celle de Muntaner. L'auteur nous explique lui-même longuement, très-longuement, les circonstances qui l'ont déterminé à écrire ses souvenirs (1) et le but qu'il poursuit en les écrivant : ce but est l'illustration de la maison d'Aragon (2). Il déclare ne vouloir raconter que ce qu'il a vu lui-même (3), et s'il remonte dans son histoire jusqu'à cinquante ans avant sa naissance, c'est parce qu'il a vu et connu encore le roi Jacques, qui naquit à cette époque (4). On ne saurait donc nier qu'il y a une certaine unité dans son œuvre, un certain plan même (5), et, si l'on peut appeler idée la glorification d'une maison souveraine, une certaine idée. Mais tout, dans sa chronique, se rattache à sa propre personne, ce qui lui donne précisément ce caractère de Mémoires que nous venons de signaler, et qui le distingue si profondément de l'histoire florentine de

(1) V. Ramon el Muntaner (trad. de Buchon, collection des chroniques étrangères dans le *Panthéon littéraire*) : « Or, entre tous les hommes du monde, » — dit-il (Prologue, p. 215), après force invocations de *la benoîte mère de Dieu, madame sainte Marie,* — « moi, Ramon Muntaner, natif du bourg de Ceralade et citoyen de » Valence, je suis tenu de rendre bien des grâces à Notre Seigneur, vrai Dieu, et à sa » benoîte mère, madame sainte Marie, et à toute la Cour céleste, des faveurs et des biens » qu'ils m'ont départis et des nombreux périls auxquels ils m'ont arraché, entre autres de » trente-deux combats, sur terre ou sur mer, où je me suis trouvé; des emprisonnements » et fatigues supportés par mon corps pendant les guerres que j'ai faites, et de bien » d'autres malheurs que j'ai éprouvés et dans mes biens et de toute manière, ainsi que » vous pourrez le savoir en lisant les faits qui se sont passés de mon temps. Je me dis- » penserais volontiers, sans doute, de raconter toutes ces choses; mais il est de mon » devoir de les raconter, et principalement pour que chacun apprenne qu'il ne peut échapper » à tant de périls sans l'aide et la grâce de Dieu et de sa benoîte mère, madame sainte » Marie. » Puis, dans le premier chapitre, il raconte la vision qui, à deux reprises, l'a exhorté à écrire ses Mémoires.

(2) Chap. I, *ad finem* : « Ce livre est donc fait principalement en l'honneur de Dieu, » de sa benoîte mère et de *la maison d'Aragon*... », et *passim*.

(3) Ch. II : « ... car je ne me veux mêler que de ce qui s'est passé de mon temps. »

(4) *Ibid.* : « Je commence ma chronique avec le roi En Jacques, parce que je l'ai vu » moi-même. » — Les trente-six premiers chapitres ne sont qu'une introduction qui embrasse les années de 1204 à 1280 : les deux cent soixante-deux chapitres suivants contiennent l'histoire des années 1280 à 1328. Il a commencé à écrire en 1325, à l'âge de soixante ans (V. chap. I). Il est donc né en 1265, dans la même année que Dante, environ six ans après Dino.

(5) Chap. II. — Il indique là, en une trentaine de lignes, le plan qu'il se propose de suivre, et qui n'est autre, après tout, que de s'attacher à la succession des rois d'Aragon et de leurs avènements.

Dino. Nous ne parlons pas de sa partialité irréfléchie et absolue (1): ce défaut est le propre de l'écrivain de Mémoires et du courtisan; ni de son inexactitude (2): elle ne se rencontre guère que dans les récits de faits éloignés dans le temps et dans l'espace, et elle est naturelle à son époque; mais nous devons remarquer que Muntaner est incapable de concevoir une idée politique (3); si initié dans les conseils de ses rois, il semble ne pas se douter de leurs plans, fort habiles cependant. Muntaner n'est pas homme d'État comme Compagni ou Machiavel, et il faut lui rendre la justice qu'il n'y prétend nullement. C'est avant tout un courtisan, ou pour mieux dire un serviteur dévoué; pour son maître, cet homme si prosaïque et qui semble si paisible à l'entendre parler, se ferait tailler en pièces, et on est tout étonné de le voir exposer avec tant de calme et de flegme, avec une prolixité si satisfaite, des faits par lui accomplis, pour lesquels il fallait une certaine impétuosité et une ardeur passionnée (4). Rien

(1) C'est surtout dans les affaires de Sicile et les différends des princes d'Aragon avec la maison d'Anjou (ch. LIV et suiv.), qu'éclate cette partialité. Même en dehors de cette lutte, qui forme le sujet principal de toute sa chronique, il prend partout vivement le parti de ses maîtres, plutôt par naïf attachement que par calcul, ce semble, mais sans essayer seulement d'argumenter pour le bon droit de la maison d'Aragon.

(2) Il est surtout fort inexact pour les faits qui se sont passés loin de lui ou avant son temps. C'est ainsi qu'il place la croisade que Villehardouin a décrite un siècle trop tôt (ch. CCLXI), et je ne cite qu'un des faits les plus saillants. On ne peut rien imaginer de plus plaisant que les idées qu'il se fait de l'antiquité; celles de Malaspini semblent briller de vérité historique à côté de ces bizarres récits où (ch. CXIV) dame Hélène, l'épouse du duc d'Athènes, va en pèlerinage à un lieu saint, accompagnée de cinquante chevaliers, et où Paris, le fils de Priam, vient l'enlever avec cent chevaliers, etc. Les miracles se rencontrent également dans ses Mémoires (V. ch. CLXXI et *passim*); cependant, Muntaner est très-véridique dans les choses qu'il a vues lui-même.

(3) Voyez (ch. XXXII) les motifs qui déterminent Charles d'Anjou à entreprendre la conquête du royaume de Naples : sa femme est la seule de quatre sœurs qui ne soit pas reine, et qui est obligée, en sa qualité de comtesse, de s'asseoir sur un fauteuil plus bas placé que celui de ses sœurs. On trouve la même anecdote dans Villani (V, 90), racontée cependant avec moins de discours et de moins longues conversations que chez Muntaner; aussi Villani ne considère-t-il pas ce motif comme celui qui aurait poussé Charles d'Anjou à faire la guerre contre Mainfroy. On sait que Dante rappelle, dans un de ses plus gracieux épisodes (*Paradiso*, VI, 128-142), l'histoire de ces quatre sœurs.

(4) Ainsi, pour prendre un seul exemple entre tant (ch. CCLV), c'est lui qui rétablit et fit gagner la bataille de Gerbes (en 1311), en faisant une attaque, avec toute la cavalerie sous ses ordres, avant que le signal fût donné.

ne vient animer ce récit verbeux des expéditions de la maison d'Aragon; jamais son dévouement si éprouvé pour les princes de cette maison, ne fait élever le ton du récit; jamais sa piété si profonde et si ostensible ne s'exalte; jamais un mouvement d'enthousiasme ne l'entraîne; ses antipathies et ses affections ne prennent jamais le ton de la passion. Cet interminable récit se traîne lentement comme un immense fleuve qu'aucun obstacle ne vient troubler dans son cours, reflétant avec une fidélité indifférente toutes les scènes, tous les paysages qu'il traverse. Comme on revient avec plaisir aux pages de feu de Dino, à ce langage bref jusqu'à l'obscurité du citoyen d'une république remuante et déchirée, quand on a suivi pendant quelque temps le vieux courtisan dévot dans son récit loquace et uniforme! Cependant, si l'on se contente de détacher un des tableaux de cette longue galerie un peu monotone, la description d'une fête royale (1), ou le haut fait d'un féal chevalier (2), ou bien une anecdote de cour racontée de ce ton bénin qui fait sourire bien plus encore que la fine malice de Boccace (3), on en est enchanté. Les longs préambules, les nombreuses précautions oratoires (4) elles-

(1) V. les derniers chapitres : CCXCIV à CCXCVIII.

(2) V. (ch. XIX) le beau fait d'armes de En Corral Llanza. On ne peut pas lire un récit plus vrai dans sa simplicité.

(3) Voyez, par exemple, les chapitres III, IV, V et VI, où il raconte la pieuse ruse qu'on emploie à Montpellier pour amener le roi Pierre à accomplir ses devoirs d'époux et à donner ainsi un héritier au trône, dont il oubliait les intérêts en accordant ses amours volages à toutes les belles dames, à l'exception de la reine. Tout cela est accompagné par Muntaner de force discours interminables. — V. cette même anecdote dans Bern. d'Esclot (*Panthéon littéraire*, ch. III).

(4) Voyez, entre autres, son introduction au récit du fait d'armes, mentionné plus haut, de En Corral Llanza (ch. XXIX) : « Je viens parler encore un peu de son beau-frère, En » Corral Llanza, au sujet d'une belle action qu'il fit par la grâce de Dieu et du seigneur » roi En Pierre d'Aragon. La vérité est que le règne du roi En Pierre ne doit venir que » plus tard. Je veux vous raconter ce fait maintenant : cela est aussi bien ici que plus » loin, et je le fais ainsi, parce qu'ayant occasion de parler de ces deux riches hommes, » il me vient mieux à parler ici de la belle action du noble En Corral Llanza que cela ne » me viendrait plus tard; car, pourvu qu'on raconte un fait vrai, on peut le placer où » bon semble dans un livre; et d'ailleurs, je pourrais avoir à en parler au moment où » cela interromprait le fil de ma narration. Au surplus, c'est une histoire très-courte. Je » prie donc chacun de m'excuser si je trouve bon de raconter ici, et non en un autre lieu,

mêmes, nous charment quand nous les rencontrons pour la première fois; nous nous amusons de ce ton familier avec ses nombreux *que vous dirai-je?* La manière naïve de mêler la personne de l'auteur dans le récit épique nous semble si originale à la première vue, que nous ne pensons pas combien elle devient fatigante à la longue : « Et si l'on me demande : En Muntaner, quelles faveurs font donc les rois d'Aragon à leurs sujets plus que les autres rois? je répondrai, etc. » On ne saurait contester non plus que les scènes décrites par le chroniqueur semblent se passer sous nos yeux, tant l'auteur a su servir de fidèle miroir à la vie, s'il est permis de parler ainsi. Ce miroir ne donne que la surface, il est vrai; mais on est toujours heureux de pouvoir contempler une de ces scènes des époques éloignées, quand même on n'en verrait guère que le costume. C'est là, en effet, la grande supériorité de Muntaner : les faits qu'il nous raconte n'ont souvent que bien peu d'importance historique; nous ne pénétrons guère dans le fond des mobiles, des intérêts et des idées dont ils sont les effets; mais nous les voyons se passer sous nos yeux, comme si nous y assistions (1). Dino ne peint pas moins vivement; mais il laisse toujours deviner la pensée sous le fait, le motif sous l'action, l'esprit sous la matière. Ce qui cependant rapproche l'Aragonais des deux Italiens et ce qui l'éloigne de Joinville, c'est le degré avancé de la civilisation matérielle du milieu qui l'entourait : on sent

» cette chose, avant le temps où on devrait la placer. Si l'on m'interroge là-dessus, je » répondrai que, d'après ce que j'ai dit, je me tiens pour excusé. En quelque lieu que » cela se trouve, je vous déclare que tout ce que je vais écrire est chose véritable, n'en » faites aucun doute : je vous raconte donc la grâce que Dieu fit à ce riche homme En » Corral Llanza. »

(1) V. le passage concernant les vêpres siciliennes (ch. XLIII), et comparez ce récit à celui de Malaspini (ch. CCXXIII). Admirable sous ce rapport, et surtout on ne peut plus caractéristique, est la description de l'ambassade sicilienne (ch. LIV). — V. aussi les chap. LXXXVIII à XCII, sur l'escapade aventureuse de Pierre d'Aragon à Bordeaux, où il avait promis de paraître en champ-clos contre le roi de France, qui avait espéré de pouvoir s'en emparer ainsi.

partout, à cette cour de Barcelone et de Montpellier, que depuis deux siècles déjà elle est le siége et le centre de la poésie galante du moyen âge [1], et que le luxe et les plaisirs raffinés, le faste même, inconnus presque dans l'entourage de saint Louis et au château du sire de Champagne, égayaient la vie des méridionaux.

En résumant en peu de mots ce que nous venons d'observer, on pourrait dire que Villani est un négociant instruit et qui veut instruire les autres, bourgeois honnête d'une cité marchande; Joinville, un vieux soldat qui aime à rappeler ses prouesses, fidèle à son Dieu et à son roi; Muntaner, un homme de cour dévot et bavard qui veut faire plaisir à son maître; Compagni est l'homme d'État indépendant d'une république naissante. Les trois premiers sont des narrateurs de talent; Dino, nous ne craignons pas de fatiguer le lecteur en le répétant, est historien.

Oui, il est historien dans l'acception la plus stricte du mot; mais s'ensuit-il qu'il faille le mettre au rang des plus grands maîtres: des Thucydide et des Salluste, des César et des Machiavel? Nous ne le pensons pas. Toutefois, ce n'est pas l'exiguité de son œuvre qui s'y oppose à nos yeux. Le *Catilina* et même le *Jugurtha* sont moins étendus; ce n'est pas davantage le langage encore un peu primitif dans lequel la *Cronaca* est écrite; le grec n'était pas beaucoup plus avancé lorsque Hérodote le fixa pour ainsi dire; ce n'est pas enfin la nature du sujet qui doit nous en empêcher, car l'histoire de Florence, notamment celle des trente ans de 1282 à 1312, a presque pour l'histoire moderne l'importance que la conspiration de Catilina avait pour celle de l'antiquité,

[1] Voy. Fauriel (*La Poésie provençale*) et Dietz (*Leben und Werke der Troubadours*, l. c.). Muntaner était poète lui-même, et avait de nombreux amis parmi les *jongleurs* (V. par exemple, ch. CCLXXII, le long *sermon* qu'il envoya au roi d'Aragon, lors de son expédition de Sardaigne, composé de douze strophes, chacune de vingt vers).

et les conséquences en sont en tout cas bien plus graves que celles qui pouvaient résulter de l'expédition des Dix-Mille par exemple.

Ce qui est décisif ici, c'est l'influence qu'a exercée un livre, et l'universalité de l'intérêt qu'il inspire. Un ouvrage que l'antiquité a admiré ou que le monde moderne a pris pour modèle d'un genre littéraire, une œuvre où pendant des siècles la jeunesse a cherché et trouvé des principes et des formes qui devaient être les bases de son éducation, où le politique s'est instruit dans l'art du gouvernement, où le philosophe a puisé les observations sur la nature humaine, un chef-d'œuvre enfin qui est un des anneaux dans la chaîne de la tradition humaine, a toujours une portée que ne saurait jamais avoir un livre qui a été enfoui pendant quatre siècles dans la poussière des bibliothèques, et qui partant n'a exercé aucune influence sur l'humanité. L'exhumation d'un de ces monuments sera toujours une œuvre méritoire; le livre lui-même ne restera qu'une curiosité littéraire, isolée, instructive, si l'on veut; les années ne lui ont pas donné ce surcroît de valeur qui nous fait traiter avec un si grand respect ces quelques œuvres d'art lumineuses qui marquent comme des jalons dans l'histoire de l'humanité. D'un autre côté, malgré le caractère cosmopolite de l'histoire d'Italie au moyen âge, et malgré son influence universelle, elle n'est pas au même titre que celle de l'antiquité, un bien commun des peuples civilisés, si je puis m'exprimer ainsi. L'Europe doit beaucoup à l'Italie, elle a tort de l'oublier parfois; mais elle ne lui doit pas tout : l'antiquité a des droits plus anciens à sa reconnaissance. Jamais Dante et Machiavel ne seront pour l'humanité civilisée ce que sont pour elle Homère et Thucydide.

Nous avons voulu rappeler ces faits pour montrer que le but de ce travail n'est nullement, comme le voudrait un des

plus célèbres historiens contemporains [1], de conquérir à la *Cronaca* de Dino Compagni, une place égale à celle qu'occupent la *Guerre du Péloponnèse* ou les *Annales,* tentative ridicule ou tout au moins hasardée; notre ambition se borne à prouver que le mérite intrinsèque du livre qui fait l'objet de cette étude, aurait dû au moins le mettre bien en dehors et au-dessus des chroniques du temps. Il nous suffira d'avoir montré que si la fortune avait été aussi favorable à Dino qu'à beaucoup d'historiens de l'antiquité et de la renaissance italienne, il compterait, sinon entre les génies de premier ordre, du moins entre les hommes célèbres qui ont guidé l'humanité dans sa marche.

Parmi les compatriotes de Dino Compagni, Machiavel et Guichardin seuls ont eu l'honneur d'avoir été universellement reconnus comme des historiens dignes d'être comparés aux grands maîtres de l'antiquité. Rien de plus juste que cette opinion en ce qui regarde le premier; peut-être n'est-ce qu'une tradition mal contrôlée quant au second.

Machiavel, en effet, pour parler avec le critique le plus célèbre de l'Allemagne contemporaine, a été « un de ces hommes si rares qui ont véritablement une idée de la dignité de l'histoire [2]. » Aucun écrivain moderne n'a su donner dans un style plus pur et plus animé une œuvre historique plus complète et plus vraie; aucun historien n'a jamais mieux saisi et mieux observé l'unité de son sujet dans la variété des événements qu'il comprend. Le talent si rare de

(1) Schlosser (*Neuere Geschichte,* I, 441) : « Il raconte comme les grands historiens » de l'antiquité, auxquels nous le comparons sans hésiter. » Le même (*Weltgeschichte,* VII, 386) : « Les deux écrivains les plus énergiques et les plus grands du moyen âge, » les seuls parmi les modernes qui, par le caractère aussi bien que par le génie, méritent » *une place à côté des plus grands d'entre les Grecs,* l'historien Dino Compagni et le » poète Dante... » — Il est vrai que si Schlosser compte, au-delà du Rhin, comme l'historien le plus universellement érudit et le plus consciencieux, il ne passe pas pour un juge sans appel en matière littéraire. Cependant, son jugement est d'un certain poids, lorsqu'il s'agit du moyen âge italien; car il est certainement, avec M. Witte et le comte Troya, le plus éminent des écrivains *dantesques.* D'ailleurs, il réitère ce jugement si favorable sur Dino dans ses *Studien über Dante.*

(2) Gervinus, l. c., p. 216.

savoir prouver une idée par des faits sans les altérer en rien, ni recourir à des discussions abstraites; celui de faire revivre une époque sans descendre dans les détails, d'inventer sans défigurer la vérité, d'écarter beaucoup tout en restant complet, de faire ressortir du récit des leçons sans jamais les formuler, ce talent, jamais personne ne l'a possédé à un degré plus élevé que Machiavel.

Combien, dans ce vaste sujet qu'il embrasse, l'historien a su mettre d'ordre et de clarté! Comme cette composition est simple et lucide! Aujourd'hui encore, quiconque veut écrire une histoire d'Italie jusqu'à la Renaissance, est obligé de s'en tenir au cadre que Machiavel a tracé dans son admirable premier livre des *Histoires*. Les divisions qu'il y établit sont encore universellement adoptées, bien que nous soyons instruits d'un grand nombre de faits qui avaient échappé à l'érudition du XVe siècle, et qui ont totalement changé notre manière de juger ces époques. Que si nous prenons en particulier chacune des parties qui composent ce grand tableau, combien encore sommes-nous frappés du plan si simple, de l'unité si lucide de chacune d'elles. Soit qu'on lise le second livre, qui raconte d'abord les luttes de la noblesse florentine dans son propre sein, puis celles que le peuple lui livre et qui finissent par la défaite complète de l'aristocratie, soit que l'on suive dans le troisième livre la guerre du peuple contre la populace qui conduit au triomphe de cette dernière, soit enfin que l'historien nous fasse pour ainsi dire toucher du doigt dans son quatrième livre la création lente et nécessaire de la monarchie démocratique, chacune de ces parties nous semble un tout complétement achevé et se suffisant à lui-même, et cependant chacune contribue à nous persuader de cette idée fondamentale que Machiavel a voulu illustrer par son récit, à savoir : que « la force *(virtù)* engendre le repos, le repos l'oisiveté, l'oisiveté le désordre, le désordre la décadence; et

que, de même, de la décadence naît l'ordre, de l'ordre la force, et d'elle la gloire et le bonheur [1]. » Cette loi de croissance, de maturité et de décadence, Machiavel veut la prouver par l'histoire de sa patrie, et il la prouve sans jamais faire violence à la vérité des faits.

Prenons par exemple le deuxième livre des *Histoires*, qui traite précisément le même sujet que Dino a traité, à savoir: l'abaissement des grands. On pourrait presque dire que son but est le contraire de celui de Compagni. Là où le contemporain se plaint si amèrement de la disparition des bonnes mœurs, de la discorde, de l'abandon des principes politiques qui ont guidé et fait grandir la génération précédente, l'historien du XVIe siècle voit la force et la vie; cette époque est pour lui un de ces degrés ascendants qu'il admire tant; il oppose à la corruption et à l'indifférence politique de son temps, la rude simplicité et l'ardeur civique de cette période de trouble et de lutte; il y montre la tendance naturelle et légitime du tiers-état à combattre le privilége et à s'associer au gouvernement, comme il nous montre, dans les troisième et quatrième livres, les conséquences inévitables de cette première victoire si légitime, le résultat si juste en apparence, cette égalité qui doit à son tour précipiter l'État dans la décadence.

Il est presque certain qu'en écrivant cette histoire de la chute de l'aristocratie florentine, Machiavel n'eut point sous les yeux la *Cronaca* de Dino; et cependant, c'est le même plan, la même ordonnance, il appuie sur les mêmes faits, glissant sur ceux que Compagni n'a que rapidement effleurés; le tout condensé dans une trentaine de pages, tandis que celui-ci y consacre un volume. C'est que le véritable historien a

(1) Voyez toute l'introduction au cinquième livre des *Histoires*, une des pages les plus belles de philosophie de l'histoire que possède l'humanité. Ce sont là des idées qui devraient être inscrites en lettres d'or en tête de tout travail historique.

l'intuition de la vérité; à deux siècles d'intervalle, il saisit avec la même lucidité et la même infaillibilité la valeur relative des faits, et à cet égard le mérite de Dino est peut-être plus grand encore que celui de Machiavel, qui pouvait juger de l'importance des événements par les résultats qu'ils avaient produits, tandis que le premier ne pouvait se rapporter qu'à son tact politique. Machiavel passe très-rapidement sur tous les faits antérieurs au XIII[e] siècle; une page lui suffit pour les résumer. Dino ne les mentionne pas même; il met à la place de cette introduction historique une sorte d'introduction géographique. Tous deux commencent le récit des événements en 1215 avec l'affaire Buondelmonti, qui fut le signal de l'éruption des luttes entre les nobles. Machiavel raconte à grands traits les principaux faits, depuis cette triste scène jusqu'au second retour des Gibelins (en 1280), faits que Dino passe complétement sous silence. Les deux historiens s'arrêtent avec une insistance proportionnellement égale aux réformes de Giano della Bella et aux divisions des Bianchi et des Neri, à la subdivision de cette dernière faction enfin et à l'expédition d'Henry VII. Quant à ce dernier événement cependant, Dino, qui écrivait avant que le drame fût achevé, en espère beaucoup, comme nous avons vu; Machiavel, qui savait à quoi il avait abouti, ne s'y arrête presque pas.

Une idée générale, celle de la justice divine, de la Némésis historique, domine chez Dino; l'idée de Machiavel est plus moderne, plus politique, plus sensée, si l'on veut; elle n'est pas plus élevée, et la contradiction n'est qu'apparente. Là où l'homme du XIII[e] siècle voit la main de Dieu, le philosophe de la Renaissance voit une loi de la nature; mais tous deux y voient la main d'une puissance supérieure. Cette différence complète dans les époques et dans leurs manières de voir, nous explique aussi comment, tout en racontant les mêmes

faits de la même manière, les deux historiens peuvent les juger d'une manière diamétralement opposée. L'honnête citoyen, qui vit au milieu des passions déchaînées, des luttes à main armée, des troubles continuels, doit considérer ce spectacle comme le comble des maux; le philosophe politique qui généralise et compare, qui seul dans un peuple caduc, énervé, démoralisé, a conservé le feu sacré du patriotisme et l'amour de la liberté, doit dans ce calme du cimetière regretter les temps où la vie se manifestait si bruyamment, si brutalement si l'on veut, mais avec tant d'énergie. Tandis que Compagni ne se fait aucune illusion sur ses contemporains, qu'il les juge peut-être même trop sévèrement, Machiavel regarde avec un profond regret ces temps agités. Comme Hérodote dans les lois de Solon, il voit dans les institutions démocratiques de 1250 le germe de la grandeur future de la république (1), et jusque-là Dino juge les choses comme lui. Mais il n'est pas de l'avis de Machiavel, qui s'écrie en parlant de la révolution de Giano della Bella : « Grande, bien que malheureuse fut la ville ! » Le contemporain désapprouve ces lois, il plaint l'état de Florence à cette époque dont l'historien du XVIe siècle dit que « jamais la cité ne fut dans un état plus grand et plus heureux (2). » Il vante le mérite des citoyens, le patriotisme avec lequel ils oublient leurs querelles pour s'opposer à l'invasion des rebelles et pour la refouler (3), là où Dino met en relief, non la vertu des Florentins guelfes, mais l'inhabileté des Gibelins bannis.

Les deux historiens se rencontrent cependant en bien des points, malgré la grande distance qui les sépare. L'un et l'autre sentent, comme Dante, le besoin d'un monarque pour rétablir l'ordre (4); l'un et l'autre considèrent comme une

(1) Liv. II, p. 71.
(2) *Ibid.*, p. 82.
(3) *Ibid.*, p. 90 (lors de l'affaire de la Lastra). V. plus haut, P. I, ch. III, 3.
(4) Dino Compagni, *passim*, notamment liv. III. — Machiavel, *passim*, et partic. III, 131. — Dante : *Purg.*, VI; *Parad.*, VI.

cause de décadence pour Florence l'anéantissement politique de son aristocratie; Machiavel, aussi bien que Dino Compagni, écrit pour l'instruction des siècles à venir et pour donner des leçons de politique [1]. Tous les deux, ils ont été acteurs dans l'histoire, comme presque tous les anciens, et ont en commun ce coup-d'œil sain et pratique que n'a jamais l'historien de cabinet. Si Machiavel ne parle point des affaires extérieures, c'est moins, comme il le dit lui-même dans la préface, parce que Léonard et Poggio les ont déjà traitées, que parce qu'il considère les guerres et mouvements diplomatiques du XIVe siècle comme peu importants. Dino raconte bien les événements extérieurs de son temps, mais uniquement en ce qu'ils ont pu exercer d'influence sur le développement intérieur de la république. Parlerons-nous de l'authenticité des faits qui distingue à un si haut degré les deux historiens? Citerons-nous des récits ou des portraits de chacun d'eux pour montrer par où ils se touchent, par où ils s'éloignent l'un de l'autre? Faut-il comparer la langue de Dino avec celle de Machiavel? Partout nous trouverons la même similitude fondamentale, la même dissemblance apparente.

Compagni soumet les nouvelles que lui transmet la voix publique au même triage que Machiavel fait subir aux sources des archives ou aux chroniqueurs anciens, et le résultat est le même chez les deux écrivains; ce résultat est la sûreté de leurs informations. — Notre *chroniqueur* raconte une scène, celle de la mort de Buondelmonte par exemple, simplement, sans art, avec une éloquence toute naturelle; le contemporain de Marsile Ficin et de Filelfe y met tout l'artifice de son style, formé d'après les meilleurs modèles de l'antiquité; il vise à l'effet et l'atteint heureusement; il a une

(1) *Proemio*. Le mot de Machiavel rappelle le *κτῆμα ἐς ἀεὶ* de Thucydide (I, 22), toujours encore si mal interprété par tous les traducteurs, malgré l'explication si nette d'Ottfr. Müller (*Gesch. der griech. Litter.*, II, 354).

mise en scène brillante [1] qui fait de ce petit drame quelque chose « de ravissant et d'incomparable [2]; » mais tous deux arrivent au même but par ces chemins si opposés : par l'animation et par le naturel du récit, les personnages revivent et agissent sous nos yeux.

La langue de Dino est loin d'être aussi lucide, aussi harmonieuse et aussi correcte que celle de Machiavel; mais il y a dans sa simplicité voisine de la rudesse, dans son ingénuité presque enfantine, la même énergie, la même vie, la même propriété que nous retrouvons sous l'élégance, l'ampleur et la majesté du style de l'auteur du *Prince.* Toutes les différences, en un mot, s'expliquent par la diversité des époques où les deux écrivains ont vécu. Si Machiavel avait été le contemporain de Dante, il eût certainement pensé et écrit comme Compagni, et celui-ci, s'il eût vécu du temps de Laurent de Médicis et de Léon X, aurait été très-probablement ce qu'a été Machiavel. Ces deux hommes appartiennent à la même famille, à cette famille sévère dont font partie Dante et Michel-Ange; c'est la même trempe dans ces quatre Florentins; caractères énergiques, apportant dans leur patriotisme exalté, mais sincère, la même passion ardente; maîtres dans la science du dédain en même temps qu'âmes délicatement sensibles; artistes, ils possèdent parfaitement tous les quatre la matière qu'ils ont travaillée, et sont complets chacun dans le genre qu'il a choisi.

Il était impossible que l'homme du XIII[e] siècle fût ce que devait être l'homme de la Renaissance; c'est là qu'il faut chercher l'explication de leur diversité ou, pour être juste, de la supériorité de l'un deux. Si l'idée dominante de Machiavel est une idée politique ou philosophique, tandis

(1) Comparez, par exemple, la conspiration des Pazzi (VIII, 6) et l'assassinat de Galéas Sforce (VII, 34).
(2) Gervinus (l. c., 178).

que le sentiment religieux est la principale inspiration de Dino, c'est à l'époque où ils ont vécu qu'il faut l'attribuer. Personne ne peut se dégager de son temps; ceux-là mêmes qui, comme nos deux historiens, comme Dante, comme Aristophane, sont en opposition constante avec les idées dominantes de leurs contemporains et les combattent sans cesse, en subissent l'influence et en deviennent les organes. Ce que Machiavel est en grand, Dino l'est en petit. La grandeur de l'œuvre, l'importance des événements, sont des circonstances fortuites et accidentelles qui ne diminuent en rien le génie de l'homme auquel a été donné un théâtre plus restreint pour s'y produire. « La vraie grandeur, dit Hamlet, peut se montrer dans la défense d'une paille aussi bien que dans celle d'un royaume. » Les circonstances changent de nature et de proportion. L'idée de la patrie italienne s'était éveillée à la fin du XVe siècle; mais Machiavel est patriote italien avec la même ardeur, avec le même caractère qui se retrouvent dans le patriotisme florentin de Compagni. De même, Machiavel est homme politique, homme d'État dans le grand sens du mot; il embrasse un horizon bien plus vaste que Dino; mais son coup d'œil n'est pas plus pénétrant, ni son tact politique plus sûr que celui avec lequel ce dernier domine la sphère où il lui est donné de vivre. Florence était encore pour ainsi dire une municipalité au commencement du XIIIe siècle; elle formait un grand État par sa position dans le monde politique sous les Médicis; mais il y a dans le citoyen municipal de la Florence de 1300, le germe tout entier de l'homme d'État de l'Italie de 1500.

Il y aurait cependant de certaines différences à noter, qui ne s'expliquent pas par la diversité des époques. Ainsi nos deux historiens ont des sympathies aristocratiques : Dino voit avec douleur le boulevard de la liberté périr par la chute de

la noblesse; Machiavel regrette toujours que des révolutions trop complètes aient établi une égalité trop absolue; mais l'auteur de la *Cronaca* n'expose pas cette manière de voir d'une façon abstraite; la douleur dont son récit est empreint nous la fait deviner; Machiavel, au contraire, s'interrompt souvent dans sa narration pour développer ses idées politiques, ou bien, à la manière de Thucydide, il les met dans la bouche d'un orateur (1). Tandis que le secrétaire de la république se pique d'une grande impartialité et n'attaque jamais les personnes, ni ne les juge dans leur moralité, quelque hostile qu'il soit à leur conduite politique, l'ancien gonfalonier ne ménage guère, nous l'avons vu, ni le blâme véhément, ni les reproches, ni les malédictions; il ne se possède pas comme le vieux diplomate. D'ailleurs, aidé du courant de l'opinion publique, Machiavel voit plus clair que Dino, qui, fervent catholique, n'ose jamais attaquer la papauté comme institution, si sévère qu'il soit pour certains papes, suivant en cela l'exemple de Dante qui, dans ses sorties les plus violentes contre les pontifes, n'oublie jamais le respect qu'il croit devoir au suprême sacerdoce; Machiavel, lui, ne se fait point d'illusions : il s'applique même à prouver que tout le mal de l'Italie vient de la papauté, que la nature même de ce pouvoir spirituel, fût-il exercé par le meilleur des hommes, doit fatalement entraver la marche de l'Italie vers l'indépendance et l'unité (2).

Ce qui agrandit cependant plus que tout le reste la distance qui sépare Dino de Machiavel, — nous l'avons fait pressentir plus haut en parlant des grands historiens en général, — c'est l'influence énorme qu'a exercée l'œuvre du second. Les *Histoires florentines* firent époque littérairement et politiquement; il se forma toute une école d'imitateurs;

(1) Qu'on lise, par exemple, l'admirable discours de Luigi Guicciardini, III, ch. II.
(2) V. surtout liv. I, ch. IX et suiv.

l'histoire *pragmatique* devint de mode après leur apparition. D'un autre côté, une révolution s'opéra dans les principes et les tendances politiques du temps. Nous ne prétendons pas dire par là que Machiavel changea son époque. Mais s'il n'est donné à aucun mortel de créer, le génie peut donner et donne presque toujours une forme déterminée aux aspirations vagues et confuses qui dominent son temps. Savoir discerner les tendances générales, découvrir les instincts cachés d'une génération, les formuler, c'est tout ce qu'il peut faire, et cela a toujours été considéré comme le vrai signe du génie, le cachet distinctif par où il se sépare si profondément du simple talent.

Considérez le plus grand talent historique de l'époque de Machiavel, Guichardin. Il a produit tout ce qu'une facilité extrême, une intelligence vive, une longue expérience des affaires et des hommes, une éducation étendue peuvent produire par l'art; il ne lui manque que deux choses, le caractère et le génie; mais ces deux choses c'est tout en pareil cas. Dans Guichardin, le diplomate a étouffé l'homme, l'art a remplacé le génie. Son œuvre est une histoire savante, et c'est là ce qui le distingue si profondément des anciens, ainsi que des deux Italiens dont nous venons de parler, égaux au moins en ce point qu'ils sont des hommes du peuple, s'il est permis de s'exprimer ainsi sans être mal entendu. C'est là aussi ce qui rapproche tant le serviteur de Charles-Quint des historiens modernes de la France, de l'Allemagne et de l'Angleterre. Il a pris part lui-même, à la vérité, aux affaires qu'il raconte, et cependant il traite son sujet comme si les faits dont il s'y agit étaient éloignés de lui de plusieurs siècles. Il a de la partialité; mais c'est une partialité de mauvaise foi et non la partialité que donne une conviction entière et absolue; aussi, malgré cette partialité, l'émotion est absente. On sent comme le travail d'une plume vendue. Ce n'est pas un citoyen qui écrit, c'est un diplomate

ou un écrivain de métier. Son style lui-même, si incomparable, peut paraître sublime à ceux qui mettent la langue de Cicéron au-dessus de celle de César, qui préfèrent le style de Bossuet à celui de Pascal; nous qui ne partageons pas cette manière de voir, nous avouons que l'absence de toute chaleur spontanée, la période trop travaillée, la recherche dans l'expression, la fatigue qu'imposent ses phrases majestueuses sans fin, nous lassent, et que nous désirons parfois trouver moins d'art et un peu plus de vie. Aussi, ne tenterons-nous pas d'établir un parallèle entre lui et Dino. Il est possible de comparer l'écrivain le plus modeste avec celui qui a la gloire la plus accréditée, pourvu qu'ils appartiennent à la même classe de talents; mais on ne saurait raisonnablement comparer des auteurs dont le genre littéraire ainsi que la nature intime n'ont aucun rapport, et la différence ne saurait guère être plus grande entre deux genres qu'elle ne l'est entre ces deux manières historiques.

Comme on respire lorsque de cette histoire de cabinet et de chancellerie, on passe à l'histoire des anciens, inspirée et comme imprégnée du grand air de la place publique, en retrouvant ces hommes d'État, moins savants sans doute, mais plus sains aussi que le diplomate du XVIe siècle! Que l'on voit avec plaisir briller partout la chaude flamme du patriotisme et de l'amour de la liberté! Comme on se sent échauffé de ce feu intime que communique seule la vie publique! Que l'on ouvre le naïf Hérodote ou le grave Thucydide; que l'on accompagne dans son commandement improvisé le simple Xénophon, ou que l'on se transporte avec César au milieu d'un peuple valeureux que subjugue la supériorité du génie et de la civilisation qu'il représente; que l'on écoute le véhément accusateur de la noblesse corrompue, quand Salluste dévoile les ignominies de l'oligarchie romaine, ou que l'on s'indigne avec le dernier défenseur de cette antique aristo-

cratie contre les infamies de la monarchie égalitaire: partout nous trouvons le sentiment de la patrie, l'orgueil d'une civilisation victorieuse, des convictions politiques, et même, lorsque la liberté a disparu de la réalité, son souffle survivant dans le cœur de l'écrivain.

Bien qu'Hérodote ait traité un sujet si différent de celui de Dino, et qui lui a imposé des devoirs si opposés à ceux que demandait l'histoire du Florentin, il y a cependant plus d'un point de ressemblance entre ces deux écrivains, appelés tous deux les *Pères* de leur histoire nationale. De prime-abord on ne conçoit guère quels rapports il peut y avoir entre l'encyclopédie si complète des connaissances humaines au Ve siècle avant Jésus-Christ, qui nous est restée sous le titre des *Neuf Muses,* et le petit récit des luttes intestines d'une république du moyen âge pendant trente ans. D'un côté, le tableau le plus vaste que l'intelligence humaine pût se proposer d'esquisser à une époque aussi reculée; de l'autre côté, le sujet le plus resserré, le plus déterminé, le plus circonscrit: un poëme épique et un drame, que peuvent-ils avoir de commun? Mais outre que l'art de l'histoire a des lois qui s'appliquent également aux sujets les plus divers, le degré auquel étaient parvenus, aux deux époques si distantes et chez les deux peuples si différents, le développement de la langue, des idées religieuses et des formes politiques, a fait qu'à tant de distance ces deux génies se sont rencontrés en plus d'un point. — Ce qui nous a toujours semblé le mérite principal dans l'histoire d'Hérodote, c'est l'art merveilleux avec lequel il a su donner de l'unité à son vaste sujet, qui embrasse tant de faits divers et tant de mœurs hétérogènes, et celui non moins grand de tenir toujours l'intérêt du lecteur éveillé sur le fait principal, autour duquel tout vient se grouper, sans le lasser jamais par les détours qu'il l'oblige à prendre pour y arriver. L'unité des *Neuf Muses* est dans l'hostilité

entre la Grèce et l'Asie; tout le livre n'est qu'une exposition de ce fait. Les causes les plus lointaines qui ont préparé l'éclat final, la différence dans le génie des deux parties belligérantes, dans leurs ressources, leurs traditions, leurs mœurs, leurs religions, leurs gouvernements, ne sont exposées que pour nous faire comprendre la nature de la lutte et pour expliquer la victoire miraculeuse d'une poignée d'hommes libres sur des millions d'esclaves. — Il fallait bien moins d'art à l'historien italien pour maintenir et faire ressortir l'unité de son sujet; aucune cause extérieure n'agit sur les événements de sa ville natale, et la chute de l'aristocratie florentine est un fait isolé. L'unité était donc donnée : le mérite ici ne consiste que dans la clarté du coup d'œil, qui, au milieu même de la révolution, en a immédiatement reconnu la nature.

Mais un rapport non moins important qu'ont, l'un avec l'autre, les deux historiens, est le point de vue auquel ils envisagent les événements humains. Qu'est-ce que le φθόνος d'Hérodote, sinon la Justice de Dino? la Némésis toujours éveillée qui frappe l'orgueil et relève l'humilité; qui punit le méchant et récompense le bon? La même idée générale vivifie ces deux récits si divers, anime également le cœur bienveillant et placide du Grec, et l'âme ardente et passionnée du Florentin.

Parlerons-nous du style? Il semble difficile de comparer le calme majestueux et continu de cette source

Che spande di parlar sì largo fiume

avec le langage rapide, concis jusqu'à l'obscurité, un peu heurté de la *Cronaca,* et cependant il y a plus d'un point de rapprochement. Dans les deux œuvres, la prose est encore à son coup d'essai, éloignée également de la cadence harmonieuse dans les paroles et les membres de phrases, et

du mouvement antithétique des pensées. Cette espèce de parallélisme des membres que les Grecs appelaient ἐναρμόνιος σύνθεσις, en opposition au discours simple, à la λέξις εἰρόμενη (1) d'Hérodote, se trouve déjà chez Thucydide, tout formé à l'école d'Antiphon, et chez Machiavel, qui avait pris pour modèle la langue de Cicéron. Hérodote, pas plus que Dino, ne met de l'art dans son style ; les pensées se rattachent les unes aux autres dans leur suite naturelle, et ne sont jamais opposées d'une façon artificielle. Les conjonctions les plus simples, *et* et *mais,* réunissent tout simplement les divers membres d'une phrase sans aucune espèce de subordination dans les pensées.

Il y a cependant des différences très-sérieuses entre les deux ouvrages, et qui sont plus que des différences de forme; on pourrait presque dire qu'ils appartiennent à deux genres tout à fait opposés. Qu'on voie, par exemple, le rôle que jouent les discours, ou pour mieux dire les conversations dans Hérodote, et le peu de place qu'ils occupent dans Dino. Ces discours, que l'on pourrait comparer, selon la judicieuse observation d'Ottfried Müller, aux chœurs de la tragédie ancienne (2), ne sont pas destinés à nous peindre les personnages, comme chez Dino; ils ne servent pas davantage à résumer les principes dirigeants et la politique des partis, comme chez Thucydide et Machiavel; ils sont là pour donner le jugement impartial de l'historien, pour développer des pensées générales, et surtout son idée favorite du danger de l'orgueil, et de la jalousie des dieux. Compagni fait rarement parler ses personnages; mais lorsqu'il le fait, ce sont quelques paroles jetées au hasard, des mots caractéristiques qui font vivre un personnage, et, lui donnant sa physionomie propre, peignent une situation et résument une proposition (3). — Ce qui distingue également

(1) V. plus haut, ch. II.
(2) L. c., I, 492.
(3) Tels sont les mots qui peignent si admirablement la légèreté du prince français;

Dino d'Hérodote, c'est la sévérité avec laquelle il écarte tout ce qui n'est pas d'une importance majeure pour les faits qu'il veut raconter. « Hérodote nous communique les contes et les anecdotes par lesquels l'homme du commun s'expliquait et s'explique encore aujourd'hui les grands faits politiques, là où des hommes d'État comme Thucydide et Aristote dévoilent d'une main sûre la cohérence intime des choses (¹). » Certainement, Compagni est encore loin de la sagacité profonde des deux grands penseurs que nous venons de nommer; les principes politiques n'existent pas encore avec cette clarté dans son esprit. Il a un merveilleux instinct politique, mais il n'a pas encore de théorie, ni de système de gouvernement.

Si l'on voulait absolument déterminer la place qui reviendrait à Dino, comparé aux historiens grecs, ce serait entre Hérodote et Thucydide qu'il faudrait la lui assigner. Il ne s'agit ici ni de supériorité, ni d'infériorité : nous ne cherchons pas le rang auquel il faut le placer; mais dans le développement que suit l'art historique chez les Grecs et chez les Italiens, il semble occuper ce degré intermédiaire. Si la poésie héroïque est la racine de l'histoire, la chronique ou la logographie semblent être les premiers rejetons de cette racine : elle se dégage de plus en plus de ce qui n'est que légende, tout en conservant un caractère essentiellement épique, comme dans Hérodote. Cependant, elle ne s'arrête pas là : condensant les faits et le style, contrôlant sévèrement les informations, retranchant tout ce qui semble inutile ou qui n'est pas absolument indispensable, elle s'approche du point cul-

les paroles de Vieri de' Cerchi au pape, celles du pape lui même, répondant à Charles de Valois, venu à Rome pour demander de l'argent : « Ne vous ai-je pas mis à la fontaine d'or? »; les propos doucement caressants qu'il adresse aux ambassadeurs qu'il veut circonvenir : « Pourquoi êtes-vous si obstinés? » etc. (V. plus haut); les discours embarrassés dans le Grand Conseil, lorsque Charles de Valois est devant les portes; les harangues avant la bataille de Campaldino; les paroles si mesurées et si majestueusement impassibles d'Henry VII; les plaintes de la noblesse; les discours prononcés dans l'Assemblée, dans l'église de la Trinité; etc., etc.

(¹) Müller (l. c., I, 495).

minant de son développement, que représente en Grèce Thucydide; ce point où la pensée politique ressort des faits rapidement racontés, où le drame de la vie se déploie à nos yeux, tout en nous permettant de pénétrer sous l'enveloppe et de saisir les lois qui dominent cette vie confuse et accidentelle en apparence. Arrivée à ce point qu'ont marqué trois génies dans l'humanité : Thucydide, Salluste, Machiavel, l'histoire perd bientôt la fraîcheur spontanée qui en fait le principal mérite : la réflexion prend le dessus aux dépens de la vie. L'écrivain poursuit un but didactique, plutôt qu'une tâche d'artiste ; les faits pour eux-mêmes perdent leur importance à ses yeux, qui ne cherchent plus que des enseignements. C'est la phase de l'art que représente Polybe, pour citer un exemple. Elle est suivie bientôt à son tour par l'histoire savante, l'histoire de cabinet, qui peut avoir de nombreux mérites, mais qui est en dehors de l'art; et on ne saurait assez le répéter : la véritable histoire est un art, et non une science. Eh bien ! si Thucydide est pour nous le type le plus parfait de cette période de l'histoire que l'on pourrait appeler la *période dramatique,* Dino Compagni est à ce point de transition qui sépare l'historien épique de l'historien dramatique : *propior tamen tertio quam primo,* chronologiquement bien entendu, car la distance qui le sépare de la perfection telle que nous la présente Thucydide est encore bien grande.

S'il y a un rapport, c'est que tous les deux ont appartenu au parti modéré, que tous les deux ont traité des sujets spéciaux au lieu de composer des histoires générales, et que tous les deux nous ont laissé leur œuvre inachevée, ou, pour parler plus exactement, une dernière partie qui demandait à être retouchée. Mais ce sont là des ressemblances tout extérieures; il y en a une plus intime : ils paraissent avoir de leur art la même idée, et ils suivent les mêmes principes. Dino s'y con-

forme encore avec une certaine maladresse d'enfant, s'il est permis de s'exprimer ainsi; Thucydide, avec toute l'aisance et toute la sûreté du plus grand génie historique qui fut jamais. Tous deux nous préparent par une introduction au sujet véritable de leur livre; mais quelle différence! Comme le sujet est nettement exposé chez Thucydide! Comme cette introduction résume admirablement tous les points importants de l'histoire des temps qui ont précédé la guerre! Comme les causes intimes sont bien mises à nu avant qu'on n'arrive aux causes apparentes et immédiates [1]! Comme les ressources des partis sont bien analysées, comme leur position respective est dominée d'un coup d'œil sûr! Comme les principes qui les guident sont magistralement exposés! Non certes, Dino n'approche pas, de si loin que ce soit, de cet art si complet, si harmonieux, si parfait. La profondeur de vues de l'ancien lui fait défaut, et il n'arrive pas davantage au calme majestueux du Grec. Thucydide a bien aussi de la passion, — il n'y a pas de génie sans elle, — mais il la domine; Dino en est dominé, ce qui ne lui permet pas d'atteindre à cette sérénité qui est le vrai cachet du génie et que l'on rencontre si souvent dans l'antiquité. Mais ce qui met surtout l'auteur de la *Guerre du Péloponnèse* tant au-dessus de tous les historiens qui furent jamais, et ce qui ne permet pas d'établir un parallèle avec le modeste Dino, c'est cette admirable réunion de spontanéité et de réflexion, de principes et de passion, de nature et d'art. Les événements se déroulent sous nos yeux avec une animation qui nous fait croire que nous y assistons, et cependant nous en saisissons les rouages secrets : les personnages vivent et s'agitent devant nous, mais ils sont comme les héros de Shakespeare, que Gœthe comparait à des horloges de cristal, montrant à la fois le mouvement des

(1) αἰτίαι φανεραὶ et αἰτίαι ἀφανεῖς.

aiguilles et les machines qui produisent ce mouvement.

Nous voudrions montrer la parenté de ces deux génies, sans cependant laisser croire que nous les mettons sur la même ligne. Tous deux créateurs du genre qu'ils ont cultivé, tous deux ardents patriotes en même temps qu'opposés à la politique de leur patrie, ils avaient assisté l'un et l'autre aux faits qu'ils ont rapportés, ils étaient plus appelés que d'autres à les raconter et à les juger parce qu'ils y avaient joué un rôle important. Initiés également au maniement des affaires publiques, ils ont de commun l'un avec l'autre cette intuition merveilleuse qui n'est pas moins indispensable à l'historien qu'au poète, et en vertu de laquelle ils devinent les caractères, les passions et les causes intimes, plutôt qu'ils ne les étudient. Sans se perdre dans des descriptions et des longueurs, tous les deux peignent d'un trait les personnages, comme ils esquissent le tableau vivant d'un événement quelconque. Le style de Dino, obscur parfois comme celui de Thucydide, plutôt cependant par la rapidité de la pensée et par l'inhabileté de l'expression que par la complication de la construction, se distingue au plus haut point par cette propriété des termes que les anciens admiraient tant chez l'historien athénien (1). Mais là aussi s'arrête l'analogie. Ce sont deux caractères de la même trempe, deux génies du même ordre; ce n'est donc pas dans leur essence, dans leur nature qu'ils diffèrent, mais dans le degré de leur force et de leur art.

La haute culture de Thucydide manquait complétement à Dino : Thucydide vivait dans un pays qui depuis un siècle avait donné les plus grands hommes d'État de l'antiquité, depuis Clisthène et Thémistocle jusqu'à Périclès. Les théories politiques étaient alors complétement élaborées. Hérodote déjà discute longuement et abstraitement sur les avantages de la

(1) τάχος τῆς σημασίας (Müller, II, 368).

démocratie, de l'aristocratie et de la monarchie (1). Contemporain des plus célèbres sophistes et de Socrate en particulier, Thucydide était élève d'Anaxagore, qui ferma la longue suite des philosophes de la nature : formé dans l'art du style par Antiphon, il maniait une langue qu'avaient avant lui travaillée de nombreux rhéteurs, sans compter les Eschyle et les Pindare, qui avaient assoupli cet organe si malléable. Avec une civilisation aussi supérieure à celle de Florence au commencement du XIV siècle, le résultat devait être bien différent, quand même il n'y aurait point cette supériorité du grand génie qui ne permet pas de comparaison.

Malgré toute cette distance qui sépare le modeste historien de la révolution florentine du profond penseur qui nous a retracé la lutte suprême entre le génie ionien et le génie dorien, entre la démocratie et l'aristocratie grecques, entre le principe commercial et maritime et le principe agricole et continental, (2) il reste cependant encore une certaine similitude, ou pour mieux dire une certaine affinité entre les deux écrivains. Rien au contraire, chez Dino Compagni, ne rappelle Polybe, qui écrivait une histoire générale de son temps après avoir vu succomber sa patrie. La spontanéité, la passion, la naïveté, l'animation enfin, tout ce qui distingue le Florentin, est absent chez l'Achéen romanisé, de même que l'historien italien n'a pas trace de la science politique et militaire, des connaissances géographiques, de l'universalité d'éducation du Grec. Les deux œuvres diffèrent tellement dans le sujet, dans le plan, dans la manière de voir des écrivains, dans le but qu'ils se proposaient, dans le caractère général et dans l'inspiration dominante, qu'une comparaison est aussi difficile à établir qu'entre Dino Compagni et

(1) Hérodote (III, 80 ; VI, 43).
(2) χρήματα καὶ ναυτικὸν — γῆ καὶ σώματα, *passim*, et surtout dans le premier discours de Periclès (I, 140 à 144).

Guichardin. Les phases mêmes du développement historique que traversaient les deux nations au moment où écrivaient les deux historiens, n'ont aucun rapport l'une avec l'autre.

Il ne saurait être dans notre intention de comparer Dino Compagni aux grands historiens de toutes les époques et de tous les pays; notre but est uniquement de répondre à la question de savoir s'il est réellement historien, en étudiant les modèles des divers genres historiques, modèles qui nous enseignent, mieux que toutes les théories, les lois de cet art si difficile.

Nous craindrions d'ailleurs de fatiguer le lecteur en poursuivant plus loin ces parallèles, et les historiens latins en particulier prêtent peu à la comparaison. Quel rapprochement en effet pourrions-nous chercher dans le rapport militaire de Jules-César, dans l'épopée nationale de Tite-Live, dans la longue galerie de tableaux et dans les satires politiques de Tacite, avec l'humble ouvrage du moyen âge, n'ayant ni les proportions ni les prétentions d'aucune de ces grandes œuvres ?

Le seul peut-être des historiens latins de premier rang que l'on pourrait rapprocher de Compagni, et que les Italiens ont souvent comparé à lui (1), serait Salluste, notamment dans la *Conspiration de Catilina*. C'est un récit court et dramatique d'un événement déterminé; c'est à peu près la même mise en scène, la même manière de peindre les personnages; dans le mouvement et l'archaïsme du style même il y a quelque chose qui rappelle la *Cronaca*. Il ne faudrait cependant pas trop facilement céder à cette impression première, car on est bientôt détrompé si l'on se donne la peine d'examiner d'un peu plus près ces deux ouvrages. Dès le commencement, c'est un philosophe qui parle dans le Catilina et dans le Jugurtha, un philosophe peu profond, soit, mais

(1) Giordani (*Opere*, ediz. Lemonnier, Firenze 1857, vol. II, p. 92).

cependant trop éloigné de la foi naïve de Compagni, pour que l'on puisse établir quelque affinité entre ses idées et celles du chrétien fervent du moyen âge; on n'en trouverait pas davantage avec le sentiment religieux épuré et élevé de Xénophon : chez Salluste on sent partout comme le souffle de la corruption. Malgré les excès inouïs, les horreurs brutales des temps de Thucydide et de Compagni, ces époques ont encore quelque chose de plus sain, de plus pur après tout, et la seule manière de prêcher la morale que nous voyons dans Salluste nous fait déjà comprendre que la vraie morale n'existait plus à Rome; tandis que les grandes et fortes vertus d'un Dante, l'exaltation religieuse d'un saint François d'Assise se rencontrent tout naturellement à côté de natures comme celle de Dino Compagni.

Cette diversité des deux époques que traversèrent Salluste et Dino a laissé son empreinte partout dans leurs œuvres. Comment ne pas être frappé de l'affectation du Romain, affectation dans les sentiments et dans l'expression, quand on vient de se familiariser avec la naïveté de cœur et de forme de Dino? Que d'art d'un côté, combien de simplicité de l'autre! Que d'apprêts dans les portraits de Salluste, et aussi quelle perfection! Ceux de Dino ressemblent encore à des ébauches au crayon, jetées sur le papier par la main d'un artiste qui aurait été un grand peintre, si, au lieu d'être le contemporain de Cimabue et de Giotto, il avait vécu à côté de Léonard et de Raphaël. L'archaïsme même du style de Salluste n'est-il pas factice et ne trahit-il pas sa prétention constante d'imiter Caton? Certes, il ne nous vient pas à l'idée de comparer le style si achevé de l'historien de Catilina, avec le langage rude et maladroit encore de Compagni; mais au moins chez celui-ci ces formes tombées en désuétude, et ces tournures d'un autre âge ne nous choquent pas; étant naturelles, elles exercent même un certain charme. L'homme

lui-même, quelle différence! Tout en faisant abstraction du raffinement d'une époque corrompue, de la supériorité de l'éducation, de l'absence du sentiment religieux, tout en ne considérant que l'homme politique dans l'historien, il y a encore mille points qui les séparent : l'un est homme de parti, l'autre patriote; l'un a des convictions profondes, l'autre est un ambitieux qui se jette dans un parti; ce parti auquel il se donne est le parti démocratique, la forme pour laquelle penche le Florentin est un gouvernement de classe moyenne avec de forts éléments aristocratiques; l'un, on le voit, aime avec un amour-propre d'auteur et avec une sympathie d'homme de parti le héros qu'il flétrit; le portrait du Catilina florentin ne met pas à l'ombre les beaux côtés, mais on sent l'indignation morale qu'éveille l'emploi criminel de ces grandes facultés. On admirera toujours davantage le talent de Salluste, on aimera plus le caractère de Compagni.

Il ressort de tous ces rapprochements ce qui semble résulter de toute comparaison entre des talents éminents : c'est que malgré toutes les similitudes apparentes, il reste toujours un grand fonds de diversité; et cela doit être. On ne se distingue que par l'originalité. Que Compagni ait le sentiment religieux d'Hérodote, le tact politique de Thucydide, il n'en est pas moins l'homme de son époque, il n'en est pas moins une individualité, et il y aura toujours des points où tout rapprochement devra cesser.

Il est cependant un génie qui se présente sans cesse à l'imagination du lecteur de Dino, bien que ce génie ait suivi une route toute différente : nous voulons parler de l'illustre ami de l'historien, de Dante (1). Et il semble que, sans s'en rendre compte bien clairement, tous les hommes qui ont

(1) V. l'Appendice.

approfondi cette époque, ont été frappés de cette ressemblance de famille. Les mêmes convictions politiques, à peu de chose près, la même passion du bien, la franchise et la colère avec laquelle ils flétrissent l'un et l'autre le vice et la trahison, leurs idées religieuses, leur langage véhément dans lequel se rencontrent jusqu'aux mêmes expressions, le patriotisme exalté et poussé à un extrême qui le fait presque changer de nature : tout cela a frappé les lecteurs des deux contemporains, car ils ne séparent presque jamais l'un de l'autre ces « deux hommes supérieurs à leurs temps, fermes et sévères, vrais républicains qui voient dans la déviation de la loi, de la religion et des traditions, la ruine de la liberté (1). » On a compris qu'en lisant la Chronique on avait affaire à « un esprit élevé, prompt à se jeter dans les difficultés comme dans les périls, capable de penser avec grandeur, de parler avec art, d'écrire pour un autre siècle que le sien, digne enfin de cette génération d'illustres Florentins qui ne surent toucher ni le parchemin, ni le bois, ni la pierre, sans y laisser un cachet immortel (2). »

Quant à nous, s'il fallait résumer en quelques mots notre jugement sur Dino, nous dirions que la seule qualité qui ait manqué à Dino pour en faire un grand écrivain, c'est le style pris dans son sens le plus étroit, l'art des transitions, le secret de fondre les nuances et d'enchaîner les idées; la seule chose qui lui ait fait défaut pour être un grand historien, c'est l'éducation philosophique et théorique. Le plus puissant génie ne saurait créer du premier coup une prose accomplie; elle est le résultat du travail de tout un siècle; le talent le plus souple et le plus riche ne peut écrire l'histoire politique avant qu'une civilisation ne soit arrivée à maturité. Quoique la correction absolue du langage, la netteté des idées politi-

(1) Schlosser (l. c., IX, 442).
(2) V. Ozanam (*Docum. inédits pour servir à l'hist. littér. de l'Italie*, p. 150).

ques, la limpidité de la disposition manquent à Dino, il aurait été, avec sa facilité, son énergie, sa chaleur de parole, avec l'élévation et la pureté de ses sentiments, la droiture et le tact politique de son jugement, un des plus grands écrivains et un des plus grands historiens des temps modernes, s'il avait vécu deux siècles plus tard et qu'il eût conservé son esprit et son cœur aussi sains et aussi intacts qu'il les eut à l'époque reculée de la civilisation moderne où il vécut réellement.

CHAPITRE IV.

DINO COMPAGNI ORATEUR ET POÈTE.

I. — LES DISCOURS.

Les époques de jeunesse de l'humanité ont eu une grande supériorité sur nos temps de civilisation avancée : elles n'ont pas connu les spécialités. Le champ si vaste des connaissances qui composent la somme de notre culture intellectuelle se dérobe à la puissance de facultés donnée à l'individu ; il ne peut l'embrasser d'un coup d'œil, et de la sorte il ne lui est pas possible d'arriver à une vue d'ensemble. Or, c'est la vue d'ensemble qui fait les hommes supérieurs ; c'est le développement harmonique de toutes les facultés qui seul constitue une culture vraiment humaine. Comme le bras de l'ouvrier, fortifié et développé au détriment de tous les autres membres, certains côtés de notre intelligence sont cultivés exclusivement ; et de même que la *division du travail,* résultat et fléau de notre civilisation, détruit la beauté du corps qui gît dans la proportion des parties, elle flétrit la beauté de l'intelligence, qui consiste dans l'harmonie de toutes les facultés. On est négociant ou soldat, homme d'État ou savant, philosophe ou poète : on n'est pas homme, car on n'est pas complet.

L'antiquité et le moyen âge italien n'ont pas connu cette application exclusive de l'individu à une spécialité ; aussi la force qui en résulte leur a-t-elle fait défaut. Notre temps a

fait plus de conquêtes dans le monde matériel en quarante ans, que l'humanité n'en avait fait en vingt siècles. Mais tout se compense : ce que la science et le bien-être matériel peuvent avoir gagné, l'art et l'élévation morale l'ont perdu. Celui-là seul est artiste dans le sens le plus grand du mot, qui est le plus homme : sa devise sera éternellement le vieil adage de Térence :

Homo sum : humani nihil a me alienum puto.

Le plus grand artiste en histoire, Thucydide, aurait-il pu écrire son chef-d'œuvre s'il n'avait été aussi universel? Amiral et général, le grand historien a été en même temps homme d'État et médecin. Le philosophe et naturaliste Xénophon se trouve à la tête d'une armée, cherchant dans une expédition lointaine à compléter ses collections et ses observations : les généraux tombent victimes d'un guet-à-pens perfide, et le savant organise et dirige la retraite des Dix-Mille. Au retour, il en devient l'historien. Il en était de même au temps de la liberté italienne. On ne trouve pas un seul homme distingué qui n'ait embrassé plusieurs branches de l'activité humaine à la fois. Le chancelier Pierre des Vignes, qui tenait « les clefs du cœur de son maître, » Frédéric II, fut le plus grand jurisconsulte de son époque, en même temps que troubadour estimé; homme d'État de profession, il savait tirer l'épée sur le champ de bataille. Brunetto Latini, professeur de rhétorique et secrétaire d'État, traducteur de Cicéron, poète universellement admiré, est envoyé en qualité d'ambassadeur par la république de Florence à la cour d'Alphonse de Castille, et connaît les souffrances de l'exil comme Thucydide. Guido Cavalcanti, le poète-philosophe, revêtit des fonctions publiques (1). Dante avait été soldat, se fit médecin, philo-

(1) Villani, VII, 15.

sophe, politique, linguiste, siégea dans le gouvernement de sa patrie. Il n'y a pas un des historiens florentins, depuis Dino Compagni jusqu'à Machiavel, qui n'ait participé activement aux affaires publiques; le négociant Villani fut plusieurs fois prieur (1). Gino Capponi (2), Ruccellai (3), Guichardin, furent fonctionnaires publics.

Ces hommes qui, pour la plupart, avaient fait des affaires pour leur propre compte, dirigé les négociations diplomatiques les plus délicates, combattu sur le champ de bataille, souffert pour leurs opinions, ces hommes-là connaissaient la vie dans toute son étendue, et la nature humaine dans toutes ses nuances; comment n'auraient-ils pas été plus à même de raconter les événements politiques que des savants compilant péniblement et laborieusement dans leur cabinet, loin du bruit et des passions des hommes, des faits dont ils ne sauraient comprendre la nature intime?

Dino fut un de ces hommes presque universels. Ce brave bourgeois, si pieux, si modeste, qui nous a laissé une œuvre historique si importante, fut un des plus grands orateurs de son temps, poète apprécié, homme d'État distingué.

L'éloquence naît de bonne heure dans les États libres; elle ne devient une science que longtemps après; un siècle et demi sépare Solon d'Isocrate. Les Clisthène, les Thémistocle, les Périclès n'avaient pas étudié la rhétorique bien certainement; mais aucun des dix orateurs attiques n'exerça jamais plus d'ascendant qu'eux par la puissance de la parole. C'est que les hommes d'État du cinquième siècle ne cherchaient pas à parler d'après les règles : ils tâchaient de convaincre, et ne puisaient leur force que dans l'argumentation et dans

(1) *Ibid.*, VI, 55; IX, 80. La première fois, lors de l'ambassade de Dino à Avignon, en 1316; la seconde fois, dans l'année de la mort de Dino, 1323. — Cf. Fil. Villani, *Vite degli Uomini illustri*.

(2) *Tumulto dei Ciompi* et *Acquisto di Pisa*.

(3) *Bernardi Oricellarii de bello italico Comment.*, Londres 1733.

la passion. Dès que la liberté politique est née, la parole devient toute-puissante; elle est l'instrument de l'ambition, le levier du patriotisme, l'arme des partis; ce n'est que bien plus tard qu'elle devient un moyen de briller ou d'amuser. Aux temps de Périclès et de Farinata, l'éloquence n'avait encore d'autre but que d'obtenir un résultat déterminé; on ne pensait pas encore à en faire un genre littéraire, à traiter les discours comme des drames ou des morceaux de poésie. Aussi on ne les conservait pas: l'éloquence n'en existait pas moins. Lorsque la bourgeoisie de Florence, en 1250, s'assembla dans l'église Saint-Laurent, délibéra sur les mesures à prendre, résolut de s'emparer du gouvernement, de chasser les Gibelins, il y avait une éloquence. Lorsque, dix ans plus tard, Farinata des Uberti parla longtemps et vivement dans le parlement d'Empoli pour la conservation de la patrie, il y avait une éloquence. Lorsque, en 1282, « les franches paroles des citoyens qui parlaient de leur liberté et des affronts qu'ils avaient essuyés, échauffèrent » le peuple au point de lui faire faire la révolution qui fonda pour ainsi dire la république florentine, certes il y avait de l'éloquence. Quand donc nous parlons de l'éloquence de Dino Compagni, nous n'entendons pas trouver chez lui la science de Lysias et d'Eschine, nous y cherchons le talent de la parole, simple, naturel, mais chaleureux et convaincant des orateurs attiques du cinquième siècle, tout en nous rappelant que la langue dont il se servait n'était pas formée encore comme celle de Thémistocle.

Cependant, on se tromperait fort si l'on croyait que l'art oratoire n'existât pas du tout; les traditions de l'éloquence latine s'étaient conservées; Brunetto Latini avait traduit des ouvrages de rhétorique de Cicéron. Pour sentir le besoin d'une œuvre pareille, il fallait que les principes en fussent appliqués, en partie du moins, à l'éloquence en langue vul-

gaire, et une observation critique de Dino sur le discours d'un orateur étranger semble faire croire qu'on ne jugeait pas seulement d'après l'impression reçue [1].

Dino Compagni passait évidemment pour un maître dans l'art de manier la parole ; nous sommes autorisés à le conclure des nombreuses occasions qu'on lui donna d'en faire preuve, ainsi que de l'effet que produisirent ses discours publics. En 1282, c'est lui, malgré sa jeunesse, qui expose aux citoyens la nécessité d'une réforme, et ses propositions sont agréées : on élit des Prieurs des Arts et de la Liberté. En 1299, lors de la mission malencontreuse du cardinal Matteo d'Acquasparta, Dino fut chargé, au nom de la seigneurie, d'offrir des excuses au prélat irrité, que le peuple avait grossièrement insulté. L'année suivante, se trouvant Prieur pour la quatrième fois, ses collègues le chargent de répondre aux pétitionnaires des Neri et aux capitaines du parti guelfe. Bientôt après, il assemble tous les bourgeois dans l'église Saint-Jean, pour les conjurer de se réconcilier. Lorsque les ambassadeurs reviennent de la cour de Rome, il persuade à tous les membres du gouvernement, opposés d'abord à son idée, de s'allier au pape, et on suit son conseil. La dernière trace que nous ayons de son activité politique est une ambassade à la cour d'Avignon ; de sorte qu'au début et au terme de sa carrière, nous le voyons jouer un rôle comme orateur.

De ces nombreux discours, peu seulement nous sont conservés : nous avons en entier celui qu'en 1316 il prononça au nom de la République, en présence de Jean XXII, et nous possédons les résumés fort succincts de quelques-unes de ses harangues, donnés par lui-même dans la *Cronaca*. Mais cette œuvre historique elle-même nous offre des morceaux d'éloquence remarquables dans l'exorde et la péroraison des diffé-

(1) V. Dino Compagni, p. 31.

rents livres, parfois dans des digressions où, abandonnant soudain le récit, l'historien interpelle directement ses concitoyens, comme par habitude de la parole publique.

On a douté de l'authenticité du discours à Jean XXII [1], mais ce morceau n'a pas assez d'importance historique pour qu'on puisse le croire interpolé : on ne l'a même probablement conservé qu'à cause du nom de l'auteur, qui, selon l'observation de M. Dönniges, « devait compter parmi les plus grands hommes de son temps. » Ce discours n'est autre chose qu'une simple félicitation officielle, à l'occasion de l'avènement du pape Jean XXII, et n'a quelque importance que parce qu'il nous donne une idée exacte de l'état de l'éloquence à cette époque reculée, et qu'il a été prononcé par un homme célèbre. On aurait donc tort d'y chercher des idées neuves et des faits curieux, ou de l'envisager à un autre point de vue que celui de la forme. Mais on ne saurait nier que le style, beaucoup moins simple et moins chaleureux que celui de la *Cronaca*, ne manque point d'art. On est frappé de ces inversions savantes, de ces périodes amples et cependant aisées qu'on y rencontre partout. Il y a une heureuse abondance d'expression qui ne manque pas même d'une certaine poésie, comme lorsqu'il invoque la bénédiction du souverain Pontife sur « ce noble jardin de la Toscane, sur cette noble cité de Florence, qui ne manque jamais d'obéir avec respect aux volontés de sa sainte mère l'Église, pareille à l'héliotrope, qui toujours tourne ses fleurs parfumées vers les rayons du soleil ; et de même que la vertu de la lumière solaire relève en brillante verdeur *(valorosa verdezza)* ses feuilles inclinées déjà et presque fanées, ainsi votre Bénédic-

(1) Tiraboschi, VI, p. 608, l. c. — J'ai examiné le manuscrit de la Magliabecchiana (nº 38), où j'ai trouvé également une copie de l'épître de Dante à Henry VII et un poëme de Dino dont nous parlerons plus loin, le tout écrit d'une main qui appartient au milieu du XIVe siècle. — V. l'Appendice, sur les publications et notices bibliographiques.

tion relève et reconforte en merveilleuse allégresse le monde et tous ses habitants, puisqu'entre tous est élu celui qui nous sauvera tous et qui a le pouvoir et l'autorité d'absoudre et de pardonner. Que se réjouissent de toi les justes, saint et apostolique champion de leur défense, bienveillant médiateur entre eux et Dieu, toi qui confirmes leurs grandes espérances! Que se réjouissent les pécheurs, car ils ont de nouveau un refuge et un consolateur plein de bonté pour leur pardonner et les absoudre! Les détestables hérétiques tremblent *(contremiscano)*, car s'est élevé la lumière de ta sagesse, qui frappera et confondra toute ténébreuse erreur! Que se réjouissent les petits! etc. [1]. » Nous avons là déjà tous les éléments de l'éloquence savante : un exorde habile et d'une modestie de convenance, une péroraison qui résume fort bien tout le discours; beaucoup de figures de rhétorique consacrées, une cadence et un nombre qui ne laissent rien à désirer. En un mot, nous possédons là un chef-d'œuvre de discours de circonstance, un modèle achevé d'un genre détestable.

Parmi les résumés de discours que Dino prête, dans la *Cronaca,* tantôt à d'autres, tantôt à lui-même, nous trouvons moins d'art, mais plus de chaleur. Malheureusement, ces résumés sont très-courts; mais tels qu'ils sont, on peut en inférer le caractère qu'ils devaient avoir : beaucoup d'animation, beaucoup d'action, du sentiment. Les phrases sont simples, presque saccadées, telles que peut les prononcer une âme profondément émue, qui oublie l'art parce qu'elle veut faire partager son émotion, et parce que la vérité et le naturel sont les moyens les plus sûrs pour arriver à ce but. « Chers et braves concitoyens, » dit-il au parlement qu'il avait convoqué

[1] Il est impossible de faire comprendre dans une traduction le caractère du style, et notamment les inversions et l'enchaînement, sans faire violence à la langue française : on excusera donc cette citation si peu française, par le désir que nous avons de donner une idée exacte de l'original. On le trouvera dans l'Appendice.

dans l'église métropolitaine de Saint-Jean, la veille de l'entrée de Charles de Valois, « chers et braves concitoyens, qui tous également avez reçu le saint baptême sur ces fonts, la raison vous force et vous contraint de vous aimer les uns les autres comme des frères chéris, vous plus que tous autres, car vous possédez la plus noble cité du monde. Entre vous s'est produite quelque désunion par suite de rivalités au sujet des charges de l'État, que, vous le savez, nous avons promis par serment, mes collègues et moi, de mettre en commun. Le seigneur (Charles de Valois) va venir, et il convient que nous lui fassions honneur. Renoncez à vos discordes, et faites la paix entre vous, afin qu'il ne vous trouve pas divisés. Faites disparaître et oubliez tous les affronts et les rancunes que vous avez pu nourrir dans le passé ; qu'ils soient pardonnés et remis par amour et pour le salut de votre cité, et sur ces fonts sacrés où vous avez reçu le saint baptême, jurez entre vous bonne et parfaite paix, afin que le seigneur qui arrive trouve tous les citoyens unis. »

« Paroles saintes sorties d'un cœur saint, » s'écrie Tosti en citant ce passage (1), « et je crois que, si peu nombreuses qu'elles soient, elles l'emportent, par la solennité de leur forme si essentiellement italienne, par la force de l'émotion et par une certaine substance céleste, sur toutes ces multitudes de paroles lancées des tribunes des étrangers. » Nous ne citons pas ces mots du célèbre bénédictin pour nous les approprier, ce jugement est plus qu'exagéré, mais pour montrer quel cas les Italiens distingués font du talent oratoire de Dino. Muratori déjà parle de sa « facilité et de son élégance de parole *(in loquendo)* (2). » Negri (3) l'appelle « de tous les citoyens, le plus excellent dans l'art de parler. »

(1) Luigi Tosti, l. c., 132.
(2) Muratori, *ibid.*, IX, 466.
(3) Giulio Negri, l. c., p. 146.

M. Giudici le qualifie « d'orateur élégant, et, plus qu'abondant, franc et impétueux. » M. Vannucci enfin, en parlant des discours de Dino, rapportés sommairement dans son Histoire, dit qu'ils sont « très-chaleureux et qu'ils émeuvent profondément... Ils transportent dans notre cœur, la haine, l'amour et la miséricorde dont son âme est embrasée (1). »

Nous voyons aussi par les résumés que Dino nous donne des discours des autres, qu'il est orateur. Il en trouve toujours le point capital, ou bien il nous en fait saisir le ton général et caractéristique. Qu'on lise, par exemple, les discours prononcés dans la réunion des nobles à Saint-Jacques-Oltrearno, pour aviser aux moyens de se débarrasser de Giano della Bella. Un Frescobaldi rappelle « comment les chiens de bourgeois leur ont enlevé honneurs et dignités; comme ils ne peuvent plus mettre le pied dans le palais de la république. On traîne en longueur nos procès. Quand nous frappons un de nos valets, on nous démolit (nos palais). C'est pourquoi, seigneurs, je suis d'avis qu'il faut secouer cette servitude. Prenons les armes et courons sur la place : tuons les hommes du peuple, amis ou ennemis, n'importe, tous ceux que nous trouverons, afin que jamais plus ni nous ni nos fils ne soyons soumis à leur joug. » Un autre orateur, le vieux Baldo della Tosa, dans la même assemblée des nobles, parle de la sorte : « Seigneurs, le plan du sage chevalier serait bon, s'il n'était pas trop risqué; car si notre projet venait à échouer, nous serions tous mis à mort. Mais réduisons-les d'abord par la ruse et divisons-les par des paroles attendrissantes *(pietose)*. Disons-leur, par exemple, que les Gibelins nous enlèvent la ville et nous chasseront eux et nous, et que pour l'amour de Dieu il ne laissent pas arriver les Gibelins au pouvoir. Puis, divisés de la sorte, réduisons-les au point qu'ils

(1) Emiliani-Giudici, *Storia della Letteratura italiana*, I, 115; A. Vannucci, l. c., 199.

ne se relèvent plus. » On ne saurait mieux faire connaître le fonds d'un discours que Dino ne l'a fait dans ces deux résumés, et surtout on ne saurait mieux rendre en si peu de mots le caractère de chacun de ces discours, la bouillante outrecuidance du jeune gentilhomme, la froide perfidie du vieillard expérimenté.

Mais là où Dino se montre surtout grand orateur à nos yeux, c'est dans ces violentes apostrophes qui interrompent parfois le cours de son récit. On se rappelle ce bel exorde du deuxième livre : « Levez-vous, citoyens indignes (1) ! » Nous avons mentionné en passant la péroraison de la *Cronaca:* « En quel petit espace de temps sont morts les cinq cruels citoyens, depuis que la justice gouverne et que les criminels sont punis d'une triste fin... » et nous avons cité plusieurs autres passages de ce genre. Ces véhémentes harangues sont très-fréquentes chez lui, et, malgré leur beauté oratoire, nous lassent un peu, parce qu'elles sont si remplies d'allusions et de noms propres, que nous n'en saisissons pas toute la portée. « Qu'on me permette, pour me servir des paroles du moine de Monte-Cassino, de venir en aide à la pauvreté de cette histoire, en y apportant la richesse d'une éloquence grecque à la fois et chrétienne (2), » inspirée à Dino par la pusillanimité de ses concitoyens et par l'humiliation infligée à Florence par Charles de Valois :

« O mauvais citoyens, qui avez procuré la ruine de votre cité, où l'avez-vous conduite ! Et toi, Ammanato de Rota Beccanugi, citoyen déloyal, tu te retournas criminellement vers les Prieurs, et tu cherchais par des menaces à faire décider la remise des clefs ! Voyez où vos iniquités nous ont conduits ! O toi, Donato Alberti, qui abreuvais de dégoûts l'existence des habitants de la cité ! qu'est devenue ton arro-

(1) V. plus haut, P. I, ch. III.
(2) Luigi Tosti (*Storia di Bonifazio VIII*, t. II, 241).

gance, toi qui te cachais dans une ignoble cuisine de Nuto Marignolli? Et toi, Nuto, prévot et ancien de ton quartier, toi qui, aveuglé par tes passions de Guelfe, t'es laissé tromper! O Messire Rosso della Tosa, assouvis ton grand cœur, toi qui, pour dominer, disais que ta part était grande et excluais tes frères de celle qui leur appartenait (1)! O messire Geri Spini, assouvis tes désirs; abats les Cerchi, afin de pouvoir vivre sans avoir à t'inquiéter de tes félonies! O messire Lapo Salterelli, toi qui menaçais et frappais les recteurs qui ne te soutenaient pas dans tes querelles, où t'a-t-on vu prendre les armes? Chez les Pulci, où la peur te tenait caché! O messire Betto Frescobaldi, qui te montrais si ami des Cerchi et qui te faisais l'entremetteur de leur querelle pour obtenir d'eux un prêt de douze mille florins, où les as-tu mérités, où t'es-tu montré? O messire Manetto Scali, qui voulais qu'on te tînt pour si grand et si redouté, croyant à toute heure (2) rester maître, où as-tu pris les armes! Où sont tes partisans? Où sont tes chevaux cachés (3)? Tu t'es laissé abattre par ceux qui ne t'inspiraient aucune crainte. O vous, hommes du parti populaire, qui désiriez les emplois, absorbiez *(succiavate)* les dignités et occupiez le palais des Recteurs, comment vous êtes-vous défendus? Par les mensonges, en simulant et dissimulant, en blâmant vos amis et louant vos ennemis, vous préoccupant seulement du soin de votre salut. Pleurez donc sur vous et sur votre cité! »

Qui ne se rappelle involontairement les apostrophes violentes de Dante que l'on trouve si fréquentes dans la divine

(1) J'ai traduit en donnant à *parte* le sens de *portion d'héritage*, qui seul est satisfaisant ici.

(2) *A ogni tempo*. Cette expression pourrait avoir un sens analogue à *ad ogni modo*, c'est-à-dire *un jour ou l'autre;* au besoin aussi, on pourrait entendre *pour toujours*. Le sens que j'ai adopté est de beaucoup le plus naturel, surtout d'après ce que nous savons de Manetto par Dino, p. 39.

(3) *Cavalli coverti*. Ce dernier mot a été écrit évidemment ici dans le sens de *nascosti* (cachés), et non de *covertati* (caparaçonnés), ni de *sellés et bridés* dans le sens de *tout prêts;* car Manetto Scali s'était enfermé dans sa maison (V. p. 39).

Comédie, et plus encore celles qu'il adresse à Florence directement dans ses épîtres: « Oh! misérable descendance des Fiésolains..., vous qui osez violer les lois humaines et divines! » C'est le même langage, les mêmes idées, la même colère, le tout atténué cependant par la douleur du patriote, tandis que la passion devient plus âpre encore dans la bouche du malheureux exilé.

En tout cas, on ne saurait méconnaître les habitudes de l'éloquence publique dans ces passages véhéments, et ils nous sont une preuve de plus que l'écrivain qui avait composé une œuvre « dans le style qui fait les historiens immortels [1], » ne jouissait pas à tort de sa grande réputation d'orateur.

II. — LES POÉSIES.

A la fin du XIIIe et au commencement du XIVe siècle, la poésie fut si généralement cultivée en Italie et particulièrement en Toscane, qu'il ne faut pas s'étonner si l'on ne trouve pas d'homme distingué en quoi que ce soit, qui n'ait fait quelques vers. Savoir tourner un sonnet, cela faisait partie intégrante d'une bonne éducation; probablement même cela était plus facile que d'écrire une page de prose vulgaire. On correspondait en vers; on se soumettait des questions de philosophie amoureuse; parfois des cas de droit difficiles; on les résolvait de même dans des sonnets ou des *canzoni*. On connaît les correspondances poétiques de Dante avec Cino de Pistoie, Dante de Majano et Guido Cavalcanti. Mais le goût de la poésie s'était étendu à ceux-là même qui, par leur carrière ainsi que par la direction de leur esprit, en étaient le plus éloignés; aussi leurs vers n'étaient-ils pas toujours irréprochables.

Dino Compagni est de ces derniers. Seulement, l'histo-

(1) Ozanam, *Documents inédits, etc.*, p. 136.

rien ne semble pas s'être borné à quelques pièces de circonstance. On rapporte qu'il avait laissé un volume entier de poésies (1), et beaucoup d'Italiens du siècle dernier ont fait grand cas de son talent poétique (2). Nous avouons que nous ne pouvons guère partager cette admiration, et que nous trouvons, avec un critique moderne, que Dino « est plus poète dans l'histoire qui s'élève parfois à l'émotion du drame et à la grandeur de l'épopée, qu'il ne l'est dans les poésies (3). »

Par les morceaux publiés, nous ne pouvons guère, en tous cas, nous faire une idée bien haute du talent de Dino. Tous, à l'exception d'un poëme dont l'authenticité n'est pas certaine, sont d'une médiocrité incontestable (4). Nous par-

(1) Biscioni affirme, dans une note manuscrite d'un codex lucquois, que de son temps il existait un volume entier de poésies de l'historien chez le chevalier Compagni, son descendant (Trucchi, *Poesie italiane*, I, 263). V. ce même fait attesté par Crescimbeni. Les descendants actuels de l'historien, M. le chevalier Andrea Compagni, de Florence, et Son Excellence M. Bon-Compagni de Turin, ne possèdent aucun recueil de ce genre.

(2) Giulio Negri, l. c., p. 146; Federigo Ubaldini, l. c.; Crescimbeni, l. c. (vol. II, P. II, liv. III, 116); l'éditeur de la *Raccolta di Rime antiche* (Assenzio, Palermo 1817, t. III, p. 365).

(3) Trucchi, l. c., p. 262.

(4) Des poésies de Dino, sept ont été publiées jusqu'à présent, à notre connaissance : — 1° Le poëme moral intitulé : *Come ciascuno può acquistare pregio*, publié d'abord par Ces. Guasti, à Prato, en 1846. — 2° *L'Intelligenzia*, publiée par Ozanam (*Documents inédits pour servir à l'histoire littéraire d'Italie*, Paris 1850), et imprimée par extraits dans le *Manuale* de Nannucci (I, p. 488 à 522) et dans le recueil de Trucchi, I, 9. — 3° Une *canzone* dirigée contre Lapo Salterelli, éditée pour la première fois à Palerme, en 1817, par Gius. Assenzio. — 4° Un sonnet adressé au fils de Guido Guinicelli, publié par Crescimbeni, dans sa *Storia della volgar Poesia*, l. c. — 5° Un sonnet adressé à Giandino, ou également à Guido Guinicelli fils, publié par Ozanam, l. c. — 6° Un autre sonnet commençant ainsi : *Ovunque amore in sua sforza mi carpa*, publié également par Ozanam. — 7° Enfin, un quatrième sonnet qui a paru dans le recueil de Trucchi (*Poesie italiane*, I, p. 262), et commençant par ce vers : *Se mia laude scusasse te sovente*. — L'éditeur dit qu'une autre *canzone* de Dino a été imprimée dans la *Raccolta florentina*... Laquelle?... Peut-être celle de Luigi Fiacchi (1812), que je n'ai pu me procurer. — Manni et Muratori disent que beaucoup d'autres morceaux poétiques de Dino se trouvent à Rome dans les bibliothèques vaticane et barberine, et à Florence chez des particuliers. Je n'ai malheureusement pas été à même de profiter de cette indication. — Manni parle d'un sonnet à Guido Orlandi, excellent poète de l'époque : ce sonnet n'a pas été publié, que nous sachions. Muratori prétend qu'Allacci publia des vers de Dino; il n'en est rien : Allacci le nomme parmi les poètes dont il veut donner des vers, mais il n'en donne pas (V. Leone Allacci, *Poeti antichi*, ediz. Seb. d'Alecci, Napoli 1661). Giulio Negri (l. c., p. 146) dit que Giov. Cinelli, dans sa *Biblioteca volante* (Venezia 1747), fait mention de ces poésies. Je n'y ai pas trouvé un mot de Dino. C'est en vain que j'ai parcouru les innombrables recueils de poésies italiennes des XVIIe et XVIIIe siècles qui se trouvent dans la bibliothèque de

lons ici du mérite poétique, bien entendu; car les idées du poëme sur les devoirs de chaque État, par exemple, ne manquent pas de justesse, et le vers en est correct. Si la langue n'est pas toujours très-pure, il faut en accuser sans doute les copistes qui ont fort maltraité cette petite composition. Mais des idées justes et une versification correcte ne suffisent pas pour donner une valeur poétique à une œuvre, et le poëme en question, n'est, après tout, que de la prose bien rimée. Voici la traduction littérale des deux premières strophes de ce morceau, où le poète passe en revue les devoirs de tous les états, depuis l'empereur et le roi jusqu'au marchand et à l'orfèvre :

« Amour m'oblige et courage me stimule (à parler) dans l'intérêt de qui cherche la vertu avec zèle; car elle veut qu'on ne soit ni lâche ni négligent, si l'on trouve beau de gagner de l'estime; car l'estime est un miroir de suave clarté où la vertu s'embellit et se raffine; et qui en lui se mire et devant lui s'enjolive, surabonde de riches louanges et de grands biens. Mais on ne la tient point par héritage ni d'antique race; elle ne se donne pas gratuitement, ni ne se vend, ni ne se prête en gage; elle ne règne pas parmi les méchants; mais sa résidence habituelle est chez l'homme honnête et brave.

« Sans estime il n'y a pas de haute louange, ni dignité de couronne impériale; car plus un homme est grand, plus il est réputé vil, s'il ne s'efforce d'obtenir l'estime, et s'il ne l'espère; et qui veut la suivre, en tire d'autant plus d'honneur qu'il est de plus basse condition, s'il reste ferme dans son vouloir, et il en montre le chemin à quiconque se fourvoie. Et je dirai d'abord au gracieux empereur, qu'il lui

Darmstadt et dans celle de l'Arsenal à Paris; en vain, les recueils manuscrits de la Bibliothèque impériale; en vain, ceux de toutes les bibliothèques de Florence : je n'ai pu trouver que les poésies indiquées plus haut.

convient et lui revient de défendre notre foi et notre Église, et de conserver la paix et montrer droite justice, et de mettre toute son espérance à passer, comme c'est l'usage, en Terre-Sainte ([1]). »

Toutes les douze strophes dont se compose cette *canzone* sont parfaitement régulières, à l'exception de la deuxième, qui a un vers de plus que les autres. Toutes les règles que les Provençaux avaient établies à l'égard des stances, y sont fidèlement observées ([2]), et on n'y saurait méconnaître un certain art dans la versification, art qui ne fit jamais défaut aux plus insignifiants rimailleurs du moyen âge.

Quant à la *Canzone* — ce nom est bien ambitieux — adressée à Lapo Salterelli, l'avocat, elle nous semble être plutôt une petite malice qu'autre chose. Vouloir y chercher de la poésie serait injuste envers Dino. Ce Lapo Salterelli, que Dante donne comme un échantillon de la corruption de son temps ([3]), a été fort maltraité par notre historien dans la *Cronaca*. Il avait plaidé dans un procès contre Boniface VIII, et s'était montré ardent Bianco avant l'arrivée de Charles de Valois; il fut le premier à passer du côté des Neri, lorsque ce prince vint à Florence. Dino l'accuse spécialement aussi d'avoir menacé et intimidé les juges *(rettori)* qui lui faisaient perdre des procès. Le ton de la réponse de Lapo Salterelli au billet versifié de Dino ([4]) ne laisse pas de doute sur le caractère de cette petite guerre poétique. Il est impos-

([1]) J'ai cité plus haut (P. I, ch. II, 3) la cinquième strophe de ce curieux poëme, qu'on trouvera tout entier dans l'Appendice.

([2]) On y trouve déjà la *base* et la *volta*, ou, comme les appelait Dante, les *piedi* et les *versi*, qui constituaient la stance (V. Dante, *De Vulgari Eloquio*, lib. II, 8 à 14; Trissino, *Poetica*, p. 61).

([3]) *Paradiso*, XV.

([4]) Nannucci (l. c., II, p. 244, note 4) dit que l'éditeur florentin (de la *Divina Commedia* ou de la *Cronaca?*... Nous ne savons) cite « une composition poétique de » Lapo, en réponse à une autre à lui adressée par Dino Compagni; mais elle est fort » mauvaise. » Cette composition, qui n'est pas imprimée, j'ai réussi à la trouver manuscrite, et je la donne dans l'Appendice.

sible d'ailleurs de ne pas voir que Compagni se moque de Lapo en lui soumettant une question de droit aussi ridicule que celle qui fait le sujet de ce petit poëme satirique, et les premiers vers par lesquels il interpelle cet avocat mal famé ne peuvent être qu'ironiques :

O sommo saggio e di scienzia altera,
Secondo legge impera,
Fior d'equitade e naturale usaggio.

La médiocrité de la plupart des compositions poétiques de Dino n'est pas cependant une raison à nos yeux, comme elle l'a été pour d'autres(1), de douter de l'authenticité de la *Cronaca*, ni même de convenir que « ou les rimes et le discours ne sont pas de Dino, ou la *Cronaca* n'est pas écrite par lui; car elle n'est certes pas farine du même sac. » Serait-ce peut-être la première fois qu'un grand prosateur eût été un détestable rimeur? Les qualités de l'historien sont-elles les mêmes que celles du poète? Est-il certain que si Tacite avait fait des vers, il y aurait mis la vigueur, la profondeur, le talent pittoresque que nous admirons dans les *Annales?* Qui ne connaît l'infériorité proverbiale des vers de Cicéron? D'ailleurs, nous ne pouvons assez le répéter, à cette époque-là tout le monde versifiait, plus ou moins bien, sans que tout le monde pour cela prétendît au rang de Dante ou de Guido Cavalcanti. Il était même plus facile d'écrire en vers que de composer de la prose; et il n'est pas probable qu'un homme comme Dino destinât à la publicité quelques bluettes, composées pour l'amusement de ses amis et connaissances. Enfin, on ne peut pas demander les éloquentes colères d'une histoire de la révolution florentine à des vers sur des bagatelles ou sur des sujets vulgaires.

(1) V. l'article du *Piovano Arlotto,* nº de février 1858. — V. (dans l'Appendice) notre réfutation de cet article.

La canzone adressée à Lapo Salterelli n'est pas d'ailleurs le seul des petits poëmes de Dino qui ait ce caractère de poésie de circonstance. Presque tous sont de petits billets en vers envoyés à des amis; plusieurs d'entre eux sont satiriques comme le suivant ([1]), qui ne manque pas de finesse et de verve :

« Quand même bien des fois mes éloges excuseraient les fautes que tu peux commettre, sache, ami, que si je te loue beaucoup, tu n'en vaux pas plus pour cela. Je dis faussement dans le monde que tu es agile, preux et vaillant, et que tu es passé maître dans l'art de l'escrime. Je dis que tu sais par cœur nombre d'ouvrages, que tu excelles à courir, à sauter, et que tu ne crains aucune fatigue; mais pour qui te connaît bien, ce que je dis ne prouve rien sur ton compte; car chez toi beauté et mérite ne vont pas de pair. Point ne t'est besoin de t'entourer ni d'un grand nombre de nobles, ni d'une multitude de serviteurs; vraie courtoisie entretient petite cour... Ah! comme bien mieux tu aurais été homme de négoce! Si Dieu, redressant ce qui est de travers, donnait à chacun le sort auquel il a droit, de tel qui exerce un métier, il ferait un homme de cour (un grand seigneur), et ferait de toi un ouvrier qui du moins recevrait d'une main et donnerait de l'autre largement. »

Dans un autre sonnet de bien peu de valeur poétique, Dino

([1]) Ce sonnet *rinterzato* se compose de vingt-deux vers au lieu de quatorze, de même que le sonnet-*canzone* à Lapo Salterelli est de vingt vers au lieu de quatorze. Il a été publié pour la première fois par M. Trucchi (l. c., I, 264), qui l'a tiré d'un codex du Vatican. Cet éditeur aurait dû, ce me semble, l'accompagner de quelques notes pour en éclaircir le sens, assez obscur au premier abord. Il me serait facile de le commenter: je préfère, ce qui est moins long, mais autrement difficile, le traduire; c'est au lecteur à juger si j'ai été trop audacieux. On comprend que la nature de ce travail ne me permet pas d'entrer dans un examen approfondi des textes dont je cite les traductions. Souvent ces poésies sont fort obscures, tantôt par la faute du copiste, tantôt par celle de l'éditeur, qui n'a pas bien lu le manuscrit, ou qui a, par ses explications et ses annotations, augmenté la difficulté du texte. Je donne dans l'Appendice l'original de ce sonnet, d'après M. Trucchi, en changeant légèrement la ponctuation, et surtout en éclaircissant ce petit poëme par des notes indispensables.

Compagni complimente un ami érudit dont nous ne savons rien d'ailleurs, sur un ouvrage de physique où ce savant avait démontré, entre autres choses, « que le feu naît parfois de la lumière ou d'un miroir ou d'un métal très-luisant (1). »

Le sonnet que l'on a cru jusqu'à présent adressé au célèbre Guido Guinicelli, et qui semble plutôt avoir été destiné au fils de ce grand poète (2), a également cette couleur ironique que nous avons déjà observée en d'autres; c'est une sorte de leçon bienveillante et enjouée que le poète donne à un jeune ami fort épris de sa personne, et croyant pouvoir obtenir les bonnes grâces des dames sans les mille attentions qu'on leur doit, et jugeant suffisant de lancer des œillades aux balcons pour attirer les belles, « comme le feu attire le papillon. »

On cite un autre sonnet de Dino, adressé à un des poètes les plus remarquables du XIIIe siècle, à Guido Orlandi (3), et

(1) L'existence de ce sonnet — à Giandino, d'après Ozanam ; à Guinicelli, d'après le manuscrit — avait déjà été constatée par Manni ; il a été publié d'abord par Ozanam (l. c., p. 319), qui, malgré la difficulté extrême et malgré la corruption probable du texte, n'a pas jugé nécessaire de l'expliquer. Si cette petite composition avait la moindre valeur, nous en donnerions ici une traduction, ne fût-ce que dans un intérêt philologique ; pour en avoir une intelligence complète, il faudrait être au courant de l'état des sciences physiques au XIIIe siècle. — V. l'Appendice.

(2) Crescimbeni, qui a publié le premier ce sonnet (*Commentarii intorno alla Storia della volgar Poesia*, vol. II, P. II, liv. III, p. 116), a déjà douté qu'il fût adressé à Guido Guinicelli, et propose de lire *Guido Cavalcanti*. L'éditeur de la *Raccolta di Rime antiche toscane*, Gius. Assenzio (Palermo 1817, t. III, p. 365), partage cet avis. J'avoue que je ne vois pas beaucoup de raisons pour croire ce sonnet adressé à Guido Cavalcanti ; mais il est certain qu'il ne peut avoir été adressé à Guido Guinicelli : d'abord, par la raison que donne Crescimbeni, que la langue de ce sonnet est plus développée que celle des poésies de Guinicelli; ensuite, parce que ce poète, si admirablement célébré par Dante dans le *Purgatorio* (XXVI), dans le *Convito* (tratt. IV, cap. XX) et dans le livre *De vulgari Eloquio* (lib. I, cap. XV), où il l'appelle *Massimo*, — parce que ce poète, dis-je, mourut en 1276. Or, Dino, qui était encore, d'après son propre témoignage, fort jeune en 1282, ne pouvait pas, avant 1276, traiter le grand poète en jeune homme étourdi, comme il le fait dans ce sonnet ; mais comme Guido laissa un fils qui était encore sous tutelle en 1287 (d'après une note de Nannucci, l. c., I, 32), j'ai cru pouvoir en conclure que Dino adressait cette légère mercuriale à Guido Guinicelli le fils.

(3) Manni (l. c., *Proemio*, XII) avait vu ce sonnet chez le chevalier Compagni, où il avait trouvé aussi les morceaux adressés à Giandino, à Guido Guinicelli (Manni partage l'opinion de Crescimbeni, qui veut que ce sonnet soit adressé à Guido Cavalcanti) et à Lapo Salterelli.

cette notice nous confirme dans notre manière d'envisager les poésies de Dino : ce sont des billets versifiés, plutôt que des épanchements poétiques. Il nous reste cependant un sonnet, malheureusement fort défiguré, qui ne semble avoir été adressé à personne, une de ces nombreuses protestations d'amour que le moyen âge savait nuancer à l'infini. Ce morceau, qui rappelle un peu, de bien loin il est vrai, les délicieuses petites compositions insérées dans la *Vita nuova*, nous fait regretter que l'on n'ait pas publié plus de ces poésies « remarquables » que Crescimbeni avait vues dans la bibliothèque du Vatican et dont Biscioni avait feuilleté tout un volume dans la maison Compagni, chez le descendant du frère de l'historien (1).

Voici la version à peu près littérale de ces vers fort mutilés (2) : « Toutes les fois qu'amour me saisit en sa puissance, il m'ôte toute force, je ne puis lui résister. Il me dépouille de toute vigueur (3), et je vis dans les peines comme la loutre dans l'eau; et j'y trouve plus de charme que Tristan n'en trouvait au son de la harpe. Je ne fis pas sagement (4) à aller à sa rencontre. Les empreintes du cordonnier sont moins fréquentes sur le cuir (5) ....(6) car il passe par mes yeux,

(1) Crescimbeni (l. c., p. 116) nous donne le numéro du codex de la Vaticane : 3214, fogl. 153 (V. plus haut, p. 373).

(2) Ce sonnet a été publié par Ozanam (l. c., 319), qui l'a tiré, avec celui adressé à Giandino, de la bibliothèque du Vatican. Malheureusement, il n'a pas essayé d'en rétablir le texte, ni de l'éclaircir par des notes. Cependant, le morceau en aurait bien besoin.

(3) Je me suis permis de substituer, au troisième vers, le mot *tarpa* au mot *carpa*, qu'on lit dans l'édition d'Ozanam : ce mot ne donne pas le moindre sens à cet endroit, et se trouve d'ailleurs déjà dans le premier vers; or, on sait que les Italiens ne se permettaient de rimer avec les mêmes mots qu'en donnant un sens différent à ces mots identiques. *Tarpar* (rogner les ailes) donne un sens parfait.

(4) Je substitue *sapientemente* à *seguentemente*, ou plutôt à *seguentamente*, qui se trouve dans le texte d'Ozanam, quoiqu'on puisse au besoin expliquer ce mot par *conseguentamente*, pour lequel il s'emploie souvent, et qui a parfois le sens de *sagement*.

(5) C'est encore une de ces tournures populaires et presque triviales qu'il est presque impossible de faire passer en français. Le poète veut dire que son cœur reçoit l'impression de l'amour plus souvent que les souliers ne reçoivent les impressions du cordonnier ou gaufreur. Je change la ponctuation d'Ozanam, en mettant un point après *incontra* au lieu d'une virgule, et une virgule au lieu d'un point après *scarpa*.

(6) Ici, un vers manque dans le manuscrit.

comme les rayons du soleil à travers le cristal, et me traverse le cœur toutes les fois que je regarde le riant et clair visage de celle dont l'amour n'a pas limité ([1]) la puissance, et qui résume en elle toutes les perfections; et je le prouverais ([2]) si cela déplaisait à Polyclète. »

Mais il est temps de quitter ces poésies légères, qui prouvent seulement que Dino, « comme tous les grands esprits de son époque et de son pays, avait cédé de bonne heure à la faiblesse commune et composé des vers; » car elles « ne représentent probablement que les jeux poétiques de sa jeunesse, le prélude d'une œuvre de plus longue haleine ([3]). » C'est cette œuvre étendue que nous allons examiner rapidement.

Vers 1846, le savant M. Trucchi, qui a publié un excellent recueil de poésies italiennes inédites, rencontra dans ses recherches le manuscrit fort ancien, — il le croit du commencement du XIII[e] siècle, — d'un poëme en *nona rima* de 309 stances et 2,781 vers. Frappé de la beauté de cette œuvre, M. Trucchi fit exception à la règle qu'il s'était imposée de ne publier dans son recueil que des morceaux lyriques, et inséra seize strophes de ce poëme dans sa collection, en les faisant précéder d'une appréciation on ne peut plus élogieuse et d'une discussion critique sur l'époque à laquelle il faut l'assigner ([4]). Plus tard, Ozanam le publia en entier avec une analyse détaillée et en l'attribuant à Dino Compagni ([5]). En 1856 enfin, Nannucci donna de copieux extraits du poëme, soixante stances environ, dans son Manuel de la Littérature italienne au premier siècle ([6]), en les accompa-

([1]) Je substitue *metro* à *retro*, ce dernier mot n'offrant aucun sens.
([2]) *Proverial*, c'est-à-dire *lo proveria*, poétique, pour *lo proverei*. S'il y avait eu un futur, on aurait pu traduire *se n'urgesse* par *ne déplaise* (à Polyclète).
([3]) Ozanam, l. c., p. 131.
([4]) Trucchi, *Poesie italiane*, I, 3 à 17.
([5]) Ozanam, l. c., p. 151.
([6]) Nannucci, l. c., I, p. 488 à 524.

gnant de notes fort savantes et fort intéressantes. Le poëme jouit aujourd'hui d'une grande réputation en Italie, et si Dino en est réellement l'auteur, ce serait un fait bien curieux que ce sort de notre poète-historien de n'arriver à une tardive renommée que pour se voir disputer ses deux principales œuvres.

M. Trucchi, s'appuyant sur l'antiquité du manuscrit, sur l'archaïsme de certaines expressions, sur l'art consommé de la composition, la facilité du vers, la couleur orientale des descriptions, l'abondance des images, quelques allusions aux usages et aux localités de l'Asie, déclare ce poëme l'œuvre d'un Sicilien de la première moitié du XIIe siècle et imité de l'arabe.

Ozanam, de son côté, accuse M. Trucchi de n'avoir pas assez bien examiné la question. « Trompé par une lecture rapide, préoccupé d'autres études, il avait cru reconnaître dans ce poëme l'ouvrage de quelque auteur sicilien du commencement du XIIe siècle, et s'était contenté de publier les seize premières stances, en négligeant de donner le numéro du manuscrit. » Le singulier mélange d'allégorie et de réalité, le symbolisme constant, l'espèce d'amour platonique qu'on y trouve, joints au caractère de la langue et de la versification, l'extérieur des manuscrits, font croire au critique français que le poëme appartient à l'époque et à la patrie de Dante. Une circonstance inaperçue par M. Trucchi a confirmé Ozanam dans son hypothèse : une note, écrite à la vérité d'une main différente de celle de la copie, indiquait comme auteur « Dino Chompag… »

Nannucci, se fondant sur la différence essentielle des sentiments aussi bien que de la langue existant entre l'*Intelligenzia* et la *Cronaca*, et sur la différence encore plus sensible, selon lui, entre le poëme et les poésies lyriques de Dino, conteste l'assertion d'Ozanam, sans cependant établir de

son côté aucune hypothèse. Il aurait pu dire aussi que l'*Intelligenzia* semble être l'œuvre d'un homme de lettres de profession, tandis que la *Chronique* fait l'effet de l'effusion spontanée d'un simple citoyen qui écrit bien parce qu'il parle bien, mais qui n'y met point d'art. Cependant, s'il fallait absolument se déclarer pour l'une ou l'autre de ces suppositions, nous pencherions plutôt pour celle d'Ozanam, malgré tout le poids des deux grandes autorités italiennes qui en ont jugé autrement. La seule preuve positive que nous puissions apporter à l'appui, est l'existence de la note mentionnée par Ozanam ; mais cette preuve est d'autant plus importante, que les arguments que l'on fait valoir contre l'opinion du critique français semblent assez faciles à réfuter.

« La note est peut-être d'une écriture moins ancienne que le texte; elle atteste cependant qu'une tradition respectable attribuait le poëme à Dino Compagni. » C'est ainsi que s'exprime Ozanam, et l'objection de Nannucci ne me semble pas infirmer cette assertion. Certainement il y a, comme il l'a dit, de nombreux manuscrits qui attribuent des compositions à des auteurs dont nous savons avec certitude qu'ils ne les ont pas composées; il est vrai que les codex de la Laurentienne et du Vatican ne portent pas de nom ; mais en attendant qu'on ait apporté une preuve positive du contraire, une notice du genre de celle qu'Ozanam a vue sur le manuscrit de la *Magliabecchiana* doit être acceptée, sinon comme une preuve irréfutable, du moins comme donnant une grande probabilité de vérité.

« Le style, la forme, les idées, les continuels provençalismes, nous indiquent un temps antérieur à celui de Dino, » dit Nannucci. Le style et le plan général sont cependant considérés par M. Trucchi lui-même comme « d'une grande noblesse ; » la forme métrique de la *Nona rima* n'a été employée par aucun auteur du XIIIe siècle, les pensées appartien-

nent absolument à cet ordre d'idées amoureuses et platoniques que nous trouvons chez Guido Cavalcanti, Dante et Francesco de Barberino; les provençalismes enfin abondent également chez Brunetto Latini, qui a certainement écrit son *Tesoretto* entre 1270 et 1294, année de sa mort, puisqu'il y parle longuement des événements antérieurs, et Guido Cavalcanti lui-même n'en est pas libre. On voit que « la forme, le style, les idées et le provençalisme » ne sont pas des raisons qui prouvent péremptoirement l'impossibilité d'assigner le poëme à un contemporain de Dante. Mais, continue Nannucci, « la fraîcheur du coloris, la suavité des sentiments et la grâce des images qui s'y rencontrent, surtout dans les descriptions délicates et fines, prouvent amplement que l'auteur de la *Cronaca* florentine, qui est bref, rapide, substantiel de sa nature, et de ces rimes qui nous ont été conservées de lui et qui sont de bien peu de valeur, ne peut être en même temps l'auteur de l'*Intelligenzia.* » Nous l'avons fait observer déjà à une autre occasion: c'est une prétention fort étrange que celle qui consiste à vouloir retrouver dans une description du printemps ou de la beauté féminine la même couleur et le même caractère que dans le récit d'une guerre civile ou dans l'exposition d'une situation politique. Les vers lyriques de Dino sont de bien peu de valeur, et l'*Intelligenzia* est presque considérée comme un chef-d'œuvre. Soit! bien qu'il nous semble fort injuste de placer les sonnets de Dino aussi bas et le poëme aussi haut; mettant chaque chose à sa place, la distance est encore assez grande; mais n'est-il pas évident que les poésies fugitives de Dino sont des caprices de jeunesse, des boutades d'homme du monde? et faut-il y chercher les qualités que nous trouvons dans l'œuvre de l'âge mûr, œuvre de longue haleine d'ailleurs savamment composée et à laquelle la poésie provençale pouvait prêter plus que des mots, puisque ces sortes de sujets avaient été fort souvent traités par les

troubadours? On rencontre d'ailleurs des provençalismes dans les morceaux lyriques de Dino (1) aussi bien que dans l'*Intelligenzia,* et, qui plus est, quelques-unes des idées, des images, des réminiscences que nous retrouvons dans le poëme (2); et cette circonstance ferait plutôt conclure à l'identité de l'auteur des sonnets et de celui du poëme.

M. Trucchi, convenant que le langage du poëme n'est pas le même que celui des troubadours siciliens, le revendique cependant pour la Sicile, en vertu de son « caractère oriental; » il tire donc la conclusion que ce poëme a été composé dans la première moitié du XII[e] siècle, à une époque où les Siciliens étaient en contact continuel avec les Arabes, et il serait selon lui le plus antique monument de la poésie italienne. Mais comment se fait-il que cette composition, placée par M. Trucchi au-dessus de toutes les poésies italiennes avant Dante, fasse preuve de tant de « goût, d'art, de perfection, » tandis que les poètes de la cour savante de Frédéric II, en rapports si fréquents avec les Arabes, sont encore si grossiers et dans l'art de la composition et dans le langage? Comment se fait-il que le plus ancien poète italien connu jusqu'à présent, Ciullo d'Alcamo, écrive des vers presque provençaux, tandis que l'œuvre d'un poète sicilien antérieur d'un siècle à Ciullo, aurait écrit un italien parfaitement formé, à part quelques provençalismes que nous recontrons chez tous les contemporains de Dante? Comment enfin le

(1) Dans le sonnet à Guido Guinicelli : *di bon aire* (débonnaire), *in ver* pour *in verso;* dans le poème moral sur le devoir des différents états : *renta* (rente); *bel parlante, avenante*, dans le sens de *gracieux; om* (on) pour *uomo,* et beaucoup d'autres, qui se retrouvent tous dans *l'Intelligenzia* avec la même orthographe.

(2) L'auteur de *l'Intelligenzia,* comme celui du premier sonnet publié par Ozanam, mentionnent également Polyclète, et avec la même orthographe : *Pulicreto*. Tous deux parlent de Tristan et de sa passion pour la harpe. L'auteur du sonnet à Giandino parle d'*un movimento naturale* et de *due movimenti accidentali* qui rappellent la fin de *l'Intelligenzia :* « Li cieli muovon le cose elementanti e naturanti... » etc. Or, l'authenticité de ces deux sonnets est incontestable : les manuscrits portent le nom de Dino Compagni; dès 1640, Ubaldini cite un vers du premier en l'attribuant à Dino, et Manni avait vu le second dans la famille Compagni en 1728.

poète de la première moitié du XII[e] siècle parle-t-il de Saladin, mort en 1193, comme d'un souverain des anciens temps?

El' ornamento più tesoro vale
Che ciò, che tenne in vita il Saladino.

On voit que la thèse de M. Trucchi n'est pas soutenable : un coup d'œil sur la langue, sur la versification, sur le plan, sur les idées toutes florentines du poëme, nous convainc qu'il appartient à l'époque et à la patrie de Dante. Est-il de Dino? Nous n'oserions décider une question aussi grave; nous avons seulement essayé de prouver que les arguments que l'on fait valoir contre l'historien ne sont pas de nature à infirmer le fait avancé par Ozanam, et que la thèse du critique français garde toutes les présomptions pour elle en attendant qu'on apporte des preuves positives.

Comme les compositions de presque tous les poètes italiens du XIII[e] siècle et de beaucoup de provençaux, le poëme de l'*Intelligence* commence par une description animée du printemps :

« Au temps joyeux du renouveau qui fait venir les fleurs et feuilles vertes, quand les oiseaux font des vers amoureux et que l'air frais commence à s'éclaircir, les prés se couvrent de verdure, les jardins commencent à répandre leurs parfums; quand les rivières sont pleines de délices et que les fontaines jaillissent limpides, les hommes commencent à se réjouir; grâce à la douceur de la joyeuse saison, sous les ombres dansent les fillettes; dans les beaux mois d'avril et de mai, on fait de petites guirlandes de fleurs; écuyers et chevaliers de haut parage chantent d'amour nouvelles et chansons; les amants commencent à se réjouir, et les musiciens se livrent à d'agréables danses; roses et violettes exhalent leurs parfums. Et moi, assis près d'une rivière dans un jardin, à l'ombre d'un beau pin, — il y avait là une source

d'eau vive toute entourée de fleurs de jasmin,—je sentais l'air suave venir d'au-delà des montagnes, j'entendais chanter les oiseaux en leur latin : alors je sentis venir du bel amour un rayon qui passa dans mon cœur, comme la lumière nous apparaît au matin. Dans mon cœur descendit, ainsi que la manne, le suave amour, comme la rosée sur la fleur, lui qui m'est plus doux que le miel de canne. De lui je ne me sépare jamais en quelque endroit qu'il aille, et toujours désormais je lui chanterai Hosannah. Amour sublime, bien agit qui te chante! Je le savourai quand je m'épris; rien ne fut sans lui; sans lui, rien ne sera jamais, et je ne veux pas que sans lui, je ne veux pas que mon cœur se réjouisse. Et celui-là ne peut pas parler convenablement d'amour qui n'en a pas senti les douces saveurs, et sans l'avoir éprouvé on ne peut pas l'apprécier plus que l'aveugle-né n'apprécie les couleurs; et jamais personne ne pourra aimer à moins qu'il ne lui fasse la grâce de l'accepter pour serviteur; car la première pensée qui résonne dans le cœur n'y serait pas, si l'amour ne la donnait d'abord : il commence par anoblir le cœur avant d'y habiter (1). »

C'est ainsi préparée, que la belle qui doit « s'emparer entièrement du poète dès qu'il aura jeté sur elle le premier regard, » entre en scène; ce portrait, peut-être un peu trop minutieux, comme le sont la plupart des portraits poétiques de l'époque, ne laisse pas que de présenter des détails charmants et qui rappellent Dante. « Quand elle épand ses regards joyeux, il semble que le monde s'en réjouit et fait allégresse; car il n'y a cœur humain si peu susceptible d'amour, qui de son beau

(1) Je donnerai dans l'Appendice le texte des strophes dont l'authenticité n'est pas contestée, en l'accompagnant de notes philologiques et comparatives des trois éditions. Nannucci a renvoyé à de si nombreux passages d'auteurs latins, provençaux et italiens, que je ne ferai de rapprochements que là où il s'en présente naturellement, que Nannucci aurait oubliés. Ozanam n'a presque pas donné de notes, et Trucchi ne mentionne aucun passage qu'on puisse rapprocher.

regard quand elle salue ne s'énamoure sur-le-champ. » Qui ne pense aussitôt au plus beau des beaux sonnets de Dante :

Negli occhi porta la mia donna amore,

sonnet qui développe admirablement et avec une grâce inimitable l'idée de l'auteur de l'*Intelligence* (1)?

Après avoir décrit avec un peu trop d'insistance, ce semble, la beauté de sa dame, le poète peint avec autant de détail ses riches vêtements, et, revenant à l'éclat de son visage, nous peint cette beauté victorieuse à la façon de Pindare (2), « comme l'or surpasse tous les métaux et le rayon du soleil toutes les splendeurs, et comme la jeunesse surpasse tout autre âge, les roses les autres fleurs, ainsi ma dame surpasse toute beauté. »

Soixante pierres précieuses forment sa couronne rayonnante : chacune de ces pierres a une précieuse qualité et exerce un empire salutaire sur l'âme humaine; mais malgré l'effort évident du poète pour varier son sujet et pour l'animer, il n'a pu éviter une certaine monotonie des soixante strophes, qui ne sont guères qu'un *lapidaire* rimé (3). Sans transition aucune le poète passe à la description du palais féérique de sa belle, et passe en revue toutes les parties dont elle se compose. Mais ce qu'il peint avec le plus d'amour, ce sont les tableaux qui ornent la grande salle. Là on voit « la belle Polyxène en pleurs quand Achille s'éprit d'elle, et la reine Didon dans les larmes quand Énée partit au-delà des

(1) Comparez aussi le sonnet de Dante : *Tanto gentile e tanto onesta pare*... Nannucci rappelle fort bien le sonnet : *Amore e cor gentil sono una cosa*... à propos du : *Prima fa i cor gentil che vi dimori*... de *l'Intelligenzia*.

(2) Le fameux commencement de la première *Olympique*.

(3) Ozanam croit que le poète traduit ici le traité latin attribué à Evax, roi d'Arabie, dont il existait de bonne heure une version française. Il cite un traité : *De Speciebus lapidum*, attribué à Marbode, évêque de Rennes, mort en 1223, et une traduction en vers français de ce traité (V. Ozanam, l. c., p. 140).

mers; Didon, qui d'une épée se frappa quand elle vit les voiles hissées, et la belle Iseult et le bon Tristan lorsque les surprit ce vain amour qui a déjà ruiné tant de royaumes (1). » Nombre d'autres scènes et personnages fameux sont représentés sur les murs, mais surtout l'histoire de Jules-César, que le poète raconte longuement, d'après Lucain, dit-il, mais en réalité, comme le prouvent fort bien les éditeurs modernes, d'après une traduction en prose italienne d'un poëme français, rimé par Jacques de Forest, et d'après un vieux roman français intitulé *Julius-Cœsar* (2). Cet interminable épisode contient des passages qui ne sont pas sans mérite poétique (3); cependant, il semble être intercalé dans ce poëme allégorique dont il trouble les proportions d'ailleurs si harmonieuses. Le style aussi et les idées marquent une certaine différence avec le reste du poëme. Une histoire d'Alexandre-le-Grand, moins fatigante parce qu'elle est plus courte, suit ce long épisode des guerres de César, et en précède un troisième également fort long et fort peu intéressant, au point de vue littéraire, de la guerre de Troie.

C'est dans ce merveilleux palais, si richement orné, que le poète voit sa belle, entourée de sept reines et de sept belles servantes; un concert ravissant l'enchante : troublé et intimidé, il n'ose approcher; mais la dame le fait appeler. Alors, prenant courage : « Dame de vertu, dit-il, si j'étais serf d'un

(1) Remarquez cette réprobation de l'amour sensuel à côté de tout ce panégyrique de l'amour platonique.

(2) V. Ozanam, l. c., p. 145. — Nannucci cite presque en entier cette antique traduction italienne, dans laquelle l'auteur de cet épisode a puisé jusqu'aux expressions. Le manuscrit de cette traduction est de 1313, ce qui prouve que Dino pouvait la connaître.

(3) Notamment la peinture un peu sensuelle de la beauté voluptueuse de Cléopâtre. Je donne dans l'Appendice ce portrait, qui a quelques traits fort heureux. — L'impatience de Cornélie attendant l'arrivée de Pompée me semble également très-heureusement rendue : « Cornélie y est peinte pleurant pendant la nuit son seigneur; souvent elle croit l'avoir » dans ses bras, puis s'éveille et meurt de douleur; sur le bord du lit elle est assise » pleurant, laissant toute autre chose pour ne penser qu'à son amour; le jour, elle » monte sur le rocher pour voir si elle n'apercevra pas venir les enseignes ou les vaisseaux; son cœur fortement d'angoisse battait... »

de tes serviteurs, je me croirais au-dessus de toute richesse. » Et la dame commença à parler avec tant de suavité, et dit : « As-tu un cœur assez noble pour savoir aimer ? Moi je te permets d'aimer autant que tu le peux ; et si tu aimes bien, tu pourras régner, puisque je te ferai maître de toutes choses ; car la moindre de mes servantes et le dernier de mes serviteurs effacent les étoiles, tant ma vertu brille dans le ciel. » Alors enfin, le poète s'enhardit et déclare son amour à la dame. Ici l'allégorie est terminée, et l'auteur se charge lui-même de l'expliquer.

« Voulez-vous savoir plus nettement quelle est ma dame ? Au-delà des étoiles atteint sa grandeur jusqu'à ce ciel qu'on appelle *Empyrée;* et jusqu'à Dieu resplendit sa clarté, comme le soleil luit à nos yeux : l'amoureuse dame Intelligence, qui a sa résidence dans l'âme, c'est elle qui de sa beauté m'a rendu amoureux. L'intelligence entra dans mon âme douce et suave et bien discrète ; elle vint au cœur et entra dans le sanctuaire, et là commença à montrer son visage. Voilà la dame dont je vous parlais, qui avec grande complaisance en serviteur m'a reçu ; voilà la dame qui porte couronne de soixante vertus, comme nous chantons ; voilà celle qui sépare le sage du sot. » Après avoir expliqué la signification de ses attributs, celle du palais qui est le corps humain, et des appartements qui ne sont autres que les divers organes du corps, celle des sept reines, ses compagnes, et des sept chambrières, le poète termine ainsi :

« Oh vous, qui avez subtile connaissance !... aimez la souveraine Intelligence ; c'est elle qui affranchit l'âme des soucis : en face de Dieu elle fait sa résidence, et jamais aucun plaisir ne lui est refusé ; elle est souveraine maîtresse de vertu qui nourrit l'âme et repaît le cœur, et qui est son serviteur jamais ne s'égare. Amour qui me maîtrise, m'a poussé à me jouer ainsi dans ces discours ; car il traite d'abord ses

sujets comme des enfants qu'il faut élever. A celui qu'il préfère il donne premièrement de doux fruits, et souvent ensuite il le bat et lui arrache des pleurs. Quand le fils a pris de la raison, le père lui confie la clef de sa chambre secrète et de son trésor. Ainsi fait l'Amour pour qui veut obéir. L'Intelligence, debout devant Dieu, attentive à son bon plaisir, met en mouvement les anges; les anges meuvent les cieux, que l'homme compte au nombre de neuf en comprenant l'Empyrée; les cieux meuvent les puissances des éléments et de la nature, qui suscitent les forces altératives, actives, passives, pour engendrer tout ce que nous voyons de choses nouvelles (1). »

Tel est cet étrange poëme attribué à Dino Compagni, et s'il n'est pas l'œuvre de l'historien, c'est celle en tout cas d'un contemporain. Sans partager précisément l'enthousiasme presque lyrique du critique qui l'a découvert dans la poussière des vieux manuscrits, on ne saurait nier que peu de compositions poétiques du moyen âge ont un plan aussi savant et aussi régulier que celui de l'*Intelligenzia;* que le vers est d'une correction irréprochable, la rime riche et naturelle, les images peut-être un peu trop fréquentes, belles cependant et spontanées, le ton vif et animé; la langue d'une pureté douteuse, mais d'un coloris on ne peut plus éclatant. Ce qui nous frappe le plus cependant dans ce poëme, et, disons-le, ce qui nous choque le plus, c'est ce mélange de l'abstraction avec la réalité, de l'allégorie avec la vie, mélange propre aux poètes toscans des deux premiers siècles. Involontairement on se souvient des longs commentaires où Dante s'efforce de prouver que sa maîtresse tant adorée et tant chantée n'est que la Théologie,

(1) J'emprunte la traduction de ces trois strophes à Ozanam, bien que je la trouve un peu libre et surtout peu poétique. Cette conclusion, par elle-même déjà si froide, perd encore à être traduite si froidement. Je me permets de changer un membre de phrase, parce que je crois y trouver une erreur du traducteur.

et que la *gentildonna* qui le consola après la mort de Béatrice, ne fut autre que la Philosophie. On se refroidit un peu quand on voit l'œuvre du poète détruite ainsi à plaisir par la scolastique : on ne peut se résoudre à croire que ce printemps enivrant, que cette beauté séduisante et vivante ne soit qu'une sèche allégorie; et pourtant, comment ne pas admirer et respecter ce caractère élevé de l'amour platonique des Florentins, qui confondaient ainsi leur maîtresse avec leur idéal, personnifiaient cet idéal et lui donnaient la réalité et la présence? « Ce symbolisme — qu'on nous permette de citer cette appréciation d'Ozanam — ce symbolisme qui fait l'unité de l'œuvre, en fait aussi la nouveauté; il en trahit l'origine. En effet, je ne découvre ici plus rien de commun avec les trouvères français, si fidèlement imités quand il s'agissait de conter des faits d'armes. J'y vois plus que le gai savoir des Provençaux ou que les voluptés qui bouillonnent comme la lave de l'Etna chez les poètes siciliens. J'y reconnais cet amour dégagé des sens, sérieux, platonique, dont s'inspirèrent les premiers poètes toscans (1). »

On voit que les poésies de Dino Compagni, si l'on en excepte l'*Intelligenzia,* dont l'authenticité n'est pas tout à fait assurée, ne lui donneraient point de titres bien sérieux à la gloire, et il est probable qu'on les citerait à peine si leur auteur n'avait eu d'autres titres à la célébrité. Et cependant « l'Italie nous pardonnera d'avoir voulu lui faire reconnaître un poète dans un de ses grands historiens (2); » car telles que nous connaissons ces poésies, elles offrent un intérêt plus grand que celui qui se rattache aux jeux poétiques d'un homme remarquable : elles ont une véritable importance historique, en ce qu'elles nous donnent une idée parfaite de l'état

(1) Ozanam, *Documents inédits*, etc., p. 148.
(2) *Ibid.*, p. 152.

de cette civilisation naissante dans la république florentine. Elles prouvent que la poésie était généralement cultivée; qu'à côté du commerce et de l'industrie, au milieu des guerres et des révolutions, dans la sécheresse de la scolastique et de la science pédantesque du temps, l'esprit avait conservé sa fraîcheur et l'âme restait capable de poésie et d'amour élevé, et que la rudesse des mœurs n'excluait point la délicatesse des sentiments.



APPENDICE

APPENDICE

I. — De la famille et de l'âge de Dino; de ses fonctions, de son exil et de sa mort.
(Pag. 56, 147, 236.)

Le nom exact de la branche des Compagni à laquelle appartint Dino est PERINI DE' COMPAGNI, et il faut se garder de la confondre avec la branche des COCCHI COMPAGNI. Cette différence est très-nettement établie dans le *Priorista fiorentino* di Cosimo III (édit. Benvenuti et Lor. Mariani, 1718, t. I, 192), le seul qui soit parfaitement sûr; tous les autres, même celui de Marucelli (Biblioth. Maruc., Manuscrit, 1563, p. 119), confondent toujours ces deux familles, dont la seconde (celle des Cocchi) fournit à la République douze prieurs et deux gonfaloniers de 1314 à 1374, tandis que la première (celle des Perini) ne se retrouve parmi les magistrats suprêmes qu'en 1419, c'est-à-dire plus de cent ans après le dernier priorat de Dino.

Cette famille était de bonne bourgeoisie, mais nullement noble, comme le veulent Giulio Negri (*Istoria degli Scrittori fiorentini,* Ferrara 1722, p. 146), Manni (*Proemio* à l'édition de la *Cronaca,* p. XI) et Trucchi (*Poesie italiane,* I, 262 : « ... nato di nobile stirpe e delle più illustri e più antiche famiglie di Firenze... »). Il est naturel qu'après le XIVe siècle, lorsque l'ancienne aristocratie se fut fondue avec la bourgeoisie, une famille aussi illustre que celle des Perini Compagni ait été considérée comme noble à Florence; et on ne saurait citer comme une preuve de la noblesse de Dino le passage suivant d'Ugolino Verini sur la famille des Compagni (*De illustratione urbis Florentiæ,* Lutetiæ 1583, p. 29) :

Tyrrhenas tangit Compagnus origine Pisas
Plurimaque in templis illis monumenta vetustis
Ostendunt illum Pisanæ stirpis alumnum :
Quamquam Bonitiæ quidam de monte profectum
Nititur auctorem certis ostendere signis :
Nonnulli a Siculis primumque habitasse Panormum :
Quoque magis varius, tanto est incertior ortus.

Ces vers prouvent seulement que Verini ne pouvait pas prouver la noblesse de la famille Compagni. — Salvino Salvini, qui avait fait des recherches sur Dino, donne, dans ses *Spogli degli Archivi* (manuscrits à la Bibliothèque Marucelliana de Florence, nº A. CXLVII), un document qui n'est autre qu'une constatation légale de la noblesse d'un descendant de Dino. Ce document, daté de 1660, prouve, à la vérité, que ce descendant était de famille noble; mais il n'essaie même pas de prouver que cette famille a été noble dès le XIIIe siècle. Nous dirons la même chose des volumes manuscrits de la fin du dernier siècle qui se trouvent en possession de M. le chevalier Andrea Compagni de Florence, dernier descendant direct du frère de Dino.

Par contre, nous trouvons des preuves irréfutables de l'origine bourgeoise de la famille dans notre historien lui-même et dans les lois florentines. Dino nous dit, en effet, dans le commencement de la *Cronaca,* qu'on alla consulter *i principali del* POPOLO, et il fut de ceux qu'on consulta. Plus tard, il revêtit des fonctions dont les nobles étaient exclus. Ainsi, nous avons vu qu'il fut gonfalonier de justice en 1295 : or, le texte de la loi dit que cette fonction ne doit jamais être confiée à un noble : *Sit Vexillifer... de popularibus... non sit de magnatibus* (Voy. *Archivio storico,* I, p. 46, Rubr. IV). Il n'est pas probable qu'on se soit écarté de cette disposition dès la première année. Il y a plus : d'après la *Matricola dell'Arte della Seta,* qui se trouve dans les Archives de Florence (Rubr. des *Consulte e Pratiche,* p. 28 à 60), Dino est cité dix fois, de 1280 à 1320, comme consul de cet art *(sotto la divisione di Calimala).* Or, pour être consul, il fallait qu'on fût *in dicta arte et de dicta arte et sint amatores Sanctæ Romanæ Ecclesiæ et partis guelfæ* (V. *Stat. dell'Arte della Seta,* 4º, p. 14); il fallait même être *residentes ad apothecam.* Dino devait donc tenir boutique, ce qui n'était certes arrivé à aucun noble du XIIIe siècle, et il eut cette boutique dans la rue *Calimala,* comme il ressort du document cité plus haut (*Consulte, etc.,* p. 33).

Ce qui a fait croire à Manni que la famille Compagni était noble, c'est que plusieurs des ancêtres de l'historien avaient occupé des charges « qu'on ne donnait qu'aux nobles. » Mais c'est là une erreur du docte critique : la première fois que nous voyons le nom de Compagni dans les listes des gouvernants, c'est après la révolution de 1250 *(il popolo vecchio),* qui fit parvenir les *popolani* à la magistrature suprême. Le grand-père homonyme de notre auteur, Dino Compagni, fut *anziano* en 1251, et son père, Giovanni di Perino Compagni, le fut

en 1255 (Voy. Muratori, *Script. rer. ital.*, VIII; Manni, *l. c.*, p. XI). Muratori se trompe cependant en qualifiant ce Perini d'*oncle* de Dino; ce fut son père, comme il ressort des documents des Archives : *Dinus, filius Joannis Perini* (V. *Consulte della Repubblica, Archivio delle Riformagioni*, cl. II, div. 5, nº 65, p. 127 à 133; nº 66, p. 13, 31, 43). Ce Perini, père de Dino, est nommé parmi les signataires de l'acte de pacification du cardinal Latino, en 1280, d'après le *Priorista fiorentino* de Mariani (I, 192). — L'erreur que commet Salvino Salvini est encore plus grande : dans ses *Spogli degli Archivi* (Manuscrits à la Bibliothèque Marucelliana de Florence, nº A. CXL, XXXIII), où il a recueilli de nombreuses notes destinées à une nouvelle édition du livre de Giulio Negri, il confond le grand-père avec le petit-fils, quand il dit : « Dino Compagni fue del Consiglio di Firenze nel 1251. Ebbe per moglie Cecca di Puccio Benvenuto da Forli, famiglia che ha goduto il Priorato in Firenze e il Gonfalonnato ancora di Giustizia in persona di Lippo fratello di detta Cecca. » A ce compte, Dino fût devenu centenaire. D'ailleurs, cette erreur est d'autant plus surprenante de la part de Salvini, qu'il cite autre part (*Spogli di Protocolli*, vol. A. CLXV) un contrat passé par cette même Cecca, veuve de Dino, en 1333 : *D. Ceccha quondam Puccii Benvenuti de Forlinis, uxor quondam Dini Compagni, popoli Sanctæ Trinitatis.*

Les avis sont partagés sur l'année de la naissance de notre historien. Muratori (*l. c.*, p. 466) la place entre 1257 et 1262. G. Brunet, dans sa courte notice sur Dino Compagni (*Nouvelle Biographie générale*, XI, p. 358; Firmin Didot) la place en 1250, sans aucune preuve à l'appui. Tiraboschi (*Storia della Letteratura italiana*, XI, p. 100) incline cependant vers cette opinion, n'admettant pas qu'on lui ait confié des emplois publics à l'âge de vingt-cinq ans. Nannucci (*Manuale della Letteratura italiana*, II, p. 209) n'ose décider entre ces opinions diverses.

Il est certain qu'il fallait avoir quarante-cinq ans pour être gonfalonier (V. Léonard Arétin, *Constitutio Florentiæ*, grec et allem., édit. Neumann, p. 82). Cependant, les *ordinamenti*, dans leur première forme, tels qu'ils ont été publiés par M. Bonaini (*Archivio storico*, I, nuova serie), ne contiennent rien encore sur cette disposition, mentionnée par M. Abel Desjardins (*Collection des Documents inédits sur l'Histoire de France*, 1859, t. I, p. LIV). Si cette condition avait été exigée dès l'origine, il n'y a pas de doute que Dino, gonfalonier en 1294, aurait dû naître en 1249 au plus tard. — Je partage cependant l'avis

de Muratori; car les paroles de Dino *(per giovanezza non conosceva le pene delle leggi)* me semblent trop explicites pour qu'on puisse les appliquer à un homme de trente-trois ans, d'autant plus qu'il est fort possible que, dans les premières années qui suivirent l'institution du gonfalonat, la limite d'âge ne fut pas encore fixée. Il est certain, du moins, que, pour la dignité de consul des arts, que Dino occupa dès 1280, elle ne fut fixée qu'en 1355 (Archives de Florence : *Matricola dell'Arte della Seta,* dans les *Consulte, etc.,* ann. 1355, p. 33).

Pour ce qui est des emplois de Dino Compagni, nous avons parlé de ses priorats et de son gonfalonat dans le cours de notre travail. Nous avons cité également (p. 56, note 2) diverses séances où il porta la parole comme conseiller. Les Archives de Florence le mentionnent très-souvent en lui donnant cette qualité. Ainsi, nous le voyons appelé, avec Corso Donati, en août 1290, à un *consiglio de' sapienti* (*Archivio delle Riformagioni, Consulte, etc.,* cl. II, diss. 5, n° 66, p. 62). La même année, il est membre de la commission appelée à régler la gabelle (*Ibid.,* n° 70, p. 75). L'année suivante, il est encore des *sapienti* (*Ibid.,* n° 67, p. 13), etc., etc. Mais son rôle est surtout important dans les discussions sur la loi électorale (*Ibid.,* n° 68, p. 12, 20, 26, 33, 47, 50), pendant les années 1292 et 1293. — D'après un ancien extrait des Archives, qui se trouve (manuscrit) à la Bibliothèque Magliabecchiana (cl. XXV, 45), les *Consulte* avaient sur une couverture le sommaire des procès-verbaux d'une année qui manque aujourd'hui, et où se trouvait, parmi les conseillers de 1284, Dino Compagni. — On voit par tout cela que l'historien a plutôt diminué que surfait l'importance de son rôle politique.

Beaucoup d'écrivains, parmi lesquels se trouvent des hommes très-graves et très-consciencieux, des hommes qui ont consacré presque toute leur vie à l'étude de l'histoire florentine des XIIIe et XIVe siècles, ont cité Dino parmi les bannis d'avril 1302. Ainsi, le comte Troya, dans son *Veltro allegorico* (Napoli 1856), y revient à plusieurs reprises, et formellement : « Lui (Dante), Dino Compagni et les autres exilés allèrent à Arezzo » (p. 13. — V. encore *Ibid.,* p. 16, 76, 113, etc.). Il semble disposé à croire (p. 65) que Dino Compagni rentra en 1317 en se soumettant à l'humiliante cérémonie à laquelle Dante se refusa si noblement. M. Tommaseo (*Antologia di Firenze,* n° 130, octobre 1831) dit : « ..... les exilés de Florence, parmi lesquels on mentionne Dino Compagni, l'historien. » A son tour, Schlosser, qui, à côté de ses travaux historiques si universels, a toujours suivi les études dantes-

ques avec l'ardeur d'un spécialiste, Schlosser nous dit : « Dino Compagni, qui partagea l'exil de Dante... » (*Dante, Studien*, p. 138 et 139) ; et dans son Histoire universelle (*Weltgeschichte*, VII, 386) : « Parmi ceux qui furent bannis alors se trouvaient aussi les deux écrivains les plus vigoureux et les plus grands du moyen âge, les seuls parmi les modernes qui, par leur caractère aussi bien que par leur génie, méritent une place à côté des plus grands parmi les Grecs, l'historien Dino Compagni et le poète Dante. Ils ne revirent pas leur patrie; ils moururent dans l'exil, victimes de cette révolution que Dino Compagni a peinte à traits merveilleusement vigoureux et avec des couleurs terribles. » Rossetti (d'après une citation de Schlosser) le croit également exilé. M. Bähr, dans son excellent livre (*Dante's Göttliche Comœdie nach Raum und Zeit*, p. 5), dit que « l'historien Dino Compagni partagea le sort de Dante. » Enfin, Barthold (*Geschichte Heinrichs von Lützelburg*, II; *App.*, IV, 91), d'après une citation de Dönniges, a également reproduit cette erreur, qui doit sans doute sa naissance à ce que Dino disparaît pour si longtemps de la scène publique. Aucun de ces écrivains, cependant, ne donne des preuves pour l'authenticité de cet exil. Je trouve, il est vrai, dans le *Priorista Marucelli* (Manuscrit de 1563, Biblioth. Marucell., p. XXIV), à l'année 1302, Dino Compagni parmi les bannis d'avril; mais on ne peut faire aucun cas de ce document, qui cite Giovanni Villani lui-même parmi ces exilés. Un fait plus grave à l'appui de cette assertion serait celui que mentionne Fauriel (*l. c.*, II, 238). Il parle d'un ami de Dante qui aurait vécu avec le poète à Ravenne, et il le nomme Dino di Pierini. Où a-t-il puisé ce détail? Comment se fait-il que ce nom ne lui ait pas rappelé celui de Compagni?... Ce sont des questions auxquelles il m'est impossible de répondre. — Je ne crois cependant pas devoir partager l'avis de toutes ces autorités. — Dönniges (*l. c.*, 140), d'ailleurs, conteste cet exil comme nous, sans cependant nous expliquer ses raisons. Muratori, Manni, Benci, Guasti, Nannucci, n'en parlent pas dans leurs notices biographiques sur Dino Compagni. J'ai cherché en vain un seul document qui pût le prouver : les écrivains qui parlent de l'exil de Dino n'en ont point cité. — Cette absence de preuves suffirait, au besoin, pour ne pas admettre le fait en question ; mais il y a aussi des preuves positives en faveur de ma manière de voir. — Nous savons que Dino fut ambassadeur de la ville de Florence auprès de Jean XXII en 1316 (car nous n'avons aucun lieu de douter de l'authenticité du discours qui nous est conservé, et que Dino aurait prononcé à cette

occasion) : il est cité comme consul de son art en 1320 (*Consultee Pratiche,* p. 60); enfin, il mourut et fut enterré à Florence en 1323. D'ailleurs, le fait seul que l'historien, qui se nomme toujours parmi les acteurs, ne se nomme pas parmi les nombreux bannis qu'il énumère dans une page entière, semble concluant. Les passages de la *Cronaca* où il raconte certains événements qui ont eu lieu à Florence en 1304 et 1306, sont évidemment écrits par un témoin oculaire : « Il faisait beau les voir tous rangés en compagnie », dit-il des bannis qui entrèrent à Florence conduits par le jeune Baschiera; « on eût dit que l'air brûlait... », poursuit-il. Et je pourrais citer beaucoup d'autres expressions de ce genre.

Tout le monde est d'accord pour fixer la date de la mort de notre historien au 23 février 1323, d'après une note d'un codex de la *Cronaca* (de la Bibliothèque Magliabecchiana de Florence), qui ajoute qu'il fut enterré à Santa Trinità. Il n'y a pas de raison pour révoquer en doute la vérité de cette note, puisque Dino était bien du quartier Santa Trinità, et que le tombeau de la famille Compagni se trouve dans l'église de ce nom, dans la quatrième chapelle à gauche. Au-dessus de l'arc de cette chapelle se trouve l'écusson des Compagni, tel qu'il est conservé dans les *Priorista* de familles. Des descendants de Dino ont placé dans un coin de cette chapelle une table de marbre avec cette inscription :

D. O. M.
DINO COMPAGNIO
PRÆCLARO VIRO — CHRONISTÆ SUI ÆVI
HEIC TUMULATO
A. D. MCCCXXIII
POSTERI
P. P.

Cette épitaphe doit cependant remonter à plus d'un siècle, selon toutes les apparences. Burgassi (*Sepoltuario delle chiese fiorentine,* cod. C. 44, p. 323 *verso,* Bibl. Marucell.) n'en parle pas, et ne donne d'ailleurs pas de détails nouveaux sur la mort de Compagni. — Sur le fils et le petit-fils de Dino, voyez Muratori (*l. c.,* 467) et Manni (*l. c.,* p. x).

II. — Sur une lacune dans le texte de la *Cronaca*. (Page 113.)

On a fait (Dönniges, *l. c.,* 134) un reproche à Dino d'avoir passé sous silence l'origine des luttes entre les *Neri* et les *Bianchi* à Pistoie.

Je vois bien plutôt dans cette omission une preuve de son discernement. Il est historien, *il primo,* pour me servir des mots du célèbre Denina, *che diede forma di storia e concatenazione al racconto, come fecero i buoni scrittori greci e latini.* Or, il n'écrit que l'histoire de Florence : pourquoi raconterait-il les événements de Pistoie, qui n'ont qu'un intérêt dramatique, mais aucune importance historique?... Personne ne peut voir les véritables causes de la guerre civile de Florence dans les dissensions de Pistoie, qui n'ont donné que les noms à des partis déjà existants. Les causes furent bien plus profondes. Dino aurait, à la vérité, pu faire un récit très-émouvant; mais il a dédaigné de faire un hors-d'œuvre, si curieux qu'il eût pu être. Il se contente de dire : « Les deux partis *(Neri* et *Bianchi)* naquirent d'une famille qui s'appelait CANCELLIERI, et qui s'était divisée; en sorte que les uns s'appelaient du premier de ces noms, les autres du second. C'est ainsi que toute la cité était divisée; et de cette manière s'élisaient les *anciens.* » — C'est complétement suffisant pour un auteur qui n'écrit pas l'histoire spéciale de Pistoie.

Que l'on me permette d'entrer ici dans quelques détails et d'essayer d'éclaircir ces faits, assez difficiles à débrouiller, si puérile que puisse paraître à bien des personnes cette tâche aride. Il est de peu d'importance historique de savoir si tel incident d'un grand événement précéda ou suivit tel autre, et l'extrême exactitude devient de l'érudition superflue si elle ne sert à mettre de la clarté dans le récit, ou si elle n'empêche le sens historique des événements d'être altéré. Mais ces deux points importants semblent se rencontrer ici. En suivant Dino partout et toujours, et en acceptant l'hypothèse que je vais soumettre aux critiques, les faits s'enchaînent avec une clarté et une simplicité frappantes, et on cessera d'attribuer à des faits insignifiants une importance qu'ils n'ont pas. On verra qu'il y avait à ces luttes des causes plus profondes que le hasard qui fit transporter à Florence les noms des partis pistoïois, et nous défendrons Dino contre un reproche que tout le monde lui fait : celui d'avoir passé sous silence le transfert de ces noms de Pistoie à Florence.

Voici ma proposition : Page 26, après *conosceano,* il y a dans le texte une lacune qui ne semble pas avoir beaucoup frappé les éditeurs; je crois que ce n'est pas seulement une phrase, mais un feuillet entier, qui manque en cet endroit. Mes raisons, les voici : — 1° Le texte lui-même ne permet pas de croire qu'il n'y manque qu'un membre de phrase : il n'y est pas question des Cerchi depuis deux ou trois pages;

on parle de Pistoie et du siége de cette ville, des soldats florentins et de leur chef, qui « proférait des menaces et prenait de grands airs' mais ne s'appliquait à rien avec énergie; et ceux qui ne *le* connaissaient pas le craignaient .... riches et puissants et intelligents, ce pourquoi *ils* avaient bon espoir. » Puis il n'est plus question de Pistoie de tout le livre. — 2° Tous les manuscrits existants sont copiés d'un seul et même codex de la Magliabecchiana (II, VIII, 39) provenant de la célèbre collection Strozzi, et qui porte la date de 1514; il est terminé par les mots : *E ritratta questa della sua stampa.* Cette copie, la plus ancienne, est donc prise sur le manuscrit original de Dino. Une erreur du copiste a dû naturellement être répétée par tous les copistes suivants, qui n'avaient plus l'original sous les yeux. Ils ont essayé de le corriger et de lui donner un sens; mais ils n'y ont pas réussi. Un codex du XVIIe siècle (Magl., XXV, 5, 55, p. 36 et 37) change les mots du premier copiste *(lo temeano... richi e potenti)* en *gli tenevono richi,* ce qui ne s'accorde plus avec le *quelli che* NOL *conoscevano.* Un autre manuscrit (Magl., XXV, 5, 516, p. 27), très-altéré et moderné, écrit avec une légère variante : *gli teneano.* Ce dernier a corrigé jusqu'à la note finale du copiste Strozzi, qu'il donne ainsi : *E ricavata questa della sua propria.* Presque tous les éditeurs ont suivi ces corrections évidemment vicieuses des manuscrits modernes. — 3° Il n'est pas probable qu'un historien contemporain passe complétement sous silence un fait qui avait fait tant de sensation. — 4° Les partis sont toujours désignés jusqu'à cet endroit par *Donati* et *Cerchi;* à partir de cette lacune, Dino les appelle toujours, et sans aucune explication, *Neri* et *Bianchi,* noms dont il a sans doute expliqué le transfert à Florence dans le passage qui nous manque. — 5° Enfin, tous les historiens s'accordent pour mettre la translation des affaires de Pistoie à Florence en 1300; mais Dante, qui feint de faire son voyage dans l'autre monde en 1300, Dante, qui est toujours d'une si extrême exactitude dans ses indications de date, fait *prédire* à Vanni Fucci que Pistoie « s'amaigrira des *Neri,* et puis Florence renouvellera hommes et choses » (*Inferno,* XXIV, 143), ce qui placerait évidemment ce changement de parti en 1301, et s'accorderait parfaitement avec Dino. — L'Anonyme de Pistoie place également l'origine de la lutte en 1300; mais il ne parle pas de ce que les chefs Pistoïois vinrent à Florence (V. d'ailleurs Pelli, *l. c.,* 98, note 11). Contemporain de Dino comme Dante, comme Dante aussi il confirme partout Dino. — Je crois être parfaitement fondé à considérer comme un conte tout le récit de Vil-

lani, copié ou embelli et imité par tous les historiens postérieurs, puisque les contemporains n'en parlent point. Est-il probable, d'ailleurs, que la guerre civile de Florence ne doive son origine qu'au séjour fortuit de quelques Cancellieri ? Selon toute apparence, les *anziani* de Pistoie ne donnèrent la seigneurie de leur cité à Florence qu'en 1301, et c'est lors de l'expulsion des *Neri* pistoïois de leur ville natale par un Cerchi florentin, envoyé dans la ville troublée en qualité de *podestà*, que les Cerchi prirent le nom de *Bianchi*. C'est ainsi que Machiavel aussi semble entendre la chose (II, 16) : il fait bien remonter l'origine des noms à Pistoie, d'où ils viennent bien évidemment ; mais il ne parle nullement d'une visite à Florence des Cancellieri, logés les uns chez les Cerchi, les autres chez les Frescobaldi, visite qui aurait déterminé, d'après Villani, la scission entre les Cerchi et les Donati. Cette tradition a cependant été adoptée par tous les écrivains italiens, français et allemands qui, à notre connaissance, ont traité de cette époque. Machiavel lui-même ajoute encore trop d'importance aux luttes de Pistoie en les représentant comme causes de celles de Florence ; elles ne furent pas même l'étincelle qui mit le feu aux combustibles accumulés, s'il est permis de parler ainsi. L'incendie était tout déclaré quand les affaires de Pistoie y furent mêlées. Fauriel (I, 159 et 160) me semble celui de tous les auteurs modernes qui a le mieux compris la véritable portée de cette complication nouvelle.

III. — Sur les lettres de Dante aux Italiens et à Henry VII. (Pag. 183, 202, 208.)

Comme je n'écris pas sur Dante, je n'ai donné que des citations très-restreintes des importantes lettres du poète écrites lors de la descente d'Henry VII, lettres qui, si elles sont parfaitement connues du public savant, ne le sont pas assez du grand public. Rien ne nous révèle plus complétement les profondeurs les plus cachées de l'âme du poète que ces trois lettres. Le langage biblique dont il revêt son patriotisme, et le ton d'inspiré, leur donnent quelque chose de solennel qui les rend on ne peut plus saisissantes. Dante y développe, d'ailleurs, d'une façon populaire, tout le système politique qu'il a exposé d'une manière un peu mystique dans le quatrième livre du *Convito*, et, d'après le procédé scolastique, dans la *Monarchia*. Comme la *Divina Commedia* est inintelligible sans une connaissance complète de ce système politico-religieux de Dante, ces admirables lettres, avec

l'épître dédicatoire à Can Grande, devraient se trouver comme introduction dans toute édition de son chef-d'œuvre.

Je fais remarquer que j'ai traduit les passages cités de la première de ces lettres (p. 182) d'après le texte latin trouvé par Torri dans un codex du Vatican, et publié par lui en 1843. Aussi je m'attache rigoureusement au texte, bien qu'il m'en coûte; car, il faut le dire, les traductions italiennes sont incomparablement supérieures au texte latin, notamment la plus ancienne, quoi qu'en dise Fraticelli (*l. c.*, III, 462), qui l'appelle « obscure, désordonnée et corrompue. » Hasarderai-je ici une hypothèse? Je la soumets sans prétention à ceux qui sont plus autorisés que moi à résoudre de pareilles questions, notamment au savant éditeur de ces lettres, M. Ch. Witte, l'infatigable chercheur auquel nous devons tant de documents ignorés jusque-là, et bien importants pour les études dantesques. Je crois, et je suis convaincu, bien que je ne puisse pas apporter des preuves matérielles à l'appui de cette conviction, que cette traduction, assez éloignée, il est vrai, du texte latin, a été écrite par Dante lui-même, et qu'elle accompagnait la version latine que nous possédons. Il y a là une vigueur de style, une originalité d'expression, une chaleur de mouvement, que l'on n'est pas accoutumé à trouver dans une traduction, que l'on ne trouve pas même dans celle du savant éditeur des *Opere minori*, M. Fraticelli (*l. c.*, 465). La prose du *Convito* seule offre des analogies frappantes avec le langage de ces lettres. Outre cette qualité d'originalité du style, l'inexactitude de la traduction même me semblerait presque une preuve de ce que j'avance : un traducteur suivrait mot à mot le texte; là où il désespérerait de le rendre, il ferait une périphrase; il n'oserait guère créer de son autorité; dans tous les cas, il ne créerait pas aussi bien : l'auteur lui-même peut se contenter, il doit même se contenter d'exprimer les mêmes idées en deux langues à lui également familières, selon le génie même de ces langues. — On comprend d'ailleurs que Dante ait tenu à répandre en italien des pamphlets qui devaient appeler aux armes toute la nation; car c'était bien là le caractère de ces épîtres.

Enfin, nous avons une preuve certaine que la version italienne d'une de ces lettres, celle à Henry VII (la septième du recueil de M. Fraticelli, reproduite déjà par Montier, tome VIII de son édition de Villani), date de la première moitié du XIV[e] siècle : il existe un codex à la Bibliothèque Magliabecchiana, écrit d'une main antérieure à 1350, où se trouve, outre le discours de Dino dont nous avons parlé au chapitre IV

de la seconde partie de notre travail, la lettre de Dante à Henry VII. C'est ce manuscrit, sans nul doute, que Doni, au XVI[e] siècle, a vu, et dont il a tiré les principaux morceaux publiés dans ses *Prose* (le discours de Dino, la lettre à Henry VII, un morceau de Boccace, etc.; Firenze 1547); car le manuscrit est en tous points conforme au texte tant de fois publié depuis Doni (*Prose, etc., etc.*, de Biscioni; Firenze 1723) : *Pistola di Dante alleghieri di firenze, Allemperadore arrigho di Luzin... al gloriosissimo e felicissimo trunfatore, etc...* Il porte la date : *Scripto in toscana sotto la fonte d'arno a dì XVI del mese d'aprile nellanno primo del corrimto di talÿa dello splendientissimo herrigo onoratissimo.* — A la Bibliothèque Riccardiana de Florence, nous trouvons, après une copie du *Paradiso*, la même lettre, sans cette date habituelle, dans un codex qui date du XIV[e] siècle, dans sa première partie du moins (Cod. cart. in-folio 1094). Ni dans l'un, ni dans l'autre de ces vieux manuscrits, il n'est question de *Volgarizzamento*. Nous la retrouvons encore en plusieurs autres codex de la Riccardiana, et aucun ne la donne comme une traduction (V. Cod. cart. in-fol. 1579, p. 33, du commencement du XV[e] siècle; Cod. cart. in-fol. 1050, p. 114 de la même époque). La lettre aux Italiens se trouve également en italien dans deux codex (*Ibid.*, n[os] 1304, p. 228, et 2313, p. 105) : le premier de ces manuscrits est du XIV[e] siècle, le second du XV[e].

Ainsi, l'antiquité du manuscrit, le public auquel s'adressaient ces lettres, la particularité du style dantesque, si différent de toute autre prose italienne, à quelque époque qu'elle appartienne, les écarts du texte italien du texte latin me portent à considérer ces traductions anciennes comme des éditions simultanées destinées par l'auteur pour la masse des lecteurs. Ce qui prouve, d'ailleurs, le cas que l'on a toujours fait en Italie de cette traduction, connue quatre ou cinq siècles avant le texte latin trouvé par Torri, c'est qu'on l'a attribuée pendant longtemps à Marsile Ficin, qui avait traduit la *Monarchia*, et qu'on l'a reproduite bien des fois depuis Lazzeri (*Misc. ex libris. Mss. Bibl. Coll. Rom. Sor. Jesu,* Rome 1754, tome I) : De Romanis, dans son édition de la *Vita di Dante,* de Tiraboschi (Rome 1855); Witte, en 1827; Fraticelli, en 1840; Torri, en 1843. J'ai sous les yeux celle publiée dans le volume VIII de l'édition de Villani (Florence 1823, p. LVI), que j'ai souvent eu occasion de citer; cependant, l'éditeur Montier se trompe quand il la dit inédite. — M. Wegele (*l. c.*, p. 189) semble avoir ignoré la publication du texte latin par Witte : « Ce pamphlet était composé en latin; mais le texte latin est perdu, et nous ne possédons

plus qu'une traduction italienne », nous dit-il, vingt-cinq ans après la publication de M. Witte, qui, d'après ce que nous dit M. Wegele lui-même, avait mis à sa disposition sa riche bibliothèque dantesque, la plus complète de l'Europe. — M. Fauriel, qui doit avoir connu la publication du texte latin de M. Witte, semble avoir eu la même idée que nous, car il dit (*l. c.*, I, 212) : « La première chose écrite par Dante sous l'influence de ces sentiments nouveaux, ce fut une épître en *italien*... », etc. Et plus loin : « Virgile et les *auteurs latins* étaient trop pauvres, trop timides, trop retenus, pour lui fournir les termes dont il avait besoin... », etc. — Quant à la troisième des lettres que nous avons citées dans notre travail, le vieux texte italien en a été publié pour la première fois dans les *Prose di Dante e del Boccaccio*, de Doni (Firenze 1547, in-4°), où se trouve aussi le discours de Dino Compagni à Jean XXII; elle a été republiée depuis dans les *Prose, etc., etc.*, de Biscioni (Firenze 1723), et dans le volume VIII du *Villani* de Florence (1823), cité plus haut. Nous croyons également ce texte original en langue vulgaire, écrit par Dante lui-même pour le répandre en même temps que son texte latin. Ce dernier a été publié par Witte en 1827, et c'est sur une reproduction de Fraticelli (Dante, *Opere minori*, III, p. 489) que nous l'avons traduit. Dante date cette lettre du 16 avril 1311, dix-sept jours après sa terrible épître aux Florentins (*Opere minori*, III, p. 474), qu'Ozanam (*Dante et la Philosophie catholique*, p. 272) appelle « à jamais déplorable » et « une tache dans la vie du poète. » J'ai essayé de défendre Dante contre ce reproche dans le texte (p. 208), et je ne reviens pas ici sur ce point. — Ce que nous avons dit de la première de ces lettres peut se rapporter à toutes.

IV. — Sur le caractère d'Henry VII jugé par les contemporains. (P. 231.)

En parlant de la sympathie générale qu'éveilla le caractère de l'Empereur, même chez les adversaires de la cause impériale, nous avons surtout pensé à Albertus Mussatus, le lauréat de Padoue, secrétaire de cette ville révoltée, l'homme le plus savant de son temps; au comte de Savoie et à son frère le sénateur romain; au fidèle duc de Flandre; à Nicolas de Botronte, légat papal envoyé près d'Henry pour le surveiller; à Dante, qui l'a placé dans l'Empyrée même à côté des anges qui ont combattu les esprits rebelles; à Dino, enfin, et à Villani même. — Albertus Mussatus, bien que son ennemi, ne retient pas son admiration (Voy. *Historia Aug. ad fin. passim* et *Historia rerum post*

Henricum VII init. passim). Jean de Cermenate, notaire de la ville de Milan et peu ami des Germains, comme nous avons vu plus haut, dit de lui, entre autres choses (*l. c.*, p. 1239) : « Hic enim rex noster » magnanimus erat et omnium virtutum dives. » Villani (IX, 1), le plus Guelfe de tous les écrivains du *trecento*, s'écrie en parlant de lui : « Jamais le malheur ne troubla ni n'abattit ce prince; jamais la pros» périté ne l'enfla de présomption ni ne l'enivra de joie. » L'auteur anonyme des *Gesta Baldev., etc.* (ap. Baluzii *Miscellanea*, I, 112) dit également de lui : « Miles imperterritus, in armis strenuus... judex » justissimus, pauperum, pupillorum, mercatorum, peregrinorum » promptissimus defensator, raptorum, malefactorum tyrannorum » rigidissimus exterminator, semper illum gerens animum : juste » judicate, filii hominum... », et ainsi de suite pendant une page de mauvais latin rimé. — Je ne parle pas de Ferretus Vicentinus, parce qu'il est Gibelin; mais Nicolas de Botronte me semble sur ce point un témoin irrécusable. On comprend difficilement que Cesare Balbo (*l. c.*, p. 332) ait pu dire de cet évêque : « C'était un bon Allemand » de je ne sais quelle famille ni de quelle ville, ami et serviteur très» dévoué d'Henry. » On me permettra de m'étendre un peu sur ce point, parce que l'*Iter italicum* de Nicolas est, sans contredit, la source la plus importante sur l'expédition d'Henry VII. L'évêque de Botronte était d'origine *bourguignonne* et *envoyé par le Saint-Père* pour accompagner l'Empereur et pour rendre compte de ses faits et gestes à la Cour d'Avignon; les trois cardinaux que nous rencontrons devant Brescia et à Rome avaient, à ce qu'il paraît, le même emploi honorable (V. Nic. Botr., 917, 921). Nicolas était chargé de lettres et de commissions du pape (p. 891, 909); son *Iter italicum* n'est qu'un rapport fait à celui-ci, et il ne néglige jamais d'y rendre compte de sa propre conduite, tandis qu'il passe sous silence ce que le pape sait par d'autres voies. Mais la beauté du caractère d'Henry le séduisit, et, tout en restant fidèle à ses fonctions, il fut subjugué par le charme de cette belle nature, si bien qu'à la fin de son rapport (934), il dit au Pape : « Pater sancte, testimonio conscientiæ meæ alia ad præsens » nescio relatione digna, nisi quod per salutem animæ meæ vobis dico » quod non credo quod aliquis vivat hodie inter principes seculares, » qui plus Deum diligat et ecclesiam Romanam et omnem probum » virum, quam ipse (Henry) faciebat. » Mais il ne se borne pas à émettre cette opinion : il prouve par des faits le beau caractère d'Henry. Ainsi, il raconte comment, à Monte Cassiano, Henry fait pri-

sonnier un beau et riche jeune homme des Filachi : tout le monde lui conseille de statuer un exemple sur lui; l'Empereur refuse de commettre cette injustice, et renvoie le prisonnier sans rançon à Florence. A Poggibonzi, il nous montre Henry versant des larmes en apprenant que, dans la retraite, ses troupes indisciplinées ont pillé des couvents. Une autre anecdote de ce genre : l'Empereur prend un château où se sont réfugiées beaucoup des plus nobles dames de Florence avec leurs enfants, et qui s'est livré sans condition; l'Empereur dédaigne de tirer profit de cet avantage : au lieu de les retenir comme ôtages, il renvoie les prisonnières à Florence sans rançon, et sous l'escorte de chevaliers de confiance. — V. aussi la fameuse *canzone* de Cino da Pistoia sur la mort d'Henry : *L'alta virtù che si ritrasse al cielo,* et ce que dit de lui Ptolémée de Lucques (*Historia ecclesiastica,* lib. XXIV, cap. XL; ap. Muratori, *Script. rer. ital.*, XI, 1205). — On a reproché à Henry ses *exactions* en Lombardie, et notamment à Milan, où la contribution qu'il exigea fut la cause principale de la révolte; mais il faut voir comment la chose s'y passa. L'Empereur demanda au conseil municipal de la ville de déterminer la somme que l'on devait lui donner. Chacun proposa un chiffre. Guido della Torre, évidemment pour pousser au mécontentement, proposa le chiffre le plus élevé, 100,000 florins (V. Nic. Botronte, 894, et Muratori, *Ann. d'Ital.*, VIII, 45). On en vint à une rixe dans la séance même du conseil. Finalement, l'Empereur reçut 50,000 florins (*Ibid.*, 895). D'ailleurs, c'était là une ancienne coutume dont la légitimité n'avait jamais été contestée, et le seul mode par lequel les villes italiennes s'acquittaient de leurs tributs à l'Empire, que d'offrir des dons volontaires (une espèce d'*aurum coronarium*) à l'Empereur, lors de sa descente en Italie pour y chercher la couronne impériale. Tout le monde alors trouvait cela fort naturel, et la somme la plus forte de celles qui avaient été proposées, celle de 100,000 florins, était encore minime pour une ville aussi riche que Milan. Jean de Cermenate (*l. c.,* p. 1239), notaire de la République, trouve la somme très-modique.

On voit par tous ces témoignages que Fauriel, dont le sens historique est d'ailleurs loin d'être à la hauteur de son goût et de son érudition littéraires, a bien tort de prononcer sur Henry VII une condamnation aussi sévère que celle qu'il a exprimée dans sa *Vie de Dante* (I, 222-223).

V. — De la formation de l'italien. (P. 245.)

En parlant des premiers monuments de la langue italienne avant Matteo Spinelli, nous avons renvoyé le lecteur au remarquable travail de Fauriel sur ce sujet. Les leçons XII à XVI, dans le second volume de son livre sur Dante, sont certainement ce que l'on a écrit de plus complet et de plus convaincant sur cette intéressante matière. Sa discussion si lucide de la thèse de Raynouard (leçon XI) ne laisse plus de doute sur l'inadmissibilité de ce système, plus ingénieux que solide, et déjà si fortement ébranlé par Diez (*Die Poesie der Troubadours*, Zurich 1826); et nous croyons que Fauriel a épuisé ce sujet en formulant ainsi sa pensée : « L'italien peut et doit être considéré comme le » dernier degré, comme le dernier terme d'une transformation lente, » graduelle et nécessaire du latin » (t. II, p. 448). M. Villemain avait déjà exposé (*Tableau de la Littérature du moyen âge*, leçons II et III) des idées analogues. Parmi les Italiens, M. Trucchi (*l. c.*, XIX, LVIII) semble avoir adopté également l'opinion de Fauriel. — On sait que la théorie la plus accréditée jusqu'au commencement de ce siècle sur cette matière identifiait l'italien moderne avec l'ancien *sermo rusticus* des Latins. Cette théorie, qui n'est autre que celle de Leonardo Bruni (*Lettere*, lib. VI, epist. X), a été aussi celle de Gravina (*Della Ragion poetica*, lib. II, cap. V), mais non celle de Bembo, comme le semblent croire M. Villemain et M. Ruth (*l. c.*). Elle a été défendue encore au siècle dernier par Quadrio (*Storia e Ragione d'ogni Poesia*, t. I, lib. I, p. 41); de notre temps même, deux écrivains de mérite, M. Toselli (*Origine della Lingua italiana*, Bologna 1831), et M. Diefenbach (*Ueber die jetzigen romanischen Schriftsprachen*, Leipzig 1831), ont mis leur talent et leur érudition au service de ce paradoxe singulier. Au XVIIIe siècle, la plupart des critiques italiens soutenaient une thèse toute différente de celle-ci et se rapprochant davantage, bien que de loin encore, de celle de Fauriel, en prétendant que l'italien était né du mélange du latin corrompu et de mots étrangers. Apostolo Zeno, dans ses *Annotazioni alla Biblioteca dell' Eloquenza italiana di Giusto Fontanini* (t. I, p. 32); Fontanini lui-même, dans cet ouvrage; Muratori (*Antiqu. ital.*, diss. XXXII); Algarotti (*Pensieri diversi. Opere*, t. VII, p. 16); Perticari (*Difesa di Dante*, cap. VIII e seg.), — ont été les principaux défenseurs de cette opinion, que soutenait déjà, deux siècles avant eux, Giambullari (*Origine della Lingua fiorentina*).

Un savant allemand, qui nous semble développer dans cette discussion plus d'érudition que de sagacité, et pour lequel les recherches linguistiques des derniers vingt ans ne semblent pas exister, M. Ruth (*l. c.,* vol. 1, p. 148-278), a voulu concilier les deux opinions contraires en admettant comme fond de la langue italienne la *lingua romana rustica,* qui aurait été altérée par les mots, les formes grammaticales et les tournures de phrases des Barbares du Nord. M. Fauriel seul, parmi tant d'auteurs, semble être à la hauteur de la linguistique de nos jours en appliquant ses principes généraux, tels que les a surtout établis M. Schleicher (*Les Langues de l'Europe,* trad. Ewerbeck, 1852), talien, et en soutenant que cette langue moderne n'est que le résultat nécessaire, fatal, de la tendance qu'a toute langue à devenir analytique de synthétique qu'elle a été; sa belle comparaison de l'hindoustani et du grec moderne avec l'italien sera, nous n'en doutons pas, le dernier mot sur cette importante question, et des textes nouveaux ne pourront que confirmer la thèse qu'il a soutenue. Peut-être aussi ont-ils obscurci momentanément le résultat de ces raisonnements; mais ils ne le détruiront pas. — Il faut reconnaître à M. Cantù, avec lequel nous nous rencontrons rarement, le mérite d'avoir le premier, parmi les Italiens, adopté franchement la manière de voir vraiment élevée de Fauriel. Il est surprenant seulement qu'il n'ait pas cité le savant français entre tant d'autres auteurs qui n'ont rien établi de nouveau sur cette question. M. Cantù (*Histoire des Italiens,* trad. franç., Paris 1859, 1 vol., p. 481-484) résume en effet admirablement la dissertation de Fauriel, en soutenant que « la langue latine s'est trans- » formée *d'elle-même* dans les idiomes néo-latins, en vertu des lois » *générales* et non de circonstances particulières. » — Voy. aussi, sur la formation de l'italien, l'*Ercolano,* de Varchi, et Rosasco *(Dialoghi della Lingua toscana).* — Inghirami (*l. c.,* V, 388) cite (d'après les *Memorie storiche di più uomini illustri pisani,* II, 56) un fait curieux : la tentative du poète Lucio Drusi de créer du latin et du vulgaire une troisième langue; mais ce fait me semble n'avoir d'autre base qu'un sonnet du petit-fils de Lucio, Agatane de' Drusi, où il dit :

> ... 'l grand' avolo che fu 'l primiero
> Che 'l parlar sicilian giunse col nostro.

D'après Fauriel (*l. c.,* p. 448), la latinité des inscriptions des catacombes et celle des actes du moyen âge forment les degrés intermédiaires de la transformation du latin en italien. Ce sont ces degrés

intermédiaires que nous laissons de côté, comme complétement en dehors de notre sujet; car, nous l'avons dit, nous n'écrivons point une histoire de la langue italienne, mais bien de la prose italienne, qui ne commence qu'avec la formation définitive de la langue. M. Cantù (*l. c.*, p. 484-507 et 530-534) cite de nombreux textes on ne peut plus curieux pour l'étude de la transformation du latin en italien, et qui confirment pleinement les opinions de Fauriel. Quelques-uns de ces documents, en effet, sont déjà de l'italien complétement formé, tels que la lettre d'Accatapane à Bagnolo, dans l'intérêt de Conrad IV (1253); le texte de la paix entre Pise et le roi de Tunis (1265); le testament authentique de Béatrix Marcovaldo (1278), — mais surtout la traduction (faite en 1275 par un notaire de Pistoie) des *Trattati morali* d'Albertani de Brescia. Ce livre, publié en entier par Sebast. Ciampi en 1832 (V. plus haut, p. 243, note 4), est beaucoup plus important, au point de vue littéraire, que les *Diurnali* de Spinello; si nous n'en avons parlé qu'incidemment, c'est parce que c'est une traduction et non une œuvre originale.

VI. — Sur l'authenticité de la *Cronaca*. (P. 316.)

Nous avons insisté, dans notre travail, sur l'époque à laquelle Dino Compagni a composé son histoire, parce que récemment on a même révoqué en doute l'authenticité de toute la *Cronaca*, qu'on a essayé de donner pour un pastiche fait au XVe siècle (*Il Piovano Arlotto*, Firenze; n° de février 1858, p. 83 et suiv.).

Les raisons qu'allègue l'auteur de cet article en faveur de ce paradoxe nous semblent tout au moins insuffisantes. Elles se fondent: 1° sur ce qu' « un écrit d'un style historique si fort et si robuste » ait pu rester si longtemps inconnu; 2° sur la différence qui existe entre le discours et les vers de « pauvre rimailleur » attribués à Dino d'un côté, et son histoire, « si forte, si nerveuse et si attrayante, » de l'autre; 3° sur l'ordre et la division de la chronique, différente de celles des autres chroniqueurs; 4° sur la répétition fréquente de la phrase: *Io Dino Compagni feci, etc.*; 5° sur la rareté des copies; 6° sur le silence des Villani et des *Priorista* sur la qualité d'historien de Dino; 7° et surtout sur les mots et locutions postérieurs au XIVe siècle.

Nous trouvons fort singulier, pour commencer, qu'un critique demande aux éditeurs « de prouver par des arguments certains que la *Cronaca* est vraiment de Dino Compagni. » Il me semble que ce

n'est pas généralement l'habitude, quand personne n'a encore douté le moins du monde depuis des siècles de l'authenticité d'une œuvre, de commencer une édition par la preuve de cette authenticité. Mais passons sur cette singulière prétention, et réfutons les divers arguments — s'ils méritent ce nom — de l'auteur de l'article sur Dino:

1° La *Cronaca* de Dino n'est pas la seule qui ait attendu jusqu'au XVIIIe siècle pour être publiée : le récit de la guerre de Semifonte, par exemple, de Pace da Certaldo, chef-d'œuvre historique, n'a vu le jour que trente ans après l'ouvrage de Compagni, et on comprend parfaitement qu'une œuvre d'un caractère si spécial n'ait pas été répandue comme l'encyclopédie historique des Villani. Nous pouvons demander avec Trucchi (*Poesie italiane,* I, p. x, § IX), défendant l'existence du poète Lucio Drusi : « Comment se fait-il que ni les érudits du XVIe siècle, ni aucun savant moderne, n'aient jamais fait mention de l'excellent poète Rustico di Filippo?... Comment se fait-il qu'après tant de siècles de recherches, d'études et de diffusion de connaissances de toute espèce, le précieux poëme *in nona rima* des temps normands soit encore inédit et inconnu?... Comment se fait-il que cent auteurs d'excellentes poésies inédites se trouvent dans ce recueil, auteurs dont les noms sont restés jusqu'à présent complétement inconnus?... » — 2° Quant à la prose du discours à Jean XXII, la Crusca l'a toujours considérée comme classique, et la différence de style entre une composition historique et un morceau oratoire et de cérémonie se comprend parfaitement. D'ailleurs, cette différence n'est pas aussi grande qu'on veut bien le dire, pour peu qu'on compare cette allocution avec les discours intercalés dans la *Cronaca.* Quant aux vers, on aurait le droit de demander à l'auteur de l'article précité s'il ne serait pas plus naturel d'en contester l'authenticité que de révoquer en doute celle de la chronique, si tant était que l'auteur de l'une ne pût absolument pas être l'auteur des autres. Mais il nous semble fort possible qu'un grand historien fasse des vers médiocres, et jamais personne ne s'est cru en droit de contester à Cicéron son discours *Pro Milone* parce qu'il a eu le malheur de faire les vers que l'on sait sur son consulat. A l'époque de Dino, d'ailleurs, tout le monde faisait des vers, bons ou mauvais; cela appartenait, pour ainsi dire, à la bonne éducation, comme on exige aujourd'hui d'une jeune personne qu'elle sache toucher du piano; et les rimes de Dino, qui ne sont d'ailleurs pas si plates qu'on veut bien le dire, ne paraissent avoir été conservées qu'à cause du nom de l'auteur, comme on conserve des vers de Fré-

déric le Grand, par exemple, ou de Mirabeau. — 3° Si Dino suit un plan mieux ordonné que les chroniqueurs de son temps, c'est qu'il poursuivait un but tout à fait différent du leur, comme nous le prouvons dans le texte, et on n'est pas fondé à contester l'authenticité de toute œuvre qui forme une innovation dans un genre. — 4° Dino répète plusieurs fois la phrase : *Io Dino Compagni feci, etc.* Mais Ricordano et Giacchetto Malaspini s'interdisent-ils ces formules personnelles, et Villani et Donato Velluti ne font-ils pas de même en cent endroits? Faudrait-il leur disputer la propriété de leurs chroniques, parce qu'ils se sont rendus coupables de cette faute? — 5° Les copies sont rares, cela est vrai; il en existe cependant une du XVIe siècle (l'auteur de l'article dit du XVe, mais c'est là une méprise) à la Bibliothèque Magliabecchiana de Florence (Cod. II, VIII, 39), provenant de la famille Strozzi, et datée de 1514. Le manuscrit original est perdu. Mais que prouve cette absence de manuscrit?... N'est-il pas fort possible que la *Cronaca* de Dino ait été une de ces *ricordanze* dont nous avons parlé dans notre partie littéraire (chap. I *ad finem*), destinées à être conservées dans la famille de l'auteur?... Cela est d'autant plus probable que le manuscrit de la Magliabecchiana *a été copié* sur une copie appartenant à la famille Compagni, et que l'on qualifiait d'*autographe*. Dès lors, ne serait-il pas naturel qu'il n'y ait pas de copies antérieures au XVIe siècle?... — 6° Villani ne parle point de la chronique de Dino... Mais parle-t-il davantage de celle de Malaspini, qu'il a copiée en entier?... Ce n'était pas l'habitude, au moyen âge, de nommer ses sources; Machiavel lui-même ne nomme pas Villani. Les registres de l'État, en parlant de Dino, ne le nomment pas *l'historien*. Mais, que la *Cronaca* ait été publiée ou qu'elle soit restée comme *ricordanza* dans la famille Compagni, était-ce l'habitude d'indiquer dans les *Priorista* les qualités des magistrats?... On ne nomme jamais Dino; mais je ne vois pas que l'on nomme souvent Malaspini, Velluti et autres chroniqueurs avant le XVIe siècle, et Federigo Ubaldini, dans sa préface aux *Documenti d'Amore* de Francesco Barberini, au XVII siècle (Mascardi, Rome 1646), nomme bien Dino *huomo non punto volgare nelle rime e nella cronica fiorentina.*

Comme j'ai touché directement ou indirectement à presque toutes ces questions dans le cours de ce travail, je me contenterai ici de cette argumentation négative, bien que l'argumentation affirmative serait bien plus facile. — Mais il est un dernier point sur lequel je n'ai guère pu insister, et que j'essaierai d'éclaircir ici en peu de mots : je veux

parler des termes ou locutions postérieurs au XIVe siècle que l'on veut avoir trouvés dans la *Cronaca*.

Quand on sait tout ce que les grammairiens ont dit sur l'emploi de *lui* pour *egli*, et combien les éditeurs ont à cet égard fait violence à leurs textes, dans leur amour pour la régularité; quand on connaît tous les exemples d'auteurs du XIVe siècle cités par Cinonio, Bartoli et autres; quand, enfin, la Crusca elle-même, dans sa troisième édition (1691), dit en toutes lettres : « *Lui* in vece di *egli*, nel caso retto, » pur fu detto da alcuni, e da Dante nel *Convivio* », — on a le droit de s'étonner de voir qu'on veuille donner l'emploi d'un pareil idiotisme comme une preuve que cette chronique n'a pas été écrite dans le XIVe siècle. Si Dino, au lieu d'être resté inédit jusqu'au XVIIIe siècle, avait trouvé des éditeurs au XVIe, il est infiniment probable que tous les *lui* (*quel continuo* LUI *per* EGLI), qui pourtant ne dépassent pas le nombre de quatre ou cinq, auraient fait place au classique *egli*, et que l'auteur de l'article n'aurait pu recourir, pour soutenir sa thèse, à un si maigre argument. — Quant à l'expression d'*armata* dans le sens du français *armée*, elle n'a jamais été, à proprement parler, et quoi qu'en dise Monti dans sa *Proposta*, une expression toscane, et, comme telle, elle n'appartient pas plus au XVe qu'au XIVe siècle. Si l'auteur de l'article croit qu'elle n'a commencé à être employée qu'au XVe siècle, c'est parce que l'exemple le plus ancien qu'en citent les lexicographes, d'après Monti, est emprunté au *Morgante* (chap. XXII, 125), c'est-à-dire à un ouvrage du XVe siècle; mais si on dépouillait soigneusement les auteurs du XIVe siècle, je m'assure, au contraire, qu'ils en fourniraient plus d'exemples que ceux du XVe, par la raison toute simple qu'*armata*, dans le sens de *oste* ou *esercito*, est un provençalisme ou un gallicisme, et que plus on se rapproche des origines de la langue italienne, plus les provençalismes et les gallicismes y abondent. Si des auteurs non-seulement toscans, mais florentins; si Pulci, au XVe siècle, et Casa, au XVIe, — ne se sont pas fait scrupule d'employer *armata* dans un sens que la Crusca ne reconnaissait encore en aucune façon à la fin du XVIIe, il ne doit pas sembler étrange qu'un de leurs compatriotes se le soit permis au commencement du XIVe, c'est-à-dire à une époque où l'analogie des deux langues était plus intime, et où on ne savait pas encore ce que c'était que le *purisme*. D'ailleurs, dans sa quatrième édition (1728-1738), la Crusca se relâche un peu de sa rigueur en définissant *armata* : « Moltitudine di gente adunata per » combattere, e si dice per lo più di moltitudine di navigli da guerra. »

Mais, après cela, les six exemples qu'elle cite sont tous pris dans le sens de *flotte;* elle n'en donne aucun dans le sens d'*armée,* au grand scandale de Monti (Voy. la *Proposta,* au mot *armata*). — L'auteur de l'article du *Piovano Arlotto* ne cite que ces deux mots, tout en disant qu'on en trouve nombre d'autres. Nous ne savons de quels mots ni de quelles tournures il entend parler; mais il nous semble que le style de Dino ne porte, en général, que trop les traces de son époque.

Mais combien n'y aurait-il pas de circonstances à énumérer pour prouver que la *Cronaca* a été écrite au commencement du XIVe siècle! Nous avons donné notre hypothèse, d'après laquelle nous en plaçons la composition en les années de 1310 à 1312. — Le savant auteur du *Veltro* semble penser comme nous sur la date de la composition de la *Cronaca;* car nous lisons chez lui (p. 77) : « ..... i biasimi di Dino » scritti nell'anno 1312... » — Nous n'avons pas épuisé, d'ailleurs, tous les arguments qu'on peut tirer de la *Cronaca* même pour prouver qu'elle a dû être écrite lors de la marche d'Henry VII sur Florence. Nous aurions, entre autres choses, pu rapprocher de la péroraison, où il annonce aux Florentins que l'Empereur va les faire prendre par terre et par mer, les derniers mots de son introduction, adressés également à ses concitoyens : « Qu'ils s'attendent à la justice de Dieu, » qui par de nombreux signes leur annonce le malheur qu'ils ont » mérité, parce qu'ils sont coupables, eux qui étaient libres de n'être » pas réduits par la force *(soggiogati)* » — (p. 3).

Mais, demanderons-nous à notre tour, qu'est-ce qui peut avoir déterminé un écrivain du XVe siècle à faire un pareil pastiche? Qu'est-ce qui pouvait le décider à le prêter à Dino?... Le hasard qui lui a fait trouver ce nom dans un *Priorista?...* ou les vers si « détestables » qu'il pouvait avoir lus de lui?... — Et comment savait-il certains détails qui ne sont contenus dans aucun autre auteur contemporain?... Les a-t-il inventés?... Dans quel but?... Pour faire une espèce de roman?... — Est-il probable qu'il se serait arrêté juste avant l'arrivée d'Henry VII devant Florence?... — Le récit de la bataille de Campaldino, celui des allées et des venues, des pourparlers et des agitations, la veille de l'entrée de Charles de Valois, celui surtout de l'expédition de la Lastra, peuvent-ils avoir été écrits par quelqu'un qui n'en eût pas été témoin oculaire? — Ces innombrables noms propres qui ne sont pas conservés dans d'autres écrivains, l'imitateur les aurait-il également inventés?... S'il avait voulu intéresser, n'aurait-il pas parlé longuement de Dante, par exemple?... N'aurait-il pas dit,

en parlant de ser Petracco, qu'il fut père de Pétrarque?... — Je ne finirais pas si je voulais énumérer toutes les raisons qui militeraient contre la thèse du *Piovano Arlotto.*

VII. — Sur les rapports entre Dante et Dino Compagni. (P. 358.)

En nous permettant d'appeler Dino Compagni « l'ami de Dante », nous n'avons fait que reproduire les paroles de tous les historiens de nos jours qui ont eu occasion de mentionner notre historien. Presque tous parlent de cette amitié avec tant d'assurance, qu'il faut bien croire à des preuves positives, à nous inconnues, qui les ont décidés à avancer ce fait. — Voy. *Raccolta di Rime antiche toscane,* t. III, p. 365 (Gius. Assenzio, Palermo 1817); Trucchi (*Poesie italiane,* I, 262 : « ... fu grande amico di Dante... »); Giulio Negri (*Istoria degli Scrittori fiorentini,* Ferrara 1722, p. 146); Crescimbeni (*Commentarj intorno alla Istoria della volgar Poesia,* vol. II, Part. II, lib. III, p. 116), — et surtout les académiciens de la Crusca, au moins dans les premières éditions de leur Dictionnaire. —Nous ne citons pas les auteurs contemporains, qui presque tous ont reproduit ce fait.

Toutefois, certains écrivains, même très-estimés, se sont à cet égard rendus coupables de graves négligences, et il est plus que surprenant de lire dans un livre aussi sérieux que celui de Ginguené la phrase suivante (I, 482) : « La femme de Dante remit les sept pre- » miers chants (de la *Divine Comédie*) à un assez bon poète et histo- » rien de ce temps, nommé Dino Compagni, *intime ami de son mari...* » ! —Ce fait est pris évidemment dans la *Vita di Dante* de Boccace (p. 102 de l'édition de Milan, 1823) : eh bien! que dit Boccace?... « Alcuno... » trovò li detti sette canti... » Ce n'est donc pas la femme de Dante qui les trouva. — Cet *alcuno* les porte à Dino di messer Lambertuccio Frescobaldi, *in que' tempi famosissimo dicitore in rima.* Il n'est donc là question ni de Dino Compagni, ni de son amitié pour Dante. — Manetti (*Vitæ trium Poetarum, etc.,* édit. Méhus, Florence 1747, p. 46) raconte la même histoire sans donner des noms; Leonardo Bruno et Filelfo n'en parlent pas. — Où donc Ginguené peut-il avoir trouvé ce fait, si ce n'est dans son imagination ou dans sa mémoire infidèle?

L'espèce de parenté morale qui existe entre l'homme de génie et notre historien est plus incontestable que leur amitié. C'est surtout en comparant l'exorde du second livre, les apostrophes que renferme ce même livre, la péroraison du troisième, avec les lettres de Dante

dont nous avons parlé plus haut, qu'on est frappé de cette parenté. Aussi, presque tous ceux qui ont étudié les deux auteurs ont-ils fait cette même remarque.

M. Schlosser (*Neuere Geschichte*, I, 441), les opposant à Villani et Pétrarque, voit cette ressemblance en ce que « ces deux hommes sont » l'expression d'une époque énergique, religieuse, civilisée et trou- » blée. Ils représentent le génie d'une nationalité vraie et indépen- » dante; ils ne sont recherchés ni l'un ni l'autre. Tout chez eux coule » de source. » — M. Dönniges (*l. c.*, p. 132) : « Tous deux ont une » ressemblance extraordinaire dans toute leur manière d'être, dans » la profondeur de leurs convictions, dans leur passion pour la vérité, » dans la pénétration du jugement et dans la solennité du langage. »

M. E. Benoist (*Revue de l'Instruction publique*, 2 août 1860) dit, en parlant de Dino Compagni, qu' « il passe dans sa chronique un souffle » où l'on reconnaît sans peine le contemporain et l'ami du Dante. » L'âme du poète, brûlée par une ardeur plus grande, l'a entraîné » sans retour dans un parti qui d'abord n'était pas le sien, et la poésie » prête à ses haines nouvelles un langage de feu. Dino Compagni, » animé des mêmes sentiments, garde plus de mesure dans sa con- » duite et montre aussi moins d'emportement dans son style. Mais le » rapport est frappant entre les idées, les émotions, les traits géné- » raux même de la composition. Le Dante damne aux enfers ses » ennemis, Dino les fait périr misérablement sur la terre, et ce n'est » pas une ressemblance indifférente que ce double appel à la justice » de Dieu pour satisfaire des vengeances politiques et des haines per- » sonnelles. »

Les écrivains italiens qui ont parlé de cette époque associent presque toujours les deux noms. Antonio Benci, dans sa préface à l'édition de Dino Compagni (Livourne 1830), a développé ce parallèle de la manière suivante : « Dino et Dante étaient de ceux pour lesquels il n'y » a pas de siècle d'ignorance. Leurs actes montrent comment ils cher- » chèrent de fonder le bonheur et la puissance publics sur la vertu » et sur un lien social fortement noué. S'ils ne réussirent pas, ils le » tentèrent; et ils ont fait un bien, du moins : c'est à leur époque que » furent améliorées les institutions de la ville pour le mieux de tous. » Dante fut prieur en 1299... et favorisait les bourgeois, tout en pou- » vant se vanter de descendre d'une famille illustre. Dino, qui avait » également l'avantage d'être issu d'une noble famille... agit en faveur » des bourgeois en 1282. Dante fut ambassadeur à Rome, Dino le fut

» en France. Dante mourut à Ravenne, au mois de septembre 1321; » Dino mourut à Florence, le 26 février 1323, et fut enterré à Santa » Trinità. Dino et Dante étaient donc du même âge; leur sort fut le » même, et même comme écrivains ils se ressemblent. Dante, divin » poète, écrivit quelques ouvrages en prose; Dino, grand historien, » écrivit quelques poésies. Dante fait dans son poëme des portraits » tels de ses personnages, qu'ils semblent vivre; Dino fait de même » des personnes de son histoire. Ils ont tous deux le même amour de » la droiture, la même colère contre le crime, égale justice, égale » énergie, égale haine contre quiconque excitait les Italiens à la dis- » corde. Dino finit son histoire par une grande exhortation, racon- » tant une à une la fin infortunée des destructeurs de la République; » Dante les peint tourmentés dans l'Enfer. Et comme ces deux écri- » vains restent cependant admirables et distincts selon leur genre!... » mais ils ont de commun l'antériorité. Avant eux, la poésie et l'his- » toire étaient moins que médiocres dans l'italien vulgaire. » — J'avoue que je ne trouve pas, comme M. Tortoli, ces paroles bien *assennate e robuste*. Il me semble, au contraire, que ce parallèle est on ne peut plus superficiel, et je préfère de beaucoup celui de M. Emiliani-Giudici (*Storia della Letteratura italiana,* I, p. 115), par lequel je finirai ces citations, qui pourraient fatiguer le lecteur : « Il n'y a pas d'auteur... » dont les peintures concordent autant avec celles de Dante. Dans les » deux, c'est le même zèle, le même feu, le même généreux battement » de cœur pour le bien de la patrie, le même noble mépris pour les » dissensions; et encore que la nécessité des temps les forçât à s'en- » rôler dans un parti, tous les deux respirent la même horreur pour » les criminels de toutes factions. »

VIII. — Renseignements bibliographiques sur la *Cronaca* de Dino Compagni.

Voici les éditions de l'œuvre principale de Dino Compagni que j'ai eues sous les yeux :

1° *Cronaca fiorentina* di messer Dino Compagni (ap. Muratori, *Script. rer. ital.,* t. IX, p. 465, 1726, in-fol.). — Muratori fut le premier qui tira de l'obscurité, où elle était restée jusque-là, la *Cronaca* de Dino, pour la publier dans sa grande collection, en s'étonnant beaucoup, et avec raison, que tant « d'érudits florentins lui eussent laissé cette récolte. » Il ne nie pas, d'ailleurs, qu'Apostolo Zeno lui en avait donné la première idée et communiqué un manuscrit collationné par Manni.

Nous voyons, en effet, par la correspondance d'Apostolo Zeno (*Lettere di Apost. Zeno,* Venezia 1785), que le savant Vénitien préparait depuis longtemps une édition de la *Chronique* : dès 1704 (*l. c.*, t. I, 279, l. 110), il se plaint à Manni de la difficulté qu'il rencontre à se procurer un manuscrit. A la date du 10 juillet 1716 (*l. c.*, t. II, 339, l. 376), il écrit à un ami de Sienne : « Au mois de septembre prochain, je pense » publier la *Chronique* de Dino... J'y joindrai un discours de cet auteur » et les poésies que l'abbé Salvino Salvini a tirées des manuscrits du » Vatican et de Florence... » — Je n'ai point trouvé ces poésies dans les volumineux manuscrits de ce savant, conservés à la Bibliothèque Marucelliana de Florence, bien qu'il y soit souvent question de ce projet de Zeno, qui prie instamment son ami de lui communiquer tout ce qu'il trouvera relativement à Dino ; il veut faire précéder son édition d'une biographie de l'auteur, et y joindre des registres et des index, etc. Pendant toute cette année de 1716, sa correspondance ne parle que de cette édition, qui ne vit malheureusement jamais le jour (Voy. t. II, 349, l. 377; p. 343, l. 379; p. 350, l. 384; p. 354, l. 387; p. 374, l. 399). Malgré tout ce soin, Apostolo Zeno devait avoir fort mal lu la *Cronaca,* car il doute de l'identité de l'historien avec le « Dino di Compagno gonfalonier du 15 juin au 15 août 1293, » cité dans le catalogue des gonfaloniers ajouté à l'histoire de Nardi (édition de Lyon).

2° *Istoria fiorentina* di Dino Compagni (Dom. Mar. Manni, Firenze 1728, in-4°). — Cette excellente édition, précédée d'une notice sur la vie et les œuvres de Dino, et d'un index des familles nommées dans la *Chronique,* a été faite d'après le texte de Muratori, collationnée sur un codex (1436, in-fol.) de la Strozziana, appartenant aujourd'hui à la Magliabecchiana, qui est le plus ancien exemplaire de la *Chronique.* C'est d'elle que le sénateur Carlo Strozzi prit une copie pour la présenter au pape Urbain VIII, qui la donna à Federigo Ubaldini, celui-ci préparant alors son édition de Francesco Barberini. — Manni consulta en outre sept autres copies, dont l'une écrite de la main même de Braccio Compagni, « un des gentilshommes les plus cultivés de son temps, descendant de Guido, frère de l'historien Dino, » et cette copie, tirée d'un manuscrit fort vieux, existait encore en 1805 dans la maison Compagni (*Bibliografia della Toscana,* da Domenico Moreni ; Firenze 1805, t. I, p. 283). On ne saurait donc douter que les passages défavorables à l'Église manquant chez Manni (p. 54, 67, 76) ont été supprimés avec intention par l'éditeur. — Cinelli Calvoli (*Biblioteca volante,*

Venezia 1747, t. II, p. 175) promit également une édition de Dino qu'il n'a jamais donnée.

3° *Istoria fiorentina* di Dino Compagni (Nicc. Capurro, Pisa 1818, in-8°).

4° *Idem* (Milano 1829).

5° *Cronaca fiorentina* di messer Dino Compagni (Masi, Livorno 1830, avec un *Proemio,* des notes et des registres d'Antonio Benci; in-12). Nous avons eu occasion de parler de la Préface de Benci : ses notes sont insuffiantes, ses corrections du texte arbitraires et inutiles.

6° *Raccolta degli illustri Storici italiani* (Carrer, Venezia 1840, vol. I).

7° *Cronica, etc.; Poligr. ital.* (Firenze 1747, ed. Atto Vannucci, in-12).

8° *Idem* (Ran. Guasti, Prato 1846, in-18), avec le discours et quelques poésies. Le savant éditeur des Lettres du Tasse a ajouté des notes assez nombreuses à celles de Benci, qu'il a reproduites.

9° *Cronaca.....* (Pedone, Napoli 1852, in-18.) — Édition d'école.

10° *Idem* (Fiaccadori, Parma 1826, 1842, 1856, in-12).

11° *Idem* (Barbera e Bianchi, Firenze 1858, in-32). L'éditeur, M. Tortoli, assure être revenu aux manuscrits; mais au lieu de consulter le codex II, VIII, 39, de la bibliothèque Magliabecchiana, il a collationné le texte sur le manuscrit évidemment altéré XXV, 5, 516; ce qui explique les expressions modernes qui se trouvent dans cette édition.

12° *Cronaca.....* (Fraticelli, Firenze 1858, in-18).

Presque toutes ces éditions sont de simples réimpressions de celles de Manni ou de Benci, et celui-ci n'a pas toujours respecté le texte de l'auteur. Le besoin d'une édition vraiment critique se fait encore sentir, et on est heureux de pouvoir annoncer que M. Gigli prépare avec soin cette édition, qui (le nom de l'éditeur en est garant) sera définitive; il éclaircira complétement le texte, et l'accompagnera de nombreuses notes historiques et philologiques.

La *Cronaca* a été traduite en allemand par M. Dönniges (*Quellen für die Gesch. Heinrichs VII,* Berlin, 1841). Cette traduction rend très-bien le caractère général de l'original, mais elle contient de nombreuses erreurs et même des contre-sens.

DICERIA
DI DINO COMPAGNI DI FIRENZE
AMBASCIADORE DEL COMUNE

A PAPA GIOVANNI XXII
QUANDO FU FATTO PAPA

A RALLEGRARSI DELLA SUA CREAZIONE CON L'ALTRE AMBASCERIE (1).

Non sanza maravigliosa prudenza il sommo governatore dell' universo con abondanza di celestiale gratia elesse voi di tutto il mondo

(1) Ce discours fut publié pour la première fois par Anton-Francesco Doni (*Prose antiche di Dante, del Boccaccio, del Petrarca e d'altri*; Firenze 1547). Une seconde édition fut donnée par Luigi Rigoli (*Volgarizzamento dell'esposizione del Pater nostro fatto* da Zucchero Bencivenni. *Prefazione,* VII. Piazzini. Firenze 1828), d'après le codex de la Magliabecchiana (*Pal.* I, cod. 71, cart. 57). Les éditeurs du *Dizionario della Crusca* s'étaient déjà servis de ce codex, parce que l'édition de Doni était incorrecte; il appartenait alors encore à la famille Compagni. — M. Dœnniges (*Kritik der Quellen zu einer Geschichte Heinrichs VII,* p. 141, Berlin 1841) a donné une troisième édition fort exacte de ce texte, d'après le codex 38 de la Magliabecchiana, qu'il donne comme appartenant à la première moitié du XIVe siècle. Elle ne diffère que très-peu de celle de Rigoli. — Le discours a été réimprimé enfin une quatrième fois, d'après Rigoli, et avec les variantes de Doni, dans l'édition de la *Cronaca* de Ran. Guasti (Prato 1846). — Nous avons consulté un codex de la Bibliothèque Laurentienne (V. 65, XVIII, et 198, II), qui serait du XIVe siècle, d'après le catalogue, mais qui nous semble plus récent; il a l'inscription : *Dini Compagni florentini Oratio gratulatoria.* Mais il existe un autre manuscrit dans la Bibliothèque Riccardiana, qui est évidemment du XIVe siècle (Cod., cart. in-fol. 1094), et qui n'a aucune indication de date, d'auteur ou de circonstance. L'âge de ce codex prouve d'une façon péremptoire ce que l'on pouvait déjà inférer de la *modernisation* des mots par Doni, que ce discours n'a point été composé par ce dernier, comme on l'a prétendu; tout au plus, cet amateur de mystifications littéraires aurait-il pu l'attribuer à Dino Compagni : ce qui prouverait que celui-ci était parfaitement connu au XVIe siècle, ce dont on a douté (V. plus haut la note sur l'authenticité de la *Cronaca*). Nous donnons le texte d'après ce codex de la Riccardiana, non qu'il soit meilleur que les autres, mais parce qu'il est le plus ancien, et partant le plus authentique. Nous n'indiquerons pas toutes les variantes de Doni et de Rigoli, nous contentant d'en signaler les plus importantes.

novero (1) della sedia apostolica, con pienitudine di divina potenza di legare e d'assolvere: onde il mondo dee sempre all'altissimo donatore riferire riverentissime (2) gratie, avendo in ispetiale reverenza l'ora di così gratiosa electione. Onde i devotissimi e obbedienti figliuoli di santa madre ecclesia, sparto per lo mondo l'oltramirabile splendore di vostra serenissima luce, mandò (3) noi, siccome messaggi e oratori, a' piedi della vostra altezza per ricevere la forma della vostra beneditione in volontà della (4) pienitudine della santissima gratia del thesoro di santa madre ecclesia, il quale non menom'andando (5). E se fusse piaciuto a' miei compagni e maggiori, alla compagnia di cui io sono, in cui è sofficiente pienezza di sapere, parlare alla vostra altezza lo 'ntendimento di quelli obbedienti figliuoli della vostra città di Firenze; assai n'erano più degni, et io assai più contento. Ma siccome amatore della (6) virtù dell'ubbidienza, ubidendo alla loro maggioranza sanza alcuna contesa, parlerò al vostro altissimo intendimento quello che 'l mio picciol senno potrà comprendere di dire in così alta materia; avendo ricca speranza, che ciò che sarà di manco, che assai sarà, voi e gli altri uditori riputerete a mia insufficientia; di guisa che pel vostro magnifico (7) et altero animo non riputerà (8) minore gratia per coloro che si credono avere (9) me, siccome alquanto sufficiente, mandato. Vegniano gli oratori di tutte l'universe parti del mondo, c'hanno in-

(1) Ce mot est probablement une erreur de copiste, bien qu'il n'ait arrêté aucun des éditeurs. M. Dœnniges seul met entre parenthèses : *Lisez* UOVERO. Mais que veut dire *uovero?*... L'a-t-il cru synonyme d'*ovrero*, c'est-à-dire *operaio*, et l'a-t-il pris dans le sens de *fabricien*, administrateur d'une congrégation religieuse, et, par suite, dans celui de *chef?*... Faut-il lire *navero*, formé de *nave*, comme *ovrero* de *ovra*, ou peut-être mieux encore *'n overo*, formé, d'après la même analogie, du latin *ovis?*... Sera-t-il permis de substituer le mot *governo*, employé par métonymie pour *governatore?*... Je n'ose décider; mais la leçon des manuscrits est évidemment inadmissible.

(2) Doni : *ferventissime*.

(3) Doni : *mandano*. — Le singulier peut s'expliquer : Dino avait sans doute dans l'esprit les mots *il comune*, qui lui ont fait oublier qu'il avait commencé par *i figliuoli*. — Peut-être aussi faut-il lire : *mandon noi*, pour *mandonno noi*.

(4) Doni : *involata dalla*. — Dœnniges : *involuta della*.

(5) Le manuscrit porte : *meno mandando*. — Ces mots, comme nous les divisons, donnent un sens parfait, celui de : « qui ne diminue pas en allant, — qui ne va pas diminuant. » — A la rigueur, on pourrait lire : *non menoman dando* (qu'on ne diminue pas en donnant). — Il n'est donc pas besoin de rien changer à cette leçon, comme l'ont fait Doni et Rigoli. Le premier lit : *meno donando ;* le second : *menoma, dando*.

(6) Doni, Rigoli, Dœnniges : *dell'alta*.

(7) Doni : *ch' apo 'l vostro massimo*. — Rigoli : *che al vostro magnissimo*. — Dœnniges : *chapoluostro magnissimo*.

(8) J'aimerais mieux lire *riporterà*, qui donnerait un sens bien plus satisfaisant.

(9) Rigoli n'a pas cet *avere*.

tendimento di cattolica fede, allegrinsi dinnanzi (1) alla maestà vostra, riferendo gratie grandissime al datore di così ricca electione; e voi, siccome exaltato sopra i figliuoli delle femine, riempiete i rengni e le provincie, spandendo sopra i vostri fedeli (2) la vostra santissima beneditione con abondanza d'amore e di pace; sicchè degnamente godere (3) si possa il frutto di vostra beneditione; e spetialmente sopra quel nobile giardino di Toscana, in quella nobile città di Firenze, la quale non manca alle voglie di santa madre ecclesia sempre con reverenza ubbidire; a guisa di quel tornasole (4) che sempre le sue foglie aulentissime gira a guisa della ruota (5) di solare vertù (6). E siccome la vertù della luce solare le 'nclinate (7) foglie già quasi passe rilieva in valorosa verdezza, così la vostra beneditione (8) rilieva e ricria in maravigliosa allegrezza il mondo e gli abitanti tutti; poi che di tutti è electo quelli che ne farà salvi tutti, c' ha potere e balìa d'assolvere e perdonare. Godino (9) i giusti di te, o apostolico sancto campione di loro difensione, amichevole (10) trammezzatore tra loro e Dio: confermatore di loro ricca speranza. Godino i peccatori, ch' hanno rifuggo e consolatore benigno in perdonare e assolvere. Contremiscano (11) i pessimi eretici, che ci è exaltata la luce della sapienza, la quale struggerà e confonderà ogni errore tenebroso. Allegrinsi i pargoli e' benign c' hanno santissimo padre, le cui preghiere da Dio non tornano vuote in accrescimento di fede et riposo di pace. Godino (12) i santi e religiosi i quali hanno vero pastore, il quale sanza infinto (13) animo porrebbe, se bisognasse, l'anima sua per le pecore sue. Faccia festa la celestiale corte, la quale vede per gratia il mondo fornito di verace perdonatore, secondo lo 'ntendimento della beatissima Trinità. Guai a questi d'inferno, c' hanno perduto gran parte della speranza dell' acquisto dell' anime nostre e di così ricca festa, ove al mondo è fatto sì ricco dono.

(1) Doni, Rigoli et Dœnniges ont *davanti*.
(2) Doni et Dœnniges : *i devoti fedeli*. — Rigoli : *i vostri figliuoli*.
(3) Rigoli : *galdere*. — Dœnniges : *gaudere*.
(4) Doni : *girasole*.
(5) Doni et Dœnniges : *a guisa de' raggi della rota*.
(6) Doni, Rigoli et Dœnniges : *della solare virtù*. — Notre manuscrit porte *sola virtù*, ce qui n'a pas de sens ici.
(7) Doni : *volubili*. — Dœnniges : *velinate*. — Ce *le velinate* n'est autre que notre *le 'nclinate* mal déchiffré.
(8) Doni et Rigoli : *beatitudine*.
(9) Toscanisme, pour *godano*. — Doni : *rallegrinsi*.
(10) Notre manuscrit lit *arai che vale*, qui n'a pas de sens.
(11) Doni : *tremino*. — Rigoli : *contremischino*.
(12) Doni : *giubilino*.
(13) Le manuscrit : *infinito*.

Piaccia alla beatissima Trinità gloriosa di concedere gratia al bisognevole mondo di possedere, a voi, messere apostolico sancto, lunghissima e buona vita, acciò che 'l ricco dono, del quale il mondo fa festa, sia pienamente fornito, a laude e salvamento della cristiana fede e della madre ecclesia e de' suoi fedeli amici (1). Quelli vostri ubidienti e quello nostro comune di Firenze, lo quale è del tutto lo vostro e sarà in sempiterno (2), e se più volte che una possibile fusse, vorrebbe esser vostra, se et ogni sua possa e vertù (3) offera sotto la vostra suggectione: degnate (4), secondo loro valoroso volere, in fra gli altri figliuoli benedirgli e ricordarvi di loro.

COME CIASCUNO PUÒ ACQUISTAR PREGIO (5).

Amor mi sforza e mi sprona valere (6),
A pro di chi valor pugna valente,
Che vol nessun sia vile e negligente,

(1) Doni et Rigoli : *Amenne*. — Dœnniges : *Amen*.

(2) Rigoli : *Quelli vostri fedeli e quella communità di Firenze la quale del tutto è vostra e sarà sempiterno*. — Doni et Dœnniges : *Quella nostra chomunale...*

(3) Doni et Dœnniges : *virtude*. — Rigoli : *virtute*.

(4) Doni : *benedizione : degnatevi*. — Rigoli et Dœnniges : *degnare*.

(5) Ces vers ont été publiés pour la première fois par Cesare Guasti (Prato 1846), à qui l'obligeant et savant bibliothécaire de la Laurentienne, M. Del Furia, l'avait communiqué. Il a été réimprimé dans l'édition de la *Cronaca* de Fraticelli (Florence 1858). J'ai collationné l'édition de M. Guasti sur ce même manuscrit (Laurent., cod. Gadd., Rell. 193, p. 41), qui est du XIVe siècle et évidemment authentique. M. Dœnniges avait déjà vu ce poëme dans le codex où il a trouvé la *Diceria*, tous les deux accompagnés du nom de Dino Compagni. Preuve de plus de l'authenticité du discours. — Je crois avoir trouvé la mesure de cette *canzone*, que M. Guasti n'a pas expliquée. En considérant les vers 9 et 10 de la première strophe comme une ébauche que l'auteur n'a pas eu le temps de réduire à la mesure voulue, et le 12e de la même strophe comme une fin de vers que le poète se proposait d'achever; en supposant que les mots entre parenthèses du vers 13 de la deuxième strophe sont une interpolation du copiste, et en mettant deux vers de cinq syllabes à la place du décasyllabe de M. Guasti, — nous avons une mesure parfaitement régulière et uniforme dans les douze stances. Chacune, en effet, se compose de deux quatrains, dont le premier vers rimé avec le quatrième et le deuxième avec le troisième, et d'un quintil, dont le premier vers rime avec le deuxième et le cinquième, et dont le troisième rime avec le quatrième. Tous ces vers sont hendécasyllabes, à l'exception de deux vers de cinq syllabes dans le *quinario*. — Dante remarque que les vers d'un nombre pair de syllabes sont très-peu usités; il permet, au contraire, d'employer deux vers de cinq pieds dans la *canzone* (*De vulg. Eloquio*, II, 5 et 12). Il paraît qu'on affectionnait le quatrain, quand il s'agissait de morale : une grande partie des *Documenti* de Barberino sont en quatrains. — Les notes marquées d'un (G.) sont celles de M. Guasti.

(6) Fraticelli explique ces mots par : *mi sprona a valere*. J'aime mieux prendre *valere* dans le sens de *pregio, valore*, et comme sujet de *sprona*.

A cui abbella buon pregio seguere [1].
Che pregio è un miro [2] di clartà gioconda,
Ove valor s'aggiensa [3] e si pulisce;
E chi si mira ad esso o si nitrisce [4],
Di ricche laude e gran ben sovrabonda.
Ma non s' ha per retaggio,
Nè d'antico lignaggio;
Nè si dona di badda [5], o vende o 'mpegna;
.... nè tra malvagi regna;
Ma in om cortese e pro sta per usaggio.

E' non è lauda fuor di pregio altera,
Nè dignità d'imperial corona;
Che, quant' uom maggio, più vil s'aragiona,
Se 'n pregio non intende e non ispera.
E chi vol lui seguire, anne valore,
Qual' è più vil, se dal voler no sferra [6]:
E mostrane la via a chiunqu' erra.
E dico al primo grato imperatore,
Che lui convene
E li pertene
La nostra fede e la chiesa difendere,
E metter pace, e dritta leggie ostendere;
E 'n fare passaggio [7] [ch' è 'n usaggio] metter tutta spene.

(1) *Seguere*, pour *seguire*. Cette désinence n'était pas rare chez les anciens; on trouve *venere*, *sentere*, pour *venire*, *sentire*. *Venesse*, dit Dante, pour *venisse* (*Inf.*, I, 46).

(2) *Miro*, pour *miraglio*, *specchio*. (G.)

(3) *S'aggiensa*, pour *s'agenza* (s'agencer).

(4) *Si nitrisce*. M. Guasti l'explique par *si fa chiaro*, et le dérive du latin *nitere*. *Nitrire* ne serait-il pas plutôt ici pour *nutrire*, comme *vitiperio*, *vitiperare*, *compito*, *compitare*, pour *vituperio*, *vituperare*, *computo* et *computare*?... Quant au sens, il signifie ici *avvezzare*, *costumare*, *informare*, *etc*.

Fa occhio di signor caval pulito,
Baston figliuol nodrito.

BARBERINO; *Docum.*, p. 136 de l'édit. orig.

(5) *Di badda*, pour *di banda* (en don, gratis). *Di bando* est beaucoup plus fréquent : « Vi prometto farvi addotorare *di bando*. » (L. Contile; *Ces. Gonzaga*, atto V, sc. I.) — « Se la posso maritar *di bando*, perchè vuoi tu ch' io spenda? » (*Idem*; *Trinozzia*, atto II, sc. VI.) — *Badda* pour *banda* est sans doute formé par attraction, comme *reddere* pour *rendere*, et, plus bas, *orrato* pour *onrato*.

(6) *Sferra*, c'est-à-dire *si sferra*, pour *si scioglie*, *si parte*.

(7) *Passaggio*. De même en français : *passage*, pour *passage en Terre-Sainte*.

Reie che orrato (1) pregio aver disia,
Sia prode in acquistare e 'n tener terra;
E largo a meritar ch' il serve in guerra;
E dritturiere a tutta gente sia.
E a su' poder mantenga ricca corte
D'arme, cavalli, in robe e 'n arder cera;
E gente accolga di bella maniera;
E faccia cortesie (2) non vi sien corte.
E sia accorto
In pulir torto (3),
E 'n dare a buon balii sue vicherie (4);
E prenda guardia di lor treccierie (5) :
Sicchè di ver consiglio e' non sia torto (6).

Barone che buon pregio vuole avere,
Sia sempre fedele al suo signore :
Con terra errenta (7) e quantà (8) di valore,
Si sforzi a dritto lui sempre piacere.
Tegna bella masnada usa ed accorta,
Co' ricchi arnesi e da bel cavalcare.
Pascendo augelli e nodriti a cacciare,
Con cava' (9) quanta sua renta comporta.
E pro 'n torneare (10),
Largo 'n donare;
Sia cortese e di bell' accoglienza;
E 'n guerra franco a mostrar sua valenza;
E dritturier quando impronta (11) 'l pagare.

(1) *Orrato*, pour *onrato, onorato.*
(2) *E faccia cortesie*, pour *e faccia che cortesie.* Ellipse très-fréquente, comme au vers 7 de la sixième strophe.
(3) *Pulir.* M. Guasti explique ce mot par *torvia*, et dit que peut-être l'auteur écrivit *punire*. Je m'étonne que l'honorable éditeur ne se soit pas rappelé que les anciens ont dit fréquemment *pulire* et *pulimento* pour *punire* et *punimento*. La *Crusca* en cite des exemples de G. Villani. Ils disaient de même *calonico* pour *canonico, etc.*
(4) *Vicchérie*, que Dino, dans la *Cronaca*, appelle *vicarie*, étaient des milices de réserve. (G.)
(5) *Treccierie*, pour *treccherie*. (Cf. le français *tricherie*.)
(6) *Torto*, pour *tolto*, comme *semprice* pour *semplice. etc.*
(7) *Errenta*, pour *e renta*, comme *allui* pour *a lui, etc.*
(8) *Quantà*, pour *quantità* (comme *renta* pour *rendita*) ou pour *quant' ha.* (G.)
(9) *Cava'*, pour *cavai, cavalli.* (G.) — Notre codex a *quavalli.*
(10) *Torneare : ea* ne compte que pour une syllabe.
(11) *Impronta.* M. Guasti l'explique par *incalzare*, et dit que c'est un exemple à

Se buon pregio vuol aver rettore,
Siegua sua leggie, e poi ami giustizia;
E strugga e spenga a suo poder malizia,
Con grande studio e franchezza di core.
Tenga masnada accorta e buon legisti,
Che chiar conoscano il falso dal dritto;
E buon notari da non falsar lor scritto:
E notte e giorno sovente riquisti (1).
A nul perdoni,
Nè grazie doni;
E d'amici e nemici sie straniere;
Ed estimi più caro onor c' avere;
E che (2) giudica, innanzi il paragoni.

Cavalier che 'n pregio vuole intendere,
Metta la spada sua in dritti servigi:
Che pregio non acquistan var (3) nè fregi,
Sanza orfani e vedove difendere.
Conven che sempre stea pro et accorto,
E tuttor sia di cortesia fornito:
E pensi l'ordin (4) suo fu stabilito
In difender ragione e strugger torto,
Non a mangiare
Per ingrassare,
Ma per pugnare, ov' è forza mistiere:
Tegna cavalli e fanti a suo podere;
E vesta bello, e sia largo in donare.

Donzello che fin pregio aver spera,
Primeramente s' aprenda d'amare;
C' amor fa manti (5) in fin pregio avanzare:

ajouter à celui que cite la *Crusca*. Cela est douteux, *improntare* s'expliquant très-bien ici avec le sens connu d'*emprunter*, si l'on construit *dritturier* avec *'l pagare*.

(1) Cette forme suppose l'infinitif *riquistare*. En effet, les anciens disaient *richerere (richiedere)* et *riquistare*, comme ils disaient *concherere* et *conquistare*. Ce n'est donc point un latinisme, comme le veut M. Guasti.

(2) *E che*, pour *ciò che*. (G.)

(3) Je laisse le *var* du codex. Ne trouve-t-on pas chez les anciens *piatoso* pour *pietoso*, *sanato* pour *senato*?

(4) *Pensi l'ordin*, pour *pensi che l'ordin*. (G.)

(5) *Manti* (en français *maints*).

Poi metta in cortesia tutta sua spera.
Sia di bon aire [1], prode e bel parlante.
E cavalieri [2] onorare e servire,
Ed arme aprender metta suo disire,
E di saver cavalcar avenante.
In pregio intenda;
Ed usi e spenda:
E tenga arnesi dilicati e belli.
E voluntier nodrisca e pasca augielli;
E fugga blasmo, ed ami om che l'amenda.

Legisto che buon pregio vuol seguire,
Convien c' aprenda retto iudicare,
E in bel proferire e in bel parlare,
Error chiarare, quistion difinire;
Leale e franco a 'nalzar la ragione;
Ardito e pronto sempre al ben ovrare;
Accorto et ingegnoso ad allegare
Leggi equitali [3] e bone oppenione.
Il dritto pruovi
E no l'innovi:
E 'l core e la forma sua sia onesta:
E bisognali innanti che digesta [4]
E libri manti ove ragion si trovi.

Se buon pregio vole aver notaro,
In leal fama procaccia se [5] vivere,
Ed in chiaro rogare, e in bello scrivere,
Et in breviarsi a scritto [6] non si' avaro.
In gramatica pugni assai [7]; sia conto [8]

(1) *Di bon aire* (aimable, gracieux), du vieux français *de bon aire*.

(2) *E' cavalieri*. Peut-être faudrait-il lire *e 'n cavalieri*.

(3) *Equitali* (équitables), gallicisme.

(4) *Digesta*. M. Guasti voit en ce mot le verbe *digestire*, et explique *e* du vers suivant par *i*. Mais que devient *innanti?*... Ne serait-ce pas plus naturel, puisqu'il s'agit d'un légiste, que *digesta* (que les anciens ont employé très-souvent pour *digesto*) signifiât *le digeste?*... et ne vaudrait-il pas mieux changer le *che* devant ce mot en *e la*, et le *e* du vers suivant en *e'?*...

(5) *Procaccia se*, probablement pour *procacci a se*.

(6) *Breviarsi a scritto*. Il paraît que le reproche qu'on fait aux notaires d'allonger inutilement leurs actes date de loin.

(7) *In gramatica*, pour *in latino; pugni*, pour *dia opera, s'affatichi*.

(8) *Conto*, comme chez Dante *ammaestrato, dotto*.

In porre accezion (1) buon contra trista;
E diletti d'usar fra buon legista:
E in domandar accorto, e sia in pronto (2)
Saver dittare,
E buon volgare (3)
Legger, volgarizzar; grande in del pregio (4)
Ed in autorità e in brivilegio;
Contra il diritto no scritte mutare.

Medico che vuole pregio aver buono,
Disponga la sua forma d'onestade,
Parlando umile e non fuor veritade (5):
Poich' a sanar nostre 'nfertati (6) sono.
Sia savio in medicinal scienzia
Per qual del corpo sia la sposizione (7).
E 'n pratica, ch' è poi l'operazione,
E in teorica, ch' è la coscienzia,
Assai provvega:
E studi e legga
Ciò che disse Ipocrate e Galieno (8),
Ed altri savi, Avicenna nommeno (9).
Sì che conforti ben li corpi e regga.

Se mercatante gran pregio vuol avere (10),
Drittura sempre, usando, a lui conviene:
E lunga provedenza li sta bene;

(1) *Accezione,* pour *eccezione :* terme de droit : *prescription, fin de non-recevoir.* A cette époque, c'étaient les notaires qui les signifiaient à la partie adverse (Voy. Franc. Sacchetti, nov. 163).

(2) *Sia in pronto,* c'est-à-dire *sia a lui in pronto,* si on n'aime mieux l'expliquer par *sia accorto in pronto saver dittare.*

(3) *Volgare* a ici son sens ordinaire de *langue vulgaire,* et est l'opposé de *gramatica* (latin). M. Guasti explique (à tort, je crois) *volgare* par *scrittore in volgare.*

(4) *Grande in del pregio,* pour *eccellente nel pregio.*

(5) *Fuor veritade,* pour *fuor di veritade.*

(6) *Nostre 'nfertati,* pour *nostre infermità.* (G.)

(7) *Per qualunque sia la disposizione del corpo.* (G.)

(8) *Galieno,* pour *Galeno.* Dante et la plupart des anciens écrivent ce nom comme Dino, et les Français disent *Galien.*

(9) *Nommeno,* pour *nemmeno.*

(10) Ce vers a un pied de trop. C'est sans doute à lui que doit se rapporter la note que M. Guasti fait sur le premier de la strophe précédente, qui est parfaitement juste. Du reste, sur les vers trop longs, voyez l'Ubaldini, au mot *Versi* (l. c.). — On pourrait, peut-être, lire *mercante* pour *mercatante.*

E che [1] 'mpromette non vegn' a fallere.
E sia, se può, di bella contenenza [2],
Secondo a che mestiere orrato intenda.
Iscarso a comperare, e largo [3] venda,
Fuor di rampogne con bell' accoglienza.
La chiesa usare,
Per Dio donare
Il cresce in pregio, e venderà più molto.
Ed usura vietar torre del tolto [4]
E scriver bello, e ragion non errare.

Se buon pregio vuole aver orriere [5],
Conven ch' e' sia di sottil conoscienza
D'auro e d'argento e pietre; a che vaglienza [6]
Hanno lo corso, saver li è mestiere.
Fa pregio e' in pulito lavorare
A quella forma e leghe convenienti;
Nè per falsìa [7] non rame auri o 'n argenti.
E studi in bel disegnare e intagliare,
E in legar bello [8]
Pietre in anello.
Leale e dirittier siegua sua vita :
Nè vetro dea per cara margarita.
Che non è pregio d'arte [9] in sol martello [10].

---

(1) *E che*, pour *e quel che*.

(2) *Contenenza*. M. Guasti explique ce mot par *continenza*. Il signifie *contenance*, *maintien*. La *Crusca* en cite plusieurs exemples.

(3) *Largo* a ici le sens de *cortese*, et non celui de *a molto prezzo*, que lui prête Guasti.

(4) *Tolto*. Le manuscrit a *tutto*, ce qui ne rime pas. MM. Guasti et Muzzi expliquent la phrase ainsi : *E vietare l'usura, e vietare il valersi del rubato*. Ne l'expliquerait-on pas mieux de cette manière : *E vietare il torre usura del tolto*, c'est-à-dire *del danaro tolto a prestito?* ..

(5) *Orriere*, pour *oriere*, *orefice*. (G.)

(6) *Vaglienza*, pour *valenza*, *valore*.

(7) *Falsìa*, pour *falsità*. (G.)

(8) M. Guasti a conservé la leçon du manuscrit, *belle*. La rime prouve qu'il faut *bello*, et le poète dit *bel legare* comme il vient de dire *bel disegnare*.

(9) *Tutto il pregio dell' arte non istà nel martello, cioè nell' opera, ma anche nella lealtà*. (G.)

(10) Je trouve dans un manuscrit de la Magliabecchiana (cod. 772; VII, 6; 1190, p. 1) un sonnet inédit, inspiré sans doute par le poëme ci-dessus :

Il giovane che vuol fama e honore
Molt' oda e raro parli fra la gente,

A MESSER LAPO SALTERELLI

GIUDICE.

SONETTO DOPPIO [1].

O sommo saggio e di scienzia altera;
Secondo legge impera,
Fior d'equitade e naturale usaggio,

Sollazzi poco e sia molto prudente
In ogni cosa, e non sia mentitore.
Quand' ode qualche detto di valore,
Lo prenda tosto e recchi sel' a mente;
Largo, cortese, essendo obbediente,
In ciò che non gli torna dishonore.
Tema vergogna, e 'n ogni cosa humile.
D'amici s'armi, e sia reale e lesto,
E sempre sia magnanimo e gentile.
Sia nel mangiar e nel suo ber modesto,
Sia leggiadro e benigno ogni suo stile,
Et in ogn' atto pudico et honesto;
Et ancor, dopo questo,
Di virtù s'armi e viva casto e pio,
Ma sopra tutto tema et ami Dio.

(1) On a appelé ce petit poëme jusqu'à présent *canzone;* mais je ne fais que me conformer aux règles posées par le Trissin, en le qualifiant de *sonetto doppio*. La pièce de vers de Dante qui commence : *O voi che per la via d'Amor passate* (*Opere minori*, I, 81) est construite de la même façon, à l'exception du troisième vers des deux quatrains de la fin, qui est de sept syllabes. Le Trissin *(Poet. Quarta Divis.)* l'appelle un *sonetto doppio;* M. Fraticelli lui donne le nom de *ballade* (V. plus bas, p. 414, note 11). — Le sonnet ci-dessus a été publié par Assenzio (Palerme 1817), par Guasti (Prato 1846) et par Fraticelli (Florence 1858). Je l'ai collationné sur un codex de la Riccardiana (cod. cart. in-4°, 2846, p. 97). — J'ai trouvé à la suite le sonnet suivant de Lapo Salterelli, en réponse à celui de Dino. Il est complétement inédit; mais il aurait bien besoin d'être élucidé. Peut-être faut-il lire *proveder* au sixième vers. C'est la même mesure et les mêmes rimes que celles du sonnet de Dino :

Vostra quistion è di sottil matera,
Di ragione stranera,
Onde convenmi providenza maggio
Che mio senso non porta, più intera
Scienza che non era,
Lo mio provedor (sic) *di tal loco saggio.*

Ma ch' a voi la mia intenza più fera
Non sembri che la vera
Di fuor non era, sì risponderaggio
A voi che siete d'ingegno lumiera,
Che picciola arringhiera
Prenderà la sententia ch' io diraggio.

Per Dio mi date una sentenzia [1] vera
D'una quistion leggiera,
Ch' è nata di diritto maritaggio.

Un uom prese una donna per mogliera
Con dote sia quant' era [2].
Morì 'l marito : un lor figlio il retaggio
Prese. Ella un altro in simil manera
Con la dote primera,
Facendo al figlio fine e refutaggio.

E in guisa tale hebbe terzo marito;
Al qual morio, e lasciogli una figlia :
Or s' è per morte dal secul partito [3].
Poi d'un' altra hebbe il marito altra figlia.

A queste doti ogni figliuol s' appiglia
Dal primo al terzo, come avete udito;
Ciascun si cred' haver dritto pulito :
Piacciavi dir se torto vi somiglia.

A MESSER GUIDO GUINICELLI FIGLIUOLO [4].

Non vi si monta per scala d'oro,
Vago [5] messere, ove tien corte amore;
E non vi s' apre porta per thesoro
A chi non porta di bon aire il core.

Dico adunque che caso è diffinito,
E 'n questo modo la ragion lo piglia,
Di patrimonio ch' è tra lor sortito
Per equal parte. Non è maraviglia.

. . . .
Se legge contr' all' huom c' haggia sentito
. . . . *tratto di grand' invito,*
Poi l'altra cogli forte la cottiglia (sic).

(1) Le manuscrit a *scientia*.
(2) Avec une dot dont peu importe le chiffre.
(3) Le manuscrit a *partita*, comme les éditeurs; mais la rime et le sens veulent *partito*.
(4) Sur ce sonnet, voy. plus haut, p. 358, note 2, où j'ai développé les raisons qui m'ont décidé à l'attribuer au fils de Guido Guinicelli plutôt qu'à ce poète même ou à Guido Cavalcanti. — Ce sonnet a été publié par Crescimbeni (l. c.) et par G. Assenzio (l. c.).
(5) Crescimbeni et Guasti lisent *Guido messer dove, etc.*

D'umiltate conviensi ogni lavoro,
In ver sua donna ovrando ogni favore;
E senza cortesia non è innamoro [1]
D'alcun amante che pregi valore.
Ma voi sentite d'amor, credo, poco:
E giovinézza vi strema cagione;
Tanto sovente guardate in un loco;
E vi credete più bel che Ansalone [2].
Come sovente le farfall' al foco,
Credete trar le donne dal balcone [3].

A MAESTRO GIANDINO [4].

L'Intelligenzia vostra, amico, è tanta,
Sapete i movimenti naturali,
Le conditioni diverse, universali,
Di stelle, d'animali, e d'ogni pianta.
Da qual virtute più proprio si chianta [5],
Fra li dua movimenti accidentali,
In mezzo stando vassei vetriali,
Di sol' et d'acqua si trae fiamma alquanta.
Se pur vien da calore o da freddezza,
O qual de' dua contrar l'effetto adduca,
Vera philosophia l' amore induca,
Per vostro scritto mostrate chiarezza;
Che foco esce talhora da chiarezza;
Da specchio o ferro che molto riluca,

(1) *Innamoro*, pour *innamoramento*, comme *comincio* pour *cominciamento* (Voyez Trucchi, I, 237).

(2) *Ansalone*, pour *Absalone*, comme *Anfonso* pour *Alfonso*. Aujourd'hui, on dit *Assalonne*.

(3) Locution proverbiale pour désigner ceux qui se croient aimés de toutes les femmes.

(4) Contrôlé sur le codex de la Riccardiana (cod. cart. in-4°, 2846, p. 98, *verso*). Ce codex, qui a été copié en 1580 par Piero di Simone del Nero sur un volume de manuscrits appartenant à Vincenzio Borghini, le dit adressé à Guido Guinicelli, comme le précédent, et non à Giandino, comme le veut Ozanam, qui l'a tiré du Vatican et l'a publié (*Docum., etc.*, p. 319).

(5) *Si chianta*, pour *si schianta, si spicca, nasce, etc.* Cf. le latin *erumpere*.

Chè il raggio della spera par ch' induca,
Ferrendol, fiamma di gran calidezza [1].

SONETTO [2].

Ounque amore in sua forza mi carpa,
Tollem' ogni poder, non mi val contra.
D'ogni valor valente allor mi tarpa [3],
E vivo in pene come in acqua lontra;
E più m'abbella ch' a Tristan suon d'arpa :
Non fe' seguentemente [4] a gir li incontra
E sì sovente non si stampa scarpa [5],
Che per li occhi mi passa lo coraggio [6],
Come la spera del sole il vetro,
Guardando nel suo ghaio e chiar visaggio,
Di quella che d'amor già non à metro [7],
Che di beltate è somma d'ogni saggio;
E proverial [8], s'urgesse [9] a Pulicreto [10].

SONETTO DOPPIO [11].

Se mia laude scusasse te sovente,
Dove se' negligente,

(1) *Calidezza*, pour *caldezza*.

(2) Je donne ce sonnet tel que l'a publié Ozanam (l. c.). Je me permets seulement d'élucider le texte par une nouvelle ponctuation, comme j'ai fait pour le précédent, et de changer quelques expressions qui ne donnent pas de sens... Il est à regretter qu'Ozanam n'ait pas accompagné ces publications de quelques notes. — Voyez, d'ailleurs, plus haut, p. 359.

(3) Ozanam lit *carpa*.

(4) Ozanam lit *seguentamente*, par erreur sans doute pour *seguentemente*, c'est-à-dire *consequentemente* pour *saviamente*. — On trouve en latin, dans saint Jérôme et saint Augustin, *consequenter* dans le même sens.

(5) *Si stampa scarpa*. On gaufrait autrefois le cuir. — Voy. l'Ubaldini (Barberino, *Docum.*), qui cite précisément à ce sujet ce vers de Dino; seulement, au lieu de *stampa scarpa*, il lit *stampan scarpe*.

(6) *Coraggio*, pour *cuore*.

(7) Ozanam lit *retro*.

(8) *Proverial*, pour *lo proveria*, c'est-à-dire *lo proverei*.

(9) Ozanam lit *s'urgesse a Pulicreto*, et j'ai traduit plus haut (p. 360) comme s'il y avait *à*. Mais je préférerais la suppression de cet *a*, ce qui donnerait le sens de *si Polyclète insistait*.

(10) *Pulicreto*, pour *Policleto*. Cette orthographe se retrouve dans *l'Intelligenzia* et dans l'édition de Dante (*Purg.*, X) donnée par la *Crusca*.

(11) Ce sonnet a été trouvé par M. Trucchi dans la Bibliothèque Vaticane, et publié

Amico assai ti lodo, un poco vagli;
Come sei saggio, dico intra la gente,
Visto (1), pro e valente,
E come sai di varchi e di schermagli (2);

E come assai scrittura sai a mente
Sofisticosamente (3),
E come corsi e salti e ti travagli.
Ciò ch' io dico ver te non prova niente
Appo ben conoscente,
Che non beltade ed arti insieme agguagli.

E grande nobiltà non t' ha mestiere,
Nè gran masnada (4) avere,
Chè cortesia mantien leggera corte.
Se' uomo di gran corte :
Ahi come saresti stato uom mercantiere!

par lui dans son *Recueil* (I, p. 264). Nous en changeons légèrement la ponctuation. L'éditeur l'appelle un *sonetto rinterzato*, quoiqu'il soit, pour la forme des deux premières strophes, semblable en tout à celui de la page 411. Il en diffère, il est vrai, dans les deux dernières, qui sont deux quintils au lieu d'être deux quatrains, et qui ont, en outre, deux vers de sept syllabes. Mais, ni le Trissin (l. c.), ni Redi, dans ses annotations à son *Bacchus en Toscane*, ne font de différence entre les sonnets qui se terminent par des quatrains ou des quintils : ils les appellent également *sonetti doppj*. — M. Trucchi se trompe donc (*Pref.*, § CCLXXXIII) quand il dit que tous les *sonetti rinterzati* ont vingt-deux vers. Au contraire, d'après les citations de Redi, notamment du sonnet de Dante (*Quando il consiglio degli augei si tenne...*), on pourrait dire que les *sonetti rinterzati* se terminent par deux sixains. — La vérité est que toutes ces dénominations sont un peu arbitraires Dante appelle presque tous ces sonnets *doppj* ou *rinterzati* des *canzoni* ou des *ballate*. — Nous renvoyons, pour les difficultés de ce sonnet, à notre traduction de la page 377, qui pourra ainsi servir de commentaire au texte que nous donnons ici.

(1) *Visto*. M. Trucchi explique ce mot par *avveduto, accorto*. Ce mot n'a jamais eu ce sens. C'est le *vite* du français, et il est synonyme de *pronto, agile, snello*.

(2) M. Trucchi fait grand cas de ces deux expressions poétiques, qui embrassent, selon lui, non-seulement l'adresse à sauter et l'art de l'escrime, mais toute la gymnastique et tous les exercices chevaleresques, et il recommande l'emploi de ces mots, tombés en désuétude. — Nous les avons interprétés dans un sens un peu différent de celui que leur donne M. Trucchi.

(3) *Sofisticosamente*, pour *sofisticamente*. — Dans notre traduction, nous avons rapporté ce mot à *dico intra la gente* de la strophe précédente. Mais il serait peut-être mieux de le rapporter, comme le semble faire M. Trucchi, à *sai a mente*, en lui donnant le sens légèrement différent de *sottilmente*.

(4) Ce mot n'a pas, en général, chez les *trecentisti*, le sens défavorable qu'on y attache aujourd'hui. Dino s'en sert souvent dans la *Chronique*, en lui donnant simplement le sens de *compagnie de soldats*. — Voyez plus haut (p. 406) la quatrième strophe du poëme moral, et les notes de M. Trucchi (l. c., I, p. 265, 1) et de M. Guasti (l. c., p. 269, 2).

Se Dio recasse ogni uomo in dritta sorte,
Drizzando ciò che tort' è,
Daria cortesia [1] cui è mestiere;
E te faria ovriere [2],
Pur guadagnando e ridonando forte.

(1) *Cortesia*, pour *nobiltà*.
(2) *Ovriere* (du français *ouvrier*) ne se trouve pas dans les dictionnaires.

ADDITIONS ET CORRECTIONS.

Page 3, ligne 19, lisez : *Boccace*, au lieu de : *Bocace*.

— 9, — 12 de la note 1, lisez : *de son*, au lieu de : *à son*.

— 14, — 10 des notes, lisez : *Politique*, au lieu de : *politique*.

— » — avant-dernière des notes, lisez : *distinction*, au lieu de : *division*.

Page 18, ligne 5 des notes, lisez : *florentines*, au lieu de : *florentin*.

— » — 6 de la note 4, lisez : *avec*, au lieu de : *evec*.

— 23, — 7 — 2, lisez : *Giantruffetti*, au lieu de : *Giantrufetti*.

— 25, — 13 des notes, lisez : *fameux dans l'histoire de*, au lieu de : *connu à*.

Page 34, ligne 5 de la note 1, lisez : *ufficiali*, au lieu de : *ufficial*.

— 37, — 3 — 1, lisez : *facinorosos*, au lieu de : *facinerosos*.

— 42, — 5 — lisez : **1844**, au lieu de : **1344**.

— 48, — 7 des notes, lisez : χαλὴ μαλὴ, au lieu de : χαλὴμαλὴ.

Page 49, note 1, à la place des mots : *qui fait venir Charles d'Anjou à Florence trois mois après cet événement. Ce qui est plus étonnant encore, c'est qu'il cite à l'appui*, lisez : *qui, en parlant de la visite de Charles à Florence, cite les paroles de*; et après : *plus tard*, ajoutez : *Malaspini (ch. CXCV) parle de la visite de Charles en* 1267.

Page 51, ligne 14 des notes, mettez un point-virgule après : *flata*.

— 68, — 14 — lisez : *Campaldino précisément*, au lieu de : *Campaldino, précisément*.

Page 72, ligne 6 des notes, lisez : *XIII*, au lieu de : *IIIX*.

— 84, — 2 — lisez : *Révolutions*, au lieu de : *Revue*.

— » — 3 — lisez : *Révolution*, au lieu de : *révolution*.

— 88, — 6 — placez les mots : *par le peuple*, après : *de la destruction*.

Page 93, ligne 1 des notes, lisez : *allemande*, au lieu de : *française*.

— 94, — 1 de la note 2, lisez : *Se*, au lieu de : *Si*.

— 101, — 6 — 2, mettez : *quant au texte*, avant : *Il y a*.

— » — 10 — 2, lisez : *chiamavalo*, au lieu de : *chiamaval*.

— 103, — 13 du texte, lisez : *les engager dans la querelle*, au lieu de : *s'engager dans la lutte*.

Page 108, ligne 7 des notes, mettez la date **1300** après : *de la Saint-Jean.*
— 115, — 5 — lisez : *Cancellieri,* au lieu de : *cancellieri.*
— 119, — 11 du texte, lisez : *deux,* au lieu de : *trois.*
— » — dernière, lisez : *abandonnes,* au lieu de : *abandonne.*
— 136, — 25 du texte, lisez : *aux,* au lieu de : *au.*
— 153, — 11 des notes, lisez : *da,* au lieu de : *do.*
— 160, — 4 — lisez : *de Saint-Pierre,* au lieu de : *du Christ.*
— 164, — 2 de la note, lisez : *Gargonza,* au lieu de : *Gorganza.*
— » — 3 — lisez : **1304**, après : *juin.*
— 252, — 6 — lisez : *Præfatio* aux *Epistolæ Ambrosii Camaldulensis,* au lieu de : *Lettere di Ambrogio Camaldino, Prefazione.*

Page 269, ligne 1 du texte, lisez : *nous essaierons dans la suite,* au lieu de : *nous allons essayer.*

Page 271, ligne 3 des notes, ajoutez : *Voyez Mehus, dans sa Préface des* **Epistolæ Ambrosii Camaldulensis.**

Page 273, ligne 18 du texte, lisez : *relatifs,* au lieu de : *relatives.*
— » — 3 des notes, lisez : **135**, au lieu de : **137**.
— 275, — 12 du texte, avant *Ambrosoli,* mettez un ».
— 276, — 26 — lisez : *diction,* au lieu de : *distinction.*
— 287, — 1 des notes, lisez : σπουδαιότερον, au lieu de : σπονδαιότερον.

Page 315, — 3 — ajoutez : *Cf. un passage plus explicite encore qui se trouve à la page* 3 (*Ed.* Manni) : *Aspettino, etc.*

Page 326. Numérotez cette page : **326**, au lieu de : **226**.
— 362, ligne 13 du texte, lisez : *suite,* au lieu de : *tête.*
— 386. Remplacez la note par la suivante : *Comme l'authenticité de ce poëme n'est pas parfaitement constatée, et comme il est très-étendu, je ne pourrai le donner dans l'***Appendice**; *mais je renvoie le lecteur au* **Manuale** *de Nannucci, qui a cité les stances les plus intéressantes en les accompagnant de nombreux passages d'auteurs latins, provençaux et italiens. Ozanam, qui a publié l'***Intelligenzia** *en entier, n'a presque pas donné de notes, et Trucchi, qui n'a inséré dans son recueil que le commencement du poëme, ne mentionne aucun passage qu'on puisse rapprocher.*

Page 388, lignes 6 et 7 des notes, supprimez les mots : *je donne dans l'Appendice ce,* et le mot : *qui.*

Page 409, ligne 14, changez les mots : *(l. c. XIX, LVIII) semble avoir adopté également l'opinion de Fauriel,* en ceux-ci : *(l. c., p. XL à LXI) avance cette singulière hypothèse, qu'il y a eu autrefois,* AVANT, PENDANT ET APRÈS *la domination romaine, et à côté du latin, une langue italienne commune à toute la Péninsule, et il appelle cet idiome la langue* OSQUE, *qu'il croit identique, à peu de changements près, avec l'italien moderne.*

Idem, ligne 22, après : **Quadrio** (*Storia e Ragione d'ogni Poesia, t. I, lib. I, p.* 41), ajoutez : *et, au commencement de ce siècle, par* **Perticari** *(Trecento, cap. V, VI e VII,* et *Difesa di Dante, cap. VIII, IX, X e seg.).*

Idem, ligne 33, supprimez les mots : **Perticari** *(Difesa di Dante, cap. VIII e seg.).*

Idem, ligne dernière, après : *fiorentina,* ajoutez : **Sulzer** (*Dell' origine e della natura dei Dialetti romanici, Trento* 1855) *veut que toutes les langues*

modernes, et le latin avant elles, soient en grande partie d'origine celtique et en partie osque (p. 10 et suiv.). C'est aussi l'opinion de M. Diefenbach, développée dans ses Celtica (*Sprachliche Docum. zur Gesch. der Kelten. Stuttgard, 1839, p. 147*).

Page 410, ligne 11, lisez : *à l'italien,* au lieu de : *talien.*

Idem, ligne 27, après : *circonstances particulières,* ajoutez : *M. Cantù n'a pas toujours pensé ainsi, puisque, dans son Histoire universelle (III, ep. III, cap. 23), il dit : « Quando la maestà romana declinò, l'osco visse col volgo rimasto e divenne padre del nostro volgare. »*

Idem, ligne 33, lisez : *Agatone,* au lieu de : *Agatane.*

Page 414, ligne 12, ajoutez : *Pace da Certaldo* et les *Chroniche della Sconfitta di Monteaperti* fourmillent de *lui* pour *egli* et de *loro* pour *essi.*

Page 429, ligne 20, après : *nommeno,* mettez une virgule au lieu d'un point.

— 430, — 17, lisez : *'nargenti,* au lieu de : *'n argenti.*

— 431, — 35, supprimez la virgule après : *era.*

— 433, — 14, — — après : *universali.*

— » — 15, mettez un point-virgule, au lieu d'un point, après : *pianta.*

— » — 19, — — — après : *alquanta.*

— 434, — 9, mettez une virgule, au lieu d'un point, après : *incontra.*

— » — ... Entre le vers : *E sì sovente non si stampa scarpa,* et le vers suivant, mettez une ligne de points, pour remplacer le vers qui manque dans le manuscrit.

Page 435, ligne 7, lisez : *corri,* au lieu de : *corsi.*

— » — 14 des notes, lisez : **379**, au lieu de : **377**.



